FÉNELON

TÉLÉMAQUE

PAR

A. MAZURE

PARIS

LIBRAIRIE CLASSIQUE EUGÈNE BELIN

AVENTURES

DE

TÉLÉMAQUE

FÉNELON

AVENTURES

DE

TÉLÉMAQUE

SUIVIES

DES AVENTURES D'ARISTONOÜS

NOUVELLE ÉDITION

Avec des notes historiques, mythologiques, géographiques
philologiques et littéraires

LES PASSAGES DES AUTEURS ANCIENS

TRADUITS OU IMITÉS PAR FÉNELON

ET DES OBSERVATIONS GÉNÉRALES SUR CHAQUE LIVRE

PAR M. A. MAZURE
ANCIEN INSPECTEUR D'ACADÉMIE

PARIS
LIBRAIRIE CLASSIQUE EUGÈNE BELIN
BELIN FRÈRES
RUE DE VAUGIRARD, 52

1871 ?

Toutes nos éditions sont revêtues de notre griffe.

SAINT-CLOUD. — IMPRIMERIE BELIN FRÈRES.

PRÉFACE

Fénelon était âgé d'environ cinquante ans quand parut le *Télémaque*, en 1699. Les dix années qui venaient de se passer avaient été marquées par les principaux événements de sa vie et aussi par de grandes agitations. Nommé membre de l'Académie française en 1693, archevêque de Cambrai en 1695, il tomba dans la disgrâce de la cour, à cause du parti qu'il avait embrassé dans la question du *Quiétisme;* enfin, éloigné du duc de Bourgogne, son élève, et relégué dans son diocèse, il vit son livre des *Maximes des saints* condamné en 1697. Après avoir donné, dans ces circonstances, un exemple admirable de soumission, en montant dans la chaire de sa cathédrale pour y faire connaître sa condamnation et s'humilier devant le jugement de l'Église, Fénelon se livra de plus en plus à la pratique des vertus et des devoirs de son ministère. Néanmoins, il chercha, il poursuivit dans la culture des lettres un adoucissement à ses ennuis, un délassement à ses travaux, et ce fut dans ce temps qu'il composa son *Télémaque* [1].

On sait que cet ouvrage ne fut pas publié par Fénelon lui-même, mais bien par un serviteur infidèle, qu'il avait chargé d'en faire des copies et qui le vendit, à l'insu de l'auteur, à la veuve du libraire Barbin. Fénelon ne l'avait pas destiné à l'impression; il le dit formellement dans une note en date de 1710 : « Je n'ai songé qu'à instruire M. le duc de Bourgogne en l'amusant, et sans vouloir jamais donner cet ouvrage au public. » Son dessein était de l'offrir à son ancien élève, dans l'espoir que ce prince, qui semblait promettre un grand règne à la France, y trouverait un complément de son éducation. La colère du roi et de toute la cour fut extrême à la publication du *Télémaque:* l'ouvrage fut saisi avant que l'impression fût achevée, mais des copies manuscrites se répandirent, puis des éditions successives eurent lieu en Hollande. La disgrâce de Fénelon à la cour fut irrévocable, car Louis XIV avait cru se reconnaître dans certains traits du caractère d'Idoménée. « Je savais, aurait dit à cette occasion le Grand Roi, je savais que M de Cambray était un esprit chimérique, mais je n'aurais jamais cru qu'il eût un mauvais cœur. » Le public jugea différemment du mérite d'un tel ouvrage, et le succès du livre fut immense.

Le *Télémaque* a un double objet, qu'il ne faut pas perdre de vue et qu'il est nécessaire de distinguer : c'est un livre de morale, mais c'est aussi un poëme. Concilier l'œuvre didactique et le poëme épique, le moraliste et le poëte, offrait à l'auteur une difficulté, que souvent il a su vaincre, mais dont il n'a pas été partout le maître.

Comme moraliste, Fénelon ne se renferme pas toujours dans d'étroites limites, il ne se défend peut-être pas assez des longs développe-

1. Les œuvres littéraires de Fénelon se succédèrent dans la dernière époque de sa vie; le *Dialogue sur l'éloquence* paraît avoir été composé vers le même temps que le *Télémaque;* le *Traité de l'existence de Dieu* a paru en 1711; la *Lettre sur les occupations de l'Académie*, en 1714.

ments ; parfois même il est diffus, mais son livre plaît toujours, parce qu'il est plein d'une solide instruction ; l'auteur émeut et charme ses lecteurs par la sûreté et l'élévation des préceptes qu'il donne, par la nouveauté de l'expression, par sa profonde observation du cœur humain, par la sensibilité enfin qui nulle part ne lui fait défaut. Sans doute il lui arrive de s'engager dans des utopies qui font comprendre que Louis XIV ait surnommé Fénelon un « bel esprit chimérique » ; nous avons, en plus d'une rencontre, relevé ces illusions d'un noble esprit ; mais, il faut le reconnaître, la politique du *Télémaque* est élevée, généreuse, établie sur les principes les plus sûrs : Fénelon pressent beaucoup de vérités que notre siècle a vues se réaliser, et pour lesquelles celui dans lequel il écrivait était loin d'être mûr.

A côté du moraliste il y a le poëte, et certes un véritable poëte. On s'est souvent demandé si une œuvre en prose, comme le *Télémaque*, pouvait être décorée du nom de poëme. Nous croyons cette question toute de mots et facile à résoudre. Si, en effet, dans une œuvre comme celle-ci, on rencontre le souffle intérieur, le *spiritus intus*, si l'âme s'y révèle, si le style a toutes les qualités du langage poétique, le choix des tours, celui des images, la couleur; si la phrase supplée à la mesure du vers par la cadence, par l'harmonie générale, et même, dans l'occasion, par l'harmonie imitative, il n'y a pas de doute qu'un tel style, étant vraiment poétique dans le meilleur sens du mot, l'œuvre sera un poëme, si d'ailleurs, en ce qui regarde la composition, les qualités essentielles à ce genre de poésie ne font pas défaut.

Il est donc impossible de ne pas regarder le *Télémaque* comme un poëme, car ce livre offre en effet toutes les conditions du poëme épique. Il a son début *in medias res*, début vif, plein d'intérêt, de passion, du sentiment de la nature. Après ce début, l'auteur, suivant le procédé des poëtes épiques, fait connaître par un récit mis dans la bouche du héros, les événements antérieurs ; ensuite s'engage l'action même du poëme ; le jeune prince, élevé par Minerve, instruit par ses chutes, se gouverne enfin par son expérience, corrige en lui de grands défauts et devient un prince accompli. Il y a donc dans ce poëme une parfaite unité, et cette qualité se montre encore dans la subordination du *Télémaque* à l'*Odyssée*. Et cela est tellement vrai que, dans les premières éditions, l'œuvre avait pour titre : *La suite du VIe livre de l'Odyssée, ou les Aventures de Télémaque, fils d'Ulysse*. Aussi Télémaque, son voyage achevé, arrive chez Eumée, où il retrouve Ulysse, et va contribuer par ses propres efforts à reconquérir l'État paternel. Ainsi le *Télémaque* est comme un affluent de l'*Odyssée*, il en sort et il y rentre. Par un privilége singulier, il a dans le fleuve homérique sa source et son embouchure ; et, de plus, il a son cours particulier à travers les champs et les bocages, où abondent les fleurs et tous les trésors d'une nature aussi riche que bienfaisante.

Ce que l'on admire en particulier dans le *Télémaque* considéré comme poëme, c'est le caractère antique. Fénelon est un imitateur d'Homère et de Virgile : mais quelle liberté dans son imitation, quelle abondance et quelle charmante facilité ! il fond la substance de ces grands poëtes

dans la sienne propre ; et s'il est vrai qu'il leur dérobe leurs couleurs, avouons au moins que c'est avec un art consommé qu'il place leurs broderies dans le tissu de sa propre toile. Le *Télémaque* participe des deux poëmes d'Homère : comme l'*Iliade*, il est un poëme de combats; comme l'*Odyssée*, il est un poëme d'aventures. Ce n'est pas qu'il possède la grandeur homérique : ce serait une imprudence que de parler ainsi ; mais il est certainement de la famille des grands poëmes épiques. Admirablement conduit, il le serait mieux encore, si l'auteur n'avait pas été obligé d'interrompre son récit poétique pour reprendre, à chaque instant, son œuvre de moraliste, et enseigner le jeune prince à l'éducation duquel il s'était voué. Les épisodes sont nombreux, variés, épiques; mais on voit que l'auteur n'a pas eu uniquement pour objet de multiplier les inventions poétiques, car la pensée qui préside au choix de ces épisodes est avant tout une pensée morale et, qu'ils sont généralement liés à l'action ; ils concourent à faire du poëme une représentation dramatique de la vie, à montrer que l'existence entière est une épreuve, et que la vraie destinée de l'homme vertueux est de se perfectionner, en traversant avec courage toutes les vicissitudes.

La conception du poëme est plus morale encore que celles des épopées antiques. Je n'en rappellerai qu'un exemple : le combat de Télémaque contre Adraste. Dans l'*Iliade* et dans l'*Énéide*, le beau rôle n'est ni celui d'Achille ni celui d'Énée ; il appartient à Hector et à Turnus, qui défendent leur patrie, leur famille, leurs droits. Adraste, qui meurt sous la main de Télémaque, est un guerrier perfide et cruel, sa mort est juste ; Hector, au contraire, immolé par Achille, vaut mieux que celui qui le tue ; il est le vrai héros de l'Iliade, celui que l'on aime et que l'on soutient de ses vœux. S'il paraît troublé devant son vainqueur, s'il fuit, c'est parce que les dieux ne sont pas pour lui ; mais son cœur demeure ferme, car il sait qu'il n'a pas failli au devoir, à la vertu. Dans le combat de Télémaque et d'Adraste n'est-ce pas le remords de ses crimes qui trouble le roi des Dauniens, au moment où il reconnaît que l'heure est venue de les expier, et ne sent-il pas « qu'une main céleste et invisible est sur lui, qu'il sort du fond de l'abîme une voix sourde qui l'appelle dans le noir Tartare? » Télémaque n'immole donc pas Adraste comme un ennemi qui se venge, mais comme le ministre de la justice des dieux, qui ont condamné ce mauvais roi. Ainsi, chaque épisode du livre n'a d'autre objet que de fournir une leçon intéressante.

Le plus éloquent des critiques contemporains, Villemain, a, dans une belle notice sur Fénelon, apprécié ainsi le *Télémaque :*

« En considérant le *Télémaque* comme une inspiration des muses grecques, il semble que le génie de Fénelon en reçoive une force qui ne lui était pas naturelle. Fénelon, épris des beautés de Virgile et d'Homère, y cherche ces traits d'une vérité naïve et passionnée, qu'il trouvait surtout dans Homère, et qu'il appelle lui-même « cette aimable simplicité du monde naissant ». Quoique la belle antiquité paraisse avoir été moissonnée tout entière pour composer le *Télémaque*, il reste à l'auteur un mérite d'invention qu'il serait injuste de méconnaître. Rien n'est plus beau que l'ordonnance de *Télémaque;* et l'on ne trouve

pas moins de grandeur dans l'idée générale que de goût et de dextérité dans la réunion et le contraste des épisodes. Comme ce livre est surtout un livre de morale politique, ce que l'auteur peint avec le plus de force, c'est l'ambition, cette maladie des rois, qui fait mourir les peuples : l'ambition grande et généreuse dans Sésostris, l'ambition imprudente dans Idoménée, l'ambition tyrannique et misérable dans Pygmalion, l'ambition barbare, hypocrite, impie, dans Adraste. Cette invention des personnages n'est pas moins rare que l'invention générale du plan. Mais le caractère le plus heureux, dans cette variété de portraits, c'est celui de Télémaque. Dans l'âge des passions, il est sous la garde de la Sagesse, qui le laisse souvent faillir, parce que les fautes sont l'éducation des hommes ; mais il se relève, il ne cesse de grandir, et son histoire réunit tout ce qui peut surprendre, instruire, attacher. »

A. M.

PORTRAIT DE FÉNELON

Ce prélat étoit un grand homme maigre, bien fait, pâle, avec un grand nez, des yeux dont le feu et l'esprit sortoient comme un torrent, et une physionomie telle que je n'en ai point vu qui y ressemblât, et qui ne se pouvoit oublier quand on ne l'auroit vue qu'une fois. Elle rassembloit tout, et les contraires ne s'y combattoient point. Elle avoit de la gravité et de la galanterie (1), du sérieux et de la gaieté ; elle sentoit également le docteur, l'évêque et le grand seigneur ; ce qui y surnageoit, ainsi que dans toute sa personne, c'étoit la finesse, l'esprit, les grâces, la décence, et surtout la noblesse. Il falloit effort pour cesser de le regarder. Tous ses portraits sont parlants, sans toutefois avoir pu attraper la justesse de l'harmonie qui frappoit dans l'original, et la délicatesse de chaque caractère que ce visage rassembloit. Ses manières y répondoient dans la même proportion, avec une aisance qui en donnoit aux autres, et cet air et ce bon goût qu'on ne tient que de l'usage de la meilleure compagnie et du grand monde, qui se trouvoit répandu de soi-même dans toutes ses conversations ; avec cela une éloquence naturelle, douce, fleurie ; une politesse insinuante, mais noble et proportionnée (2) ; une élocution facile, nette, agréable ; un air de clarté et de netteté (3) pour se faire entendre dans les matières les plus embarrassées et les plus dures ; avec cela un homme qui ne vouloit jamais avoir plus d'esprit que ceux à qui il parloit, qui se mettoit à la portée de chacun sans le faire jamais sentir, qui les mettoit à l'aise et qui sembloit enchanter ; de façon qu'on ne pouvoit le quitter, ni s'en défendre, ni ne pas chercher à le retrouver. C'est ce talent si rare, et qu'il avoit au dernier degré, qui lui tint tous ses amis si entièrement attachés toute sa vie, malgré sa chute, et qui,

(1) C'est-à-dire « exprimait une politesse attentive, avait quelque chose d'aimable. »
(2) Proportionnée à la condition de chacun des auditeurs.
(3) « La netteté, a dit Vauvenargues, est le vernis des maîtres. »

dans leur dispersion, les réunissoit pour se parler de lui, pour le regretter, pour le désirer, pour se tenir de plus en plus à lui, comme les Juifs pour Jérusalem, et soupirer après son retour, et l'espérer toujours, comme ce malheureux peuple attend encore et soupire après le Messie. C'est aussi par cette autorité de prophète, qu'il s'étoit acquise sur les siens, qu'il s'étoit accoutumé à une domination qui, dans sa douceur, ne vouloit point de résistance. Aussi n'auroit-il pas longtemps souffert de compagnon s'il fût revenu à la cour, et entré dans le conseil, qui fut toujours son grand but; et une fois ancré et hors des besoins des autres, il eût été bien dangereux, non-seulement de lui résister, mais de n'être pas toujours pour lui dans la souplesse et dans l'admiration (1).

Retiré dans son diocèse, il y vécut avec la piété et l'application d'un pasteur, avec l'art et la magnificence d'un homme qui n'a renoncé à rien, qui se ménage tout le monde et toutes les choses.

Ses aumônes, ses visites épiscopales réitérées plusieurs fois l'année, et qui lui firent connoître par lui-même à fond toutes les parties de son diocèse, la sagesse et la douceur de son gouvernement, ses prédications fréquentes dans la ville et dans les villages, la facilité de son accès, son humanité avec les petits, sa politesse avec les autres, ses grâces naturelles qui rehaussoient le prix de tout ce qu'il disoit et faisoit, le firent adorer de son peuple; et les prêtres dont il se déclaroit le père et le frère, et qu'il traitoit tous ainsi, le portoient tous dans leurs cœurs. Parmi tant d'art et d'ardeur de plaire, et si générale, rien de bas, de commun, d'affecté, de déplacé; toujours en convenance à l'égard de chacun; chez lui, abord facile, expédition prompte et désintéressée; un même esprit, inspiré par le sien, en tous ceux qui travailloient sous lui dans ce grand diocèse; jamais de scandale ni rien de violent contre personne; tout en lui et chez lui dans la plus grande décence. Ses matinées se passoient en affaires de diocèse. Comme il avoit le génie élevé et pénétrant, qu'il y (2) résidoit toujours, qu'il ne passoit pas de jour qu'il ne réglât ce qui se présentoit, c'étoit cha-

(1) Cette phrase, comme celle qui termine ce *Portrait de Fénelon*, est peu bienveillante. Voir plus loin notre note sur Saint-Simon.

(2) Qu'il résidait toujours dans son diocèse. — L'adverbe est placé trop loin.

que jour une occupation courte et légère. Il recevoit après qui le vouloit voir, puis alloit dire la messe, et il y étoit prompt; c'étoit toujours dans sa chapelle, hors les jours qu'il officioit, ou que quelque raison particulière l'engageoit à l'aller dire ailleurs. Revenu chez lui, il dînoit avec la compagnie toujours nombreuse, mangeoit peu et peu solidement, mais demeuroit longtemps à table pour les autres, et les charmoit par l'aisance, la variété, le naturel, la gaieté de sa conversation, sans jamais descendre à rien qui ne fût digne et d'un évêque et d'un grand seigneur; sortant de table il demeuroit peu avec la compagnie. Il l'avoit accoutumée à vivre chez lui sans contrainte, et à n'en pas prendre pour elle. Il entroit dans son cabinet et y travailloit quelques heures, qu'il prolongeoit s'il faisoit mauvais temps, et qu'il n'eût rien à faire hors de chez lui.

Au sortir de son cabinet il alloit faire des visites ou se promener à pied hors la ville. Il aimoit fort cet exercice et l'allongeoit volontiers; et, s'il n'y avoit personne de ceux qu'il logeoit, ou quelque personne distinguée, il prenoit quelque grand vicaire et quelque autre ecclésiastique, et s'entretenoit avec eux du diocèse, de matières de piété ou de savoir : souvent il y mêloit des parenthèses agréables (1). Les soirs, il les passoit avec ce qui logeoit (2) chez lui, soupoit avec les principaux de ces passages d'armée quand il en arrivoit, et alors sa table étoit servie comme le matin. Il mangeoit encore moins qu'à dîner, et se couchoit toujours avant minuit. Quoique sa table fût magnifique et délicate, et que tout chez lui répondît à l'état d'un grand seigneur, il n'y avoit rien néanmoins qui ne sentît l'odeur de l'épiscopat et de la règle la plus exacte, parmi la plus honnête et la plus douce liberté. Lui-même étoit un exemple toujours présent, mais auquel on ne pouvoit atteindre; partout un vrai prélat, partout aussi un grand seigneur, partout encore l'auteur du *Télémaque*. Jamais un mot sur la cour, sur les affaires, quoi que ce soit qui pût être repris, ni qui sentît le moins du monde bassesse, regrets, flatterie; jamais rien qui pût seulement laisser soupçonner ni ce qu'il avoit été, ni ce qu'il pouvoit encore être. Parmi tant de grandes parties, un grand ordre

(1) C'est-à-dire « il traitait aussi de sujets agréables. »
(2) *Ce qui logeait* est une expression qui sent son grand seigneur.

dans ses affaires domestiques, et une grande règle dans son diocèse; mais sans petitesse, sans pédanterie, sans avoir jamais importuné personne d'aucun état sur la doctrine.

Il mourut à Cambrai le septième jour de l'année 1715, au milieu des regrets intérieurs, et à la porte du comble de ses désirs. Il savoit l'état tombant du roi, il savoit ce qui le regardoit après lui. Il étoit déjà consulté du dedans et recourtisé du dehors, parce que le goût du soleil levant avoit déjà percé. Que de puissants motifs de regretter la vie! et que la mort est amère dans des circonstances si parfaites et si à souhait de tous côtés! Toutefois il n'y parut pas. Soit amour de la réputation, qui fut toujours un objet auquel il donna toute préférence, soit grandeur d'âme qui méprise enfin ce qu'elle ne peut atteindre, soit dégoût du monde si continuellement trompeur pour lui, et de sa figure qui passe, et qui alloit lui échapper, soit piété ranimée par un long usage, et ranimée peut-être par ces tristes mais puissantes considérations, il parut insensible à tout ce qu'il quittoit et uniquement occupé de ce qu'il alloit trouver, avec une tranquillité, une paix qui n'excluoit que le trouble, et qui embrassoit la pénitence, le détachement, le soin unique des choses spirituelles de son diocèse, enfin avec une confiance qui ne faisoit que surnager à l'inutilité et à la crainte.

Saint-Simon (1).

(1) « Louis de Rouvroy, duc de Saint-Simon, naquit en 1675. Il eut pour parrain et marraine Louis XIV et Marie-Thérèse. De bonne heure il témoigna sa passion pour l'histoire, j'entends pour l'histoire destinée à la postérité et cachée aux contemporains sous les plus sûres serrures. Il prit du service; se distingua à Fleurus et à Nerwinde; se maria, abandonna la carrière militaire, succéda à son père dans le gouvernement de Blaye et se voua à la diplomatie. Il se lia avec le duc de Beauvilliers; s'attacha au duc de Bourgogne, puis au duc d'Orléans, et après la mort du régent se retira dans ses terres. Il travailla à ses *Mémoires*, qu'il avait commencés en 1694. Le style sent le gentilhomme; Saint-Simon burine les portraits, mais il les fait plutôt d'après sa rancune ou ses sympathies que d'après la réalité. » SANDRAS, *Littérature française*, Eug. Belin, éditeur.

LES AVENTURES DE TÉLÉMAQUE

LIVRE PREMIER

Sommaire. — I. Télémaque, conduit par Minerve, sous la figure de Mentor, aborde, après un naufrage, dans l'île de Calypso; description de la grotte de la déesse; accueil fait au fils d'Ulysse. — II. Il raconte ses aventures : son voyage à Pylos, à Lacédémone; son naufrage sur les côtes de Sicile, sa rencontre avec les Troyens; comment il est reçu par Aceste. — III. Télémaque et Mentor sur le point d'être immolés; comment ils échappent au danger; exploits de Télémaque, sa délivrance.

I. Calypso[1] ne pouvait se consoler du départ d'Ulysse. Dans sa douleur, elle se trouvait malheureuse d'être immortelle[2]. Sa grotte ne résonnait plus de son chant : les nymphes qui la servaient n'osaient lui parler. Elle se promenait souvent seule sur les gazons fleuris dont un printemps éternel bordait son île ; mais ces beaux lieux, loin de modérer sa douleur, ne faisaient que lui rappeler le triste souvenir d'Ulysse, qu'elle y avait vu tant de fois auprès d'elle. Souvent elle demeurait immobile sur le rivage de la mer, qu'elle arrosait de ses larmes; et elle était sans cesse tournée vers le côté où le vaisseau d'Ulysse, fendant les ondes, avait disparu à ses yeux[3]. Tout à coup elle aperçut les débris d'un navire qui venait de faire naufrage, des bancs de rameurs mis en pièces, des rames écartées çà et là sur le sable, un gouvernail, un mât, des cordages flottants sur la côte : puis elle découvre de loin deux hommes, dont l'un paraissait âgé ; l'autre, quoique jeune, ressemblait à Ulysse[4]. Il avait sa douceur et sa fierté, avec sa

1. Le séjour d'Ulysse chez Calypso, fille de l'Océan et de Téthys, est raconté au cinquième chant de l'*Odyssée :* on y voit comment cette déesse, ayant reçu dans son île le héros grec, s'était vainement efforcée de le retenir en lui promettant une vie immortelle. — L'île de Calypso, *Ogygie,* paraît être l'île de Malte, comme beaucoup d'auteurs le supposent.

2. Ce trait est imité d'Ovide :

Nec finire licet tantos mihi morte dolores,
Sed nocet esse deum.

(Métamorphoses, liv. II, v. 661.)

Mon trépas ne peut mettre un terme à de si grandes douleurs; il m'est nuisible d'être un dieu. » L'expression française est plus simple, plus contenue ; il ne s'agit pas précisément d'être dieu, mais d'être « immortel ». — « Elle se trouvait malheureuse » est un tour moins sec et plus expressif que le verbe latin *nocet.*

3. Tout ce tableau est plein de fraîcheur, d'éloquence et de poésie; remarquez aussi comment la mise en scène est admirable. Le poëme est engagé d'une manière vive, *in medias res.*

4. C'est une règle du récit épique de présenter les détails dans l'ordre inverse

taille et sa démarche majestueuse. La déesse comprit que c'était Télémaque, fils de ce héros. Mais, quoique les dieux surpassent de loin en connaissance tous les hommes, elle ne put découvrir qui était cet homme vénérable dont Télémaque était accompagné : c'est que les dieux supérieurs cachent aux inférieurs tout ce qui leur plaît; et Minerve, qui accompagnait Télémaque sous la figure de Mentor, ne voulait pas être connue de Calypso [1]. Cependant Calypso se réjouissait d'un naufrage qui mettait dans son île le fils d'Ulysse, si semblable à son père. Elle s'avance vers lui; et, sans faire semblant de savoir qui il est : « D'où vous vient, lui dit-elle, cette témérité d'aborder en » mon île? Sachez, jeune étranger, qu'on ne vient point impu- » nément dans mon empire. » Elle tâchait de couvrir sous ces paroles menaçantes la joie de son cœur, qui éclatait malgré elle sur son visage.

Télémaque lui répondit : « O vous, qui que vous soyez, mor- » telle ou déesse (quoique à vous voir on ne puisse vous pren- » dre que pour une divinité [2]), seriez-vous insensible au mal- » heur d'un fils, qui, cherchant son père à la merci des vents » et des flots, a vu briser son navire contre vos rochers? — Quel » est donc votre père que vous cherchez? reprit la déesse. — Il » se nomme Ulysse, dit Télémaque; c'est un des rois qui ont, » après un siége de dix ans, renversé la fameuse Troie [3]. Son nom » fut célèbre dans toute la Grèce et dans toute l'Asie, par sa va- » leur dans les combats, et plus encore par sa sagesse dans les » conseils. Maintenant, errant dans toute l'étendue des mers, » il a parcouru tous les écueils les plus terribles. Sa patrie » semble fuir devant lui [4]. Pénélope, sa femme, et moi qui suis

de leur importance. Ici on voit les débris du navire avant les naufragés, et de ceux-ci on nomme le fils d'Ulysse en second lieu.

1. Ceci se rapporte au premier livre de l'*Odyssée*. Fénelon a supposé que le voyage de Télémaque à la recherche de son père s'est singulièrement prolongé; qu'il a visité bien des pays au delà de la Grèce, et jusqu'à de vastes empires, tels que l'Égypte. Le poëme débute par l'arrivée du jeune prince dans l'île de Calypso; mais Télémaque a eu précédemment beaucoup d'aventures qu'il racontera.

2. Imité de Virgile :

O, quam te memorem, virgo? namque haud tibi vultus
Mortalis, nec vox hominem sonat; o Dea certè.
(*Æn.*, l. I, v. 327.)

« De quel nom t'appellerai-je, ô vierge? » ton visage n'est pas celui d'une mor- » telle; la voix n'est pas celle de l'homme. » Tu es donc une déesse! »

Il y a plus de simplicité dans la prose de Fénelon que dans les beaux vers de Virgile; *nec vox hominem sonat* n'est pas sans quelque recherche d'expression. — Voir aussi (*Odyssée*, l. VI, v. 149), Ulysse abordant Nausicaa, et lui disant : « O reine, je t'implore, déesse immor- » telle. »

3. La ville de Troie, si célèbre dans l'antiquité, par les poëmes d'Homère, et capitale de la Troade, était située sur le revers occidental de l'Ida, à un peu plus de deux lieues du bord de la mer Egée. Son nom lui venait de Tros, un de ses anciens rois. Les Grecs s'étaient emparés de Troie après un siége de dix ans.

4. Les dieux, après la prise de Troie,

» son fils, nous avons perdu l'espérance de le revoir. Je cours, » avec les mêmes dangers que lui, pour apprendre où il est. » Mais, que dis-je [1]? peut-être qu'il est maintenant enseveli dans » les profonds abîmes de la mer [2]. Ayez pitié de nos malheurs; » et si vous savez, ô déesse, ce que les destinées ont fait pour » sauver ou pour perdre Ulysse, daignez en instruire son fils » Télémaque [3]. »

Calypso, étonnée et attendrie [4] de voir dans une si vive jeunesse tant de sagesse et d'éloquence, ne pouvait rassasier ses yeux en le regardant; et elle demeurait en silence. Enfin elle lui dit : « Télémaque, nous vous apprendrons ce qui est arrivé » à votre père. Mais l'histoire en est longue : il est temps de » vous délasser de tous vos travaux [5]. Venez dans ma demeure, » où je vous recevrai comme mon fils : venez; vous serez ma » consolation dans cette solitude; et je ferai votre bonheur, » pourvu que vous sachiez en jouir. »

Télémaque suivait la déesse accompagnée d'une foule de jeunes nymphes [6], au-dessus desquelles elle s'élevait de toute la tête [7], comme un grand chêne dans une forêt élève ses branches épaisses au-dessus de tous les arbres qui l'environnent. Il admirait l'éclat de sa beauté, la riche pourpre de sa robe longue et flottante, ses cheveux noués par derrière négligemment mais avec grâce, le feu qui sortait de ses yeux, et la douceur qui tempérait cette vivacité [8]. Mentor, les yeux baissés, gardant un silence modeste, suivait Télémaque.

---

avaient envoyé de grandes infortunes aux vainqueurs. Ulysse, l'un de ces chefs, errait depuis près de dix ans et courait mille aventures qui sont racontées dans l'*Odyssée*. — « Sa patrie semble fuir devant lui. » Virg. dit mieux encore :

> Dum per mare magnum
> Italiam sequimur fugientem et volvimur
> (*Æn.*, l. V, v. 628.) [undis.

« Tandis que sur la vaste mer nous poursuivons l'Italie qui semble fuir, et que nous roulons sur les flots. »

1. « Mais que dis-je ? » — Mouvement vif et touchant.

2. « Enseveli dans les profonds..., » expression riche, phrase nombreuse.

3. Belle suspension dans ce mot : « son fils Telémaque, » si bien rejeté à la fin du discours. — Il faut voir, au premier livre de l'*Odyssée*, comment Télémaque, ne pouvant résister aux insolences des prétendants, se décide à aller lui-même à la recherche de son pere.

4. « Etonnée et attendrie ; » juste gradation dans ces deux mots; l'étonnement, qui est une pensée, prépare l'âme à l'attendrissement, qui est une émotion.

5. C'était l'usage dans l'antiquité ; avant de demander ou d'écouter les aventures de l'étranger, on devait l'accueillir selon toutes les lois d'une généreuse hospitalité.

6. Calypso était une déesse servie par des nymphes, filles de l'Océan et de Téthys, et divinités d'un ordre inférieur.

7. Πασάων δ' ὑπὲρ ἥγε κάρη ἔχει ἠδὲ [μέτωπα.
(Hom., *Od.*, l. VI, v. 107.)

« Elle élevait au-dessus de toutes les » autres sa tête et son front. » Fénelon a évité le pléonasme homérique, « la tête et le front, » et il a ajouté la belle comparaison du « grand chêne. » — Virgile (*Æn.*, l. VII, v. 784) avait dit aussi simplement : *Et toto vertice supra est ;* et Ovide (*Metam.*, l. III, v. 181) : *Colloque tenus supereminet omnes,* « elle les surpasse tous de la tête. »

8. Voir aussi (*Æn.*, l. I, v. 320) Vénus apparaissant à son fils Enée.

On arriva à la porte de la grotte de Calypso, où Télémaque fut surpris de voir, avec une apparence de simplicité rustique, des objets propres à charmer les yeux. Il est vrai qu'on n'y voyait ni or, ni argent, ni marbres, ni colonnes, ni tableaux, ni statues : mais cette grotte était taillée dans le roc, en voûte pleine de rocailles et de coquilles; elle était tapissée d'une jeune vigne qui étendait ses branches souples également de tous côtés. Les doux zéphyrs conservaient en ce lieu, malgré les ardeurs du soleil, une délicieuse fraîcheur : des fontaines, coulant avec un doux murmure sur des prés semés d'amarantes et de violettes, formaient en divers lieux des bains aussi purs et aussi clairs que le cristal : mille fleurs naissantes émaillaient les tapis verts dont la grotte était environnée. Là, on trouvait un bois de ces arbres touffus qui portent des pommes d'or, et dont la fleur, qui se renouvelle dans toutes les saisons, répand le plus doux de tous les parfums; ce bois semblait couronner ces belles prairies, et formait une nuit que les rayons du soleil ne pouvaient percer. Là, on n'entendait jamais que le chant des oiseaux ou le bruit d'un ruisseau, qui, se précipitant du haut d'un rocher, tombait à gros bouillons pleins d'écume et s'enfuyait au travers de la prairie [1].

La grotte de la déesse était sur le penchant d'une colline. De là on découvrait la mer, quelquefois claire et unie comme une glace, quelquefois follement[2] irritée contre les rochers, où elle se brisait en gémissant, et élevant ses vagues comme des montagnes. D'un autre côté, on voyait une rivière où se formaient des îles bordées de tilleuls fleuris et de hauts peupliers qui portaient leurs têtes superbes jusque dans les nues [3]. Les di-

1. Il est impossible de ne pas sentir ce qu'il y a de frais et de poétique dans cette description de la grotte de Calypso. Le poëte commence par énumérer tout ce qui est opposé à la « simplicité rustique; » puis il aborde la description. Mais ce n'est pas seulement la grotte qui est ici décrite, ce sont les alentours, et rien n'y manque: les zéphirs, les fontaines, les fleurs, les arbres touffus, les bois toujours verts; puis, pour terminer l'illusion, on entend le chant des oiseaux et le bruit de l'onde.

Tenuis fugiens per gramina rivus.

« Un petit ruisseau qui fuit à travers » le gazon, » dit Virgile (*Géorg.*, l. IV, v. 19).

On trouve encore ici une imitation d'Homère fort marquée :

Ἡ δ' αὐτοῦ, τετάνυστο περὶ σπείους γλαφυροῖο
Ἡμερὶς ἡβώωσα, τεθήλει δὲ σταφυλῇσιν...
Ἀμφὶ δὲ λειμῶνες μαλακοὶ ἴου ἠδὲ σελίνου
Θήλεον. (*Od.*, l. V, v. 68, 72.)

« Là s'étendait, autour de la grotte « spacieuse, une jeune vigne toute flo- « rissante et couverte de raisins... Tout « à l'entour de molles prairies émaillées « d'ache et de violettes. » — Emaillées n'est pas dans le texte; c'est Fénelon qui a ajouté ce participe élégant.

2. Remarquons une très-belle hypotypose, dans ces mots « follement irritee; » Virgile a dit aussi: *Insani feriant sine littora fluctus* (*Egl.* IX, v. 43) : « Laisse les flots battre follement leurs rivages.»

3. « Têtes superbes, » dans le sens la-

vers canaux qui formaient ces îles semblaient se jouer dans la campagne : les uns roulaient leurs eaux claires avec rapidité; d'autres avaient une eau paisible et dormante ; d'autres, par de longs détours, revenaient sur leurs pas, comme pour remonter vers leur source, et semblaient ne pouvoir quitter ces bords enchantés [1]. On apercevait de loin des collines et des montagnes qui se perdaient dans les nues, et dont la figure bizarre formait un horizon à souhait pour le plaisir des yeux. Les montagnes voisines étaient couvertes de pampre vert qui pendait en festons : le raisin, plus éclatant que la pourpre, ne pouvait se cacher sous les feuilles, et la vigne était accablée sous son fruit. Le figuier, l'olivier, le grenadier et tous les autres arbres couvraient la campagne, et en faisaient un grand jardin [2].

Calypso, ayant montré à Télémaque toutes ces beautés naturelles, lui dit : « Reposez-vous; vos habits sont mouillés, » il est temps que vous en changiez : ensuite nous nous reverrons, et je vous raconterai des histoires dont votre cœur sera » touché. » En même temps elle le fit entrer avec Mentor dans le lieu le plus secret et le plus reculé d'une grotte voisine de celle où la déesse demeurait. Les nymphes avaient eu soin d'allumer en ce lieu un grand feu de bois de cèdre, dont la bonne odeur se répandait de tous côtés [3], et elles y avaient laissé des habits pour les nouveaux hôtes.

Télémaque, voyant qu'on lui avait destiné une tunique d'une laine fine dont la blancheur effaçait celle de la neige, et une robe de pourpre avec une broderie d'or, prit le plaisir qui est naturel à un jeune homme, en considérant cette magnificence. Mentor lui dit d'un ton grave : « Est-ce donc là, ô Télémaque, » les pensées qui doivent occuper le cœur du fils d'Ulysse ? » Songez plutôt à soutenir la réputation de votre père, et à » vaincre la fortune qui vous persécute. Un jeune homme qui

tin, *superbas cervices*, leurs têtes orgueilleuses.

1. Ces images avaient été rendues par Ovide avec plus d'esprit que de poésie :

Non secus ac liquidus Phrygiis Mæandrus in [arvis
Ludit, et ambiguo lapsu refluitque fluitque;
Et nunc ad fontes, nunc in mare versus apertum
Incertas exercet aquas.

(*Métam.*, l. VIII, v. 162.)

« Ainsi dans le champ phrygien, le « Méandre s'ébat, et par une chute in- « certaine tour à tour coule et revient « sur lui-même. Tantôt remontant vers « sa source, tantôt courant à la mer, il « fatigue ses ondes incertaines. »

2. Tout à l'heure c'était la grotte et ses alentours immédiats; ici, dans cette seconde description, le tableau s'agrandit, et l'imagination le contemple tout entier jusqu'aux limites de l'horizon.

3. Le cèdre est un arbre très-élevé, odoriférant, et dont le bois passait pour incorruptible. Homère en fait mention :

Πῦρ μὲν ἐπ' ἐσχαρόφιν μέγα καίετο, τηλόθι δ' ὀδμὴ
Κέδρου τ' εὐκεάτοιο θύου τ' ἀνὰ νῆσον ὀδώδει.

(*Od.*, l. V, v. 59.)

« Un grand feu brûlait dans le foyer; « partout, dans l'île entière, s'exhalait « l'odeur du cèdre et du thuya fendus en « éclats. »

» aime à se parer vainement, comme une femme, est indigne » de la sagesse et de la gloire : la gloire n'est due qu'à un cœur » qui sait souffrir la peine et fouler aux pieds les plaisirs[1]. »

Télémaque répondit en soupirant : « Que les dieux me fas- » sent périr plutôt que de souffrir que la mollesse et la volupté » s'emparent de mon cœur[2]. Non, non, le fils d'Ulysse ne » sera jamais vaincu par les charmes d'une vie lâche et effé- » minée. Mais quelle faveur du ciel nous a fait trouver, après » notre naufrage, cette déesse ou cette mortelle qui nous com- » ble de biens ? »

« Craignez, repartit Mentor, qu'elle ne vous accable de maux; » craignez ses trompeuses douceurs plus que les écueils qui » ont brisé votre navire : le naufrage et la mort sont moins » funestes que les plaisirs qui attaquent la vertu[3]. Gardez-vous » bien de croire ce qu'elle vous racontera. La jeunesse est pré- » somptueuse[4], elle se promet tout d'elle-même : quoique fra- » gile[5], elle croit pouvoir tout, et n'avoir jamais rien à craindre; » elle se confie légèrement et sans précaution[6]. Gardez-vous » d'écouter les paroles douces et flatteuses de Calypso, qui se » glisseront comme un serpent sous les fleurs ; craignez le poi- » son caché[7]; défiez-vous de vous-même[8], et attendez toujours » mes conseils. »

Ensuite ils retournèrent auprès de Calypso, qui les attendait. Les nymphes, avec leurs cheveux tressés, et des habits blancs,

1. Il faut bien comprendre le personnage de Mentor. C'était un vieil ami d'Ulysse, un Ithacien ; dans la fiction, c'est Minerve, c'est-à-dire la déesse de la sagesse. qui accompagne Télémaque et le dirige dans sa conduite. Il y a là-dessous une grande pensée indiquée par Homère, mais que Fénelon a tenu à présenter dans le sens chrétien. En effet, le poëme entier offre l'image de l'homme que guide la Providence, la sagesse de Dieu. Malheureux quand il ferme son cœur à la voix divine; heureux et vertueux s'il lui est docile. Ici commence ce long cours de morale que Mentor fera à Télémaque et pour lequel tous les événements du poëme sont préparés. — « Un cœur qui foule aux pieds, » métaphore peu heureuse, que les élèves se garderont d'imiter.

2. On reconnaît à chaque instant que, sous l'apparence d'une fiction païenne, c'est une morale toute chrétienne qui est enseignée dans ce livre. Jamais un héros antique n'aurait aussi fortement marqué sa résistance à l'encontre des plaisirs et des passions sensuelles.

3. Remarquez cette suite de métaphores : « Le naufrage, les écueils, le navire brisé. » L'auteur compare la vie humaine à une navigation : des dangers de toutes sortes, le naufrage et la mort y attendent le nautonier.

4. « La jeunesse est présomptueuse, » sûre d'elle-même, elle prend d'avance possession (*præ sumit*) de tout ce qu'elle espère.

5. « Fragile, » de *frangere*, se dit très-bien au moral : la jeunesse est fragile, elle se heurte imprudemment et elle se brise.

6. « Précaution » (*præ cavere*), l'action de prendre garde avant de « se confier. »

7. « Le serpent sous les fleurs, le poison caché ; » l'élégance du langage relève ici la solidité du fond. C'est aussi un souvenir de Virgile : *Latet anguis in herba* (*Egl.*, III, v. 93). « Un serpent est » caché sous l'herbe. »

8. « Défiez-vous de vous-même ; » tout est dans cette maxime, complément de cette autre d'un sage antique : « Connais-toi toi-même. »

servirent d'abord un repas simple, mais exquis pour le goût et la propreté. On n'y voyait aucune autre viande que celle des oiseaux qu'elles avaient pris dans des filets, ou des bêtes qu'elles avaient percées de leurs flèches à la chasse ; un vin plus doux que le nectar coulait des grands vases d'argent dans des tasses d'or couronnées de fleurs. On apporta dans des corbeilles tous les fruits que le printemps promet, et que l'automne répand sur la terre [1]. En même temps, quatre jeunes nymphes se mirent à chanter. D'abord elles chantèrent le combat des dieux contre les Géants [2], puis les amours de Jupiter et de Sémélé [3], la naissance de Bacchus et son éducation conduite par le vieux Silène [4], la course d'Atalante et d'Hippomène [5], qui fut vainqueur par le moyen des pommes d'or venues du jardin des Hespérides [6]; enfin la guerre de Troie fut aussi chantée, les combats d'Ulysse et sa sagesse furent élevés jusqu'aux cieux [7]. La première des nymphes, qui s'appelait Leucothoé, joignit les accords de sa lyre aux douces voix de toutes les autres. Quand Télémaque entendit le nom de son père, les larmes qui coulèrent de ses joues donnèrent un nouveau lustre à sa beauté [8]. Mais comme Calypso aperçut qu'il ne pouvait manger, et qu'il était saisi de douleur, elle fit signe aux nymphes. A l'instant, on chanta le combat des Centaures avec les Lapithes [9], et la

1. Ce détail est fort poétique ; le printemps ne donne pas, il promet ; l'automne répand les fruits. Quand le printemps, *primum tempus*, a donné les fleurs, que l'été a fourni les moissons, vient l'automne, *autumnus* (*auctumnus*, de *augere*), qui est l'accroissement de la nature ; il apporte le raisin et les fruits durables pour l'hiver. On voit ici le progrès de l'année et comment la Providence en dispense les trésors.

2. Les Géants, fils de Titan, entreprirent d'escalader le ciel pour renverser Jupiter du trône ; mais ce dieu les foudroya et les ensevelit sous leurs montagnes amoncelées.

3. Sémélé, fille de Cadmus et mère de Bacchus, ayant demandé à Jupiter de se montrer à elle sous sa forme divine, périt lors de l'incendie du palais où le dieu était entré dans sa gloire.

4. C'était le père nourricier de Bacchus, qu'il accompagna dans son expédition de l'Inde. Rien n'est plus connu que le type du vieux Silène monté sur un âne et ivre.

5. Atalante, fille de l'Arcadien Jasus, était recherchée par plusieurs princes. Son père, ayant déclaré qu'il donnerait sa fille à celui des prétendants qui la vaincrait à la course, Hippomène triompha en jetant des pommes d'or dans la carrière ; Atalante, au lieu de courir, s'amusait à les ramasser et fut vaincue.

6. Il y avait trois Hespérides (filles d'Hesper) ; elles possédaient un jardin abondant en pommes d'or. Hercule tua le dragon préposé à la garde de ces beaux fruits et les cueillit.

7. Les « combats d'Ulysse » sont fréquents dans l'*Iliade;* son principal exploit est d'avoir, de concert avec Diomède, tué Rhésus, roi de Thrace, et enlevé ses chevaux. — Il soutint aussi des combats d'un autre ordre, lorsqu'il gagna le prix de la course aux funérailles de Patrocle, et lorsqu'il lutta contre Ajax et obtint les armes d'Achille.

8. Dans l'*Odyssée* (l. VIII, v. 925), Ulysse, écoutant l'aède (chanteur) Demodocus, verse des pleurs ; mais le tableau d'Ulysse pleurant est bien supérieur à ce passage de Fénelon ; on ne trouverait pas dans Homère une observation de cette nature : « Ses larmes donnent un nouveau lustre à sa beauté. »

9. Les Centaures, κεντω, je pique, ὁ ταῦρος, taureau, parce que les centaures prenaient les taureaux à la course. Les centaures, êtres fabuleux, moitié hommes

descente d'Orphée aux enfers pour en retirer Eurydice [1].

Quand le repas fut fini, la déesse prit Télémaque et lui parla ainsi : « Vous voyez, fils du grand Ulysse, avec quelle faveur je » vous reçois. Je suis immortelle [2] : nul mortel ne peut entrer » dans cette île sans être puni de sa témérité; et votre naufrage[3] » même ne vous garantirait pas de mon indignation [4], si d'ail- » leurs je ne vous aimais. Votre père a eu le même bonheur » que vous ; mais, hélas ! il n'a pas su en profiter. Je l'ai gardé » longtemps dans cette île : il n'a tenu qu'à lui d'y vivre avec » moi dans un état immortel ; mais l'aveugle passion de retour- » ner dans sa misérable patrie lui fit rejeter tous ces avantages. » Vous voyez tout ce qu'il a perdu pour Ithaque [5], qu'il n'a pu » revoir. Il voulut me quitter : il partit; et je fus vengée par la » tempête : son vaisseau, après avoir été le jouet des vents [6], » fut enseveli dans les ondes. Profitez d'un si triste exem- » ple. Après son naufrage, vous n'avez plus rien à espérer, ni » pour le revoir, ni pour régner jamais dans l'île d'Ithaque après » lui; consolez-vous de l'avoir perdu, puisque vous trouvez ici » une divinité prête à vous rendre heureux, et un royaume » qu'elle vous offre. »

La déesse ajouta à ces paroles de longs discours [7] pour montrer combien Ulysse avait été heureux auprès d'elle : elle raconta ses aventures dans la caverne du cyclope Polyphème [8], et chez Antiphates, roi des Lestrigons ; elle n'oublia pas

et moitié chevaux, étaient issus d'Ixion et d'une nue; ils habitaient, disait-on, en Thessalie, aux environs de l'Ossa et du Pélion. Invités aux noces d'Hippodamie et de Pirithoüs, ils voulurent enlever Hippodamie et furent chassés par les Lapithes, peuple thessalien des bords du Pénée.

1. Eurydice, dryade, épouse du musicien Thrace Orphée, était morte de la piqûre d'un serpent. Orphée descendit aux enfers pour la redemander à Pluton, et ce dieu, touché de ses accents, lui rendit Eurydice, à condition qu'il ne regarderait pas derrière lui jusqu'à la sortie du séjour infernal. Orphée, ne pouvant contenir son impatience, tourna la tête, regarda son épouse et la perdit de nouveau. Cette histoire fabuleuse a été l'objet de l'un des plus beaux épisodes de la poésie antique, au quatrième livre des *Géorg.* de Virgile.

2. Immortel, qui n'est pas destiné à la mort, au partage de tous (*mors*, de μοίρω, *divido*).

3. « Naufrage, » idée du vaisseau qui se brise (*navis fracta*).

4. « Indignation, » sentiment d'irritation qui est toujours moral et fondé sur l'indignité de l'objet (*non dignus*), qui n'a pas mérité l'estime.

5. Ithaque, la patrie d'Ulysse et de Télémaque, aujourd'hui Téaki, une île de la mer Ionienne, ayant peu d'étendue et peu de fertilité.

6. Expression toute classique : *ludibria ventis*, dans Virgile (*Æn.* VI, 75).

7. « Discours » (*discurrere*), idée d'entretiens où l'on court sur tous les points

8. Calypso rappelle les aventures qu'Ulysse avait pu lui raconter; dans le fait, Ulysse les raconte au roi des Phéaciens, dans les livres IX, X et XII de l'*Odyssée*.

Polyphème n'avait qu'un œil au milieu du front. Ulysse raconte par quel artifice ce monstre ayant dévoré une partie de ses compagnons, il lui échappe, après l'avoir enivré et lui avoir crevé un œil avec un pieu embrasé. Cette aventure a fourni également au poëte Euripide le sujet d'une pièce : *le Cyclope*.

Les Lestrigons, peuple de Sicile, dévoraient les étrangers. Ils coulèrent bas tous les navires d'Ulysse, excepté celui que montait ce héros. Antiphates,

ce qui lui était arrivé dans l'île de Circé [1], fille du Soleil, ni les dangers qu'il avait courus entre Scylla et Charybde [2]. Elle représenta la dernière tempête que Neptune avait excitée contre lui, quand il partit d'auprès d'elle. Elle voulut faire entendre qu'il était péri dans ce naufrage, et elle supprima son arrivée dans l'île des Phéaciens [3].

Télémaque, qui s'était d'abord abandonné trop promptement à la joie d'être si bien traité de Calypso, reconnut enfin son artifice et la sagesse des conseils que Mentor venait de lui donner. Il répondit en peu de mots : « O déesse, pardonnez à ma dou-
» leur : maintenant je ne puis que m'affliger ; peut-être que
» dans la suite j'aurai plus de force pour goûter la fortune
» que vous m'offrez ; laissez-moi en ce moment pleurer mon
» père ; vous savez mieux que moi combien il mérite d'être
» pleuré. »

Calypso n'osa d'abord le presser davantage : elle feignit même d'entrer dans sa douleur [4] et de s'attendrir pour Ulysse. Mais, pour mieux connaître les moyens de toucher le cœur du jeune homme, elle lui demanda comment il avait fait naufrage, et par quelles aventures il était sur ces côtes. « Le récit de
» mes malheurs, dit-il, serait trop long. — Non, non, répondit-
» elle ; il me tarde de les savoir, hâtez-vous de me les raconter. »
Elle le pressa longtemps. Enfin il ne put lui résister, et il parla ainsi :

II. « J'étais parti d'Ithaque pour aller demander aux autres rois revenus du siége de Troie des nouvelles de mon père. Les amants de ma mère Pénélope [5] furent surpris de mon départ : j'avais pris soin de le leur cacher, connaissant leur perfidie.

leur roi, avait mangé un des compagnons d'Ulysse.

1. Circé, magicienne et fille du Soleil, avait changé en pourceaux les compagnons d'Ulysse ; mais celui-ci échappa à ses enchantements.

2. Scylla est un écueil dans le détroit de Sicile, avec un gouffre tourbillonnant à l'entour ; Charybde est un autre gouffre à peu de distance du premier. Ulysse perdit dans Charybde et Scylla douze de ses compagnons. La mythologie supposait que Scylla était une Sicilienne changée en rocher par Circé et fixée dans la mer avec six chiens qui l'entouraient et ne cessaient d'aboyer. — « Tomber de Charybde en Scylla » est un proverbe très-connu pour marquer une alternative de périls.

3. C'est la grande tempête éprouvée par Ulysse, en quittant l'île de Calypso ; cette tempête le jeta sur la côte de l'île des Phéaciens (aujourd'hui *Corfou* ; chez les anciens, *Corcyre*). Là, introduit par la princesse Nausicaa chez Alcinoüs, Ulysse reçut de ce roi une touchante hospitalité (*Od.*, l. V et VI). Calypso voulait laisser croire à Télémaque que son père était mort, afin de le fixer auprès d'elle, en le détournant de continuer une recherche inutile. — « Était péri » ne se dirait plus.

4. Forte expression : « Entrer dans la douleur, » comme sur un terrain.

5. « Les amants de Pénélope, » principaux citoyens d'Ithaque et des îles voisines, voulaient épouser Pénélope, qu'ils supposaient veuve, et s'emparer de la fortune d'Ulysse. Ils pressaient la reine de se choisir un époux parmi eux, et en attendant ils dissipaient le bien de son fils. L'*Odyssée* a pour sujet le

Nestor [1], que je vis à Pylos, ni Ménélas [2], qui me reçut avec amitié dans Lacédémone, ne purent m'apprendre si mon père était encore en vie. Lassé de vivre toujours en suspens et dans l'incertitude, je me résolus d'aller dans la Sicile, où j'avais ouï dire que mon père avait été jeté par les vents. Mais le sage Mentor, que vous voyez ici présent, s'opposait à ce téméraire dessein : il me représentait, d'un côté, les Cyclopes [3], géants monstrueux qui dévorent les hommes ; de l'autre, la flotte d'Énée et des Troyens qui était sur ces côtes. « Ces Troyens, » disait-il, sont animés contre tous les Grecs ; mais surtout ils » répandraient avec plaisir le sang du fils d'Ulysse [4]. Retournez, » continuait-il, en Ithaque [5] : peut-être que votre père, aimé » des dieux, y sera aussitôt que vous. Mais si les dieux ont ré- » solu sa perte, s'il ne doit jamais revoir sa patrie, du moins il » faut que vous alliez le venger, délivrer votre mère, montrer » votre sagesse à tous les peuples, et faire voir en vous à toute » la Grèce un roi aussi digne de régner que le fut jamais » Ulysse lui même. »

« Ces paroles étaient salutaires, mais je n'étais pas assez prudent pour les écouter ; je n'écoutais que ma passion. Le sage Mentor m'aima jusqu'à me suivre dans un voyage téméraire que j'entreprenais contre ses conseils, et les dieux permirent que je fisse une faute qui devait servir à me corriger de ma présomption [6]. »

Pendant qu'il parlait, Calypso regardait Mentor. Elle était

triomphe d'Ulysse sur ses rivaux, par son courage et par la protection de Minerve.

1. Nestor, le plus âgé des chefs grecs, était roi de Pylos, aujourd'hui Navarin (Morée).

2. Ménélas, roi de Sparte et frère d'Agamemnon, erra aussi sur les mers après la prise de Troie et revint à Sparte avec Hélène, sa femme, la fatale princesse qui, ravie par Pâris, avait allumé la guerre entre les deux nations. — Sparte est située à une demi-lieue de Misitra, dans la Morée, l'ancien Péloponèse.

3. Les Cyclopes (V. plus haut), forgerons habitant la Sicile ou l'île de Lemnos ; Vulcain était leur chef et ils travaillaient aux foudres de Jupiter.

4. L'auteur rapproche son sujet de celui de Virgile. La flotte d'Enée, comme on le voit dans le troisième livre de l'*Enéide,* croisait en Sicile à l'époque où Fénelon suppose que Télémaque voulait se rendre dans cette île. Les Troyens, sous la conduite d'Enée, prince troyen, erraient de leur côté sur ces mers, pour aller fonder un royaume en Italie où les appelait le destin. Fénelon a une idée fort heureuse ; si elle était venue à Virgile, c'eût été un fort bel épisode que celui du fils d'Ulysse tombé entre les mains du prince troyen. — Remarquez « je me résolus d'aller, » tour en usage au temps de Fénelon, et qui ne s'emploierait plus aujourd'hui.

5. Fénelon marque ici le lien de son poëme avec celui d'Homère. Chez le poëte grec, en effet, le fils d'Ulysse revient à Ithaque après avoir visité Pylos et Sparte (liv. II, III, IV). L'auteur français a supposé qu'au lieu de revenir à Ithaque, le jeune Grec avait continué son voyage, ainsi qu'on le voit ici. De cette sorte, tout ce qu'il va raconter à Calypso est entièrement étranger au récit homérique.

6. *Felix culpa.* — Idée chrétienne, celle de Dieu humiliant l'homme par le spectacle de sa faiblesse.

étonnée : elle croyait sentir en lui quelque chose de divin ; mais elle ne pouvait démêler ses pensées confuses ; ainsi elle demeurait pleine de crainte et de défiance à la vue de cet inconnu. Alors elle appréhenda de laisser voir son trouble [1]. « Continuèz, » dit-elle à Télémaque, et satisfaites ma curiosité. » Télémaque reprit ainsi :

« Nous eûmes assez longtemps un vent favorable pour aller en Sicile ; mais ensuite une noire tempête déroba le ciel à nos yeux, et nous fûmes enveloppés dans une profonde nuit [2]. A la lueur des éclairs, nous aperçûmes d'autres vaisseaux exposés au même péril, et nous reconnûmes bientôt que c'étaient les vaisseaux d'Énée ; ils n'étaient pas moins à craindre pour nous que les rochers. Alors je compris, mais trop tard, ce que l'ardeur d'une jeunesse imprudente m'avait empêché de considérer attentivement. Mentor parut dans ce danger, non-seulement ferme et intrépide, mais encore plus gai qu'à l'ordinaire ; c'était lui qui m'encourageait ; je sentais qu'il m'inspirait une force invincible [3]. Il donnait tranquillement tous les ordres, pendant que le pilote était troublé. Je lui disais : « Mon cher » Mentor, pourquoi ai-je refusé de suivre vos conseils ! Ne suis-je » pas malheureux d'avoir voulu me croire moi-même, dans » un âge où l'on n'a ni prévoyance de l'avenir, ni expérience » du passé, ni modération pour ménager le présent [4] ! Oh ! si » jamais nous échappons de cette tempête, je me défierai de » moi-même comme de mon plus dangereux ennemi : c'est » vous, Mentor, que je croirai toujours. »

« Mentor, en souriant, me répondait : « Je n'ai garde de vous » reprocher la faute que vous avez faite ; il suffit que vous la » sentiez et qu'elle vous serve à être une autre fois plus mo» déré dans vos désirs. Mais quand le péril sera passé, la pré-

1. Tout cela est imité de Virgile ; Énée raconte aussi ses aventures à Didon (liv. II, III) ; mais quelle supériorité de génie poétique chez le poëte romain !

2. Voici les principaux traits de la tempête dans Virgile (*Æn.*), liv. I, v. 88 :

Eripiunt subito nubes cœlumque diemque
Teucrorum ex oculis : ponto nox incubat atra.
Intonuere poli, et crebris micat ignibus æther.

« Les nuages dérobent aux yeux des » Troyens le ciel et le jour ; la nuit pro» fonde s'étend sur la mer ; les cieux » tonnent, l'ether brille des feux redou» blés de l'éclair. » La phrase de Fénelon ne contient pas toutes les beautés du texte latin, mais elle en approche. *Ponto nox incubat atra* est bien rendu par ce membre de phrase : « enveloppés dans une profonde nuit. »

3. Il ne faut pas oublier que Mentor est dans ce poëme une personnification de la sagesse divine. Il est à croire que Fénelon avait dans sa pensée le passage évangélique dans lequel le Maître reproche aux disciples de trembler à l'aspect de la tempête. — « Il m'inspirait une force invincible. » *Dominus fortitudo mea, quid timebo ?* Psalm.

4. Il y a ici une parfaite justesse dans les termes. Que faut-il pour gouverner le présent ? la modération, avec l'expérience du passé et la prévoyance de l'avenir.

» somption reviendra peut-être. Maintenant il faut se soutenir » par le courage. Avant que de se jeter dans le péril, il faut le » prévoir et le craindre; mais, quand on y est, il ne reste plus » qu'à le mépriser. Soyez donc le digne fils d'Ulysse; mon- » trez un cœur plus grand que tous les maux qui vous me- » nacent [1]. »

« La douceur et le courage du sage Mentor me charmèrent, mais je fus encore bien plus surpris quand je vis avec quelle adresse il nous délivra des Troyens. Dans le moment où le ciel commençait à s'éclaircir et où les Troyens, nous voyant de près, n'auraient pas manqué de nous reconnaître, il remarqua un de leurs vaisseaux qui était presque semblable au nôtre et que la tempête avait écarté. La poupe en était couronnée de certaines fleurs; il se hâta de mettre sur notre poupe des couronnes de fleurs semblables; il les attacha lui même avec des bandelettes de la même couleur que celles des Troyens: il ordonna à tous nos rameurs de se baisser le plus qu'ils pourraient le long de leurs bancs, pour n'être point reconnus des ennemis. En cet état, nous passâmes au milieu de leur flotte; ils poussèrent des cris de joie en nous voyant, comme en revoyant des compagnons qu'ils avaient crus perdus [2]. Nous fûmes même contraints, par la violence de la mer, d'aller assez longtemps avec eux; enfin, nous demeurâmes un peu derrière, et, pendant que les vents impétueux les poussaient vers l'Afrique, nous fîmes les derniers efforts pour aborder, à force de rames, sur la côte voisine de Sicile [3].

« Nous arrivâmes en effet. Mais ce que nous cherchions n'était guère moins à craindre que la flotte qui nous faisait fuir. Nous trouvâmes sur cette côte de Sicile d'autres Troyens, ennemis des Grecs. C'était là que régnait le vieux Aceste, sorti de Troie [4]. A peine fûmes-nous arrivés sur ce rivage, que les

1. On reconnaît le beau vers de Virgile, *Æn.* VI, 95.

Tu, ne cede malis, sed contra audentior ito.

« Toi, ne cède pas au malheur; marche » contre lui avec un courage plus grand. »

2. Passage faible. Les Troyens venaient de subir une trop horrible tempête pour s'occuper du navire qui passait devant leur flotte dispersée. — Ajoutez l'invraisemblance de ces fleurs dont on pare le navire. Où trouvait-on ces fleurs en pleine mer? — Enfin, puisque Fénelon avait eu cette idée de mettre en présence les Troyens et les Grecs à la suite d'un commun naufrage, il nous semble qu'il aurait pu tirer de cette situation un effet plus dramatique.

3. Et Libyæ vertuntur ad oras.

(VIRG., *Æn.*, I, v. 159.)

Les Troyens étaient poussés vers l'Afrique, en Libye, c'est-à-dire à Carthage, chez la reine Didon; Télémaque les remplace en Sicile.

4. Ici Fénelon se plaît à suivre Virgile. Aceste est un roi de Sicile qui joue un rôle dans l'*Énéide* (V^e livre); parent et ami d'Énée, il a reçu les Troyens avec une touchante hospitalité. Aussi Télémaque n'aborde pas sans péril dans les États de ce roi.

habitants crurent que nous étions ou d'autres peuples de l'île, armés pour les surprendre, ou des étrangers qui venaient s'emparer de leurs terres. Ils brûlent notre vaisseau; dans le premier emportement, ils égorgent tous nos compagnons, ils ne réservent que Mentor et moi pour nous présenter à Aceste, afin qu'il pût savoir de nous quels étaient nos desseins et d'où nous venions. Nous entrons dans la ville, les mains liées derrière le dos, et notre mort n'était retardée que pour nous faire servir de spectacle à un peuple cruel, quand on saurait que nous étions Grecs [1].

« On nous présenta d'abord à Aceste, qui, tenant son sceptre d'or en main [2], jugeait les peuples et se préparait à un grand sacrifice. Il nous demanda, d'un ton sévère, quel était notre pays et le sujet de notre voyage. Mentor se hâta de répondre, et lui dit : « Nous venons des côtes de la Grande Hespérie [3], et notre patrie n'est pas loin de là. » Ainsi il évita de dire que nous étions Grecs [4]. Mais Aceste, sans l'écouter davantage, et nous prenant pour des étrangers qui cachaient leur dessein, ordonna qu'on nous envoyât dans une forêt voisine, où nous servirions en esclaves sous ceux qui gouvernaient ses troupeaux.

« Cette condition me parut plus dure que la mort. Je m'écriai : « O roi, faites-nous mourir plutôt que de nous traiter si » indignement; sachez que je suis Télémaque, fils du sage » Ulysse, roi des Ithaciens. Je cherche mon père dans toutes » les mers; si je ne puis le trouver, ni retourner dans ma » patrie, ni éviter la servitude, ôtez-moi la vie, que je ne sau» rais supporter. »

« A peine eus-je prononcé ces mots, que tout le peuple ému s'écria qu'il fallait faire périr le fils de ce cruel Ulysse, dont les artifices avaient renversé la ville de Troie [5]. « O fils d'Ulysse !

1. Souvenir de Virgile, au IIe livre de l'*Énéide*, v. 57.

Ecce manus juvenem interea post terga re-[vinctum,
Pastores magno ad regem clamore trahebant.

« Cependant des bergers traînaient avec » de grands cris, vers le roi, un jeune » homme lié les mains derrière le dos. »

2. Cette circonstance du « sceptre d'or en main » est une image fréquente dans Homère.

3. Les Grecs appelaient du nom d'Hespérie, c'est-à-dire *région de l'occident*, l'Italie et l'Espagne. Ce mot vient de Vesper, planète qui paraît au couchant. Les Grecs, qui faisaient des fictions de toutes choses, avaient personnifié Vesper, l'étoile du soir, et supposé qu'un prince de ce nom, chassé de l'Afrique par son frère Atlas, s'était réfugié en Espagne. — Ici Télémaque désigne les côtes d'Italie.

4. En effet, les détours imaginés par Télémaque et par son compagnon, n'étaient guère de nature à en imposer aux Siciliens. Puis, pourquoi ce mensonge peu digne, et qui ne devait pas les garantir ? Télémaque se relève par sa réponse généreuse.

5. Ulysse était en effet le principal auteur de la ruine de Troie. Il avait fait construire le cheval de bois dans lequel les Grecs s'étaient enfermés, afin de pénétrer dans les murs de Troie et de s'emparer de la ville durant la nuit.

» me dit Aceste, je ne puis refuser votre sang aux mânes de tant » de Troyens que votre père a précipités sur les rivages du noir » Cocyte [1]; vous et celui qui vous mène, vous périrez. » En même temps, un vieillard de la troupe proposa au roi de nous immoler sur le tombeau d'Anchise [2]. « Leur sang, disait-il, » sera agréable à l'ombre [3] de ce héros. Énée même, quand il » saura un tel sacrifice, sera touché de voir combien vous aimez » ce qu'il avait de plus cher au monde. »

III. « Tout le peuple applaudit à cette proposition et on ne songea plus qu'à nous immoler. Déjà on nous menait sur le tombeau d'Anchise; on y avait dressé deux autels, où le feu sacré était allumé; le glaive qui devait nous percer était devant nos yeux; on nous avait couronnés de fleurs [4], et nulle compassion ne pouvait garantir notre vie; c'était fait de nous, quand Mentor demanda tranquillement à parler au roi. Il lui dit :

« O Aceste, si le malheur du jeune Télémaque, qui n'a jamais porté les armes contre les Troyens, ne peut vous toucher, du moins que votre propre intérêt vous touche. La » science que j'ai acquise des présages et de la volonté des » dieux me fait connaître qu'avant que trois jours soient » écoulés vous serez attaqué par des peuples barbares, qui » viennent comme un torrent, du haut des montagnes, pour » inonder votre ville et pour ravager tout votre pays. Hâtez-» vous de les prévenir; mettez vos peuples sous les armes, et » ne perdez pas un moment pour retirer au dedans de vos murailles les riches troupeaux que vous avez dans la campagne. » Si ma prédiction est fausse, vous serez libre de nous immoler » dans trois jours; si, au contraire, elle est véritable, souvenez-vous qu'on ne doit pas ôter la vie à ceux de qui on la » tient [5]. »

« Aceste fut étonné de ces paroles, que Mentor lui disait avec une assurance qu'il n'avait jamais trouvée en aucun homme.

1. Le Cocyte, un des fleuves infernaux, fleuve des pleurs (κωκύω).

2. Anchise, père d'Énée, était mort en Sicile pendant le séjour des Troyens en cette île. Pour plaire à Anchise mort et à Énée vivant, un sage sicilien propose d'immoler Telémaque.

3. « L'ombre » est le mort apparaissant sous une forme sensible.

4. La victime était prête et de fleurs cou-(ronnée.

(Volt., *Mérope*, act. V.)

Et Virgile, au 2e livre, quand Sinon est sur le point d'être immolé :

Jamque dies infanda aderat, etc.

Mentor exerce la patience et le courage de son élève; il sait bien que le fatal sacrifice n'aura pas lieu, mais il n'intervient qu'au dernier instant.

5. C'est là ce que l'on appelle, dans la poésie dramatique et la poésie épique, une *péripétie*, un changement de situation.

« Je vois bien, répondit-il, ô étranger, que les dieux, qui vous » ont si mal partagé pour tous les dons de la fortune, vous ont » accordé une sagesse qui est plus estimable que toutes les » prospérités. » En même temps, il retarda le sacrifice, et donna avec diligence les ordres nécessaires pour prévenir l'attaque dont Mentor l'avait menacé [1]. On ne voyait de tous côtés que des femmes tremblantes, des vieillards courbés, de petits enfants, les larmes aux yeux, qui se retiraient dans la ville. Les bœufs mugissants et les brebis bêlantes venaient en foule, quittant les gras pâturages, et ne pouvant trouver assez d'étables pour être mis à couvert. C'étaient, de toutes parts, des cris confus de gens qui se poussaient les uns les autres, qui ne pouvaient s'entendre, qui prenaient dans ce trouble un inconnu pour leur ami, et qui couraient sans savoir où tendaient leurs pas [2]. Mais les principaux de la ville, se croyant plus sages que les autres, s'imaginaient que Mentor était un imposteur qui avait fait une fausse prédiction pour sauver sa vie.

« Avant la fin du troisième jour, pendant qu'ils étaient pleins de ces pensées, on vit sur le penchant des montagnes voisines un tourbillon de poussière ; puis on aperçut une troupe innombrable de Barbares armés : c'étaient les Himériens [3], peuples féroces, avec les nations qui habitent sur les monts Nébrodes [4], et sur les sommets d'Acragas [5], où règne un hiver que les zéphyrs [6] n'ont jamais adouci. Ceux qui avaient méprisé la prédiction de Mentor perdirent leurs esclaves et leurs troupeaux. Le roi dit à Mentor : « J'oublie que vous êtes des Grecs ; » nos ennemis deviennent nos amis fidèles. Les dieux vous ont » envoyés pour nous sauver : je n'attends pas moins de votre » valeur que de la sagesse de vos conseils ; hâtez-vous de nous » secourir. »

« Mentor montre dans ses yeux une audace qui étonne les plus fiers combattants [7]. Il prend un bouclier, un casque, une épée, une lance ; il range les soldats d'Aceste ; il marche à leur

1. Aceste, dans sa rigueur comme dans sa clémence, montre assez de légèreté. Il fait de grands éloges à Mentor qu'il allait faire mourir, et loue sa prudence sans l'avoir mise à l'épreuve.

2. Ce tableau du trouble répandu dans la ville, après la fatale nouvelle apportée par Mentor, est tracé de main de maître ; on voit dans une égale desolation, tous les êtres vivants.

3. Himère, sur la côte nord de Sicile, était une ville importante qui fut plus tard détruite par les Carthaginois.

4. Les monts Nébrodes ou Nébrides, au nord de la Sicile.

5. L'Acragas, montagne voisine de l'antique Agrigente (aujourd'hui Girgenti).

6. Zéphyrs, vent d'ouest ; par extension, un vent agréable ; et par personnification mythologique, le fils d'Éole et de l'Aurore.

7. Minerve, sous la figure de Mentor, n'oublie pas qu'elle est la déesse de la sagesse et de la guerre.

tête et s'avance en bon ordre vers les ennemis. Aceste, quoique plein de courage, ne peut, dans sa vieillesse, le suivre que de loin [1]. Je le suis de plus près, mais je ne puis égaler sa valeur. Sa cuirasse ressemblait, dans le combat, à l'immortelle égide [2]. La mort courait de rang en rang partout sous ses coups. Semblable à un lion de Numidie que la cruelle faim dévore, et qui entre dans un troupeau de faibles brebis, il déchire, il égorge, il nage dans le sang; et les bergers, loin de secourir le troupeau, fuient, tremblants, pour se dérober à sa fureur [3].

« Ces Barbares, qui espéraient de surprendre la ville, furent eux-mêmes surpris et déconcertés [4]. Les sujets d'Aceste, animés par l'exemple et par les ordres de Mentor, eurent une vigueur dont ils ne se croyaient point capables. De ma lance je renversai le fils du roi de ce peuple ennemi. Il était de mon âge, mais il était plus grand que moi; car ce peuple venait d'une race de géants qui étaient de la même origine que les Cyclopes. Il méprisait un ennemi aussi faible que moi : mais, sans m'étonner de sa force prodigieuse, ni de son air sauvage et brutal, je poussai ma lance contre sa poitrine, et je lui fis vomir, en expirant, des torrents d'un sang noir. Il pensa m'écraser. Dans sa chute, le bruit de ses armes retentit jusques aux montagnes. Je pris ses dépouilles, et je revins trouver Aceste [5]. Mentor, ayant achevé de mettre les ennemis en désordre, les

1. Le vieux Nestor, dans Homère, est un soldat intrépide et le plus sage des chefs.

2. L'égide, le bouclier de Jupiter, ainsi nommé parce qu'il était recouvert avec la peau de la chèvre Amalthée (αἴξ, γός). Jupiter le donna à Pallas, et cette déesse y plaça la tête de Méduse qui changeait en pierre tous ceux qui la regardaient.

3. Fénelon a imité dans ce passage deux textes antiques bien connus, l'un d'Homère, l'autre de Virgile.

Ὡς δὲ λέων ἐν βουσὶ θορὼν ἐξ αὐχένα ἄξῃ
Πόρτιος ἠὲ βοὸς, ξύλοχον κάτα βοσκομενάων.
(*Iliade*, liv. V, v. 161.)

« Ainsi qu'un lion qui s'élance sur un » troupeau de bœufs, et brise le cou » d'une génisse ou d'un bœuf qui pais» saient dans l'épaisseur d'un bois. » — Et Virgile (*Æn.*, liv. IX, v. 339) :

Impastus ceu plena leo per ovilia turbans
(Suadet enim vesana fames), manditque trahitque
Molle pecus mutumque metu; fremit ore cruento.

« Ainsi qu'un lion jetant le trouble à » travers une nombreuse bergerie (car il » est poussé par la rage de la faim) ravit » et entraîne l'innocente brebis, muette » de peur; il frémit et sa gueule ruisselle » de sang. » — Le tableau de l'auteur français est d'une touche faible auprès des grands traits des poëtes antiques. On remarquera dans le grec l'image paisible et contrastante de βοσκομενάων, sur laquelle les yeux se prolongent. Dans Virgile, la peinture est d'une ardente couleur; elle exprime la terreur et le sang. Ce qu'il y a de mieux dans Fénelon, c'est ce trait : « il déchire, il égorge, il nage dans le sang. » — « Pour se dérober à sa fureur, » ce dernier trait du tableau ne peint rien.

4. « Déconcertés, » qui ne savent plus quel parti prendre, comment se rallier. — Concert, *concentus* (par le changement, rare, de *n* en *r*), est l'idée d'accord en matière de chants, puis d'harmonie au sens moral.

5. Ce détail de la victoire de Télémaque sur le fils du roi, est raconté par le jeune héros avec modestie, mais d'une manière vive et pittoresque ; les détails

tailla en pièces, et poussa les fuyards jusque dans les forêts.

« Un succès si inespéré fit regarder Mentor comme un homme chéri et inspiré des dieux. Aceste, touché de reconnaissance, nous avertit qu'il craignait tout pour nous, si les vaisseaux d'Énée revenaient en Sicile : il nous en donna un pour retourner sans retardement en notre pays, nous combla de présents, et nous pressa de partir pour prévenir tous les malheurs qu'il prévoyait ; mais il ne voulut nous donner ni un pilote ni des rameurs de sa nation, de peur qu'ils ne fussent trop exposés sur les côtes de la Grèce [1]. Il nous donna des marchands phéniciens, qui, étant en commerce avec tous les peuples du monde, n'avaient rien à craindre, et qui devaient ramener le vaisseau à Aceste quand ils nous auraient laissés à Ithaque [2]. Mais les dieux, qui se jouent des desseins des hommes, nous réservaient à d'autres dangers [3]. »

Observations sur le premier livre. — Fénelon est évidemment inférieur à Homère et à Virgile, ses deux maîtres dans la poésie épique, mais il faut cependant admirer l'art avec lequel il conduit son poëme. D'abord c'est la belle description de la grotte de la déesse ; puis l'arrivée des deux principaux personnages, dessinés chacun avec les traits qui lui conviennent. Alors, selon la loi imposée au poëte épique, qui doit débuter en se jetant au milieu des événements, et faire connaître ensuite, à l'aide d'un récit, les faits passés, Télémaque commence ce récit intéressant dont nous venons de voir la première partie — Le caractère essentiellement moral du poëme apparaît déjà. Télémaque possède de brillantes qualités, mais aussi de sérieux défauts ; ceux-ci tiennent à son inexpérience et à quelque présomption dont il n'est pas exempt. On comprend qu'au fond l'ouvrage n'est autre chose qu'un traité de morale politique destiné à l'éducation d'un jeune prince. — Remarquons surtout dans ce livre trois principes de morale excellents : 1° comment il ne faut pas être épris des vaines parures ; — 2° inexpérience de la jeunesse, qui a besoin d'être conseillée et dirigée ; — 3° rôle de la Providence dans la direction des choses humaines, et dans la conduite de chaque homme en particulier.

s'en retrouveraient épars dans les batailles de Virgile.

1. Parce que les Grecs auraient pu reconnaître les Troyens.

2. Les Phéniciens habitaient entre la chaîne du Liban et la Méditerranée, une côte étroite, bande de terrain resserrée entre le Liban et la mer. Aussi, furent-ils dès l[e]ur origine un peuple de navigateurs et de commerçants ; ils avaient des comptoirs sur beaucoup de points de l'ancien monde. Leurs principales villes étaient Tyr et Sidon ; leur plus célèbre colonie était Carthage, sur la côte d'Afrique.

3. Un ancien avait dit aussi : « Les hommes sont entre les mains des Dieux comme des paumes ; » — *Dii nos quasi pilas habent.*

LIVRE DEUXIÈME.

Sommaire. — I. Le vaisseau que montait Télémaque est pris par les sujets de Sésostris ; le fils d'Ulysse est emmené captif en Égypte ; description de ce pays. — II. Tombé dans la disgrâce du roi, il est envoyé en Éthiopie ; épisode de Termosiris ; heureuse existence des bergers. — III. Sésostris veut renvoyer Télémaque à Ithaque ; nouveaux revers ; enfermé dans une tour, il est témoin du combat dans lequel périt le tyran Bocchoris.

I. « Les Tyriens, par leur fierté, avaient irrité contre eux le grand roi Sésostris, qui régnait en Égypte, et qui avait conquis tant de royaumes [1]. Les richesses qu'ils ont acquises par le commerce, et la force de l'imprenable ville de Tyr [2], située dans la mer [3], avaient enflé le cœur de ces peuples [4]. Ils avaient refusé de payer à Sésostris le tribut qu'il leur avait imposé en revenant de ses conquêtes ; et ils avaient fourni des troupes à son frère, qui avait voulu, à son retour, le massacrer au milieu des réjouissances d'un grand festin [5].

« Sésostris avait résolu, pour abattre leur orgueil, de troubler leur commerce dans toutes les mers. Ses vaisseaux allaient de tous côtés cherchant les Phéniciens [6]. Une flotte égyptienne nous rencontra, comme nous commencions à perdre de vue les montagnes de la Sicile. Le port et la terre semblaient fuir derrière nous, et se perdre dans les nues [7]. En même temps

1. Sésostris, roi d'Égypte, avait soumis l'Asie occidentale, l'Inde et la Scythie jusqu'au Tanaïs. Hérodote raconte ce que les Grecs savaient de son histoire ; mais le conquérant est maintenant mieux connu. Son véritable nom était Rhamsès II. L'Égypte des Pharaons a été récemment étudiée par Champollion dans ses monuments, dans sa langue, dans l'explication de ses hiéroglyphes, dans sa religion, dans son histoire. Ainsi, il existe au musée égyptien, au Louvre, un certain nombre de monuments qui rappellent le souvenir de Rhamsès II. C'est à lui qu'on paraît attribuer l'obélisque de Luxor, dressé sur la place de la Concorde à Paris. Rhamsès II vivait vers le temps de Moïse. On pense que ce fut sous le règne de son fils que les Israélites quittèrent l'Égypte et passèrent la mer Rouge.

2. Tyr, fondée par les Sidoniens, dans une île, à peu de distance de la côte de Phénicie, est maintenant un village turc sous le nom de *Sour*. Alexandre, par ses travaux de siége, la réunit au continent.

3. « Située dans la mer. » Le prophète Ezéchiel (xxiii, 3) s'exprime ainsi : « O Tyr, tu as dit : Je suis une ville magnifique et située au cœur de la mer. »

4. « Enflé le cœur, » est une expression figurée et fort énergique. Corneille (*Cid*, act. I, s. iii) l'emploie dans le même sens :

> Et le nouvel éclat de votre dignité
> Lui doit enfler le cœur d'une autre vanité.

Remarquez ici que cette expression « enflé de vanité » est très-juste ; l'enflure ne contient rien, *nescio quid vani*.

5. Fénelon a emprunté ce détail à l'historien grec Hérodote (III, 107).

6. Aller, suivi d'un participe présent, est un tour fort usité aujourd'hui.

7. Virgile a suggéré cette image à Fénelon :

nous voyons approcher les navires des Égyptiens, semblables à une ville flottante [1]. Les Phéniciens les reconnurent, et voulurent s'en éloigner : mais il n'était plus temps : leurs voiles étaient meilleures que les nôtres ; le vent les favorisait ; leurs rameurs étaient en plus grand nombre : ils nous abordent, nous prennent, et nous emmènent prisonniers en Egypte [2].

« En vain, je leur représentai que nous n'étions pas Phéniciens ; à peine daignèrent-ils m'écouter : ils nous regardèrent comme des esclaves dont les Phéniciens trafiquaient ; et ils ne songèrent qu'au profit d'une telle prise. Déjà nous remarquons les eaux de la mer qui blanchissent par le mélange de celles du Nil, et nous voyons la côte d'Égypte [3] presque aussi basse que la mer. Ensuite nous arrivons à l'île de Pharos [4], voisine de la ville de No [5] : de là nous remontons le Nil jusques à Memphis [6].

« Si la douleur de notre captivité ne nous eût rendus insensibles à tous les plaisirs, nos yeux auraient été charmés de voir cette terre fertile d'Égypte, semblable à un jardin délicieux arrosé d'un nombre infini de canaux. Nous ne pouvions jeter les yeux sur les deux rivages sans apercevoir des villes opulentes, des maisons de campagne agréablement situées, des terres qui se couvraient tous les ans d'une moisson dorée sans se reposer jamais, des prairies pleines de troupeaux, des laboureurs qui étaient accablés sous le poids des fruits que la terre épanchait de son sein, des bergers qui faisaient répéter les doux sons de leurs flûtes et de leurs chalumeaux à tous les échos [7] d'alentour.

Provehimur portu, terræque urbesque recedunt.
(*Æn.*, l. III, v. 72.)

« Nous voguons loin du port, les terres » et les villes reculent devant nous. » Le trait de l'auteur français « et se perdre dans les nues » ajoute à l'image.

1. Voltaire, dans *Alzire*, a une comparaison très-élégante et qui rappelle les « villes flottantes » de Fénelon, quand, pour marquer l'étonnement des Indiens qui n'avaient jamais vu de navire, il s'exprime ainsi :

L'appareil inouï pour ces mortels nouveaux,
De nos châteaux ailés qui volaient sur les eaux.

2. Fénelon donne ici un exemple de la rapidité exigée pour les récits épiques. Il pouvait s'arrêter à décrire le combat et la prise du vaisseau phénicien; il a préféré satisfaire au précepte d'Horace : *semper ad eventum festinat.*

3. L'Egypte, vaste région située au nord-est de l'Afrique, est arrosée par le Nil. Ce grand fleuve cause la fertilité de l'Égypte par ses débordements périodiques : il couvre le sol de limon.

4. L'île de Pharos, située en face d'Alexandrie, a été jointe au continent par le travail des Ptolémées, 285 ans av. J.-C. Sur une tour élevée à Pharos, dés feux étaient allumés la nuit pour montrer la route aux vaisseaux et les préserver des écueils. De là le nom général de *phare*, mot qui est devenu français.

5. La ville de No paraît avoir servi aux fondations d'Alexandrie.

6. Memphis, capitale de la Basse Egypte sur le Nil, a été ruinée par les Arabes et remplacée par le *Caire*, qui est maintenant la capitale de tout le pays. Les ruines de Memphis, dans le voisinage du Caire, excitent l'admiration des voyageurs; c'est dans le désert qui environne Memphis que l'on voit les Pyramides.

7. Cette brillante et poétique description de la fertilité et du bonheur de l'ancienne Égypte, est confirmée par l'étude des monuments hiéroglyphiques et par l'interprétation des peintures que la science moderne ne cesse de relever dans les palais et les hypogées.

« Heureux, disait Mentor, le peuple qui est conduit par un » sage roi ! Il est dans l'abondance ; il vit heureux, et aime ce- » lui à qui il doit tout son bonheur. C'est ainsi, ajoutait-il, » ô Télémaque, que vous devez régner et faire la joie de vos » peuples, si jamais les dieux vous font posséder le royaume de » votre père. Aimez vos peuples comme vos enfants ; goûtez » le plaisir d'être aimé d'eux ; et faites qu'ils ne puissent jamais » sentir la paix et la joie sans se ressouvenir que c'est un bon » roi qui leur a fait ces riches présents [1]. Les rois qui ne son- » gent qu'à se faire craindre, et qu'à abattre leurs sujets pour » les rendre plus soumis, sont les fléaux du genre humain [2]. » Ils sont craints comme ils le veulent être ; mais ils sont haïs, » détestés [3] ; et ils ont encore plus à craindre de leurs sujets, » que leurs sujets n'ont à craindre d'eux [4]. »

« Je répondais à Mentor : « Hélas ! il n'est pas question de » songer [5] aux maximes suivant lesquelles on doit régner : il » n'y a plus d'Ithaque pour nous ; nous ne reverrons jamais ni » notre patrie ni Pénélope : et quand même Ulysse retournerait » plein de gloire dans son royaume, il n'aura jamais la joie de » m'y voir ; jamais je n'aurai celle de lui obéir pour apprendre » à commander [6]. Mourons, mon cher Mentor ; nulle autre » pensée ne nous est plus permise : mourons, puisque les dieux » n'ont aucune pitié de nous. »

« En parlant ainsi, de profonds soupirs entrecoupaient toutes mes paroles. Mais Mentor, qui craignait les maux avant qu'ils n'arrivassent, ne savait plus ce que c'était que de les craindre dès qu'ils étaient arrivés. « Indigne fils [7] du sage » Ulysse ! s'écriait-il, quoi donc ! vous vous laissez vaincre à

1. O Melibœe, Deus nobis hæc otia fecit. (*Virg.*, 1re egl.)

« O Mélibée, un Dieu nous a fait ces loi- » sirs. » Fénelon a imité ce trait ; mais pour le chrétien, le monarque bienfaisant est loin d'être un Dieu, comme il l'est chez le poëte païen.

2. Il y a un parfait rapport entre ces mots « abattre, soumis, fléau ; » les sujets sont abattus comme le blé ; ils sont soumis, mis sous les coups, comme l'épi sous le fléau. — Cette expression, « les fléaux du genre humain, » est pleine de sens. C'est par une semblable image qu'Attila avait été appelé « le fléau de Dieu, » c'est-à-dire le fléau dans la main de Dieu pour frapper, pour abattre les peuples, comme la moisson dans l'aire.

3. « Haïs, détestés, » il y a gradation dans ces deux mots : la haine n'est que le sentiment d'aversion ; la détestation porte l'aversion jusqu'à l'horreur, du latin *detestari;* dans l'imprécation, il semble qu'on atteste le Dieu vengeur.

4. Cette morale politique est saine, généreuse et doucement exprimée.

5. « Songer, » est pris dans le sens général et positif de penser ; dans son sens étymologique (*somniare*) il veut seulement dire « rêver ».

6. Un noble axiome dans la bouche d'un jeune prince : « obéir pour apprendre à commander. » Le commandement est une science à acquérir.

7. « Indigne fils. » Il y aurait dans cette expression une invective trop forte contre Télemaque, si sa portée n'était adoucie par les mots « du sage Ulysse. » Il n'est pas dit qu'il est un fils indigne d'Ulysse, mais seulement qu'il est bien loin de l'égaler en sagesse. Il faut bien saisir ces nuances.

» votre malheur [1] ! Sachez que vous reverrez un jour l'île d'I-
» thaque et Pénélope. Vous verrez même dans sa première
» gloire celui que vous n'avez point connu, l'invincible Ulysse,
» que la fortune ne peut abattre [2] et qui, dans ses malheurs,
» encore plus grands que les vôtres, vous apprend à ne vous
» décourager jamais ! Oh ! s'il pouvait apprendre, dans les ter-
» res éloignées où la tempête l'a jeté, que son fils ne sait imi-
» ter ni sa patience ni son courage [3], cette nouvelle l'accable-
» rait de honte, et lui serait plus rude que tous les malheurs
» qu'il souffre depuis si longtemps. »

« Ensuite Mentor me faisait remarquer la joie et l'abondance répandues dans toute la campagne d'Égypte, où l'on comptait jusqu'à vingt-deux mille villes [4]. Il admirait la bonne police de ces villes [5]; la justice exercée en faveur du pauvre contre le riche; la bonne éducation des enfants, qu'on accoutumait à l'obéissance, au travail, à la sobriété, à l'amour des arts ou des lettres [6]; l'exactitude pour toutes les cérémonies de religion; le désintéressement, le désir de l'honneur, la fidélité pour les hommes, et la crainte pour les dieux, que chaque père inspirait à ses enfants. Il ne se lassait point d'admirer ce bel ordre. « Heureux, me disait-il sans cesse, le peuple qu'un
» sage roi conduit ainsi ! mais encore plus heureux le roi qui
» fait le bonheur de tant de peuples, et qui trouve le sien dans
» sa vertu ! Il tient les hommes par un lien cent fois plus fort
» que celui de la crainte, c'est celui de l'amour. Non-seule-
» ment on lui obéit, mais encore on aime à lui obéir. Il règne
» dans tous les cœurs : chacun, bien loin de vouloir s'en dé-

1. « Vaincre à votre malheur, » c.-à-d. par votre malheur; tour antique, le datif au lieu de l'ablatif.

2. Horace avait exprimé la même pensée par une autre image.

Aspera multa
Pertulit, adversis rerum immersabilis undis.
(*Epist.* I, II, v. 21.

« Il souffrit beaucoup de malheurs sans » être submergé par les flots de l'adver-» sité. » Le vers d'Horace est très-beau, même sublime; c'est l'idée du navire qui sombre; dans Fénelon c'est celle d'une force qui résiste aux coups.

3. La patience ressemble au courage; mais elle n'en est qu'un aspect; elle est le courage passif.

4. Tout ce tableau de la prospérité de l'Égypte sous les Pharaons est conforme à ce qui est rapporté dans Hérodote et dans Diodore de Sicile; Bossuet, dans son *Discours sur l'hist. univ.* (3e part., ch. 3), a tracé à grands traits un tableau que l'on peut rapprocher de celui-ci. — Les vingt-deux mille villes sont un chiffre bien élevé, mais indiqué néanmoins par Hérodote, l. II, ch. 177.

5. « La bonne police de ces villes. » Ce mot, dont l'acception est maintenant restreinte, signifiait alors l'administration, le gouvernement, dans le sens du grec πολιτεία. Bossuet l'entend dans le même sens : « L'Egypte est la source de toute bonne police. »

6. « L'amour des arts ou des lettres. » L'éclat littéraire qui a brillé dans l'Egypte sous les Ptolémées était purement grec. Les lettres, les arts indigènes avaient eu déjà leur période d'éclat sous les Pharaons. On peut en croire les monuments d'un art très-avancé qui nous restent du temps de Sésostris; et quant aux lettres, on trouve maintenant dans les hypogées de vraies bibliothèques, des papyrus sur tous les sujets de science, et même des poëmes remontant à cette époque reculée.

» faire, craint de le perdre, et donnerait sa vie pour lui [1]. » Je remarquais ce que disait Mentor, et je sentais renaître mon courage au fond de mon cœur, à mesure que ce sage ami me parlait [2].

« Aussitôt que nous fûmes arrivés à Memphis, ville opulente et magnifique, le gouverneur ordonna que nous irions jusqu'à Thèbes [3] pour être présentés au roi Sésostris, qui voulait examiner les choses par lui-même, et qui était fort animé contre les Tyriens. Nous remontâmes donc encore le Nil, jusqu'à cette fameuse Thèbes à cent portes, où habitait ce grand roi. Cette ville nous parut d'une étendue immense, et plus peuplée que les plus florissantes villes de Grèce. La police y est parfaite pour la propreté des rues, pour le cours des eaux, pour la commodité des bains, pour la culture des arts et pour la sûreté publique [4]. Les places sont ornées de fontaines et d'obélisques [5]; les temples sont de marbre, et d'une architecture simple, mais majestueuse [6]. Le palais du prince est lui seul comme une grande ville : on n'y voit que colonnes de marbre, que pyramides [7] et obélisques, que statues colossales, que meubles d'or et d'argent massif.

« Ceux qui nous avaient pris dirent au roi que nous avions été trouvés dans un navire phénicien. Il écoutait chaque jour, à certaines heures réglées, tous ceux de ses sujets qui avaient ou des plaintes à lui faire, ou des avis à lui donner. Il ne méprisait ni ne rebutait personne, et ne croyait être roi que pour

1. Fénelon ne cesse de rappeler à son élève la nécessité de se faire aimer de ses peuples; il y aurait quelque monotonie dans ces répétitions, si l'on ne devait pas savoir gré à l'auteur du motif élevé qui l'inspire.

2. Le sentiment chrétien et les allusions de cet ordre sont toujours sensibles chez Fénelon, sous ses voiles mythologiques. « Ne sentions-nous pas, disent les disci- » ples d'Emmaüs, notre cœur enflammé » à mesure qu'il nous parlait ? »

3. Thèbes, capitale de la Thébaïde ou Haute Egypte, bâtie sur les deux rives du Nil, était célèbre par sa magnificence et son étendue; son enceinte était, dit-on, fermée par cent portes. Les ruines de Thèbes sont d'une incomparable grandeur. Le village de Luxor est établi sur l'emplacement de Thèbes, et c'est des ruines de cette antique cité que nous est venu l'obélisque de Sésostris, connu sous le nom d'obélisque de Luxor.

4. Les ruines de Thèbes, les magnifiques objets en marbre, bronze, orfévrerie, qui ornent les musées de l'Europe et celui du Louvre en particulier, prouvent assez à quel degré de civilisation et même de raffinement était parvenue l'Egypte au temps de Rhamsès II, sous la dix-neuvième dynastie.

5. Les obélisques (ὀβελός, aiguille) ont leur place parmi les plus anciens monuments de l'architecture des Égyptiens. La plupart sont taillés d'un seul bloc de granit rose. Ils étaient placés en longues lignes parallèles devant les temples.

6. Il reste des débris encore imposants du grand temple de Thèbes, et l'on en peut comprendre l'ordonnance; c'est, comme le dit Fénelon, le type « d'une architecture simple, mais majestueuse. »

7. Les pyramides, immenses constructions à bases carrées ou rectangulaires, et dont les quatre arêtes se réunissent en un sommet commun. On les trouve dans la plaine voisine du Caire; leur construction remonte à la quatrième dynastie, à une époque antérieure à toutes les traditions de l'histoire profane : elles ont servi de sépulture aux plus anciens rois.

faire du bien à tous ses sujets, qu'il aimait comme ses enfants. Pour les étrangers, il les recevait avec bonté, et voulait les voir, parce qu'il croyait qu'on apprenait toujours quelque chose d'utile en s'instruisant des mœurs et des maximes des peuples éloignés. Cette curiosité du roi fit qu'on nous présenta à lui. Il était sur un trône d'ivoire, tenant en main un sceptre d'or. Il était déjà vieux, mais agréable, plein de douceur et de majesté : il jugeait tous les jours les peuples avec une patience et une sagesse qu'on admirait sans flatterie. Après avoir travaillé toute la journée à régler les affaires et à rendre une exacte justice, il se délassait le soir à écouter des hommes savants [1], ou à converser avec les plus honnêtes gens [2], qu'il savait bien choisir pour les admettre dans sa familiarité. On ne pouvait lui reprocher en toute sa vie que d'avoir triomphé avec trop de faste des rois qu'il avait vaincus, et de s'être confié à un de ses sujets que je vous dépeindrai tout à l'heure.

« Quand il me vit, il fut touché de ma jeunesse et de ma douleur ; il me demanda ma patrie et mon nom. Nous fûmes étonnés de la sagesse qui parlait par sa bouche. Je lui répondis : « O grand roi, vous n'ignorez pas le siége de Troie, qui a duré » dix ans, et sa ruine, qui a coûté tant de sang à toute la » Grèce. Ulysse, mon père, a été un des principaux rois qui ont » ruiné cette ville : il erre sur toutes les mers, sans pouvoir » retrouver l'île d'Ithaque, qui est son royaume. Je le cher» che ; et un malheur semblable au sien fait que j'ai été pris. » Rendez-moi à mon père et à ma patrie. Ainsi puissent les » dieux vous conserver à vos enfants, et leur faire sentir la joie » de vivre sous un si bon père [3] ! »

« Sésostris continuait à me regarder d'un œil de compassion ; mais, voulant savoir si ce que je disais était vrai, il nous renvoya à un de ses officiers, qui fut chargé de savoir de ceux qui avaient pris notre vaisseau si nous étions effectivement ou Grecs ou Phéniciens. — S'ils sont Phéniciens, dit le roi, il faut double-

1. Ce tableau de la vertu de Sésostris n'a pas d'autre objet que d'offrir au Dauphin une intéressante leçon sur les vertus qui font les grands rois. En nommant ces vertus, Fénelon n'oublie pas le « goût de l'étude et le plaisir de se délasser le soir à écouter des hommes savants. »

2. « Les honnêtes gens ; » ce mot, au XVIIe siècle, signifiait « gens distingués, » *honesti viri* ; l'usage l'a restreint à la signification d'« homme probe », sans une valeur morale bien marquée. Sésostris aimait « à converser avec eux, » non pas seulement à causer, à s'entretenir, mais à vivre avec eux, à les admettre dans sa familiarité, selon la portée du verbe latin *conversari*.

3. « Rendez-moi à mon père et à ma patrie. » Mouvement noble et pathétique : le sentiment qui suit ne l'est pas moins. « Puissiez-vous, en récompense, » être un heureux père, comme vous le » méritez ! »

ment les punir, pour être nos ennemis, et plus encore pour avoir voulu nous tromper par un lâche mensonge : si, au contraire, ils sont Grecs, je veux qu'on les traite favorablement, et qu'on les renvoie dans leur pays sur un de mes vaisseaux ; car j'aime la Grèce ; plusieurs Égyptiens y ont donné des lois. Je connais la vertu d'Hercule ; la gloire d'Achille est parvenue jusqu'à nous ; et j'admire ce qu'on m'a raconté de la sagesse du malheureux Ulysse : tout mon plaisir est de secourir la vertu malheureuse[1].

« L'officier auquel le roi renvoya l'examen[2] de notre affaire avait l âme aussi corrompue[3] et aussi artificieuse que Sésostris était sincère[4] et généreux[5]. Cet officier se nommait Métophis ; il nous interrogea pour tâcher de nous surprendre, et comme il vit que Mentor répondait avec plus de sagesse que moi, il le regarda avec aversion[6] et avec défiance ; car les méchants s'irritent contre les bons. Il nous sépara ; et, depuis ce moment, je ne sus point ce qu'était devenu Mentor. Cette séparation fut un coup de foudre pour moi. Métophis espérait toujours qu'en nous questionnant séparément, il pourrait nous faire dire des choses contraires[7] ; surtout il croyait m'éblouir[8] par ses promesses flatteuses et me faire avouer ce que Mentor lui aurait caché. Enfin, il ne cherchait pas de bonne foi la vérité ; mais il voulait trouver quelque prétexte[9] de dire au roi que nous étions des Phéniciens, pour nous faire ses esclaves. En effet, malgré notre innocence et malgré la sagesse du roi, il trouva le moyen de le tromper.

« Hélas ! à quoi les rois sont ils exposés ! les plus sages mêmes sont souvent surpris[10]. Des hommes artificieux et intéres-

1. Le discours de Sésostris manque assurément de la couleur locale. Le roi d'Égypte parle ici comme un Grec familier avec les idées grecques. Il devait cependant se préoccuper assez peu d'Achille, d'Ulysse et des autres vainqueurs de Troie. De plus, il n'aurait pas émis cette phrase sentimentale : « Tout mon plaisir est... » — Danaüs, qui régna à Argos ; Cécrops, qui fonda le royaume d'Athènes, passent pour Égyptiens.

2. « Examen, » action de mettre dans la balance, *in examine*, et de peser.

3. La corruption est une dissolution ; les parties ne se tiennent plus et se rompent, *rumpuntur*.

4. « Sincère, » *sine cera*. Un vase qui contient l'eau, qui n'ait pas de fente que l'on ait été obligé de boucher avec de la cire.

5. « Généreux, » sentiments nobles et qui sortent d'une bonne nature, quand *genus*, le fonds originel, est bon.

6. « Aversion, » haine qui fait qu'on se détourne avec dégoût.

7. Nous mettre en contradiction.

8. « Éblouir, » faire voir des bluettes ; cette origine est petite, mais le mot a pris son rang dans le style élevé.

9. « Prétexte, » ce que l'on étend devant les yeux, comme une toile, un tissu (*præ textum*), pour intercepter la vérité.

10. Racine, dans *Athalie* (act. III), dit aussi en parlant des flatteurs :

Hélas ! ils ont des rois égaré le plus sage.

« Surpris » exprime une idée de plus qu'égare, la facilité avec laquelle celui qui n'est pas sur ses gardes, se laisse surprendre aux piéges de l'adulation.

sés les environnent[1]; les bons se retirent, parce qu'ils ne sont ni empressés ni flatteurs: les bons attendent qu'on les cherche[2], et les princes ne savent guère les aller chercher ; au contraire, les méchants sont hardis, trompeurs, empressés à s'insinuer[3] et à plaire, adroits à dissimuler[4], prêts à tout faire contre l'honneur et la conscience[5] pour contenter les passions de celui qui règne. Oh ! qu'un roi est malheureux d'être exposé aux artifices des méchants ! Il est perdu s'il ne repousse la flatterie et s'il n'aime ceux qui disent hardiment la vérité. — Voilà les réflexions que je faisais dans mon malheur, et je rappelais tout ce que j'avais ouï dire à Mentor[6]. Cependant Métophis m'envoya vers les montagnes du désert d'Oasis[7], avec ses esclaves, afin que je servisse avec eux à conduire ses grands troupeaux. »

II. En cet endroit, Calypso interrompit Télémaque, disant : « Eh bien ! que fîtes-vous alors, vous qui aviez préféré[8] en Sicile la mort à la servitude ? » Télémaque répondit : « Mon malheur croissait toujours; je n'avais plus la misérable consolation[9] de choisir entre la servitude et la mort, il fallut être esclave et épuiser pour ainsi dire toutes les rigueurs de la fortune. Il ne me restait plus aucune espérance, et je ne pouvais pas même dire un mot pour travailler à me délivrer. Mentor m'a dit depuis qu'on l'avait vendu à des Éthiopiens, et qu'il les avait suivis en Éthiopie[10].

« Pour moi, j'arrivai dans des déserts affreux : on y voit des sables brûlants au milieu des plaines; des neiges qui ne se fondent[11] jamais font un hiver perpétuel sur le sommet des montagnes; et on trouve seulement, pour nourrir les troupeaux, des pâturages parmi des rochers, vers le milieu du penchant

1. « Environner, » tourner à l'entour, du latin *gyrus*.

2. « Chercher, » au même sens, aller à l'entour, *circa*.

3. « S'insinuer, » se glisser, comme à travers les plis, *in sinus*.

4. « Dissimuler, » paraître différent, *dis similis*.

5. « Conscience, » la science intérieure, *cum scientiâ*. Ce n'est pas, à proprement parler, le sentiment, c'est le jugement de moralité ou d'immoralité que nous portons sur nos actions.

6. « Je rappelais » pour « je me rappelais ; » cette ellipse ne s'emploierait plus aujourd'hui.

7. « Oasis, » sorte d'île de verdure au milieu du désert; il y en avait deux principales en Egypte, l'oasis de Thèbes et celle d'Ammon, sur la frontière de Libye, dont il est parlé dans ce passage.

8. « Préférer, » *præ ferre*, porter en avant.

9. « Consolation. » Consoler, *consolari*, c'est rendre la lumière du soleil.

10. Le pays qui s'étendait au sud de l'Egypte ; Αἰθίοπες, les brûlés (du soleil). Les Ethiopiens sont devenus plus tard un peuple déterminé. Chez les anciens, on désignait sous cette dénomination assez vague les peuples habitant les vastes contrées situées au sud de l'Egypte.

11. « Se fondre. » La neige se fond; le soleil fond la neige; ce verbe est donc à la fois réfléchi et actif selon la manière de l'employer.

de ces montagnes escarpées[1]: les vallées y sont si profonde qu'à peine le soleil y peut faire luire ses rayons.

« Je ne trouvai d'autres hommes en ce pays que des bergers aussi sauvages que le pays même. Là, je passais les nuits à déplorer mon malheur, et les jours à suivre un troupeau pour éviter la fureur brutale d'un premier esclave, qui, espérant d'obtenir sa liberté, accusait sans cesse les autres pour faire valoir à son maître son zèle et son attachement à ses intérêts[2]. Cet esclave se nommait Buthis. Je devais succomber en cette occasion : la douleur me pressant, j'oubliai un jour mon troupeau et je m'étendis sur l'herbe auprès d'une caverne où j'attendais la mort, ne pouvant plus supporter mes peines.

« En ce moment, je remarquai que toute la montagne tremblait : les chênes et les pins semblaient descendre du sommet de la montagne ; les vents retenaient leurs haleines ; une voix mugissante sortit de la caverne et me fit entendre ces paroles : « Fils du sage Ulysse, il faut que tu deviennes, comme » lui, grand par la patience : les princes qui ont toujours été » heureux ne sont guère dignes de l'être ; la mollesse les cor» rompt, l'orgueil les enivre[3]. Que tu seras heureux si tu sur» montes tes malheurs et si tu ne les oublies jamais ! Tu rever» ras Ithaque, et ta gloire montera jusqu'aux astres[4]. Quand » tu seras le maître des autres hommes, souviens-toi que tu as » été faible, pauvre et souffrant comme eux[5], prends plaisir à » les soulager ; aime ton peuple, déteste la flatterie, et sache » que tu ne seras grand qu'autant que tu seras modéré et cou» rageux pour vaincre tes passions. »

« Ces paroles divines entrèrent jusqu'au fond de mon cœur ; elles y firent renaître la joie et le courage. Je ne sentis point cette horreur qui fait dresser les cheveux sur la tête et qui glace le sang dans les veines quand les dieux se communiquent aux mortels ; je me levai tranquille[6], j'adorai à genoux, les

1. « Escarpées, » escarpement, pente rapide mais roide. C'est un mot d'origine germanique. Angl. *sharp ;* en latin *prærupti montes*, des monts escarpés, c'est-à dire brisés et à pic.

2. « Intérêt, » ce qui importe, ce qui touche de près à la personne, *quod interest*.

3. Style parfait. — Changez les verbes de place, et dites : « la mollesse les enivre, l'orgueil les corrompt ; » toute la justesse de l'expression aura disparu. La mollesse conduit au vice, elle corrompt ; l'orgueil fait perdre la raison, il enivre.

4. Ce langage emphatique est pour la couleur locale : *super æthera notus*, dit Virg. Si Fénelon n'eût pas été lié par son cadre mythologique, il eût sans doute fait tenir à Télémaque un langage plus modeste et plus chrétien.

5. On retrouve ici, pour le sentiment, ces beaux vers de Racine (*Ath.*, a. IV, s. III) :

> Entre le pauvre et vous, vous prendrez Dieu pour juge,
> Vous souvenant, mon fils, que, caché sous ce lin,
> Comme eux vous fûtes pauvre, et comme eux orphelin.

6. « Je me levai tranquille, » pour tranquillement ; tour classique.

mains levées vers le ciel, Minerve, à qui je crus devoir cet oracle. En même temps, je me trouvai un nouvel homme[1]; la sagesse éclairait mon esprit[2], je sentais une douce force pour modérer toutes mes passions et pour arrêter l'impétuosité de ma jeunesse. Je me fis aimer de tous les bergers du désert ; ma douceur, ma patience, mon exactitude, apaisèrent enfin le cruel Buthis, qui était en autorité sur les autres esclaves et qui avait voulu d'abord me tourmenter.

« Pour mieux supporter l'ennui de la captivité et de la solitude, je cherchai des livres[3], car j'étais accablé de tristesse faute de quelque instruction qui pût nourrir mon esprit et le soutenir[4]. Heureux, disais-je, ceux qui se dégoûtent des plaisirs violents et qui savent se contenter des douceurs d'une vie innocente ! Heureux ceux qui se divertissent en s'instruisant[5], et qui se plaisent à cultiver leur esprit par les sciences ! En quelque endroit que la fortune ennemie les jette, ils portent toujours avec eux de quoi s'entretenir[6], et l'ennui, qui dévore les autres hommes au milieu même des délices, est inconnu à ceux qui savent s'occuper par quelque lecture !

« Pendant que ces pensées roulaient[7] dans mon esprit, je m'enfonçai dans une sombre forêt, où j'aperçus tout à coup un vieillard qui tenait dans sa main un livre. Ce vieillard avait un grand front chauve et un peu ridé ; une barbe blanche pendait jusqu'à sa ceinture ; sa taille était haute et majestueuse, son teint était encore frais et vermeil, ses yeux vifs et perçants, sa voix douce, ses paroles simples et aimables. Jamais je n'ai vu un si vénérable vieillard : il s'appelait Termosiris, et il était prêtre d'Apollon[8], qu'il servait dans un temple de marbre que les rois d'Égypte avaient consacré à ce dieu dans cette forêt. Le livre qu'il tenait était un recueil d'hymnes en l'honneur des dieux. Il m'aborde avec amitié ; nous nous entretenons. Il ra-

1. Idée chrétienne du nouvel homme, qu'il faut substituer à l'ancien, afin de vivre dans la perfection.

2. Fénelon montre la sagesse comme une céleste lumière qui « éclaire » l'esprit, *lux illuminans*.

3. Hérodote nous parle en effet de la bibliothèque d'Osymandias. Ajoutons que des papyrus d'une origine fort ancienne ont été trouvés dans les tombeaux égyptiens.

4. Les aliments nourrissent le corps; il en est de même de l'étude et de la lecture, sans lesquelles l'âme ne se soutient plus et meurt faute d'aliment.

5. Comme dit Horace, *delectando pariterque monendo*.

6. « S'entretenir, » entretenir leur force et leur richesse intérieure.

7. « Mes pensées roulaient, » comme des flots; expression métaphorique fréquente dans Virgile : *Talia volvebat flammato pectore;* mais ici ce sont des tourbillons de feu ; ailleurs et plus souvent ce sont les flots agités d'un fleuve.

8. Apollon, un des douze dieux de l'Olympe grec, fils de Latone et de Jupiter, né dans l'île de Délos. Personnification du soleil, Apollon était aussi le dieu de la musique et de la poésie, le protecteur des Muses ; il est le type de la beauté et de la jeunesse éternelle.

contait si bien les choses passées, qu'on croyait les voir; mais il les racontait courtement, et jamais ses histoires ne m'ont lassé. Il prévoyait l'avenir par la profonde sagesse qui lui faisait connaître les hommes et les desseins dont ils sont capables. Avec tant de prudence, il était gai, complaisant [1]; et la jeunesse la plus enjouée n'a point autant de grâces qu'en avait cet homme dans une vieillesse si avancée : aussi aimait-il les jeunes gens, quand ils étaient dociles [2] et qu'ils avaient le goût de la vertu.

« Bientôt il m'aima tendrement et me donna des livres pour me consoler : il m'appelait : « Mon fils. » Je lui disais souvent : « Mon père, les dieux qui m'ont ôté Mentor ont eu pitié de » moi; ils m'ont donné en vous un autre soutien. » Cet homme, semblable à Orphée ou à Linus [3], était sans doute inspiré des dieux : il me récitait les vers qu'il avait faits, et me donnait ceux de plusieurs excellents poëtes favorisés des Muses [4]. Lorsqu'il était revêtu de sa longue robe d'une éclatante blancheur, et qu'il prenait en main sa lyre d'ivoire, les tigres, les lions et les ours venaient le flatter et lécher ses pieds; les Satyres sortaient des forêts pour danser autour de lui [5]; les arbres même paraissaient émus; et vous auriez cru que les rochers attendris allaient descendre du haut des montagnes au charme de ses doux accents [6]. Il ne chantait que la grandeur des dieux, la vertu des héros et la sagesse des hommes qui préfèrent la gloire aux plaisirs.

« Il me disait souvent que je devais prendre courage, et que

1. « Complaisant, » qui aime à plaire, mais avec désintéressement. Le plus souvent on aime à plaire dans l'unique but de s'attirer des suffrages; l'homme complaisant veut plaire pour être utile.

2. « Dociles, » *docilis* (ducilis), facile à conduire.

3. Orphée était le disciple du musicien Linus réputé l'inventeur de la mélodie et du rhythme. Linus, disait-on, fut aussi le maître d'Hercule. Mais ce dernier n'était pas un disciple soumis; comme il observait mal la mesure, Linus le frappa, et l'élève à son tour tua le maître en le frappant de sa lyre.

4. Filles de Jupiter et de Mnémosyne (déesse de Mémoire), les neuf Muses présidaient aux sciences et aux arts; chaque Muse avait son attribut. Elles habitaient avec Apollon trois montagnes célèbres : l'Hélicon, le Pinde et le Parnasse en Thessalie.

5. Les Satyres étaient des dieux rustiques, ayant des oreilles et des jambes de bouc; ils habitaient les forêts et se distinguaient peu des Faunes et des Sylvains.

6. Telles sont les merveilles que l'antiquité attribue à la lyre d'Orphée. Elle apprivoisait les bêtes féroces et attendrissait les arbres et les rochers. Lefranc de Pompignan, a dit, dans une belle ode :

> Et dans les antres qui gémirent
> Le lion répandit des pleurs.

Du reste, ce passage de Fénelon n'est qu'une imitation de Virgile (*Egl.*, VI) :

> Tum vero in numerum Faunosque ferasque videres
> Ludere, tum rigidas motare cacumina quercus.

« Alors vous eussiez vu les Faunes et les » bêtes sauvages jouer en cadence, et » les chênes inflexibles agiter leurs som» mets. » Les Grecs, auteurs de ces fictions, pensaient que rien ne pouvait résister à la poésie : Amphion, disaient-ils, a construit les murs de Thèbes au son de la lyre.

les dieux n'abandonneraient ni Ulysse ni son fils. Enfin il m'assura que je devais, à l'exemple d'Apollon, enseigner aux bergers à cultiver les Muses. — « Apollon, disait-il, indigné de ce que Jupiter par ses foudres troublait le ciel dans ses plus beaux jours, voulut s'en venger sur les Cyclopes qui forgeaient les foudres, et il les perça de ses flèches. Aussitôt le mont Etna [1] cessa de vomir des tourbillons de flammes; on n'entendit plus les coups des terribles marteaux qui, frappant l'enclume, faisaient gémir les profondes cavernes de la terre et les abîmes de la mer ; le fer et l'airain, n'étant plus polis par les Cyclopes, commençaient à se rouiller. Vulcain furieux sort de sa fournaise [2] : quoique boiteux, il monte en diligence vers l'Olympe [3]; il arrive, suant et couvert d'une noire poussière, dans l'assemblée des dieux ; il fait des plaintes amères. Jupiter s'irrite contre Apollon, le chasse du ciel et le précipite sur la terre. Son char vide faisait de lui-même son cours ordinaire, pour donner aux hommes les jours et les nuits avec le changement régulier des saisons. Apollon, dépouillé de tous ses rayons, fut contraint de se faire berger et de garder les troupeaux du roi Admète [4]. Il jouait de la flûte; et tous les autres bergers venaient à l'ombre des ormeaux, sur le bord d'une claire fontaine, écouter ses chansons. Jusque-là ils avaient mené une vie sauvage et brutale; ils ne savaient que conduire leurs brebis, les tondre, traire leur lait et faire des fromages : toute la campagne était comme un désert affreux.

« Bientôt Apollon montra à tous ces bergers les arts qui peuvent rendre leur vie agréable. Il chantait les fleurs dont le printemps se couronne, les parfums qu'il répand, et la verdure qui naît sous ses pas. Puis il chantait les délicieuses nuits de l'été, où les zéphyrs rafraîchissent les hommes, et où la rosée désaltère la terre [5]. Il mêlait aussi dans ses chansons les fruits dorés dont l'automne récompense les travaux des laboureurs, et le repos de l'hiver, pendant lequel la jeunesse folâtre danse auprès du feu. Enfin il représentait les forêts sombres qui cou-

1. L'Etna, volcan situé en Sicile. C'est maintenant le mont *Gibel*. Les forges de Vulcain étaient, au dire des mythologues, placées dans les profondeurs de Etna.

2. Vulcain, fils de Jupiter et de Junon, était le dieu du feu. Il était représenté boiteux, parce que son père, indigné de sa difformité, l'avait, au moment de sa naissance, précipité du haut du ciel dans l'île de Lemnos.

3. L'Olympe est une montagne très-élevée, entre la Thessalie et la Macédoine, où les poëtes ont imaginé de placer la demeure des dieux.

4. Admète, roi de Phères en Thessalie. — Cette histoire des motifs qui conduisirent Apollon à se faire berger, est une allégorie de la civilisation, à laquelle ont tant de part la culture des champs et la poésie.

5. « Désaltère la terre ; » ce concours de mauvais sons pouvait être évité.

vrent les montagnes, et les creux vallons où les rivières, par mille détours, semblent se jouer au milieu des riantes prairies [1]. Il apprit ainsi aux bergers quels sont les charmes de la vie champêtre, quand on sait goûter ce que la simple nature a de merveilleux. Bientôt les bergers, avec leurs flûtes, se virent plus heureux que les rois; et leurs cabanes attiraient en foule les plaisirs purs qui fuient les palais dorés. Les jeux, les ris, les grâces suivaient partout les innocentes bergères. Tous les jours étaient des jours de fête : on n'entendait plus que le gazouillement des oiseaux, ou la douce haleine des zéphyrs qui se jouaient dans les rameaux des arbres, ou le murmure d'une onde claire qui tombait de quelque rocher, ou les chansons que les Muses inspiraient aux bergers qui suivaient Apollon. Ce dieu leur enseignait à remporter le prix de la course, et à percer de flèches les daims et les cerfs. Les dieux mêmes devinrent jaloux des bergers; cette vie leur parut plus douce que toute leur gloire, et ils rappelèrent Apollon dans l'Olympe [2].

« Mon fils, cette histoire doit vous instruire. Puisque vous » êtes dans l'état où fut Apollon, défrichez cette terre sauvage; » faites fleurir comme lui le désert [3]; apprenez à tous ces bergers quels sont les charmes de l'harmonie [4]; adoucissez les » cœurs farouches; montrez-leur l'aimable vertu : faites-leur » sentir combien il est doux de jouir, dans la solitude, des plaisirs innocents que rien ne peut ôter aux bergers. Un jour, » mon fils, un jour les peines et les soucis cruels qui environnent les rois, vous feront regretter sur le trône la vie pastorale. »

« Ayant ainsi parlé [5], Termosiris me donna une flûte si douce que les échos de ces montagnes, qui la firent entendre de tous

1. « Le printemps qui se couronne de fleurs, — la verdure qui naît sous les pas, — les fruits dorés, — les rivières qui se jouent : » toutes ces figures, métaphores ou hyperboles, constituent l'élégance du style tempéré.

2. Ce tableau du séjour d'Apollon parmi les bergers est un détail plein des souvenirs de l'antiquité; on y trouverait l'âge d'or, tel que le raconte Ovide. Il y a aussi des traits de Virgile et d'Horace. « Le gazouillement des oiseaux et le murmure de l'eau, » est une phrase sans doute inspirée par les vers suivants:

Labuntur altis interim ripis aquæ,
Queruntur in silvis aves,
Fontesque lymphis obstrepunt manantibus,
Somnos quod invitet leves.

(Hor., *Epod.*, II, v. 25.)

« Cependant les flots roulent dans un lit « profond, les oiseaux se plaignent dans « les bois, les fontaines épanchent leurs « eaux avec un murmure qui invite au « doux sommeil. »

3. « Faire fleurir le désert, » expression charmante.

4. « L'harmonie, » c'est-à-dire les charmes de l'union, du bon accord, de la bonne intelligence. Conf. avec ces vers de Rousseau :

Le secret d'établir entre eux
Une mutuelle harmonie.

5. Ces paroles de Termosiris sont touchantes, mais dépourvues de vraisemblance. Il n'y avait pas de prêtre d'Apollon à Memphis ou à Thèbes.

côtés, attirèrent bientôt autour de nous tous les bergers voisins. Ma voix avait une harmonie divine ; je me sentais ému et comme hors de moi-même pour chanter les grâces dont la nature a orné la campagne. Nous passions les jours entiers et une partie des nuits à chanter ensemble. Tous les bergers, oubliant leurs cabanes et leurs troupeaux, étaient suspendus et immobiles autour de moi pendant que je leur donnais des leçons [1] : il semblait que ces déserts n'eussent plus rien de sauvage, tout y était devenu doux et riant ; la politesse des habitants semblait adoucir la terre.

« Nous nous assemblions souvent pour offrir des sacrifices dans ce temple d'Apollon où Termosiris était prêtre. Les bergers y allaient couronnés de lauriers en l'honneur du dieu [2]. Les bergères y allaient aussi en dansant, avec des couronnes de fleurs, et portant sur leurs têtes, dans des corbeilles, les dons sacrés [3]. Après le sacrifice, nous faisions un festin champêtre : nos plus doux mets étaient le lait de nos chèvres et de nos brebis, que nous avions soin de traire nous-mêmes, avec les fruits fraîchement cueillis de nos propres mains, tels que les dattes, les figues et les raisins ; nos siéges étaient les gazons ; les arbres touffus nous donnaient une ombre plus agréable que les lambris dorés des palais des rois.

« Mais ce qui acheva de me rendre fameux parmi nos bergers, c'est qu'un jour un lion affamé vint se jeter sur mon troupeau : déjà il commençait un carnage affreux [4] ; je n'avais en main que ma houlette, je m'avance hardiment [5]. Le lion hérisse sa crinière, me montre ses dents et ses griffes, ouvre une gueule sèche et enflammée [6]. Ses yeux paraissent pleins de sang [7] et de feu ; il bat ses flancs avec sa longue queue [8]. Je le terrasse : la petite cotte de mailles dont j'étais revêtu, selon la coutume des bergers d'Égypte, l'empêcha de me déchirer. Trois fois je l'abattis ; trois fois il se releva ; il poussait des rugissements qui faisaient retentir toutes les forêts. Enfin, je l'étouffai entre

1. « Suspendus et immobiles, » expression virgilienne :

Pendet... narrantis ab ore.
(*Æn.*, l. IV, 79.)

2. Le laurier était consacré à Apollon.

3. Phrase heureusement coupée et d'un effet pittoresque.

4. « Il commençait un carnage affreux... » On n'emploierait plus aujourd'hui un semblable tour de phrase.

5. Ce combat de Télémaque contre le lion est d'une beauté remarquable ; les préludes surtout sont dignes d'éloge.

6. « Le lion hérisse... sèche et enflammée ; » c'est une hypotypose, une peinture vive, et toujours le mot final produisant son effet.

7. « Les yeux pleins de sang ; » *suffecti sanguine et igni*, dit Virgile en parlant des serpents qui apportent l'augure fatal aux Troyens, après l'offrande du cheval de bois.

8. « Il bat ses flancs avec sa longue queue, » ces mots rappellent la Fontaine dans *le Lion et le Moucheron*.

mes bras ; et les bergers, témoins de ma victoire, voulurent que je me revêtisse de la peau de ce terrible lion [1].

III. « Le bruit de cette action et celui du beau changement de tous nos bergers se répandit dans toute l'Égypte ; il parvint même jusqu'aux oreilles de Sésostris. Il sut qu'un de ces deux captifs, qu'on avait pris pour des Phéniciens, avait ramené l'âge d'or dans ces déserts presque inhabitables [2]. Il voulut me voir, car il aimait les Muses, et tout ce qui peut instruire les hommes touchait son grand cœur. Il me vit ; il m'écouta avec plaisir ; il découvrit que Métophis l'avait trompé par avarice ; il le condamna à une prison perpétuelle et lui ôta toutes les richesses qu'il possédait injustement. « Oh ! qu'on est malheu-» reux, disait-il, quand on est au-dessus du reste des hom-» mes ! souvent on ne peut voir la vérité par ses propres » yeux : on est environné de gens qui l'empêchent d'arriver » jusqu'à celui qui commande ; chacun est intéressé à le trom-» per ; chacun, sous une apparence de zèle, cache son ambi-» tion. On fait semblant d'aimer le roi, et on n'aime que les » richesses qu'il donne : on l'aime si peu, que, pour obtenir » ses faveurs, on le flatte et on le trahit. »

« Ensuite Sésostris me traita avec une tendre amitié, et résolut de me renvoyer en Ithaque avec des vaisseaux et des troupes pour délivrer Pénélope de tous ses amants. La flotte était déjà prête ; nous ne songions qu'à nous embarquer. J'admirais les coups de la fortune, qui relève tout à coup ceux qu'elle a le plus abaissés [3]. Cette expérience [4] me faisait espérer qu'Ulysse pourrait bien revenir enfin dans son royaume après quelque longue souffrance. Je pensais aussi en moi-même que je pourrais encore revoir Mentor, quoiqu'il eût été emmené dans les pays les plus inconnus de l'Éthiopie [5]. Pendant que je retardais un peu mon départ, pour tâcher d'en savoir des nouvelles, Sésostris, qui était fort âgé, mourut subite-

1. Ce détail est plus poétique que vraisemblable.

2. Les anciens avaient imaginé les quatre âges : d'or, d'argent, d'airain et de fer ; allégorie des conditions plus ou moins malheureuses de l'espèce humaine.

3. Souvenir d'Horace :

...Valet ima summis
Mutare, et insignem attenuat Deus,
Obscura promens....

(L. I, ode 28.)

« Dieu peut changer la grandeur en faiblesse, humilier celui qui brille, et » produire au grand jour ce qui était » obscur. » Les paroles de Fénelon n'ont pas la beauté des vers d'Horace ; mais il était préoccupé sans doute d'une parole plus simple : *deposuit potentes de sede et exaltavit humiles.*

4. Cette épreuve de la fortune, qui avait dû l'instruire.

5. Mentor, ou plutôt Minerve, avait abandonné Télémaque pour lui apprendre à se passer d'un guide, et à mettre en pratique les conseils qu'il avait reçus de la Sagesse.

ment, et sa mort me replongea dans de nouveaux malheurs.

« Toute l'Égypte parut inconsolable dans cette perte; chaque famille croyait avoir perdu son meilleur ami, son protecteur, son père. Les vieillards, levant les mains au ciel, s'écriaient : « Jamais l'Égypte n'eut un si bon roi! jamais elle n'en aura de » semblable! O dieux! il fallait ou ne le montrer point aux hom» mes, ou ne le leur ôter jamais; pourquoi faut-il que nous sur» vivions au grand Sésostris! » Les jeunes gens disaient : « L'es» pérance de l'Égypte est détruite : nos pères ont été heureux de » passer leur vie sous un si bon roi; pour nous, nous ne l'avons » vu que pour sentir sa perte. » Ses domestiques pleuraient nuit et jour [1]. Quand on fit les funérailles du roi, pendant quarante jours tous les peuples les plus reculés y accoururent en foule : chacun voulait voir encore une fois le corps de Sésostris, chacun voulait en conserver l'image; plusieurs voulurent être mis avec lui dans le tombeau [2].

« Ce qui augmenta encore la douleur de sa perte, c'est que son fils Bocchoris n'avait ni humanité pour les étrangers, ni curiosité [3] pour les sciences, ni estime pour les hommes vertueux, ni amour de la gloire. La grandeur de son père avait contribué à le rendre si indigne de régner. Il avait été nourri dans la mollesse et dans une fierté brutale [4]; il comptait pour rien les hommes, croyant qu'ils n'étaient faits que pour lui, et qu'il était d'une autre nature qu'eux [5] : il ne songeait qu'à contenter ses passions, qu'à dissiper les trésors immenses que son père avait ménagés avec tant de soin, qu'à tourmenter les peuples et qu'à sucer le sang des malheureux [6]; enfin qu'à suivre les conseils flatteurs des jeunes insensés qui l'environnaient, pendant qu'il écartait avec mépris tous les sages vieillards qui avaient eu la confiance de son père. C'était un monstre [7], et non pas un roi. Toute l'Égypte gémissait; et quoique le nom de

1. « Ses domestiques, » c'est-à-dire les hommes de sa maison, ses familiers.

2. L'auteur veut montrer comment les bons rois sont aimés de leurs sujets pendant leur vie, et regrettés après leur mort. Mais il ignorait complétement si Sésostris avait été pleuré; on peut d'ailleurs en douter, car Sésostris, précisément pour effectuer ses conquêtes et couvrir l'Egypte de monuments impérissables, avait dû pressurer ses peuples et épuiser son royaume d'hommes et d'argent. Enfin, il y a quelque exagération dans ce dernier trait.

3. Ce mot signifie ici *goût* pour les sciences, soin, recherche curieuse; de *cura*.

4. « Nourri dans la mollesse, » métaphore juste; nourri, pour « élevé, » deux idées qui se correspondent et souvent sont prises l'une pour l'autre; ainsi parle-t-on très-bien des « aliments de l'âme. »

5. Les peuples ne sont pas faits pour les rois; au contraire, ce sont les chefs qui sont institués pour les nations.

6. Expression commune et peu choisie, forcée même pour caractériser la tyrannie des mauvais rois.

7. Ce mot « monstre » n'a pas par lui-même de sens bien déterminé; *monstrum, quod monstratur*, ce qui est en vue; il est pris ordinairement, comme ici, dans le sens d'un prodige de cruauté.

Sésostris, si cher aux Egyptiens, leur fît supporter la conduite lâche et cruelle de son fils, le fils courait à sa perte, et un prince si indigne du trône ne pouvait longtemps régner.

« Il ne me fut plus permis d'espérer mon retour en Ithaque. Je demeurai donc dans une tour, sur le bord de la mer, auprès de Péluse [1], où notre embarquement devait se faire si Sésostris ne fût pas mort. Métophis avait eu l'adresse de sortir [2] de prison et de se rétablir auprès du nouveau roi : il m'avait fait renfermer dans cette tour [3], pour se venger de la disgrâce que je lui avais causée. Je passais les jours et les nuits dans une profonde tristesse : tout ce que Termosiris m'avait prédit, et tout ce que j'avais entendu dans la caverne ne me paraissait plus qu'un songe ; j'étais abîmé dans la plus amère douleur [4]. Je voyais les vagues qui venaient battre le pied de la tour où j'étais prisonnier ; souvent je m'occupais à considérer des vaisseaux agités par la tempête, qui étaient en danger de se briser contre les rochers sur lesquels la tour était bâtie. Loin de plaindre ces hommes menacés du naufrage, j'enviais leur sort. bientôt, disais-je en moi-même, ils finiront les malheurs de leur vie, ou ils arriveront en leur pays. Hélas ! je ne puis espérer ni l'un ni l'autre.

« Pendant que je me consumais ainsi en regrets inutiles, j'aperçus comme une forêt de mâts de vaisseaux. La mer était couverte de voiles que les vents enflaient ; l'onde était écumante sous les coups des rames innombrables [5]. J'entendais de toutes parts des cris confus ; j'apercevais sur le rivage une partie des Égyptiens effrayés qui couraient aux armes, et d'autres qui semblaient aller au-devant de cette flotte qu'on voyait arriver. Bientôt je reconnus que ces vaisseaux étrangers étaient les uns de Phénicie, et les autres de l'île de Chypre [6] ; car mes malheurs commençaient à me rendre expérimenté sur ce qui regarde la navigation. Les Égyptiens me parurent divisés entre eux : je n'eus aucune peine à croire que l'insensé Bocchoris avait, par ses violences, causé une révolte de ses sujets et al-

1. Ville importante de la Basse Égypte, maintenant *Tineh*, sur l'une des bouches du Nil ; il en existe de très-belles ruines.

2. « Sortir, » aller hors, *foris ;* le *f* changé en *s*.

3. « Tour, » *turris*, πύργος, s'explique par l'allemand *berg*, montagne ; l'idee de la tour est celle d'un lieu élevé et fortifié. Dans ce sens se prend le nom de Pergame, la citadelle de Troie dressée sur la hauteur.

4. « Abîmé, » plongé dans l'abîme ; ce mot s'explique par le grec ἀ priv. et βύω, fermer ; ce qui est toujours ouvert, béant ; ainsi « l'abîme infernal. »

5. Métaphore. La partie prise pour le tout. « Couverte de voiles, » c.-à-d. de vaisseaux avec leurs voiles.

6. Ile dans la Méditerranée, près des côtes de Syrie ; elle était consacrée à Vénus ; on y construisait beaucoup de navires. *Trabe cypria*, des vaisseaux fabriqués avec des bois cypriens, dit Horace.

lumé la guerre civile. Je fus, du haut de cette tour, spectateur d'un sanglant combat. Les Egyptiens qui avaient appelé à leur secours les étrangers, après avoir favorisé leur descente, attaquèrent les autres Égyptiens, qui avaient le roi à leur tête. Je voyais ce roi qui animait les siens par son exemple ; il paraissait comme le dieu Mars [1] : des ruisseaux de sang coulaient autour de lui; les roues de son char étaient teintes d'un sang noir, épais et écumant : à peine pouvaient-elles passer sur des tas de corps morts écrasés. Ce jeune roi, bien fait, vigoureux, d'une mine haute et fière [2], avait dans ses yeux la fureur et le désespoir : il était comme un beau cheval qui n'a point de bouche [3] ; son courage le poussait au hasard, et la sagesse ne modérait point sa valeur. Il ne savait ni réparer ses fautes, ni donner des ordres précis, ni prévoir les maux qui le menaçaient, ni ménager les gens dont il avait le plus grand besoin. Ce n'était pas qu'il manquât de génie [4], ses lumières égalaient son courage : mais il n'avait jamais été instruit par la mauvaise fortune ; ses maîtres avaient empoisonné par la flatterie son beau naturel. Il était enivré de sa puissance et de son bonheur ; il croyait que tout devait céder à ses désirs fougueux : la moindre résistance enflammait sa colère. Alors il ne raisonnait plus ; il était comme hors de lui-même : son orgueil furieux en faisait une bête farouche ; sa bonté naturelle et sa droite raison l'abandonnaient en un instant : ses plus fidèles serviteurs étaient réduits à s'enfuir ; il n'aimait plus que ceux qui flattaient ses passions. Ainsi il prenait toujours des partis extrêmes contre ses véritables intérêts, et forçait tous les gens de bien à détester sa folle conduite [5].

« Longtemps sa valeur le soutint contre la multitude de ses ennemis; mais enfin il fut accablé. Je le vis périr : le dard d'un

1. C'est un vers d'Homère :

Οἷος δὲ βροτολοιγὸς Ἄρης πολεμόνδε μέτεισιν.

(*Il.*, l. XIII. v. 298.)

« Tel le fléau des mortels, Mars s'avance dans la mêlée. » La phrase de Fénelon est moins imagée, il lui manque l'ornement, en quelque sorte l'aigrette homérique, j'entends l'épithète βροτολοιγός.

2. « Mine haute, » visage hautain. Ce mot, aujourd'hui familier, était plus noble autrefois. — Comparez l'angl. *mien*, maintien, et la racine celtique *minn*.

3. Dont la bouche n'est pas fine, qui ne sent pas le mors, et n'est pas docile à l'impulsion qu'on lui communique.

4. « Génie. » Ce mot n'est pas pris dans le sens ordinaire du mot français, *quelque chose de supérieur et qui crée;* mais simplement dans le sens d'une nature intelligente et bien pourvue en naissant, *ingenium;* de *genus*, race.

5. L'intention de Fénelon dans tout ce passage est très-claire. C'est directement au duc de Bourgogne, son élève, qu'il s'adresse. Ce jeune prince, dont l'éducation fut le chef-d'œuvre de Fénelon, était, par tempérament, fier, emporté ; Fénelon lui montre ici l'exemple des excès, des malheurs auxquels l'habitude d'écouter les flatteurs peut entraîner un prince d'ailleurs bien doué. Bocchoris est représenté comme un odieux tyran; mais, pour que l'enseignement fût plus moral, l'auteur a donné à ce prince une nature primitivement bonne et élevée, et surtout un grand courage.

Phénicien perça sa poitrine. Les rênes lui échappèrent des mains; il tomba de son char sous les pieds des chevaux. Un soldat de l'île de Chypre lui coupa la tête ; et, la prenant par les cheveux, il la montra, comme en triomphe, à toute l'armée victorieuse.

« Je me souviendrai toute ma vie d'avoir vu cette tête qui nageait dans le sang; ces yeux fermés et éteints [1]; ce visage pâle et défiguré ; cette bouche entr'ouverte qui semblait vouloir encore achever des paroles commencées; cet air superbe et menaçant, que la mort même n'avait pu effacer. Toute ma vie il sera peint devant mes yeux ; et, si jamais les dieux me faisaient régner, je n'oublierais point, après un si funeste exemple, qu'un roi n'est digne de commander et n'est heureux dans sa puissance, qu'autant qu'il la soumet à la raison. Hé! quel malheur pour un homme destiné à faire le bonheur public, de n'être le maître de tant d'hommes que pour les rendre malheureux ! »

Observations générales sur le deuxième livre. — Il y a, à propos de ce deuxième livre, trois observations à faire.

Termosiris, un sage et un poëte, nous enseigne comment on peut être heureux dans une humble condition, au milieu des champs, avec le continuel spectacle des beautés de la nature.

La description de l'Égypte est insuffisante et quelquefois inexacte, car la science moderne a mieux fait connaître cette célèbre contrée ; mais les pages de Fénelon sont néanmoins pleines d'intérêt, et l'imagination de l'auteur y brille dans toute sa vivacité.

L'histoire de Bocchoris est celle d'une nature généreuse, gâtée par la tyrannie.

Enfin, les diverses notes de la gamme poétique sont mises en jeu dans ce chant; il s'ouvre par une scène de bergerie, et il se clôt par une scène de combats et par le tableau d'une tête sanglante montrée pour épouvanter et pour instruire. — Quant à la moralité, elle est très-marquée : *résistez à l'adversité ; aimez l'étude, c'est elle qui soutient et qui affermit.*

1. « Ces yeux fermés et éteints, ce visage pâle et défiguré, cette bouche entr'ouverte, etc. » Tout cela est d'un effet saisissant. Ce n'est pas qu'il n'y ait quelques traits un peu forcés; par exemple, « la tête nageait dans le sang, » image qui ne saurait être acceptée puisque la tête était tenue dans la main du vainqueur. Si les couleurs de ce tableau sont chargées, c'est que Fénelon a voulu inspirer l'horreur

LIVRE TROISIÈME.

Sommaire. — I. Télémaque est envoyé à Tyr sur le vaisseau de Narbal; entretiens de ce Phénicien et de Télémaque sur la puissance de Tyr ; Narbal dépeint Pygmalion, prince avare et cruel. — II. Séjour à Tyr. Description du pays, de la ville; son commerce; les causes de sa prospérité. — III. Télémaque veut s'embarquer pour l'île de Chypre ; arrêté par l'ordre de Pygmalion comme n'étant pas Cypriote, il est sauvé par Astarbé qui lui substitue un jeune homme objet de son ressentiment.

I. Calypso écoutait avec étonnement des paroles si sages. Ce qui la charmait le plus était de voir que Télémaque racontait ingénument[1] les fautes qu'il avait faites par précipitation et en manquant de docilité pour le sage Mentor : elle trouvait une noblesse et une grandeur d'âme étonnante dans ce jeune homme qui s'accusait lui-même, et qui paraissait avoir si bien profité de ses imprudences pour se rendre sage, prévoyant et modéré. — Continuez, disait-elle, mon cher Télémaque, il me tarde de savoir comment vous sortîtes de l'Égypte, et où vous avez retrouvé le sage Mentor, dont vous aviez senti la perte avec tant de raison.

Télémaque reprit ainsi son discours : « Les Égyptiens les plus vertueux et les plus fidèles au roi étant les plus faibles, et voyant le roi mort, furent contraints de céder aux autres : on établit un autre roi nommé Termutis. Les Phéniciens, avec les troupes de l'île de Chypre, se retirèrent après avoir fait alliance avec le nouveau roi. Celui-ci rendit tous les prisonniers phéniciens; je fus compté comme étant de ce nombre. On me fit sortir de la tour; je m'embarquai avec les autres, et l'espérance commença à reluire au fond de mon cœur[2]. Un vent favorable remplissait déjà nos voiles[3]; les rameurs fendaient les ondes écumantes, la vaste mer était couverte de navires; les mariniers poussaient des cris de joie; les rivages d'Égypte s'enfuyaient loin de nous; les collines et les montagnes s'aplanissaient peu à peu[4]. Nous commencions à ne voir plus que le ciel et l'eau, pendant que le soleil, qui se levait, semblait faire sortir du sein de la mer ses feux étincelants : ses rayons doraient le sommet des montagnes que nous dé-

1. « Ingénument, » avec simplicité, sans chercher à déguiser ses fautes en exagérant sa vertu.

2. « L'espérance reluit; » c'est une clarté, un rayon qui glisse dans l'obscurité d'une prison et à travers les barreaux.

3. « Remplissait nos voiles : » ce verbe fait image ; la voile gonflée est comme creusée et remplie par le vent.

4. Toute cette peinture du navire qui s'éloigne et de la fuite successive de tous les objets du rivage est fidèlement rendue ; ce style coupé est à propos; il dé-

couvrions encore un peu sur l'horizon, et tout le ciel, peint d'un sombre azur, nous promettait une heureuse navigation [1].

« Quoiqu'on m'eût renvoyé comme étant Phénicien, aucun des Phéniciens avec qui j'étais ne me connaissait. Narbal, qui commandait dans le vaisseau où l'on me mit, me demanda mon nom et ma patrie. « De quelle ville de Phénicie êtes-vous? me » dit-il. — Je ne suis point de Phénicie, lui dis-je; mais les » Egyptiens m'avaient pris sur la mer dans un vaisseau de » Phénicie : j'ai demeuré longtemps captif en Égypte [2] comme » un Phénicien; c'est sous ce nom que j'ai longtemps souffert; » c'est sous ce nom qu'on m'a délivré. — De quel pays êtes- » vous donc? » reprit Narbal. — Alors je lui parlai ainsi : « Je » suis Télémaque, fils d'Ulysse, roi d'Ithaque en Grèce. Mon » père s'est rendu fameux entre tous les rois qui ont assiégé » la ville de Troie : mais les dieux ne lui ont pas accordé de » revoir sa patrie. Je l'ai cherché en plusieurs pays; la fortune » me persécute comme lui : vous voyez un malheureux qui » ne soupire qu'après le bonheur de retourner parmi les siens » et de trouver son père [3]. »

« Narbal me regardait avec étonnement, et il crut apercevoir en moi je ne sais quoi d'heureux qui vient des dons du ciel [4], et qui n'est point dans le commun des hommes. Il était naturellement sincère et généreux; il fut touché de mon malheur, et me parla avec une confiance que les dieux lui inspirèrent pour me sauver d'un grand péril.

« Télémaque, je ne doute point, me dit-il, de ce que vous » me dites, et je ne saurais en douter; la douleur et la vertu » peintes sur votre visage ne me permettent pas de me défier » de vous : je sens même que les dieux, que j'ai toujours servis,

tache les objets avant de les montrer qui disparaissent. — « Ecumantes, s'enfuyaient, s'aplanissaient. » Ces mots, à la fin des incises, sont d'un effet pittoresque.

1. Quel magnifique lever du soleil en mer! Ici encore Fénelon a heureusement imité Virgile :

Postera vix summos spargebat lumine [montes
Orta dies. (*Æn.*, l. XII, v. 113.)

« Le jour en se levant dorait de ses » feux le faîte des montagnes.» L'auteur français nous montre le navire nageant entre le ciel et l'eau; c'est Virgile encore : « de toutes parts le ciel, de toutes parts la mer; » *cœlum undique et undique pontus* (*Æn.*, l. III, 193). Et Homère :

Ἀλλ' ὅτε δὴ τὴν νῆσον ἐλείπομεν, οὐδέ τις ἄλλη
Φαίνετο γαιάων, ἀλλ' οὐρανὸς ἠδὲ θάλασσα.
(*Odys.* XII, 403.)

« Mais quand nous eûmes quitté l'île, » et qu'aucune terre n'était plus en vue, » mais seulement le ciel et la terre. »

2. « J'ai demeuré captif; » *j'ai* pour *je suis*. On ne s'exprimerait plus ainsi aujourd'hui.

3. La réponse de Télémaque est d'une touchante simplicité : « Le bonheur de retourner parmi les siens et de trouver son père. » Les héros antiques, amenés à dire ce qu'ils sont, se glorifient eux-mêmes. Énée dans Virgile :

Sum plus Æneas... fama super æthera notus.
(*Æn.*, I, v. 378-9.)

« Je suis le pieux Enée, dont la renom- » mée s'étend jusqu'au ciel. » Télémaque ne parle pas ainsi; quand on lui demande qui il est, il répond en se glorifiant non de lui-même, mais d'Ulysse, son père.

4. Tour de phrase élégant.

» vous aiment, et qu'ils veulent que je vous aime aussi comme » si vous étiez mon fils. Je vous donnerai un conseil salutaire; » et pour récompense je ne vous demande que le secret [1]. — » Ne craignez point, lui dis-je, que j'aie aucune peine à me » taire sur les choses que vous voudrez me confier : quoique » je sois si jeune, j'ai déjà vieilli dans l'habitude [2] de ne dire » jamais mon secret, et encore plus de ne trahir jamais [3], sous » aucun prétexte, le secret d'autrui. — Comment avez-vous » pu, me dit-il, vous accoutumer au secret dans une si grande » jeunesse? Je serai ravi [4] d'apprendre par quel moyen vous » avez acquis cette qualité [5], qui est le fondement de la plus sage » conduite, et sans laquelle tous les talents sont inutiles. »

« Quand Ulysse, lui dis-je, partit pour aller au siége de Troie, » il me prit sur ses genoux et entre ses bras [6] (c'est ainsi qu'on » me l'a raconté) : après m'avoir baisé tendrement, il me dit » ces paroles, quoique je ne pusse les entendre : — O mon fils! » que les dieux me préservent de te revoir jamais; que plutôt » le ciseau de la Parque tranche le fil de tes jours lorsqu'il est » à peine formé [7], de même que le moissonneur tranche de sa » faux une tendre fleur qui commence à éclore [8]; que mes en» nemis te puissent écraser aux yeux de ta mère et aux miens, » si tu dois un jour te corrompre et abandonner la vertu [9]! » O mes amis! continua-t-il, je vous laisse ce fils qui m'est si » cher; ayez soin de son enfance : si vous m'aimez, éloignez de » lui la pernicieuse flatterie; enseignez-lui à se vaincre; qu'il » soit comme un jeune arbrisseau encore tendre, qu'on plie

1. « Secret, » *secretum*, de *secerno*, κρίνω, idée de ce qui est mis à part; *se* pour *seorsum*.

2. « Habitude, » manière d'être, de se posséder, *ratio se habendi*.

3. « Trahir, » livrer, *tradere*.

4. « Ravi ; » regardez comme les mots sont devenus hyperboliques dans l'usage; on est *ravi* d'une chose, c'est-à-dire égaré de joie, emporté hors de soi ; et, dans le fait, c'est une simple formule de politesse.

5. « Cette qualité, » le secret, dans le sens de « discrétion. »

6. « Il me prit sur ses genoux ; » souvenir de l'adieu d'Andromaque et d'Hector, quand le héros troyen prend son fils Astyanax entre ses bras, πῆλέ τε χερσίν. (*Il.*, VI.)

7. Il y avait trois Parques : Clotho, Lachésis, Atropos; elles habitaient les enfers où elles filaient avec la quenouille la vie de chaque mortel. C'est Atropos qui tenait le ciseau et coupait le fil fatal.

8. Virgile, sur Euryale mort (*En.*, l. IX, v. 435) :

Purpureus veluti cum flos succisus aratro.

« Comme une fleur pourprée a été tran» chée par la charrue. » Dans Virgile il s'agit d'un jeune homme, d'un héros déjà dans sa force, dans sa floraison; aussi l'épithète *purpureus* est-elle d'un grand effet. Dans Fénelon la situation n'est pas la même ; il s'agit d'un jeune enfant, « une tendre fleur qui vient d'éclore. »

9. Ce n'est pas ainsi que parlent les héros homériques. Ils disent à leur fils : « Puissé-je être mort, enseveli sous la terre, plutôt que te voir infidèle à ta gloire ou à la mienne! » ils ne disent pas : plutôt que de te voir « te corrompre et abandonner la vertu. » Ce langage de Fénelon est chrétien ; c'est la reine Blanche disant : « Mon fils, j'aimerais mieux vous voir mort que chargé d'un seul péché mortel. »

» pour le redresser. Surtout n'oubliez rien pour le rendre » juste, bienfaisant, sincère, et fidèle à garder un secret. Qui- » conque est capable de mentir est indigne d'être compté au » nombre des hommes; et quiconque ne sait pas se taire est » indigne de gouverner »

« Je vous rapporte ces paroles, parce que mon père a dû me les répéter souvent, et qu'elles ont pénétré jusqu'au fond de mon cœur; je me les redis souvent à moi-même. Les amis de mon père eurent soin de m'exercer de bonne heure au secret : j'étais encore dans la plus tendre enfance, et ils me confiaient déjà toutes les peines qu'ils ressentaient, voyant ma mère exposée à un grand nombre de téméraires qui voulaient l'épouser. Ainsi, on me traitait dès lors comme un homme raisonnable et sûr[1]; on m'entretenait secrètement des plus grandes affaires; on m'instruisait de tout ce qu'on avait résolu pour écarter ces prétendants. J'étais ravi qu'on eût en moi cette confiance : par là je me croyais déjà un homme fait. Jamais je n'en ai abusé; jamais il ne m'a échappé[2] une seule parole qui pût découvrir le moindre secret. Souvent les prétendants tâchaient de me faire parler, espérant qu'un enfant qui pourrait avoir vu ou entendu quelque chose d'important ne saurait pas se retenir; mais je savais bien leur répondre sans mentir, et sans leur apprendre ce que je ne devais pas dire.

Alors Narbal me dit : « Vous voyez, Télémaque, la puissance » des Phéniciens; ils sont redoutables à toutes les nations voi- » sines, par leurs innombrables vaisseaux : le commerce, qu'ils » font jusqu'aux colonnes d'Hercule[3], leur donne des ri- » chesses qui surpassent celles des peuples les plus florissants. » Le grand roi Sésostris, qui n'aurait jamais pu les vaincre par » mer, eut bien de la peine à les vaincre par terre, avec ses » armées qui avaient conquis tout l'Orient; il nous imposa un » tribut que nous n'avons pas longtemps payé[4] : les Phéniciens » se trouvaient trop riches et trop puissants pour porter pa- » tiemment le joug de la servitude[5]; nous reprîmes notre li- » berté. La mort ne laissa pas à Sésostris le temps de finir la

1. « Sûr, » à qui l'on pouvait se fier, offrant toute sécurité.

2. Locution aujourd'hui inusitée et incorrecte; on dirait : « il ne m'est échappé. »

3. Ce sont deux rochers: le premier est le mont Calpé, aujourd'hui Gibraltar, à la pointe de l'Espagne; le second est le mont Abyla, en Afrique. On a trouvé que ces deux montagnes, qui semblent fermer le détroit, ressemblaient assez à deux colonnes; selon la Fable, autrefois elles ne formaient qu'un seul bloc, et Hercule les avait partagées, pour creuser ainsi le détroit de Gadès (Gibraltar) et joindre l'Océan à la Méditerranée.

4. « Un tribut, » *tributum*, ce que chacun paye, *tribuit*. L'impôt, chez les Romains, se répartissait par tribus, *per tribus*, d'où le verbe *tribuere*.

5. La peine infamante, chez les Ro-

» guerre contre nous. Il est vrai que nous avions tout à crain» dre de sa sagesse encore plus que de sa puissance : mais, sa » puissance passant dans les mains de son fils, dépourvu de » toute sagesse, nous conclûmes que nous n'avions plus rien à » craindre. En effet, les Égyptiens, bien loin de rentrer » les armes à la main dans notre pays pour nous subjuguer » encore une fois, ont été contraints de nous appeler à leur » secours pour les délivrer [1] de ce roi impie et furieux. Nous » avons été leurs libérateurs. Quelle gloire ajoutée à la liberté » et à l'opulence des Phéniciens !

» Mais pendant que nous délivrons les autres, nous sommes » esclaves nous-mêmes. O Télémaque, craignez de tomber » dans les mains de Pygmalion notre roi : il les a trempées, » ces mains cruelles, dans le sang de Sichée, mari de Didon sa » sœur. Didon, pleine du désir de la vengeance, s'est sauvée de » Tyr avec plusieurs vaisseaux. La plupart de ceux qui aiment » la vertu et la liberté l'ont suivie : elle a fondé sur la côte » d'Afrique une superbe ville qu'on nomme Carthage [2]. Pyg» malion, tourmenté par une soif insatiable des richesses [3], se » rend de plus en plus misérable et odieux à ses sujets. C'est » un crime à Tyr que d'avoir de grands biens ; l'avarice le rend » défiant, soupçonneux, cruel ; il persécute les riches, et il » craint les pauvres. C'est un crime encore plus grand à Tyr » d'avoir de la vertu ; car Pygmalion suppose que les bons ne » peuvent souffrir ses injustices et ses infamies : la vertu le » condamne, il s'aigrit et s'irrite contre elle. Tout l'agite, » l'inquiète, le ronge ; il a peur de son ombre ; il ne dort » ni nuit ni jour : les dieux, pour le confondre, l'accablent » de trésors dont il n'ose jouir. Ce qu'il cherche pour être » heureux est précisément ce qui l'empêche de l'être. Il re» grette tout ce qu'il donne, et craint toujours de perdre ; il se

mains, était de passer sous le joug : une poutre transversale sur deux pieux. De là cette métaphore si souvent employée dans l'antiquité et, par suite, chez les modernes, « *subjuguer*, » mettre sous le joug, assujettir.

1. « Délivrer, libérateur, » lat. *liberare*, *libertas*, dont l'origine est *libra*, balance, réduction de l'idée de liberté à celle d'équilibre. Peut-être aussi est-ce l'impersonnel *libet*, idée de faire ce qui plaît.

2. C'est l'histoire imaginée par Virgile à l'aide d'un anachronisme. Énée arrive chez Didon, qui venait de fonder Carthage. On croit que cette ville avait été bâtie par les Tyriens avant la fuite de Didon, laquelle, selon les historiens, n'aurait régné à Carthage qu'au IXe siècle, environ deux cents ans après la guerre de Troie. — Carthage a été quelque temps la première ville de l'ancien monde, avant la prééminence de Rome. Elle fut renversée par le second Scipion l'Africain, deux cents ans avant Jésus-Christ. Rebâtie ensuite, elle eut de l'importance sous l'empire et fut détruite, au VIIe siècle, par l'invasion des Arabes. Ses ruines sont situées à douze kilom. de Tunis.

3. « Soif des richesses. » Pourquoi la soif plus que la faim ? parce que l'amour des richesses est comme un enivrement. Cependant Virgile a dit : *auri sacra fames*, non pas la soif, mais « la faim de l'or. » Cela est peut-être plus expressif.

» tourmente pour gagner. On ne le voit presque jamais; il est » seul, triste, abattu au fond de son palais : ses amis mêmes » n'osent l'aborder, de peur de lui devenir suspects. Une garde » terrible tient toujours des épées nues et des piques levées » autour de sa maison. Trente chambres qui communiquent les » unes aux autres, et dont chacune a une porte de fer avec six » gros verrous, sont le lieu où il se renferme; on ne sait ja- » mais dans laquelle de ces chambres il couche, et on assure » qu'il ne couche jamais deux nuits de suite dans la même, de » peur d'y être égorgé. Il ne connaît ni les doux plaisirs, ni » l'amitié encore plus douce, et si on lui parle de chercher la » joie, il sent qu'elle fuit loin de lui et qu'elle refuse d'entrer » dans son cœur. Ses yeux creux sont pleins d'un feu âpre et » farouche; ils sont sans cesse errants de tous côtés : il prête » l'oreille au moindre bruit, et se sent tout ému; il est pâle, » défait, et les noirs soucis sont peints sur son visage toujours » ridé. Il se tait, il soupire, il tire de son cœur de profonds gé- » missements, il ne peut cacher les remords qui déchirent ses » entrailles. Les mets les plus exquis le dégoûtent. Ses enfants, » loin d'être son espérance, sont le sujet de sa terreur : il en a » fait ses plus dangereux ennemis. Il n'a eu toute sa vie aucun » moment d'assuré; il ne se conserve qu'à force de répandre le » sang de tous ceux qu'il craint. Insensé, qui ne voit pas que » sa cruauté, à laquelle il se confie, le fera périr! Quelqu'un de » ses domestiques, aussi défiant que lui, se hâtera de délivrer » le monde de ce monstre [1].

» Pour moi, je crains les dieux : quoi qu'il m'en coûte, je serai » fidèle au roi qu'ils m'ont donné : j'aimerais mieux qu'il me » fît mourir, que de lui ôter la vie, et même que de manquer » à le défendre [2]. Pour vous, ô Télémaque, gardez-vous bien de » lui dire que vous êtes le fils d'Ulysse : il espérerait qu'Ulysse,

1. Ce portrait de Pygmalion est renommé; aucun des traits de l'avarice ne semble avoir été oublié. Quelle énergie dans ces mots : « Tout l'agite, l'inquiète, le ronge; il a peur de son ombre. » Et dans ceux-ci : « Il regrette tout ce qu'il donne. » Puis cette peinture : « Il est seul, triste, abattu, au fond de son palais. » On peut voir ici une gradation marquée; la tristesse est un sentiment habituel, mais l'abattement a une cause prochaine. — Un rayon soudain interrompt ces terreurs, dans cette phrase : « Il ne connaît ni les doux plaisirs... » — C'est un langage très-élégant que celui-ci : « La joie refuse d'entrer dans son cœur. » Ensuite reviennent les images effrayantes : « Ses yeux creux sont pleins d'un feu âpre et farouche, » et le style va croissant d'énergie jusqu'à la fin. — Pour ce trait : « Il ne se conserve qu'à force de répandre le sang de ceux qu'il craint, » voyez Racine dans *Britannicus* (act. IV, sc. III); il s'agit de Néron :

> Il vous faudra, seigneur, courir de crime en [crime,
> Soutenir vos rigueurs par d'autres cruautés,
> Et laver dans le sang vos bras ensanglantés.

L'expression du poëte tragique est une image qui touche au sublime.

2. L'opinion soutenue ici par Fénelon est que le roi légitime, quelque grands que soient ses forfaits, tenant la puissance de Dieu, est au-dessus des lois et des rébellions, et que ses sujets doivent le défendre quand même.

» retournant à Ithaque, lui payerait quelque grande somme » pour vous racheter, et il vous tiendrait en prison. »

II. « Quand nous arrivâmes à Tyr, je suivis le conseil de Narbal, et je reconnus la vérité de tout ce qu'il m'avait raconté. Je ne pouvais comprendre qu'un homme pût se rendre aussi misérable que Pygmalion me le paraissait. Surpris d'un spectacle si affreux et si nouveau pour moi, je disais en moi-même :—Voilà un homme qui n'a cherché qu'à se rendre heureux ; il a cru y parvenir par les richesses et par une autorité absolue : il possède tout ce qu'il peut désirer, et cependant il est misérable par ses richesses et par son autorité même. S'il était berger, comme je l'étais naguère, il serait aussi heureux que je l'ai été, il jouirait des plaisirs innocents de la campagne et en jouirait sans remords ; il ne craindrait ni le fer ni le poison, il aimerait les hommes, il en serait aimé : il n'aurait point ces grandes richesses qui lui sont aussi inutiles que du sable, puisqu'il n'ose y toucher, mais il jouirait librement des fruits de la terre, et ne souffrirait aucun véritable besoin. Cet homme paraît faire tout ce qu'il veut, mais il s'en faut bien qu'il ne le fasse : il fait tout ce que veulent ses passions féroces; il est toujours entraîné par son avarice, par sa crainte, par ses soupçons. Il paraît maître de tous les autres hommes; mais il n'est pas maître de lui-même, car il a autant de maîtres et de bourreaux qu'il a de désirs violents [1].

« Je raisonnais ainsi de Pygmalion sans le voir; car on ne le voyait point, et on regardait seulement avec crainte ces hautes tours qui étaient nuit et jour entourées de gardes, où il s'était mis lui-même comme en prison, se renfermant avec ses trésors. Je comparais ce roi invisible avec Sésostris si doux, si accessible, si affable, si curieux de voir les étrangers, si attentif à écouter tout le monde et à tirer du cœur des hommes la vérité qu'on cache aux rois. Sésostris, disais-je, ne craignait rien et n'avait rien à craindre; il se montrait à tous ses sujets comme à ses propres enfants : celui-ci craint tout et a tout à craindre. Ce méchant roi est toujours exposé à une mort funeste, même dans son palais inaccessible, au milieu de ses gardes; au contraire, le bon roi Sésostris était en sûreté au milieu de la foule des peuples, comme un bon père dans sa maison, environné de sa famille [2].

1. Tout à l'heure il a décrit la cruauté du tyran; ici il trace un tableau de son infortune :

Toujours punir, toujours trembler dans vos [projets,
Et pour vos ennemis compter tous vos sujets.
(Rac., *ibid.*)

2. On ne peut le nier, il y a ici des longueurs; l'auteur revient sur lui-même au sujet de la tyrannie de Pygmalion.

« Pygmalion donna ordre de renvoyer les troupes de l'île de Chypre qui étaient venues secourir les siennes à cause de l'alliance qui était entre les deux peuples. Narbal prit cette occasion de me mettre en liberté : il me fit passer en revue parmi les soldats chypriens, car le roi était ombrageux jusque dans les moindres choses. Le défaut des princes trop faciles et inappliqués est de se livrer avec une aveugle confiance à des favoris artificieux et corrompus. Le défaut de celui-ci était, au contraire, de se défier des plus honnêtes gens : il ne savait point discerner les hommes droits et simples qui agissent sans déguisement ; aussi n'avait-il jamais vu de gens de bien, car de telles gens ne vont point chercher un roi si corrompu. D'ailleurs il avait vu depuis qu'il était sur le trône, dans les hommes dont il s'était servi, tant de dissimulation, de perfidie et de vices affreux déguisés sous les apparences de la vertu, qu'il regardait tous les hommes, sans exception, comme s'ils eussent été masqués. Il supposait qu'il n'y a aucune sincère vertu sur la terre : ainsi il regardait tous les hommes comme étant à peu près égaux. Quand il trouvait un homme faux et corrompu, il ne se donnait point la peine d'en chercher un autre, comptant qu'un autre ne serait pas meilleur. Les bons lui paraissaient pires que les méchants les plus déclarés, parce qu'il les croyait aussi méchants et plus trompeurs [1].

« Pour revenir à moi, je fus confondu avec les Chypriens, et j'échappai à la défiance pénétrante du roi. Narbal tremblait, dans la crainte que je ne fusse découvert : il lui en eût coûté la vie, et à moi aussi. Son impatience de nous voir partir était incroyable : mais les vents contraires nous retinrent assez longtemps à Tyr.

« Je profitai de ce séjour pour connaître les mœurs des Phéniciens, si célèbres dans toutes les nations connues. J'admirais l'heureuse situation de cette grande ville, qui est au milieu de la mer, dans une île. La côte voisine est délicieuse par sa fertilité, par les fruits exquis qu'elle porte, par le nombre des villes et des villages qui se touchent presque, enfin par la douceur de son climat ; car les montagnes mettent cette côte à l'abri des vents brûlants du midi, et elle est rafraîchie par le vent du nord qui souffle du côté de la mer [2]. Ce pays est au

1. Il y a de la profondeur dans ces réflexions. Si les rois sont cruels et défiants, c'est que, accoutumés à l'adulation, ils ont appris à mépriser les hommes. Ils voient, comme le dit Fénelon avec énergie, « un masque sur les « traits de tous ceux qui les approchent, » et cela « sans exception. » Pour eux, il n'y a point de gens honnêtes et vertueux. Pour trouver de telles gens, il faudrait les chercher en dehors de la foule qui se presse pour aduler le tyran. Dans un homme bon ils ne voient qu'un pervers jouant la bonté, « aussi méchant et plus trompeur. »

2. On a toujours cité ce tableau de l'ancienne Tyr comme un chef-d'œuvre de style descriptif.

pied du Liban, dont le sommet fend les nues et va toucher les astres[1]; une glace éternelle couvre son front; des fleuves pleins de neige tombent, comme des torrents, des pointes des rochers qui environnent sa tête[2]. Au-dessous, on voit une vaste forêt de cèdres antiques, qui paraissent aussi vieux que la terre où ils sont plantés, et qui portent leurs branches épaisses jusque vers les nues[3]. Cette forêt a sous ses pieds de gras pâturages dans la pente de la montagne. C'est là qu'on voit errer les taureaux qui mugissent, les brebis qui bêlent, avec leurs tendres agneaux qui bondissent sur l'herbe fraîche : là coulent mille divers ruisseaux d'une eau claire, qui distribuent l'eau partout. Enfin on voit au-dessous de ces pâturages le pied de la montagne qui est comme un jardin : le printemps et l'automne y règnent ensemble pour y joindre les fleurs et les fruits. Jamais ni le souffle empesté du midi, qui sèche et qui brûle tout, ni le rigoureux aquilon, n'ont osé effacer les vives couleurs qui ornent ce jardin[4].

« C'est auprès de cette belle côte que s'élève dans la mer l'île où est bâtie la ville de Tyr. Cette grande ville semble nager au-dessus des eaux, et être la reine de toute la mer. Les marchands y abordent de toutes les parties du monde, et ses habitants sont eux-mêmes les plus fameux marchands qu'il y ait dans l'univers. Quand on entre dans cette ville, on croit d'abord que ce n'est point une ville qui appartienne à un peuple particulier, mais qu'elle est la ville commune de tous les peuples et le centre de leur commerce. Elle a deux grands môles[5], semblables à deux bras, qui s'avancent dans la mer, et qui embrassent un vaste port où les vents ne peuvent entrer[6]. Dans ce port on voit comme une forêt de mâts[7] de navires, et ces navires sont si nombreux qu'à peine peut-on découvrir la mer qui les porte. Tous les citoyens s'appliquent au com-

1. Le Liban est une chaîne de montagnes en Syrie, dans la direction d'Alep, Damas, Tripoli et Acre; Tyr était à l'extrémité de la chaîne, un peu en dehors. Elle a des sommets très-élevés.

2. On dit que les plus hautes crêtes du Liban s'élèvent à près de 5,000 mètres. C'est une région très-pittoresque, où l'on trouve en effet des neiges, des ruisseaux qui se précipitent, et tous les accidents d'une nature alpestre.

3. Les pentes du Liban sont le pays des cèdres; c'est du Liban que Salomon fit venir les bois employés à la construction du temple de Jérusalem.

4. Fénelon ne se lasse jamais quand il faut décrire des sites champêtres; il avait un sentiment admirable de la nature et il excellait à la peindre. Cette description des plus beaux sites du Liban se rapporte assez à la campagne qui environne Damas, et dont les beautés ont été décrites par un grand nombre de voyageurs.

5. « Un môle, » du latin *moles*, masse. On appelle ainsi une jetée en pierres qui se prolonge dans la mer, et contre laquelle les flots viennent se briser dans les gros temps.

6. Le mouvement commercial de la ville de Tyr est supérieurement peint dans ce passage, d'ailleurs tout à fait conforme aux traditions historiques.

7. « Mât, » un mot germ. angl. *mast*

merce, et leurs grandes richesses ne les dégoûtent jamais du travail nécessaire pour les augmenter. On y voit de tous côtés le fin lin d'Égypte, et la pourpre tyrienne deux fois teinte [1], d'un éclat merveilleux; cette double teinture est si vive, que le temps ne peut l'effacer : on s'en sert pour des laines fines, qu'on rehausse d'une broderie d'or et d'argent [2]. Les Phéniciens font le commerce de tous les peuples jusqu'au détroit de Gadès [3], et ils ont même pénétré dans le vaste océan qui environne toute la terre. Ils ont fait aussi de longues navigations sur la mer Rouge [4]; et c'est par ce chemin qu'ils vont chercher, dans des îles inconnues, de l'or, des parfums et divers animaux qu'on ne voit point ailleurs [5].

« Je ne pouvais rassasier mes yeux du spectacle magnifique de cette grande ville où tout était en mouvement. Je n'y voyais point, comme dans les villes de la Grèce, des hommes oisifs et curieux, qui vont chercher des nouvelles dans la place publique, ou regarder les étrangers qui arrivent sur le port [6]. Les hommes y sont occupés à décharger leurs vaisseaux, à transporter leurs marchandises ou à les vendre; à ranger leurs magasins, et à tenir un compte exact de ce qui leur est dû par les négociants étrangers [7]. Les femmes ne cessent jamais ou de filer les laines, ou de faire des dessins de broderie, ou de plier les riches étoffes.

« D'où vient, disais-je à Narbal, que les Phéniciens se sont » rendus les maîtres du commerce de toute la terre, et qu'ils » s'enrichissent ainsi aux dépens de tous les autres peuples ? » — Vous le voyez, me répondit-il ; la situation de Tyr est heu- » reuse pour le commerce. C'est notre patrie qui a la gloire

1. « Et la pourpre tyrienne deux fois teinte. »

Induerat Tyrio bis tinctam murice lanam.
(Ov., *Fast.*, l. II, v. 107.)

« Il avait revêtu un manteau de laine deux » fois teinte dans la pourpre de Tyr. » — La pourpre, liqueur colorante provenant d'une coquille que les anciens appelaient *murex*. Tyr faisait un grand commerce de pourpre. — De nos jours on obtient la couleur pourpre (rouge foncé) au moyen d'autres substances.

2. « Rehaussé d'une broderie d'or, » parce qu'en effet la broderie forme comme un relief sur l'étoffe. — L'art de la broderie est très-ancien. On en voit des exemples dans Homère, où il est parlé plus d'une fois de *peplum* brodé.

3. Le détroit de Gadès, maintenant Gibraltar. Gadès est l'ancien nom de Cadix, dans une petite île, près du continent, sur l'embouchure du Guadalquivir, ancien fleuve Bétis.

4. Grand golfe, appelé aussi golfe Arabique parce qu'il est situé entre l'Égypte et l'Arabie. A son extrémité nord se trouve l'isthme de Suez qui le sépare de la Méditerranée. Depuis que l'isthme de Suez a été ouvert, la mer Rouge est devenue le grand canal des deux mers.

5. Il est difficile de déterminer tous les lieux où les Phéniciens avaient des comptoirs; on sait seulement qu'ils en possédaient sur les côtes d'Afrique, aux Canaries (Hespérides), et sur les côtes de l'océan Atlantique.

6. Évidente allusion à un passage de la 1re Philippique, où l'orateur (Démosthène) raille amèrement et éloquemment les Athéniens de leurs habitudes de promeneurs et de nouvellistes sur l'Agora.

7. Les différentes occupations du commerce sont bien déterminées ici : achats et transports, ventes, tenue des livres de commerce.

» d'avoir inventé la navigation : les Tyriens furent les premiers, » s'il en faut croire ce qu'on raconte de la plus obscure anti- » quité, qui domptèrent les flots, longtemps avant l'âge de Ti- » phys et des Argonautes tant vantés dans la Grèce [1]; ils fu- » rent, dis-je, les premiers qui osèrent se mettre dans un frêle » vaisseau à la merci des vagues et des tempêtes [2], qui son- » dèrent les abîmes de la mer, qui observèrent les astres loin » de la terre, suivant la science des Égyptiens et des Babylo- » niens [3], enfin qui réunirent tant de peuples que la mer avait » séparés [4]. Les Tyriens sont industrieux [5], patients, laborieux, » propres, sobres [6] et ménagers [7]; ils ont une exacte police; ils » sont parfaitement d'accord entre eux ; jamais peuple n'a été » plus constant, plus sincère, plus fidèle, plus sûr, plus com- » mode [8] à tous les étrangers. Voilà, sans aller chercher d'au- » tres causes, ce qui leur donne l'empire de la mer, et qui fait » fleurir dans leurs ports un si utile commerce [9]. Si la division » et la jalousie se mettaient entre eux ; s'ils commençaient à » s'amollir dans les délices et dans l'oisiveté ; si les premiers » de la nation méprisaient le travail et l'économie ; si les arts » cessaient d'être en honneur dans leur ville ; s'ils manquaient » de bonne foi envers les étrangers ; s'ils altéraient tant soit » peu les règles d'un commerce libre ; s'ils négligeaient leurs » manufactures, et s'ils cessaient de faire les grandes avances » qui sont nécessaires pour rendre leurs marchandises parfai- » tes, chacune dans son genre, vous verriez bientôt tomber » cette puissance que vous admirez [10]. »

1. Les Argonautes, sous la conduite de Jason, allèrent en Colchide, à la conquête de la Toison d'or. Leur nom vient du navire Argo, dont Tiphys était le pilote.

2. C'est encore un passage d'Horace qui a inspiré cette phrase de Fénelon :

Illi robur et æs triplex
Circa pectus erat, qui fragilem truci
Commisit pelago ratem.
(L. I, Od. III.)

« Il avait un chêne et un triple airain » autour de la poitrine, celui qui, le pre- » mier, confia un fragile vaisseau aux » périls de la mer. » Mais la pensée de Fénelon est plus grave que celle du poëte antique. En effet, il n'y a, dans les vers d'Horace, qu'une invective poétique et sans portée contre la navigation. Fénelon, au contraire, admire les Phéniciens dans leur témérité même ; ils ont ouvert les voies à la civilisation du monde, non-seulement en plaçant des vaisseaux sur les mers pour des voyages de long cours, mais en soumettant les abîmes et le ciel à leurs calculs.

3. Les Égyptiens et les Babyloniens sont regardés, particulièrement dans Hérodote, comme les inventeurs de l'astronomie.

4. Horace aussi appelle l'Océan *dissociabilis*, qui sépare les régions ; Fénelon associe les deux idées contradictoires : l'Océan réunit et sépare.

5. « Industrieux, » *industria*, habileté, activité ; de *indu struere ;* l'idée de l'industrie est celle de dresser sur le sol, chez soi, *indu*.

6. « Sobre, » *sobrius*, *sine ebrietate*, c'est l'idée principale de la sobriété.

7. « Ménager, » qui sait bien conduire sa maison ; basse latinité, *mainadgium*, *mansionem agere*.

8. « Commode, » facile à vivre, *commodus*, idée de modération, de mesure dans la conduite de la vie.

9. « Le commerce qui *fleurit* dans le port, » image faible.

10. Fénelon aborde toutes les questions d'administration politique ; ici il traite du commerce et des lois qui doivent le régir. Ce grand penseur est le *partisan*

« Mais expliquez-moi, lui disais-je, les vrais moyens d'établir » un jour à Ithaque un pareil commerce. — Faites, me répon » dit-il, comme on fait ici ; recevez bien et facilement tous les » étrangers; faites-leur trouver dans vos ports la sûreté, la com» modité, la liberté entière; ne vous laissez jamais entraîner » ni par l'avarice ni par l'orgueil. Le vrai moyen de gagner » beaucoup est de ne vouloir jamais trop gagner, et de savoir » perdre à propos [1]. Faites-vous aimer par tous les étrangers ; » souffrez même quelque chose d'eux; craignez d'exciter leur » jalousie par votre hauteur: soyez constant dans les règles du » commerce; qu'elles soient simples et faciles; accoutumez » vos peuples à les suivre inviolablement; punissez sévèrement » la fraude, et même la négligence ou le faste des marchands » qui ruinent le commerce en ruinant les hommes qui le font. » Surtout n'entreprenez jamais de gêner le commerce pour le » tourner selon vos vues. Il faut que le prince ne s'en mêle » point, de peur de le gêner, et qu'il en laisse tout le profit à » ses sujets qui en ont la peine; autrement il les découragera : » il en tirera assez d'avantages par les grandes richesses qui » entreront dans ses États. Le commerce est comme certaines » sources : si vous voulez détourner leur cours, vous les faites » tarir [2]. Il n'y a que le profit et la commodité qui attirent les » étrangers chez vous; si vous leur rendez le commerce moins » commode et moins utile, ils se retirent insensiblement et ne » reviennent plus, parce que d'autres peuples, profitant de » votre imprudence [3], les attirent chez eux et les accoutument » à se passer de vous. Il faut même vous avouer que depuis » quelque temps la gloire de Tyr est bien obscurcie. Oh! si vous » l'aviez vue, mon cher Télémaque, avant le règne de Pygma» lion, vous auriez été bien plus étonné! Vous ne trouvez plus » maintenant ici que les tristes restes d'une grandeur qui me» nace ruine. O malheureuse Tyr! en quelles mains es-tu tom» bée! autrefois la mer t'apportait le tribut de tous les peuples » de la terre [4].

« Pygmalion craint tout, et des étrangers et de ses sujets. Au

absolu de la liberté du commerce : il ne veut pas que le « prince s'en mêle. » C'est le système de la libre concurrence, du progrès indéfini de la production. Il conclut que, pour un peuple commerçant, toute la puissance consiste dans la constante supériorité de ses produits. — Faut-il croire que, dans ce bel idéal de la conduite d'un gouvernement par rapport au commerce, Fénelon ait eu en vue les Hollandais, qui étaient les Tyriens du XVII[e] siècle, et qu'il ait combattu le monopole, système adopté par l'Espagne ?

1. C'est là une maxime non plus d'*économie politique*, mais d'excellente pratique dans le détail du commerce.

2. « Sources, cours, tarir ; » images suivies comme une allégorie, et qui s'appliquent très-bien au commerce qui en effet est le canal de la richesse publique.

3. « Imprudent, » le même qu'imprévoyant ; *imprudens* pour *improvidens*.

4. Mouvement patriotique ; grande image et noble idée.

» lieu d'ouvrir, suivant notre ancienne coutume, ses ports à
» toutes les nations les plus éloignées, dans une entière liberté,
» il veut savoir le nombre des vaisseaux qui arrivent, leur pays,
» les noms des hommes qui y sont, leur genre de commerce, la
» nature et le prix de leurs marchandises et le temps qu'ils
» doivent demeurer ici. Il fait encore pis, car il use de super-
» cherie pour surprendre les marchands et pour confisquer
» leurs marchandises. Il inquiète les marchands qu'il croit les
» plus opulents; il établit, sous divers prétextes, de nouveaux
» impôts. Il veut entrer lui-même dans le commerce, et tout le
» monde craint d'avoir quelque affaire avec lui. Ainsi le com-
» merce languit; les étrangers oublient peu à peu le chemin
» de Tyr, qui leur était autrefois si doux : et, si Pygmalion ne
» change de conduite, notre gloire et notre puissance seront
» bientôt transportées à quelque autre peuple mieux gouverné
» que nous [1]. »

« Je demandai ensuite à Narbal comment les Tyriens s'étaient rendus si puissants sur la mer : car je voulais n'ignorer rien de tout ce qui sert au gouvernement d'un royaume. — « Nous
» avons, me répondit-il, les forêts du Liban qui fournissent le
» bois des vaisseaux; et nous les réservons avec soin pour cet
» usage : on n'en coupe jamais que pour les besoins publics.
» Pour la construction des vaisseaux, nous avons l'avantage
» d'avoir des ouvriers habiles. — Comment, lui disais-je, avez-
» vous pu faire pour trouver ces ouvriers? »

« Il me répondait : « Ils se sont formés peu à peu dans le pays.
» Quand on récompense bien ceux qui excellent dans les arts,
» on est sûr d'avoir bientôt des hommes qui les mènent à leur
» dernière perfection ; car les hommes qui ont le plus de sa-
» gesse et de talent ne manquent point de s'adonner aux arts
» auxquels les grandes récompenses sont attachées. Ici on
» traite avec honneur tous ceux qui réussissent dans les arts et
» dans les sciences utiles à la navigation. On considère un bon
» géomètre; on estime [2] fort un habile astronome, on comble
» de biens un pilote qui surpasse les autres dans sa fonction : on
» ne méprise point un bon charpentier ; au contraire, il est

1. On ne pouvait mieux marquer le rapport d'un bon commerce et d'un bon gouvernement. L'auteur fait très-bien voir les moyens par lesquels un gouvernement soupçonneux et tyrannique peut tarir les sources du commerce, ou du moins le faire languir, en lui fermant l'importation ou l'exportation. Il est fort possible que ce passage ait été un de ceux qui ont pu déplaire le plus à Louis XIV et qui faisaient appeler le grand écrivain *un bel esprit chimérique*.

2. « On considère, » c.-à-d. on estime. *Considerare*, regarder les astres, *sidera* ; souvenirs de l'ancienne astrologie, l'action de chercher sa science dans l'étude des astres, d'où le sens général d'*examiner*. — « Estimer, *æstimare* (æs), donner son prix, sa valeur en argent, pris au sens moral.

» bien payé et bien traité [1]. Les bons rameurs même ont des » récompenses sûres et proportionnées à leurs services; on les » nourrit bien; on a soin d'eux quand ils sont malades; en » leur absence, on a soin de leurs femmes et de leurs enfants: » s'ils périssent dans un naufrage, on dédommage leurs famil- » les; on renvoie chez eux ceux qui ont servi un certain temps. » Ainsi on en a autant qu'on en veut : le père est ravi d'élever » son fils dans un si bon métier [2]; et, dès sa plus tendre jeu- » nesse, il se hâte de lui enseigner à manier la rame, à tendre » les cordages, à mépriser les tempêtes. C'est ainsi qu'on mène » les hommes, sans contrainte, par la récompense et par le » bon ordre [3]. L'autorité seule ne fait jamais bien; la soumis- » sion des inférieurs ne suffit pas : il faut gagner les cœurs [4], » et faire trouver aux hommes leur avantage pour les choses » où l'on veut se servir de leur industrie. »

III. « Après ce discours, Narbal me mena visiter tous les magasins, les arsenaux [5], et tous les métiers [6] qui servent à la construction [7] des navires. Je demandais le détail des moindres choses, et j'écrivais tout ce que j'avais appris, de peur d'oublier [8] quelque circonstance utile.

« Cependant Narbal, qui connaissait Pygmalion et qui m'aimait, attendait avec impatience mon départ, craignant que

1. Ici l'auteur entre dans tous les détails d'une bonne administration. Il veut qu'on relève, qu'on honore les savants, les artistes et même les artisans. « On ne méprise point un bon charpentier; il est bien payé et bien traité. » Le charpentier, *carpentarius*, celui qui, dans l'origine, faisait des chars, *carpenta*. Ce mot a été ensuite pris dans le sens de *tignarius*, l'ouvrier qui travaillait le gros bois et s'occupait plus généralement de ce qui regarde les charpentes de la toiture des maisons.

2. Le système égyptien qui forçait les fils de succéder à l'état de leur père était violent et faux; toutefois il est raisonnable d'encourager les fils à suivre la profession de leurs parents. Le fils a plus de chance de réussir dans l'état paternel que dans une autre condition. L'esprit de famille s'entretient aussi beaucoup mieux quand le père, au lieu d'engager son fils dans une profession qu'il ignore, est heureux de lui enseigner celle qu'il connaît.

3. Trois moyens pour gouverner les hommes: 1° « la contrainte, » avec laquelle on pousse sans conduire; 2° « la récompense, » qui attire, qui encourage et donne des ailes; 3° « le bon ordre, » le sentiment du devoir et la nécessité de remplir son emploi dans la société, *quâ parte locatus es in re*, dit un poëte latin: quelle que soit la position dans laquelle Dieu a pu vous placer. — Remarquez « récompense, » ce qui sert de compensation au travail; la récompense est donc chose due, une dette à payer (à peser, *pensare*).

4. « L'autorité seule ne fait jamais bien; » idée chère à Fénelon. Que faut-il encore? « gagner les cœurs. »

5. « Magasins, arsenaux; » dépôts de marchandises et dépôts de guerre; deux mots arabes.

6. « Metiers, » emploi, le même mot que ministère, par contraction de *ministerium*.

7. « Construction, » action de dresser, *struere*, avec le concours d'ouvriers plus ou moins nombreux (*cum*).

8. « Oublier, » *oblivisci*, effacer de la mémoire (*ob linire*). Les mots français, quand on se donne la peine d'étudier leur étymologie, c'est-à-dire le sens propre du mot d'où ils viennent, paraissent pleins d'images et de sens.

je ne fusse découvert par les espions du roi [1], qui allaient nuit et jour par toute la ville; mais les vents ne nous permettaient point encore de nous embarquer. Pendant que nous étions occupés à visiter curieusement le port et à interroger divers marchands, nous vîmes venir à nous un officier de Pygmalion, qui dit à Narbal: « Le roi vient d'apprendre d'un des capitaines » de vaisseaux qui sont revenus d'Égypte avec vous, que vous » avez mené d'Egypte un étranger qui passe pour Chyprien; le » roi veut qu'on l'arrête et qu'on sache certainement de quel » pays il est [2]; vous en répondrez sur votre tête [3]. » Dans ce moment, je m'étais un peu éloigné [4] pour regarder [5] de plus près les proportions que les Tyriens avaient gardées dans la construction d'un vaisseau presque neuf, qui était, disait-on, par cette proportion si exacte de toutes ses parties, le meilleur voilier [6] qu'on eût jamais vu dans le port; et j'interrogeais l'ouvrier qui avait réglé ces proportions [7].

« Narbal, surpris et effrayé, répondit: « Je vais chercher cet » étranger, qui est de l'île de Chypre. » Quand il eut perdu de vue cet officier, il courut vers moi pour m'avertir du danger [8] où j'étais. « Je ne l'avais que trop prévu, me dit-il, mon cher » Télémaque, nous sommes perdus! Le roi, que sa défiance » tourmente [9] jour et nuit, soupçonne que vous n'êtes pas de » l'île de Chypre; il ordonne qu'on vous arrête; il veut me faire » périr [10] si je ne vous mets entre ses mains. Que ferons-nous? » O dieux, donnez-nous la sagesse pour nous tirer de ce péril. » Il faudra, Télémaque, que je vous mène au palais du roi. » Vous soutiendrez que vous êtes Chyprien, de la ville d'Ama- » thonte, fils d'un statuaire de Vénus [11]. Je déclarerai que j'ai

1. « Espions, » l. *speculatores;* angl. *spy*, ceux qui examinent ce qui se passe. L'initiale *sp*, dans le sens de voir, de regarder, est dans toutes les langues du vaste rameau auquel appartient la langue française.

2. « Pays, » du latin *pagus*, bourg; d'où le mot « paysan, » habitant des campagnes. Le *pays* est primitivement la campagne en général; et, par restriction, le lieu de naissance.

3. « Sur votre tête. » Votre tête sera le gage; et si vous trahissez, elle tombera.

4. « Eloigné, » *longinquus;* on disait anciennement, *élongné*.

5. « Regarder; » all. *warten*, angl. *guard;* d'où les mots garant, garantir; l'idée première est celle de « faire attention veiller à. »

6. « Bon voilier, » vaisseau qui porte bien la voile, qui va vite et sans lutter contre le vent.

7. « Proportion, » l'ordre qu'observent entre elles les portions, les parties.

8. « Avertir du danger, » tourner mon esprit du côté du danger; *ad vertere*. « Danger, » de *damnum gerere*, ce qui peut causer du dommage.

9. « Tourmenter, » *tormentum*, idée de supplice qui fait tourner sans laisser de repos (*torquere*), par extension, au moral, *tourment;* l'esprit est tourmenté quand les soucis l'enserrent comme d'un tourbillon.

10. « Périr, » *perire*, quel est ce mot? aller à travers..., il faut suppléer un complément vague, qui n'est autre que la mort. Etymologiquement, périr est le même que « péril. »

11. « Amathonte, » ville située dans l'île de Chypre et bâtie par les Phéniciens. Elle était renommée pour son temple consacré à Vénus, comme Paphos et Idalie, autres villes de la même île. — Vénus

» connu autrefois votre père, et peut-être que le roi, sans ap-
» profondir davantage, vous laissera partir. Je ne vois plus
» d'autre moyen de sauver votre vie et la mienne. »

« Je répondis à Narbal : « Laissez périr un malheureux que
» le destin[1] veut perdre. Je sais mourir, Narbal, et je vous
» dois trop pour vouloir vous entraîner dans mon malheur. Je
» ne puis me résoudre[2] à mentir[3]; je ne suis pas Chyprien, et
» je ne saurais dire que je le suis. Les dieux voient ma sincé-
» rité : c'est à eux à conserver ma vie par leur puissance, s'ils le
» veulent, mais je ne veux point la sauver par un mensonge. »

« Narbal me répondit : « Ce mensonge, Télémaque, n'a rien
» qui ne soit innocent; les dieux mêmes ne peuvent le con-
» damner : il ne fait aucun mal à personne; il sauve la vie à
» deux innocents; il ne trompe le roi que pour l'empêcher de
» faire un grand crime. Vous poussez trop loin l'amour de la
» vertu et la crainte de blesser la religion. »

« Il suffit, lui disais-je, que le mensonge soit mensonge, pour
» n'être pas digne d'un homme qui parle en présence des
» dieux et qui doit tout à la vérité. Celui qui blesse la vérité
» offense les dieux et se blesse soi-même, car il parle contre sa
» conscience. Cessez, Narbal, de me proposer ce qui est indigne
» de vous et de moi. Si les dieux ont pitié[4] de nous, ils sau-
» ront bien nous délivrer; s'ils veulent nous laisser périr, nous
» serons, en mourant, les victimes de la vérité[5], et nous laisse-
» rons aux hommes l'exemple de préférer la vertu sans tache à
» une longue vie : la mienne n'est déjà que trop longue, étant
» si malheureuse. C'est vous seul, ô mon cher Narbal, pour qui
» mon cœur s'attendrit. Fallait-il que votre amitié pour un
» malheureux étranger vous fût si funeste[6] ? »

---

prenait, de l'île de Chypre, le nom de Cypris.

1. « Destin, » les Latins disaient *fatum*, ce qui a été dit et demeure irrévocable. Le mot français a emprunté le latin *destinare*, idée du but arrêté, qui doit être atteint nécessairement; rac. *stare*, ce qui demeure et ne saurait être renversé, *quod stat*.

2. « Me résoudre. » Que signifie ce mot dans son étymologie ? *Resolvere*, action de délier les difficultés, les objections.

3. « Mentir, » de *mens*, esprit; celui-là ment qui a dans l'esprit autre chose que ce qu'il dit.

4. Les Latins donnaient à leur mot *pietas* le double sens de pitié et de piété, pensant que la pitié envers les hommes était un acte de piété envers les dieux. — La charité chrétienne a aussi double acception, l'amour de Dieu et celui des hommes; mais la religion a relevé et manifesté ce qui n'était qu'un soupçon dans l'antiquité.

5. « Victime de la vérité; » on dirait très-bien : les martyrs de la vérité; mais ce mot est chrétien et ne peut s'employer que par assimilation avec les martyrs du christianisme au temps des persécutions. (Martyrs, c.-à-d. les témoins, ceux qui attestaient la vérité de la religion par leur sang versé.) Victime est un mot d'origine païenne, qui a passé dans l'usage moderne. Dans l'origine, on a offert aux dieux des victimes humaines, c'est-à-dire des ennemis vaincus, *victima, res victa* On dit : être victime de son dévouement, de sa vertu, etc. Ce mot emporte toujours l'idée du sacrifice corporel ou moral.

6. L'enseignement moral est ici très-élevé. Les anciens n'étaient pas aussi scrupuleux : dans Homère, Ulysse ne

« Nous demeurâmes longtemps dans cette espèce de combat ; mais enfin nous vîmes arriver un homme qui courait hors d'haleine ; c'était un autre officier du roi, qui venait de la part d'Astarbé. Cette femme était belle comme une déesse ; elle joignait aux charmes du corps tous ceux de l'esprit ; elle était enjouée, flatteuse, insinuante. Avec tant de charmes trompeurs, elle avait, comme les Sirènes [1], un cœur cruel et plein de malignité ; mais elle savait cacher ses sentiments corrompus, par un profond artifice. Elle avait su gagner le cœur de Pygmalion par sa beauté, par son esprit, par sa douce voix et par l'harmonie de sa lyre [2]. Pygmalion, aveuglé par un violent amour pour elle, avait abandonné la reine Topha, son épouse. Il ne songeait qu'à contenter toutes les passions de l'ambitieuse Astarbé ; l'amour de cette femme ne lui était guère moins funeste [3] que son infâme avarice [4]. Mais, quoiqu'il eût tant de passion pour elle, elle n'avait pour lui que du mépris et du dégoût ; elle cachait ses vrais sentiments et elle faisait semblant de ne vouloir vivre que pour lui, dans le même temps où elle ne pouvait le souffrir.

« Il y avait à Tyr un jeune Lydien nommé Malachon [5], d'une merveilleuse beauté, mais mou, efféminé, noyé dans les plaisirs. Il ne songeait qu'à conserver la délicatesse de son teint, qu'à peigner ses cheveux blonds flottants sur ses épaules, qu'à se parfumer, qu'à donner un tour gracieux aux plis de sa robe, enfin qu'à chanter ses amours sur sa lyre. Astarbé le vit ; elle l'aima et devint furieuse. Il la méprisa parce qu'il était passionné pour une autre femme ; d'ailleurs il craignit de s'exposer à la cruelle jalousie du roi. Astarbé, se sentant méprisée, s'abandonna à son ressentiment [6]. Dans son déses-

craint pas d'échapper à Polyphème par un mensonge. Fénelon, partant d'une tout autre morale, veut enseigner à son élève le haut prix de la vertu, et comment il ne faut pas la trahir pour sauver sa propre vie.

1. Les Sirènes, filles d'Achéloüs, étaient des divinités marines que l'on supposait habiter entre le golfe de Tarente et la mer d'Etrurie ; elles enchantaient par la douceur de leurs chants les navigateurs, au point qu'ils se jetaient à la mer où ils perdaient la vie.

2. « La lyre » fut le premier instrument à cordes inventé par les anciens. Elle était montée avec des cordes de lin ou de boyau ; sa forme était simple et plus tard devint variée ; la lyre en effet n'eut d'abord que trois cordes, mais elle se perfectionna par les progrès de la musique.

3. « Funeste, » ce qui est désastreux et peut produire la mort ; *funestus*, *funus*, s'explique par *funis*, corde, à cause de la matière de chanvre dont sont formés les flambeaux que l'on porte aux funérailles. On voit comme les mots du sens le plus vaste peuvent avoir une singulière origine.

4. « Infâme, » *infamis* (*in fari*), que l'on ne saurait dire.

5. « Malachon » paraît être un mot fabriqué par Fénelon du grec μαλακός, mou, efféminé.

6. « Ressentiment. » C'est le préfixe *re* qui donne à ce mot sa signification spéciale de haine ayant pour cause le tort qui a été fait sciemment à quelqu'un. C'est un sentiment gardé profondément, en arrière ; *repostum*, dit Virgile, telle est la valeur de *re*, *retro*.

poir, elle s'imagina [1] qu'elle pouvait faire passer Malachon pour l'étranger que le roi faisait chercher et qu'on disait qui était venu avec Narbal. En effet, elle le persuada à Pygmalion et corrompit tous ceux qui auraient pu le détromper. Comme il n'aimait point les hommes vertueux et qu'il ne savait point les discerner, il n'était environné que de gens intéressés, artificieux, prêts à exécuter ses ordres injustes et sanguinaires. De telles gens craignaient l'autorité d'Astarbé, et ils lui aidaient à tromper le roi, de peur de déplaire à cette femme hautaine qui avait toute sa confiance. Ainsi, Malachon, quoique connu pour Lydien [2] dans toute la ville, passa pour le jeune étranger que Narbal avait emmené d'Égypte; il fut mis en prison.

« Astarbé, qui craignit que Narbal n'allât parler au roi et ne découvrît son imposture, envoyait en diligence à Narbal cet officier, qui lui dit ces paroles : « Astarbé vous défend de » découvrir au roi quel est votre étranger; elle ne vous de» mande que le silence, et elle saura bien faire en sorte que le » roi soit content de vous; cependant, hâtez-vous de faire em» barquer avec les Chypriens le jeune étranger que vous avez » emmené d'Égypte, afin qu'on ne le voie plus dans la ville. » Narbal, ravi de pouvoir ainsi sauver sa vie et la mienne, promit de se taire, et l'officier, satisfait d'avoir obtenu ce qu'il demandait, s'en retourna rendre compte à Astarbé de sa commission.

« Narbal et moi nous admirâmes la bonté des dieux qui récompensaient notre sincérité et qui ont un soin si touchant de ceux qui hasardent tout pour la vertu. Nous regardions avec horreur un roi livré à l'avarice et à la volupté. Celui qui craint avec tant d'excès d'être trompé, disions-nous, mérite de l'être, et l'est presque toujours grossièrement. Il se défie des gens de bien, et il s'abandonne à des scélérats; il est le seul qui ignore ce qui se passe. Voyez Pygmalion : il est le jouet d'une femme sans pudeur. Cependant les dieux se servent du mensonge des méchants pour sauver les bons, qui aiment mieux perdre la vie que de mentir.

« En même temps, nous aperçûmes que les vents changeaient et qu'ils devenaient favorables aux vaisseaux de Chypre. « Les » dieux se déclarent, s'écria Narbal; ils veulent, mon cher Té» lémaque, vous mettre en sûreté : fuyez cette terre cruelle » et maudite! Heureux qui pourrait vous suivre jusque dans » les rivages les plus inconnus! heureux qui pourrait vivre

1. « S'imaginer, » se faire une illusion, mettre dans son esprit une image à la place d'une réalité.

2. « La Lydie, » province de l'Asie Mineure, est maintenant une partie de l'Anatolie; on la confondait avec la Méonie. Les Lydiens eurent leurs jours de prospérité, de puissance, sous Crésus.

» et mourir avec vous! Mais un destin sévère m'attache à cette » malheureuse patrie; il faut souffrir avec elle; peut-être » faudra-t-il être enseveli dans ses ruines; n'importe, pourvu » que je dise toujours la vérité et que mon cœur n'aime que » la justice. Pour vous, ô mon cher Télémaque, je prie les » dieux, qui vous conduisent comme par la main, de vous ac- » corder le plus précieux de tous leurs dons, qui est la vertu » pure et sans tache, jusqu'à la mort. Vivez, retournez en Itha- » que, consolez Pénélope, délivrez-la de ses téméraires amants. » Que vos yeux puissent voir, que vos mains puissent embras- » ser le sage Ulysse, et qu'il trouve en vous un fils qui égale sa » sagesse! Mais, dans votre bonheur, souvenez-vous du mal- » heureux Narbal, et ne cessez jamais de m'aimer[1]. »

« Quand il eut achevé ces paroles, je l'arrosai de mes larmes sans lui répondre; de profonds soupirs m'empêchaient de parler : nous nous embrassions en silence. Il me mena jusqu'au vaisseau : il demeura sur le rivage, et quand le vaisseau fut parti nous ne cessions de nous regarder tandis que nous pûmes nous voir[2]. »

Observations sur le troisième livre. — Le troisième livre sert de contraste au second. Après le tableau de la vie champêtre on voit les agitations de la vie civile : le tableau de la cité commerçante et celui d'une cour vicieuse et cruelle. L'auteur a mêlé, avec un grand art et une singulière variété de style, les descriptions de Tyr, du Liban, de la vaste mer, aux considérations qui tiennent à une science qu'on peut regarder comme postérieure à Fénelon, l'*économie politique.* — La morale occupe aussi une grande place dans ce livre, ou plutôt tout s'y rapporte. Les principales vertus qui y sont recommandées sont la discrétion, la simplicité du cœur, la générosité, cette vertu royale qui est ici enseignée comme contraste de l'avarice de Pygmalion, enfin l'amour de la vérité. *Les hommes n'ont pas le droit de racheter leur vie au prix d'un mensonge.*

1. On sent tout ce qu'il y a de pathétique dans ces adieux de Narbal au fils d'Ulysse; du reste, tout cela est chrétien : Narbal ne souhaite pas seulement le bonheur au jeune prince, il lui souhaite surtout la vertu, couronnée par la persévérance « jusqu'à la mort. » Fénelon reste toujours chrétien malgré ses fictions païennes.

2. On ne pouvait pas mieux peindre le tendre sentiment de deux amis, dont l'un demeure sur le rivage tandis que l'autre vogue déjà sur la mer. Il y a du charme dans l'opposition de ces deux verbes : « regarder, voir. »

LIVRE QUATRIÈME.

Sommaire. — I. Prudents conseils de Mentor; Télémaque continue son récit. — II. Traversée, songe de Télémaque; tempête, Télémaque sauve le navire; arrivée en Chypre. — III. Description de cette île et du temple de Vénus; le fils d'Ulysse retrouve Mentor, qui est devenu l'esclave du Syrien Hazaël. — IV. Départ pour la Crète; entretiens sublimes d'Hazaël et de Mentor; triomphe d'Amphitrite.

I. Calypso, qui avait été jusqu'à ce moment immobile[1] et transportée de plaisir en écoutant les aventures de Télémaque, l'interrompit pour lui faire prendre quelque repos. « Il est » temps, lui dit-elle, que vous alliez goûter la douceur du sommeil après tant de travaux. Vous n'avez rien à craindre ici; » tout vous est favorable. Abandonnez-vous donc à la joie; » goûtez la paix et tous les autres dons des dieux, dont vous » allez être comblé. Demain, quand l'Aurore avec ses doigts de » roses entr'ouvrira les portes dorées de l'Orient[2] et que les » chevaux du Soleil, sortant de l'onde amère, répandront les » flammes du jour[3] pour chasser devant eux toutes les étoiles » du ciel, nous reprendrons, mon cher Télémaque, l'histoire » de vos malheurs. Jamais votre père n'a égalé votre sagesse » et votre courage : ni Achille vainqueur d'Hector, ni Thésée revenu des enfers, ni même le grand Alcide qui a purgé la » terre de tant de monstres, n'ont fait voir autant de force et » de vertu que vous[4]. Je souhaite qu'un profond sommeil vous » rende cette nuit courte. Mais, hélas! qu'elle sera longue » pour moi! qu'il me tardera de vous revoir, de vous entendre,

1. « Immobile; » imité de Virgile :

Intentique ora tenebant.

« Attentifs, ils tenaient leurs visages (immobiles). » Ailleurs, le poëte latin représente la reine ayant les yeux fixés sur le héros, *defixa oculos*, et tout entière au récit qu'elle écoute.

2. Les poëtes antiques avaient personnifié l'aurore; ils en faisaient la messagère du soleil; elle présidait à la naissance du jour. — Les « doigts de roses, » expression poétique que l'on rencontre fréquemment dans Homère.

Ἦμος δ' ἠριγένεια φάνη ῥοδοδάκτυλος Ἠώς. (*Od.*, II, 1.)

« Lorsque parut l'Aurore matinale, aux » doigts de roses; » ainsi nommée parce qu'elle sème les roses sur sa route. — « Les portes dorées de l'Orient; » image plus moderne et non moins vive.

3. Selon les idées antiques, le Soleil était sur un char traîné par quatre coursiers vomissant des flammes; il chassait les Ténèbres, et le soir se retirait dans les flots auprès de son épouse, la déesse Thétis.

4. Les éloges de Calypso sont à dessein exagérés, et Mentor ne manquera pas de les réduire à leur juste valeur. Télémaque ne saurait consentir à se placer au-dessus de son père, au-dessus d'Achille, de Thésée et d'Hercule. — Voir plus haut notre note sur Achille et celle sur Hercule, nommé aussi Alcide, petit-fils d'Alcée, de ἀλκή, force. — Thésée, fils d'Egée, réunit les douze bourgades de l'Attique et fonda le royaume d'Athènes; il fut mis au rang des demi-dieux.

» de vous faire redire ce que je sais déjà, et de vous demander » ce que je ne sais pas encore ! Allez, mon cher Télémaque, » avec le sage Mentor, que les dieux vous ont rendu ; allez dans » cette grotte écartée, où tout est préparé pour votre repos. Je » prie Morphée [1] de répandre ses plus doux charmes sur vos » paupières appesanties, de faire couler une vapeur divine [2] » dans tous vos membres fatigués, et de vous envoyer des son- » ges légers, qui, voltigeant autour de vous, flattent vos sens » par les images les plus riantes, et repoussent loin de vous tout » ce qui pourrait vous réveiller trop promptement. »

La déesse conduisit elle-même Télémaque dans cette grotte séparée de la sienne. Elle n'était ni moins rustique ni moins agréable. Une fontaine, qui coulait dans un coin, y faisait un doux murmure qui appelait le sommeil [3]. Les nymphes y avaient préparé deux lits d'une molle verdure, sur lesquels elles avaient étendu deux grandes peaux, l'une de lion pour Télémaque, et l'autre d'ours pour Mentor [4]. »

Avant que de laisser fermer ses yeux au sommeil, Mentor parla ainsi à Télémaque : « Le plaisir de raconter vos histoires » vous a entraîné ; vous avez charmé la déesse en lui expliquant » les dangers dont votre courage et votre industrie vous ont » tiré : par là, vous n'avez fait qu'enflammer davantage son » cœur, et que vous préparer une plus dangereuse captivité. » Comment espérez-vous qu'elle vous laisse maintenant sortir » de son île, vous qui l'avez enchantée par le récit de vos aven- » tures ? L'amour d'une vaine gloire vous a fait parler sans pru- » dence. Elle s'était engagée à vous raconter des histoires et à » vous apprendre quelle a été la destinée d'Ulysse ; elle a » trouvé moyen de parler longtemps sans rien dire ; et elle vous » a engagé à lui expliquer tout ce qu'elle désire savoir : tel est

1. Morphée, dieu du sommeil, présidait aux songes, aux illusions revêtues de formes sensibles ; μορφή, *forma*.

2. « Les vapeurs divines » du sommeil sont une image naturelle, ordinaire dans la poésie antique. On la retrouve dans Virgile :

Tempus erat quo prima quies mortalibus ægris
Incipit, et dono divum gratissima serpit.
(*Æn.*, l. II, v. 268.)

« C'était le temps où le doux sommeil, » par un présent des dieux, se glisse » dans les membres des mortels fati- » gués. » L'idée de la vapeur est implicitement exprimée dans le verbe *serpit*, s'insinue.

3. Imité d'Ovide :

Cum murmure labens
Invitat somnos crepitantibus unda lapillis.
(Ovid., *Mét.*, l. XI, v. 604.)

« Une onde qui tombe avec un doux » murmure, sur un lit de cailloux... » Mais Fénelon est resté inférieur au poëte latin, surtout à cause de ce trait inélégant : « qui coulait dans un coin. »

4. Dans l'*Odyssée*, à la fin du premier livre, Homère décrit la couche de Télémaque préparée par sa nourrice Euryclée. Il y a là un détail plein de naïveté : « Le héros ouvre la porte de sa cham- » bre solidement construite, s'assied sur » sa couche et se dépouille de sa tunique » moelleuse. Il la remet entre les mains » de la prudente vieille, qui la plie et la » suspend à une cheville près du lit. »

» l'art des femmes flatteuses et passionnées. Quand est-ce, ô
» Télémaque, que vous serez assez sage pour ne parler jamais
» par vanité, et que vous saurez taire tout ce qui vous est
» avantageux, quand il n'est pas utile à dire ? Les autres admi-
» rent votre sagesse dans un âge où il est pardonnable d'en
» manquer : pour moi, je ne puis vous pardonner rien, je suis
» le seul qui vous connais et qui vous aime assez pour vous
» avertir de toutes vos fautes. Combien êtes-vous encore éloi-
» gné de la sagesse de votre père [1] ! »

— « Quoi donc ! répondit Télémaque, pouvais-je refuser à
» Calypso de lui raconter mes malheurs ? — Non, reprit Mentor,
» il fallait les lui raconter : mais vous deviez le faire en ne lui
» disant que ce qui pouvait lui donner de la compassion. Vous
» pouviez dire que vous aviez été, tantôt errant, tantôt captif
» en Sicile, et puis en Égypte. C'était lui dire assez, et tout le
» reste n'a servi qu'à augmenter le poison qui brûle déjà son
» cœur. Plaise aux dieux que le vôtre puisse s'en préserver ! —
» Mais que ferai-je donc ? continua Télémaque, d'un ton modéré
» et docile. — Il n'est plus temps, repartit Mentor, de lui cacher
» ce qui reste de vos aventures : elle en sait assez pour ne pou-
» voir être trompée sur ce qu'elle ne sait pas encore ; votre
» réserve [2] ne servirait qu'à l'irriter. Achevez donc demain de
» lui raconter tout ce que les dieux ont fait en votre faveur, et
» apprenez une autre fois à parler plus sobrement de tout ce
» qui peut vous attirer quelque louange [3]. » Télémaque reçut
avec amitié un si bon conseil, et ils se couchèrent.

Aussitôt que Phébus eut répandu ses premiers rayons sur la terre [4], Mentor, entendant la voix de la déesse qui appelait ses nymphes dans le bois, éveilla Télémaque. « Il est temps, lui-
» dit-il, de vaincre le sommeil. Allons retrouver Calypso : mais
» défiez-vous de ses douces paroles ; ne lui ouvrez jamais votre
» cœur ; craignez le poison flatteur de ses louanges. Hier elle
» vous élevait au-dessus de votre sage père, de l'invincible
» Achille, du fameux Thésée, d'Hercule devenu immortel. Sen-
» tîtes-vous combien cette louange est excessive ? Crûtes-vous
» ce qu'elle disait ? Sachez qu'elle ne le croit pas elle-même :
» elle ne vous loue qu'à cause qu'elle vous croit faible, et assez

1. Que ces paroles de Mentor sont nobles, graves, instructives, et quelles excellentes leçons pour un prince si facilement accessible à la flatterie !

2. « Réserve, » action de garder à part soi.

3. On voit ici l'éducation en pratique; un jeune homme imprudent, mais qui aime son gouverneur, ne repousse jamais les leçons, même sévères.

4. « Phébus, » surnom d'Apollon, signifie proprement le *dieu éclatant* ; φοῖβος, éclatant.

» vain pour vous laisser tromper par des louanges disproportionnées à vos actions. »

Après ces paroles, ils allèrent au lieu où la déesse les attendait. Elle sourit en les voyant, et cacha, sous une apparence de joie, la crainte et l'inquiétude qui troublaient son cœur, car elle prévoyait que Télémaque, conduit par Mentor, lui échapperait de même qu'Ulysse. « Hâtez-vous, dit-elle, mon » cher Télémaque, de satisfaire ma curiosité : j'ai cru, pendant » toute la nuit, vous voir partir de Phénicie et chercher une » nouvelle destinée dans l'île de Chypre. Dites-nous donc quel » fut ce voyage, et ne perdons pas un moment. » Alors on s'assit sur l'herbe semée de violettes, à l'ombre d'un bocage épais [1].

Calypso ne pouvait s'empêcher de jeter sans cesse des regards tendres et passionnés sur Télémaque, et de voir avec indignation que Mentor observait jusqu'aux moindres mouvements de ses yeux. Cependant toutes les nymphes en silence se penchaient pour prêter l'oreille, et faisaient une espèce de demi-cercle pour mieux voir et pour mieux écouter : les yeux de toute l'assemblée étaient immobiles et attachés sur le jeune homme [2]. Télémaque, baissant les yeux et rougissant avec beaucoup de grâce, reprit ainsi la suite de son histoire :

II. « A peine le doux souffle d'un vent favorable avait rempli nos voiles [3], que la terre de Phénicie disparut à nos yeux. Comme j'étais avec les Chypriens, dont j'ignorais les mœurs, je me résolus de me taire, de remarquer tout et d'observer toutes les règles de la discrétion pour gagner leur estime. Mais, pendant mon silence, un sommeil doux et puissant vint me saisir : mes sens étaient liés et suspendus ; je goûtais une paix et une joie profonde qui enivrait mon cœur [4].

« Tout à coup je crus voir Vénus qui fendait les nues dans son char volant conduit par deux colombes. Elle avait cette éclatante beauté, cette vive jeunesse, ces grâces tendres qui parurent en elle quand elle sortit de l'écume de l'Océan et qu'elle

1. L'auteur suspend à propos son récit pour rappeler au lecteur la situation actuelle, Télémaque dans l'île de Calypso et le péril qu'il y court.

2. La déesse et ses nymphes, formant un demi-cercle pour « mieux voir et mieux écouter, » tableau plein de grâce.

3. Neptunus ventis implevit vela secundis.
(*Æn.*, l. V.)

« Neptune a rempli les voiles d'un vent favorable. » C'est la même expression pittoresque et vraie.

4. Les effets du sommeil sont ici heureusement exprimés. Les sens sont « liés, » ne sont pas libres ; « suspendus, » par suite du lien qui arrête leur mouvement naturel. — « Profonde, » qui va jusqu'au fond du cœur, le pénètre tout entier, et « l'enivre. » Beau langage.

éblouit les yeux de Jupiter même [1]. Elle descendit tout à coup d'un vol rapide jusqu'auprès de moi, me mit en souriant la main sur l'épaule, et, me nommant par mon nom, prononça ces paroles: « Jeune Grec, tu vas entrer dans mon empire; tu » arriveras bientôt dans cette île fortunée où les plaisirs, les ris » et les jeux folâtres naissent sous mes pas. Là, tu brûleras des » parfums sur mes autels; là, je te plongerai dans un fleuve de » délices. Ouvre ton cœur aux plus douces espérances, et garde-» toi bien de résister à la plus puissante de toutes les déesses, » qui veut te rendre heureux. »

« En même temps j'aperçus l'enfant Cupidon, dont les petites ailes s'agitant le faisaient voler autour de sa mère [2]. Quoiqu'il eût sur son visage la tendresse, les grâces et l'enjouement de l'enfance, il avait je ne sais quoi dans ses yeux perçants qui me faisait peur. Il riait en me regardant; son ris était malin, moqueur et cruel. Il tira de son carquois d'or la plus aiguë de ses flèches, il banda son arc et allait me percer, quand Minerve se montra soudainement pour me couvrir de son égide. Le visage de cette déesse n'avait point cette beauté molle et cette langueur passionnée que j'avais remarquées dans le visage et dans la posture de Vénus. C'était au contraire une beauté simple, négligée, modeste; tout était grave, vigoureux, noble, plein de force et de majesté. La flèche de Cupidon, ne pouvant percer l'égide, tomba par terre. Cupidon, indigné, en soupira amèrement; il eut honte de se voir vaincu [3]. « Loin d'ici, s'écria Mi-» nerve, loin d'ici, téméraire enfant ! tu ne vaincras jamais que » des âmes lâches, qui aiment mieux tes honteux plaisirs que » la sagesse, la vertu et la gloire [4]. » A ces mots, l'Amour irrité s'envola; et Vénus remontant vers l'Olympe, je vis longtemps son char avec ses deux colombes dans une nuée d'or et d'azur: puis elle disparut. En baissant mes yeux vers la terre, je ne retrouvai plus Minerve.

« Il me sembla que j'étais transporté dans un jardin délicieux, tel qu'on dépeint les Champs-Élysées. En ce lieu je reconnus Mentor, qui me dit : « Fuyez cette cruelle terre, cette

1. Vénus, la déesse de la beauté, était en effet représentée sur un char traîné par des colombes; on la supposait sortie de l'écume de la mer, et c'est pour cela qu'elle était appelée Aphrodite (ἀφρός, écume). Elle était fille du Ciel, le plus ancien dieu avant Jupiter et Saturne.

2. Le fils de Vénus, la personnification de l'amour sensible, *cupido*, désir; il était représenté les yeux bandés, portant un carquois et des flèches, avec un arc dans les mains.

3. Scène mythologique et allégorique, écrite avec une rare distinction.

4. Cette morale est belle; cependant elle est resserrée dans des limites assez étroites par la fiction mythologique. La vraie sagesse ne donnerait pas la gloire humaine, cette grande vanité, comme le motif le plus fort de combattre et de vaincre les passions.

« île empestée où l'on ne respire que la volupté. La vertu la « plus courageuse y doit trembler, et ne se peut sauver qu'en « fuyant. » Dès que je le vis, je voulus me jeter à son cou pour l'embrasser ; mais je sentais que mes pieds ne pouvaient se mouvoir, que mes genoux se dérobaient sous moi, et que mes mains, s'efforçant de saisir Mentor, cherchaient une ombre vaine qui m'échappait toujours[1]. Dans cet effort, je m'éveillai et je sentis que ce songe mystérieux était un avertissement divin. Je me sentis plein de courage contre les plaisirs, et de défiance contre moi-même pour détester la vie molle des Chypriens. Mais ce qui me perça le cœur fut que je crus que Mentor avait perdu la vie, et qu'ayant passé les ondes du Styx, il habitait l'heureux séjour des âmes justes.

« Cette pensée me fit répandre un torrent de larmes. On me demanda pourquoi je pleurais. « Les larmes, répondis-je, ne » conviennent que trop à un malheureux étranger qui erre sans » espérance de revoir sa patrie. » Cependant tous les Chypriens qui étaient dans le vaisseau s'abandonnaient à une folle joie. Les rameurs, ennemis du travail, s'endormaient sur leurs rames ; le pilote, couronné de fleurs, laissait le gouvernail et tenait à sa main une grande cruche de vin qu'il avait presque vidée ; lui et tous les autres, troublés par la fureur de Bacchus, chantaient, en l'honneur de Vénus et de Cupidon, des vers qui devaient faire horreur à tous ceux qui aiment la vertu.

« Pendant qu'ils oubliaient ainsi les dangers de la mer, une soudaine tempête troubla le ciel et la mer. Les vents déchaînés mugissaient avec fureur dans les voiles[2] ; les ondes noires battaient les flancs du navire qui gémissait sous leurs coups[3].

1. Toute cette histoire est donnée comme un rêve. Il a commencé par dire : « Je crus voir Vénus, » puis il s'imagine être transporté aux Champs-Élysées, où se passe la seconde partie du songe ; Mentor fuit et lui échappe comme une ombre vaine, parce que dans la réalité ce personnage est une fiction, et qu'il n'y a pas d'autre Mentor que la déesse agissant sous une forme humaine. — Ovide a exprimé une image pareille à celle qui est ici :

Nihil nisi cedentes infelix arripit auras
(*Met.*, l. X, v. 59.)

« Il ne saisit rien, l'infortuné, sinon « les airs qui cèdent à son effort. » Voir aussi, au sixième livre de l'*Enéide*, Enée voulant saisir l'ombre d'Anchise. Voir encore l'épisode de Créuse, l. II, v. 792.

2. Plusieurs traits de cette tempête sont empruntés aux anciens :

Stridens aquilone procella
Velum adversa ferit.
(*Æn.*, l. I, v. 102.)

« La tempête précipitée par l'aquilon, » frappe de front la voile avec un horri- » ble sifflement. »

Remarquez, dans Fénelon, « les vents déchaînés, » circonstance à la fois poétique et mythologique ; les vents, dans le premier livre de l'*Enéide*, sont tenus enchaînés dans une prison, sous le sceptre d'Eole.

3. Sæpe dat ingentem fluctu latus icta fragorem
(Ovid., *Mét.*, l. XI, v. 508.)

Tantôt nous montions sur le dos des vagues enflées; tantôt la mer semblait se dérober sous le navire et nous précipiter dans l'abîme [1]. Nous apercevions auprès de nous des rochers contre lesquels les flots irrités se brisaient avec un bruit horrible. Alors je compris par expérience ce que j'avais souvent ouï dire à Mentor, que les hommes mous et abandonnés aux plaisirs manquent de courage dans les dangers. Tous nos Chypriens abattus pleuraient comme des femmes; je n'entendais que des cris pitoyables, que des regrets sur les délices de la vie, que de vaines promesses aux dieux pour leur faire des sacrifices, si on pouvait arriver au port. Personne ne conservait assez de présence d'esprit, ni pour ordonner les manœuvres, ni pour les faire. Il me parut que je devais, en sauvant ma vie, sauver celle des autres. Je pris le gouvernail en main, parce que le pilote, troublé par le vin comme une bacchante, était hors d'état de connaître le danger du vaisseau. J'encourageai les matelots effrayés, je leur fis abaisser les voiles, ils ramèrent vigoureusement : nous passâmes au travers des écueils et nous vîmes de près toutes les horreurs de la mort [2].

« Cette aventure parut comme un songe à tous ceux qui me devaient la conservation de leurs vies; ils me regardaient avec étonnement. Nous arrivâmes dans l'île de Chypre au mois du printemps qui est consacré à Vénus. Cette saison [3], disent les Chypriens, convient à cette déesse; car elle semble ranimer toute la nature, et faire naître les plaisirs comme les fleurs [4].

III. « En arrivant dans l'île [5], je sentis un air doux qui rendait les corps lâches et paresseux, mais qui inspirait une humeur enjouée et folâtre. Je remarquai que la campagne, naturellement fertile et agréable, était presque inculte, tant les habitants étaient ennemis du travail. Je vis de tous côtés des femmes et de jeunes filles, vainement parées, qui allaient, en chantant les louanges de Vénus, se dévouer à son temple. La beauté, les grâces, la joie, les plaisirs éclataient également sur leurs visages : mais les grâces y étaient affectées; on n'y voyait

« Plus d'une fois les flancs du navire » sont frappés par les flots avec un grand » bruit. »

1. Hi summo in fluctu pendant; his unda [dehiscens
Terram inter fluctus aperit.
(*Æn.*, l. I, v. 108.)

« Les uns sont suspendus sur la cime » des vagues, les autres voient la terre » à travers les flots qui s'entr'ouvrent.

2. Præsentemque viris intentant omnia [mortem.
(*Æn.*, l. I, v. 91.)

« Tout présente aux guerriers l'image » d'une mort inévitable. »

3. « Saison, » du lat. *statio*, de *stare;* station de l'année.

4. Quelle élégance dans ce style, et comme cette phrase est nombreuse et cadencée !

5. Sur l'île de Chypre, voir plus haut, p. 35.

point une noble simplicité, et une pudeur aimable qui fait le plus grand charme de la beauté. L'air de mollesse, l'art de composer leurs visages [1], leur parure vaine, leur démarche languissante, leurs regards qui semblaient chercher ceux des hommes, leur jalousie entre elles pour allumer de grandes passions, en un mot, tout ce que je voyais dans ces femmes me semblait vil et méprisable : à force de vouloir plaire, elles me dégoûtaient [2].

« On me conduisit au temple de la déesse : elle en a plusieurs dans cette île, car elle est particulièrement adorée à Cythère, à Idalie et à Paphos. C'est à Cythère que je fus conduit. Le temple est tout de marbre : c'est un parfait péristyle [3]; les colonnes sont d'une grosseur et d'une hauteur qui rendent cet édifice très-majestueux: au-dessus de l'architrave [4] et de la frise [5] sont, à chaque face, de grands frontons [6] où l'on voit en bas-reliefs [7] toutes les plus agréables aventures de la déesse [8]. A la porte du temple est sans cesse une foule de peuples qui viennent faire leurs offrandes [9]. On n'égorge jamais dans l'enceinte du lieu sacré aucune victime; on n'y brûle point, comme ailleurs, la graisse des génisses et des taureaux; on ne répand jamais leur sang : on présente seulement devant l'autel les bêtes qu'on offre, et on n'en peut offrir aucune qui ne soit jeune, blanche, sans défaut et sans tache. On les couvre de bandelettes de pourpre brodées d'or ; leurs cornes sont dorées, et ornées de bouquets des fleurs les plus odoriférantes. Après qu'elles ont été présentées devant l'autel, on les renvoie dans un lieu écarté, où elles sont égorgées pour les festins des prêtres de la déesse.

« On offre aussi toute sorte de liqueurs parfumées, et du vin

1. « Composer son visage ; » lui donner une expression; Racine, dans *Britannicus*, emploie ce mot avec un grand sens; il montre tous les courtisans

Sur les yeux de César composant leur visage.

2. Fénelon, ne l'oublions pas, écrit pour un jeune prince exposé à la séduction des cours ; et s'il emploie de ces peintures fortes, c'est qu'il désire surtout inspirer à son élève la défiance de mille artifices auxquels les princes sont exposés.

3. Le péristyle est une suite de colonnes formant une galerie soit en face, soit autour de l'édifice.

4. L'architrave est la partie qui repose sur les colonnes, et qui a la forme d'une poutre transversale.

5. La frise est une pièce entre l'architrave et la corniche.

6. On appelle fronton, l'espace réservé entre la frise et la corniche, ornement en triangle sur le frontispice ou face principale de la construction.

7. « Bas-reliefs; » on appelle ainsi certaines sculptures qui sont adhérentes au fond et ont face de saillie.

8. Fénelon vient de rappeler les principaux termes de l'architecture grecque. Ajoutons la corniche, ornement ou saillie au-dessus de la frise, et servant de couronnement ; — le chapiteau, partie ornée entre la colonne et l'architrave ; — l'entablement, tout ce qui ressort en saillie du mur sur le toit, architrave, frise et corniches réunies.

9. « Offrandes, » *quod fertur ob*, ce que l'on porte devant soi, pour donner.

plus doux que le nectar [1]. Les prêtres [2] sont revêtus de longues robes blanches, avec des ceintures d'or et des franges de même au bas de leurs robes. On brûle nuit et jour, sur les autels, les parfums les plus exquis de l'Orient, et ils forment une espèce de nuage qui monte vers le ciel. Toutes les colonnes du temple sont ornées de festons pendants [3] : tous les vases qui servent aux sacrifices sont d'or ; un bois sacré de myrte environne le bâtiment. Il n'y a que de jeunes garçons et de jeunes filles d'une rare beauté qui puissent présenter les victimes aux prêtres, et qui osent allumer le feu des autels. Mais l'impudence et la dissolution [4] déshonorent un temple si magnifique.

« D'abord, j'eus horreur de tout ce que je voyais : mais insensiblement je commençais à m'y accoutumer. Le vice ne m'effrayait plus, toutes les compagnies m'inspiraient je ne sais quelle inclination pour le désordre : on se moquait de mon innocence; ma retenue et ma pudeur servaient de jouet à ces peuples effrontés. On n'oubliait rien pour exciter toutes mes passions [5], pour me tendre des piéges, et pour réveiller en moi le goût des plaisirs. Je me sentais affaiblir tous les jours ; la bonne éducation que j'avais reçue ne me soutenait presque plus ; toutes mes bonnes résolutions s'évanouissaient [6]. Je ne me sentais plus la force de résister au mal [7] qui me pressait de tous côtés; j'avais même une mauvaise honte de la vertu. J'étais comme un homme qui nage dans une rivière profonde et rapide : d'abord il fend les eaux, et remonte contre le torrent ; mais si les bords sont escarpés, et s'il ne peut se reposer sur le rivage, il se lasse enfin peu à peu ; sa force l'abandonne, ses membres épuisés s'engourdissent, et le cours du fleuve l'entraîne [8]. Ainsi, mes yeux commençaient à s'obscurcir,

1. Les vins de Chypre avaient un très-grand renom, qu'ils ont conservé. Fénelon dit qu'ils sont « plus doux que le nectar, » breuvage des dieux.

2. « Prêtres ; » dans l'origine étymologique, les *vieillards*, du grec πρέσβυς ; les Romains avaient un terme plus significatif, *sacerdotes*, ceux qui sont adonnés aux choses sacrées; d'où le mot « sacerdoce. »

3. « Festons, » faisceau de branches entremêlées de fleurs et de fruits, formant diverses ondulations le long d'une surface d'architecture ; — « pendants, » parce que les festons, suspendus aux extrémités, retombent par le milieu.

4. « Impudence, » absence de pudeur, c.-à-d. quand il n'y a plus de honte, que l'on ne rougit plus. — « Dissolution, » lorsqu'il n'y a plus de frein, que l'on s'est délié de toute retenue, *dissolutus*.

5. « Passions. » Nous appelons *passions*, dit Fontenelle, les affections déreglées de l'âme; et quand nous voulons donner à ce mot une acception favorable, nous y joignons toujours une épithète qui le relève et le corrige, comme une passion *noble*, *louable*, *légitime*.

6. « S'évanouir, » disparaître, se réduire à rien, *vanescere*, devenir vaines. Se dit très-bien des résolutions faibles.

7. « Resister au, » se tenir en arrière, (*re sistere*), afin d'être plus ferme contre le choc.

8. On peut reconnaître ici une imitation de Virgile :

Non aliter quam qui adverso vix flumine lembum
Remigiis subigit, si brachia forte remisit,
Atque illum in præceps prono rapit alveus amni.

(*Georg.*, l. I, v. 201.)

mon cœur tombait en défaillance ; je ne pouvais plus rappeler ni ma raison, ni le souvenir des vertus de mon père. Le songe où je croyais avoir vu le sage Mentor descendu aux Champs-Élysées achevait de me décourager : une secrète et douce langueur s'emparait de moi ; j'aimais déjà le poison flatteur qui se glissait de veine en veine et qui pénétrait jusqu'à la moelle de mes os. Je poussais néanmoins encore de profonds soupirs ; je versais des larmes amères ; je rugissais comme un lion dans ma fureur. O malheureuse jeunesse ! disais-je : ô dieux, qui vous jouez cruellement des hommes, pourquoi les faites-vous passer par cet âge, qui est un temps de folie et de fièvre ardente ! Oh ! que ne suis-je couvert de cheveux blancs, courbé, et proche du tombeau, comme Laërte, mon aïeul [1] ! La mort me serait plus douce que la faiblesse honteuse où je me vois [2].

« A peine avais-je ainsi parlé que ma douleur s'adoucissait, et que mon cœur, enivré d'une folle passion, secouait presque toute pudeur ; puis je me voyais replongé dans un abîme de remords [3]. Pendant ce trouble, je courais errant çà et là dans le sacré bocage, semblable à une biche que le chasseur a blessée : elle court au travers des vastes forêts pour soulager sa douleur ; mais la flèche qui l'a percée dans le flanc la suit partout ; elle porte partout avec elle le trait meurtrier [4]. Ainsi je courais en vain pour m'oublier moi-même, et rien n'adoucissait la plaie de mon cœur.

« En ce moment j'aperçus assez loin de moi, dans l'ombre épaisse de ce bois, la figure du sage Mentor ; mais son visage me parut si pâle, si triste, si austère, que je ne pus en ressentir aucune joie [5]. « Est-ce donc vous, m'écriai-je, ô mon

« Tel est le nautonier qui remonte » une rivière à force de rames ; si ses bras » se ralentissent, aussitôt le courant du » fleuve l'entraîne dans sa pente rapide. » Le français est plus complet et plus expressif.

1. Le père d'Ulysse, qui vivait encore au retour de celui-ci, retiré dans ses jardins. La reconnaissance d'Ulysse et de Laërte est un des plus beaux épisodes de l'Odyssée.

2. Toute cette peinture des périls auxquels on est exposé par la fréquentation du vice, est tracée de main de maître. Il y a une profonde observation du cœur humain dans ce tableau des fluctuations et des déchirements d'un cœur qui s'attache à la vertu et qui se sent entraîné.

3. « Remords, » morsure de la conscience. Le repentir est le sentiment du mal commis, avec désir de l'effacer ; le remords est de plus un châtiment, une douleur, il suit immédiatement la faute et s'ajoute au repentir.

4. .... Qualis conjecta cerva sagitta,
Quam procul incautam nemora inter Cressia [fixit
Pastor agens telis, liquitque volatile ferrum
Nescius ; illa fuga silvas saltusque peragrat
Dictæos : hæret lateri letalis arundo.
(*Æn.*, l. IV, v. 69.)

« Telle qu'une biche atteinte de loin » d'une flèche légère par un berger qui » l'a surprise dans les forêts de Crète, » et qui, sans le savoir, a laissé dans la » plaie le fer meurtrier ; l'animal par» court, d'une fuite rapide, les forêts du » Dictys ; mais le trait mortel reste at» taché à ses flancs. » Fénelon suit de près son modèle, surtout vers la fin, mais sans l'égaler.

5. Mentor, personnification de la sa

» cher ami, mon unique espérance! est-ce vous? quoi donc! » est-ce vous-même? une image trompeuse ne vient-elle point » abuser mes yeux? est-ce vous, Mentor? n'est-ce point votre » ombre encore sensible à mes maux? n'êtes-vous point au » rang des âmes heureuses qui jouissent de leur vertu, et à qui » les dieux donnent des plaisirs purs dans une éternelle paix » aux Champs-Elysées? Parlez, Mentor, vivez-vous encore? » Suis-je assez heureux pour vous posséder, ou bien n'est-ce » qu'une ombre de mon ami? » En disant ces paroles, je courais vers lui, tout transporté, jusqu'à perdre la respiration; il m'attendait tranquillement sans faire un pas vers moi. O dieux, vous le savez, quelle fut ma joie quand je sentis que mes mains le touchaient! « Non, ce n'est pas une vaine ombre! je le tiens! » je l'embrasse, mon cher Mentor! » C'est ainsi que je m'écriai. J'arrosai son visage d'un torrent de larmes; je demeurais attaché à son cou sans pouvoir parler. Il me regardait tristement avec des yeux pleins d'une tendre compassion.

« Enfin je lui dis: « Hélas! d'où venez-vous? en quels dangers » ne m'avez-vous point laissé pendant votre absence! et que » ferais-je maintenant sans vous? » Mais, sans répondre à mes questions: « Fuyez! me dit-il d'un ton terrible; fuyez! hâtez-» vous de fuir! Ici la terre ne porte pour fruit que du poison; » l'air qu'on y respire est empesté; les hommes contagieux ne » se parlent que pour se communiquer un venin mortel [1]. La » volupté lâche et infâme, qui est le plus horrible des maux » sortis de la boîte de Pandore, amollit tous les cœurs et ne » souffre ici aucune vertu [2]. Fuyez! que tardez-vous? ne regar-» dez pas même derrière vous en fuyant; effacez jusques au » moindre souvenir de cette île exécrable. »

« Il dit, et aussitôt je sentis comme un nuage épais qui se

gesse divine, a laissé Télémaque abandonné pendant un certain temps à ses propres forces, afin de l'éprouver; mais il reparaît au moment où le combat est le plus terrible, et quand le fils d'Ulysse est dans le plus grand péril de succomber.

1. Racine a dit aussi en employant le mot *venin*:

Pourquoi nourrissez-vous le venin qui vous [tue?

Il y a ici, pour le mouvement, quelques souvenirs de l'apparition d'Hector à Enée au IIe livre.

Quibus, Hector, ab oris,
Expectate, venis?

(L. II, v. 282.)

« De quels bords viens-tu, Hector, toi » si longtemps attendu? » — Et la réponse:

Heu! fuge, nate deâ, teque his, ait, eripe [flammis.

(V. 289.)

« Fuis, fils d'une déesse, et arrache-toi » à ces flammes. »

2. Pandore ayant été formée du limon terrestre par Vulcain, chacun des dieux lui fit un présent (d'où son nom, πᾶν δῶρον). Jupiter lui donna une boite dans laquelle étaient renfermés tous les maux. Epiméthée, son époux, ouvrit la boite et tous les maux s'échappèrent; mais l'espérance s'y trouvait et demeura. Hésiode a conté dans ses vers cette antique histoire.

dissipait sur mes yeux, et qui me laissait voir la pure lumière[1] : une joie douce et pleine d'un ferme courage renaissait dans mon cœur. Cette joie était bien différente de cette autre joie molle et folâtre dont mes sens avaient été d'abord empoisonnés : l'une est une joie d'ivresse et de trouble, qui est entrecoupée de passions furieuses et de cuisants remords; l'autre est une joie de raison, qui a quelque chose de bienheureux et de céleste; elle est toujours pure et égale, rien ne peut l'épuiser; plus on s'y plonge, plus elle est douce; elle ravit l'âme sans la troubler[2]. Alors je versai des larmes de joie, et je trouvais que rien n'était si doux que de pleurer ainsi. O heureux, disais je, les hommes à qui la vertu se montre dans toute sa beauté! peut-on la voir sans l'aimer! peut-on l'aimer sans être heureux[3]!

« Mentor me dit : « Il faut que je vous quitte ; je pars dans ce » moment, il ne m'est pas permis de m'arrêter. — Où allez-» vous donc ? lui répondis-je : en quelle terre inhabitable ne » vous suivrai-je point ? Ne croyez pas pouvoir m'échapper, je » mourrai plutôt sur vos pas[4]. » En disant ces paroles, je le tenais serré de toute ma force. « C'est en vain, me dit-il, que » vous espérez me retenir. Le cruel Métophis me vendit à des » Éthiopiens ou Arabes. Ceux-ci, étant allés à Damas, en Syrie[5], » pour leur commerce, voulurent se défaire de moi, croyant en » tirer une grande somme d'un nommé Hazaël, qui cherchait un » esclave grec pour connaître les mœurs de la Grèce et pour » s'instruire de nos sciences.

« En effet, Hazaël m'acheta chèrement. Ce que je lui ai appris » de nos mœurs lui a donné la curiosité de passer dans l'île de » Crète[6] pour étudier les sages lois de Minos[7]. Pendant notre » navigation, les vents nous ont contraints de relâcher dans l'île » de Chypre. En attendant un vent favorable, il est venu faire » ses offrandes au temple : le voilà qui en sort; les vents nous

1. Adspice, namque omnem, quæ nunc obducta tuenti
Mortales hebetat visus tibi, et humida circum
Caligat, nubem eripiam.

(*Æn.*, l. II, v. 604).

« Regarde, car je vais dissiper le nuage » qui couvre tes yeux, et dont l'humide » vapeur voile ta paupière. »

2. La joie de l'âme est ici merveilleusement exprimée ; elle ravit et ne trouble pas.

3. Ici les sentiments sont tout chrétiens; le paganisme n'aime pas ainsi.

4. Aut moriere simul. *Æn.*, l. II, v. 524.

« Ou nous mourrons ensemble. »

5. Damas est une grande ville, très-ancienne, et qui fut la capitale de la Syrie avant la fondation d'Antioche, au quatrième siècle avant Jésus-Christ. Elle est la capitale du pachalick de ce nom, et comprend Jérusalem dans son ressort. On ne lui donne pas moins de 200,000 habitants.

6. La Crète, aujourd'hui *Candie*, grande île entre la mer Egée et la mer de Libye, était célèbre dans l'antiquité par ses cent villes ou bourgs, par le mont Ida et le fameux Labyrinthe.

7. Minos fonda, dit-on, le royaume de Crète, et le dota de sages lois; la mythologie a fait de Minos un des juges des enfers.

» appellent ; déjà nos voiles s'enflent. Adieu, cher Télémaque : » un esclave qui craint les dieux doit suivre fidèlement son maî- » tre. Les dieux ne me permettent plus d'être à moi : si j'étais » à moi, ils le savent, je ne serais qu'à vous seul. Adieu : souve- » nez-vous des travaux d'Ulysse et des larmes de Pénélope ; » souvenez-vous des justes dieux. O dieux, protecteurs de » l'innocence, en quelle terre suis-je contraint de laisser Télé- » maque !

« — Non, non, lui dis-je, mon cher Mentor, il ne dépendra pas » de vous de me laisser ici : plutôt mourir que de vous voir » partir sans moi. Ce maître syrien est-il impitoyable ? est-ce » une tigresse dont il a sucé les mamelles dans son enfance[1] ? » voudra-t-il vous arracher d'entre mes bras ? Il faut qu'il me » donne la mort, ou qu'il souffre que je vous suive. Vous m'ex- » hortez vous-même à fuir, et vous ne voulez pas que je fuie en » suivant vos pas ! Je vais parler à Hazaël ; il aura peut-être pitié » de ma jeunesse et de mes larmes : puisqu'il aime la sagesse » et qu'il va si loin la chercher, il ne peut avoir un cœur féroce » et insensible. Je me jetterai à ses pieds, j'embrasserai ses » genoux, je ne le laisserai point aller qu'il ne m'ait accordé de » vous suivre. Mon cher Mentor, je me ferai esclave avec vous ; » je lui offrirai de me donner à lui : s'il me refuse, c'est fait de » moi, je me délivrerai de la vie[2]. »

« Dans ce moment Hazaël appela Mentor ; je me prosternai devant lui. Il fut surpris de voir un inconnu en cette posture. « Que voulez-vous ? me dit-il. — La vie, répondis-je ; car je ne » puis vivre si vous ne souffrez que je suive Mentor, qui est à » vous. Je suis le fils du grand Ulysse, le plus sage des rois de la » Grèce qui ont renversé la superbe ville de Troie, fameuse » dans toute l'Asie. Je ne vous dis point ma naissance pour me » vanter, mais seulement pour vous inspirer quelque pitié de » mes malheurs. J'ai cherché mon père par toutes les mers, » ayant avec moi cet homme, qui était pour moi un autre père. » La fortune, pour comble de maux, me l'a enlevé, elle l'a fait » votre esclave : souffrez que je le sois aussi. S'il est vrai que » vous aimiez la justice et que vous alliez en Crète pour » apprendre les lois du bon roi Minos, n'endurcissez point votre » cœur contre mes soupirs et contre mes larmes. Vous voyez le » fils d'un roi, qui est réduit à demander la servitude comme

1. Hircanæque admôrunt ubera tigres ? (*Æn.*, l. IV, v. 367.)
« As-tu donc été nourri par des tigresses d'Hyrcanie ? »

2. Le caractère de Télémaque ne se dément pas ; il est toujours emporté, excessif, même dans ses bons sentiments. L'attachement le plus vertueux ne doit pas aller jusqu'à la pensée du suicide en cas de séparation.

» son unique ressource. Autrefois, j'ai voulu mourir en Sicile » pour éviter l'esclavage ; mais mes premiers malheurs n'étaient » que de faibles essais des outrages de la fortune : maintenant » je crains de ne pouvoir être reçu parmi vos esclaves. O dieux, » voyez mes maux ; ô Hazaël, souvenez-vous de Minos dont » vous admirez la sagesse, et qui nous jugera tous deux dans » le royaume de Pluton [1]. »

« Hazaël, me regardant avec un visage doux et humain, me tendit la main et me releva. « Je n'ignore pas, me dit-il, la » sagesse et la vertu d'Ulysse [2]; Mentor m'a raconté souvent » quelle gloire il a acquise parmi les Grecs ; et d'ailleurs la » prompte Renommée a fait entendre son nom à tous les peu- » ples de l'Orient [3]. Suivez-moi, fils d'Ulysse ; je serai votre » père, jusqu'à ce que vous ayez retrouvé celui qui vous a donné » la vie. Quand même je ne serais pas touché de la gloire de » votre père, de ses malheurs et des vôtres, l'amitié que j'ai pour » Mentor m'engagerait à prendre soin de vous. Il est vrai que je » l'ai acheté comme esclave, mais je le garde comme un ami » fidèle ; l'argent qu'il m'a coûté m'a acquis le plus cher et le » plus précieux ami que j'aie sur la terre. J'ai trouvé en lui la » sagesse ; je lui dois tout ce que j'ai d'amour pour la vertu. » Dès ce moment il est libre : vous le serez aussi ; je ne vous » demande, à l'un et à l'autre, que votre cœur. »

« En un instant, je passai de la plus amère douleur à la plus vive joie que les mortels puissent sentir. Je me voyais sauvé d'un horrible danger, je me rapprochais de mon pays, je trouvais un secours pour y retourner ; je goûtais la consolation d'être auprès d'un homme qui m'aimait déjà par le pur amour de la vertu ; enfin je trouvais tout, en retrouvant Mentor pour ne plus le quitter.

IV. « Hazaël s'avance sur le sable du rivage, nous le suivons ; on entre dans le vaisseau, les rameurs fendent les ondes paisibles ; un zéphyr léger se joue de nos voiles, il anime tout le vaisseau et lui donne un doux mouvement ; l'île de Chypre disparaît bientôt. Hazaël, qui avait impatience de connaître mes sentiments, me demanda ce que je pensais des mœurs de cette île. Je lui dis ingénument en quel danger ma jeunesse

1. Il est peu vraisemblable qu'un suppliant menace celui à qui il s'adresse, de la justice divine. — Pluton, frère de Jupiter, était le dieu des funérailles et de la mort ; il régnait sur les enfers (*inferiores, inferni*), les lieux bas.

2. « La sagesse et la vertu. » Les qualités de l'esprit et celles du cœur. *Virtus, vis*, la force, proprement le courage.

3. Les anciens avaient personnifié la Renommée ; ils lui donnaient des ailes et cent bouches. Voir la description de la Renommée dans Virg. (*Æn.*, l. IV, v. 1 3).

avait été exposée, et le combat que j'avais souffert au dedans de moi. Il fut touché de mon horreur pour le vice, et dit ces paroles : « O Vénus, je reconnais votre puissance et celle de » votre fils ; j'ai brûlé de l'encens sur vos autels [1] ; mais souf» frez que je déteste l'infâme mollesse des habitants de votre » île, et l'impudence brutale avec laquelle ils célèbrent [2] vos » fêtes [3]. »

« Ensuite, il s'entretenait avec Mentor de cette première puissance qui a formé le ciel et la terre [4] ; de cette lumière [5] simple, infinie et immuable, qui se donne à tous sans se partager ; de cette vérité souveraine [6] et universelle qui éclaire tous les esprits, comme le soleil éclaire tous les corps. « Celui, » ajoutait-il, qui n'a jamais vu cette lumière pure est aveugle » comme un aveugle-né ; il passe sa vie dans une profonde » nuit, comme les peuples que le soleil n'éclaire point pen» dant plusieurs mois de l'année ; il croit être sage, et il est » insensé ; il croit tout voir, et il ne voit rien ; il meurt, n'ayant » jamais rien vu ; tout au plus il aperçoit de sombres et fausses » lueurs, de vaines ombres, des fantômes qui n'ont rien de » réel. Ainsi sont tous les hommes, entraînés par le charme » de l'imagination. Il n'y a point sur la terre de véritables » hommes, excepté ceux qui consultent, qui aiment, qui sui» vent cette raison éternelle : c'est elle qui nous inspire quand » nous pensons bien ; c'est elle qui nous reprend quand nous » pensons mal. Nous ne tenons pas moins d'elle la raison que » la vie. Elle est comme un grand océan de lumière ; nos es» prits sont comme de petits ruisseaux qui en sortent, et qui y » retournent pour s'y perdre [7]. »

« Quoique je ne comprisse point encore parfaitement la profonde sagesse de ces discours, je ne laissais pas d'y goûter je

1. « Encens, » parfum oriental, qui est fait pour être brûlé, *incensus*, et ne donne pas son odeur autrement.

2. « Célébrer, » de κλέος, gloire, le même que *gloria* ; racine commune, καλέω, appeler ; la célébrité, la gloire est un vain bruit.

3. « Fête, » *festus dies*, jour brillant, φάω.

4. Tout ce passage contient une philosophie remarquable et qui demande quelque explication. Hazaël dit que Dieu a « formé le ciel et la terre, » et non pas *créé*, parce que l'idée de la création est exclusivement *révélée* ; les anciens ne croyaient qu'à une formation de l'univers, dont les éléments leur semblaient éternels.

5. « De cette lumière. » Ici ce mot est pris dans le sens de la vérité infinie, immuable, qui ne change pas.

6. Fénelon s'est souvenu de la parole de saint Jean : *lux illuminans omnem hominem venientem in hunc mundum*. — L'idée de l'homme, moralement aveugle, qui voit et ne voit pas, est un souvenir de Platon : ce philosophe compare les hommes à des captifs enchaînés dans une caverne, qui verraient des images se dessiner sur le mur, et qui prendraient ces images, ces pures apparences, pour des réalités.

7. Nous sortons tous d'elle « comme de

ne sais quoi de pur [1] et de sublime [2] ; mon cœur en était échauffé, et la vérité me semblait reluire dans toutes ces paroles. Ils continuèrent à parler de l'origine des dieux, des héros, des poëtes, de l'âge d'or, du déluge, des premières histoires du genre humain, du fleuve d'oubli où se plongent les âmes des morts [3], des peines éternelles préparées aux impies dans le gouffre noir du Tartare [4], et de cette heureuse paix dont jouissent les justes dans les Champs-Élysées, sans crainte de pouvoir la perdre.

« Pendant qu'Hazaël et Mentor parlaient, nous aperçûmes des dauphins couverts d'une écaille qui paraissait d'or et d'azur. En se jouant, ils soulevaient les flots avec beaucoup d'écume. Après eux venaient les Tritons, qui sonnaient de la trompette avec leurs conques recourbées. Ils environnaient le char d'Amphitrite, traîné par des chevaux marins plus blancs que la neige, et qui, fendant l'onde salée, laissaient loin derrière eux un vaste sillon dans la mer. Leurs yeux étaient enflammés et leurs bouches étaient fumantes. Le char de la déesse était une conque d'une merveilleuse figure ; elle était d'une blancheur plus éclatante que l'ivoire, et les roues étaient d'or. Ce char semblait voler sur la surface des eaux paisibles. Une troupe de nymphes couronnées de fleurs nageaient en foule derrière le char ; leurs beaux cheveux pendaient sur leurs épaules et flottaient au gré du vent. La déesse [5] tenait d'une main un sceptre d'or pour commander aux vagues, de l'autre elle portait sur ses genoux le petit dieu Palémon [6], son fils, pendant à sa mamelle. Elle avait un visage serein et une douce majesté qui faisait fuir les vents séditieux et toutes les noires tempêtes. Les Tritons [7] conduisaient les chevaux, et tenaient les rênes dorées ; une grande voile de pourpre flottait dans l'air au-dessus du char ; elle était à demi enflée par le souffle

petits ruisseaux, » mais par voie de création, et non pas fatalement et par émanation. Il ne faut pas dire non plus que nous retournons en elle « pour nous y perdre. » Ce serait se rapprocher du panthéisme, doctrine philosophique qui ne distingue pas le fini d'avec l'infini, l'homme d'avec Dieu.

1. « Pur, » *purus*, de πῦρ, feu, ce qu'il y a au monde de plus pur en effet.

2. « Sublime, » *super limum*, ce qui est élevé au-dessus du limon, au-dessus de la terre.

3. « Le fleuve d'oubli, le Léthé, λήθη (oubli), que les âmes des morts buvaient pour oublier ce qu'elles avaient vu sur la terre.

4. « Le Tartare, » était le lieu des supplices infligés aux méchants, comme les Champs-Élysées étaient le séjour des bienheureux.

5. Amphitrite, déesse de la mer, fille de Nérée, ou de l'Océan, et de Doris, était l'épouse de Neptune. On la confond souvent avec Thétis.

6. Palémon, fils d'Athamas et d'Ino, s'était précipité dans la mer pour éviter la fureur de son père, et avait été changé en dieu marin ; Fénelon le suppose fils d'Amphitrite.

7. Les Tritons, dieux marins ayant un corps d'homme et une queue de poisson ; leur fonction était d'escorter les dieux marins en soufflant dans les « conques » (*concha*, coquillage).

d'une multitude de petits zéphyrs [1] qui s'efforçaient de la pousser par leurs haleines. On voyait au milieu des airs Éole [2], empressé, inquiet et ardent. Son visage ridé et chagrin, sa voix menaçante, ses sourcils épais et pendants, ses yeux pleins d'un feu sombre et austère tenaient en silence les fiers aquilons et repoussaient tous les nuages. Les immenses baleines et tous les monstres marins, faisant avec leurs narines un flux et reflux de l'onde amère, sortaient à la hâte de leurs grottes profondes pour voir la déesse [3]. »

Observations sur le quatrième livre. Ce livre est très-beau, très-varié. Le voyage à l'île de Chypre, la tempête, la peinture des mœurs efféminées des Chypriens, le bonheur de Télémaque retrouvant son guide, les sublimes entretiens de Mentor et d'Hazaël, et enfin le triomphe d'Amphitrite forment une suite de beautés épiques d'un ordre très-élevé.

Xénophon a rapporté, d'après Prodicus, un apologue fort célèbre dans l'antiquité; Hercule, dit-on, fut un jour placé entre la Volupté et la Vertu, qui lui adressèrent chacune un éloquent discours pour le pousser au mal ou pour l'affermir dans le bien. Fénelon a mis en action cette allégorie antique. Il a même reproduit très-poétiquement la fable de Prodicus, quand Vénus, avec l'Amour armé de ses flèches, d'une part, et de l'autre, Minerve avec l'égide, lui apparaissent dans un songe et se disputent l'empire de son cœur.

Les préceptes de morale pratique enseignés dans ce livre peuvent se ramener à trois points : 1° Mettre ses fautes à profit pour se corriger, et marcher plus sûrement au bien par l'expérience de sa faiblesse; 2° utilité des épreuves : fortifions notre âme, exerçons-nous à vaincre; 3° bonheur de posséder un sage ami, un vertueux guide. — Ajoutez à ces préceptes moraux les hautes considérations d'Hazaël sur la vérité éternelle qui éclaire les âmes.

1. « Zéphyrs; » (ζωή, vie; φέρειν, porter) *qui porte la vie;* ce sont les vents d'occident personnifiés; de même, les aquilons, vents du nord, sont ainsi appelés à cause de la rapidité de leur vol (*aquila*, aigle).

2. Éole, dieu des vents.

3. Il faut remarquer comme dans cette admirable description l'effet va croissant jusqu'au dernier trait, tout à fait pittoresque et poétique. — Virgile, livre V, v. 815 et sqq. a fourni à Fénelon les éléments de ce riche tableau : ici, ce qui est assez rare, on peut estimer que l'avantage est à l'auteur français, j'entends pour l'ensemble; car, pour le détail, quelle poésie peut surpasser celle du poëte latin! Quoi de plus achevé que ce vers :

Cæruleo per summa levis volat æquora curru!
(L. V, v. 819.)

« Sur son char azuré, elle rase la surface des flots. » — Le texte français : « les vents séditieux et les noires tempêtes, » est aussi un souvenir d'un autre vers :

Luctantes ventos tempestatesque sonoras.
(L. I, v. 53.)

« Les vents déchaînés et les tempêtes retentissantes. »

LIVRE CINQUIÈME.

Sommaire. — I. Arrivée en Crète; Idoménée, roi de cette île, ayant immolé son fils pour accomplir un vœu indiscret, est chassé du pays. — II. Télémaque, admis dans l'assemblée pour l'élection du roi, remporte les prix et résout les questions proposées. — III. Il refuse la couronne de Crète; Mentor propose Aristodème. — IV. Départ pour Ithaque; tempête; ils abordent à l'île de Calypso.

I. « Après que nous eûmes admiré ce spectacle, nous commençâmes à découvrir les montagnes de Crète que nous avions encore assez de peine à distinguer des nuées du ciel et des flots de la mer. Bientôt nous vîmes le sommet du mont Ida [1], qui s'élève au-dessus des autres montagnes de l'île, comme un vieux cerf, dans une forêt, porte son bois rameux au-dessus des têtes des jeunes faons dont il est suivi [2]. Peu à peu nous vîmes plus distinctement les côtes de cette île, qui se présentaient à nos yeux comme un amphithéâtre [3]. Autant que la terre de Chypre nous avait paru négligée et inculte, autant celle de Crète se montrait ornée de tous les fruits par le travail de ses habitants. De tous côtés nous remarquions des villages bien bâtis, des bourgs qui égalaient des villes, et des villes superbes. Nous ne trouvions aucun champ où la main du diligent laboureur ne fût imprimée; partout la charrue avait laissé de creux sillons : les ronces, les épines et toutes les plantes qui occupent inutilement la terre sont inconnues en ce pays [4]. Nous considérions avec plaisir les creux vallons où les troupeaux de bœufs mugissaient dans les gras herbages le long des ruisseaux; les moutons paissant sur le penchant d'une colline; les vastes campagnes couvertes de jaunes épis, riches dons de la féconde Cérès; enfin les montagnes ornées de pampre, et de grappes

1. Il ne faut pas confondre le mont Ida de Crète avec le mont Ida de Phrygie, non loin de Troie, et dont il est beaucoup parlé dans Homère et dans Virgile. C'est sur le mont Ida de Crète que Jupiter avait été elevé.

2. « Rameux » (expression peu française aujourd'hui), qui a des rameaux. Virgile l'emploie dans le même sens :

Et ramosa Mycon vivacis cornua cervi.

(*Egl.*, VII, v. 30.)

« Mycon t'offre le bois rameux d'un vieux cerf. » — La comparaison est belle et d'un langage très-choisi.

3. Se présentaient en amphithéâtre, s'élevaient comme des gradins. — Amphithéâtre, lieu d'où l'on peut voir de toutes parts, ἀμφὶ θεάομαι.

4. La pensée de Fenelon, dans tout cet ouvrage, est de montrer le contraste du vice et de la vertu; comment la vertu est non-seulement *le devoir qu'il faut accomplir sans aucun calcul,* mais encore comment elle est le meilleur moyen, pour un peuple comme pour un individu, d'obtenir le progrès et le bonheur.

d'un raisin déjà coloré qui promettait aux vendangeurs les doux présents de Bacchus, pour charmer les soucis des hommes [1].

« Mentor nous dit qu'il avait été autrefois en Crète, et il nous expliqua ce qu'il en connaissait. « Cette île, disait-il, admirée de tous les étrangers et fameuse par ses cent villes, nourrit sans peine tous ses habitants, quoiqu'ils soient innombrables [2]. C'est que la terre ne se lasse jamais de répandre ses biens sur ceux qui la cultivent; son sein fécond ne peut s'épuiser. Plus il y a d'hommes dans un pays, pourvu qu'ils soient laborieux, plus ils jouissent de l'abondance. Ils n'ont jamais besoin d'être jaloux les uns des autres : la terre, cette bonne mère, multiplie ses dons selon le nombre de ses enfants qui méritent ses fruits par leur travail. L'ambition et l'avarice des hommes sont les seules sources de leur malheur : les hommes veulent tout avoir, et ils se rendent malheureux par le désir du superflu [3]. S'ils voulaient vivre simplement, et se contenter de satisfaire aux vrais besoins, on verrait partout l'abondance, la joie, la paix et l'union.

« C'est ce que Minos, le plus sage et le meilleur de tous les rois, avait compris. Tout ce que vous verrez de plus merveilleux dans cette île est le fruit de ses lois. L'éducation qu'il faisait donner aux enfants rend les corps sains et robustes : on les accoutume d'abord à une vie simple, frugale et laborieuse ; on suppose que toute volupté amollit le corps et l'esprit; on ne leur propose jamais d'autre plaisir que celui d'être invincibles par la vertu et d'acquérir beaucoup de gloire. On ne met pas seulement ici le courage à mépriser la mort dans les dangers de la guerre, mais encore à fouler aux pieds les trop grandes richesses et les plaisirs honteux. Ici on punit trois vices qui sont impunis chez les autres peuples : l'ingratitude, la dissimulation et l'avarice.

« Pour le faste et la mollesse, on n'a jamais besoin de les réprimer, car ils sont inconnus en Crète. Tout le monde y travaille, et personne ne songe à s'y enrichir; chacun se croit assez payé de son travail par une vie douce et réglée, où l'on jouit en paix et avec abondance de tout ce qui est véritablement nécessaire

1. Dans le langage de la mythologie on emploie volontiers ces locutions : « les présents de Cérès, de Bacchus, » pour le pain et le vin. Cela vient de ce que Cérès préside à l'agriculture et Bacchus aux vendanges.

2. Ce passage est un souvenir d'Homère :

Κρήτη τις γαῖ' ἐστί, μέσῳ ἐνὶ οἴνοπι πόντῳ,
Καλὴ καὶ πίειρα, περίῤῥυτος· ἐν δ' ἄνθρωποι
Πολλοί, ἀπειρέσιοι, καὶ ἐννήκοντα πόληες.
(*Od.*, l. XIX, v. 172.)

« La Crète, au milieu de la mer » azurée, est une terre riche et fertile, » baignée de tous côtés par les flots ; » elle contient une multitude d'hommes, » et quatre-vingt-dix villes. »

3. Ce qui surabonde, qui coule sur les rives, *superfluit*.

à la vie. On n'y souffre ni meubles précieux, ni habits magnifiques, ni festins délicieux, ni palais dorés. Les habits sont de laines fines et de belles couleurs, mais tout unis et sans broderies. Les repas y sont sobres; on y boit peu de vin : le bon pain en fait la principale partie, avec les fruits, que les arbres offrent comme d'eux-mêmes, et le lait des troupeaux. Tout au plus on y mange un peu de grosse viande sans ragoût; encore même a-t-on soin de réserver ce qu'il y a de meilleur dans les grands troupeaux de bœufs pour faire fleurir l'agriculture. Les maisons y sont propres, commodes, riantes, mais sans ornements. La superbe architecture n'y est pas ignorée; mais elle est réservée pour les temples des dieux ; et les hommes n'oseraient avoir des maisons semblables à celles des immortels. Les grands biens des Crétois sont la santé, la force, le courage, la paix et l'union des familles, la liberté de tous les citoyens, l'abondance des choses nécessaires, le mépris des superflues, l'habitude du travail et l'horreur de l'oisiveté, l'émulation pour la vertu, la soumission aux lois et la crainte des justes dieux [1]. »

« Je lui demandai en quoi consistait l'autorité du roi; et il me répondit : — Il peut tout sur les peuples, mais les lois peuvent tout sur lui. Il a une puissance absolue pour faire le bien, et les mains liées dès qu'il veut faire le mal. Les lois lui confient les peuples comme le plus précieux de tous les dépôts, à condition qu'il sera le père de ses sujets. Elles veulent qu'un seul homme serve, par sa sagesse et par sa modération, à la félicité de tant d'hommes; et non pas que tant d'hommes servent, par leur misère et par leur servitude lâche, à flatter l'orgueil et la mollesse d'un seul homme. Le roi ne doit rien avoir au-dessus des autres, excepté ce qui est nécessaire, ou pour le soulager dans ses pénibles fonctions, ou pour imprimer aux peuples le respect de celui qui doit soutenir les lois. D'ailleurs, le roi doit être plus sobre, plus ennemi de la mollesse, plus exempt de faste et de hauteur qu'aucun autre. Il ne doit point avoir plus de richesses et de plaisirs, mais plus de sagesse, de vertu et de gloire, que le reste des hommes. Il doit être au dehors le défenseur de la patrie, en commandant les armées; et au dedans, le juge des peuples, pour les rendre bons, sages et heureux. Ce n'est point pour lui-même que les dieux l'ont fait roi; il ne l'est que pour être l'homme des peuples : c'est

1. Rien n'affirme que les Crétois eussent un état de civilisation si parfait. Mais Fénelon, voulant instruire son élève et le préparer à la royauté, saisit toutes les occasions d'établir les principes d'une politique généreuse et en progrès pour son temps. — Conférez divers passages de la *Cyropédie* de Xénophon, sur l'éducation et le gouvernement des Perses.

aux peuples qu'il doit tout son temps, tous ses soins, toute son affection; et il n'est digne de la royauté, qu'autant qu'il s'oublie lui-même pour se sacrifier au bien public [1]. Minos n'a voulu que ses enfants régnassent après lui, qu'à condition qu'ils régneraient suivant ces maximes : il aimait encore plus son peuple que sa famille. C'est par une telle sagesse, qu'il a rendu la Crète si puissante et si heureuse; c'est par cette modération qu'il a effacé la gloire de tous les conquérants qui veulent faire servir les peuples à leur propre grandeur, c'est-à-dire à leur vanité [2]; enfin, c'est par sa justice qu'il a mérité d'être aux enfers le souverain juge des morts.

« Pendant que Mentor faisait ce discours, nous abordâmes dans l'île. Nous vîmes le fameux labyrinthe, ouvrage des mains de l'ingénieux Dédale, et qui était une imitation du grand labyrinthe que nous avions vu en Égypte [3]. Pendant que nous considérions ce curieux édifice, nous vîmes le peuple qui couvrait le rivage, et qui accourait en foule dans un lieu assez voisin du bord de la mer. Nous demandâmes la cause de leur empressement; et voici ce qu'un Crétois, nommé Nausicrate, nous raconta :

« Idoménée, fils de Deucalion et petit-fils de Minos, dit-il, était allé, comme les autres rois de la Grèce, au siége de Troie. Après la ruine de cette ville, il fit voile pour revenir en Crète; mais la tempête fut si violente, que le pilote de son vaisseau et tous les autres, qui étaient expérimentés dans la navigation, crurent que leur naufrage était inévitable. Chacun avait la mort devant les yeux; chacun voyait les abîmes ouverts pour l'engloutir; chacun déplorait son malheur, n'espérant pas même le triste repos des ombres qui traversent le Styx après avoir reçu la sépulture [4]. Idoménée, levant les yeux et les mains

1. A ce tableau irréprochable de ce que doit être un bon roi, il ne saurait être rien retranché, rien ajouté. On reconnaît ici que les rois sont faits pour les peuples, et non les peuples pour les rois. C'est la doctrine favorite de Fénelon. « Un seul doit servir à la félicité de » tant d'hommes. » *Les lois sont au-dessus du roi;* ainsi le prince diffère seulement des autres hommes en ce que sa charge est plus grande; il est « l'homme des peuples, » et il leur doit tout ce qui est de lui. Fénelon a tracé l'idéal du pouvoir monarchique.

2. Les conquérants font servir les peuples à leur grandeur. « Non, » dit excellemment Fénelon se reprenant : « à » leur vanité. »

3. Le labyrinthe de Crète, assemblage de chambres disposées de telle sorte qu'il était presque impossible d'en sortir quand on y était entré. C'est dans ce labyrinthe que vivait le monstre moitié homme et moitié taureau, connu sous le nom de Minotaure. L'architecte du labyrinthe était l'Athénien Dédale, auquel les Grecs durent les premières inventions de la mécanique. C'était aussi le premier statuaire. Renfermé dans le labyrinthe, il s'en échappa avec des ailes. Son fils Icare, ne sachant pas gouverner les siennes, tomba dans la mer qui fut depuis la mer Icarienne. — Le labyrinthe d'Egypte était d'une plus grande dimension que celui de Crète; on en trouvera une description dans le *Discours sur l'Histoire universelle*, de Bossuet, 3e part., ch. III.

4. Les âmes erraient durant cent ans sur les bords du Styx, quand les corps n'avaient

vers le ciel, invoquait Neptune : « O puissant dieu, s'écriait-il, » toi qui tiens l'empire des ondes, daigne écouter un malheu- » reux ! Si tu me fais revoir l'île de Crète, malgré la fureur » des vents, je t'immolerai la première tête qui se présentera » à mes yeux [1]. »

« Cependant, son fils, impatient de revoir son père, se hâtait d'aller au-devant de lui pour l'embrasser : malheureux qui ne savait pas que c'était courir à sa perte ! Le père, échappé à la tempête, arrivait dans le port désiré ; il remerciait Neptune d'avoir écouté ses vœux : mais bientôt il sentit combien ses vœux lui étaient funestes. Un pressentiment de son malheur lui donnait un cuisant repentir de son vœu indiscret [2]; il craignait d'arriver parmi les siens, et il appréhendait de revoir ce qu'il avait de plus cher au monde. Mais la cruelle Némésis [3], déesse impitoyable qui veille pour punir les hommes et surtout les rois orgueilleux, poussait d'une main fatale et invisible Idoménée. Il arrive : à peine ose-t-il lever les yeux ; il voit son fils ! il recule, saisi d'horreur [4]. Ses yeux cherchent, mais en vain, quelque autre tête moins chère qui puisse lui servir de victime.

« Cependant le fils se jette à son cou, et est tout étonné que son père réponde si mal à sa tendresse ; il le voit fondant en larmes. « O mon père, dit-il, d'où vient cette tristesse ? Après une » si longue absence, êtes-vous fâché de vous revoir dans votre » royaume, et de faire la joie de votre fils ? Qu'ai-je fait ? vous » détournez vos yeux de peur de me voir [5] ! » Le père, accablé de douleur, ne répondait rien. Enfin, après de profonds soupirs, il dit : « O Neptune, que t'ai-je promis ! à quel prix m'as-tu » garanti du naufrage ! rends-moi aux vagues et aux rochers, » qui devaient, en me brisant, finir ma triste vie ; laisse vivre » mon fils ! O dieu cruel ! tiens, voilà mon sang, épargne le sien. »

pas obtenu la sépulture ; on disait que Caron, n'ayant pas reçu l'obole, refusait de les transporter.

1. Cet episode rappelle Agamemnon immolant sa fille Iphigénie, pour obtenir une favorable navigation aux vaisseaux grecs faisant voile pour le siége de Troie.

2. « Indiscret, » c.-à-d. imprudent, dont il n'avait pas discerné la conséquence. Du latin *in dis cernere*, ce qui signifie ne pas voir des divers côtés.

3. Némésis, fille de Jupiter et de la Nécessité, déesse de la vengeance ; elle avait des ailes, des flambeaux et des serpents avec lesquels elle poursuivait les criminels. C'était une personnification du remords.

4. Forte situation, vivement exprimée par ces incises redoublées.

5. Le récit est ici fort pathétique ; on ne sait lequel est le plus à plaindre du fils qui doit mourir, ou du père insensé qui veut l'immoler. — Les paroles du fils d'Idoménée, ignorant de son sort, rappellent tout à fait celles d'*Iphigénie:*

Seigneur, où courez-vous ? et quels empressements
Vous dérobent sitôt à nos embrassements ?
(A. II, s. II.)

En parlant ainsi, il tira son épée pour se percer ; mais ceux qui étaient autour de lui arrêtèrent sa main. »

« Le vieillard Sophronyme, interprète des volontés des dieux, lui assura qu'il pouvait contenter Neptune sans donner la mort à son fils. « Votre promesse, disait-il, a été imprudente : les » dieux ne veulent point être honorés par la cruauté ; gardez- » vous bien d'ajouter à la faute de votre promesse celle de l'ac- » complir contre les lois de la nature : offrez cent taureaux plus » blancs que la neige à Neptune ; faites couler leur sang autour » de son autel couronné de fleurs ; faites fumer un doux en- » cens en l'honneur de ce dieu [1]. »

« Idoménée écoutait ce discours, la tête baissée, et sans répondre : la fureur était allumée dans ses yeux ; son visage pâle et défiguré changeait à tout moment de couleur ; on voyait ses membres tremblants. Cependant son fils lui disait : « Me » voici, mon père ; votre fils est prêt à mourir pour apaiser le » dieu ; n'attirez pas sur vous sa colère : je meurs content, » puisque ma mort vous aura garanti de la vôtre. Frappez, mon » père ! ne craignez point de trouver en moi un fils indigne de » vous, qui craigne de mourir [2]. »

« En ce moment, Idoménée, tout hors de lui et comme déchiré par les Furies infernales [3], surprend tous ceux qui l'observent de près ; il enfonce son épée dans le cœur de cet enfant : il la retire toute fumante et pleine de sang, pour la plonger dans ses propres entrailles ; il est encore une fois retenu par ceux qui l'environnent. L'enfant tombe dans son sang ; ses yeux se couvrent des ombres de la mort : il les entr'ouvre à la lumière, mais à peine l'a-t-il trouvée qu'il ne peut plus la supporter [4]. Tel qu'un beau lis au milieu des champs, coupé

1. Les cent taureaux immolés formaient ce que l'on appelait une hécatombe. Depuis, le mot est resté pour exprimer un sacrifice moins somptueux. — « Encens, » un parfum d'Arabie qui ne donne son odeur que quand il est brûlé, *incensus*.

2. Iphigénie (a. IV, s. IV) dit aussi :

Ne craignez rien ; mon cœur, de votre honneur jaloux,
Ne fera point rougir un père tel que vous.

Et la fille de Jephté : « Mon père, ac- » complissez le vœu de ma personne, » que vous avez fait au Seigneur, pour » le remercier de vous avoir accordé de vaincre vos ennemis. »

3. Les Furies, ou *Euménides*, chargées de tourmenter les coupables dans le Tartare. Souvent aussi, comme Némésis, elles poursuivaient le meurtrier ici-bas. Dans les *Euménides*, une tragédie d'Eschyle, on voit ces divinités infernales poursuivant Oreste le parricide, jusqu'au temple de Minerve à Athènes, où il est délivré de l'obsession. « Euménides » veut dire les bonnes, les bienveillantes déesses ; elles sont appelées ainsi, par antiphrase.

4. Virgile (*Æn*, l. IV, v. 691) exprime la mort de Didon par un trait semblable :

Oculisque errantibus alto
Quæsivit cœlo lucem, ingemuitque reperta.

« Ses yeux errants cherchent la lu- » mière du ciel, et elle gémit après l'a- » voir trouvée, » Fénelon dit : « qu'il ne peut plus la supporter. » Ce n'est pas expressif, à mon sens, comme le latin. Didon s'est donné la mort par un

dans sa racine par le tranchant de la charrue, languit et ne se soutient plus [1] ; il n'a point encore perdu cette vive blancheur et cet éclat qui charment les yeux, mais la terre ne le nourrit plus, et sa vie est éteinte : ainsi le fils d'Idoménée, comme une jeune et tendre fleur, est cruellement moissonné dès son premier âge. Le père, dans l'excès de sa douleur, devient insensible ; il ne sait où il est, ni ce qu'il a fait, ni ce qu'il doit faire ; il marche chancelant vers la ville, et demande son fils.

« Cependant le peuple, touché de compassion pour l'enfant et d'horreur pour l'action barbare du père, s'écrie que les dieux justes l'ont livré aux Furies. La fureur leur fournit des armes; ils prennent des bâtons et des pierres [2] ; la Discorde souffle dans tous les cœurs un venin mortel. Les Crétois, les sages Crétois oublient la sagesse qu'ils ont tant aimée ; ils ne reconnaissent plus le petit-fils du sage Minos. Les amis d'Idoménée ne trouvent plus de salut pour lui, qu'en le ramenant vers ses vaisseaux : ils s'embarquent avec lui ; ils fuient à la merci des ondes. Idoménée, revenant à soi [3], les remercie de l'avoir arraché d'une terre qu'il a arrosée du sang de son fils [4] et qu'il ne saurait plus habiter. Les vents les conduisent vers l'Hespérie [5], et ils vont fonder un nouveau royaume dans le pays des Salentins [6].

« Cependant les Crétois, n'ayant plus de roi pour les gouverner, ont résolu d'en choisir un qui conserve dans leur pureté les lois établies. Voici les mesures qu'ils ont prises pour faire ce choix. Tous les principaux citoyens des cent villes sont assemblés ici. On a déjà commencé par des sacrifices ; on a assemblé tous les sages les plus fameux des pays voisins, pour examiner la sagesse de ceux qui paraîtront dignes de commander. On a préparé des jeux publics, où tous les prétendants combattront ; car on veut donner pour prix la royauté à celui qu'on

crime irréparable; en voyant une dernière fois la lumière, elle pousse un gémissement de regret et de remords. Ici la situation est toute différente ; le fils d'Idoménée n'est que victime.

1. La même comparaison se trouve également dans Virgile, *Æn.*, l. IX, v. 435 (la mort d'Euryale) :

Purpureus veluti cum flos succisus aratro
Languescit moriens.

« Telle qu'une brillante fleur couleur » de pourpre, coupée par la charrue, » languit et meurt. » On sent que la phrase « et ne se soutient plus, » est loin de valoir, pour le sentiment, le *languescit moriens* du poëte latin. Cependant les traits ajoutés à la comparaison par l'auteur français sont heureux. — Du reste, « la terre ne le nourrit plus, » ce trait est aussi emprunté à un autre vers de Virgile. Voyez *Æn.*, l. XI, v. 71.

2. Jamque faces et saxa volant; furor arma ministrat.

(*Æn.*, I, v. 150.)

« Déjà volent les torches et les pier- » res ; la fureur fournit les armes. »

3. On dit mieux : revenant à lui ; *à soi*, est la forme latine, *ad se ipsum*.

4. Hyperbole fréquemment employée par les poëtes.

5. Il n'est pas question ici de l'Espagne, mais de l'Italie.

6. Maintenant la terre d'Otrante, à l'extrémité orientale de l'Italie. Voir, pour l'établissement d'Idoménée chez les Salentins, l'Enéide, l. III, v. 400.

jugera vainqueur de tous les autres et pour l'esprit et pour le corps. On veut un roi dont le corps soit fort et adroit [1], et dont l'âme soit ornée de la sagesse et de la vertu. On appelle ici tous les étrangers.

« Après nous avoir raconté toute cette histoire étonnante, Nausicrate nous dit : « Hâtez-vous donc, ô étrangers, de venir » dans notre assemblée : vous combattrez avec les autres ; et si » les dieux destinent la victoire à l'un de vous, il régnera en » ce pays. » Nous le suivîmes, sans aucun désir de vaincre, mais par la seule curiosité de voir une chose si extraordinaire.

II. « Nous arrivâmes à une espèce de cirque très-vaste, environné d'une épaisse forêt [2]: le milieu du cirque était une arène préparée pour les combattants ; elle était bordée par un grand amphithéâtre d'un gazon frais sur lequel était assis et rangé un peuple innombrable. Quand nous arrivâmes, on nous reçut avec honneur ; car les Crétois sont les peuples du monde qui exercent le plus noblement et avec le plus de religion l'hospitalité [3]. On nous fit asseoir et on nous invita à combattre. Mentor s'en excusa sur son âge, et Hazaël sur sa faible santé. Ma jeunesse et ma vigueur m'ôtaient toute excuse ; je jetai néanmoins un coup d'œil sur Mentor pour découvrir sa pensée, et j'aperçus qu'il souhaitait que je combattisse. J'acceptai donc l'offre qu'on me faisait : je me dépouillai de mes habits ; on fit couler des flots d'huile douce et luisante sur tous les membres de mon corps [4], et je me mêlai parmi les combattants. On dit de tous côtés que c'était le fils d'Ulysse qui était venu pour tâcher de remporter les prix, et plusieurs Crétois qui avaient été à Ithaque pendant mon enfance, me reconnurent.

« Le premier combat fut celui de la lutte. Un Rhodien d'environ trente-cinq ans surmonta tous les autres qui osèrent se présenter à lui. Il était encore dans toute la vigueur de la jeunesse : ses bras étaient nerveux et bien nourris ; au moindre mouvement qu'il faisait, on voyait tous ses muscles : il était également souple et fort. Je ne lui parus pas digne d'être vaincu ; et, regardant avec pitié ma tendre jeunesse, il voulut

1. Les anciens ne séparaient guère les qualités du corps d'avec celles de l'âme dans l'idée qu'ils se formaient d'un roi accompli.

2. Le cirque dans lequel se célèbrent les jeux, au cinquième livre de l'Énéide, est aussi entouré de forêts.

Quem collibus undique curvis
Cingebant silvæ.
(V. 287.)

« De vastes forêts qui couvraient le » flanc arrondi des collines, l'environ» naient (le cirque) de toutes parts. »

3. « Religion ; » ici scrupule, idée de lien, *religio*, *religare*.

4. Nudatosque humeros oleo perfusa nitescit.
(L. V, v. 135.)

« L'huile est répandue sur leurs épau» les luisantes. »

se retirer : mais je me présentai à lui. Alors nous nous saisîmes l'un l'autre [1] ; nous nous serrâmes à perdre la respiration. Nous étions épaule contre épaule, pied contre pied [2], tous les nerfs tendus et les bras entrelacés comme des serpents, chacun s'efforçant d'enlever de terre son ennemi. Tantôt il essayait de me surprendre en me poussant du côté droit ; tantôt il s'efforçait de me pencher du côté gauche. Pendant qu'il me tâtait ainsi, je le poussai avec tant de violence que ses reins plièrent : il tomba sur l'arène et m'entraîna sur lui. En vain il tâcha de me mettre dessous; je le tins immobile sous moi; tout le peuple cria : « Victoire au fils d'Ulysse ! » Et j'aidai au Rhodien confus à se relever.

« Le combat du ceste [3] fut plus difficile. Le fils d'un riche citoyen de Samos avait acquis une haute réputation dans ce genre de combat. Tous les autres lui cédèrent ; il n'y eut que moi qui espérai la victoire. D'abord il me donna dans la tête, et puis dans l'estomac, des coups qui me firent vomir le sang et qui répandirent sur mes yeux un épais nuage. Je chancelai : il me pressait, et je ne pouvais plus respirer ; mais je fus ranimé par la voix de Mentor, qui me criait : « O fils d'Ulysse, seriez-vous vaincu ? » La colère me donna de nouvelles forces [4] ; j'évitai plusieurs coups dont j'aurais été accablé. Aussitôt que le Samien m'avait porté un faux coup, et que son bras s'allongeait en vain, je le surprenais dans cette posture penchée : déjà il reculait, quand je haussai mon ceste pour tomber sur lui avec plus de force : il voulut esquiver et, perdant l'équilibre, il me donna le moyen de le renverser. A peine fut-il étendu par terre que je lui tendis la main pour le relever. Il se redressa lui-même, couvert de poussière et de sang : sa honte fut extrême, mais il n'osa renouveler le combat.

« Aussitôt on commença les courses des chariots, que l'on distribua au sort. Le mien se trouva le moindre pour la légèreté des roues et pour la vigueur des chevaux. Nous partons : un nuage de poussière vole, et couvre le ciel [5]. Au commen-

1. Ἀγκὰς δ' ἀλλήλων λαβέτην χερσὶ στιβαρῇσιν.
(Hom., *Il.*, l. xxiii, v. 711.)

« De leurs robustes bras, tous les deux » se saisirent par le milieu du corps. »

2. ... Hæret pede pes.
(Virg., *Æn.*, l. X, 361.)

« Pied contre pied. » Et Ovide :

Cum pede pes junctus.
(*Métam.*, l. x, v. 43.)

3. Le ceste était un gantelet de cuir garni de métal.

4. Acrior ad pugnam redit, ac vim suscitat ira
(Liv. V, v. 454.)

« Il revient plus ardent au combat, et » la colère lui donne des forces. »

5. ... Ὑπὸ δὲ στέρνοισι κονίη
Ἵστατ' ἀειρομένη, ὥστε νέφος ἠὲ θύελλα.
(*Il.*, l. XXIII, v. 365.)

« Soulevée sous la poitrine (des che» vaux), la poussière demeura comme un

cement, je laissai les autres passer devant moi. Un jeune Lacédémonien, nommé Crantor, laissait d'abord tous les autres derrière lui. Un Crétois, nommé Polyclète, le suivait de près. Hippomaque, parent d'Idoménée, qui aspirait à lui succéder, lâchant les rênes à ses chevaux fumants de sueur, était tout penché sur leurs crins flottants[1]; et le mouvement des roues de son chariot était si rapide, qu'elles paraissaient immobiles comme les ailes d'un aigle qui fend les airs[2]. Mes chevaux s'animèrent, et se mirent peu à peu en haleine; je laissai loin derrière moi presque tous ceux qui étaient partis avec tant d'ardeur. Hippomaque, parent d'Idoménée, poussant trop ses chevaux, le plus vigoureux s'abattit, et ôta par sa chute à son maître l'espérance de régner. Polyclète, se penchant trop sur ses chevaux, ne put se tenir ferme dans une secousse; il tomba: les rênes lui échappèrent, et il fut trop heureux de pouvoir en tombant éviter la mort. Crantor, voyant avec des yeux pleins d'indignation que j'étais tout auprès de lui[3], redoubla son ardeur: tantôt il invoquait les dieux, et leur promettait de riches offrandes; tantôt il parlait à ses chevaux pour les animer[4]: il craignait que je ne passasse entre la borne et lui; car mes chevaux, mieux ménagés que les siens, étaient en état de le devancer : il ne lui restait plus d'autre ressource que celle de me fermer le passage. Pour y réussir, il hasarda de se briser contre la borne; il y brisa effectivement sa roue[5]. Je ne songeai qu'à faire promptement le tour, pour n'être pas engagé dans son désordre; et il me vit un moment après au bout de la carrière. Le peuple s'écria encore une fois: « Victoire au fils d'Ulysse! c'est lui que les dieux destinent à régner sur nous[6]. »

« Cependant les plus illustres et les plus sages d'entre les Crétois nous conduisirent dans un bois antique et sacré, reculé de la vue des hommes profanes[7], où les vieillards que Minos

« nuage ou un tourbillon. » Fénelon dit : « la poussière vole. » Chez Homère, la poussière est condensée, elle s'arrête comme immobile dans l'air.

1 Et proni dant lora.
(*Georg.*, III, v. 107.)

« Penchés sur leurs coursiers ils leur » abandonnent les rênes. »

2. Grande et forte image, belle comparaison.

3. Respicit instantem tergo et propiora tenentem.
(VIRG., *Æn.*, l. V, v. 168.)

« Il le voit derrière lui qui le serre de » près et prend la route la plus courte. »

4. Achille, poursuivant Hector, parle à ses coursiers et les encourage. Voir cet admirable passage du poëte grec, l. XIX, v. 400. — Au ch. XXIII, v. 402, Antiloque aussi apostrophe les chevaux de son père.

5. L'habileté consistait à éviter la borne, qui ne laissait qu'un passage assez étroit pour le char, souvent réduit à s'y briser.

6. Fénelon a hâte d'arriver aux épreuves morales; il vient de raconter en traits rapides mais brillants les trois combats : la lutte, le ceste et la course des chars. Homère aux funérailles de Patrocle (l. XXIII), Virgile aux jeux funèbres du Ve livre, ont donné de ces luttes héroïques d'incomparables récits.

7. Ceux qui ne participent pas aux mystères, aux rites de la religion

avait établis juges du peuple et gardes des lois, nous assemblèrent. Nous étions les mêmes qui avions combattu dans les jeux : nul autre ne fut admis. Les sages ouvrirent le livre où toutes les lois de Minos sont recueillies. Je me sentis saisi de respect et de honte, quand j'approchai de ces vieillards que l'âge rendait vénérables, sans leur ôter la vigueur de l'esprit. Ils étaient assis avec ordre et immobiles dans leurs places : leurs cheveux étaient blancs; plusieurs n'en avaient presque plus. On voyait reluire sur leurs visages graves une sagesse douce et tranquille; ils ne se pressaient point de parler; ils ne disaient que ce qu'ils avaient résolu de dire. Quand ils étaient d'avis différents, ils étaient si modérés à soutenir ce qu'ils pensaient de part et d'autre, qu'on aurait cru qu'ils étaient tous d'une même opinion. La longue expérience des choses passées et l'habitude du travail leur donnaient de grandes vues sur toutes choses : mais ce qui perfectionnait le plus leur raison, c'était le calme de leur esprit délivré des folles passions et des caprices de la jeunesse. La sagesse toute seule agissait en eux, et le fruit de leur longue vertu était d'avoir si bien dompté leurs humeurs, qu'ils goûtaient sans peine le doux et noble plaisir d'écouter la raison. En les admirant, je souhaitai que ma vie pût s'accourcir pour arriver tout à coup à une si estimable vieillesse. Je trouvais la jeunesse malheureuse d'être si impétueuse, et si éloignée de cette vertu si éclairée et si tranquille [1].

« Le premier d'entre ces vieillards ouvrit le livre des lois de Minos. C'était un grand livre qu'on tenait d'ordinaire renfermé dans une cassette d'or avec des parfums [2]. Tous ces vieillards le baisèrent avec respect, car ils disent qu'après les dieux, de qui les bonnes lois viennent, rien ne doit être si sacré aux hommes que les lois destinées à les rendre bons, sages et heureux. Ceux qui ont dans leurs mains les lois pour gouverner les peuples doivent toujours se laisser gouverner eux-mêmes par les lois. C'est la loi, et non pas l'homme, qui doit régner. Tel est le discours de ces sages. Ensuite, celui qui présidait proposa trois questions, qui devaient être décidées par les maximes de Minos.

« La première question est de savoir quel est le plus libre de tous les hommes. Les uns répondirent que c'était un roi qui avait sur son peuple un empire absolu, et qui était victorieux de tous ses ennemis. D'autres soutinrent que c'était un

1. Ce portrait des sages crétois est beau, et d'un style « doux et tranquille, » plein de majesté.

2. Souvenir d'Alexandre le Grand, qui conservait les poëmes d'Homère dans une cassette d'or, et les portait avec lui.

homme si riche, qu'il pouvait contenter tous ses désirs. D'autres dirent que c'était un homme qui ne se mariait point, et qui voyageait pendant toute sa vie en divers pays, sans être jamais assujetti aux lois d'aucune nation. D'autres s'imaginèrent que c'était un Barbare, qui, vivant de sa chasse au milieu des bois, était indépendant de toute police et de tout besoin. D'autres crurent que c'était un homme nouvellement affranchi, parce qu'en sortant des rigueurs de la servitude il jouissait plus qu'aucun autre des douceurs de la liberté. D'autres, enfin, s'avisèrent de dire que c'était un homme mourant, parce que la mort le délivrait de tout, et que tous les hommes ensemble n'avaient plus aucun pouvoir sur lui. Quand mon rang fut venu, je n'eus pas de peine à répondre, parce que je n'avais pas oublié ce que Mentor m'avait dit souvent. — Le plus libre de tous les hommes, répondis-je, est celui qui peut être libre dans l'esclavage même. En quelque pays et en quelque condition qu'on soit, on est très-libre, pourvu qu'on craigne les dieux, et qu'on ne craigne qu'eux [1]. En un mot, l'homme véritablement libre est celui qui, dégagé de toute crainte et de tout désir, n'est soumis qu'aux dieux et à sa raison [2]. — Les vieillards s'entre-regardèrent en souriant, et furent surpris de voir que ma réponse fût précisément celle de Minos [3].

« Ensuite on proposa la seconde question en ces termes : — Quel est le plus malheureux de tous les hommes ? — Chacun disait ce qui lui venait dans l'esprit. L'un disait : « C'est un homme qui n'a ni biens, ni santé, ni honneur. » Un autre disait : « C'est un homme qui n'a aucun ami. » D'autres soutenaient que c'est un homme qui a des enfants ingrats et indignes de lui. Il vint un sage de l'île de Lesbos [4], qui dit : « Le plus malheureux de tous les hommes est celui qui croit l'être ; car le malheur dépend moins des choses qu'on souffre, que de l'impatience avec laquelle on augmente son malheur. » A ces mots toute l'assemblée se récria ; on applaudit, et chacun crut que ce sage Lesbien remporterait le prix sur cette question. Mais on me demanda ma pensée, et je répondis, suivant les maximes de Mentor : « Le plus malheureux de tous les hommes est un roi qui croit

1. Je crains Dieu, cher Abner, et n'ai point [d'autre crainte.
(Rac., *Ath.*, a. I, s. 1.)

2. Haute définition de la liberté.

3. Il y a là une haute morale, et noblement exprimée. L'intérêt croît avec les réponses des prétendants, qui toutes se rapprochent plus ou moins de la vérité, mais qui ne sont pas la réponse exacte, celle que Télémaque, inspiré par la sagesse divine, apporte à la question proposée. Au lieu de « soumis aux dieux, » supposez qu'il y ait « à Dieu, » l'enveloppe mythologique aura disparu, et cette réponse sera celle d'un chrétien.

4. Lesbos, île de la mer Ionienne, dont Mitylène était la capitale. Elle eut une très-ancienne école de poésie, célèbre surtout par Sapho.

être heureux en rendant les autres hommes misérables : il est doublement malheureux par son aveuglement : ne connaissant pas son malheur, il ne peut s'en guérir; il craint même de le connaître. La vérité ne peut percer la foule des flatteurs pour aller jusqu'à lui. Il est tyrannisé par ses passions ; il ne connaît point ses devoirs ; il n'a jamais goûté le plaisir de faire le bien, ni senti les charmes de la pure vertu. Il est malheureux, et digne de l'être : son malheur augmente tous les jours ; il court à sa perte, et les dieux se préparent à le confondre par une punition éternelle [1]. Toute l'assemblée avoua que j'avais vaincu le sage Lesbien, et les vieillards déclarèrent que j'avais rencontré le vrai sens de Minos.

« Pour la troisième question, on demanda lequel des deux est préférable : d'un côté, un roi conquérant et invincible dans la guerre ; de l'autre, un roi sans expérience de la guerre, mais propre à policer sagement les peuples dans la paix. La plupart répondirent que le roi invincible dans la guerre était préférable. A quoi sert, disaient-ils, d'avoir un roi qui sache bien gouverner en paix, s'il ne sait pas défendre le pays quand la guerre vient ? Les ennemis le vaincront et réduiront son peuple en servitude. D'autres soutenaient, au contraire, que le roi pacifique serait meilleur, parce qu'il craindrait la guerre et l'éviterait par ses soins. D'autres disaient qu'un roi conquérant travaillerait à la gloire de son peuple aussi bien qu'à la sienne, et qu'il rendrait ses sujets maîtres des autres nations, au lieu qu'un roi pacifique les tiendrait dans une honteuse lâcheté.

« On voulut savoir mon sentiment. Je répondis ainsi : — Un roi qui ne sait gouverner que dans la paix ou dans la guerre, et qui n'est pas capable de conduire son peuple dans ces deux états, n'est qu'à demi roi. Mais si vous comparez un roi qui ne sait que la guerre, à un roi sage qui, sans savoir la guerre, est capable de la soutenir dans le besoin par ses généraux, je le trouve préférable à l'autre. Un roi entièrement tourné à la guerre voudrait toujours la faire : pour étendre sa domination et sa gloire propre, il ruinerait ses peuples. A quoi sert-il à un peuple que son roi subjugue d'autres nations, si on est malheureux sous son règne ? D'ailleurs, les longues guerres entraînent toujours après elles beaucoup de désordres ; les victorieux

1. La réponse du Lesbien quoique inexacte offrait une apparence de vérité. En effet, on est quelquefois malheureux parce que l'on croit l'être ; mais cette réponse était insuffisante. Télémaque donne la solution cherchée. Le malheureux est l'homme, roi ou simple particulier, qui est aveuglé par ses passions et tyrannisé par elles. « *Passion* » vient de *pati*, *patior*, souffrir, subir.

mêmes se dérèglent pendant ces temps de confusion. Voyez ce qu'il en coûta à la Grèce pour avoir triomphé de Troie ; elle a été privée de ses rois pendant plus de dix ans. Lorsque tout est en feu par la guerre, les lois, l'agriculture, les arts languissent. Les meilleurs princes mêmes, pendant qu'ils ont une guerre à soutenir, sont contraints de faire le plus grand des maux, qui est de tolérer la licence et de se servir des méchants. Combien y a-t-il de scélérats qu'on punirait pendant la paix, et dont on a besoin de récompenser l'audace dans les désordres de la guerre ! Jamais aucun peuple n'a eu un roi conquérant, sans avoir beaucoup à souffrir de son ambition. Un conquérant, enivré de sa gloire, ruine presque autant sa nation victorieuse que les nations vaincues. Un prince qui n'a point les qualités nécessaires pour la paix, ne peut faire goûter à ses sujets les fruits d'une guerre heureusement finie : il est comme un homme qui défendrait son champ contre son voisin et qui usurperait celui du voisin même, mais qui ne saurait ni labourer, ni semer pour recueillir aucune moisson. Un tel homme semble né pour détruire, pour ravager, pour renverser le monde, et non pour rendre un peuple heureux par un sage gouvernement.

« Venons maintenant au roi pacifique. Il est vrai qu'il n'est pas propre à de grandes conquêtes, c'est-à-dire qu'il n'est pas né pour troubler le bonheur de son peuple, en voulant vaincre les autres peuples que la justice ne lui a pas soumis ; mais s'il est véritablement propre à gouverner en paix, il a toutes les qualités nécessaires pour mettre son peuple en sûreté contre ses ennemis. Voici comment : il est juste, modéré et commode à l'égard de ses voisins ; il n'entreprend jamais contre eux rien qui puisse troubler sa paix ; il est fidèle dans ses alliances. Ses alliés l'aiment, ne le craignent point, et ont une entière confiance en lui. S'il a quelque voisin inquiet, hautain et ambitieux, tous les autres rois voisins, qui craignent ce voisin inquiet et qui n'ont aucune jalousie du roi pacifique, se joignent à ce bon roi pour l'empêcher d'être opprimé. Sa probité, sa bonne foi, sa modération, le rendent l'arbitre de tous les Etats qui environnent le sien. Pendant que le roi entreprenant est odieux à tous les autres, et sans cesse exposé à leurs ligues, celui-ci a la gloire d'être comme le père et le tuteur de tous les autres rois. Voilà les avantages qu'il a au dehors. Ceux dont il jouit au dedans sont encore plus solides. Puisqu'il est propre à gouverner en paix, je dois supposer qu'il gouverne par les plus sages lois. Il retranche le faste, la mol-

lesse, et tous les arts qui ne servent qu'à flatter les vices ; il fait fleurir les autres arts qui sont utiles aux véritables besoins de la vie ; surtout il applique ses sujets à l'agriculture. Par là, il les met dans l'abondance des choses nécessaires. Ce peuple laborieux, simple dans ses mœurs, accoutumé à vivre de peu, gagnant facilement sa vie par la culture de ses terres, se multiplie à l'infini. Voilà dans ce royaume un peuple innombrable, mais un peuple sain, vigoureux, robuste, qui n'est point amolli par les voluptés, qui est exercé à la vertu, qui n'est point attaché aux douceurs d'une vie lâche et délicieuse, qui sait mépriser la mort, qui aimerait mieux mourir que perdre cette liberté qu'il goûte sous un sage roi appliqué à ne régner que pour faire régner la raison. Qu'un conquérant voisin attaque ce peuple, il ne le trouvera peut-être pas assez accoutumé à camper, à se ranger en bataille, ou à dresser des machines pour assiéger une ville ; mais il le trouvera invincible par sa multitude, par son courage, par sa patience dans les fatigues, par son habitude de souffrir la pauvreté, par sa vigueur dans les combats, et par une vertu que les mauvais succès mêmes ne peuvent abattre. D'ailleurs, si le roi n'est point assez expérimenté pour commander lui-même ses armées, il les fera commander par des gens qui en seront capables, et il saura s'en servir sans perdre son autorité. Cependant il tirera du secours de ses alliés : ses sujets aimeront mieux mourir que de passer sous la domination d'un autre roi violent et injuste : les dieux mêmes combattront pour lui. Voyez quelles ressources il aura au milieu des plus grands périls. Je conclus donc que le roi pacifique qui ignore la guerre est un roi très-imparfait, puisqu'il ne sait point remplir une de ses plus grandes fonctions, qui est de vaincre ses ennemis ; mais j'ajoute qu'il est néanmoins infiniment supérieur au roi conquérant qui manque des qualités nécessaires dans la paix, et qui n'est propre qu'à la guerre [1].

« J'aperçus dans l'assemblée beaucoup de gens qui ne pouvaient goûter cet avis ; car la plupart des hommes, éblouis par les choses éclatantes, comme les victoires et les conquêtes, les

1. On a demandé lequel était préférable, un roi pacifique ou un roi conquérant. Télémaque répond que le vrai roi est celui qui aime la paix et la maintient, et qui cependant sait faire la guerre; mais que, s'il faut choisir, le pacifique est préférable, parce qu'il s'attache à la prospérité de son État, et qu'en cas d'agression injuste, il peut résister, à l'aide d'habiles généraux. Ce long plaidoyer en faveur des arts de la paix, et contre les dangers de l'esprit de conquête chez un roi, n'était autre chose qu'un blâme sévère de la politique de Louis XIV. On conçoit aisément qu'avec de tels principes donnés à l'héritier du trône, Fénelon ait pu déplaire à un monarque absolu et conquérant.

préfèrent à ce qui est simple, tranquille et solide, comme la paix et la bonne police des peuples. Mais tous les vieillards déclarèrent que j'avais parlé comme Minos.

« Le premier de ces vieillards s'écria : « Je vois l'accomplis-
» sement d'un oracle d'Apollon, connu dans toute notre île.
» Minos avait consulté le dieu, pour savoir combien de temps
» sa race régnerait suivant les lois qu'il venait d'établir. Le
» dieu lui répondit : — Les tiens cesseront de régner quand un
» étranger entrera dans ton île pour y faire régner tes lois. —
» Nous avions craint que quelque étranger ne vînt faire la
» conquête de l'île de Crète ; mais le malheur d'Idoménée, et
» la sagesse du fils d'Ulysse, qui entend mieux que nul autre
» mortel les lois de Minos, nous montrent le sens de l'oracle.
» Que tardons-nous à couronner celui que les destins nous
» donnent pour roi ? »

III. « Aussitôt les vieillards sortent de l'enceinte du bois sacré ; et le premier, me prenant par la main, annonce au peuple, déjà impatient dans l'attente d'une décision, que j'avais remporté le prix. A peine acheva-t-il de parler, qu'on entendit un bruit confus de toute l'assemblée. Chacun pousse des cris de joie. Tout le rivage et toutes les montagnes voisines retentissent de ce cri : « Que le fils d'Ulysse, semblable à Minos,
» règne sur les Crétois ! »

« J'attendis un moment, et je faisais signe de la main pour demander qu'on m'écoutât. Cependant Mentor me disait à l'oreille : « Renoncez-vous à votre patrie ? l'ambition de régner
» vous fera-t-elle oublier Pénélope, qui vous attend comme sa
» dernière espérance, et le grand Ulysse, que les dieux avaient
» résolu de vous rendre ? » Ces paroles percèrent mon cœur, et me soutinrent contre le vain désir de régner.

« Cependant un profond silence de toute cette tumultueuse assemblée me donna le moyen de parler ainsi : « O illustres
» Crétois, je ne mérite point de vous commander. L'oracle
» qu'on vient de rapporter marque bien que la race de Minos
» cessera de régner quand un étranger entrera dans cette île,
» et y fera régner les lois de ce sage roi ; mais il n'est pas dit
» que cet étranger régnera. Je veux croire que je suis cet
» étranger marqué par l'oracle. J'ai accompli la prédiction ; je
» suis venu dans cette île ; j'ai découvert le vrai sens des lois, et
» je souhaite que mon explication serve à les faire régner avec
» l'homme que vous choisirez. Pour moi, je préfère ma patrie,
» la pauvre, la petite île d'Ithaque, aux cent villes de Crète, à
» la gloire et à l'opulence de ce beau royaume. Souffrez que je

» suive ce que les destins ont marqué. Si j'ai combattu dans vos » jeux, ce n'était pas dans l'espérance de régner ici ; c'était » pour mériter votre estime et votre compassion ; c'était afin » que vous me donnassiez les moyens de retourner promptement au lieu de ma naissance : j'aime mieux obéir à mon père » Ulysse, et consoler ma mère Pénélope, que régner sur tous » les peuples de l'univers. O Crétois, vous voyez le fond de mon » cœur : il faut que je vous quitte ; mais la mort seule pourra » finir ma reconnaissance. Oui, jusques au dernier soupir, Télémaque aimera les Crétois et s'intéressera à leur gloire » comme à la sienne propre. »

« A peine eus-je parlé qu'il s'éleva dans toute l'assemblée un bruit sourd, semblable à celui des vagues de la mer qui s'entre-choquent dans une tempête. Les uns disaient : « Est-ce » quelque divinité sous une figure humaine ? » D'autres soutenaient qu'ils m'avaient vu en d'autres pays, et qu'ils me reconnaissaient. D'autres s'écriaient : « Il faut le contraindre de régner ici. » Enfin, je repris la parole, et chacun se hâta de se taire, ne sachant si je n'allais point accepter ce que j'avais refusé d'abord. Voici les paroles que je leur dis :

« Souffrez, ô Crétois, que je vous dise ce que je pense. Vous » êtes le plus sage de tous les peuples ; mais la sagesse demande, ce me semble, une précaution qui vous échappe. » Vous devez choisir, non pas l'homme qui raisonne le mieux » sur les lois, mais celui qui les pratique avec la plus constante » vertu. Pour moi, je suis jeune, par conséquent sans expérience, exposé à la violence des passions, et plus en état de » m'instruire en obéissant, pour commander un jour, que de » commander maintenant. Ne cherchez donc pas un homme » qui ait vaincu les autres dans ces jeux d'esprit et de corps, » mais qui se soit vaincu lui-même : cherchez un homme qui » ait vos lois écrites dans le fond de son cœur, et dont toute » la vie soit la pratique de ces lois ; que ses actions, plutôt que » ses paroles, vous le fassent choisir [1].

« Tous les vieillards, charmés de ce discours et voyant toujours croître les applaudissements de l'assemblée, me dirent : « Puisque les dieux nous ôtent l'espérance de vous voir régner » au milieu de nous, du moins aidez-nous à trouver un roi qui

1. Cette situation est belle, et la réponse de Télémaque refusant le trône de Crète est une réponse généreuse. C'est une véritable victoire remportée sur l'ambition. Régner sur la Crète était une position plus enviable que de posséder la pauvre Ithaque, île sablonneuse, en proie aux factions; mais le devoir rappelait Télémaque dans sa patrie, et de plus il avait une mission à remplir, dont il ne devait pas s'écarter; il lui fallait chercher son père.

» fasse régner nos lois. Connaissez-vous quelqu'un qui puisse » commander avec cette modération? — Je connais, leur dis-je » d'abord, un homme de qui je tiens tout ce que vous avez es- » timé en moi; c'est sa sagesse, et non pas la mienne, qui vient » de parler; il m'a inspiré toutes les réponses que vous venez » d'entendre. »

« En même temps toute l'assemblée jeta les yeux sur Mentor, que je montrais, le tenant par la main. Je racontais les soins qu'il avait eus de mon enfance, les périls dont il m'avait délivré, les malheurs qui étaient venus fondre sur moi dès que j'avais cessé de suivre ses conseils.

« D'abord on ne l'avait point regardé, à cause de ses habits simples et négligés, de sa contenance modeste, de son silence presque continuel, de son air froid et réservé. Mais quand on s'appliqua à le regarder, on découvrit dans son visage je ne sais quoi de ferme et d'élevé: on remarqua la vivacité de ses yeux, et la vigueur avec laquelle il faisait jusqu'aux moindres actions. On le questionna, il fut admiré: on résolut de le faire roi. Il s'en défendit sans s'émouvoir: il dit qu'il préférait les douceurs d'une vie privée à l'éclat de la royauté; que les meilleurs rois étaient malheureux en ce qu'ils ne faisaient presque jamais les biens qu'ils voulaient faire, et qu'ils faisaient souvent, par la surprise des flatteurs, les maux qu'ils ne voulaient pas. Il ajouta que si la servitude est misérable, la royauté ne l'est pas moins, puisqu'elle est une servitude déguisée. « Quand » on est roi, disait il, on dépend de tous ceux dont on a besoin » pour se faire obéir. Heureux celui qui n'est point obligé de » commander! Nous ne devons qu'à notre seule patrie, quand » elle nous confie l'autorité, le sacrifice de notre liberté pour » travailler au bien public. »

« Alors les Crétois, ne pouvant revenir de leur surprise, lui demandèrent quel homme ils devaient choisir. « Un homme, » répondit-il, qui vous connaisse bien, puisqu'il faudra qu'il » vous gouverne, et qui craigne de vous gouverner. Celui qui » désire la royauté ne la connaît pas; et comment en remplira-t-il les devoirs, ne les connaissant point? Il la cherche » pour lui; et vous devez désirer un homme qui ne l'accepte » que pour l'amour de vous. »

« Tous les Crétois furent dans un étrange étonnement de voir deux étrangers qui refusaient la royauté, recherchée par tant d'autres: ils voulurent savoir avec qui ils étaient venus. Nausicrate, qui les avait conduits depuis le port jusques au cirque où l'on célébrait les jeux, leur montra Hazaël, avec

lequel Mentor et moi nous étions venus de l'île de Chypre. Mais leur étonnement fut encore bien plus grand, quand ils surent que Mentor avait été esclave d'Hazaël; qu'Hazaël, touché de la sagesse et de la vertu de son esclave, en avait fait son conseil et son meilleur ami; que cet esclave mis en liberté était le même qui venait de refuser d'être roi, et qu'Hazaël était venu de Damas en Syrie, pour s'instruire des lois de Minos, tant l'amour de la sagesse remplissait son cœur.

« Les vieillards dirent à Hazaël : « Nous n'osons vous prier de » nous gouverner; car nous jugeons que vous avez les mêmes » pensées que Mentor. Vous méprisez trop les hommes pour » vouloir vous charger de les conduire : d'ailleurs vous êtes trop » détaché des richesses et de l'éclat de la royauté, pour vouloir » acheter cet éclat par les peines attachées au gouvernement » des peuples. » Hazaël répondit : « Ne croyez pas, ô Crétois, » que je méprise les hommes. Non, non : je sais combien il est » grand de travailler à les rendre bons et heureux ; mais ce » travail est rempli de peines et de dangers. L'éclat qui y est » attaché est faux, et ne peut éblouir que des âmes vaines. La » vie est courte ; les grandeurs irritent plus les passions qu'elles » ne peuvent les contenter : c'est pour apprendre à me passer » de ces faux biens, et non pas pour y parvenir, que je suis » venu de si loin. Adieu. Je ne songe qu'à retourner dans une » vie paisible et retirée, où la sagesse nourrisse mon cœur, et » où les espérances qu'on tire de la vertu pour une autre meil- » leure vie après la mort me consolent dans les chagrins de » la vieillesse. Si j'avais quelque chose à souhaiter, ce ne » serait pas d'être roi, ce serait de ne me séparer jamais de ces » deux hommes que vous voyez [1].

« Enfin les Crétois s'écrièrent, parlant à Mentor : « Dites-nous, » ô le plus sage et le plus grand de tous les mortels, dites-nous » donc qui est-ce que nous pouvons choisir pour notre roi : nous » ne vous laisserons point aller que vous ne nous ayez appris » le choix que nous devons faire. » Il leur répondit : « Pendant » que j'étais dans la foule des spectateurs, j'ai remarqué un » homme qui ne témoignait aucun empressement : c'est un » vieillard assez vigoureux. J'ai demandé quel homme c'était; » on m'a répondu qu'il s'appelait Aristodème. Ensuite j'ai en- » tendu qu'on lui disait que ses deux enfants étaient au nombre

1. Remarquez comme ce récit est habilement conduit. Déjà nous nous intéressons à Hazaël pour sa sagesse et sa vertu. L'auteur a grandi ce personnage épisodique en le peignant comme un sage qui refuse un trône et n'aspire qu'à vivre dans la solitude, à nourrir son cœur de la sagesse, et à se préparer « pour une meilleure vie après la mort. »

» de ceux qui combattaient; il a paru n'en avoir aucune joie; » il a dit que pour l'un il ne lui souhaitait point les périls » de la royauté, et qu'il aimait trop la patrie pour consentir » que l'autre régnât jamais. Par là j'ai compris que ce père » aimait d'un amour raisonnable l'un de ses enfants qui a de » la vertu, et qu'il ne flattait point l'autre dans ses dérègle- » ments. Ma curiosité augmentant, j'ai demandé quelle a été » la vie de ce vieillard. Un de vos citoyens m'a répondu : Il a » longtemps porté les armes, et il est couvert de blessures; » mais sa vertu sincère et ennemie de la flatterie l'avait rendu » incommode à Idoménée. C'est ce qui empêcha ce roi de s'en » servir dans le siége de Troie : il craignit un homme qui lui » donnerait de sages conseils qu'il ne pourrait se résoudre à » suivre; il fut même jaloux de la gloire que cet homme ne » manquerait pas d'acquérir bientôt; il oublia tous ses servi- » ces; il le laissa ici pauvre, méprisé des hommes grossiers et » lâches qui n'estiment que les richesses. Mais, content dans sa » pauvreté, il vit gaiement dans un endroit écarté de l'île, où » il cultive son champ de ses propres mains. Un de ses fils tra- » vaille avec lui; ils s'aiment tendrement; ils sont heureux. » Par leur frugalité et par leur travail, ils se sont mis dans l'a- » bondance des choses nécessaires à une vie simple. Le sage » vieillard donne aux pauvres malades de son voisinage tout » ce qui lui reste au delà de ses besoins et de ceux de son fils. » Il fait travailler tous les jeunes gens; il les exhorte, il les » instruit; il juge tous les différends de son voisinage; il est le » père de toutes les familles. Le malheur de la sienne est » d'avoir un second fils qui n'a voulu suivre aucun de ses » conseils. Le père, après l'avoir longtemps souffert pour tâcher » de le corriger de ses vices, l'a enfin chassé : il s'est abandonné » à une folle ambition et à tous les plaisirs [1].

« Voilà, ô Crétois, ce qu'on m'a raconté : vous devez savoir » si ce récit est véritable. Mais si cet homme est tel qu'on le » dépeint, pourquoi faire des jeux? pourquoi assembler tant » d'inconnus? Vous avez au milieu de vous un homme qui » vous connaît et que vous connaissez; qui sait la guerre; qui » a montré son courage non-seulement contre les flèches et con- » tre les dards, mais contre l'affreuse pauvreté; qui a méprisé

1. L'intérêt est parfaitement gradué dans cette scène. On suit les péripéties par lesquelles passent les vieillards de Crète, qui cherchent un roi, et vont tour à tour de Télémaque, à Mentor, à Hazaël, pour s'arrêter enfin à un homme qui leur convient à tous les égards. Ils ont choisi un sage comme Hazaël, mais non un sage contemplatif; c'est un homme d'action, un Crétois, vivant dans la retraite, mais prêt à quitter ses occupations habituelles pour travailler à la gloire et à la prospérité du pays.

» les richesses acquises par la flatterie ; qui aime le travail ; qui » sait combien l'agriculture est utile à un peuple ; qui déteste » le faste ; qui ne se laisse point amollir par un amour aveugle » de ses enfants ; qui aime la vertu de l'un, et qui condamne » le vice de l'autre ; en un mot, un homme qui est déjà le père » du peuple. Voilà votre roi, s'il est vrai que vous désiriez de » faire régner chez vous les lois du sage Minos. »

« Tout le peuple s'écria : « Il est vrai, Aristodème est tel que » vous le dites : c'est lui qui est digne de régner. » Les vieillards le firent appeler : on le chercha dans la foule, où il était confondu avec les derniers du peuple. Il parut tranquille. On lui déclara qu'on le faisait roi. Il répondit : « Je n'y puis con- » sentir qu'à trois conditions : la première, que je quitterai la » royauté dans deux ans, si je ne vous rends meilleurs que vous » n'êtes, et si vous résistez aux lois ; la seconde, que je serai » libre de continuer une vie simple et frugale ; la troisième, » que mes enfants n'auront aucun rang, et qu'après ma mort » on les traitera sans distinction, selon leur mérite, comme le » reste des citoyens [1]. »

« A ces paroles, il s'éleva dans l'air mille cris de joie. Le diadème fut mis par le chef des vieillards gardes des lois sur la tête d'Aristodème. On fit des sacrifices à Jupiter et aux autres grands dieux. Aristodème nous fit des présents, non pas avec la magnificence ordinaire aux rois, mais avec une noble simplicité. Il donna à Hazaël les lois de Minos écrites de la main de Minos même ; il lui donna aussi un recueil de toute l'histoire de Crète, depuis Saturne et l'âge d'or [2] ; il fit mettre dans son vaisseau des fruits de toutes les espèces qui sont bonnes en Crète et inconnues dans la Syrie, et lui offrit tous les secours dont il pourrait avoir besoin.

« Comme nous pressions notre départ, il nous fit préparer un vaisseau avec un grand nombre de bons rameurs et d'hommes

1. Aristodème n'est point ambitieux, mais il a la conscience de son aptitude, il sait qu'il peut suffire à cette grande tâche et qu'il fera le bien du peuple crétois. C'est pourquoi il accepte le trône, et il fait ses conditions ; elles sont nobles et montrent son désintéressement. D'autres diraient : « Je veux être roi et le demeurer à tout prix ; » pour lui, il demande à descendre du trône, si l'on ne se conduit pas comme il le désire. D'autres chercheraient les jouissances et le luxe d'une vie royale ; Aristodème veut vivre d'une manière frugale, comme un simple particulier. D'autres enfin voudraient fonder une dynastie, c'est-à-dire assurer le trône à leurs descendants ; lui, au contraire, sachant que l'un de ses fils est indigne du trône, ne veut pas que ses enfants règnent après lui. C'est en quelque sorte un système de monarchie élective.

2. Saturne, père de Jupiter, était dans la réalité la représentation d'un culte antérieur à Jupiter, et que celui-ci avait renversé. C'était le dieu des Pélasges, antérieurs aux Hellènes, et à ce culte devaient se rattacher aussi les Italiens. Ces peuples avaient conservé le souvenir de Saturne, et c'est à son règne qu'ils attribuèrent l'âge d'or, cet âge de félicité dont parle Fénelon.

armés; il y fit mettre des habits pour nous et des provisions. A l'instant même il s'éleva un vent favorable pour aller à Ithaque : ce vent, qui était contraire à Hazaël, le contraignit d'attendre. Il nous vit partir ; il nous embrassa comme des amis qu'il ne devait jamais revoir. « Les dieux sont justes, disait-» il ; ils voient une amitié qui n'est fondée que sur la vertu : » un jour ils nous réuniront ; et ces champs fortunés, où l'on dit » que les justes jouissent après la mort d'une paix éternelle, » verront nos âmes se rejoindre pour ne se séparer jamais. Oh ! » si mes cendres pouvaient aussi être recueillies avec les vô-» tres!... » En prononçant ces mots, il versait des torrents de larmes, et les soupirs étouffaient sa voix. Nous ne pleurions pas moins que lui : et il nous conduisit au vaisseau.

« Pour Aristodème, il nous dit : « C'est vous qui venez de me » faire roi ; souvenez-vous des dangers où vous m'avez mis. De-» mandez aux dieux qu'ils m'inspirent la vraie sagesse, et que » je surpasse autant en modération les autres hommes, que je » les surpasse en autorité [1]. Pour moi, je les prie de vous con-» duire heureusement dans votre patrie, d'y confondre l'inso-» lence de vos ennemis, et de vous y faire voir en paix Ulysse » régnant avec sa chère Pénélope. Télémaque, je vous donne » un bon vaisseau plein de rameurs et d'hommes armés ; ils » pourront vous servir contre ces hommes injustes qui persé-» cutent votre mère. O Mentor, votre sagesse, qui n'a besoin de » rien, ne me laisse rien à désirer pour vous. Allez tous deux, » vivez heureux ensemble ; souvenez-vous d'Aristodème : et, si » jamais les Ithaciens ont besoin des Crétois, comptez sur moi » jusqu'au dernier soupir de ma vie. » Il nous embrassa, et nous ne pûmes, en le remerciant, retenir nos larmes.

IV. « Cependant le vent qui enflait nos voiles nous promettait une douce navigation [2]. Déjà le mont Ida n'était plus à nos yeux que comme une colline ; tous les rivages disparaissaient ; les côtes du Péloponnèse semblaient s'avancer dans la mer pour venir au devant de nous. Tout à coup une noire tempête enveloppa le ciel [3], et irrita toutes les ondes de la mer. Le jour se

1. Aristodème est aussi un sage ; les honneurs ne l'ont pas ebloui. Il sait que les biens de la terre ne sont rien sans la vertu.

Ces paroles d'Aristodème sont moins antiques que chretiennes. C'est Celui par qui les rois règnent qui leur donne l'esprit de sagesse, et leur apprend à user de leur puissance « avec modération, » et pour le bien des peuples. La morale de l'auteur est ici très-élevée.

2. Il faut admirer avec quel art Fénelon sait entremêler les descriptions les plus brillantes parmi les sévères enseignements et les discussions de morale et de politique. Voici maintenant le tableau d'une grande tempête où l'on trouve de fréquentes imitations de l'antiquite.

3. Involvêre diem nimbi, et nox humida
Abstulit. [cœlum
(*Æn.*, l. III, v. 198.)

« Les nuages enveloppèrent le jour,

changea en nuit [1], et la mort se présenta à nous. O Neptune, c'est vous qui excitâtes, par votre superbe trident [2], toutes les eaux de votre empire ! Vénus, pour se venger de ce que nous l'avions méprisée jusque dans son temple de Cythère, alla trouver ce dieu ; elle lui parla avec douleur ; ses beaux yeux étaient baignés de larmes : du moins c'est ainsi que Mentor, instruit des choses divines, me l'a assuré. « Souffrirez-vous, Neptune, » disait-elle, que ces impies se jouent impunément de ma puis- » sance? Les dieux mêmes la sentent ; et ces téméraires mor- » tels ont osé condamner tout ce qui se fait dans mon île ! Ils se » piquent d'une sagesse à toute épreuve, et ils traitent l'amour » de folie. Avez-vous oublié que je suis née dans votre empire ? » Que tardez-vous à ensevelir dans vos profonds abîmes ces deux » hommes que je ne puis souffrir [3]? »

« A peine avait-elle parlé, que Neptune souleva les flots jusqu'au ciel : et Vénus rit, croyant notre naufrage inévitable. Notre pilote, troublé, s'écria qu'il ne pouvait plus résister aux vents qui nous poussaient avec violence vers des rochers : un coup de vent rompit notre mât ; et, un moment après, nous entendîmes les pointes des rochers qui entr'ouvraient le fond du navire. L'eau entre de tous côtés ; le navire s'enfonce ; tous nos rameurs poussent de lamentables cris vers le ciel. J'embrasse Mentor, et je lui dis : « Voici la mort, il faut la rece- » voir avec courage. Les dieux ne nous ont délivrés de tant de » périls que pour nous faire périr aujourd'hui. Mourons, Men- » tor, mourons. C'est une consolation pour moi de mourir avec » vous ; il serait inutile de disputer notre vie contre la tem- » pête. »

« Mentor me répondit : « Le vrai courage trouve toujours » quelque ressource. Ce n'est pas assez d'être prêt à recevoir » tranquillement la mort ; il faut, sans la craindre, faire tous » ses efforts pour la repousser. Prenons, vous et moi, un de ces » grands bancs de rameurs. Tandis que cette multitude d'hom- » mes timides et troublés regrettent la vie sans chercher les » moyens de la conserver, ne perdons pas un moment pour sau- » ver la nôtre. » Aussitôt il prend une hache, il achève de cou-

» et une nuit humide déroba le ciel aux » regards. » Fénelon n'a conservé qu'un trait, celui de la tempête qui enveloppe « le ciel. » *Involvēre.*

1. Virgile a encore ici la supériorité :

Ponto nox incubat atra.

(L. I, v. 89.)

« Une nuit profonde s'étend (se cou- » che) sur la mer. »

2. Le trident, la fourche à trois dents, sceptre de Neptune.

3. Selon les procédés de l'épopée antique, les dieux prennent parti pour ou contre les mortels. Vénus est l'implacable ennemie de Télémaque, parce que celui-ci est le favori de Minerve. Voir au Ier livre de l'*En.*, v. 43, les invectives de Junon contre Enée.

per le mât qui était déjà rompu, et qui, penchant dans la mer, avait mis le vaisseau sur le côté : il jette le mât hors du vaisseau, et s'élance dessus au milieu des ondes furieuses ; il m'appelle par mon nom, et m'encourage pour le suivre [1]. Tel qu'un grand arbre que tous les vents conjurés attaquent, et qui demeure immobile sur ses profondes racines, en sorte que la tempête ne fait qu'agiter ses feuilles [2] ; de même Mentor, non-seulement ferme et courageux, mais doux et tranquille, semblait commander aux vents et à la mer. Je le suis. Et qui aurait pu ne le pas suivre, étant encouragé par lui ?

« Nous nous conduisions nous-mêmes sur ce mât flottant. C'était un grand secours pour nous, car nous pouvions nous asseoir dessus ; et, s'il eût fallu nager sans relâche, nos forces eussent été bientôt épuisées. Mais souvent la tempête faisait tourner cette grande pièce de bois, et nous nous trouvions enfoncés dans la mer : alors nous buvions l'onde amère, qui coulait de notre bouche, de nos narines et de nos oreilles ; nous étions contraints de disputer contre les flots pour rattraper le dessus de ce mât. Quelquefois aussi une vague haute comme une montagne venait passer sur nous ; et nous nous tenions fermes, de peur que, dans cette violente secousse, le mât, qui était notre unique espérance, ne nous échappât.

« Pendant que nous étions dans cet état affreux, Mentor, aussi paisible qu'il l'est maintenant sur ce siége de gazon, me disait : « Croyez-vous, Télémaque, que votre vie soit abandonnée aux vents et aux flots ? Croyez-vous qu'ils puissent » vous faire périr sans l'ordre des dieux ? Non, non : les dieux » décident de tout. C'est donc les dieux, et non pas la mer, » qu'il faut craindre. Fussiez-vous au fond des abîmes, la main » de Jupiter pourrait vous en tirer. Fussiez-vous dans l'O- » lympe, voyant les astres sous vos pieds [3], Jupiter pourrait » vous plonger au fond de l'abîme, ou vous précipiter dans les » flammes du noir Tartare [4]. » J'écoutais et admirais ce dis-

1. Ulysse aussi se met à cheval sur une pièce de bois « qu'il pousse sur les flots comme un cheval, » κέληθ' ὡς ἵππον ἐλαύνων (*Odyssée*, l. V, v. 371). Il est ainsi errant neuf jours sur la mer. Fénelon a corrigé cette impossibilité.

2. Cette belle comparaison est imitée de Virgile (*Æn.* IV, v. 441). Des deux parts on compare le calme du guerrier à celui d'un arbre qui résiste à la tempête ; mais dans Virgile les traits sont plus nombreux, plus variés. Fénelon a très-bien décrit la résistance opposée par l'arbre immobile, et dont la tempête ne fait « qu'agiter le feuillage. » Virgile a un trait de plus :

Consternunt terram, concusso stipite, frondes ;
Ipsa hæret scopulis...

« Sa racine est ébranlée, ses feuilles » jonchent la terre ; mais lui demeure » immobile sur son roc. »

3. Sub pedibusque videt nubes et sidera...

« Il voit sous ses pieds les nuages et » les astres. »

(Virg., *Egl.*, V, v. 57.)

4. Ce n'est pas Jupiter, c'est Jéhovah

cours, qui me consolait un peu; mais je n'avais pas l'esprit assez libre pour lui répondre. Il ne me voyait point; je ne pouvais le voir. Nous passâmes toute la nuit, tremblants de froid et demi-morts, sans savoir où la tempête nous jetait. Enfin les vents commencèrent à s'apaiser, et la mer mugissante ressemblait à une personne qui, ayant été longtemps irritée, n'a plus qu'un reste de trouble et d'émotion, étant lasse de se mettre en fureur; elle grondait sourdement, et ses flots n'étaient presque plus que comme les sillons qu'on trouve dans un champ labouré [1].

« Cependant l'Aurore vint ouvrir au Soleil les portes du ciel, et nous annonça un beau jour. L'orient était tout en feu; et les étoiles [2], qui avaient été si longtemps cachées, reparurent, et s'enfuirent à l'arrivée de Phébus. Nous aperçûmes de loin la terre, et le vent nous en approchait : alors je sentis l'espérance renaître dans mon cœur. Mais nous n'aperçûmes aucun de nos compagnons : selon les apparences, ils perdirent courage, et la tempête les submergea tous avec le vaisseau. Quand nous fûmes auprès de la terre, la mer nous poussait contre des pointes de rochers qui nous eussent brisés; mais nous tâchions de leur présenter le bout de notre mât ; et Mentor faisait de ce mât ce qu'un sage pilote fait du meilleur gouvernail. Ainsi nous évitâmes ces rochers affreux, et nous trouvâmes enfin une côte douce et unie où, nageant sans peine, nous abordâmes sur le sable. C'est là que vous nous vîtes, ô grande déesse qui habitez cette île; c'est là que vous daignâtes nous recevoir. »

Observations sur le cinquième livre. — Le cinquième livre a surtout pour objet d'offrir, par un contraste frappant avec le précédent, le tableau des mœurs viriles et pures des Crétois, après celui des mœurs efféminées des Cypriotes. Tout est noble dans ce livre, tout y respire la vertu. Il faut citer surtout deux belles descriptions : celle des jeux publics et celle du naufrage. Nous avons vu, à ce sujet, ce que Fénelon avait emprunté aux anciens, sans toutefois les égaler; mais ce qui appartient en propre à Fénelon, c'est la peinture de la révolution crétoise, après l'acte cruel d'Idoménée.

On trouve un grand intérêt à cette recherche de la solution des questions de morale politique proposées par les sages Crétois, et à entendre les réponses de Télémaque; enfin, la noble conduite de ces trois étrangers qui refusent un trône, et la généreuse ambition du Crétois

dont la puissance est décrite ici avec des traits empruntés à la Bible.

1. Admirable peinture de l'aspect de la mer après la tempête. On compare ordinairement les personnes aux choses; ici, la mer est comparée à une personne qui, de sa colère, n'a conservé « qu'un reste de trouble et d'émotion. »

2. « Etoile, » autrefois « estelle, » de *stella*.

qui l'accepte, dans le seul but d'être utile à ses concitoyens, tout cela nous touche et nous émeut.

Fénelon tient avant tout à inspirer à son élève l'amour de la vertu, l'éloignement de la vanité. Un roi se doit tout entier à ses sujets ; il ne doit rien faire par ambition : il doit être homme de paix, s'il veut rendre ses peuples heureux. Il est même intéressant de relire ici l'opinion d'un autre grand génie, Massillon, sur les rois conquérants qui ruinent les nations pour le seul plaisir de satisfaire leur orgueil insensé.

« Qu'est-ce qu'un souverain né avec une valeur bouillante.....? Un astre » nouveau et malfaisant qui n'annonce que des calamités à la terre. » Plus il croîtra dans cette science funeste, plus les misères publiques » croîtront avec lui : les entreprises les plus téméraires n'offriront » qu'une faible digue à l'impetuosité de sa course ; il croira effacer » par l'éclat de ses victoires leur témérité ou leur injustice ; l'espé- » rance du succès sera le seul titre qui justifiera l'équité de ses » armes ; tout ce qui lui paraîtra glorieux deviendra légitime ; il re- » gardera les moments d'un repos sage et majestueux comme une oi- » siveté honteuse et des moments qu'on dérobe à sa gloire ; ses voi- » sins deviendront ses ennemis dès qu'ils pourront devenir sa con- » quête ; ses peuples eux-mêmes fourniront de leurs larmes et de leur » sang la triste matière de ses triomphes ; il épuisera et renversera » ses propres États pour en conquérir de nouveaux ; il armera contre » lui les peuples et les nations ; il troublera la paix de l'univers : il » se rendra célèbre en faisant des millions de malheureux. Quel fléau » pour le genre humain ! et *s'il y a un peuple sur la terre, capable de* » *lui donner des éloges, il n'y a qu'à lui souhaiter un tel maître.* »

Enfin, le roi doit être l'homme des peuples, leur chargé d'affaires ; il doit travailler pour eux. On retrouve ces mêmes doctrines dans tous les autres écrits de Fénelon. — « Il faut vouloir être le père, et non le maître. Il ne faut pas que tous soient à un seul ; mais un seul doit être à tous pour faire leur bonheur. (Avril 1711. *Manuscrits.*) Et dans un autre passage : « Ce n'est point en épargnant chaque jour au roi la vue de quelques détails épineux et affligeants, qu'on travaille solidement à le soulager et à le conserver ;. les épines renaîtront sous ses pas à toute les heures ; il ne peut se soulager qu'en travaillant, qu'en s'exécutant d'abord à toute rigueur. (1712. *Manuscrits.*) Ailleurs encore, il écrit au duc de Bourgogne : « Il faut écarter les flatteurs, s'en défier, dis- » tinguer le mérite, le chercher, le prévenir, apprendre à le mettre » en œuvre, écouter tout, ne croire rien sans preuve, et *se rendre supé-* » *rieur à tous, puisqu'on se trouve au-dessus de tous.* » (1711. Lettre au Dauphin.)

LIVRE SIXIÈME.

SOMMAIRE. — I. Calypso conçoit une violente passion pour Télémaque ; ses artifices ; Vénus, avec son fils Cupidon armé de ses flèches, se rend dans l'île.— II. Télémaque et la nymphe Eucharis ; jalousie de Calypso. — III. Calypso engage Mentor à construire un navire pour emmener Télémaque. — IV. Agitation et désespoir du fils d'Ulysse ; remontrances que lui fait Mentor. — V. Les nymphes, conduites par Cupidon, incendient le vaisseau ; Mentor précipite Télémaque dans la mer et s'y jette après lui.

I. Quand Télémaque eut achevé ce discours, toutes les nymphes, qui avaient été immobiles, les yeux attachés sur lui, se regardèrent les unes les autres. Elles se disaient avec étonnement : « Quels sont donc ces deux hommes si chéris des dieux ? a-t-on jamais ouï parler d'aventures si merveilleuses ? Le fils d'Ulysse le surpasse déjà en éloquence, en sagesse et en valeur. Quelle mine ! quelle beauté ! quelle douceur ! quelle modestie ! mais quelle noblesse et quelle grandeur [1] ! Si nous ne savions qu'il est fils d'un mortel, on le prendrait aisément pour Bacchus, pour Mercure, ou même pour le grand Apollon. Mais quel est ce Mentor qui paraît un homme simple [2], obscur, et d'une médiocre condition [3] ? Quand on le regarde de près, on trouve en lui je ne sais quoi au-dessus de l'homme. »

Calypso écoutait ces discours avec un trouble qu'elle ne pouvait cacher : ses yeux errants allaient sans cesse de Mentor à Télémaque, et de Télémaque à Mentor. Quelquefois elle voulait que Télémaque recommençât cette longue histoire de ses aventures ; puis tout à coup elle s'interrompait elle-même. Enfin, se levant brusquement, elle mena Télémaque seul dans un bois de myrtes, où elle n'oublia rien pour savoir de lui si Mentor n'était point une divinité cachée sous la forme d'un homme. Télémaque ne pouvait le lui dire ; car Minerve, en

1. Didon, elle aussi, ne cesse d'admirer Enee après le récit de ses aventures :

Quis novus hic nostris successit sedibus hospes !
Quem sese ore ferens ! quam forti pectore et armis !
Credo equidem, nec vana fides, genus esse Deorum.

(*Æn.*, l. IV, v. 10.)

« Quel hôte extraordinaire est entré » dans ce palais ! quelle noblesse dans » son air ! quel courage, quels exploits ! » Oui, je le crois, je n'en saurais douter, » il est du sang des dieux. » Fénelon a exagéré Virgile. La reine de Carthage ne dit pas : « Il est Apollon, ou Bacchus, ou Mercure ; » elle est dans la realite en disant : « Il est de la race des dieux. »

2. *Simplex*, *sine plica*, sans pli ; au moral, signifie « sans détour. »

3. « Condition ; » *res condita*, la chose fondée, établie.

l'accompagnant [1] sous la forme de Mentor, ne s'était point découverte à lui à cause de sa grande jeunesse. Elle ne se fiait pas encore assez à son secret [2] pour lui confier ses desseins. D'ailleurs elle voulait l'éprouver par les plus grands dangers; et, s'il eût su que Minerve était avec lui, un tel secours l'eût trop soutenu ; il n'aurait eu aucune peine à mépriser les accidents les plus affreux. Il prenait donc Minerve pour Mentor; et tous les artifices de Calypso furent inutiles pour découvrir ce qu'elle désirait savoir.

Cependant toutes les nymphes, assemblées autour de Mentor, prenaient plaisir à le questionner. L'une lui demandait les circonstances de son voyage d'Éthiopie ; l'autre voulait savoir ce qu'il avait vu à Damas ; une autre lui demandait s'il avait connu autrefois Ulysse avant le siége de Troie. Il répondait à toutes avec douceur ; et ses paroles, quoique simples, étaient pleines de grâces.

Calypso ne les laissa pas longtemps dans cette conversation ; elle revint : et, pendant que ses nymphes se mirent à cueillir des fleurs en chantant pour amuser Télémaque, elle prit à l'écart Mentor pour le faire parler. La douce vapeur du sommeil ne coule pas plus doucement dans les yeux appesantis et dans tous les membres fatigués d'un homme abattu, que les paroles flatteuses de la déesse s'insinuaient pour enchanter le cœur de Mentor, mais elle sentait toujours je ne sais quoi qui repoussait tous ses efforts, et qui se jouait de ses charmes [3]. Semblable à un rocher escarpé qui cache son front dans les nues et qui se joue de la rage des vents [4], Mentor, immobile dans ses sages desseins, se laissait presser par Calypso. Quelquefois même il lui laissait espérer qu'elle l'embarrasserait par ses questions, et qu'elle tirerait la vérité du fond de son cœur. Mais, au moment où elle croyait satisfaire sa curiosité, ses espérances s'évanouissaient : tout ce qu'elle s'imaginait tenir

1. Le verbe « accompagner, » est une formation toute française, bien qu'avec des mots latins (*ad cum panis*) ; être compagnon, celui qui partage le pain ou qui le mange avec un autre ; le sens primitif s'est singulièrement modifié.

2. « Secret, » ici discrétion; ne se dirait plus dans ce sens.

3. « Charmes » est pris dans les deux sens : les attraits de Calypso sont des charmes en quelque sorte magiques. — De *carmina*, parce que les paroles magiques étaient en vers.

4. Cette comparaison est empruntée à Virgile :

Ille (velut rupes vastum quæ prodit in æquor,
Obvia ventorum furiis, expostaque ponto,
Vim cunctam atque minas perfert cœlique [marisque,
Ipsa immota manens).

(*Æn.*, l. X, v. 693.)

« Semblable à une roche qui s'avance » dans la vaste mer, exposée à la fureur » des vents et à celle de la mer, supportant tout l'effort du ciel et de la mer, » et elle-même demeurant immobile. » Fénelon a bien affaibli Virgile; il n'y a pas de trace du trait sublime qui termine le texte latin.

lui échappait tout à coup ; et une réponse courte de Mentor la replongeait dans ses incertitudes. Elle passait ainsi les journées, tantôt flattant Télémaque, tantôt cherchant les moyens de le détacher de Mentor, qu'elle n'espérait plus de [1] faire parler. Elle employait ses plus belles nymphes à faire naître les feux de l'amour dans le cœur du jeune Télémaque, et une divinité plus puissante qu'elle vint à son secours pour y réussir [2].

Vénus, toujours pleine de ressentiment du mépris que Mentor et Télémaque avaient témoigné pour le culte qu'on lui rendait dans l'île de Chypre, ne pouvait se consoler de voir que ces deux téméraires mortels eussent échappé aux vents et à la mer dans la tempête excitée par Neptune. Elle en fit des plaintes amères à Jupiter : mais le père des dieux, souriant, sans vouloir lui découvrir que Minerve, sous la figure de Mentor, avait sauvé le fils d'Ulysse, permit à Vénus de chercher les moyens de se venger de ces deux hommes [3]. Elle quitte l'Olympe, elle oublie les doux parfums qu'on brûle sur ses autels à Paphos, à Cythère et à Idalie ; elle vole dans son char attelé de colombes ; elle appelle son fils; et, la douleur répandant sur son visage de nouvelles grâces, elle parla ainsi :

« Vois-tu, mon fils, ces deux hommes qui méprisent ta puis» sance et la mienne ? Qui voudra désormais nous adorer [4] ? Va, » perce de tes flèches ces deux cœurs insensibles : descends » avec moi dans cette île ; je parlerai à Calypso. » Elle dit ; et, fendant les airs dans un nuage tout doré, elle se présenta à Calypso, qui, dans ce moment, était seule au bord d'une fontaine assez loin de sa grotte.

« Malheureuse déesse, lui dit-elle, l'ingrat Ulysse vous a mé» prisée ; son fils, encore plus dur que lui, vous prépare un » semblable mépris ; mais l'Amour vient lui-même pour vous » venger. Je vous le laisse : il demeurera parmi vos nymphes, » comme autrefois l'enfant Bacchus fut nourri par les nym» phes de l'île de Naxos [5]. Télémaque le verra comme un enfant

1 « De » ne s'emploierait plus en pareil cas. Il y a un bel exemple de cette façon de parler dans les vers de Racine si connus :

Non, vous n'espérez plus de nous revoir encor,
Sacrés murs que n'a pu conserver mon Hector.

2. « Réussir, » idée de sortir avec avantage d'une difficulté ; s'explique par l'italien *uscire*, sortir.

3. Cette mythologie ne sort pas des conceptions de la poésie antique : le père des dieux est encore ici le jouet de toutes les passions des autres divinités.

4. Dans l'*Enéide*, c'est Junon, ennemie d'Énée, qui parle ainsi :

. . Et quisquam numen Junonis adorat
Præterea, aut supplex aris imponet honorem?
(L. I, v. 48.)

« Et qui désormais adorera la divinité » de Junon, ou, suppliant, placera des » offrandes sur ses autels? »

5. Naxos, une des Cyclades dans la

» ordinaire; il ne pourra s'en défier, et il sentira bientôt son » pouvoir. » Elle dit; et, remontant dans ce nuage doré d'où elle était sortie, elle laissa après elle une odeur d'ambroisie dont tous les bois de Calypso furent parfumés [1].

L'Amour demeura entre les bras de Calypso. Quoique déesse, elle sentit la flamme qui coulait déjà dans son sein. Pour se soulager, elle le donna aussitôt à la nymphe qui était auprès d'elle, nommée Eucharis. Mais, hélas ! dans la suite, combien de fois se repentit-elle de l'avoir fait ! D'abord, rien ne paraissait plus innocent, plus doux, plus aimable, plus ingénu et plus gracieux que cet enfant. A le voir enjoué, flatteur, toujours riant, on aurait cru qu'il ne pouvait donner que du plaisir : mais à peine s'était-on fié à ses caresses, qu'on y sentait je ne sais quoi d'empoisonné. L'enfant malin et trompeur ne caressait que pour trahir; et il ne riait jamais que des maux cruels qu'il avait faits, ou qu'il voulait faire. Il n'osait approcher de Mentor, dont la sévérité l'épouvantait; et il sentait que cet inconnu était invulnérable, en sorte qu'aucune de ses flèches n'aurait pu le percer. Pour les nymphes, elles sentirent bientôt les feux que cet enfant trompeur allume; mais elles cachaient avec soin la plaie profonde qui s'envenimait dans leurs cœurs [2].

II. Cependant Télémaque, voyant cet enfant qui se jouait avec les nymphes, fut surpris de sa douceur et de sa beauté. Il l'embrasse, il le prend tantôt sur ses genoux, tantôt entre ses bras; il sent en lui-même une inquiétude[3] dont il ne peut trouver la cause. Plus il cherche à se jouer innocemment, plus il se trouble et s'amollit. « Voyez-vous ces nymphes? disait-il » à Mentor : combien sont-elles différentes de ces femmes de » l'île de Chypre, dont la beauté était choquante à cause de » leur immodestie ! Ces beautés immortelles montrent une in- » nocence, une modestie, une simplicité qui charme. » Parlant ainsi, il rougissait sans savoir pourquoi. Il ne pouvait s'empêcher de parler; mais à peine avait-il commencé, qu'il ne pouvait continuer; ses paroles étaient entrecoupées, obscures, et quelquefois elles n'avaient aucun sens [4].

mer Égée. Jupiter, voulant dérober Bacchus à la haine de Junon, avait caché le jeune dieu dans cette île.

1. Aliment à l'usage des dieux. Il s'appliquait aussi à l'idée d'un parfum céleste. Ainsi dans Virgile :

Hæc ait, et liquidum ambrosiæ diffudit odorem.
(*Georg.*, l. IV, v. 414.)

« Elle dit, et répandit sur son fils une » essence d'ambroisie. »

2. Tout cet épisode de l'Amour placé par Vénus entre les bras de Calypso et de ses nymphes, est renouvelé de Virgile. Cette invention a dans le poète latin un plus grand caractère, grâce au tableau de la passion si tragique de Didon.

3. « Inquiétude, » dans le sens étymologique; agitation, absence de repos, *mens inquieta*.

4. La passion se révèle par une sorte

Mentor lui dit: « O Télémaque, les dangers de l'île de Chy-» pre n'étaient rien, si on les compare à ceux dont vous ne » vous défiez pas maintenant. Le vice grossier fait horreur; » l'impudence brutale donne de l'indignation; mais la beauté » modeste est bien plus dangereuse: en l'aimant, on croit n'ai-» mer que la vertu; et insensiblement on se laisse aller aux ap-» pas[1] trompeurs d'une passion qu'on n'aperçoit que quand il » n'est presque plus temps de l'éteindre. Fuyez, ô mon cher » Télémaque, fuyez ces nymphes, qui ne sont si discrètes[2] que » pour vous mieux tromper; fuyez les dangers de votre jeu-» nesse: mais surtout fuyez cet enfant que vous ne connaissez » pas. C'est l'Amour, que Vénus, sa mère, est venue apporter » dans cette île, pour se venger[3] du mépris que vous avez té-» moigné[4] pour le culte qu'on lui rend à Cythère: il a blessé le » cœur de la déesse Calypso; elle est passionnée pour vous: il a » brûlé toutes les nymphes qui l'environnent; vous brûlez vous-» même, ô malheureux jeune homme, presque sans le savoir. »

Télémaque interrompait souvent Mentor, en lui disant: « Pourquoi ne demeurerions-nous pas dans cette île? Ulysse ne » vit plus; il doit être depuis longtemps enseveli[5] dans les on-» des; Pénélope, ne voyant revenir ni lui ni moi, n'aura pu » résister à tant de prétendants: son père Icare[6] l'aura con-» trainte d'accepter un nouvel époux. Retournerai-je à Itha-» que, pour la voir engagée dans de nouveaux liens et man-» quant à la foi qu'elle avait donnée à mon père? Les Itha-» ciens ont oublié Ulysse. Nous ne pourrions y retourner que » pour chercher une mort assurée, puisque les amants de Pé-» nélope ont occupé toutes les avenues du port[7], pour mieux » assurer notre perte à notre retour. »

Mentor répondait: « Voilà l'effet d'une aveugle passion[8]. On » cherche avec subtilité toutes les raisons qui la favorisent, et » on se détourne de peur de voir toutes celles qui la condam-

d'égarement; la pensée fuit, elle cherche son expression. Virgile avait dit:

Incipit effari, mediaque in voce resistit.
(*Æn.*, l. IV, v. 76.)

« Elle commence à parler, et s'arrête » au milieu de son discours. »

1. « Appas, » du verbe *pasci, or;* nourriture dont on veut se repaître et qui trahit; l'appât que l'on offre aux poissons. — Au pluriel, comme ici, il se prend figurément, et signifie « ce qui est livré en pâture à la passion, ce qui séduit. »

2. « Discrètes; » celui-là est discret qui garde à part ce qu'il pense, ce qu'il voit (*qui dis cernit*).

3. « Venger, » de *vindicare*, littér., garantir sa propriété, son droit, son honneur, en punissant l'offenseur.

4. « Témoigné, » déclaré publiquement, en présence de témoins.

5. « Enseveli, » *sepultus, sepulchrum;* l'idée d'être entouré d'une barrière, d'une haie, *sepes*.

6. Ne pas confondre le père de Pénélope avec le fils de Dédale, si célèbre par sa chute dans la mer qui fut appelée la mer Icarienne.

7. « Port, » de *portare*, l'endroit où les marchandises sont apportées, débarquées.

8. C'est une *métonymie :* la passion n'est pas aveugle, elle rend tel.

» nent. On n'est plus ingénieux que pour se tromper, et pour » étouffer ses remords. Avez-vous oublié tout ce que les dieux » ont fait pour vous ramener dans votre patrie? Comment » êtes-vous sorti de la Sicile? Les malheurs que vous avez éprou- » vés en Egypte ne se sont-ils pas tournés tout à coup en pros- » pérités? Quelle main inconnue vous a enlevé à tous les dan- » gers qui menaçaient votre tête dans la ville de Tyr? Après » tant de merveilles, ignorez-vous encore ce que les destinées » vous ont préparé? Mais, que dis-je? vous en êtes indigne! » Pour moi, je pars, et je saurai bien sortir de cette île. Lâ- » che fils d'un père si sage et si généreux! menez ici une vie » molle et sans honneur au milieu des femmes; faites, malgré » les dieux, ce que votre père crut indigne de lui[1]. »

Ces paroles de mépris percèrent Télémaque jusqu'au fond du cœur. Il se sentait attendri pour Mentor; sa douleur était mêlée de honte: il craignait l'indignation et le départ de cet homme si sage à qui il devait tant: mais une passion naissante, et qu'il ne connaissait pas lui-même, faisait qu'il n'était plus le même homme. « Quoi donc, disait-il à Mentor, les larmes » aux yeux, vous ne comptez pour rien l'immortalité qui m'est » offerte par la déesse? » « Je compte pour rien, répondait » Mentor, tout ce qui est contre la vertu et contre les ordres » des dieux. La vertu vous rappelle dans votre patrie pour re- » voir Ulysse et Pénélope; la vertu[2] vous défend de vous aban- » donner à une folle passion. Les dieux, qui vous ont délivré » de tant de périls pour vous préparer une gloire égale à celle » de votre père, vous ordonnent de quitter cette île. L'amour » seul, ce honteux tyran, peut vous y retenir. Hé! que feriez- » vous d'une vie immortelle, sans liberté, sans vertu, sans » gloire? Cette vie serait encore plus malheureuse, en ce qu'elle » ne pourrait finir. »

Télémaque ne répondait à ce discours que par des soupirs. Quelquefois il aurait souhaité que Mentor l'eût arraché malgré lui de cette île; quelquefois il lui tardait que Mentor fût parti, pour n'avoir plus devant ses yeux cet ami sévère[3] qui lui reprochait sa faiblesse. Toutes ces pensées contraires agitaient tour à tour son cœur, et aucune n'y était constante[4]: son

1. Le discours de Mentor est à la fois indigné et tendre; les motifs vont croissant, selon les règles de la rhétorique. Le dernier trait est le plus pénétrant, et l'auteur l'a justement réservé pour la fin. Il y a sur ce sujet un très-beau détail dans Homère; au livre V de l'*Odyssée* Calypso offre à Ulysse l'immortalité, mais le héros grec lui déclare qu'il aime mieux revoir la fumée de sa pauvre ville d'Ithaque.

2. La « vertu » est ici prise dans le sens de *courage, force, virtus*, dont la racine est *vis*.

3. « Sévère, » s'explique par *verus* et l'initiale intensive *se;* l'homme sévère est le *rigidus veri satelles*.

4. « Constante; » un cœur constant.

cœur était comme la mer, qui est le jouet de tous les vents contraires. Il demeurait souvent étendu et immobile sur le rivage de la mer, souvent dans le fond de quelque bois sombre, versant des larmes [1] amères et poussant des cris semblables aux rugissements d'un lion. Il était devenu maigre, ses yeux creux étaient pleins d'un feu dévorant [2]; à le voir pâle, abattu et défiguré, on aurait cru que ce n'était point Télémaque. Sa beauté, son enjouement, sa noble fierté, s'enfuyaient loin de lui. Il périssait : tel qu'une fleur qui, étant épanouie le matin, répandait ses doux parfums dans la campagne et se flétrit peu à peu vers le soir; ses vives couleurs s'effacent; elle languit, elle se dessèche, et sa belle tête se penche, ne pouvant plus se soutenir [3]: ainsi le fils d'Ulysse était aux portes de la mort.

Mentor, voyant que Télémaque ne pouvait résister à la violence de sa passion, conçut un dessein plein d'adresse pour le délivrer d'un si grand danger. Il avait remarqué que Calypso aimait éperdument [4] Télémaque, et que Télémaque n'aimait pas moins la jeune nymphe Eucharis; car le cruel Amour, pour tourmenter les mortels, fait qu'on n'aime guère la personne dont on est aimé. Mentor résolut d'exciter la jalousie de Calypso [5]. Eucharis devait emmener Télémaque dans une chasse. Mentor dit à Calypso : « J'ai remarqué dans Télémaque une » passion pour la chasse que je n'avais jamais vue en lui; ce » plaisir commence à le dégoûter de tout autre : il n'aime plus » que les forêts et les montagnes les plus sauvages. Est-ce vous, » ô déesse, qui lui inspirez cette grande ardeur ? »

Calypso sentit un dépit cruel en écoutant ces paroles, et elle ne put se retenir. « Ce Télémaque, répondit-elle, qui a » méprisé tous les plaisirs de l'île de Chypre, ne peut résister » à la médiocre beauté d'une de mes nymphes. Comment ose- » t il se vanter d'avoir fait tant d'actions merveilleuses, lui » dont le cœur s'amollit lâchement par la volupté, et qui ne » semble né que pour passer une vie obscure au milieu des » femmes? » Mentor, remarquant avec plaisir combien la jalousie troublait le cœur de Calypso, n'en dit pas davantage,

qui stat secum, qui demeure debout, ferme avec lui-même.

1. « Larmes, » *lacrymæ*, le même que δάκρυ, du verbe δάκνω, δάκω, *mordeo*.

2. Racine, dans *Phèdre*, a dit avec moins d'énergie :

> Chargés d'un feu secret vos yeux s'appesantissent.

3. On reconnaît encore ici un souvenir de Virgile dans l'épisode de la mort d'Euryale :

> ... Lassove papavera collo
> Demisere caput, pluvia cum forte gravantur.
> (L. IX, v. 436.)

« Ainsi des pavots courbent leurs têtes » fatiguées par la pluie. »

4. Aimer « éperdument, » de manière à perdre la raison, le bon sens.

5. Il espérait, en excitant la jalousie de Calypso, déterminer la déesse à renvoyer Télémaque.

de peur de la mettre en défiance de lui; il lui montrait seulement un visage triste et abattu. La déesse lui découvrait ses peines sur toutes les choses qu'elle voyait, et elle faisait sans cesse des plaintes nouvelles. Cette chasse dont Mentor l'avait avertie acheva de la mettre en fureur. Elle sut que Télémaque n'avait cherché qu'à se dérober aux autres nymphes pour parler à Eucharis. On proposait même déjà une seconde chasse, où elle prévoyait qu'il ferait comme dans la première. Pour rompre les mesures de Télémaque, elle déclara qu'elle en voulait être. Puis, tout à coup, ne pouvant plus modérer son ressentiment, elle lui parla ainsi :

« Est-ce donc ainsi, ô jeune téméraire, que tu es venu dans » mon île pour échapper au juste naufrage que Neptune te » préparait, et à la vengeance des dieux? N'es-tu entré dans » cette île, qui n'est ouverte à aucun mortel, que pour mépri» ser ma puissance et l'amour que je t'ai témoigné? O divinités » de l'Olympe et du Styx, écoutez une malheureuse déesse! » Hâtez-vous de confondre ce perfide, cet ingrat, cet impie. » Puisque tu es encore plus dur et plus injuste que ton père, » puisses-tu souffrir des maux encore plus longs et plus cruels » que les siens! Non, non, que jamais tu ne revoies ta patrie, » cette pauvre et misérable Ithaque que tu n'as point eu honte » de préférer à l'immortalité! ou plutôt que tu périsses, en » la voyant de loin, au milieu de la mer, et que ton corps, » devenu le jouet des flots, soit rejeté, sans espérance de sé» pulture [1], sur le sable de ce rivage! Que mes yeux le voient » mangé par les vautours! Celle que tu aimes le verra aussi : » elle le verra; elle en aura le cœur déchiré; et son désespoir » fera mon bonheur [2]! »

En parlant ainsi, Calypso avait les yeux rouges et enflammés : ses regards ne s'arrêtaient jamais en aucun endroit; ils avaient je ne sais quoi de sombre et de farouche. Ses joues tremblantes étaient couvertes de taches noires et livides [3]; elle changeait à chaque moment de couleur. Souvent une pâleur mortelle se répandait sur tout son visage : ses larmes ne cou-

1. La plus cruelle menace chez les anciens, c'était d'être privé de sépulture, et par suite d'errer cent ans sur les bords du Styx. (Voy. *Enéide*, VI, 329).

2. Ce discours de Calypso est l'expression d'une ardente passion; il est imité de Virgile pour les invectives que le poëte met dans la bouche de Didon au IVe livre de l'Enéide. Mais dans l'Enéide la situation est différente ; la reine de Carthage ne voit pas d'autre parti à prendre que celui de mourir.

3. Sanguineam volvens aciem, maculisque [trementes
Interfusa genas.....

(*Æn.*, IV, v. 643.)

« Roulant des yeux sanglants, les joues » tremblantes et semées de taches. »

laient plus comme autrefois avec abondance ; la rage et le désespoir semblaient en avoir tari la source, et à peine en coulait-il quelqu'une sur ses joues. Sa voix était rauque, tremblante et entrecoupée.

Mentor observait tous ses mouvements, et ne parlait plus à Télémaque. Il le traitait comme un malade désespéré qu'on abandonne : il jetait souvent sur lui des regards de compassion.

Télémaque sentait combien il était coupable et indigne de l'amitié de Mentor. Il n'osait lever les yeux, de peur de rencontrer ceux de son ami, dont le silence même le condamnait. Quelquefois il avait envie d'aller se jeter à son cou, et de lui témoigner combien il était touché de sa faute : mais il était retenu, tantôt par une mauvaise honte, et tantôt par la crainte d'aller plus loin qu'il ne voulait pour se tirer du péril ; car le péril lui semblait doux, et il ne pouvait encore se résoudre à vaincre sa folle passion.

III. Les dieux et les déesses de l'Olympe, assemblés dans un profond silence, avaient les yeux attachés sur l'île de Calypso, pour voir qui serait victorieux, ou de Minerve ou de l'Amour. L'Amour, en se jouant avec les nymphes, avait mis tout en feu dans l'île. Minerve, sous la figure de Mentor, se servait de la jalousie, inséparable de l'Amour, contre l'amour même. Jupiter avait résolu d'être le spectateur de ce combat, et de demeurer neutre [1].

Cependant Eucharis [2], qui craignait que Télémaque ne lui échappât, usait de mille artifices pour le retenir dans ses liens. Déjà elle allait partir avec lui pour la seconde chasse, et elle était vêtue comme Diane. Vénus et Cupidon avaient répandu sur elle de nouveaux charmes ; en sorte que ce jour-là sa beauté effaçait celle de la déesse Calypso même. Calypso, la regardant de loin, se regarda en même temps dans la plus claire de ses fontaines ; et elle eut honte de se voir. Alors elle se cacha au fond de sa grotte, et parla ainsi toute seule :

« Il ne me sert donc de rien d'avoir voulu troubler ces deux » amants, en déclarant que je veux être de cette chasse ! En » serai-je ? Irai-je la faire triompher, et faire servir ma beauté » à relever la sienne ? Faudra-t-il que Télémaque, en me » voyant, soit encore plus passionné pour son Eucharis ? O mal» heureuse ! qu'ai-je fait ? Non, je n'y irai pas, ils n'y iront pas

1. Homère et Virgile montrent souvent aussi les dieux de l'Olympe contemplant avec curiosité les combats et les passions des mortels.

2. Eucharis, nom fort poétique et d'une élégante grécité, signifie « la gracieuse, la belle. »

» eux-mêmes, je saurai bien les en empêcher. Je vais trouver » Mentor; je le prierai d'enlever Télémaque : il le remmènera » à Ithaque. Mais que dis-je? et que deviendrai-je, quand Télémaque sera parti? Où suis-je? Que reste-t-il à faire? O » cruelle Vénus! Vénus, vous m'avez trompée! ô perfide présent que vous m'avez fait! Pernicieux enfant! Amour empesté [1]! je ne t'avais ouvert mon cœur que dans l'espérance » de vivre heureuse avec Télémaque, et tu n'as porté dans ce » cœur que trouble et que désespoir [2]! Mes nymphes sont révoltées contre moi. Ma divinité ne me sert plus qu'à rendre » mon malheur éternel [3]. Oh! si j'étais libre de me donner la » mort pour finir mes douleurs! Télémaque, il faut que tu » meures, puisque je ne puis mourir! Je me vengerai de tes » ingratitudes : ta nymphe le verra, je te percerai à ses » yeux. Mais je m'égare. O malheureuse Calypso! que veux-tu? » Faire périr un innocent que tu as jeté toi-même dans cet » abîme de malheurs? C'est moi qui ai mis le flambeau fatal » dans le sein du chaste Télémaque. Quelle innocence! quelle » vertu! quelle horreur du vice! quel courage contre les honteux plaisirs! Fallait-il empoisonner son cœur? Il m'eût quittée!... Hé bien! ne faudra-t-il pas qu'il me quitte, ou que je » le voie, plein de mépris pour moi, ne vivant plus que pour » ma rivale? Non, non, je ne souffre que ce que j'ai bien mérité. Pars, Télémaque, va-t'en au delà des mers : laisse Calypso sans consolation, ne pouvant supporter la vie, ni trouver la mort : laisse-la inconsolable, couverte de honte, désespérée, avec ton orgueilleuse [4] Eucharis. »

Elle parlait ainsi seule dans sa grotte [5] : mais tout à coup elle sort impétueusement. « Où êtes-vous, ô Mentor? dit-elle. Est-ce ainsi que vous soutenez Télémaque contre le vice auquel » il succombe? Vous dormez, pendant que l'Amour veille contre vous [6]. Je ne puis souffrir plus longtemps cette lâche indifférence que vous témoignez. Verrez-vous toujours tranquillement le fils d'Ulysse déshonorer son père, et négliger sa » haute destinée? Est-ce à vous ou à moi que ses parents ont

1. Expression assez singulière et peu choisie.

2. Juste gradation : rien n'est au-dessous du « désespoir; » le « trouble » n'en saurait être que le prélude.

3. Calypso n'excite guère la pitié. Après le départ d'Ulysse, « elle se trouvait malheureuse d'être immortelle. » Ici elle dit la même chose au sujet de Télémaque. — Cette passion de Calypso est une assez faible invention poétique.

4. Eucharis ayant triomphé de Télémaque, Calypso suppose que sa rivale est orgueilleuse d'avoir été plus forte que la déesse.

5. Dans ce discours si violent, si passionné, on retrouve Didon et Phèdre, mais avec bien moins de vérité et d'énergie.

6. Au figuré : Vous êtes en repos, et votre ennemi prépare des armes contre vous.

» confié sa conduite? C'est moi qui cherche les moyens de » guérir son cœur; et vous, ne ferez-vous rien? Il y a, dans » le lieu le plus reculé de cette forêt, de grands peupliers pro- » pres à construire un vaisseau; c'est là qu'Ulysse fit celui » dans lequel il sortit de cette île. Vous trouverez au même en- » droit une profonde caverne, où sont tous les instruments[1] né- » cessaires pour tailler et pour joindre toutes les pièces d'un » vaisseau. »

A peine eut-elle dit ces paroles, qu'elle s'en repentit. Mentor ne perdit pas un moment: il alla dans cette caverne, trouva les instruments, abattit les peupliers, et mit en un seul jour un vaisseau en état de voguer. C'est que la puissance et l'industrie de Minerve n'ont pas besoin d'un grand temps pour achever les plus grands ouvrages.

Calypso se trouva dans une horrible peine d'esprit: d'un côté, elle voulait voir si le travail de Mentor s'avançait; de l'autre, elle ne pouvait se résoudre à quitter la chasse, où Eucharis aurait été en pleine liberté avec Télémaque. La jalousie ne lui permit jamais de perdre de vue les deux amants: mais elle tâchait de tourner la chasse du côté où elle savait que Mentor faisait le vaisseau. Elle entendait les coups de hache et de marteau: elle prêtait l'oreille; chaque coup la faisait frémir. Mais, dans le moment même, elle craignait que cette rêverie ne lui eût dérobé quelque signe ou quelque coup d'œil de Télémaque à la jeune nymphe.

Cependant Eucharis disait à Télémaque d'un ton moqueur: « Ne craignez-vous point que Mentor ne vous blâme d'être » venu à la chasse sans lui? Oh! que vous êtes à plaindre de vi- » vre sous un si rude maître! Rien ne peut adoucir son austé- » rité: il affecte d'être ennemi de tous les plaisirs; il ne peut » souffrir que vous en goûtiez aucun; il vous fait un crime » des choses les plus innocentes. Vous pouviez dépendre de » lui, pendant que vous étiez hors d'état de vous conduire » vous-même; mais, après avoir montré tant de sagesse, » vous ne devez plus vous laisser traiter en enfant. »

Ces paroles artificieuses perçaient le cœur de Télémaque, et le remplissaient de dépit contre Mentor, dont il voulait secouer le joug. Il craignait de le revoir, et ne répondait rien à Eucharis, tant il était troublé[2]. Enfin, vers le soir, la chasse s'étant passée de part et d'autre dans une contrainte perpétuelle, on

1. « Instruments » (*in struere*), objets avec lesquels on travaille, on construit, on dresse les objets dans le but qu'on s'est proposé.

2. L'auteur veut montrer ici l'entraînement des passions. Voici le fils d'Ulysse porté à l'ingratitude pour son protecteur et son guide, dans lequel il a dû

revint par un coin de la forêt assez voisin du lieu où Mentor avait travaillé tout le jour. Calypso aperçut de loin le vaisseau achevé; ses yeux se couvrirent à l'instant d'un épais nuage, semblable à celui de la mort. Ses genoux tremblants se dérobaient sous elle; une froide sueur courut par tous les membres de son corps [1]; elle fut contrainte de s'appuyer sur les nymphes qui l'environnaient; et Eucharis lui tendant la main pour la soutenir, elle la repoussa en jetant sur elle un regard terrible [2].

IV. Télémaque, qui vit ce vaisseau, mais qui ne vit point Mentor parce qu'il s'était déjà retiré, ayant fini son travail, demanda à la déesse à qui était ce vaisseau, et à quoi on le destinait. D'abord elle ne put répondre, mais enfin elle dit : « C'est pour renvoyer Mentor que je l'ai fait faire; vous ne » serez plus embarrassé par cet ami sévère, qui s'oppose à votre » bonheur, et qui serait jaloux si vous deveniez immortel. »

« Mentor m'abandonne! c'est fait de moi! s'écria Télémaque. O Eucharis, si Mentor me quitte, je n'ai plus que vous! » Ces paroles lui échappèrent dans le transport de sa passion. Il vit le tort qu'il avait eu en les disant; mais il n'avait pas été libre de penser au sens de ses paroles. Toute la troupe étonnée demeura dans le silence. Eucharis, rougissant et baissant les yeux, demeurait derrière, tout interdite, sans oser se montrer. Mais pendant que la honte était sur son visage, la joie était au fond de son cœur. Télémaque ne se comprenait plus lui-même, et ne pouvait croire qu'il eût parlé si indiscrètement. Ce qu'il avait fait lui paraissait comme un songe, mais un songe dont il demeurait confus et troublé.

Calypso, plus furieuse qu'une lionne à qui on a enlevé ses petits, courait au travers de la forêt, sans suivre aucun chemin, et ne sachant où elle allait [3]. Enfin, elle se trouva à l'entrée de la grotte, où Mentor l'attendait. « Sortez de mon île, dit-elle, » ô étrangers, qui êtes venus troubler mon repos : loin de moi » ce jeune insensé! Et vous, imprudent vieillard, vous sentirez » ce que peut le courroux d'une déesse, si vous ne l'arrachez » d'ici tout à l'heure. Je ne veux plus le voir ; je ne veux plus » souffrir qu'aucune de mes nymphes lui parle ni le regarde.

pourtant soupçonner plus d'une fois la présence d'une divinité.

1. Imitation de Virgile.

Tum gelidus toto manabat corpore sudor.
(*Æn.*, l. III, v. 175.)

« Une sueur froide coulait sur tout son corps. »

2. Tableau vif et pittoresque.

3. Cette comparaison est plus énergique dans Homère. Voyez *Il.*, l. XVIII, v. 318, ὥστε λῖς ἠϋγένειος, etc., cinq vers admirables.

» J'en jure par les ondes du Styx, serment qui fait trembler » les dieux mêmes[1]. Mais apprends, Télémaque, que tes maux » ne sont pas finis : ingrat, tu ne sortiras de mon île, que pour » être en proie à de nouveaux malheurs. Je serai vengée ; tu re- » gretteras Calypso, mais en vain. Neptune, encore irrité contre » ton père, qui l'a offensé en Sicile, et sollicité par Vénus, que » tu as méprisée dans l'île de Chypre, te prépare d'autres » tempêtes. Tu verras ton père, qui n'est pas mort ; mais tu le » verras sans le connaître. Tu ne te réuniras avec lui en Itha- » que, qu'après avoir été le jouet de la plus cruelle fortune. » Va : je conjure les puissances célestes de me venger ! Puisses- » tu, au milieu des mers, suspendu aux pointes d'un rocher et » frappé de la foudre, invoquer en vain Calypso, que ton sup- » plice comblera de joie[2] ! »

Ayant dit ces paroles, son esprit agité était déjà prêt à prendre des résolutions contraires. L'Amour rappela dans son cœur le désir de retenir Télémaque. « Qu'il vive, disait-elle en » elle-même, qu'il demeure ici ; peut-être qu'il sentira enfin » tout ce que j'ai fait pour lui. Eucharis ne saurait, comme » moi, lui donner l'immortalité. O trop aveugle Calypso ! tu » t'es trahie toi-même par ton serment : te voilà engagée ; et » les ondes du Styx, par lesquelles tu as juré, ne te permet- » tent plus aucune espérance. » Personne n'entendait ces paroles : mais on voyait sur son visage les Furies peintes[3], et tout le venin empesté du noir Cocyte semblait s'exhaler de son cœur.

Télémaque en fut saisi d'horreur. Elle le comprit ; car qu'est-ce que l'amour jaloux ne devine pas[4] ? et l'horreur de Télémaque redoubla les transports de la déesse. Semblable à une Bacchante, qui remplit l'air de ses hurlements, et qui en fait retentir les hautes montagnes de Thrace[5], elle court au travers des bois avec un dard en main, appelant toutes ses nym-

1. Ἴστω νῦν τόδε Γαῖα καὶ Οὐρανὸς εὐρὺς [ὕπερθε,
Καὶ τὸ κατειβόμενον Στυγὸς ὕδωρ, ὅστε [μέγιστος
Ὅρκος δεινότατός τε πέλει μακάρεσσι [θεοῖσιν,...

(Hom., *Odyss.*, l. v, v. 184.)

« J'en atteste la Terre et le vaste Ciel » au-dessus de nos têtes, et les ondes du » Styx qui roulent sous la Terre, le ser- » ment le plus grand, le plus terrible » pour les dieux immortels. » C'est un souvenir du culte antique des Pélasges, la Terre, le Ciel, le Styx, l'adoration de la Nature sans symbole ou personnification mythologique.

2. Spero equidem mediis, si quid pia Numina [possunt,
Supplicia hausurum scopulis, et nomine Dido
Sæpe vocaturum.

(*Æn.*, l. iv, v. 382.)

« J'espère, s'il est des dieux vengeurs, » que tu trouveras au milieu des flots » un supplice mérité, et qu'en périssant » tu répéteras le nom de Didon. »

3. L'expression d'une passion furieuse.

4. Quis fallere possit amantem ?

(*Æn.*, l. iv, v. 296.)

« Qui pourrait tromper une amante ? »

5. Qualis commotis excita sacris
Thyias, ubi audito stimulant trieterica Baccho
Orgia nocturnusque vocat clamore Cithæron.

(*Æn.*, l. iv, v. 301.)

phes, et menaçant de percer toutes celles qui ne la suivront pas. Elles courent en foule, effrayées de cette menace. Eucharis même s'avance les larmes aux yeux, et regardant de loin Télémaque, à qui elle n'ose plus parler. La déesse frémit en la voyant auprès d'elle ; et, loin de s'apaiser par la soumission de cette nymphe, elle ressent une nouvelle fureur, voyant que l'affliction augmente la beauté d'Eucharis.

Cependant Télémaque était demeuré seul avec Mentor. Il embrasse ses genoux (car il n'osait l'embrasser autrement, ni le regarder); il verse un torrent de larmes; il veut parler, la voix lui manque ; les paroles lui manquent encore davantage : il ne sait ni ce qu'il doit faire, ni ce qu'il fait, ni ce qu'il veut. Enfin il s'écrie : « O mon vrai père ! ô Mentor ! délivrez-moi de
» tant de maux ! je ne puis ni vous abandonner, ni vous suivre.
» Délivrez-moi de tant de maux, délivrez-moi de moi-même ;
» donnez-moi la mort . »

Mentor l'embrasse, le console, l'encourage [2], lui apprend à se supporter lui-même, sans flatter sa passion, et lui dit : « Fils du sage Ulysse, que les dieux ont tant aimé, et qu'ils
» aiment encore, c'est par un effet de leur amour, que vous
» souffrez des maux si horribles. Celui qui n'a point senti sa
» faiblesse, et la violence de ses passions, n'est point encore
» sage ; car il ne se connaît point encore, et ne sait point se
» défier de soi. Les dieux vous ont conduit comme par la main
» jusqu'au bord de l'abîme, pour vous en montrer toute la pro-
» fondeur, sans vous y laisser tomber [3]. Comprenez maintenant
» ce que vous n'auriez jamais compris si vous ne l'aviez éprouvé.
» On vous aurait parlé des trahisons de l'Amour, qui flatte pour
» perdre, et qui, sous une apparence de douceur, cache les
» plus affreuses amertumes. Il est venu, cet enfant plein de
» charmes, parmi les Ris, les Jeux et les Grâces ! Vous l'avez
» vu ; il a enlevé votre cœur, et vous avez pris plaisir à le lui
» laisser enlever. Vous cherchiez des prétextes pour ignorer la
» plaie de votre cœur ; vous cherchiez à me tromper, et à vous
» flatter vous-même : vous ne craigniez rien. Voyez le fruit de
» votre témérité : vous demandez maintenant la mort, et c'est,
» pensez-vous, l'unique espérance qui vous reste. La déesse
» troublée ressemble à une Furie infernale ; Eucharis brûle

« Telle qu'une bacchante saisie des fu-
» reurs de Bacchus, au premier signal
» des fêtes de ce dieu, lorsque la troi-
» sième année ramène les orgies, et fait
» retentir de cris nocturnes le Cithéron. »

1. Phrases entrecoupées, style imitatif.

2. *Encourager* est un beau mot français ; inspirer du courage, donner du cœur.

3. Métaphore prolongée qui peut être regardée comme une allégorie, et dont les membres sont parfaitement liés.

» d'un feu plus cruel que toutes les douleurs de la mort ; toutes
» ces nymphes jalouses sont prêtes à s'entre-déchirer : et voilà
» ce que fait le traître Amour, qui paraît si doux [1] ! Rappelez
» tout votre courage. A quel point les dieux vous aiment-ils,
» puisqu'ils vous ouvrent un si beau chemin pour fuir l'Amour,
» et pour revoir votre chère patrie ! Calypso elle-même est con-
» trainte de vous chasser. Le vaisseau est tout prêt ; que tar-
» dons-nous à quitter cette île, où la vertu ne peut habiter ? »

En disant ces paroles, Mentor le prit par la main, et l'entraînait vers le rivage : Télémaque suivait à peine, regardant toujours derrière lui. Il considérait Eucharis, qui s'éloignait de lui. Ne pouvant voir son visage, il regardait ses beaux cheveux noués, ses habits flottants, et sa noble démarche. Il aurait voulu pouvoir baiser les traces de ses pas. Lors même qu'il la perdit de vue, il prêtait encore l'oreille, s'imaginant entendre sa voix. Quoique absente, il la voyait [2] ; elle était peinte et comme vivante devant ses yeux ; il croyait même parler à elle, ne sachant plus où il était et ne pouvant écouter Mentor.

Enfin, revenant à lui comme d'un profond sommeil, il dit à Mentor : « Je suis résolu de vous suivre, mais je n'ai pas encore
» dit adieu à Eucharis. J'aimerais mieux mourir que de l'aban-
» donner ainsi avec ingratitude. Attendez que je la revoie
» encore une dernière fois pour lui faire un éternel adieu. Au
» moins souffrez que je lui dise : « O nymphe, les dieux cruels,
» les dieux jaloux de mon bonheur me contraignent de partir ;
» mais ils m'empêcheront plutôt de vivre, que de me souvenir
» à jamais de vous [3]. O mon père ! ou laissez-moi cette dernière
» consolation, qui est si juste, ou arrachez-moi la vie dans ce
» moment. Non, je ne veux ni demeurer dans cette île, ni
» m'abandonner à l'amour. L'amour n'est point dans mon
» cœur ; je ne sens que de l'amitié et de la reconnaissance pour
» Eucharis. Il me suffit de le lui dire encore une fois, et je pars
» avec vous sans retardement. »

— « Que j'ai pitié de vous ! répondait Mentor : votre passion
» est si furieuse que vous ne la sentez pas. Vous croyez être

1. L'élégance du langage adoucit l'austérité de ce discours et sa longueur.

2. Illum absens absentem auditque, videtque.
(*Æn.*, l. IV, v. 83.)

« Absente, elle le voit ; elle l'entend,
» tout absent qu'il est ! »

3. Encore Virgile :

Nec me meminisse pigebit Elissæ,
Dum memor ipse mei, dum spiritus hos reget artus.
(*Ibid.*, v. 335.)

« Je ne cesserai pas de garder la mé-
» moire de Didon, tant que je me sou-
» viendrai de moi-même, tant qu'un
» souffle de vie animera mon corps. »
— Comme les expressions de Virgile sont vives ! *Dum memor ipse mei*, est d'une grande beauté.

» tranquille, et vous demandez la mort! Vous osez dire que » vous n'êtes point vaincu par l'amour, et vous ne pouvez vous » arracher à la nymphe que vous aimez! Vous ne voyez, vous » n'entendez qu'elle; vous êtes aveugle et sourd à tout le reste. » Un homme que la fièvre rend frénétique [1] dit : « Je ne suis » point malade!» O aveugle Télémaque! vous étiez prêt à renon- » cer à Pénélope qui vous attend, à Ulysse que vous verrez, à » Ithaque où vous devez régner, à la gloire et à la haute desti- » née que les dieux vous ont promise par tant de merveilles » qu'ils ont faites en votre faveur : vous renonciez à tous ces » biens pour vivre déshonoré auprès d'Eucharis! Direz-vous » encore que l'amour ne vous attache point à elle? Qu'est-ce » donc qui vous trouble? pourquoi voulez-vous mourir? pour- » quoi avez-vous parlé devant la déesse avec tant de transport? » Je ne vous accuse point de mauvaise foi, mais je déplore » votre aveuglement. Fuyez, Télémaque, fuyez! on ne peut » vaincre l'amour qu'en fuyant. Contre un tel ennemi, le vrai » courage consiste à craindre et à fuir; mais à fuir sans délibé- » rer, et sans se donner à soi-même le temps de regarder ja- » mais derrière soi. Vous n'avez pas oublié les soins que vous » m'avez coûtés depuis votre enfance, et les périls dont vous » êtes sorti par mes conseils : ou croyez-moi, ou souffrez que » je vous abandonne. Si vous saviez combien il m'est doulou- » reux de vous voir courir à votre perte! Si vous saviez tout ce » que j'ai souffert pendant que je n'ai osé vous parler! la mère » qui vous mit au monde souffrit moins dans les douleurs de » l'enfantement. Je me suis tu; j'ai dévoré ma peine; j'ai étouffé » mes soupirs, pour voir si vous reviendriez à moi. O mon fils! » mon cher fils! soulagez mon cœur; rendez-moi ce qui m'est » plus cher que mes entrailles; rendez-moi Télémaque, que » j'ai perdu; rendez-vous à vous-même. Si la sagesse en vous » surmonte l'amour, je vis, et je vis heureux; mais si l'a- » mour vous entraîne malgré la sagesse, Mentor ne peut plus » vivre [2]. »

Pendant que Mentor parlait ainsi, il continuait son chemin vers la mer; et Télémaque, qui n'était pas encore assez fort pour le suivre de lui-même, l'était déjà assez pour se laisser mener sans résistance. Minerve, toujours cachée sous la figure de Mentor, couvrant invisiblement Télémaque de son égide, et répandant autour de lui un rayon divin, lui fit sentir un courage qu'il n'avait point encore éprouvé depuis qu'il

1. « Frénétique, » esprit égaré; de φρήν.

2. Ce dernier discours de Mentor, malgré les longueurs et les répétitions, est pathétique et bien inspiré : la fin surtout est remarquable.

était dans cette île. Enfin, ils arrivèrent dans un endroit de l'île où le rivage de la mer était escarpé ; c'était un rocher toujours battu par l'onde écumante. Ils regardèrent de cette hauteur si le vaisseau que Mentor avait préparé était encore dans la même place, mais ils aperçurent un triste spectacle.

L'Amour était vivement piqué de voir que ce vieillard inconnu non-seulement était insensible à ses traits, mais encore lui enlevait Télémaque : il pleurait de dépit, et il alla trouver Calypso errante dans les sombres forêts. Elle ne put le voir sans gémir, et elle sentit qu'il rouvrait toutes les plaies de son cœur. L'Amour lui dit : « Vous êtes déesse, et vous vous laissez vaincre » par un faible mortel qui est captif dans votre île ! pourquoi le » laissez-vous sortir? — O malheureux Amour, répondit-elle, » je ne veux plus écouter tes pernicieux conseils : c'est toi qui » m'as tirée d'une douce et profonde paix, pour me précipiter » dans un abîme de malheurs. C'en est fait : j'ai juré par les » ondes du Styx que je laisserais partir Télémaque. Jupiter » même, le père des dieux, avec toute sa puissance, n'oserait contrevenir à ce redoutable serment ; Télémaque sort de mon île : » sors aussi, pernicieux enfant, tu m'as fait plus de mal que » lui. »

L'Amour, essuyant ses larmes, fit un souris moqueur et malin. « En vérité, dit-il, voilà un grand embarras! laissez-moi » faire ; suivez votre serment ; ne vous opposez point au départ » de Télémaque. Ni vos nymphes ni moi n'avons juré par les » ondes du Styx de le laisser partir. Je leur inspirerai le dessein » de brûler ce vaisseau que Mentor a fait avec tant de précipitation. Sa diligence, qui nous a surpris, sera inutile. Il sera » surpris lui-même à son tour ; et il ne lui restera plus aucun » moyen de vous arracher Télémaque. »

V. Ces paroles flatteuses firent glisser l'espérance et la joie jusqu'au fond des entrailles[1] de Calypso. Ce qu'un zéphyr fait par sa fraîcheur sur le bord d'un ruisseau, pour délasser les troupeaux languissants que l'ardeur de l'été consume, ce discours le fit pour apaiser le désespoir de la déesse. Son visage devint serein, ses yeux s'adoucirent, les noirs soucis qui rongeaient son cœur s'enfuirent pour un moment loin d'elle : elle s'arrêta, elle sourit, elle flatta le folâtre Amour ; et, en le flattant, elle se prépara de nouvelles douleurs[2].

L'Amour, content de l'avoir persuadée, alla pour persuader aussi les nymphes, qui étaient errantes et dispersées sur toutes

1. Encore cette expression : « les entrailles ; » le « cœur » aurait suffi.

2. Cette peinture, relevée par la comparaison qui précède, est très-vive ; et

les montagnes, comme un troupeau de moutons que la rage des loups affamés a mis en fuite loin du berger. L'Amour les rassemble, et leur dit : « Télémaque est encore en vos mains; hâ-» tez-vous de brûler ce vaisseau que le téméraire Mentor a fait » pour s'enfuir. » Aussitôt elles allument des flambeaux ; elles accourent sur le rivage; elles frémissent; elles poussent des hurlements; elles secouent leurs cheveux épars comme des Bacchantes. Déjà la flamme vole ; elle dévore le vaisseau, qui est d'un bois sec et enduit de résine; des tourbillons de fumée et de flamme s'élèvent dans les nues [1].

Télémaque et Mentor aperçoivent ce feu de dessus le rocher, et entendent les cris des nymphes. Télémaque fut tenté de s'en réjouir, car son cœur n'était pas encore guéri ; et Mentor remarquait que sa passion était comme un feu mal éteint, qui sort de temps en temps de dessous la cendre, et qui repousse de vives étincelles. « Me voilà donc, dit Télémaque, rengagé » dans mes liens ! Il ne nous reste plus aucune espérance de » quitter cette île. »

Mentor vit bien que Télémaque allait retomber dans toutes ses faiblesses, et qu'il n'y avait pas un seul moment à perdre. Il aperçut de loin au milieu des flots un vaisseau arrêté qui n'osait approcher de l'île, parce que tous les pilotes connaissaient que l'île de Calypso était inaccessible à tous les mortels. Aussitôt le sage Mentor, poussant Télémaque qui était assis sur le bord du rocher, le précipite [2] dans la mer, et s'y jette avec lui. Télémaque, surpris de cette violente chute, but l'onde amère, et devint le jouet des flots. Mais revenant à lui, et voyant Mentor qui lui tendait la main pour lui aider à nager, il ne songea plus qu'à s'éloigner de l'île fatale [3].

Les nymphes, qui avaient cru les tenir captifs, poussèrent des cris pleins de fureur, ne pouvant plus empêcher leur fuite. Calypso, inconsolable, rentra dans sa grotte, qu'elle remplit de ses hurlements. L'Amour, qui vit changer son triomphe en une honteuse défaite, s'éleva au milieu de l'air en secouant ses ailes, et s'envola dans le bocage d'Idalie, où sa cruelle mère l'atten-

le dernier trait est plein de force.

1. Cet épisode de l'incendie du navire de Mentor est emprunté à l'*Enéide*, où les Troyennes mettent le feu aux navires d'Enée :

Pars spoliant aras, frondem ac virgulta facesque
Conjiciunt. Furit immissis Vulcanus habenis
Transtra per et remos, et pictas abiete puppes.

(L. V, v. 661.)

« Elles dépouillent les autels, et jettent » à la flamme le feuillage, la ramée et » les bois résineux. La flamme, abandonnée à sa fureur, dévore en liberté » les bancs, les rames et les poupes ornées de peintures. »

2. « Précipiter, » jeter la tête la première ; *præ caput*.

3. Peinture vive et rapide.

dait. L'enfant, encore plus cruel, ne se consola qu'en riant avec elle de tous les maux qu'il avait faits.

A mesure que Télémaque s'éloignait de l'île, il sentait avec plaisir renaître son courage, et son amour pour la vertu. « J'éprouve, s'écriait-il, parlant à Mentor, ce que vous me di- » siez, et que je ne pouvais croire, faute d'expérience : on ne » surmonte le vice qu'en le fuyant. O mon père, que les dieux » m'ont aimé en me donnant votre secours ! Je méritais d'en » être privé et d'être abandonné à moi-même. Je ne crains » plus ni mer, ni vents, ni tempêtes ; je ne crains plus que mes » passions. L'amour est lui seul plus à craindre que tous les » naufrages [1]. »

Observations générales sur le sixième livre. — Fénelon, écrivant un cours d'éducation pour un jeune prince, a dû placer le principal personnage de son livre dans toutes les alternatives qu'entraînent avec elles les passions. De là cette peinture de l'amour inspiré par Télémaque à la déesse, et de celui que le jeune homme éprouve à son tour pour Eucharis. Cet épisode, dont les détails sont empruntés surtout à Virgile, offre des imitations nombreuses de ce dernier poëte. Mais, dans Fénelon, l'intention d'instruire est surtout marquée, et c'est là (j'entends la moralité), ce qui fait le caractère propre de son œuvre. Télémaque n'est qu'agité par la passion, il n'est pas coupable : Fénelon a évité d'intéresser son lecteur à Calypso et à Eucharis, comme Virgile intéresse le sien à la reine de Carthage. Le plus souvent l'auteur français le cède, il est vrai, au poète latin pour l'invention, néanmoins, il ajoute à son récit certaines circonstances qui n'étaient point dans Virgile, et, en général, il sait les choisir assez heureusement. Cependant on rencontre encore, dans le *Télémaque*, plus d'un détail romanesque dont on aurait pu se passer.

La morale pratique de ce livre sixième peut être ramenée aux deux observations suivantes : 1° la jeunesse, prompte à se laisser séduire, ne sait pas distinguer l'artifice de la vérité ; 2° *la vertu suprême est de se combattre soi-même et de dompter ses passions.*

1. La passion s'éloigne et le calme renaît, à mesure que le danger fuit avec l'occasion prochaine. Cela est très-moral et justement observé.

LIVRE SEPTIÈME.

I. Mentor et Télémaque sont recueillis dans un vaisseau phénicien commandé par Adoam, frère de Narbal; Adoam raconte ce qui s'est passé à Tyr, depuis leur départ. — II. Astarbé a fait mourir son époux, le tyran Pygmalion. — III. Baléazar, élevé au trône, a vengé la mort de Pygmalion par celle d'Astarbé. — IV. A son tour, Télémaque fait connaître ses aventures depuis le même temps. — V. Festin donné par Adoam à Télémaque et à Mentor; le chanteur Achitoas assemble autour du navire les divinités de la mer; Mentor joue de la lyre mieux qu'Achitoas, dont il excite la jalousie. — VI. Adoam décrit les merveilles de la Bétique.

I. Le vaisseau qui était arrêté, et vers lequel ils avançaient, était un vaisseau phénicien qui allait dans l'Épire [1]. Ces Phéniciens avaient vu Télémaque au voyage d'Égypte, mais ils n'avaient garde de le reconnaître au milieu des flots. Quand Mentor fut assez près du vaisseau pour faire entendre sa voix, il s'écria d'une voix forte, en élevant sa tête au-dessus de l'eau : « Phéniciens, si secourables à toutes les nations, ne refusez pas » la vie à deux hommes qui l'attendent de votre humanité [2]. Si » le respect des dieux vous touche, recevez-nous dans votre » vaisseau, nous irons partout où vous irez. » Celui qui commandait répondit : « Nous vous recevrons avec joie; nous » n'ignorons pas ce qu'on doit faire pour des inconnus qui » paraissent si malheureux. » Aussitôt on les reçoit dans le vaisseau.

A peine y furent-ils entrés, que, ne pouvant plus respirer, ils demeurèrent immobiles; car ils avaient nagé longtemps et avec effort pour résister aux vagues. Peu à peu ils reprirent leurs forces : on leur donna d'autres habits, parce que les leurs étaient appesantis par l'eau qui les avait pénétrés, et qui coulait de tous côtés [3]. Lorsqu'ils furent en état de parler, tous ces

1. « L'Épire, » contrée de la Grèce occidentale, était bornée au nord par l'Illyrie, à l'ouest, par la mer Ionienne. C'était la patrie d'Achille et de son fils Pyrrhus. Bien plus tard, après Alexandre, l'Epire devint un royaume grec dont le roi, Pyrrhus, fit la guerre aux Romains. C'est en Epire qu'est situé le promontoire d'Actium, où se livra la bataille qui décida de l'empire du monde entre Antoine et Octave.

2. « Humanité, » un mot dont le sens est assez vague; la religion a mis à la place la charité (*caritas*, amour). — Un mot de composition grecque (philanthropie) signifie expressément « l'amour des hommes. » Le latin *humanitas* avait un sens d'un autre ordre que son dérivé français.

3. Madida cum veste gravatum.
(*Æn.*, l. VI, v. 359.)
« Appesanti par ses vêtements mouillés. »

Phéniciens, empressés autour d'eux, voulaient savoir leurs aventures. Celui qui commandait leur dit : « Comment avez-» vous pu entrer dans cette île d'où vous sortez ? Elle est, dit-» on, possédée par une déesse cruelle, qui ne souffre jamais » qu'on y aborde. Elle est même bordée de rochers affreux, » contre lesquels la mer va follement combattre, et on ne pour-» rait en approcher sans faire naufrage. — Aussi est-ce par un » naufrage, répondit Mentor, que nous y avons été jetés. Nous » sommes Grecs : notre patrie est l'île d'Ithaque, voisine de » l'Épire, où vous allez. Quand même vous ne voudriez pas re-» lâcher en Ithaque, qui est sur votre route, il nous suffirait » que vous nous menassiez dans l'Épire ; nous y trouverons des » amis qui auront soin de nous faire faire le court trajet [1] qui » nous restera, et nous vous devrons à jamais la joie de revoir » ce que nous avons de plus cher au monde. »

Ainsi c'était Mentor qui portait la parole ; et Télémaque, gardant le silence, le laissait parler : car les fautes qu'il avait faites dans l'île de Calypso augmentèrent beaucoup sa sagesse. Il se défiait [2] de lui-même ; il sentait le besoin [3] de suivre toujours les sages conseils de Mentor ; et quand il ne pouvait lui parler pour lui demander ses avis [4], du moins il consultait ses yeux, et tâchait de deviner [5] toutes ses pensées.

Le commandant phénicien, arrêtant ses yeux sur Télémaque, croyait se souvenir de l'avoir vu ; mais c'était un souvenir confus qu'il ne pouvait démêler. « Souffrez, lui dit-il, que je vous » demande si vous vous souvenez de m'avoir vu autrefois, comme » il me semble que je me souviens de vous avoir vu. Votre vi-» sage ne m'est point inconnu, il m'a d'abord frappé ; mais je » ne sais où je vous ai vu [6] : votre mémoire aidera peut-être » la mienne. »

Alors Télémaque lui répondit avec un étonnement mêlé de joie : « Je suis, en vous voyant, comme vous êtes à mon égard : » je vous ai vu, je vous reconnais ; mais je ne puis me rappeler » si c'est en Égypte, ou à Tyr. » Alors ce Phénicien, tel qu'un homme qui s'éveille le matin, et qui rappelle peu à peu de loin le songe fugitif qui a disparu à son réveil, s'écria tout à coup : « Vous êtes Télémaque, que Narbal prit en amitié lorsque nous

1. « Trajet, » *trajectus*, *trajicere*, l'action de jeter, de lancer au delà, *trans*.

2. Se défier ; faire le contraire de « se fier ; » ce mot dit plus que se méfier, lequel signifie *se mal fier*.

3. « Besoin, » paraît se ramener à l'anglais *business*, affaire.

4. « Avis, » donner un avis, dire ce qu'il y a à *voir*, à décider.

5. « Deviner, » juger par conjecture ; le sens premier est « faire le métier de devin, » *divinare*, prétendre à la connaissance des choses divines.

6. Style négligé, abus de la répétition

» revînmes d'Égypte. Je suis son frère, dont il vous aura sans » doute parlé souvent. Je vous laissai entre ses mains après » l'expédition [1] d'Égypte : il me fallut aller au delà de toutes » les mers dans la fameuse Bétique [2], auprès des colonnes d'Her- » cule. Ainsi je ne fis que vous voir, et il ne faut pas s'étonner » si j'ai eu tant de peine à vous reconnaître d'abord. »

« Je vois bien, répondit Télémaque, que vous êtes Adoam. Je » ne fis presque alors que vous entrevoir ; mais je vous ai connu » par les entretiens de Narbal. Oh ! quelle joie de pouvoir appren- » dre par vous des nouvelles d'un homme qui me sera toujours » si cher ! Est-il toujours à Tyr? ne souffre-t-il point quelque » cruel traitement du soupçonneux et barbare Pygmalion ? » Adoam répondit en l'interrompant : « Sachez, Télémaque, que » la fortune favorable vous confie à un homme qui prendra » toutes sortes de soins de vous. Je vous ramènerai dans l'île » d'Ithaque avant que d'aller en Épire, et le frère de Narbal » n'aura pas moins d'amitié pour vous que Narbal même. »

Ayant parlé ainsi, il remarqua que le vent qu'il attendait commençait à souffler; il fit lever les ancres, mettre les voiles, et fendre la mer à force de rames. Aussitôt il prit à part Télémaque et Mentor pour les entretenir.

II. « Je vais, dit il, regardant Télémaque, satisfaire votre curiosité. Pygmalion n'est plus : les justes dieux en ont délivré la terre. Comme il ne se fiait à personne, personne ne pouvait se fier à lui. Les bons se contentaient de gémir, et de fuir ses cruautés, sans pouvoir se résoudre à lui faire aucun mal; les méchants ne croyaient pouvoir assurer leurs vies qu'en finissant la sienne; il n'y avait point de Tyrien qui ne fût chaque jour en danger d'être l'objet de ses défiances. Ses gardes mêmes étaient plus exposés que les autres : comme sa vie était entre leurs mains, il les craignait plus que tout le reste des hommes: sur le moindre soupçon, il les sacrifiait [3] à sa sûreté. Ainsi, à force de chercher sa sûreté, il ne pouvait plus la trouver. Ceux qui étaient les dépositaires de sa vie étaient dans un péril continuel par sa défiance, et ils ne pouvaient se tirer d'un état si horrible, qu'en prévenant, par la mort du tyran, ses cruels soupçons.

1. « Expédition, » action de se mettre en campagne ; idée de départ, *ex pede*.

2. Ancienne province d'Espagne, qui répond à l'Andalousie et à l'ancien royaume de Grenade. Son nom lui venait du Guadalquivir, autrefois le *Bétis*.

3. « Sacrifier, » faire un sacrifice à la divinité; par extension, immoler quelqu'un ou dévouer quelque objet à un motif quelconque ; ici, sacrifier aux intérêts de sa propre sûreté.

« L'impie Astarbé, dont vous avez ouï parler si souvent, fut la première à résoudre la perte du roi. Elle aima passionnément un jeune Tyrien fort riche, nommé Joazar ; elle espéra de le mettre sur le trône. Pour réussir dans ce dessein, elle persuada au roi que l'aîné de ses deux fils, nommé Phadaël, impatient de succéder à son père, avait conspiré contre lui : elle trouva de faux témoins pour prouver la conspiration [1]. Le malheureux roi fit mourir son fils innocent. Le second, nommé Baléazar, fut envoyé à Samos, sous prétexte d'apprendre les mœurs et les sciences de la Grèce [2] ; mais, en effet, parce qu'Astarbé fit entendre au roi qu'il fallait l'éloigner, de peur qu'il ne prît des liaisons avec les mécontents. A peine fut-il parti, que ceux qui conduisaient le vaisseau, ayant été corrompus par cette femme cruelle, prirent leurs mesures [3] pour faire naufrage pendant la nuit ; ils se sauvèrent en nageant jusqu'à des barques étrangères qui les attendaient, et ils jetèrent le jeune prince au fond de la mer [4].

« Cependant les amours d'Astarbé n'étaient ignorés que de Pygmalion, et il s'imaginait qu'elle n'aimerait jamais que lui seul. Ce prince si défiant était ainsi plein d'une aveugle confiance pour cette méchante femme : c'était l'amour qui l'aveuglait jusqu'à cet excès. En même temps l'avarice [5] lui fit chercher des prétextes pour faire mourir Joazar, dont Astarbé était si passionnée ; il ne songeait qu'à ravir les richesses de ce jeune homme.

« Mais pendant que Pygmalion était en proie à la défiance, à l'amour et à l'avarice, Astarbé se hâta de lui ôter la vie. Elle crut qu'il avait peut-être découvert quelque chose de ses infâmes [6] amours avec ce jeune homme. D'ailleurs, elle savait que l'avarice seule suffirait pour porter le roi à une action cruelle contre Joazar ; elle conclut qu'il n'y avait pas un moment [7] à perdre pour le prévenir. Elle voyait les principaux officiers du palais prêts à tremper leurs mains dans le sang du roi [8] ; elle en-

1. « Conspirer, » former un complot; littéralement : respirer ensemble, *cum spirare*, avoir le même sentiment.

2. Cependant, à cette époque « les mœurs et les sciences de la Grèce » n'étaient pas avancées comme elles le furent plus tard.

3. Faire certaines dispositions, « *mesurer* » en quelque sorte le temps et l'espace.

4. Il faut remarquer l'art avec lequel Fénelon sait intéresser les lecteurs au récit; il quitte, il est vrai, Baléazar au moment décisif, mais pour le retrouver un peu plus loin.

5. L'avare est celui qui désire toujours, *qui semper avet*.

6. « Infâmes, » tellement horribles qu'on ne saurait l'exprimer; *infamis*, *in*, négatif, et *fari*, parler.

7. « Moment, » *momentum*, pour *movimentum*, le temps de se mouvoir.

8. « Tremper ses mains, » hyperbole poétique d'un fréquent usage; on trempe ses mains dans le sang quand on se familiarise avec le meurtre. Racine, dans Britannicus, a dit avec plus d'énergie :

Et laver dans le sang vos bras ensanglantés.

tendait parler tous les jours de quelque nouvelle conjuration [1]; mais elle craignait de se confier à quelqu'un par qui elle serait trahie. Enfin, il lui parut plus assuré [2] d'empoisonner Pygmalion.

« Il mangeait le plus souvent tout seul avec elle, et apprêtait lui-même tout ce qu'il devait manger, ne pouvant se fier qu'à ses propres mains. Il se renfermait dans le lieu le plus reculé de son palais, pour mieux cacher sa défiance, et pour n'être jamais observé quand il préparerait ses repas; il n'osait plus chercher aucun des plaisirs de la table; il ne pouvait se résoudre à manger d'aucune des choses qu'il ne savait pas apprêter lui-même. Ainsi non-seulement toutes les viandes cuites avec des ragoûts [3] par des cuisiniers, mais encore le vin, le pain, le sel, l'huile, le lait, et tous les autres aliments ordinaires, ne pouvaient être de son usage : il ne mangeait que des fruits qu'il avait cueillis lui-même dans son jardin, ou des légumes qu'il avait semés, et qu'il faisait cuire. Au reste, il ne buvait jamais d'autre eau que celle qu'il puisait lui-même dans une fontaine qui était renfermée dans un endroit de son palais, dont il gardait toujours la clef. Quoiqu'il parût si rempli de confiance pour Astarbé, il ne laissait pas de se précautionner contre elle; il la faisait toujours manger et boire avant lui de tout ce qui devait servir à son repas, afin qu'il ne pût point être empoisonné sans elle, et qu'elle n'eût aucune espérance de vivre plus longtemps que lui [4]. Mais elle prit du contre-poison, qu'une vieille femme, encore plus méchante qu'elle, et qui était la confidente de ses amours, lui avait fourni : après quoi elle ne craignit plus d'empoisonner le roi.

« Voici comment elle y parvint. Dans le moment où ils allaient commencer leur repas, cette vieille dont j'ai parlé fit tout à coup du bruit à une porte. Le roi, qui croyait toujours qu'on allait le tuer, se trouble, et court à cette porte pour voir si elle est assez bien fermée [5]. La vieille se retire : le roi demeure interdit, et ne sachant ce qu'il doit croire de ce qu'il a entendu : il n'ose pourtant ouvrir la porte pour s'éclaircir. Astarbé le rassure, le flatte, et le presse de manger; elle avait déjà jeté du poison dans sa coupe d'or pendant qu'il était allé à la porte. Pygmalion, selon sa coutume, la fit boire la première; elle but sans crainte, se fiant au contre-poison. Pygmalion

1. « Conjuration, » dit plus que *conspiration;* non-seulement on est d'accord pour le complot, mais on s'est *lié comme par serment*.

2. On dirait aujourd'hui : *plus sûr*.

3. « Ragoût, » mets qui relève le goût.

4. Triste tableau des précautions dont s'entoure la tyrannie.

5. « Fermée, » de *firmare;* une porte bien fermée, *firmata*, garantie contre ceux qui voudraient entrer de force.

but aussi, et peu de temps après il tomba dans une défaillance.

« Astarbé, qui le connaissait capable de la tuer sur le moindre soupçon, commença à déchirer ses habits; à arracher ses cheveux, et à pousser des cris lamentables; elle embrassait le roi mourant; elle le tenait serré entre ses bras; elle l'arrosait d'un torrent [1] de larmes, car les larmes ne coûtaient rien à cette femme artificieuse. Enfin, quand elle vit que les forces du roi étaient épuisées [2], et qu'il était comme agonisant [3], dans la crainte qu'il ne revînt et qu'il ne voulût la faire mourir avec lui, elle passa des caresses et des plus tendres marques d'amitié à la plus horrible fureur; elle se jeta sur lui et l'étouffa [4]. Ensuite elle arracha de son doigt [5] l'anneau royal, lui ôta le diadème [6], et fit entrer Joazar, à qui elle donna l'un et l'autre. Elle crut que tous ceux qui avaient été attachés à elle ne manqueraient pas de suivre sa passion, et que son amant serait proclamé roi. Mais ceux qui avaient été les plus empressés à lui plaire étaient des esprits bas et mercenaires [7], qui étaient incapables d'une sincère affection : d'ailleurs, ils manquaient de courage, et craignaient les ennemis qu'Astarbé s'était attirés; enfin ils craignaient encore plus la hauteur, la dissimulation et la cruauté de cette femme impie : chacun, pour sa propre sûreté, désirait qu'elle pérît.

« Cependant tout le palais est plein d'un tumulte affreux; on entend partout les cris de ceux qui disent: « Le roi est mort! » Les uns sont effrayés; les autres courent aux armes : tous paraissent en peine des suites, mais ravis de cette nouvelle. La Renommée la fait voler de bouche en bouche dans toute la grande ville de Tyr, et il ne se trouve pas un seul homme qui regrette [8] le roi ; sa mort est la délivrance et la consolation de tout le peuple.

III. « Narbal, frappé d'un coup si terrible, déplora en homme de bien le malheur [9] de Pygmalion, qui s'était trahi lui-même en se livrant à l'impie Astarbé, et qui avait mieux aimé être un

1. « Torrent, » ce qui coule avec impétuosité et passe vite; de *torrere*, brûler, parce que le torrent est le cours d'eau desséché, brûlé par le soleil.

2. « Epuisé, » quand il n'y a plus d'eau à force de *puiser*, de tirer du puits.

3. Luttant contre la mort; c'est le sens, primitivement grec, d'*agonie*, combat.

4. Un mot imitatif, d'origine germanique, se retrouve dans *étuve*, allemand *stube*, angl. *stove*.

5. « Doigt, » *digitus*, gr. δείκω, montrer ; on indique avec le doigt.

6. Lien autour de la tête, διά, δέω, signe de la royauté, ainsi que « l'anneau royal. »

7. Attachés pour le salaire, *pro mercede*.

8. « Regretter, » avoir de la peine pour la perte d'une chose qui était à gré, agréable.

9. « Malheur, » la mauvaise heure, l'heure fatale, *mala hora*.

tyran monstrueux, que d'être, selon le devoir d'un roi, le père de son peuple. Il songea au bien de l'État, et se hâta de rallier tous les gens de bien, pour s'opposer à Astarbé, sous laquelle on aurait eu un règne encore plus dur que celui qu'on voyait finir.

« Narbal savait que Baléazar[1] ne s'était point noyé[2], quand on le jeta dans la mer. Ceux qui assurèrent à Astarbé qu'il était mort parlèrent ainsi croyant qu'il l'était : mais, à la faveur de la nuit, il s'était sauvé en nageant; et des marchands de Crète, touchés de compassion, l'avaient reçu dans leurs barques. Il n'avait pas osé retourner dans le royaume de son père, soupçonnant qu'on avait voulu le faire périr, et craignant autant la cruelle jalousie de Pygmalion que les artifices d'Astarbé. Il demeura longtemps errant et travesti[3] sur les bords de la mer, en Syrie, où les marchands crétois l'avaient laissé; il fut même obligé de garder un troupeau pour gagner sa vie. Enfin, il trouva moyen de faire savoir à Narbal l'état où il était; il crut pouvoir confier son secret et sa vie à un homme d'une vertu si éprouvée. Narbal, maltraité par le père, ne laissa pas d'aimer le fils et de veiller pour ses intérêts : mais il n'en prit soin que pour l'empêcher[4] de manquer jamais à ce qu'il devait à son père, et il l'engagea à souffrir patiemment sa mauvaise fortune.

« Baléazar avait mandé à Narbal : « Si vous jugez que je » puisse aller vous trouver, envoyez-moi un anneau d'or, et je » comprendrai aussitôt qu'il sera temps de vous aller joindre. » Narbal ne jugea point à propos, pendant la vie de Pygmalion, de faire venir Baléazar; il aurait tout hasardé pour la vie du prince et pour la sienne propre : tant il était difficile de se garantir des recherches rigoureuses de Pygmalion. Mais aussitôt que ce malheureux roi eut fait une fin digne de ses crimes, Narbal se hâta d'envoyer l'anneau d'or à Baléazar. Baléazar partit aussitôt, et arriva aux portes de Tyr dans le temps que toute la ville était en trouble pour savoir qui succéderait à Pygmalion. Baléazar fut aisément reconnu par les principaux Tyriens et par tout le peuple[5]. On l'aimait, non pour l'amour du feu roi[6] son père, qui était haï universellement, mais à cause de sa douceur et de sa modération. Ses longs malheurs mêmes lui donnaient je ne sais quel éclat qui relevait toutes ses bon-

1. On retrouve ici Baléazar, que le lecteur pouvait croire mort, et qui va jouer un rôle important.

2. « Noyer, » de *necare*, tuer, sans spécifier le genre de mort.

3. « Travesti, » c'est-à-dire ayant changé de vêtements, déguisé.

4. Empêcher, *impedire*, mettre des entraves dans les pieds.

5. Ce récit est un peu traînant et diffus.

6. « Du feu roi. » Feu n'est que *fuit*, prétérit du verbe *sum ; rex qui fuit*. On dit d'une manière abusive, la *feue* reine, en transformant le verbe en adjectif. La forme reste invariable, si l'on dit : « feu la reine. » Du reste, « le feu roi » est un tour moderne, qu'il faudrait éviter dans un sujet antique.

nes qualités [1] et qui attendrissait tous les Tyriens en sa faveur.

« Narbal assembla les chefs du peuple, les vieillards qui formaient le conseil et les prêtres de la grande déesse de Phénicie [2]. Ils saluèrent Baléazar comme leur roi, et le firent proclamer par des hérauts [3]. Le peuple répondit par mille acclamations de joie [4] : Astarbé les entendit du fond du palais, où elle était renfermée avec son lâche [5] et infâme Joazar. Tous les méchants dont elle s'était servie pendant la vie de Pygmalion l'avaient abandonnée; car les méchants craignent les méchants, s'en défient, et ne souhaitent point de les voir en crédit [6]. Les hommes corrompus connaissent combien leurs semblables abuseraient de l'autorité, et quelle serait leur violence. Mais pour les bons, les méchants s'en accommodent mieux, parce qu'au moins ils espèrent de trouver en eux de la modération et de l'indulgence. Il ne restait plus autour d'Astarbé que certains complices [7] de ses crimes les plus affreux, et qui ne pouvaient attendre que le supplice [8].

« On força le palais : ces scélérats [9] n'osèrent pas résister longtemps, et ne songèrent qu'à s'enfuir. Astarbé, déguisée en esclave [10], voulut se sauver dans la foule; mais un soldat [11] la reconnut : elle fut prise, et on eut bien de la peine à empêcher qu'elle ne fût déchirée par le peuple en fureur. Déjà on avait commencé à la traîner dans la boue; mais Narbal la tira des mains de la populace. Alors elle demanda à parler à Baléazar, espérant de l'éblouir par ses charmes, et de lui faire espérer qu'elle lui découvrirait des secrets importants. Baléazar ne put refuser de l'écouter. D'abord elle montra, avec sa beauté, une douceur et une modestie capables de toucher les cœurs les

1. Racine a exprimé la même idée :

Tes malheurs te prêtaient encor de nouveaux [charmes.

(*Phèdre*, act. II, sc. v.).

Et Bossuet a dit mieux encore : « Ce je » ne sais quoi d'achevé que le malheur » ajoute à la vertu. »

2. C'était Astarté, la Vénus phénicienne.

3. Mot allemand, *herald ;* celui qui est chargé des publications et messages ayant de la solennité. Chez les Romains, c'était le *fécial ;* dans Homère, c'est le κήρυξ, crieur public.

4. « Joie, » ital. *gioia ;* se rapporte au latin *gaudium*.

5. « Lâche, » lat. *laxus ;* littéralement : dont la ceinture est lâche, qui ne l'a pas serrée pour courir au combat ; par extension, *sans courage*.

6. « En crédit, » pouvant inspirer de la confiance, à qui l'on pourrait se fier, *se credere*.

7. « Complice, » qui participe au crime, qui entre dans ses plis (*plicare*).

8. « Supplice, » se rapportant à *supplier*, parce que le supplice est l'exécution du suppliant, de celui qui demande la vie.

9. « Scélérat, » de *scelus*, crime ; gr. σκολιός, oblique, qui est hors de la ligne droite.

10. « Esclave, » le *servus* antique ; terme moderne dont on attribue l'origine à quelque peuple slave assujetti, à une époque obscure, par les Germains. Des latinistes disent à tort : *ex clave*, l'homme qui dépend de la clef.

11. « Soldat, » l'homme *soldé* qui reçoit le *sol* (sou).

plus irrités. Elle flatta Baléazar par les louanges les plus délicates et les plus insinuantes : elle lui représenta combien Pygmalion l'avait aimée ; elle le conjura par ses cendres [1] d'avoir pitié d'elle ; elle invoqua les dieux, comme si elle les eût sincèrement adorés ; elle versa des torrents de larmes ; elle se jeta aux genoux du nouveau roi : mais ensuite elle n'oublia rien pour lui rendre suspects et odieux tous ses serviteurs les plus affectionnés. Elle accusa Narbal d'être entré dans une conjuration contre Pygmalion, et d'avoir essayé de suborner les peuples pour se faire roi au préjudice de Baléazar : elle ajouta qu'il voulait empoisonner ce jeune prince. Elle inventa de semblables calomnies [2] contre tous les autres Tyriens qui aiment la vertu ; elle espérait de trouver dans le cœur de Baléazar la même défiance et les mêmes soupçons qu'elle avait vus dans celui du roi son père. Mais Baléazar, ne pouvant plus souffrir la noire malignité de cette femme, l'interrompit, et appela des gardes. On la mit en prison ; les plus sages vieillards furent commis pour examiner [3] toutes ses actions.

» On découvrit avec horreur qu'elle avait empoisonné et étouffé Pygmalion : toute la suite de sa vie parut un enchaînement continuel de crimes monstrueux. On allait la condamner au supplice qui est destiné à punir les grands crimes dans la Phénicie ; c'est d'être brûlé à petit feu : mais quand elle comprit qu'il ne lui restait plus aucune espérance, elle devint semblable à une Furie sortie de l'enfer ; elle avala du poison qu'elle portait toujours sur elle, pour se faire mourir, en cas qu'on voulût lui faire souffrir de longs tourments. Ceux qui la gardèrent aperçurent qu'elle souffrait une violente douleur : ils voulurent la secourir ; mais elle ne voulut jamais leur répondre, et elle fit signe qu'elle ne voulait aucun soulagement. On lui parla des justes dieux, qu'elle avait irrités : au lieu de témoigner la confusion et le repentir que ses fautes méritaient, elle regarda le ciel avec mépris et arrogance, comme pour insulter aux dieux. La rage et l'impiété étaient peintes sur son visage mourant : on ne voyait plus aucun reste de cette beauté qui avait fait le malheur de tant d'hommes. Toutes ses grâces étaient effacées : ses yeux éteints roulaient dans sa tête, et jetaient des regards farouches ; un mouvement convulsif agitait ses lèvres, et tenait sa bouche ouverte d'une horrible grandeur ; tout son visage, tiré et rétréci, faisait des grimaces hideuses ;

1. Les peuples anciens brûlaient les morts et conservaient pieusement les cendres.

2. Calomnier quelqu'un, le priver de son honneur ; lat. *calumniari*, de l'anc. *calvo*, frustrer.

3. Les mettre dans la balance, *in examine*.

une pâleur livide et une froideur mortelle avaient saisi tout son corps. Quelquefois elle semblait se ranimer, mais ce n'était que pour pousser des hurlements. Enfin elle expira, laissant remplis d'horreur et d'effroi tous ceux qui la virent [1]. Ses mânes [2] impies descendirent sans doute dans ces tristes lieux [3] où les cruelles Danaïdes [4] puisent éternellement de l'eau dans des vases percés, où Ixion [5] tourne à jamais sa roue, où Tantale [6], brûlant de soif, ne peut avaler l'eau qui s'enfuit de ses lèvres, où Sisyphe [7] roule inutilement un rocher qui retombe sans cesse; et où Titye [8] sentira éternellement, dans ses entrailles toujours renaissantes, un vautour qui les ronge [9].

« Baléazar, délivré de ce monstre, rendit grâces aux dieux par d'innombrables sacrifices. Il a commencé son règne par une conduite tout opposée à celle de Pygmalion. Il s'est appliqué à faire refleurir le commerce, qui languissait tous les jours de plus en plus : il a pris les conseils de Narbal pour les principales affaires, et n'est pourtant point gouverné par lui; car il veut tout voir par lui-même : il écoute tous les différents avis qu'on veut lui donner, et décide ensuite sur ce qui lui paraît le meilleur. Il est aimé des peuples. En possédant les cœurs, il possède plus de trésors que son père n'en avait amassé par son avarice cruelle; car il n'y a aucune famille qui ne lui donnât tout ce qu'elle a de bien, s'il se trouvait dans une pressante nécessité : ainsi, ce qu'il leur laisse est plus à lui que s'il le leur ôtait [10]. Il n'a pas besoin de se précautionner pour la sûreté de sa vie; car il a toujours autour de lui la plus sûre garde, qui est l'amour des peuples. Il n'y a aucun de ses sujets [11] qui ne craigne de le perdre, et qui ne hasardât sa propre vie pour conserver celle d'un si bon roi. Il vit heureux, et tout son peuple est heureux avec lui : il craint de charger trop ses peuples; ses peuples craignent de ne lui offrir pas une assez grande partie de leurs biens : il les laisse dans l'abon-

1. Quelle énergie dans ce tableau!
2. Son âme revêtue d'une apparence de corps.
3. Le Tartare, où les méchants étaient punis.
4. Les cinquante filles de Danaüs, roi d'Argos; elles tuèrent chacune leur mari, à l'exception d'Hypermnestre; de là leur châtiment.
5. Ixion, roi de Thessalie, condamné à un éternel supplice pour avoir offensé Jupiter dans la personne de Junon.
6. Roi de Lydie, ainsi puni pour avoir servi aux dieux les membres de son fils Pélops.
7. C'était un fils d'Éole, condamné, comme on le voit ici, pour ses brigandages.
8. Ce géant, qui avait insulté Latone, fut tué par Apollon, et ensuite exposé au vautour.
9. Fénelon résume ici les supplices célèbres dans l'antiquité classique, et qui sont décrits d'une manière admirable dans Homère, *Odyssée*, l. XI.
10. Belle maxime de politique.
11. « Sujets, » *subjecti*, les soumis, ceux qui sont placés (jetés) sous un maître.

dance [1], et cette abondance ne les rend ni indociles ni insolents [2] ; car ils sont laborieux, adonnés au commerce, fermes à conserver la pureté des anciennes lois. La Phénicie est remontée au plus haut point de sa grandeur et de sa gloire. C'est à son jeune roi qu'elle doit tant de prospérités. Narbal gouverne sous lui.

« O Télémaque, s'il vous voyait maintenant, avec quelle joie vous comblerait-il [3] de présents ! Quel plaisir serait-ce pour lui de vous renvoyer magnifiquement dans votre patrie ! Ne suis-je pas heureux de faire ce qu'il voudrait pouvoir faire lui-même, et d'aller dans l'île d'Ithaque mettre sur le trône le fils d'Ulysse afin qu'il règne [4] aussi sagement que Baléazar règne à Tyr !

IV. Après qu'Adoam eut parlé ainsi, Télémaque, charmé de l'histoire que ce Phénicien venait de raconter, et plus encore des marques d'amitié qu'il en recevait dans son malheur, l'embrassa tendrement. Ensuite Adoam lui demanda par quelle aventure il était entré dans l'île de Calypso. Télémaque lui fit, a son tour, l'histoire de son départ de Tyr; de son passage dans l'île de Chypre; de la manière dont il avait retrouvé Mentor; de leur voyage en Crète ; des jeux publics pour l'élection d'un roi après la fuite d'Idoménée ; de la colère de Vénus; de leur naufrage; du plaisir avec lequel Calypso les avait reçus; de la jalousie de cette déesse contre une de ses nymphes; et de l'action de Mentor, qui avait jeté son ami dans la mer dès qu'il vit le vaisseau phénicien.

V. Après ces entretiens, Adoam fit servir un magnifique repas : et, pour témoigner une grande joie, il rassembla tous les plaisirs dont on pouvait jouir. Pendant le repas, qui fut servi par de jeunes Phéniciens vêtus de blanc et couronnés de fleurs, on brûla les plus exquis parfums de l'Orient [5]. Tous les bancs de rameurs étaient pleins de joueurs de flûtes. Achitoas les interrompait de temps en temps par les doux accords [6] de sa voix et de sa lyre, dignes d'être entendus à la table des dieux, et de

1. « Abondance, » ce qui coule comme de source, *ab unda*.

2. « Insolents, » injurieux à l'excès, au delà de la coutume, *in solere*.

3. Combler, mettre en monceau, *in cumulum*.

4. Régner, *regnare*, *regere ;* la vraie idée de la domination royale, c'est celle de régir, de gouverner selon ce qui est de droit, *quod est rectum*.

5. « L'Orient, » la région de la terre qui correspond à la partie du ciel où le soleil semble se lever; du lat. *oriri*. Pour l'Europe, l'Orient est plus particulièrement l'Asie.

6. « Accord, » dans le sens musical ; on pourrait peut-être expliquer ce mot par *ad chordam*, qui est en harmonie avec la corde (de la lyre).

ravir les oreilles d'Apollon même. Les Tritons [1], les Néréides, toutes les divinités qui obéissent à Neptune [2], les monstres marins même, sortaient de leurs grottes humides et profondes pour venir en foule autour du vaisseau [3], charmés par cette mélodie. Une troupe de jeunes Phéniciens d'une rare beauté, et vêtus de fin lin plus blanc que la neige, dansèrent longtemps les danses de leur pays, puis celles d'Égypte, et enfin celles de la Grèce. De temps en temps des trompettes faisaient retentir l'onde jusqu'aux rivages éloignés. Le silence de la nuit, le calme de la mer, la lumière tremblante de la lune répandue sur la face des ondes [4], le sombre azur du ciel semé de brillantes étoiles, servaient à rendre ce spectacle encore plus beau [5].

Télémaque, d'un naturel vif et sensible, goûtait tous ces plaisirs ; mais il n'osait y livrer son cœur. Depuis qu'il avait éprouvé avec tant de honte, dans l'île de Calypso, combien la jeunesse est prompte à s'enflammer, tous les plaisirs, même les plus innocents, lui faisaient peur ; tout lui était suspect. Il regardait Mentor ; il cherchait sur son visage et dans ses yeux ce qu'il devait penser de tous ces plaisirs.

Mentor était bien aise de le voir dans cet embarras, et ne faisait pas semblant de le remarquer. Enfin, touché de la modération de Télémaque, il lui dit en souriant : « Je com-
» prends ce que vous craignez : vous êtes louable de cette
» crainte, mais il ne faut pas la pousser trop loin. Personne
» ne souhaitera jamais plus que moi que vous goûtiez des plai-
» sirs qui ne vous passionnent ni ne vous amollissent point. Il
» vous faut des plaisirs qui vous délassent, et que vous goûtiez
» en vous possédant, mais non pas des plaisirs qui vous en-
» traînent [6]. Je vous souhaite des plaisirs doux et modérés, qui
» ne vous ôtent point la raison, et qui ne vous rendent jamais
» semblable à une bête en fureur. Maintenant il est à propos
» de vous délasser de toutes vos peines. Goûtez avec complai-
» sance pour Adoam les plaisirs qu'il vous offre ; réjouissez-
» vous, Télémaque, réjouissez-vous. La sagesse n'a rien d'aus-

1. « Les Tritons, » sortes de dieux marins, allaient, sonnant de la conque devant Neptune et Amphitrite.

2. Il est parlé plus haut des Néréides et de Neptune.

3. « Vaisseau ; » littéralement : grand vase, *vasum* ; se dit aussi d'une église, de ce qui est fait pour contenir.

4. Splendet tremulo sub lumine pontus.

(*Æn.*, l. VII, v. 9).

« La mer réfléchit la lumière tremblante. »

5. Cette peinture est d'une douceur de tons charmante, et rappelle tout à fait l'antiquité.

6. Tous ces verbes sont à leur place. Il faut chercher des plaisirs qui « délassent, » qui donnent de nouvelles forces pour de nouvelles fatigues, et non des plaisirs qui vous « possèdent, » tellement qu'ils vous ravissent votre liberté, ou des plaisirs qui vous « entraînent » à la perdition.

» tère [1] ni d'affecté : c'est elle qui donne les vrais plaisirs, elle » seule les sait assaisonner [2] pour les rendre purs et durables ; » elle sait mêler les jeux et les ris avec les occupations graves » et sérieuses [3]; elle prépare le plaisir par le travail, et elle dé» lasse du travail par le plaisir. La sagesse n'a point de honte » de paraître enjouée quand il le faut [4]. »

En disant ces paroles, Mentor prit une lyre, et en joua avec tant d'art, qu'Achitoas, jaloux, laissa tomber la sienne de dépit; ses yeux s'allumèrent, son visage troublé changea de couleur : tout le monde eût aperçu sa peine et sa honte, si la lyre de Mentor n'eût enlevé l'âme de tous les assistants. A peine osait-on respirer, de peur de troubler le silence, et de perdre quelque chose de ce chant divin : on craignait toujours qu'il ne finît trop tôt. La voix de Mentor n'avait aucune douceur efféminée; mais elle était flexible, forte, et elle passionnait jusqu'aux moindres choses.

Il chanta d'abord les louanges de Jupiter, père et roi des dieux et des hommes [5], qui d'un signe de sa tête ébranle l'univers [6]. Puis il représenta Minerve qui sort de sa tête, c'est-à-dire la Sagesse, que ce dieu forme au dedans de lui-même, et qui sort de lui pour instruire les hommes dociles. Mentor chanta ces vérités d'une voix si touchante, et avec tant de religion, que toute l'assemblée crut être transportée au plus haut de l'Olympe, à la face de Jupiter, dont les regards sont plus perçants que son tonnerre. Ensuite il chanta le malheur du jeune Narcisse [7], qui, devenant follement amoureux de sa propre beauté, qu'il regardait sans cesse au bord d'une fontaine, se consuma lui-même de douleur, et fut changé en une fleur qui porte son nom. Enfin il chanta aussi la funeste mort du bel Adonis, qu'un sanglier déchira, et que Vénus, passionnée pour lui, ne put ranimer en faisant au ciel des plaintes amères [8].

Tous ceux qui l'écoutèrent ne purent retenir leurs larmes, et chacun sentait je ne sais quel plaisir en pleurant. Quand il

1. « Austère, » aride, de αὔω, dessécher.

2. « Assaisonner, » ajouter les ingrédients *selon les saisons*.

3. « Sérieuses, » de *sera*, soir; le moment où les esprits sont plus sérieux, plus portés à réfléchir.

4. « Sagesse enjouée, » alliance de mots simple et juste.

5. Divum pater atque hominum rex.
(*Æn.*, l. II, v. 648.)

Le père des dieux et le roi des hommes. »

6. Qui nutu concutit orbem.
(Ov., *Métam.* I, v. 849.)

« Qui, d'un signe de sa tête, ébranle le monde. »

7. Personnage mythologique qui s'éprit de lui-même en se regardant au bord d'une fontaine, et se noya.

8. Vénus obtint de Proserpine, disait-on, qu'Adonis revînt à la vie et séjournât tour à tour sur la terre et dans les enfers. Le culte d'Adonis était surtout répandu en Syrie, où l'on célébrait de grandes fêtes en son honneur.

eut cessé de chanter, les Phéniciens étonnés se regardaient les uns les autres. L'un disait : « C'est Orphée ! c'est ainsi qu'avec une lyre il apprivoisait les bêtes farouches, et enlevait les bois et les rochers ; c'est ainsi qu'il enchanta Cerbère [1], qu'il suspendit les tourments d'Ixion et des Danaïdes, et qu'il toucha l'inexorable Pluton, pour tirer des enfers la belle Eurydice ! » Un autre s'écriait : « Non, c'est Linus, fils d'Apollon. » Un autre répondait : « Vous vous trompez, c'est Apollon lui-même. » Télémaque n'était guère moins surpris que les autres, car il n'avait jamais cru que Mentor sût, avec tant de perfection, chanter et jouer de la lyre.

Achitoas, qui avait eu le loisir de cacher sa jalousie, commença à donner des louanges à Mentor ; mais il rougit en le louant, et il ne put achever son discours. Mentor, qui voyait son trouble, prit la parole, comme s'il eût voulu l'interrompre, et tâcha de le consoler, en lui donnant toutes les louanges qu'il méritait. Achitoas ne fut point consolé ; car il sentit que Mentor le surpassait encore plus par sa modestie, que par les charmes de sa voix.

VI. Cependant Télémaque dit à Adoam : « Je me souviens que » vous m'aviez parlé d'un voyage que vous fîtes dans la Bétique depuis que nous fûmes partis d'Égypte. La Bétique est » un pays dont on raconte tant de merveilles qu'à peine peut-on » les croire. Daignez m'apprendre si tout ce qu'on en dit est » vrai. — Je serai fort aise, répondit Adoam, de vous dépeindre » ce fameux pays, digne de votre curiosité, et qui surpasse » tout ce que la renommée en publie. » Aussitôt il commença ainsi :

« Le fleuve Bétis coule dans un pays fertile [2], et sous un ciel doux, qui est toujours serein. Le pays a pris le nom du fleuve, qui se jette dans le grand Océan, assez près des colonnes d'Hercule, et de cet endroit où la mer furieuse, rompant ses digues, sépara autrefois la terre de Tharsis [3] d'avec la grande Afrique. Ce pays semble avoir conservé les délices de l'âge d'or. Les hivers y sont tièdes, et les rigoureux aquilons n'y soufflent jamais [4]. L'ardeur de l'été y est toujours tempérée par

1. Le chien à trois têtes qui gardait le palais de Pluton et la porte des enfers.

2. « Fertile, » abondant, *qui fert*, qui produit des fruits.

3. « Tharsis » ou *Tartessus*, île célèbre dans l'antiquité par son commerce ; elle était située entre deux bras que le Bétis formait à son embouchure. Tartessus a disparu par suite des desséchements opérés sur le bras méridional du fleuve.

4. Οὐ νιφετὸς, οὔτ' ἄρ χειμὼν πολὺς, οὔτε ποτ' ὄμβρος,
Ἀλλ' αἰεὶ Ζεφύροιο λιγυπνείοντας ἀήτας
Ὠκεανὸς ἀνίησιν, ἀναψύχειν ἀνθρώπους.
(Hom., *Odyss.*, l. IV, v. 566.)

« On n'y connaît point les neiges, les » longs hivers et les pluies ; mais toujours » l'Océan, pour rafraîchir les mortels, » envoie les douces haleines du zéphyr. »

des zéphyrs rafraîchissants, qui viennent adoucir l'air vers le milieu du jour. Ainsi toute l'année n'est qu'un heureux hymen du Printemps et de l'Automne[1], qui semblent se donner la main. La terre, dans les vallons et dans les campagnes unies, y porte chaque année une double moisson. Les chemins y sont bordés de lauriers, de grenadiers, de jasmins, et d'autres arbres toujours verts et toujours fleuris. Les montagnes sont couvertes de troupeaux, qui fournissent des laines fines recherchées de toutes les nations connues. Il y a plusieurs mines d'or et d'argent dans ce beau pays[2]; mais les habitants, simples et heureux dans leur simplicité, ne daignent pas seulement compter l'or et l'argent parmi leurs richesses; ils n'estiment que ce qui sert véritablement aux besoins de l'homme.

« Quand nous avons commencé à faire notre commerce chez ces peuples, nous avons trouvé l'or et l'argent parmi eux employés aux mêmes usages que le fer; par exemple, pour des socs de charrue[3]. Comme ils ne faisaient aucun commerce au dehors, ils n'avaient besoin d'aucune monnaie[4]. Ils sont presque tous bergers ou laboureurs. On voit en ce pays peu d'artisans : car ils ne veulent souffrir que les arts qui servent aux véritables nécessités des hommes ; encore même la plupart des hommes en ce pays, étant adonnés à l'agriculture ou à conduire des troupeaux, ne laissent pas d'exercer les arts nécessaires pour leur vie simple et frugale[5].

« Les femmes filent cette belle laine, et en font des étoffes fines d'une merveilleuse blancheur : elles font le pain, apprêtent à manger ; et ce travail leur est facile, car on vit en ce pays de fruit ou de lait, et rarement de viande. Elles emploient le cuir de leurs moutons à faire une chaussure légère pour elles, pour leurs maris et pour leurs enfants ; elles font des tentes, dont les unes sont de peaux cirées et les autres d'écorces d'arbres ; elles font et lavent tous les habits de la famille, et tiennent les maisons dans un ordre et une propreté admirables. Leurs habits sont aisés à faire; car, en ce doux climat, on ne porte qu'une pièce d'étoffe fine et légère, qui n'est point taillée et que chacun met

1. *Automne* devrait toujours être du masculin, comme le latin *autumnus ;* il est employé dans les deux genres; mais du temps de Fénelon, il était féminin. De là le mariage poétique de l'Automne avec le Printemps.

2. Voir, pour la fertilité de l'ancienne Bétique, Strabon, *Géogr.*, l. III.

3. Bien qu'il y ait eu autrefois, en Espagne, des mines d'or qu'on n'y retrouve plus, il doit y avoir quelque exagération dans ces détails.

4. « Monnaie, » lat. *moneta*, nom sous lequel Junon avait un temple à Rome ; dans ce temple on fabriquait la *pecunia*, appelée aussi, de cette circonstance, *moneta*.

5. « Frugal, » de *frui*, celui qui jouit des biens de la nature, mais qui en jouit sans excès.

à longs plis autour de son corps pour la modestie, lui donnant la forme qu'il veut.

« Les hommes n'ont d'autres arts à exercer, outre la culture des terres et la conduite des troupeaux, que l'art de mettre le bois et le fer en œuvre; encore même ne se servent-ils guère du fer, excepté pour les instruments nécessaires au labourage. Tous les arts qui regardent l'architecture leur sont inutiles; car ils ne bâtissent jamais de maisons. C'est, disent-ils, s'attacher trop à la terre, que de s'y faire une demeure qui dure beaucoup plus que nous; il suffit de se défendre des injures de l'air. Pour tous les autres arts estimés chez les Grecs, chez les Egyptiens, et chez tous les autres peuples bien policés, ils les détestent, comme des inventions de la vanité et de la mollesse [1].

« Quand on leur parle des peuples qui ont l'art de faire des bâtiments superbes, des meubles d'or et d'argent, des étoffes ornées de broderies et de pierres précieuses, des parfums exquis, des mets délicieux, des instruments dont l'harmonie charme, ils répondent en ces termes : « Ces peuples sont bien » malheureux d'avoir employé tant de travail et d'industrie à » se corrompre eux-mêmes! Ce superflu amollit, enivre, tour- » mente ceux qui le possèdent : il tente ceux qui en sont pri- » vés de vouloir l'acquérir par l'injustice et par la violence. » Peut on nommer bien, un superflu qui ne sert qu'à rendre » les hommes mauvais? Les hommes de ces pays sont-ils plus » sains et plus robustes que nous? vivent-ils plus longtemps? » sont-ils plus unis entre eux? mènent-ils une vie plus libre, » plus tranquille, plus gaie? Au contraire, ils doivent être ja- » loux les uns des autres, rongés par une noire et lâche envie, » toujours agités par l'ambition, par la crainte, par l'avarice, » incapables des plaisirs purs et simples, puisqu'ils sont es- » claves de tant de fausses nécessités dont ils font dépendre » tout leur bonheur [2]. »

« C'est ainsi, continuait Adoam, que parlent ces hommes sages, qui n'ont appris la sagesse qu'en étudiant la simple nature. Ils ont horreur de notre politesse; et il faut avouer que la leur est grande dans leur aimable simplicité. Ils vivent tous ensemble sans partager les terres; chaque famille est gouvernée par son chef, qui en est le véritable roi. Le père de

1. Il ne faudrait pas accepter à la lettre l'admiration de Fénelon pour ces peuples primitifs dépourvus de toute civilisation, n'ayant même pas l'art de construire des maisons. C'est tout simplement l'état sauvage.

2. L'utopie se prolonge; des hommes si ignorants des arts de la vie ne pourraient avoir tant d'esprit et un si haut sentiment de la moralité. C'est sans doute pour de tels passages que le roi Louis XIV appelait l'archevêque de Cambrai, non sans quelque raison, « un bel esprit chimérique. »

famille est en droit de punir chacun de ses enfants ou petits-enfants qui fait une mauvaise action ; mais, avant que de le punir, il prend les avis du reste de la famille. Ces punitions n'arrivent presque jamais ; car l'innocence des mœurs, la bonne foi, l'obéissance, et l'horreur du vice, habitent dans cette heureuse terre. Il semble qu'Astrée[1], qu'on dit qui est retirée dans le ciel, est encore ici-bas cachée parmi ces hommes. Il ne faut point de juges parmi eux, car leur propre conscience les juge. Tous les biens sont communs[2] : les fruits des arbres, les légumes de la terre, le lait des troupeaux, sont des richesses si abondantes, que des peuples si sobres et si modérés n'ont pas besoin de les partager. Chaque famille, errante dans ce beau pays, transporte ses tentes d'un lieu en un autre, quand elle a consumé les fruits et épuisé les pâturages de l'endroit où elle s'était mise. Ainsi, ils n'ont point d'intérêts à soutenir les uns contre les autres, et ils s'aiment tous d'un amour fraternel que rien ne trouble. C'est le retranchement des vaines richesses et des plaisirs trompeurs qui leur conserve cette paix, cette union et cette liberté. Ils sont tous libres et tous égaux[3]. On ne voit parmi eux aucune distinction, que celle qui vient de l'expérience des sages vieillards, ou de la sagesse extraordinaire de quelques jeunes hommes qui égalent les vieillards consommés en vertu. La fraude, la violence, le parjure, les procès, les guerres ne font jamais entendre leur voix cruelle et empestée, dans ce pays chéri des dieux. Jamais le sang humain n'a rougi cette terre ; à peine y voit-on couler celui des agneaux. Quand on parle à ces peuples des batailles sanglantes, des rapides conquêtes, des renversements d'États qu'on voit dans les autres nations, ils ne peuvent assez s'étonner. — Quoi ! disent-ils, les hommes ne sont-ils pas assez mortels, sans se donner les uns aux autres une mort précipitée? La vie est si courte ! et il semble qu'elle leur paraisse trop longue ! Sont-ils sur la terre pour se déchirer les uns les autres, et pour se rendre mutuellement malheureux[4] ?

« Au reste, ces peuples de la Bétique ne peuvent comprendre qu'on admire tant les conquérants qui subjuguent les

1. « Astrée, » fille de Jupiter et de Thémis. Elle présidait à la justice, et les poëtes supposent qu'elle habitait sur la terre au siècle d'or, mais, les hommes s'étant pervertis, Astrée était retournée au ciel.

2. Chimère impossible. Avec la communauté des biens, doivent se montrer, d'après les tendances de la nature humaine, les jalousies, les luttes, les guerres de tous contre tous.

3. « Ils sont tous libres et tous égaux ; » néanmoins il existe entre eux des distinctions. Il n'y a pas en cela de contradiction ; l'égalité peut exister en principe, avec des distinctions fondées sur l'âge et le mérite.

4. Un peuple à la fois sauvage et philosophe ! chose rare.

grands empires.— Quelle folie, disent-ils, de mettre son bonheur à gouverner les autres hommes, dont le gouvernement donne tant de peine, si on veut les gouverner avec raison, et suivant la justice ! Mais pourquoi prendre plaisir à les gouverner malgré eux ? C'est tout ce qu'un homme sage peut faire, que de vouloir s'assujettir à gouverner [1] un peuple docile dont les dieux l'ont chargé, ou un peuple qui le prie d'être comme son père et son pasteur [2]. Mais gouverner les peuples contre leur volonté, c'est se rendre très-misérable, pour avoir le faux honneur de les tenir dans l'esclavage. Un conquérant est un homme que les dieux, irrités contre le genre humain, ont donné à la terre dans leur colère, pour ravager les royaumes, pour répandre partout l'effroi, la misère, le désespoir, et pour faire autant d'esclaves qu'il y a d'hommes libres [3]. Un homme qui cherche la gloire ne la trouve-t-il pas assez en conduisant avec sagesse ce que les dieux ont mis dans ses mains? Croit-il ne pouvoir mériter des louanges qu'en devenant violent, injuste, hautain [4], usurpateur [5] et tyrannique sur tous ses voisin [6] ? Il ne faut jamais songer à la guerre, que pour défendre sa liberté. Heureux celui qui, n'étant point esclave d'autrui, n'a point la folle ambition de faire d'autrui son esclave ! Ces grands conquérants qu'on nous dépeint avec tant de gloire, ressemblent à ces fleuves débordés qui paraissent majestueux, mais qui ravagent toutes les fertiles campagnes qu'ils devraient seulement arroser [7]. »

Après qu'Adoam eut fait cette peinture de la Bétique, Télémaque, charmé, lui fit diverses questions curieuses. « Ces peuples, lui dit-il, boivent-ils du vin ? — Ils n'ont garde d'en boire, reprit Adoam, car ils n'ont jamais voulu en faire. Ce n'est pas qu'ils manquent de raisins ; aucune terre n'en porte de plus délicieux ; mais ils se contentent de manger le raisin comme

1. « Gouverner ; » six fois ce verbe en quelques lignes. — L'idée première de *gouverner* est celle de conduire un navire comme pilote, κυβερνᾶν. Une société est un navire porté sur l'océan de la vie humaine.

2. « Pasteur ; » père et pasteur, ce sont les deux grands caractères du roi dans sa conception la plus haute. Le roi est héritier du pouvoir paternel, et il conduit les hommes comme le berger fait ses troupeaux. Le titre le plus ordinaire donné aux rois dans Homère est celui de « pasteurs des peuples. »

3. « Phrase admirable par la hauteur de la pensée et l'énergie de l'expression.

4. « Hautain. » Un caractère de l'orgueil est de porter la tête haute.

5. « Usurpateur, » *qui usum arripit*, celui qui prend l'usage de ce qui n'est pas à lui, qui, sans droit, s'empare du pouvoir.

6. « Voisin, » de *vicus*, bourg ; qui est du même bourg.

7. Massillon dit aussi très-bien : « Il « (le conquérant) aura passé comme un « torrent pour ravager la terre, et non « comme un fleuve majestueux pour por- « ter la joie et l'abondance. » *Petit Carême*, 1er dimanche. — Ce tableau des ravages causés par l'esprit de conquête et l'injustice des conquérants offrait un blâme assez direct de la politique de Louis XIV.

les autres fruits, et ils craignent le vin comme le corrupteur des hommes.—C'est une espèce de poison, disent-ils, qui met en fureur; il ne fait pas mourir l'homme, mais il le rend bête. Les hommes peuvent conserver leur santé et leur force sans vin ; avec le vin, ils courent risque de ruiner leur santé, et de perdre les bonnes mœurs [1]. »

Télémaque disait ensuite : « Je voudrais bien savoir quelles lois règlent les mariages dans cette nation. — Chaque homme, répondait Adoam, ne peut avoir qu'une femme, et il faut qu'il la garde tant qu'elle vit. L'honneur des hommes, dans ce pays, dépend autant de leur fidélité à l'égard de leurs femmes, que l'honneur des femmes dépend, chez les autres peuples, de leur fidélité pour leurs maris. Jamais peuple ne fut si honnête, ni si jaloux de la pureté. Les femmes y sont belles et agréables, mais simples, modestes et laborieuses. Les mariages y sont paisibles, féconds, sans tache. Le mari et la femme semblent n'être plus qu'une seule personne en deux corps différents. Le mari et la femme partagent ensemble tous les soins domestiques : le mari règle toutes les affaires du dehors; la femme se renferme dans son ménage : elle soulage son mari; elle paraît n'être faite que pour lui plaire; elle gagne sa confiance, et le charme moins par sa beauté que par sa vertu. Ce vrai charme de leur société dure autant que leur vie. La sobriété, la modération et les mœurs pures de ce peuple lui donnent une vie longue et exempte de maladies. On y voit des vieillards de cent et de six vingts ans [2], qui ont encore de la gaieté et de la vigueur. »

— Il me reste, ajoutait Télémaque, à savoir comment ils font pour éviter la guerre avec les autres peuples voisins. — « La nature, dit Adoam, les a séparés des autres peuples d'un côté par la mer, et de l'autre par de hautes montagnes du côté du nord [3]. D'ailleurs, les peuples voisins les respectent à cause de leur vertu. Souvent les autres peuples, ne pouvant s'accorder entre eux, les ont pris pour juges de leurs différends, et leur ont confié les terres et les villes qu'ils disputaient [4] entre eux. Comme cette sage nation n'a jamais fait aucune violence, personne ne se défie d'elle. Ils rient quand on leur parle des rois qui ne peuvent régler entre eux les frontières de leurs

1. Tout cela est faux et sophistique. Le vin est utile, et l'abus que l'on en peut faire n'en détruit pas pour cela l'utilité.

2. Ancienne locution; six fois vingt ans, cent vingt ans. Remarquez le *s* à vingt, comme dans quatre-vingts hommes.

3. D'un côté la mer Atlantique, de l'autre les Pyrénées.

4. « Disputer, » penser diversement *dis putare*, être d'avis opposé.

États. — Peut-on craindre, disent-ils, que la terre manque aux hommes? il y en aura toujours plus qu'ils n'en pourront cultiver. Tandis qu'il restera des terres libres et incultes, nous ne voudrions pas même défendre les nôtres contre des voisins qui viendraient s'en saisir. — On ne trouve, dans tous les habitants de la Bétique, ni orgueil, ni hauteur, ni mauvaise foi, ni envie d'étendre leur domination. Ainsi leurs voisins n'ont jamais rien à craindre d'un tel peuple, et ils ne peuvent espérer de s'en faire craindre; c'est pourquoi ils les laissent en repos. Ce peuple abandonnerait son pays, ou se livrerait à la mort, plutôt que d'accepter la servitude : ainsi il est autant difficile à subjuguer, qu'il est incapable de vouloir subjuguer les autres. C'est ce qui fait une paix profonde entre eux et leurs voisins. »

Adoam finit ce discours en racontant de quelle manière les Phéniciens faisaient leur commerce dans la Bétique. « Ces peuples, disait-il, furent étonnés quand ils virent venir, au travers des ondes de la mer, des hommes étrangers qui venaient de si loin. Ils nous laissèrent fonder une ville dans l'île de Gadès[1]; ils nous reçurent même chez eux avec bonté, et nous firent part de tout ce qu'ils avaient, sans vouloir de nous aucun payement. De plus, ils nous offrirent de nous donner libéralement tout ce qu'il leur resterait de leurs laines, après qu'ils en auraient fait leur provision pour leur usage : et, en effet, ils nous en envoyèrent un riche présent. C'est un plaisir pour eux que de donner aux étrangers leur superflu.

» Pour leurs mines, ils n'eurent aucune peine à nous les abandonner; elles leur étaient inutiles. Il leur paraissait que les hommes n'étaient guère sages d'aller chercher par tant de travaux, dans les entrailles de la terre, ce qui ne peut les rendre heureux, ni satisfaire à aucun vrai besoin. Ne creusez point, nous disaient-ils, si avant dans la terre : contentez-vous de la labourer; elle vous donnera de véritables biens qui vous nourriront; vous en tirerez des fruits qui valent mieux que l'or et que l'argent, puisque les hommes ne veulent de l'or et de l'argent, que pour en acheter les aliments qui soutiennent leur vie[2].

» Nous avons souvent voulu leur apprendre la navigation, et mener les jeunes hommes de leur pays dans la Phénicie; mais ils n'ont jamais voulu que leurs enfants apprissent à

1. Gadès (Cadix), à la fois une île et une cité, fondée par les Phéniciens à l'embouchure du Bétis.

2. Si l'on prenait au pied de la lettre toute cette sagesse des habitants de la Bétique, il faudrait renoncer à tous les avantages de l'industrie, au *travail* enfin, qui est l'une des lois imposées par Dieu même à l'homme.

vivre comme nous.— Ils apprendraient, nous disaient-ils, à avoir besoin de toutes les choses qui vous sont devenues nécessaires : ils voudraient les avoir ; ils abandonneraient la vertu pour les obtenir par de mauvaises industries. Ils deviendraient comme un homme qui a de bonnes jambes, et qui, perdant l'habitude de marcher, s'accoutume enfin au besoin d'être toujours porté comme un malade[1].— Pour la navigation, ils l'admirent à cause de l'industrie de cet art ; mais ils croient que c'est un art pernicieux.—Si ces gens-là, disent-ils, ont suffisamment en leur pays ce qui est nécessaire à la vie, que vont-ils chercher en un autre? Ce qui suffit aux besoins de la nature ne leur suffit-il pas? Ils mériteraient de faire naufrage, puisqu'ils cherchent la mort au milieu des tempêtes, pour assouvir l'avarice des marchands, et pour flatter les passions des autres hommes[2]. »

Télémaque était ravi d'entendre ces discours d'Adoam, et il se réjouissait qu'il y eût encore au monde un peuple qui, suivant la droite nature, fût si sage et si heureux tout ensemble. « Oh ! combien ces mœurs, disait-il, sont-elles éloignées des mœurs vaines et ambitieuses des peuples qu'on croit les plus sages! Nous sommes tellement gâtés, qu'à peine pouvons-nous croire que cette simplicité si naturelle puisse être véritable[3]. Nous regardons les mœurs de ce peuple comme une belle fable, et il doit regarder les nôtres comme un songe monstrueux ! »

Observations sur le septième livre.— Ce livre est un des meilleurs et des plus variés de tout le poëme. Il contient deux parties, deux épisodes distincts : 1° la mort de Pygmalion et d'Astarbé ; 2° la description de la Bétique.

Fénelon nous avait montré, dans un livre précédent, Pygmalion, ce roi malheureux autant que cruel ; ici il ajoute des traits énergiques au sombre tableau de la tyrannie, et il fait le récit d'une révolution de palais terminée par le meurtre du tyran. Mais la justice ne pouvait être satisfaite après la mort de Pygmalion ; le tyran est disparu, mais le meurtrier doit être puni. La chute d'Astarbé et son supplice sont des scènes traitées avec un art supérieur, et qui offrent un intérêt croissant. Par la loi des contrastes, l'auteur a soin de nous montrer

1. L'industrie n'est pas un moyen d'oisiveté, c'est plutôt un motif d'activité pour tous.

2. Déclamation fréquente chez les poëtes, et sans importance. Voir Horace, t. I, Od. III.

3. « Cette simplicité » se trouve seulement dans une nature factice, en dehors de la réalité. Il y a quelque affinité entre cette doctrine et celle de J.-J. Rousseau disant : « Tout est bien sortant des « mains de l'Auteur des choses, tout dé- « génère entre les mains de l'homme. » — Fénelon ne se défie pas toujours assez de son imagination.

l'État de Tyr devenu heureux et florissant sous le sceptre d'un roi clément et pacifique.

La seconde partie, renfermant la description de la Bétique, est fort célèbre. Nous avons consigné dans les notes nos observations sur cette remarquable composition. Nous avons dû aussi indiquer en passant les sentiments généreux qui animent Fénelon, et signaler le courage avec lequel, en présence de Louis XIV, il censure la manie des conquêtes. « Ces grands conquérants, dit-il, qu'on nous dépeint avec tant de gloire, ressemblent à ces fleuves débordés qui paraissent majestueux, mais qui ravagent toutes les fertiles campagnes, qu'ils devraient seulement arroser. » Fénelon condamne formellement l'esprit de conquête : « Il ne faut *jamais* songer à la guerre *que pour défendre sa liberté.* » Cette morale si élevée, il ne cessa jamais de la *prêcher* au duc de Bourgogne. C'est à dessein que nous nous servons de ce mot, afin de bien marquer l'intention arrêtée, immuable, qu'avait l'auteur du *Télémaque* de faire du petit-fils de Louis XIV non-seulement un grand roi, mais un honnête homme : « Avant que d'être grand homme, il faut être honnête homme, » fait-il dire ailleurs, aux héros de ses *Dialogues des morts.* C'est toujours la même morale répétée dans un langage plus familier que celui du *Télémaque :* « Il n'y a rien de si *solide* que d'être bon, juste, modéré, aimé des peuples. A la vérité, on n'a point d'encens, on ne passe point pour immortel; mais on règne longtemps sans trouble, et l'on fait beaucoup de bien aux hommes qu'on gouverne. » (*Dialogues des morts.*)

Et, remarquons-le, Fénelon ne raisonne pas ainsi au point de vue de l'*utile :* ce n'est pas en vue de sa propre utilité ou de sa réputation, que le prince doit en agir ainsi à l'égard de ses peuples, il doit faire *le bien pour le bien lui-même :* « Ceux qui font le bien par ambition sont toujours mécontents ; un peu plus tôt, un peu plus tard, la fortune les trahit, et les hommes sont ingrats pour eux. Mais quand on fait le bien par amour de la vertu, la vertu qu'on aime récompense toujours assez par le plaisir qu'il y a à la suivre, et elle fait mépriser toutes les autres récompenses dont on est privé. » (*Dialogues des morts*, passim.)

On peut tirer de la lecture de ce livre septième le plus grand profit. On y voit 1° les excès de la tyrannie, et sa chute toujours inévitable; 2° le renversement et la mort des mauvais princes, qui sont, il est vrai, des actes de justice, mais des actes que Dieu seul a le droit d'exercer ; 3° un bon prince fait prospérer l'État et répare les désastres causés par la tyrannie ; 4° les dangers de l'esprit de conquête ; 5° enfin, malgré les rêveries qui se trouvent dans la description de la Bétique, il est permis de supposer que les nations sont plus heureuses par la pratique d'une vie rude et vertueuse que par les excès d'une civilisation raffinée.

LIVRE HUITIÈME

I. Vénus irritée demande à Jupiter la perte de Télémaque ; mais les destins ne permettent pas qu'il périsse, et la déesse va solliciter de Neptune les moyens de l'éloigner d'Ithaque où le conduit Adoam. — II. Neptune envoie aussitôt au pilote Achamas une divinité trompeuse, qui enchante ses sens et le fait entrer à pleines voiles dans le port de Salente, au moment où il croyait arriver à Ithaque. Idoménée, roi des Salentins, fait l'accueil le plus favorable à Mentor et à Télémaque ; il les conduit au temple de Jupiter, où il avait ordonné un sacrifice pour le succès d'une guerre contre les Manduriens. — III. Le sacrificateur ayant consulté les entrailles des victimes, fait tout espérer à Idoménée et l'assure qu'il devra son bonheur à ses nouveaux hôtes.

I. Pendant que Télémaque et Adoam s'entretenaient de la sorte, oubliant le sommeil, et n'apercevant pas que la nuit était déjà au milieu de sa course, une divinité ennemie et trompeuse les éloignait d'Ithaque, que leur pilote Achamas [1] cherchait en vain. Neptune, quoique favorable aux Phéniciens, ne pouvait supporter plus longtemps que Télémaque eût échappé à la tempête qui l'avait jeté contre les rochers de l'île de Calypso. Vénus était encore plus irritée de voir ce jeune homme qui triomphait, ayant vaincu l'Amour et tous ses charmes. Dans le transport de sa douleur, elle quitta Cythère, Paphos, Idalie, et tous les honneurs qu'on lui rend dans l'île de Chypre : elle ne pouvait plus demeurer dans ces lieux où Télémaque avait méprisé son empire. Elle monte vers l'éclatant Olympe [2], où les dieux étaient assemblés auprès du trône de Jupiter. De ce lieu, ils aperçoivent les astres qui roulent sous leurs pieds : ils voient le globe de la terre comme un petit amas de boue ; les mers immenses ne leur paraissent que comme des gouttes d'eau dont ce morceau de boue est un peu détrempé : les plus grands royaumes ne sont à leurs yeux qu'un peu de sable qui couvre la surface de cette boue ; les peuples innombrables et les plus puissantes armées ne sont que comme des fourmis qui se disputent les unes aux autres un brin

1. Le manuscrit original porte aussi *Achamas ;* il faudrait dire Acamas ; de ἀ priv., et κάμνω (infatigable).

2. « Éclatant, » épithète poétique ; la montagne de Thessalie, portant le nom d'Olympe, base du ciel et séjour des dieux, est supposée s'élever dans la région lumineuse, dans l'éther.

d'herbe sur ce morceau de boue. Les immortels rient des affaires les plus sérieuses qui agitent les faibles mortels, et elles leur paraissent des jeux d'enfants. Ce que les hommes appellent grandeur, gloire, puissance, profonde politique, ne paraît à ces suprêmes divinités que misère et faiblesse.

C'est dans cette demeure, si élevée au-dessus de la terre, que Jupiter a posé son trône immobile. Ses yeux percent jusque dans l'abîme [1], et éclairent jusque dans les derniers replis des cœurs [2] : ses regards doux et sereins répandent le calme et la joie dans tout l'univers [3]. Au contraire, quand il secoue sa chevelure, il ébranle le ciel et la terre [4]. Les dieux mêmes, éblouis des rayons de gloire qui l'environnent, ne s'en approchent qu'avec tremblement.

Toutes les divinités célestes étaient dans ce moment auprès de lui. Vénus se présenta avec tous les charmes qui naissent dans son sein ; sa robe flottante avait plus d'éclat que toutes les couleurs dont Iris se pare au milieu des sombres nuages, quand elle vient promettre aux mortels effrayés la fin des tempêtes, et leur annoncer le retour du beau temps. Sa robe était nouée par cette fameuse ceinture sur laquelle paraissent les grâces [5]; les cheveux de la déesse étaient attachés par derrière négligemment avec une tresse d'or [6]. Tous les dieux furent surpris de sa beauté, comme s'ils ne l'eussent jamais vue ; et leurs yeux en furent éblouis, comme ceux des mortels le sont, quand Phébus, après une longue nuit, vient les éclairer par ses rayons. Ils se regardaient les uns les autres avec étonnement,

1. « Abîme, » mot d'origine grecque (ἀ priv., et βύω, fermer), ce qui ne se ferme pas, gouffre toujours ouvert, au physique et au moral.

2. Encore un trait par lequel Fénelon s'élève au-dessus de la conception païenne, et nous montre le Dieu qui voit d'un même regard le monde entier et « les replis des cœurs, » ce que le cœur cache dans ses abîmes. — « Éclairent » est ici pris dans le sens neutre.

3. Vultu quo cœlum tempestatesque serenat.

(Virg., *Æn.*, l. I., v. 255.)

« De ce régard par lequel il dissipe les « tempêtes et rend au ciel sa sérénité. » — « La joie » est ici une idée moins classique que biblique : *exsultant cœli.*

4. C'est Homère, le premier, qui a exprimé cette grande image :

Ἦ, καὶ κυανέῃσιν ἐπ' ὀφρύσι νεῦσε Κρονίων.
Ἀμβρόσιαι δ' ἄρα χαῖται ἐπεῤῥώσαντο ἄνακτος
Κρατὸς ἀπ' ἀθανάτοιο· μέγαν δ' ἐλέλιξεν Ὄλυμπον.

(Hom., *Il.*, l. I, v. 528.)

« Ainsi parla Jupiter, et il fit un signe « de ses noirs sourcils. Les cheveux du « roi des dieux s'agitèrent sur sa tête « immortelle, et il ébranla le grand « Olympe. » Et Virgile :

Annuit, et totum nutu tremefecit Olympum.

(*Æn.*, l. X, v. 115.)

« Il fit un signe de sa tête et, par ce « mouvement, il fit trembler l'Olympe « tout entier. » — Voyez aussi Ovide, *Métam.*, l. I, v. 179.

5. Sur la ceinture de Vénus, voir Homère, *Il.*, l. XIV, v. 214.

6. Crines nodantur in aurum.

(*Æn.*, l. IV, v. 138.)

« Ses cheveux sont noués d'une tresse « d'or. »

et leurs yeux revenaient toujours sur Vénus; mais ils aperçurent que les yeux de cette déesse étaient baignés de larmes, et qu'une douleur amère était peinte sur son visage.

Cependant elle s'avançait vers le trône de Jupiter, d'une démarche douce et légère comme le vol rapide d'un oiseau qui fend l'espace immense des airs [1]. Il la regarda avec complaisance; il lui fit un doux souris; et, se levant, il l'embrassa [2]. « Ma chère fille, lui dit-il, quelle est votre peine [3]? Je ne puis » voir vos larmes sans en être touché : ne craignez point de » m'ouvrir votre cœur [4]; vous connaissez ma tendresse et ma » complaisance. »

Vénus lui répondit d'une voix douce, mais entrecoupée de profonds soupirs : « O père des dieux et des hommes, vous qui » voyez tout, pouvez-vous ignorer ce qui fait ma peine? Minerve ne s'est pas contentée d'avoir renversé jusqu'aux fondements la superbe ville de Troie, que je défendais, et de » s'être vengée de Pâris, qui avait préféré ma beauté à la sienne; » elle conduit par toutes les terres et par toutes les mers le fils » d'Ulysse, ce cruel destructeur de Troie. Télémaque est accompagné par Minerve; c'est ce qui empêche qu'elle ne paraisse ici en son rang avec les autres divinités. Elle a conduit » ce jeune téméraire dans l'île de Chypre pour m'outrager. Il » a méprisé ma puissance; il n'a pas daigné seulement brûler » de l'encens sur mes autels : il a témoigné avoir horreur des » fêtes que l'on célèbre en mon honneur; il a fermé son cœur » à tous mes plaisirs. En vain Neptune, pour le punir, à ma » prière, a irrité les vents et les flots contre lui : Télémaque, » jeté par un naufrage horrible dans l'île de Calypso, a triomphé de l'Amour même, que j'avais envoyé dans cette île pour » attendrir le cœur de ce jeune Grec. Ni sa jeunesse, ni les » charmes de Calypso et de ses nymphes, ni les traits enflammés de l'Amour, n'ont pu surmonter les artifices de Minerve.

1. Cette phrase est imitative, et Homère, qui a fourni à Fénelon cette comparaison, la prolonge avec un grand art :

Σεύατ' ἔπειτ' ἐπὶ κῦμα, λάρῳ ὄρνιθι ἐοικώς,
Ὅστε κατὰ δεινοὺς κόλπους ἁλὸς ἀτρυγέτοιο
Ἰχθῦς ἀγρώσσων, πυκινὰ πτερὰ δεύεται ἅλμῃ.

(*Odys.* V, 51-53.)

« Il s'élance sur les flots, semblable à » un oiseau de mer, qui, pêchant les » poissons le long des golfes redoutables » de la mer agitée, ne cesse de baigner » ses ailes dans les flots amers. »

2. Olli subridens hominum sator atque deorum
Oscula libavit natæ.

(*Æn.*, l. I, v. 254.)

« Le père des dieux et des hommes, sou» riant à sa fille, l'embrassa. » — On voit par tous ces rapprochements, comme Fénelon, dans les fictions mythologiques, suit de près Homère et Virgile.

3. Le *vous*, dans la traduction et l'imitation des anciens, a quelque chose de faux, et qui fait disparaître la couleur locale.

4. « Ouvrir son cœur » est une expression moderne.

» Elle l'a arraché de cette île : me voilà confondue ; un enfant » triomphe de moi ! » Jupiter, pour consoler Vénus, lui dit : » Il est vrai, ma fille, que Minerve défend le cœur de ce jeune » Grec contre toutes les flèches de votre fils, et qu'elle lui » prépare une gloire que jamais jeune homme n'a méritée. Je » suis fâché qu'il ait méprisé vos autels ; mais je ne puis le » soumettre à votre puissance. Je consens, pour l'amour de » vous, qu'il soit encore errant par mer et par terre, qu'il vive » loin de sa patrie, exposé à toutes sortes de maux et de dan» gers ; mais les Destins ne permettent, ni qu'il périsse, ni que » sa vertu succombe dans les plaisirs dont vous flattez les hom» mes. Consolez-vous donc, ma fille ; soyez contente de tenir » dans votre empire tant d'autres héros et tant d'immor» tels. »

En disant ces paroles, il fit à Vénus un souris plein de grâce et de majesté. Un éclat de lumière, semblable aux plus perçants éclairs, sortit de ses yeux. En baisant Vénus avec tendresse, il répandit une odeur d'ambroisie dont tout l'Olympe fut parfumé. La déesse ne put s'empêcher d'être sensible à cette caresse [1] du plus grand des dieux : malgré ses larmes et sa douleur, on vit la joie se répandre sur son visage ; elle baissa son voile pour cacher la rougeur de ses joues, et l'embarras où elle se trouvait. Toute l'assemblée des dieux applaudit aux paroles de Jupiter ; et Vénus, sans perdre un moment, alla trouver Neptune pour concerter avec lui les moyens de se venger de Télémaque.

Elle raconta à Neptune ce que Jupiter lui avait dit. « Je savais » déjà, répondit Neptune, l'ordre immuable des Destins : mais » si nous ne pouvons abîmer Télémaque dans les flots de la » mer, du moins n'oublions rien pour le rendre malheureux, » et pour retarder son retour à Ithaque. Je ne puis consentir » à faire périr le vaisseau phénicien dans lequel il est embar» qué. J'aime les Phéniciens, c'est mon peuple ; nulle autre » nation de l'univers ne cultive comme eux mon empire. C'est » par eux que la mer est devenue le lien de la société de tous » les peuples de la terre. Ils m'honorent par de continuels sa» crifices sur mes autels ; ils sont justes, sages et laborieux dans » le commerce ; ils répandent partout la commodité et l'abon» dance. Non, déesse, je ne puis souffrir qu'un de leurs vais» seaux fasse naufrage : mais je ferai que le pilote perdra sa » route, et qu'il s'éloignera d'Ithaque où il veut aller [2]. »

1. « Caresses, » de *carus*, marque extérieure d'une tendresse joyeuse.

2. Le principe de la conduite de ses dieux, c'est l'égoïsme : ils aiment ou

Vénus, contente de cette promesse, rit avec malignité, et retourna dans son char volant sur les prés fleuris d'Idalie, où les Grâces, les Jeux et les Ris [1] témoignèrent leur joie de la revoir, dansant autour d'elle sur les fleurs qui parfument ce charmant séjour.

II. Neptune envoya aussitôt une divinité trompeuse, semblable aux Songes, excepté que les Songes ne trompent que pendant le sommeil, au lieu que cette divinité enchante les sens des hommes qui veillent. Ce dieu malfaisant, environné d'une foule innombrable de Mensonges ailés qui voltigent autour de lui, vint répandre une liqueur subtile et enchantée sur les yeux du pilote Achamas, qui considérait attentivement à la clarté de la lune le cours des étoiles, et le rivage d'Ithaque, dont [2] il découvrait déjà assez près de lui les rochers escarpés. Dans ce même moment, les yeux du pilote ne lui montrèrent plus rien de véritable. Un faux ciel et une terre feinte se présentèrent à lui. Les étoiles parurent comme si elles avaient changé leur course, et qu'elles fussent revenues sur leurs pas; tout l'Olympe semblait se mouvoir par des lois nouvelles. La terre même était changée : une fausse Ithaque se présentait toujours au pilote pour l'amuser, tandis qu'il s'éloignait de la véritable. Plus il s'avançait vers cette image trompeuse du rivage de l'île, plus cette image reculait; elle fuyait toujours devant lui, et il ne savait que croire de cette fuite. Quelquefois il s'imaginait [3] entendre déjà le bruit qu'on fait dans un port. Déjà il se préparait, selon l'ordre qu'il en avait reçu, à aller aborder secrètement dans une petite île qui est auprès de la grande, pour dérober aux amants de Pénélope conjurés contre Télémaque, le retour de celui-ci. Quelquefois il craignait les écueils [4] dont cette côte de la mer est bordée, et il lui semblait entendre l'horrible mugissement [5] des vagues qui vont se briser [6] contre ces écueils : puis tout à coup il remarquait que la terre paraissait encore éloignée. Les montagnes n'étaient à ses yeux, dans cet éloignement, que comme de petits nuages qui

baissent selon que les mortels sont plus ou moins dévoués à leur culte particulier. La question du vice ou de la vertu n'existe pas.

1. Divinités allégoriques.

2 Phrase trop chargée d'incises.

3. L'imagination ne consiste pas seulement à rappeler des images, mais à les combiner, et à créer en quelque sorte ce qu'on n'a pas vu.

4 « Écueils. » Il est assez difficile de reconnaître dans ce mot le latin *scopulus;* du grec σκοπέω, voir, ce qui se montre, ce qui apparaît au dessus des flots.

5. « Mugissement. » Voyez la force d'une seule lettre initiale, pour former une onomatopée; substituez *r* à *m*, vous avez le rugissement, non plus le cri de la vache, mais celui du lion : *mugitus*, *rugitus*.

6. « Briser; » un mot germanique; angl. *break*.

obscurcissent quelquefois l'horizon [1] pendant que le soleil se couche [2]. Ainsi Achamas était étonné; et l'impression de la divinité trompeuse qui charmait ses yeux, lui faisait éprouver un certain saisissement qui lui avait été jusqu'alors inconnu. Il était même tenté de croire qu'il ne veillait pas, et qu'il était dans l'illusion [3] d'un songe [4]. Cependant Neptune command au vent d'Orient de souffler pour jeter le navire sur les côtes de l'Hespérie [5]. Le vent obéit avec tant de violence, que le navire arriva [6] bientôt sur le rivage que Neptune avait marqué.

Déjà l'Aurore annonçait le jour; déjà les Étoiles, qui craignent les rayons du Soleil, et qui en sont jalouses, allaient cacher dans l'Océan leurs sombres feux [7], quand le pilote [8] s'écria : « Enfin, » je n'en puis plus douter, nous touchons presque à l'île d'Ithaque! Télémaque, réjouissez-vous; dans une heure vous pourrez revoir Pénélope, et peut-être trouver Ulysse remonté sur » son trône! » A ce cri, Télémaque, qui était immobile dans les bras du sommeil, s'éveille, se lève, monte au gouvernail, embrasse le pilote, et de ses yeux encore à peine ouverts regarde fixement la côte voisine [9]. Il gémit, ne reconnaissant point les rivages de sa patrie. « Hélas! où sommes-nous? dit-il; ce n'est » point là ma chère Ithaque! Vous vous êtes trompé, Achamas, » vous connaissez mal cette côte, si éloignée de votre pays. — » Non, non, répondit Achamas, je ne puis me tromper en considérant les bords de cette île. Combien de fois suis-je entré » dans votre port! j'en connais jusques aux moindres rochers; le » rivage de Tyr n'est guère mieux dans ma mémoire [10]. Reconnaissez cette montagne qui avance; voyez ce rocher qui s'élève comme une tour; n'entendez-vous pas la vague qui se » rompt contre ces autres rochers lorsqu'ils semblent menacer » la mer par leur chute? Mais ne remarquez-vous pas le temple

1. « Horizon » (de ὁρίζω, borner); cette partie de la surface terrestre où le ciel et la terre semblent se joindre ; la limite du regard.

2. « Se couche. » Dans toutes les langues on est porté à croire que le soleil se lève, se couche; la personnification de l'astre du jour est universelle ; de là la tendance des peuples primitifs à l'adorer.

3. « Illusion, » idée d'une chose qui nous joue ; *illudit*.

4. Cette peinture du trouble qui s'empare du pilote, à la vue du mirage qui s'opère à ses regards, est pleine de relief et de mouvement. Les incises sont multipliées, le style est agité comme le navire sur les flots et comme l'imagination égarée du pilote.

5. Ici l'Italie.

6. « Arriver; » le même primitivement qu'aborder, venir sur la rive, et par extension, venir au but, sans idée de navigation.

7. Corneille avait dit, par une alliance de mots analogue à celle-ci :

Cette obscure clarté qui tombe des étoiles.

(*Le Cid*, act. IV, sc. III.)

8. « Pilote, » gouverneur du navire, qui sonde la mer avec le gros pieu appelé « pilot. »

9. Tout ce détail est plein de style et de mouvement.

10. « Mémoire, » *memoria*, *memor*, μνάομαι; radical μῆν, esprit.

» de Minerve qui fend la nue? Voilà la forteresse, et la maison » d'Ulysse votre père. »

« Vous vous trompez, ô Achamas, répondit Télémaque; je » vois au contraire une côte assez relevée, mais unie; j'aperçois » une ville qui n'est point Ithaque. O dieux! est-ce ainsi que » vous vous jouez des hommes [1] ? »

Pendant qu'il disait ces paroles, tout à coup les yeux d'Achamas furent changés. Le charme se rompit [2]; il vit le rivage tel qu'il était véritablement, et reconnut son erreur [3]. « Je l'a» voue, ô Télémaque, s'écria-t-il; quelque divinité ennemie » avait enchanté [4] mes yeux; je croyais voir Ithaque, et son » image tout entière se présentait à moi; mais dans ce mo» ment elle disparaît comme un songe. Je vois une autre ville; » c'est sans doute Salente [5], qu'Idoménée, fugitif de Crète [6], » vient de fonder dans l'Hespérie: j'aperçois [7] des murs qui s'élè» vent, et qui ne sont pas encore achevés; je vois un port qui » n'est pas encore entièrement fortifié. »

Pendant qu'Achamas remarquait les divers ouvrages nouvellement faits dans cette ville naissante, et que Télémaque déplorait son malheur, le vent que Neptune faisait souffler les fit entrer à pleines voiles dans une rade [8] où ils se trouvèrent à l'abri [9], et tout auprès du port.

Mentor, qui n'ignorait ni la vengeance de Neptune, ni le cruel artifice de Vénus, n'avait fait que sourire de l'erreur d'Achamas. Quand ils furent dans cette rade, Mentor dit à Télémaque [10]: « Jupiter vous éprouve; mais il ne veut pas votre » perte: au contraire, il ne vous éprouve que pour vous ouvrir » le chemin de la gloire. Souvenez-vous [11] des travaux d'Her-

1. Cette illusion, qui se produit surtout dans le désert, où l'on voit apparaître au milieu des sables une campagne, une cité, est un phénomène connu sous le nom de mirage(*mirari*, voir, contempler).

2. « Le charme se rompit; » charme, de *carmen*, vers, chant, parce que le charme, opération de magie ou de sorcellerie, se faisait avec des chants, des vers, et qu'il se rompait (cessait d'avoir lieu) au moyen d'autres paroles.

3. « Erreur; » *error*, *errare*, primitivement l'idée physique de s'égarer, sortir de la droite ligne, et, au moral, s'écarter du chemin de la vérité. La racine doit être *ex*, *ire :* par les lois de l'étymologie, *s* se change aisément en *r*.

4. « Enchanté, » charmé. Par son sens étymologique, l'enchantement est le même que le charme; l'un et l'autre mot ont pris ensuite de l'extension et signifié, par une catachrèse assez usitée, un attrait vif et puissant.

5. Salente, que l'on croit trouver dans *Saleto*, un bourg de la terre d'Otrante, dans l'ancienne Grande-Grèce.

6. On a vu l'histoire du roi de Crète, Idoménée, chassé de la Crète par ses sujets.

7. « J'aperçois, » (*ad*, *per*, *capio*), action de s'approcher et de saisir l'objet en entier par le regard.

8. « Rade, » enfoncement dans les terres où les vaisseaux sont à l'abri; anglais *road*.

9. « Abri, » *in aprico*, dans un lieu découvert; on est à l'abri quand on a gagné les champs, et que l'on fuit.

10. C'est avec beaucoup d'habileté que Fénelon corrige ici la mythologie, en attribuant au roi des dieux l'idée de susciter des infortunes aux hommes vertueux pour les éprouver: l'épreuve est la loi de l'existence morale.

11. « Se souvenir; » un beau mot, ac-

» cule; ayez toujours devant vos yeux ceux de votre père. Qui» conque ne sait point souffrir n'a point un grand cœur. Il » faut, par votre patience et par votre courage, lasser la » cruelle [1] Fortune qui se plaît à vous persécuter [2]. Je crains » moins pour vous les plus affreuses disgrâces de Neptune, que » je ne craignais les caresses flatteuses de la déesse qui vous » retenait dans son île. Que tardons-nous? entrons dans ce » port : voici un peuple ami; c'est chez les Grecs que nous ar» rivons: Idoménée, si maltraité par la Fortune, aura pitié des » malheureux [3]. » Aussitôt ils entrèrent dans le port de Salente, où le vaisseau phénicien fut reçu sans peine, parce que les Phéniciens sont en paix et en commerce avec tous les peuples de l'univers.

Télémaque regardait avec admiration cette ville naissante, semblable à une jeune plante, qui, ayant été nourrie par la douce rosée de la nuit, sent, dès le matin, les rayons du soleil qui viennent l'embellir ; elle croît, elle ouvre ses tendres boutons, elle étend ses feuilles vertes, elle épanouit [4] ses fleurs odoriférantes avec mille couleurs nouvelles; à chaque moment qu'on la voit, on y trouve un nouvel éclat [5]. Ainsi fleurissait la nouvelle ville d'Idoménée sur le rivage de la mer; chaque jour, chaque heure, elle croissait avec magnificence, et elle montrait de loin aux étrangers qui étaient sur la mer, de nouveaux ornements d'architecture qui s'élevaient jusques [6] au ciel [7]. Toute la côte retentissait des cris des ouvriers et des coups de marteau ; les pierres étaient suspendues en l'air par des grues [8] avec des cordes. Tous les chefs animaient le peuple au travail dès que l'aurore paraissait; et le roi Idoménée,

tion d'une pensée qui vient en dessous. Un mot encore plus beau, et que le français n'a pas pris, c'est le verbe *recordari* (*rursùs in corde*), la mémoire du cœur. Les Latins disaient aussi : *mihi succurrit*, qui est à peu près : « il me souvient, » avec plus d'intensité, et marquant la rapidité du souvenir, qui se glisse et accourt.

1. « Cruelle, » ce mot *crudelis* est-il en rapport avec *cruor*, sang versé, ou bien avec κρύος, *froid* ? Etymologie douteuse.

2. Quidquid erit, superanda omnis fortuna [ferendo est.
(*Æn.*, l. V, v. 710.)

« Quoi qu'il arrive, il faut dompter la « fortune en la supportant. »

3. Non ignara mali, miseris succurrere disco.
(*Æn.*, l. I, v. 630.)

Un beau vers que Delille a rendu par ces mots :

Malheureuse, j'appris à plaindre le malheur.

Cependant « plaindre » n'a pas le sens de *succurrere ;* beaucoup savent plaindre qui ne savent pas secourir.

4. « Epanouir, » *epandere*, élargir, donner tout son développement; d'où *expansion*, au sens moral et figuré.

5. Cette comparaison, ainsi développée, est très-belle, et ne paraît pas être un emprunt à l'antiquité. Fénelon a eu en propre l'idée de montrer une cité nouvelle s'épanouissant en quelque sorte comme une fleur, sous l'influence de la rosée et du soleil matinal.

6. « Jusques, » on ne voit pas pourquoi l'*s* final; il n'y en a pas de trace dans le latin *usque ad*.

7. Hyperbole poétique, « jusqu'au ciel, » vers les nues.

8. « Grue, » machine pour élever les pierres à bâtir : elle est ainsi appelée à

donnant partout les ordres lui-même, faisait avancer les ouvrages avec une incroyable diligence [1].

A peine le vaisseau phénicien fut arrivé, que les Crétois [2] donnèrent à Télémaque et à Mentor toutes les marques d'amitié sincère. On se hâta d'avertir Idoménée de l'arrivée du fils d'Ulysse. « Le fils d'Ulysse ! s'écria-t-il ; d'Ulysse, ce cher ami ! » de ce sage héros, par qui nous avons enfin renversé la ville » de Troie [3] ! Qu'on le mène ici [4], et que je lui montre combien » j'ai aimé son père ! » Aussitôt on lui présente Télémaque, qui lui demande l'hospitalité [5], en lui disant son nom.

Idoménée lui répondit [6] avec un visage doux et riant : « Quand même on ne m'aurait pas dit qui vous êtes, je crois » que je vous aurais reconnu. Voilà Ulysse lui-même ; voilà ses » yeux pleins de feu, et dont le regard était si ferme [7] ; voilà » son air, d'abord froid et réservé [8] qui cachait tant de vivacité » et de grâces ; je reconnais même ce sourire fin, cette action » négligée, cette parole douce, simple et insinuante, qui per- » suadait sans qu'on eût le temps de s'en défier [9]. Oui, vous » êtes le fils d'Ulysse ; mais vous serez aussi le mien [10]. O mon » fils, mon cher fils ! quelle aventure vous mène sur ce rivage ? » Est-ce pour chercher votre père ? Hélas ! je n'en ai aucune » nouvelle. La Fortune nous a persécutés lui et moi : il a eu » le malheur de ne pouvoir retrouver sa patrie, et j'ai eu celui » de retrouver la mienne pleine de la colère des dieux [11] con- » tre moi [12]. » Pendant qu'Idoménée disait ces paroles, il regardait fixement Mentor, comme un homme dont le visage ne lui était pas inconnu, mais dont il ne pouvait retrouver le nom.

cause de quelque ressemblance qu'elle a avec l'oiseau dont elle porte le nom. De même la *chèvre*, autre machine à élever les fardeaux, et qui est habituellement placée sur le sommet des édifices en construction, a été ainsi nommée parce que la chèvre aime à gravir les pentes escarpées, le sommet des coteaux.

1. Voir Virgile décrivant les constructions de Carthage par les soins de Didon ; *instant operi*, l. I, v. 504.

2. Les Salentins, venus de l'île de Crète.

3. Au moyen du cheval de bois, dont l'idée avait été suggérée par Ulysse.

4. On dirait aujourd'hui : « qu'on l'amène. »

5. « Hospitalité ; » hôte, *hospes*, signifie d'abord étranger : tout étranger admis sous un toit a droit d'être traité en ami ; de là l'idée des droits de l'hospitalité, si bien établis dans les temps antiques. D'un autre côté, *hostis* aussi voulait dire « étranger, » mais étranger en guerre, et par suite, ennemi.

6. « Répondre, » *respondere ;* c'est une espèce de devoir rendu, de promesse faite et remplie (*re spondere*).

7. Sic oculos, sic ille manus, sic ora ferebat.
(VIRG., *Æn.*, l. III, v. 490.

« Ce sont ses yeux, ses mains, son visage. »

8. « Réservé, » gardé pour plus tard (*re servare*).

9. Cela s'appelle une *prosopographie*, description du visage, de l'extérieur ; le dernier trait surtout est heureux : « Nous nous défions trop aisément de ceux qui veulent nous persuader. »

10. Expression d'une tendresse sincère, sans exagération ; doux souvenir d'une longue amitié, que le héros grec se plaît à reporter du père sur le fils.

11. « La patrie pleine de la colère des dieux ; » expression heureuse.

12. On reconnaît ici le caractère que Fénelon donne à Idoménée : un prince d'un naturel expansif et léger.

Cependant Télémaque lui répondait les larmes aux yeux : « O roi, pardonnez-moi la douleur que je ne saurais vous cacher dans un temps où je ne devrais vous témoigner que de » la joie et de la reconnaissance pour vos bontés. Par le regret » que vous témoignez de la perte d'Ulysse, vous m'apprenez[1] » vous-même à sentir le malheur de ne pouvoir trouver mon » père. Il y a déjà longtemps que je le cherche dans toutes les » mers. Les dieux irrités ne me permettent ni de le revoir, ni » de savoir s'il a fait naufrage, ni de pouvoir retourner à Ithaque, où Pénélope languit dans le désir d'être délivrée de ses » amants. J'avais cru vous trouver dans l'île de Crète : j'y ai » su votre cruelle destinée, et je ne croyais pas devoir jamais » approcher de l'Hespérie, où vous avez fondé un nouveau » royaume. Mais la Fortune, qui se joue des hommes, et qui me » tient errant dans tous les pays loin d'Ithaque, m'a enfin » jeté sur vos côtes. Parmi tous les maux qu'elle m'a faits, c'est » celui que je supporte le plus volontiers. Si elle m'éloigne de » ma patrie, du moins elle me fait connaître le plus généreux » de tous les rois. »

A ces mots, Idoménée embrassa tendrement Télémaque ; et, le menant dans son palais, lui dit : « Quel est donc ce prudent » vieillard qui vous accompagne ? il me semble que je l'ai souvent[2] vu autrefois. — « C'est Mentor, répliqua Télémaque, » Mentor, ami d'Ulysse, à qui il avait confié mon enfance. Qui » pourrait vous dire tout ce que je lui dois ! »

Aussitôt Idoménée s'avance, et tend la main à Mentor : « Nous nous sommes vus, dit-il, autrefois. Vous souvenez-vous » du voyage que vous fîtes en Crète, et des bons conseils que » vous me donnâtes ? Mais alors l'ardeur de la jeunesse et le » goût des vains plaisirs m'entraînaient. Il a fallu que mes » malheurs m'aient instruit, pour m'apprendre ce que je ne » voulais pas croire[3]. Plût aux dieux que je vous eusse cru, ô » sage vieillard ! Mais je remarque avec étonnement que vous » n'êtes presque point changé depuis tant d'années ; c'est la » même fraîcheur de visage, la même vigueur : vos cheveux » seulement ont un peu blanchi[4]. »

« Grand roi[5], répondit Mentor, si j'étais flatteur, je vous di-

1. « Apprendre, » action de saisir, avec l'esprit.

2. « Souvent, » *quod subvenit*, ce qui arrive fréquemment, sans qu'on le remarque ; ou de *subinde*, sans discontinuer.

3. Idoménée reconnaît ses torts. Dans ce nouvel épisode de sa vie, il sera loin d'être un prince accompli ; du moins aura-t-il le sentiment du juste et de l'injuste.

4. Tout ce détail est aimable, gracieux, de couleur antique, et tout à fait conforme à l'accueil hospitalier que l'on avait coutume de faire aux étrangers dans les temps antiques.

5. C'est ici un langage de cour rappelant moins Idoménée que le monarque

» rais de même que vous avez conservé cette fleur de jeunesse » qui éclatait sur votre visage avant le siége de Troie ; mais » j'aimerais mieux vous déplaire que de blesser la vérité [1]. » D'ailleurs je vois, par votre sage discours, que vous n'aimez » pas la flatterie, et qu'on ne hasarde rien en vous parlant » avec sincérité. Vous êtes bien changé, et j'aurais eu de la » peine à vous reconnaître. J'en conçois clairement la cause ; » c'est que vous avez beaucoup souffert dans vos malheurs: » mais vous avez bien gagné en souffrant, puisque vous avez » acquis la sagesse. On doit se consoler aisément des rides qui » viennent sur le visage, pendant que le cœur s'exerce et se » fortifie dans la vertu [2]. Au reste, sachez que les rois s'usent » toujours plus que les autres hommes. Dans l'adversité [3], les » peines de l'esprit et les travaux du corps les font vieillir [4] » avant le temps. Dans la prospérité, les délices d'une vie molle » les usent bien plus encore que tous les travaux de la guerre. » Rien n'est si malsain que les plaisirs où l'on ne peut se mo- » dérer. De là vient que les rois, et en paix et en guerre, ont » toujours des peines et des plaisirs qui font venir la vieillesse » avant l'âge où elle doit venir [5] naturellement. Une vie sobre, » modérée, simple, exempte d'inquiétudes et de passions, » réglée et laborieuse, retient dans les membres d'un homme » sage la vive jeunesse [6], qui, sans ces précautions, est toujours » prête à s'envoler sur les ailes du Temps [7]. »

III. Idoménée, charmé du discours de Mentor, l'eût écouté longtemps, si on ne fût venu l'avertir pour un sacrifice qu'il devait faire à Jupiter. Télémaque et Mentor le suivirent, environnés d'une grande foule de peuple, qui considérait avec empressement et curiosité ces deux étrangers. Les Salentins se disaient les uns aux autres: « Ces deux hommes sont bien différents ! Le jeune a je ne sais quoi de vif et d'aimable ; toutes les grâces de la beauté et de la jeunesse sont répandues sur

dont Fénelon était préoccupé, et que l'on appelait par excellence « le grand roi. »

1. Mentor est la Sagesse sous les traits d'un mortel; il n'a pas dû vieillir, car il cache sous une forme d'emprunt une jeunesse immortelle. Idoménée a subi les atteintes du temps; aussi Mentor ne peut-il lui renvoyer le compliment ; seulement il adoucit avec grâce l'austère vérité.

2. Les mots abstraits sont aisément pris au figuré, dans les habitudes du langage; le cœur ici est personnifié.

3. « Adversité; » ce mot est très-bien expliqué par fortune contraire, *adversa*, tournée contre nous.

4. « Vieux, » *vetulus;* Cf. pour rac. *veta.*

5. Il y a ici quelque longueur; mais il faut voir que le but de Fénelon est surtout de moraliser. D'ailleurs on ne doit pas oublier que Mentor est la sagesse en personne. Minerve profite de toutes les circonstances pour enseigner son élève.

6. *Vivida juventus*, expression antique. — Nobles paroles, et qui honorent la vieillesse dignement portée.

7. La Fontaine, l. VI, fable XXI, a dit avec la même élégance :

Sur les ailes du Temps la tristesse s'envole.

son visage et sur tout son corps : mais cette beauté n'a rien de mou ni d'efféminé ; avec cette fleur si tendre [1] de la jeunesse, il paraît vigoureux, robuste [2], endurci au travail. Mais cet autre, quoique bien plus âgé, n'a encore rien perdu de sa force : sa mine [3] paraît d'abord moins haute, et son visage moins gracieux ; mais, quand on le regarde de près, on trouve dans sa simplicité des marques de sagesse et de vertu, avec une noblesse qui étonne [4]. Quand les dieux sont descendus sur la terre pour se communiquer [5] aux mortels, sans doute qu'ils ont pris de telles figures d'étrangers et de voyageurs [6].

Cependant on arrive dans le temple de Jupiter, qu'Idoménée, du sang de ce dieu [7], avait orné avec beaucoup de magnificence. Il était environné d'un double rang de colonnes de marbre jaspé [8] : les chapiteaux [9] étaient d'argent. Le temple était tout incrusté de marbre, avec des bas-reliefs [10] qui représentaient Jupiter changé en taureau, le ravissement d'Europe [11], et son passage en Crète au travers des flots : ils semblaient respecter Jupiter, quoiqu'il fût sous une forme étrangère. On voyait ensuite la naissance et la jeunesse de Minos ; enfin, ce sage roi donnant, dans un âge plus avancé, des lois à toute son île pour la rendre à jamais florissante [12]. Télémaque y remarqua aussi les principales aventures du siége de Troie, où Idoménée avait acquis la gloire d'un grand capitaine. Parmi ces représentations de combats, il chercha son père ; il le reconnut, prenant les chevaux de Rhésus que Diomède venait de tuer, ensuite disputant avec Ajax les armes d'Achille devant tous les chefs de l'armée grecque assemblés, enfin sortant du cheval fatal pour verser le sang de tant de citoyens [13].

1. « Si tendre, » c.-à-d. que le moindre choc peut faire tomber.

2. « Robuste, » comme un chêne ; *robustus*, en effet, vient de *robur*, qui veut dire « chêne, » et par extension « force ».

3. « Mine, » angl. mien, maintien, attitude.

4. « Les grâces de la jeunesse » ont leur prix, mais elles n'ont de vraie beauté qu'autant qu'elles sont relevées par les qualités fortes et viriles.

5. « Communiquer » (*cum munia*) ; échanger les attributions.

6. Καί τε θεοὶ ξείνοισιν ἐοικότες ἀλλοδαποῖσιν
Παντοῖοι τελέθοντες, ἐπιστρωφῶσι πόληας,
Ἀνθρώπων ὕβριν τε καὶ εὐνομίην ἐφορῶντες.
(Hom., *Od.*, l. XVII, v. 485.)

« Les dieux se rendent semblables à des « étrangers et parcourent ainsi les cités, « observant l'injustice des hommes ou « leur équité. » — Voir dans Ovide la belle histoire de Philémon et Baucis.

7. Son aïeul Minos, petit-fils de Jupiter.

8. Le jaspe, pierre dure et opaque qui ressemble à l'agate, et dont les couleurs variées sont susceptibles de recevoir un beau poli.

9. « Chapiteau » vient du latin *capitulum*, diminutif de *caput*, tête. Le chapiteau est la partie de la colonne qui repose sur le fût, ou plus simplement, c'est la partie de la colonne qui couronne un pilastre, une colonne.

10. On nomme *bas-reliefs* les sculptures formant saillie sur un fond.

11. « Ravissement, » enlèvement. Jupiter s'était changé en taureau pour enlever la nymphe Europe, fille d'Agénor, roi de Phénicie. C'est un mythe rappelant la tradition de l'Europe peuplée par l'Asie.

12. Minos était regardé comme juge des enfers, à cause des sages lois qu'il avait portées dans son royaume de Crète.

13. Rhésus était un roi de Thrace venu au secours de Priam. Ulysse, avec Dio-

Télémaque le reconnut d'abord à ces fameuses actions, dont il avait souvent ouï [1] parler, et que Nestor même lui avait racontées. Les larmes coulèrent de ses yeux. Il changea de couleur [2]; son visage parut troublé. Idoménée l'aperçut, quoique Télémaque se détournât pour cacher son trouble. « N'ayez » point de honte, lui dit Idoménée, de nous laisser voir com» bien vous êtes touché de la gloire et des malheurs de votre » père. »

Cependant le peuple s'assemblait en foule sous les vastes portiques formés par le double rang de colonnes qui environnaient le temple. Il y avait deux troupes de jeunes garçons et de jeunes filles qui chantaient des vers à la louange du dieu qui [3] tient dans ses mains la foudre. Ces enfants, choisis de la figure la plus agréable, avaient de longs cheveux flottants sur leurs épaules. Leurs têtes étaient couronnées de roses, et parfumées; ils étaient tous vêtus de blanc. Idoménée faisait à Jupiter un sacrifice de cent taureaux [4] pour se le rendre favorable dans une guerre qu'il avait entreprise contre ses voisins. Le sang des victimes fumait de tous côtés; on le voyait ruisseler dans les profondes coupes d'or et d'argent.

Le vieillard Théophane, ami [5] des dieux et prêtre du temple, tenait, pendant le sacrifice, sa tête couverte d'un bout de sa robe de pourpre [6] : ensuite il consulta les entrailles des victimes qui palpitaient encore [7]; puis, s'étant mis sur le trépied sacré [8] : « O dieux, s'écria-t-il, quels sont donc ces deux étran» gers que le ciel envoie en ces lieux ? Sans eux, la guerre en» treprise nous serait funeste, et Salente tomberait en ruine » avant que d'achever [9] d'être élevée sur ses fondements. Je » vois un jeune héros que la Sagesse mène par la main. Il n'est » pas permis à une bouche mortelle d'en dire davantage [10]. »

En disant ces paroles, son regard était farouche et ses yeux

---

mède, roi d'Etolie, lui enleva ses chevaux, à la possession desquels on croyait attachées les destinées de Troie. *Iliade*, liv. X.

1. « Ouï; » de *audire*, « ouïr, » vieux mot remplacé par notre verbe « entendre. »

2. « Il change de couleur; »

Subitò non vultus, non color unus.

(VIRG., *Æn.*, l. VI, v. 47.)

3. « Qui, qui; » répétition vicieuse.

4. L'immolation de cent taureaux constituait une hécatombe.

5. « Ami; » dans le sens d'aimé.

6. C'était une clause du rituel des sacrifices; les prêtres, afin de s'isoler du bruit, tiraient un bout de leur robe sur leur tête.

7. On ouvrait les entrailles de la victime sitôt qu'elle était abattue, au pied même de l'autel; et d'après l'aspect et l'état des entrailles, les prêtres tiraient de bons ou de mauvais présages.

8. Le prêtre s'asseyait sur le trépied sacré (siége à trois pieds), et là était censé recevoir l'inspiration.

9. Ces prédictions sont assez dans le goût de la poésie antique, où les devins tiennent toujours une place.

10. « Avant que de, » tour pénible et qui a vieilli; on dit : Avant de.

étincelants [1]; il semblait voir d'autres objets que ceux qui paraissaient devant lui; son visage était enflammé; il était troublé et hors de lui-même; ses cheveux étaient hérissés, sa bouche écumante, ses bras levés et immobiles. Sa voix émue était plus forte qu'aucune voix humaine; il était hors d'haleine, et ne pouvait tenir renfermé au dedans de lui l'esprit divin qui l'agitait [2].

« O heureux Idoménée! s'écria-t-il encore; que vois-je! quels » malheurs évités! quelle douce paix au dedans! Mais, au » dehors, quels combats! quelles victoires! O Télémaque! tes » travaux surpassent ceux de ton père; le fier ennemi gémit » dans la poussière sous ton glaive; les portes d'airain, les » inaccessibles remparts tombent à tes pieds. O grande déesse, » que son père... O jeune homme, tu verras enfin... » A ces mots, la parole meurt dans sa bouche, et il demeure, comme malgré lui, dans un silence plein d'étonnement [3].

Tout le peuple est glacé de crainte [4]. Idoménée, tremblant [5], n'ose lui demander qu'il achève. Télémaque même, surpris, comprend à peine ce qu'il vient d'entendre; à peine peut-il croire qu'il ait entendu ces hautes prédictions. Mentor est le seul que l'esprit divin n'a point étonné. « Vous entendez, dit-il » à Idoménée, le dessein des dieux. Contre quelque nation que » vous ayez à combattre, la victoire sera dans vos mains, et » vous devrez au jeune fils de votre ami le bonheur de vos » armes. N'en soyez point jaloux; profitez seulement de ce que » les dieux vous donnent par lui. »

Idoménée, n'étant pas encore revenu de son étonnement, cherchait en vain des paroles; sa langue demeurait immobile.

1. On voit ici la distinction et en même temps le rapport des « regards » et des « yeux; » le regard est l'expression, il est « farouche; » l'œil est l'organe d'où émane le regard, il « étincelle. »

2. La description de cette fureur, de cette agitation divine, est empruntée aux anciens et particulièrement à Virgile :

Cui talia fanti
Ante fores, subito non vultus, non color unus,
Non comptæ mansere comæ; sed pectus anhelans,
Et rabie fera corda tument, majorque videri,
Nec mortale sonans.

(*Æn.*, l. VI, v. 46.)

« Tandis qu'elle parle ainsi devant les » portes du temple, on voit s'altérer ses » traits et sa couleur; ses cheveux en » désordre se hérissent; son cœur farouche est soulevé par la fureur, sa » taille semble s'être agrandie, sa voix » n'est plus la voix d'une mortelle. » — Fénelon n'atteint pas à la beauté de cette description. « Sa voix émue est plus forte. » Ce trait est loin de valoir, pour l'énergie, *nec mortale sonans*. — Et plus bas (v. 80), le poëte caractérise la puissance du dieu qui « presse et façonne » la Pythie. — Voyez aussi J.-B. Rousseau, au début de l'*ode au comte de Luc*.

3. « D'étonnement, » de stupeur, étonner, de *tonare*, être comme atteint de la foudre.

4. Virgile encore :

Gelidus Teucris per dura cucurrit
Ossa tremor.

(*Æn.*, l. VI, v. 54.)

« Les Troyens sentent courir dans leurs » os une terreur qui les glace. »

5. Qui reconnaîtrait dans « craindre » et dans « trembler » le même mot? En effet, craindre vient de *tremere;* on a d'abord dit *cremer*, en changeant le *t* en *c;* puis, par contraction, craindre; quant à « trembler, » c'est un mot de la basse latinité, *tremulare*, fréquentatif de *tremere*.

Télémaque, plus prompt, dit à Mentor : « Tant de gloire promise ne me touche point ; mais que peuvent donc signifier ces » dernières paroles : *Tu verras...* ? est-ce mon père, ou seulement Ithaque ? Hélas ! que n'a-t-il achevé ! il m'a laissé plus » en doute que je n'étais. O Ulysse ! ô mon père, serait-ce » vous, vous-même que je dois voir ? serait-il vrai ? Mais je » me flatte. Cruel oracle ! tu prends plaisir à te jouer d'un » malheureux ; encore une parole, et j'étais au comble du » bonheur. »

Mentor lui dit : « Respectez ce que les dieux découvrent, et » n'entreprenez point de découvrir ce qu'ils veulent cacher. » Une curiosité téméraire mérite d'être confondue. C'est par » une sagesse pleine de bonté que les dieux cachent aux » faibles hommes leur destinée dans une nuit impénétrable. Il » est utile [1] de prévoir ce qui dépend de nous, pour le bien » faire ; mais il n'est pas moins utile d'ignorer ce qui dépend pas de nos soins, et ce que les dieux veulent faire de » nous. » Télémaque, touché de ces paroles, se retint avec beaucoup de peine.

Idoménée, qui était revenu de son étonnement, commença de son côté à louer le grand Jupiter [2], qui lui avait envoyé le jeune Télémaque et le sage Mentor, pour le rendre victorieux de ses ennemis. Après qu'on eut fait un magnifique repas, qui suivit le sacrifice, il parla ainsi en particulier aux deux étrangers :

« J'avoue que je ne connaissais point encore assez l'art de » régner quand je revins en Crète, après le siége de Troie. » Vous savez, chers amis, les malheurs qui m'ont privé de » régner dans cette grande île, puisque vous m'assurez que » vous y avez été depuis que j'en suis parti. Encore trop heureux si les coups les plus cruels de la Fortune ont servi à » m'instruire, et à me rendre plus modéré ! Je traversai les » mers comme un fugitif que la vengeance des dieux et des » hommes poursuit : toute ma grandeur passée ne servait qu'à » me rendre ma chute plus honteuse et plus insupportable. Je » vins réfugier mes dieux pénates [3] sur cette côte déserte [4], où

1. « Utile, » ce dont on peut se servir ; *uti*.

2. C'était l'usage des anciens de commencer toute chose en louant les dieux, et surtout le roi des dieux, Jupiter ; *ab Jove principium*, disaient-ils.

3. Les fugitifs emportaient les dieux de leur foyer, leurs dieux domestiques (*Penates*), et leur cherchaient un asile. La conservation de leurs divinités était la garantie de leur réussite. Les Pénates étaient quelques-uns des grands dieux, protecteurs particuliers des familles et des cités ; ils différaient des Lares, simples génies domestiques, généralement les *âmes* des ancêtres. Les « Pénates » avaient été ainsi appelés par les Romains, parce qu'on plaçait leurs statuettes dans la partie de la maison la plus secrète *in penitissima ædium parte*.

4. « Déserte, » abandonnée ; *de*, négatif, et *serere, sertum*, entrelacer, où il n'y a plus rien qui s'associe, pas d'arbres, pas d'hommes.

» je ne trouvai que des terres incultes, couvertes de ronces » et d'épines, des forêts aussi anciennes que la terre [1], des » rochers presque inaccessibles où se retiraient les bêtes fa- » rouches. Je fus réduit à me réjouir de posséder [2], avec un » petit nombre de soldats et de compagnons qui avait bien » voulu me suivre dans mes malheurs, cette terre sauvage [3], et » d'en faire ma patrie, ne pouvant plus espérer de revoir ja- » mais cette île fortunée où les dieux m'avaient fait naître » pour y régner. Hélas! disais-je en moi-même, quel change- » ment! Quel exemple terrible ne suis-je point pour les rois! » il faudrait me montrer à tous ceux qui règnent dans le » monde, pour les instruire par mon exemple. Ils s'imaginent » n'avoir rien à craindre, à cause de leur élévation au-dessus » du reste des hommes : hé! c'est leur élévation même qui fait » qu'ils ont tout à craindre! J'étais craint de mes ennemis, et » aimé de mes sujets; je commandais à une nation puissante » et belliqueuse : la renommée avait porté mon nom dans les » pays les plus éloignés : je régnais dans une île fertile et dé- » licieuse ; cent villes me donnaient chaque année un tribut » de leurs richesses : ces peuples me reconnaissaient pour être » du sang de Jupiter né dans leur pays ; ils m'aimaient comme » le petit-fils du sage Minos, dont les lois les rendent si puis- » sants et si heureux. Que manquait-il à mon bonheur, sinon » d'en savoir jouir avec modération? Mais mon orgueil, et la » flatterie que j'ai écoutée, ont renversé mon trône [4]. Ainsi » tomberont tous les rois qui se livreront à leurs désirs, et aux » conseils des esprits flatteurs [5]. »

« Pendant le jour je tâchais de montrer un visage gai et plein d'espérance, pour soutenir le courage de ceux qui m'avaient suivi. « Faisons, leur disais-je, une nouvelle ville, qui nous » console de tout ce que nous avons perdu. Nous sommes en- » vironnés de peuples qui nous ont donné un bel exemple pour » cette entreprise. Nous voyons Tarente [6], qui s'élève assez » près de nous. C'est Phalante [7], avec ses Lacédémoniens, qui

1. Des forêts vierges, comme on a coutume de les appeler.

2. « Posséder, » *potis sedere*, être assis, maître chez soi.

3. « Sauvage, » *sylvestris*, couvert de bois.

4. Idoménée reconnaît volontiers ses fautes, mais il fait peu d'efforts pour les réparer. Tel est le caractère de ce personnage, caractère très-bien tracé, et dont il importe de suivre le développement.

5. Les regrets d'Idoménée, son repentir, sont exprimés ici d'une manière pathetique et éloquente, avec quelque diffusion toutefois. C'est aussi un des passages dans lesquels Fénelon a pu faire allusion à l'ambition qui avait égaré le grand roi. La phrase qui termine ce morceau est d'une haute portée.

6. Une ville encore debout au fond du golfe de ce nom, à l'extrémité de la Calabre.

7. Phalante était le chef des Parthé-

» a fondé ce nouveau royaume. Philoctète [1] donne le nom de » Pétilie [2], à une grande ville qu'il bâtit sur la même côte. Mé» taponte [3] est encore une semblable colonie [4]. Ferons-nous » moins que tous ces étrangers errants comme nous? La For» tune ne nous est pas rigoureuse. »

« Pendant [5] que je tâchais d'adoucir par ces paroles les peines » de mes compagnons, je cachais au fond de mon cœur une » douleur mortelle. C'était une consolation pour moi, que la » lumière du jour me quittât, et que la nuit vînt m'envelopper » de ses ombres pour déplorer en liberté ma misérable des» tinée. Deux torrents [6] de larmes amères coulaient de mes » yeux; et le doux sommeil leur était inconnu. Le lendemain, » je recommençais mes travaux avec une nouvelle ardeur. Voilà, » Mentor, ce qui fait que vous m'avez trouvé si vieilli [7]. »

Après qu'Idoménée eut achevé de raconter ses peines, il demanda à Télemaque et à Mentor leur secours dans la guerre où il se trouvait engagé. « Je vous renverrai, leur disait-il, à » Ithaque, dès que la guerre sera finie. Cependant, je ferai » partir des vaisseaux vers toutes les côtes les plus éloignées, » pour apprendre des nouvelles d'Ulysse. En quelque endroit » des terres connues que la tempête ou la colère de quelque » divinité l'ait jeté, je saurai bien l'en tirer. Plaise aux dieux » qu'il soit encore vivant! Pour vous, je vous renverrai avec » les meilleurs vaisseaux qui aient jamais été construits dans » l'île de Crète; ils sont faits du bois coupé sur le véritable » mont Ida [8], où Jupiter naquit. Ce bois sacré ne saurait périr » dans les flots; les vents et les rochers le craignent et le res» pectent. Neptune même, dans son plus grand courroux, n'ose» rait soulever les vagues contre lui. Assurez-vous donc que vous » retournerez heureusement à Ithaque sans peine, et qu'aucune » divinité ennemie ne pourra plus vous faire errer sur tant de » mers; le trajet est court et facile. Renvoyez le vaisseau » phénicien qui vous a portés jusqu'ici, et ne songez qu'à

niens, jeunes Lacédémoniens nés dans la première guerre de Messénie, avec lesquels il fonda Tarente.

1. Nous verrons plus loin, au livre XII, l'histoire de ce héros grec, délaissé dans l'île de Lemnos.

2. Ville située près de Crotone, dans l'ancien *Brutium*.

3. Ville autrefois assez importante, aujourd'hui *Torre di Mare*, près du golfe de Tarente, à l'est.

4. On appelait et on appelle encore « colonie » (de *colere*, cultiver), un sol étranger où quelque ville puissante envoyait le trop-plein de sa population; la colonie dépendait de la métropole, de l'État qui l'avait fondée.

5. « Pendant; » (*re*) *pendente*.

6. Expression un peu forcée.

7. On remarquera qu'Idoménée, tout en avouant ses torts avec une sorte d'abandon, aimerait à éblouir Mentor. C'est une nuance de ce caractère, délicatement et finement observée par l'auteur.

8. Il y avait le mont Ida de Phrygie, célèbre dans l'*Iliade*, et le mont Ida de Crète, où Jupiter avait été élevé.

» acquérir la gloire d'établir le nouveau royaume d'Idoménée
» pour réparer tous ses malheurs. C'est à ce prix, ô fils d'U-
» lysse, que vous serez jugé digne de votre père. Quand même
» les destinées rigoureuses l'auraient déjà fait descendre dans
» le sombre royaume de Pluton, toute la Grèce charmée croira
» le revoir en vous.

A ces mots, Télémaque interrompit Idoménée : « Ren-
» voyons, dit il, le vaisseau phénicien. Que tardons-nous à pren-
» dre les armes pour attaquer vos ennemis [2] ? Ils sont devenus
» les nôtres. Si nous avons été victorieux en combattant dans
» la Sicile pour Aceste, Troyen et ennemi de la Grèce, ne se-
» rons-nous pas encore plus ardents et plus favorisés des dieux
» quand nous combattrons pour un des héros grecs qui ont
» renversé la ville de Priam? L'oracle que nous venons d'en-
» tendre ne nous permet pas d'en douter. »

Observations sur le huitième livre. — Le huitième livre s'ouvre par un conseil ou assemblée des dieux de l'Olympe, fiction poétique assez fréquente chez les anciens; traitant un pareil sujet, Fénelon ne pouvait donc que reproduire les idées du monde païen sur la divinité : il a dû attribuer aux immortels les vices et les passions humaines. De temps à autre, cependant, il essaye de jeter un peu de lumière parmi ces ténèbres, en ajoutant à ces notions si fausses ou si imparfaites quelques idées plus justes. C'est ainsi, par exemple, qu'à propos de la fiction, si absurde en soi, de Vénus allant se plaindre à Jupiter, Fénelon s'empresse d'établir ce grand principe *que les malheurs de la vie sont donnés à l'homme pour éprouver sa vertu.*

Il faut citer, dans le 8e livre, le songe d'Achamas, page écrite avec une rare distinction. Mais la partie importante de ce livre est celle qui traite de la rencontre d'Idoménée à Salente et qui donne la description de cette ville naissante. L'auteur montre dans Idoménée un prince éprouvé et rendu meilleur par l'adversité. Il fait voir comment la prospérité est souvent funeste aux rois, et comment ils doivent mettre à profit les leçons du malheur pour acquérir la modération et mettre un frein à leurs désirs ambitieux; enfin, il fait ressortir cette considération de haute morale, que Dieu nous laisse, avec pleine sagesse, incertains de l'avenir.

1. Il y a ici une certaine exagération dans les compliments, assez conforme au goût antique, comme on peut le remarquer chez les poëtes.

2. La réponse de Télémaque est prompte autant qu'intrépide; Fénelon a donné des défauts à son héros, mais il a senti qu'il devait lui attribuer aussi les qualités héroïques.

LIVRE NEUVIÈME.

I. Idoménée fait connaître à Mentor le sujet de la guerre contre les Manduriens ; conseils de Mentor. — II. Pendant cet entretien, les Manduriens se présentent aux portes de Salente avec une armée de peuples voisins confédérés et commandés par Nestor. Proposition faite par Mentor de terminer la guerre sans combattre. — III. Télémaque rejoint Mentor, et tous deux s'offrent de rester comme otages auprès des Manduriens, pour répondre de la fidélité d'Idoménée à observer le traité ; acceptation des Manduriens, et confirmation du traité par Idoménée. — IV. Otages réciproquement donnés ; sacrifices en commun pour sceller l'alliance ; rentrée d'Idoménée dans Salente avec les principaux chefs des Manduriens.

I. Mentor, regardant d'un œil doux et tranquille Télémaque, qui était déjà plein d'une noble ardeur pour les combats, prit ainsi la parole : « Je suis bien aise, fils d'Ulysse, de voir en vous » une si belle passion pour la gloire ; mais souvenez-vous que » votre père n'en a acquis une si grande parmi les Grecs, au » siége de Troie, qu'en se montrant le plus sage et le plus mo» déré d'entre eux. Achille, quoique invincible et invulnéra» ble, quoique sûr de porter la terreur et la mort partout où » il combattait, n'a pu prendre la ville de Troie : il est tombé » lui-même au pied des murs, de cette ville[1] et elle a triom» phé du vainqueur d'Hector. Mais Ulysse, en qui la prudence » conduisait la valeur, a porté la flamme et le fer au milieu » des Troyens ; et c'est à ses mains qu'on doit la chute de ces » hautes et superbes tours, qui menacèrent pendant dix ans » toute la Grèce conjurée[2]. Autant que Minerve est au-des» sus de Mars, autant une valeur discrète et prévoyante sur» passe-t-elle un courage bouillant et farouche. Commençons » donc par nous instruire des circonstances de cette guerre » qu'il faut soutenir. Je ne refuse aucun péril : mais je crois, ô » Idoménée, que vous devez nous expliquer premièrement si » votre guerre est juste ; ensuite, contre qui vous la faites ; et » enfin, quelles sont vos forces pour en espérer un heureux » succès[3]. »

1. Les eaux du Styx rendaient invulnérables ceux qui y étaient plongés. Thétis avait baigné son fils dans ces eaux infernales ; mais, comme elle le tenait par le talon, cette partie du corps était restée vulnérable : c'est à cet endroit même qu'Achille fut atteint par la flèche de Pâris.

2. C'est l'expression d'Horace :
Conjurata tuas rumpere nuptias.
(Liv. I, od. XV.)
« La Grèce conjurée pour rompre tes » noces. »

3. Voilà bien les trois objets qu'il est nécessaire de considérer en matière de guerre.

Idoménée lui répondit : « Quand nous arrivâmes sur cette côte, nous y trouvâmes un peuple sauvage qui errait dans les forêts, vivant de sa chasse et des fruits que les arbres portent d'eux-mêmes. Ces peuples, qu'on nomme les Manduriens [1], furent épouvantés, voyant nos vaisseaux et nos armes ; ils se retirèrent dans les montagnes. Mais comme nos soldats furent curieux de voir le pays, et voulurent poursuivre des cerfs, ils rencontrèrent ces sauvages fugitifs. Alors les chefs de ces sauvages leur dirent : « Nous avons abandonné les doux ri-
» vages de la mer pour vous les céder ; il ne nous reste que
» des montagnes inaccessibles ; du moins est-il juste que vous
» nous y laissiez en paix et en liberté. Nous vous trouvons
» errants, dispersés, et plus faibles que nous ; il ne tiendrait
» qu'à nous de vous égorger, et d'ôter même à vos compa-
» gnons la connaissance de votre malheur : mais nous ne vou-
» lons point tremper nos mains dans le sang de ceux qui sont
» hommes aussi bien que nous. Allez ; souvenez-vous que
» vous devez la vie à nos sentiments d'humanité. N'oubliez
» jamais que c'est d'un peuple que vous nommez grossier et
» sauvage que vous recevez cette leçon de modération et de
» générosité [2]. »

« Ceux d'entre les nôtres qui furent ainsi renvoyés par ces barbares [3] revinrent dans le camp, et racontèrent ce qui leur était arrivé. Nos soldats en furent émus ; ils eurent honte que des Crétois dussent la vie à cette troupe d'hommes fugitifs, qui leur paraissaient ressembler plutôt à des ours qu'à des hommes : ils s'en allèrent à la chasse en plus grand nombre que les premiers, et avec toutes sortes d'armes. Bientôt ils rencontrèrent les sauvages et les attaquèrent. Le combat fut cruel. Les traits volaient de part et d'autre, comme la grêle tombe dans une campagne pendant un orage [4]. Les sauvages furent contraints de se retirer dans leurs montagnes escarpées, où les nôtres n'osèrent s'engager.

« Peu de temps après, ces peuples envoyèrent vers moi deux de leurs plus sages vieillards, qui venaient me demander la paix. Ils m'apportèrent des présents : c'étaient des peaux de

1. Peuple de l'Apulie, non loin de Tarente ; son nom lui venait du lac *Andorio*, dont les eaux salées n'augmentent ni ne diminuent jamais, selon Pline. Aujourd'hui *Mandolea*.

2. On peut remarquer la tendance de Fénelon à idéaliser l'état sauvage, à le regarder comme le plus parfait et le plus moral.

3. « Barbares. » Les Romains et les Grecs appelaient ainsi les étrangers ; ils attachaient à ce nom non pas l'idée de barbarie, de férocité, mais seulement celle de peuple moins civilisé.

4. « Orage ; » on a dit autrefois *aurage*, de *aura*, souffle du vent. L'orage est un trouble dans l'atmosphère, et, par extension, dans l'âme.

bêtes farouches qu'ils avaient tuées, et des fruits du pays. Après m'avoir donné leurs présents, ils parlèrent ainsi :

« O roi, nous tenons, comme tu vois, dans une main l'épée, » et dans l'autre une branche d'olivier[1]. (En effet, ils tenaient » l'une et l'autre dans leurs mains.) Voilà la paix et la guerre: » choisis. Nous aimerions mieux la paix; c'est pour l'amour » d'elle que nous n'avons point eu de honte de te céder le » doux rivage de la mer, où le soleil rend la terre fertile, et » produit tant de fruits délicieux. La paix est plus douce que » tous ces fruits : c'est pour elle que nous nous sommes retirés » dans ces hautes montagnes toujours couvertes de glace et de » neige, où l'on ne voit jamais ni les fleurs du printemps, ni » les riches fruits de l'automne. Nous avons horreur de cette » brutalité, qui, sous de beaux noms d'ambition et de gloire, » va follement ravager les provinces, et répand le sang » des hommes, qui sont tous frères[2]. Si cette fausse gloire te » touche, nous n'avons garde de te l'envier : nous te plai- » gnons, et nous prions les dieux de nous préserver d'une » semblable fureur. Si les sciences que les Grecs apprennent » avec tant de soin, et si la politesse dont ils se piquent, ne leur » inspirent que cette détestable injustice, nous nous croyons » trop heureux de n'avoir point ces avantages. Nous nous ferons » gloire d'être toujours ignorants et barbares, mais justes[3], hu- » mains, fidèles, désintéressés, accoutumés à nous contenter de » peu, et à mépriser la vaine délicatesse qui fait qu'on a be- » soin d'avoir beaucoup[4]. Ce que nous estimons, c'est la » santé, la frugalité, la liberté, la vigueur de corps et d'es- » prit; c'est l'amour de la vertu, la crainte des dieux, le bon » naturel[5] pour nos proches, l'attachement à nos amis, la fidé- » lité pour tout le monde, la modération dans la prospérité[6], » la fermeté dans les malheurs, le courage pour dire toujours » hardiment la vérité, l'horreur de la flatterie. Voilà quels sont » les peuples que nous t'offrons pour voisins et pour alliés. Si » les dieux irrités t'aveuglent jusqu'à te faire refuser la paix, tu » apprendras, mais trop tard, que les gens qui aiment par modé- » ration la paix, sont les plus redoutables dans la guerre[7]. »

1. « L'olivier, » symbole de la paix, que portaient en main ceux qui venaient implorer l'ennemi.

2. « Qui sont tous frères ! » — Ni les peuples sauvages de l'antiquité, ni les plus civilisés, tels que les Grecs, n'auraient ainsi formulé cette maxime, toute chrétienne.

3. « Juste, » conforme au droit, *secundum jus*.

4. Ces principes sont beaux, et noblement exprimés, mais la situation est invraisemblable. Des sauvages ne tiendraient pas un tel langage.

5. « Bon naturel, » bonnes dispositions, celles qui sont inspirées par la nature.

6. « Prospérité; » *pro spe*, ce qui est conforme à l'espérance.

7. Ce discours est irréprochable; on

« Pendant que ces vieillards me parlaient ainsi, je ne pouvais me lasser de les regarder. Ils avaient la barbe longue et négligée, les cheveux plus courts, mais blancs; les sourcils épais, les yeux vifs, un regard et une contenance fermes, une parole grave et pleine d'autorité, des manières simples et ingénues [1]. Les fourrures qui leur servaient d'habits. étant nouées sur l'épaule, laissaient voir des bras plus nerveux et des muscles mieux nourris que ceux de nos athlètes [2]. Je répondis à ces deux envoyés, que je désirais la paix. Nous réglâmes ensemble de bonne foi plusieurs conditions; nous en prîmes tous les dieux à témoin, et je renvoyai ces hommes chez eux avec des présents.

« Mais les dieux, qui m'avaient chassé du royaume de mes ancêtres [3], n'étaient pas encore lassés de me persécuter [4]. Nos chasseurs, qui ne pouvaient pas être sitôt avertis de la paix que nous venions de faire, rencontrèrent le même jour une grande troupe de ces barbares qui accompagnaient leurs envoyés lorsqu'ils revenaient de notre camp : ils les attaquèrent avec fureur, en tuèrent une partie, et poursuivirent le reste dans les bois. Voilà la guerre rallumée. Ces barbares croient qu'ils ne peuvent plus se fier ni à nos promesses ni à nos serments [5].

« Pour être plus puissants contre nous, ils appellent à leur secours les Locriens [6], les Apuliens [7], les Lucaniens [8], les

pourrait l'analyser selon les règles de la rhétorique. — L'exorde est de ceux qu'on nomme *ex abrupto;* il n'y a rien d'insinuant dans ce debut : « Voilà la paix et la guerre : choisis. » L'insinuation apparait, il est vrai, mais plus loin dans la suite du discours, quand les députés, avec beaucoup de douceur, exposent les avantages de la paix, et le devoir de la chercher plutôt qu'une gloire souillée de sang. Il y a peu de vraisemblance dans l'énumération fastueuse que font les Manduriens des vertus qui leur sont propres et qu'ils préfèrent à toutes les conquêtes. — Le corps du discours est le développement de ce syllogisme : Ton intérêt est de t'allier avec ceux qui ne sont pas mus par l'ambition, qui n'aiment que la paix et ne poursuivent que la vertu ; or nous sommes un tel peuple; donc, etc. — La dernière phrase forme la péroraison ; elle se borne à conclure, et n'est point pathétique; les Manduriens viennent demander la paix ; ils le font noblement, sans s'humilier en suppliant. Si Idomenee refuse la paix, ce sera à son grand péril; c'est que « les dieux l'auront aveuglé. » Ce langage est d'une haute dignité ; il rappelle le discours des Scythes à Alexandre.

1. L'ingénuité ajoute à l'idée de simplicité celle de naïveté sans déguisement.

2. « Athlètes, » ceux qui combattaient dans les jeux de la Grèce ; ἆθλος, combat, ἆθλον, prix du combat. Les athlètes luttaient pour le prix, pour la gloire.

3. « Ancêtres, » *ante cessores*, les aïeux les plus anciens, à partir de l'origine de la race.

4. « Persécuter » (*persequi*) dans son sens premier, signifie *poursuivre*, avec l'idée d'acharnement.

5. La promesse est une bonne volonté que l'on envoie devant soi, *quod præ* ou *pro mittitur*, qui précède l'action et la garantit.

« Serments, » *sacramentum*, chose sacrée, promesse jurée.

6. Peuples de la Locride, dans la Grande-Grèce; ils paraissent être venus en Italie, à une époque postérieure à celle dont il était ici question.

7. Ceux de l'Apulie, aujourd'hui la Pouille, et dont faisaient partie les Manduriens.

8. De la Lucanie, entre le Brutium et le Samnium, sur le golfe de Tarente.

Brutiens [1], les peuples de Crotone [2], de Nérite [3], de Messapie [4] et de Brindes [5]. Les Lucaniens viennent avec des chariots armés de faux tranchantes. Parmi les Apuliens, chacun est couvert de quelque peau de bête farouche qu'il a tuée ; ils portent des massues pleines de gros nœuds garnies de pointes de fer ; ils sont presque de la taille des Géants, et leurs corps se rendent si robustes, par les exercices pénibles auquels ils s'adonnent, que leur seule vue épouvante. Les Locriens, venus de la Grèce, sentent encore leur origine, et sont plus humains que les autres ; mais ils ont joint à l'exacte discipline des troupes grecques la vigueur des Barbares, et l'habitude de mener une vie dure, ce qui les rend invincibles. Ils portent des boucliers légers, qui sont faits d'un tissu d'osier, et couverts de peaux ; leurs épées sont longues. Les Brutiens sont légers à la course comme les cerfs et comme les daims. On croirait que l'herbe même la plus tendre n'est point foulée sous leurs pieds ; à peine laissent-ils dans le sable quelque trace de leurs pas. On les voit tout à coup fondre sur leurs ennemis, et puis disparaître avec une égale rapidité [6]. Les peuples de Crotone sont adroits à tirer des flèches. Un homme ordinaire parmi les Grecs ne pourrait bander un arc tel qu'on en voit communément chez les Crotoniates ; et si jamais ils s'appliquent à nos jeux, ils y remporteront les prix. Leurs flèches sont trempées dans le suc de certaines herbes venimeuses [7], qui viennent, dit-on, des bords de l'Averne, et dont le poison est mortel. Pour ceux de Nérite, de Brindes et de Messapie, ils n'ont en partage que la force du corps et une valeur sans art. Les cris qu'ils poussent jusqu'au ciel, à la vue de leurs ennemis, sont affreux. Ils se servent assez bien de la fronde, et ils obscurcissent l'air par une grêle de pierres lancées ; mais ils combattent [8] sans ordre. Voilà, Mentor, ce que vous désirez

1. Le Brutium, pays des Brutiens, est aujourd'hui la *Calabre*.

2. Crotone était située dans le Brutium, à l'extrémité occidentale du golfe de Tarente, sur le bord de la mer ; cette ville, qui de nos jours porte le nom de *Crotona*, fut surtout célèbre, dans l'antiquité, par Pythagore, qui y tint son école et par l'athlète Milon.

3. Aujourd'hui *Nardo*, dans la terre d'Otrante.

4. Contrée dans la même région et sur l'Adriatique.

5. Même région ; Brundusium existe encore sous le nom de *Brindisi :* elle fut toujours un excellent port. Virgile y mourut.

6. La « rapidité » des Brutiens est dépeinte ici en style imitatif. Les syllabes courent, et la phrase se brise sur le dernier mot.

7. « Venimeuses ; » ne se dirait plus, pour exprimer les poisons végétaux ; aujourd'hui on emploierait l'adjectif « vénéneux. »

8. Toutes ces circonstances relatives aux peuples de la confédération italienne dans les temps anciens sont bien étudiées. L'auteur a suivi Denys d'Halicarnasse (*Antiquités romaines*).

de[1] savoir : vous connaissez maintenant l'origine de cette guerre, et quels sont nos ennemis. »

Après cet éclaircissement, Télémaque, impatient de combattre, croyait n'avoir plus qu'à prendre les armes. Mentor le retint encore, et parla ainsi à Idoménée : « D'où vient donc » que les Locriens mêmes, peuples sortis de la Grèce, s'unis- » sent aux Barbares contre les Grecs ? D'où vient que tant de » colonies grecques fleurissent[2] sur cette côte de la mer, sans » avoir les mêmes guerres à soutenir que vous ? O Idoménée, » vous dites que les dieux ne sont pas encore las de vous per- » sécuter, et moi, je dis qu'ils n'ont pas encore achevé de » vous instruire[3]. Tant de malheurs que vous avez soufferts » ne vous ont pas encore appris ce qu'il faut faire pour pré- » venir la guerre. Ce que vous racontez vous-même de la bonne » foi de ces barbares suffit pour montrer que vous auriez pu » vivre en paix avec eux, mais la hauteur et la fierté[4] attirent » les guerres les plus dangereuses. Vous auriez pu leur donner » des otages, et en prendre d'eux. Il eût été facile d'envoyer » avec leurs ambassadeurs[5] quelques-uns de vos chefs pour les » reconduire avec sûreté. Depuis cette guerre renouvelée, vous » auriez dû encore les apaiser, en leur représentant qu'on les » avait attaqués faute de savoir l'alliance qui venait d'être » jurée. Il fallait leur offrir toutes les sûretés qu'ils auraient » demandées, et établir des peines rigoureuses contre tous » ceux de vos sujets qui auraient manqué à l'alliance. Mais » qu'est-il arrivé depuis ce commencement de guerre ? »

— « Je crus, répondit Idoménée, que nous n'aurions pu sans » bassesse rechercher ces barbares, qui assemblèrent à la hâte » tous leurs hommes en âge de combattre, et qui implorèrent » le secours de tous les peuples voisins, auxquels ils nous » rendirent suspects[6] et odieux[7]. Il me parut que le parti le

1. « De » après « désirer » pourrait être retranché sans difficulté.

2. Métaphore prise d'un arbre transplanté.

3. Paroles chrétiennes. La douleur ici-bas a pour motif l'épreuve; l'homme qui souffre peut s'irriter et croire que la main de Dieu le persécute; mais, selon le christianisme, cette main souveraine ne fait que l'éprouver et « l'instruire. » *Et nunc, reges, intelligite,* « instruisez-vous, ô rois, » dit le Psalmiste. Sur ce beau texte, Bossuet a composé son Oraison funèbre de la reine d'Angleterre, montrant comment ces grands coups que Dieu a frappés alors, ont eu pour objet principal, dans les vues de la Providence, « d'instruire » les rois et les peuples.

4. « Hauteur et fierté; » synonymes avec des nuances; la hauteur est plutôt un effet de la vanité, elle se contente d'exiger les hommages; la fierté a quelque chose de farouche (*ferus*), elle tient plus de l'orgueil que de la vanité.

5. Tout cela est d'une politique prévoyante. Idoménée a besoin d'être dirigé ; devenu vertueux, il est resté inhabile.

6. « Suspects, » dont on se doute; *suspecti*, que l'on regarde en dessous, avec défiance.

7. « Odieux » (*odium*), dignes de haine.

» plus assuré était de s'emparer promptement de certains » passages dans les montagnes, qui étaient mal gardés. Nous » les prîmes sans peine, et par là nous nous sommes mis en » état de désoler ces barbares [1]. J'y ai fait élever des tours d'où » nos troupes peuvent accabler de traits tous les ennemis qui » viendraient des montagnes dans notre pays. Nous pouvons » entrer dans le leur, et ravager [2], quand il nous plaira, leurs » principales habitations [3]. Par ce moyen, nous sommes en » état de résister, avec des forces inégales, à cette multitude » innombrable d'ennemis qui nous environnent. Au reste, la » paix entre eux et nous est devenue très difficile. Nous ne » saurions leur abandonner ces tours sans nous exposer [4] à » leurs incursions ; et ils les regardent comme des citadelles » dont nous voulons nous servir pour les réduire en servi- » tude. »

Mentor répondit ainsi à Idoménée : « Vous êtes un sage roi, et » vous voulez qu'on vous découvre la vérité sans aucun adou- » cissement. Vous n'êtes point comme ces hommes faibles qui » craignent de la voir, et qui, manquant de courage pour se cor- » riger, n'emploient leur autorité qu'à soutenir les fautes qu'ils » ont faites. Sachez donc que ce peuple barbare vous a donné » une merveilleuse leçon quand il est venu vous demander la » paix. Était-ce par faiblesse qu'il la demandait ? Manquait-il » de courage, ou de ressources contre vous ? Vous voyez bien » que non, puisqu'il est si aguerri et soutenu par tant de » voisins redoutables. Que n'imitez-vous sa modération ? Mais » une mauvaise honte et une fausse gloire vous ont jeté dans » ce malheur. Vous avez craint de rendre l'ennemi trop fier ; » et vous n'avez pas craint de le rendre trop puissant, en réunis- » sant tant de peuples contre vous par une conduite hautaine » et injuste. A quoi servent ces tours que vous vantez tant, » sinon à mettre tous vos voisins dans la nécessité de périr, » ou de vous faire périr vous-même, pour se préserver » d'une servitude prochaine ? Vous n'avez élevé ces tours que » pour votre sûreté ; et c'est par ces tours que vous êtes » dans un si grand péril. Le rempart [5] le plus sûr d'un État » est la justice, la modération, la bonne foi, et l'assurance

1. « Désoler, » chasser ces barbares, leur faire tout le mal possible.

2. « Ravager, » sorte de fréquentatif de *ravir*.

3. « Habitations, » habiter *habitare*. Ce verbe latin est un fréquentatif de *habere ;* habiter est la manière dont une personne se tient, *se habet*, existe, en un mot.

4. « Exposer, » *exponere*, placer en dehors de son lieu ordinaire, dans un endroit public, et pour attirer les regards.

5. « Rempart. » L'emploi métaphorique de ce mot est motivé et préparé par le mot « tour » qui précède, et qui est pris dans son sens positif, ce qni permet de prendre « *rempart* » dans le sens abstrait.

» où sont vos voisins que vous êtes incapable d'usurper leurs » terres. Les plus fortes murailles peuvent tomber par divers » accidents imprévus ; la fortune est capricieuse et inconstante » dans la guerre ; mais l'amour et la confiance de vos voisins, » quand ils ont senti votre modération, font que votre État ne » peut être vaincu, et n'est presque jamais attaqué [1]. Quand » même un voisin injuste l'attaquerait, tous les autres, intéressés » à sa conservation, prennent aussitôt les armes pour le dé- » fendre. Cet appui de tant de peuples, qui trouvent leurs » véritables intérêts à soutenir les vôtres, vous aurait rendu » bien plus puissant que ces tours [2], qui vous rendent vos » maux irremédiables. Si vous aviez songé d'abord à éviter la » jalousie de tous vos voisins, votre ville naissante fleurirait » dans une heureuse paix, et vous seriez l'arbitre de toutes les » nations de l'Hespérie [3].

» Retranchons-nous [4] maintenant à examiner comment on » peut réparer [5] le passé par l'avenir. Vous avez commencé à » me dire qu'il y a sur cette côte diverses colonies grecques. » Ces peuples doivent être disposés à vous secourir. Ils n'ont » oublié ni le grand nom de Minos, fils de Jupiter, ni vos » travaux au siége de Troie, où vous vous êtes signalé tant de fois » entre les princes grecs pour la querelle commune de toute la » Grèce. Pourquoi ne songez-vous pas à mettre ces colonies » dans votre parti [6] ? »

— « Elles sont toutes, répondit Idoménée, résolues à demeurer » neutres. Ce n'est pas qu'elles n'eussent quelque inclination » à me secourir ; mais le trop grand éclat que cette ville a eu » dès sa naissance les a épouvantées. Ces Grecs, aussi bien » que les autres peuples, ont craint que nous n'eussions » des desseins sur leur liberté. Ils ont pensé qu'après avoir » subjugué les barbares des montagnes, nous pousserions plus » loin notre ambition. En un mot, tout est contre nous. Ceux

1. Style poétique, mais plein de décision et de fermeté; l'expression est toujours juste et précise.

2. « Ces tours. » Mentor répète ce mot dans un sens ironique : « Ces tours sur lesquelles vous comptez si bien et dont vous faites tant de bruit. »

3. Il faut admirer la haute sagesse de cette politique internationale. Pour assurer la paix avec ses voisins, ce n'est pas la défiance et les précautions hostiles qu'il faut employer, mais « la bonne foi, la modération » armée, il est vrai, mais sans menace et sans caractère offensif.

4. « Retranchons-nous, » bornons-nous, expression empruntée au langage de la guerre, se mettre comme à l'abri dans un retranchement.

5. « Reparer, » *reparare*, préparer de nouveau, remettre en ordre.

6. Mentor veut faire comprendre à Idoménée cette vérité, qu'un faible État ne peut s'établir dans une région inconnue, qu'en évitant les guerres avec les races étrangères et en se faisant des alliés naturels des peuples de même origine qui peuvent se rencontrer dans le voisinage. Il y avait des colons grecs dans le pays où Idoménée était venu s'établir : pourquoi n'a-t-il pas su s'en faire des amis?

» mêmes qui ne nous font pas une guerre ouverte désirent » notre abaissement, et la jalousie ne nous laisse aucun allié. »

— « Étrange extrémité[1] ! reprit Mentor : pour vouloir paraître » trop puissant, vous ruinez votre puissance, et, pendant que » vous êtes au dehors l'objet de la crainte et de la haine de » vos voisins, vous vous épuisez au dedans par les efforts né- » cessaires pour soutenir une telle guerre. O malheureux, et » doublement malheureux Idoménée, que le malheur même » n'a pu instruire qu'à demi ! aurez-vous encore besoin d'une » seconde chute pour apprendre à prévoir les maux qui » menacent les plus grands rois[2]? Laissez-moi faire, et racontez- » moi seulement en détail quelles sont donc ces villes grecques » qui refusent votre alliance. »

— « La principale, lui répondit Idoménée, est la ville de Ta- » rente ; Phalante l'a fondée depuis trois ans. Il ramassa dans » la Laconie [3] un grand nombre de jeunes hommes nés des » femmes qui avaient oublié leurs maris absents pendant la » guerre de Troie. Quand les maris revinrent, ces femmes » ne songèrent qu'à les apaiser, et qu'à désavouer leurs » fautes. Cette nombreuse jeunesse, qui était née hors » du mariage, ne connaissant plus ni père ni mère, vécut » avec une licence sans bornes. La sévérité des lois réprima » leurs désordres. Ils se réunirent sous Phalante, chef hardi, » intrépide, ambitieux, et qui sait gagner les cœurs par ses » artifices. Il est venu sur ce rivage avec ces jeunes Laconiens ; » ils ont fait de Tarente une seconde Lacédémone [4]. D'un autre » côté, Philoctète, qui a eu une si grande gloire au siége de » Troie en y portant les flèches d'Hercule, a élevé dans ce » voisinage les murs de Pétilie, moins puissante à la vérité, » mais plus sagement gouvernée que Tarente. Enfin, nous » avons ici près la ville de Métaponte, que le sage Nestor a » fondée avec ses Pyliens. »

— « Quoi ! reprit Mentor, vous avez Nestor dans l'Hespérie, » et vous n'avez pas su l'engager dans vos intérêts ! Nestor qui » vous a vu tant de fois combattre contre les Troyens, et dont » vous aviez l'amitié ! — Je l'ai perdue, répliqua Idoménée, par

1. L'auteur développera savamment l'art de se faire des alliés pour la guerre, en prévenant ou en dissipant les jalousies et les défiances.

2. Mouvement touchant, et qu'on peut citer comme un modèle de l'art de mêler le pathétique à la sécheresse des discussions politiques. C'est le caractère de l'éloquence délibérative, elle blâme et encourage tour à tour ; sa discussion doit être toujours vive, mais émue.

3. Le pays dont la capitale était Sparte ou Lacédémone, dans le Péloponèse.

4. La fondation de Tarente par Phalante, au temps de la guerre de Troie, est une tradition plus que douteuse. Tarente a été fondée à une époque fort postérieure.

» l'artifice de ces peuples qui n'ont rien de barbare que le » nom : ils ont eu l'adresse de lui persuader que je voulais » me rendre le tyran de l'Hespérie. — Nous le détromperons, » dit Mentor. Télémaque le vit à Pylos, avant qu'il fût venu fon- » der sa colonie, et avant que nous eussions entrepris nos » grands voyages pour chercher Ulysse : il n'aura pas encore » oublié ce héros, ni les marques de tendresse qu'il donna à son » fils Télémaque. Mais le principal est de guérir[1] sa défiance : » c'est par les ombrages donnés à tous vos voisins que cette » guerre s'est allumée[2]; et c'est en dissipant ces vains ombra- » ges[3], que cette guerre peut s'éteindre. Encore un coup, lais- » sez-moi faire. »

A ces mots, Idoménée, embrassant Mentor, s'attendrissait et ne pouvait parler. Enfin il prononça à peine ces paroles : « O » sage vieillard envoyé par les dieux pour réparer toutes mes » fautes ! j'avoue que je me serais irrité contre tout autre » qui m'aurait parlé aussi librement que vous; j'avoue qu'il » n'y a que vous seul qui puissiez m'obliger à rechercher la » paix[4]. J'avais résolu de périr, ou de vaincre tous mes enne- » mis ; mais il est juste de croire vos sages conseils plutôt que » ma passion. O heureux Télémaque, qui ne pourrez jamais » vous égarer comme moi, puisque vous avez un tel guide ! » Mentor, vous êtes le maître ; toute la sagesse des dieux est » en vous. Minerve même ne pourrait me donner de plus salu- » taires conseils. Allez, promettez, concluez, donnez tout ce » qui est à moi ; Idoménée approuvera tout ce que vous juge- » rez à propos de faire. »

II. Pendant qu'ils raisonnaient ainsi, on entendit tout à coup un bruit confus de chariots, de chevaux hennissants, d'hommes qui poussaient des hurlements épouvantables, et de trompettes qui remplissaient l'air d'un son belliqueux. On s'écrie : « Voilà » les ennemis, qui ont fait un grand détour pour éviter les pas- » sages gardés ! les voilà qui viennent assiéger Salente ! » Les vieillards et les femmes paraissaient consternés. « Hélas ! di- » saient-ils, fallait-il quitter notre chère patrie, la fertile

1. « Guérir. » On fait venir ce mot de *curare*, mais l'analogie devrait donner *quérer* et non guérir. Les récents étymologistes proposent l'allem. *bewahren*, garder.

2. Juste métaphore. La guerre « s'allume, » elle dévore une région, comme un incendie; de même aussi peut-elle « s'éteindre, » en perdant ses aliments.

3. « Ombrages, » ce mot est employé ici au figuré. Il a la signification de « sujets de défiance, » qui jettent une ombre dans le jour des bonnes relations.

4. Idoménée subit l'influence de la Sagesse qui lui parle par la bouche de Mentor. Autrement, aurait-il montré une docilité si empressée aux observations sévères de cet étranger ?

» Crète, et suivre un roi malheureux au travers de tant de mers » pour fonder une ville qui sera mise en cendres comme Troie [1]. » On voyait de dessus les murailles nouvellement bâties, dans la vaste campagne, briller au soleil les casques, les cuirasses et les boucliers des [2] ennemis ; les yeux en étaient éblouis. On voyait aussi les piques hérissées qui couvraient la terre, comme elle est couverte par une abondante moisson [3] que Cérès prépare dans les campagnes d'Enna [4] en Sicile, pendant les chaleurs de l'été, pour récompenser le laboureur de toutes ses peines. Déjà on remarquait les chariots armés de faux tranchantes [5]; on distinguait facilement chaque peuple venu à cette guerre.

Mentor monta sur une haute tour pour les mieux découvrir. Idoménée et Télémaque le suivirent de près. A peine y fut-il arrivé, qu'il aperçut d'un côté Philoctète, et de l'autre Nestor avec Pisistrate son fils. Nestor était facile à reconnaître à sa vieillesse vénérable. « Quoi donc ! s'écria Mentor, vous avez cru, » ô Idoménée, que Philoctète et Nestor se contentaient de ne » vous point secourir ; les voilà qui ont pris les armes contre » vous ; et si je ne me trompe, ces autres troupes qui mar» chent en si bon ordre avec tant de lenteur, sont les troupes » lacédémoniennes, commandées par Phalante. Tout est contre » vous ; il n'y a aucun voisin de cette côte dont vous n'ayez » fait un ennemi, sans vouloir le faire. »

En disant ces paroles, Mentor descend à la hâte de cette tour ; il s'avance vers une porte de la ville du côté par où les ennemis s'avançaient : il la fait ouvrir ; et Idoménée, surpris de la majesté avec laquelle il fait ces choses, n'ose pas même lui demander quel est son dessein [6]. Mentor fait signe de la

1. Les reproches des femmes crétoises, qui s'accusent d'avoir suivi Idoménée, rappellent le désespoir des Troyennes, au ve livre de l'*Enéide :*

O miseræ, quas non manus, inquit, Achaïca [bello
Traxerit ad lethum, patriæ sub mœnibus ! ô [gens
Infelix, cui te exitio fortuna reservat !
(v. 623.)

« Infortunées, disent-elles, que n'avons» nous été traînées à la mort par les » Grecs, au pied des murs de notre pa» trie ! Peuple malheureux ! à quel der» nier malheur la fortune te réserve» t-elle encore ! »

2. « Boucliers, » ainsi nommés de la boucle, *bucula* (en basse lat.), qui sert à attacher aux bras cette arme défensive.

3. Atraque late,
Horrescit strictis seges ensibus, æraque ful- [gent
Sole lacessita, et lucem sub nubila jactant.
(*Æn.*, l. VII, v. 525.)

« Une horrible moisson d'épées nues » se hérisse dans la plaine; l'airain » des boucliers, frappé par le soleil, » renvoie la lumière dans les nues. »

Et ailleurs :

Tum late ferreus hastis
Horret ager, campique armis sublimibus ar- [dent.
(*Æn.*, l. XI, v. 601.)

« La plaine se hérisse du fer des lances, » et les armes dressées jettent leurs feux » dans les campagnes. »

4. Ancienne ville de Sicile, vers le milieu de l'île, aujourd'hui *Castrogiovanni*. Cérès, déesse des moissons, était particulièrement honorée à Enna ; Proserpine y avait aussi un temple.

5. Les chariots de guerre armés de faux, en usage chez les anciens.

6. Il y a beaucoup de solennité dans

main afin que personne ne songe à le suivre. Il va au-devant des ennemis, étonnés de voir un seul homme qui se présente à eux. Il leur montra de loin une branche d'olivier en signe de paix[1]; et, quand il fut à portée de se faire entendre, il leur demanda d'assembler tous les chefs. Aussitôt les chefs s'assemblèrent, et il parla ainsi :

« O hommes généreux, assemblés de tant de nations[2] qui fleu-
» rissent dans la riche Hespérie[3], je sais que vous n'êtes venus
» ici que pour l'intérêt commun de la liberté[4]. Je loue votre
» zèle; mais souffrez que je vous représente un moyen facile de
» conserver la liberté et la gloire de tous vos peuples, sans ré-
» pandre le sang humain. O Nestor, sage Nestor, que j'aperçois
» dans cette assemblée, vous n'ignorez pas combien la guerre
» est funeste à ceux mêmes qui l'entreprennent avec justice, et
» sous la protection des dieux. La guerre est le plus grand des
» maux dont les dieux affligent les hommes. Vous n'oublierez
» jamais ce que les Grecs ont souffert pendant dix ans devant la
» malheureuse Troie. Quelles divisions entre les chefs! quels
» caprices[5] de la fortune! quels carnages des Grecs par la main
» d'Hector! quels malheurs dans toutes les villes les plus puis-
» santes, causés par la guerre, pendant la longue absence de
» leurs rois! Au retour, les uns ont fait naufrage au promon-
» toire de Capharée[6]; les autres[7] ont trouvé une mort funeste
» dans le sein même de leurs épouses. O dieux, c'est dans votre
» colère que vous armâtes les Grecs pour cette éclatante expé-
» dition. O peuples hespériens! je prie les dieux de ne vous
» donner jamais une victoire si funeste[8]. Troie est en cendres,
» il est vrai; mais il vaudrait mieux pour les Grecs qu'elle fût
» encore dans toute sa gloire, et que le lâche Pâris jouît en-
» core en paix de ses infâmes amours avec Hélène[9]. Philoctète,

ces lignes. On voit que Mentor est une divinité, rien ne s'oppose à ses desseins; Idoménée est troublé et oublie qu'il est roi.

1. Paciferæque manu ramum prætendit [olivæ.
Æn., l. VIII, v. 116.)

« Et il offrit de sa main une branche de
« l'olivier qui porte la paix. »

2. « Assemblés de tant de nations; » on dirait plutôt rassemblés. Racine :

Rassemblez-vous des bouts de l'univers.

3. L'image de *fleurir* peut s'appliquer aux nations, qui croissent comme des arbres dans un verger, et « fleurissent » par la civilisation, par la bonne culture.

4. L'indépendance nationale, menacée par un voisin qu'ils jugeaient ambitieux.

5. « Caprices, » mot français emprunté de *capra*, chèvre, par allusion aux bonds inconsidérés de cet animal.

6. Promontoire de l'île d'Eubée (Négrepont), dans les parages duquel la flotte grecque, au retour de Troie, fut dispersée.

7. Agamemnon, le roi des rois, tué à Argos, par Clytemnestre, sa femme.

8. Cet exorde du discours de Mentor, sur les périls et les malheurs de la guerre, est insinuant, pathétique, et d'une morale très-élevée.

9. Pour tous ces mots : Troie, Hector, Pâris, Hélène, et pour l'île de Lemnos, voir plus haut *passim*, aux notes. De même pour Nestor, roi de Pylos, le plus âgé et le plus sage héros de l'armée grecque.

» si longtemps malheureux et abandonné dans l'île de Lem-
» nos, ne craignez-vous point de retrouver de semblables mal-
» heurs dans une semblable guerre ? Je sais que les peuples de
» la Laconie ont senti aussi les troubles causés par la longue
» absence des princes, des capitaines et des soldats qui allè-
» rent contre les Troyens. O Grecs, qui avez passé dans l'Hes-
» périe, vous n'y avez tous passé que par une suite des malheurs
» que causa la guerre de Troie [1] ! »

Après avoir parlé ainsi, Mentor s'avança vers les Pyliens [2] : et Nestor, qui l'avait reconnu, s'avança aussi pour le saluer. « O Mentor, lui dit-il, c'est avec plaisir que je vous revois. Il y
» a bien des années que je vous vis [3], pour la première fois, dans
» la Phocide [4] ; vous n'aviez que quinze ans, et je prévis dès
» lors que vous seriez aussi sage que vous l'avez été dans la
» suite [5]. Mais par quelle aventure avez-vous été conduit en ces
» lieux ? Quels sont donc les moyens que vous avez de finir
» cette guerre ? Idoménée nous a contraints de l'attaquer. Nous
» ne demandions que la paix ; chacun de nous avait un intérêt
» pressant de la désirer ; mais nous ne pouvions plus trouver
» aucune sûreté avec lui. Il a violé toutes ses promesses à
» l'égard de ses plus proches voisins. La paix avec lui ne serait
» point une paix ; elle lui servirait seulement à dissiper notre
» ligue, qui est notre unique ressource. Il a montré à tous les
» peuples son dessein ambitieux de les mettre dans l'esclavage,
» et il ne nous a laissé aucun moyen de défendre notre liberté,
» qu'en tâchant de renverser son nouveau royaume. Par sa
» mauvaise foi, nous sommes réduits à le faire périr, ou à re-
» cevoir de lui le joug de la servitude. Si vous trouvez quelque
» expédient pour faire en sorte qu'on puisse se confier à lui,
» et s'assurer d'une bonne paix, tous les peuples que vous voyez
» ici quitteront volontiers les armes, et nous avouerons avec
» joie que vous nous surpassez en sagesse. »

Mentor lui répondit : « Sage Nestor, vous savez qu'Ulysse m'a-
» vait confié son fils Télémaque. Ce jeune homme, impatient [6]

1. C'est un discours digne d'Homère par le mouvement et pour le style, avec quelque chose de plus intime et de plus pénétrant en fait de moralité. Mentor emploie les vrais arguments pour engager les princes grecs à l'union ; ils ont appris par une cruelle expérience, après la prise de Troie, tous les périls qui résultent d'une guerre, lors même qu'elle est couronnée de succès.

2. Pylos, dans la Messénie, aujourd'hui *Zonchio*.

3. Dans ce début, doux et insinuant, du roi des Pyliens, on retrouve l'excellent vieillard si bien décrit dans Homère, ce Nestor, orateur que personne n'égalait pour la sagesse et la douceur.

4. La Phocide, dans l'Achaïe moderne, où se trouvait le mont Parnasse, ainsi que Delphes et son célèbre temple.

5. Le vieux Nestor est toujours causeur, comme dans Homère.

6. « Impatient, » *impatiens* (*in* nég. et *pati*, souffrir), qui ne peut souffrir les délais ou les ennuis.

» de découvrir la destinée de son père, passa chez vous à Pylos, » et vous le reçûtes avec tous les soins qu'il pouvait attendre » d'un fidèle ami de son père[1] ; vous lui donnâtes même votre » fils pour le conduire[2]. Il entreprit ensuite de longs voyages » sur la mer; il a vu la Sicile, l'Égypte, l'île de Chypre, celle » de Crète. Les vents, ou plutôt les dieux[3], l'ont jeté sur cette » côte comme il voulait retourner à Ithaque. Nous sommes ar- » rivés ici tout à propos pour vous épargner les horreurs d'une » cruelle guerre. Ce n'est plus Idoménée, c'est le fils du sage » Ulysse, c'est moi qui vous réponds de toutes les choses qui » vous seront promises. »

Pendant que Mentor parlait ainsi avec Nestor, au milieu des troupes confédérées, Idoménée et Télémaque, avec tous les Crétois armés, les regardaient du haut des murs de Salente ; ils étaient attentifs pour remarquer comment les discours de Mentor seraient reçus ; et ils auraient voulu pouvoir entendre les sages entretiens de ces deux vieillards. Nestor avait toujours passé pour le plus expérimenté et le plus éloquent de tous les rois de la Grèce. C'était lui qui modérait, pendant le siége de Troie, le bouillant courroux d'Achille, l'orgueil[4] d'Agamemnon, la fierté d'Ajax, et le courage impétueux de Diomède. La douce persuasion coulait de ses lèvres comme un ruisseau de miel[5]: sa voix seule se faisait entendre à tous ces héros ; tous se taisaient dès qu'il ouvrait la bouche; et il n'y avait que lui qui pût apaiser dans le camp la farouche discorde. Il commençait à sentir les injures de la froide vieillesse ; mais ses paroles étaient encore pleines de force et de douceur : il racontait les choses passées, pour instruire la jeunesse par ses expériences[6], mais il racontait avec grâce, quoique avec un peu de lenteur. Ce vieillard, admiré de toute la Grèce, sembla avoir perdu toute son éloquence et toute sa majesté[7] dès que Mentor parut avec lui. Sa vieillesse paraissait flétrie et abattue auprès

1. C'est une heureuse idée que d'intéresser Nestor à la cause d'Idoménée par l'entremise de Télémaque, avec lequel l'ancien roi de Pylos avait contracté des liens d'hospitalité encore récents.

2. Pour ces détails, voir au III[e] livre de l'*Odyssée*.

3. Exemple de la figure appelée *correction*, par laquelle on se corrige soi-même, en donnant à sa pensée plus de vérité et plus de jour.

4. « Orgueil, » on a fait venir, à tort, ce mot de ὀργη, colère; d'autres préfèrent le rapporter à *rogare*, d'où *arrogant*. Du reste, il y a une racine celtique *rog*, qui a à peu près le même sens que « orgueil, » et d'où le familier *rogue*.

5. Τοῦ καὶ ἀπὸ γλώσσης μέλιτος γλυκίων [ῥέεν αὐδή. (Hom., *Il.*, l. I, v. 249.)

« Et la parole coulait de ses lèvres plus « douce que le miel. »

6. On n'emploierait plus le pluriel dans ce sens ; on fait des « expériences » de physique, et l'on cite l'*experience* d'un vieillard.

7. L'idée de la *majesté* est celle de la supériorité (*magis*), de la grandeur reconnue, prééminente et possédant le caractère de la royauté.

de celle de Mentor, en qui les ans semblaient avoir respecté la force et la vigueur[1] du tempérament. Les paroles de Mentor, quoique graves et simples, avaient une vivacité et une autorité qui commençait à manquer à l'autre. Tout ce qu'il disait était court, précis et nerveux. Jamais il ne faisait aucune redite ; jamais il ne racontait que le fait nécessaire pour l'affaire qu'il fallait décider. S'il était obligé de parler plusieurs fois d'une même chose, pour l'inculquer, ou pour parvenir à la persuasion, c'était toujours par des tours nouveaux et par des comparaisons sensibles. Il avait même je ne sais quoi de complaisant et d'enjoué, quand il voulait se proportionner aux besoins des autres, et leur insinuer quelque vérité[2]. Ces deux hommes si vénérables furent un spectacle touchant à tant de peuples assemblés.

Pendant que tous les alliés ennemis de Salente se jetaient en foule les uns sur les autres pour les voir de plus près, et pour tâcher d'entendre leurs sages discours, Idoménée et tous les siens s'efforçaient de découvrir, par leurs regards avides et empressés, ce que signifiaient leurs gestes[3] et l'air de leurs visages.

III. Cependant Télémaque, impatient, se dérobe à la multitude qui l'environne : il court à la porte par où Mentor était sorti ; il se la fait ouvrir avec autorité. Bientôt Idoménée, qui le croit à ses côtés, s'étonne de le voir qui court au milieu de la campagne, et qui est déjà auprès de Nestor. Nestor le reconnaît, et se hâte, mais d'un pas pesant et tardif, de l'aller recevoir. Télémaque saute à son cou, et le tient serré entre ses bras sans parler. Enfin il s'écrie : « O mon père ! je ne crains » pas de vous nommer ainsi ; le malheur de ne retrouver » point mon véritable père, et les bontés que vous m'avez » fait sentir, me donnent le droit de me servir d'un nom » si tendre : mon père, mon cher père, je vous revois ! ainsi » puissé-je voir Ulysse ! Si quelque chose pouvait me consoler d'en être privé, ce serait de trouver en vous un autre lui-même[4]. »

Nestor ne put, à ces paroles, retenir ses larmes ; et il fut

1. « La force » est la puissance de résister au choc; « la vigueur » est celle de croître et de se soutenir par sa nature même.

2. Ces détails sur l'éloquence persuasive de Nestor sont assez en rapport avec les fréquents discours qu'il prononce dans l'*Iliade*, par exemple au livre 1er, dans la querelle entre Achille et Agamemnon. Cependant Fénelon a singulièrement ajouté aux qualités de cette éloquence.

3. « Gestes, » actes, signes produits, *gesta, gerere* (*quo modo quis se gerit*), comme on se comporte, comme on agit.

4. Nobles paroles de Télémaque, et pleines d'une tendre effusion.

touché d'une secrète joie, voyant celles qui coulaient avec une merveilleuse grâce [1] sur les joues de Télémaque. La beauté, la douceur, et la noble assurance [2] de ce jeune inconnu qui » traversait sans précaution tant de troupes ennemies, étonna tous les alliés. « N'est-ce pas, disaient-ils, le fils de ce vieillard » qui est venu parler à Nestor ? Sans doute, c'est la même sa- » gesse dans les deux âges les plus opposés de la vie. Dans » l'un, elle ne fait encore que fleurir ; dans l'autre, elle porte » avec abondance les fruits les plus mûrs [3]. »

Mentor, qui avait pris plaisir à voir la tendresse avec laquelle Nestor venait de recevoir Télémaque, profita de cette heureuse disposition. « Voilà, lui dit-il, le fils d'Ulysse, si cher à toute » la Grèce, et si cher à vous-même, ô sage Nestor ! le voilà, je » vous le livre comme un otage [4], et comme le gage [5] le plus » précieux qu'on puisse vous donner de la fidélité des pro- » messes d'Idoménée. Vous jugez bien que je ne voudrais pas » que la perte du fils suivît celle du père, et que la malheu- » reuse Pénélope pût reprocher à Mentor qu'il a sacrifié son » fils à l'ambition du nouveau roi de Salente. Avec ce gage, » qui est venu de lui-même s'offrir, et que les dieux, amateurs » de la paix, vous envoient, je commence, ô peuples assem- » blés de tant de nations, à vous faire des propositions pour » établir à jamais une paix solide. »

A ce nom de paix, on entend un bruit confus de rang en rang. Toutes ces différentes nations frémissaient de courroux [6] et croyaient perdre tout le temps où l'on retardait le combat ; ils s'imaginaient qu'on ne faisait tous ces discours que pour ralentir leur fureur et pour faire échapper leur proie. Surtout les Manduriens souffraient impatiemment qu'Idoménée espérât de les tromper encore une fois. Souvent ils entreprirent d'interrompre Mentor ; car ils craignaient que ses discours pleins de sagesse ne détachassent leurs alliés. Ils commençaient à se défier de tous les Grecs qui étaient dans l'assemblée. Mentor, qui l'aperçut, se hâta d'augmenter cette défiance, pour jeter la division dans les esprits de tous ces peuples [7].

1. Larmes qui coulent *avec une merveilleuse grâce* sur les joues du jeune homme ; ici l'affectation est voisine du précieux.

2. « Assurance, » non pas l'orgueil de la présomption, mais le sentiment de la justice et de la force.

3. « Les fleurs et les fruits mûrs. » Ces mots expriment parfaitement les divers caractères de la sagesse selon les âges, dans la jeunesse et dans l'âge avancé.

4. « Otage, » ostage, de *hospes, itis* ; l'otage devient l'hôte du peuple à qui il est remis.

5. Gage, basse latinité, *vadium*, de *vas, dis*, s'expliquant par *vado*, aller ; celui qui a donné un gage est libre, il s'en va, *vadit*.

6. « Courroux, » vient de cœur, comme *courage*. Le courroux est une colère qui vient d'un cœur justement irrité.

7. La morale politique de ce IX[e] livre du Télémaque est excellente : elle apprend

« J'avoue, disait-il, que les Manduriens ont sujet de se » plaindre, et de demander quelque réparation des torts[1] qu'ils » ont soufferts; mais il n'est pas juste aussi que les Grecs, » qui font sur cette côte des colonies, soient suspects et odieux » aux anciens peuples du pays[2]. Au contraire, les Grecs doi- » vent être unis entre eux, et se faire bien traiter par les au- » tres; il faut seulement qu'ils soient modérés, et qu'ils n'en- » treprennent jamais d'usurper les terres de leurs voisins. Je » sais qu'Idoménée a eu le malheur de vous donner des om- » brages[3]; mais il est aisé de guérir toutes vos défiances. Télé- » maque et moi, nous nous offrons à être des otages qui vous » répondent de la bonne foi d'Idoménée. Nous demeurerons » entre vos mains jusqu'à ce que les choses qu'on vous pro- » mettra soient fidèlement accomplies. Ce qui vous irrite, » ô Manduriens, s'écria-t-il, c'est que les troupes des Crétois » ont saisi les passages de vos montagnes par surprise, et que » par là ils sont en état d'entrer malgré vous, aussi souvent » qu'il leur plaira, dans le pays où vous vous êtes retirés, pour » leur laisser le pays uni[4] qui est sur le rivage de la mer. » Ces passages, que les Crétois ont fortifiés par de hautes tours » pleines de gens armés, sont donc le véritable sujet de la » guerre. Répondez-moi; y en a-t-il encore quelque autre? »

Alors le chef des Manduriens s'avança et parla ainsi : « Que » n'avons-nous pas fait pour éviter cette guerre! Les dieux » nous sont témoins que nous n'avons renoncé[5] à la paix, » que quand la paix nous a échappé sans ressources[6] par » l'ambition[7] inquiète des Crétois, et par l'impossibilité où ils » nous ont mis de nous fier à leurs serments. Nation insensée! » qui nous a réduits malgré nous à l'affreuse nécessité[8] de

aux chefs à se gouverner dans les circonstances difficiles; enfin l'auteur enseigne comment le prince peut se faire des alliés et affaiblir ses ennemis sans les combattre.

1. « Torts, » le contraire de ce qui est droit, au moral et au physique.

2. Fénelon se montre ici orateur politique, il paraît posséder à un haut degré l'art de la discussion. Là aussi, comme dans les passages poétiques, il a parfaitement la couleur de l'antiquité. C'est Tite-Live exposant avec clarté les causes d'une guerre et les moyens d'arriver à la paix; ou plutôt, par la gravité des paroles, c'est Thucydide dans quelques-uns de ces discours énergiques que l'on trouve au commencement de son histoire, dans les préludes de la guerre du Péloponnèse.

3. Encore une figure de rhétorique, la *concession*. On accorde quelque chose à son adversaire pour avoir raison contre lui en résultat.

4. « Le pays uni, » le pays plat, la rase campagne.

5. « Renoncer, » *re nuntiare*, annoncer, dire qu'on ne veut plus d'une chose.

6. « Ressource, » source en arrière, en réserve, et dans laquelle on peut puiser.

7. « Ambition; » de *ambitus ;* c'était l'usage où étaient les candidats aux dignités à Rome, de parcourir le Forum en sollicitant; de là *ambitio*, idée morale et générale d'ambition.

8. « Nécessité » (*ne cessare*), ce qu'il faut faire sans balancer.

» prendre un parti de désespoir contre elle, et de ne pouvoir » plus chercher notre salut que dans sa perte[1] ! Tandis qu'ils » conserveront ces passages, nous croirons toujours qu'ils veu- » lent usurper nos terres, et nous mettre en servitude. S'il » était vrai qu'ils ne songeassent plus qu'à vivre en paix avec » leurs voisins, ils se contenteraient de ce que nous leur avons » cédé sans peine, et ils ne s'attacheraient pas à conserver des » entrées dans un pays contre la liberté duquel ils ne forme- » raient aucun dessein ambitieux. Mais vous ne les connaissez » pas, ô sage vieillard. C'est par un grand malheur que nous » avons appris à les connaître. Cessez, ô homme aimé des » dieux, de retarder une guerre juste et nécessaire, sans la- » quelle l'Hespérie ne pourrait jamais espérer une paix cons- » tante. O nation ingrate, trompeuse et cruelle, que les dieux » irrités ont envoyée auprès de nous pour troubler notre paix, » et pour nous punir de nos fautes ! Mais après nous avoir pu- » nis, ô dieux ! vous nous vengerez ; vous ne serez pas moins » justes contre nos ennemis que contre nous[2]. »

A ces paroles, toute l'assemblée parut émue ; il semblait que Mars et Bellone[3] allaient de rang en rang rallumant dans les cœurs la fureur des combats, que Mentor tâchait d'éteindre[4]. Il reprit ainsi la parole :

« Si je n'avais que des promesses à vous faire, vous pour- » riez refuser de vous y fier ; mais je vous offre des choses » certaines et présentes. Si vous n'êtes pas contents d'avoir » pour otages Télémaque et moi, je vous ferai donner douze » des plus nobles et des plus vaillants Crétois. Mais il est juste » aussi que vous donniez de votre côté des otages, car Idomé- » née, qui désire sincèrement la paix, la désire sans crainte » et sans bassesse. Il désire la paix comme vous dites vous- » mêmes que vous l'avez désirée[5], par sagesse et par modéra- » tion, mais non par l'amour d'une vie molle, ou par faiblesse » à la vue des dangers dont la guerre menace les hommes. Il » est prêt à périr ou à vaincre ; mais il aime mieux la paix que » la victoire la plus éclatante. Il aurait honte de craindre » d'être vaincu ; mais il craint d'être injuste[6], et il n'a point

1. Una salus victis nullam sperare salutem. (*Æn.*, l. II, v. 354.)

« L'unique salut pour les vaincus est de n'en point espérer. »

2. Les Manduriens ont pour eux la justice ; on le sent à leurs discours noblement indignés. L'auteur a heureusement prévenu la monotonie de ces détails politiques par cette vive et chaleureuse interruption.

3. « Bellone, » divinité allégorique, que l'on ne saurait confondre avec Pallas, vraie déesse de la guerre.

4. La fureur, comme la guerre, est un feu, « elle s'éteint. »

5. Autre figure, la *communication*, par laquelle on prend son adversaire à partie en établissant qu'il pense comme vous sur un point.

6. Belle maxime, et qui doit être le

» de honte de vouloir réparer ses fautes[1]. Les armes à la » main il vous offre la paix; il ne veut point en imposer les » conditions avec hauteur; car il ne fait aucun cas d'une paix » forcée. Il veut une paix dont tous les partis soient contents, » qui finisse toutes les jalousies, qui apaise tous les ressenti- » ments, et qui guérisse toutes les défiances. En un mot, Ido- » ménée est dans les sentiments où je suis sûr que vous » voudriez qu'il fût[2]. Il n'est question que de vous en persua- » der. La persuasion ne sera pas difficile, si vous voulez m'é- » couter avec un esprit dégagé et tranquille.

» Écoutez donc, ô peuples remplis de valeur, et vous, ô » chefs si sages et si unis[3]; écoutez ce que je vous offre de la » part d'Idoménée. Il n'est pas juste qu'il puisse entrer dans » les terres de ses voisins : il n'est pas juste aussi que ses » voisins puissent entrer dans les siennes. Il consent que les » passages[4] qu'on a fortifiés par de hautes tours soient gardés » par des troupes neutres. Vous, Nestor, et vous, Philoctète, » vous êtes Grecs d'origine : mais en cette occasion vous vous » êtes déclarés contre Idoménée : ainsi vous ne pouvez être » suspects d'être trop favorables à ses intérêts. Ce qui vous » touche, c'est l'intérêt commun de la paix et de la liberté de » l'Hespérie. Soyez vous-mêmes les dépositaires [5] et les gar- » diens de ces passages qui causent la guerre. Vous n'avez pas » moins d'intérêt à empêcher que les anciens peuples d'Hespé- » rie ne détruisent Salente, nouvelle colonie des Grecs, sembla- » ble à celles que vous avez fondées, qu'à empêcher qu'Idomé- » née n'usurpe les terres de ses voisins. Tenez l'équilibre[6] » entre les uns et les autres. Au lieu de porter le fer et le » feu chez un peuple que vous devez aimer, réservez-vous la » gloire d'être les juges et les médiateurs[7]. Vous me direz que » ces conditions vous paraîtraient merveilleuses [8], si vous pou-

principe de tout guerrier à la fois juste et brave.

1. Que de princes ne veulent pas revenir sur leurs décisions, lors même qu'ils reconnaissent leurs torts; que de gens ne craignent qu'une chose, *se déjuger*, comme l'on dit !

2. Mentor connaît les fautes d'Idoménée; mais, parlant aux ennemis, il le relève. Si, plus loin, il avoue les torts de ce prince, il en tirera avantage en déclarant la disposition où est Idoménée de réparer ses fautes.

3. Éloges modérés adressés à ses adversaires dans un but de *conciliation ;* c'est un des préceptes de l'éloquence politique.

4 « Les passages, » les défilés, les endroits par lesquels les voisins auraient pu se glisser et pénétrer dans le royaume.

5. Les alliés peuvent être « gardiens, » mais non « dépositaires » de ces « passages. » L'expression manque de justesse.

6. « L'équilibre, » la balance égale.

7. Tout cela est juste et conforme aux règles du droit des gens.

8. « Merveilleux ; » un mot que Fénelon emploie très-volontiers, et qui est redevenu assez à la mode (de l'italien *miraviglioso*); le même que « miraculeux, » mais dans un sens moins haut. Rac. *mirari ;* ce qui se fait admirer.

» viez vous assurer qu'Idoménée les accomplirait de bonne » foi; mais je vais vous satisfaire.

» Il y aura, pour sûreté réciproque [1], les otages dont je vous » ai parlé, jusqu'à ce que tous les passages soient mis en dépôt » dans vos mains. Quand le salut de l'Hespérie entière, quand » celui de Salente et d'Idoménée sera à votre discrétion [2], se- » rez-vous contents? De qui pourrez-vous désormais vous dé- » fier? Sera-ce de vous-mêmes [3]? Vous n'osez-vous fier à Ido- » ménée; et Idoménée est si incapable de vous tromper, qu'il » veut se fier à vous. Oui, il veut vous confier le repos, la li- » berté, la vie de tout son peuple et de lui-même. S'il est vrai » que vous ne désiriez qu'une bonne paix, la voilà qui se pré- » sente à vous, et qui vous ôte tout prétexte de reculer. En- » core une fois, ne vous imaginez pas que la crainte réduise » Idoménée à vous faire ces offres [4]; c'est la sagesse et la jus- » tice qui l'engagent à prendre ce parti, sans se mettre en » peine si vous imputerez à faiblesse ce qu'il fait par vertu. » Dans les commencements il a fait des fautes, et il met sa » gloire à les reconnaître par les offres dont il vous prévient. » C'est faiblesse, c'est vanité, c'est ignorance grossière de son » propre intérêt, que d'espérer de pouvoir cacher ses fautes » en affectant de les soutenir avec fierté et avec hauteur. » Celui qui avoue ses fautes à son ennemi, et qui offre de les » réparer, montre par là qu'il est devenu incapable d'en com- » mettre, et que l'ennemi a tout à craindre d'une conduite si » sage et si ferme, à moins qu'il ne fasse la paix [5]. Gardez-vous » bien de souffrir qu'il vous mette à son tour dans le tort. Si » vous refusez la paix et la justice qui viennent à vous, la paix » et la justice seront vengées [6]. Idoménée, qui devait craindre » de trouver les dieux irrités contre lui, les tournera pour lui » contre vous. Télémaque et moi nous combattrons pour la » bonne cause. Je prends tous les dieux du ciel et des enfers [7] à » témoin des justes propositions que je viens de vous faire [8]. »

En achevant ces mots, Mentor leva son bras, pour montrer

1. « Sûreté, » abrégé de *sécurité*.

2. « Discrétion, » pour en agir selon son discernement, selon son gré; un sens qui s'explique très-bien par l'étymologie (*dis cernere*).

3. L'interrogation, ainsi accumulée, est une forme vive du raisonnement.

4. « Offres, » offrir, *offerre*, idée de porter devant soi des présents ou des conditions.

5. Cette argumentation est pressée; l'orateur demande la paix, mais avec noblesse, et en sauvegardant la dignité d'Idoménée; de plus, il prend les confédérés par leur propre intérêt.

6. Personnification. « La Justice et la Miséricorde se sont embrassées, » dit le Psalmiste.

7. Le paganisme ne se contentait pas de prendre à témoin le maître suprême, le dieu du ciel, il attestait les dieux des enfers.

8. Quel accent de vérité et de noble courage dans ce discours, et en particulier dans cette péroraison!

à tant de peuples le rameau d'olivier [1] qui était dans sa main le signe pacifique. Les chefs, qui le regardaient de près, furent étonnés et éblouis [2] du feu divin qui éclatait dans ses yeux. Il parut avec une majesté et une autorité qui est au-dessus de tout ce qu'on voit dans les plus grands d'entre les mortels. Le charme de ses paroles douces et fortes enlevait les cœurs ; elles étaient semblables à ces paroles enchantées qui tout à coup, dans le profond silence de la nuit, arrêtent au milieu de l'Olympe la lune et les étoiles [3], calment la mer irritée, font taire les vents et les flots, et suspendent le cours des fleuves rapides. Mentor était au milieu de ces peuples furieux, comme Bacchus lorsqu'il était environné des tigres, qui, oubliant leur cruauté, venaient, par la puissance de sa douce voix, lécher ses pieds [4], et se soumettre par leurs caresses. D'abord il se fit un profond silence dans toute l'armée. Les chefs se regardaient les uns les autres, ne pouvant résister à cet homme, ni comprendre qui il était. Toutes les troupes, immobiles, avaient les yeux attachés sur lui. On n'osait parler, de peur qu'il n'eût encore quelque chose à dire, et qu'on ne l'empêchât d'être entendu. Quoiqu'on ne trouvât rien à ajouter aux choses qu'il avait dites, ses paroles avaient paru courtes, et on aurait souhaité qu'il eût parlé plus longtemps. Tout ce qu'il avait dit demeurait comme gravé dans tous les cœurs. En parlant, il se faisait aimer, il se faisait croire ; chacun était avide, et comme suspendu, pour recueillir jusqu'aux moindres paroles qui sortaient de sa bouche [5].

Enfin, après un assez long silence, on entendit un bruit sourd qui se répandait peu à peu. Ce n'était plus ce bruit confus des peuples qui frémissaient dans leur indignation ; c'était, au contraire, un murmure doux et favorable [6]. On découvrait

1. Dans l'antiquité le rameau d'olivier a été le symbole de la paix, comme le laurier a été celui du triomphe à la guerre.

2. « Éblouis, » de *bleu*, comme si l'on apercevait des bluettes, étincelles bleues; ce verbe a, comme on le voit, une origine assez humble.

3. Quæ sidera excantata voce Thessala
Lunamque cœlo deripit.
(Hor., *Epod.*, v, v. 45.)

« Qui de sa voix de Thessalienne détache
» du ciel la lune et les astres enchantés. »

4. Autre souvenir d'Horace :

Te vidit insons Cerberus aureo
Cornu decorum, leniter atterens
Caudam, et recedentis trilingui
Ore pedes tetigitque crura.
(Lib. II, od. xvi, v. 29.)

« Cerbère te vit avec tes cornes d'or, ô
» Bacchus; déposant sa fureur, il agita
» doucement sa queue, et, quand tu t'é-
» loignas, il lécha de sa triple langue
» tes jambes et tes pieds. »

Fénelon applique à Bacchus conquérant de l'Inde, et aux tigres, ce qu'Horace dit de Cerbère et de Bacchus descendu aux sombres bords.

5. Imitation du poëte latin

Pendet narrantis ab ore.
(Virg., *Æn.*, iv, v. 79.)

« Elle est suspendue aux lèvres du hé-
« ros qui raconte. »

6. Si l'on étudie cette phrase, on lui

déjà sur les visages je ne sais quoi de serein et de radouci. Les Manduriens, si irrités, sentaient que les armes leur tombaient des mains. Le farouche Phalante, avec ses Lacédémoniens, fut surpris de trouver ses entrailles de fer [1] attendries. Les autres commencèrent à soupirer après cette heureuse paix qu'on venait leur montrer. Philoctète, plus sensible qu'un autre par l'expérience de ses malheurs, ne put retenir ses larmes. Nestor ne pouvant parler, dans le transport où ce discours venait de le mettre, embrassa tendrement Mentor, et tous ces peuples à la fois, comme si c'eût été un signal, s'écrièrent aussitôt : « O sage vieillard, vous nous désarmez ! la paix ! la paix [2] ! »

Nestor, un moment après, voulut commencer un discours; mais toutes les troupes, impatientes, craignirent qu'il ne voulût représenter quelque difficulté. « La paix ! la paix ! » s'écrièrent-elles encore une fois. On ne put leur imposer silence, qu'en faisant crier avec eux par tous les chefs de l'armée : « La paix ! la paix ! »

Nestor, voyant bien qu'il n'était pas libre de faire un discours suivi, se contenta de dire : « Vous voyez, ô Mentor, ce que » peut la parole d'un homme de bien. Quand la sagesse et la » vertu parlent, elles calment toutes les passions. Nos justes » ressentiments se changent en amitié, et en désir d'une paix » durable. Nous l'acceptons telle que vous nous l'offrez. » En même temps, tous les chefs tendirent les mains en signe de consentement.

Mentor courut vers la porte de la ville pour faire ouvrir, et pour mander à Idoménée de sortir de Salente sans précaution [3]. Cependant Nestor embrassait Télémaque [4], disant : « O aimable fils du plus sage de tous les Grecs, puissiez-vous » être aussi sage et plus heureux que lui ! N'avez-vous rien dé- » couvert sur sa destinée ? Le souvenir de votre père, à qui vous » ressemblez, a servi à étouffer notre indignation. » Phalante, quoique dur et farouche [5], quoiqu'il n'eût jamais vu Ulysse, ne laissa pas d'être touché de ses malheurs et de ceux de son fils.

trouvera un caractère très-marqué d'harmonie imitative; le style s'enfle ou s'abaisse à propos.

1. On trouve des expressions analogues chez les anciens, *ferrea corda*, *pectus ahenum*, cœur de fer, cœurs d'airain; « entrailles. »

2. Ce changement de dispositions dans les armées confédérées est présenté avec beaucoup d'art.

3. Pour ne pas mécontenter les nouveaux alliés par des marques de défiance.

4. Nestor, attentif à ce qui se passait, n'avait pas encore répondu à la tendre démonstration de Télémaque; cette réponse se fait en ce moment, l'accord étant survenu. Il faut remarquer comme le récit de Fénelon est plein de nuances, de variété et d'à-propos.

5. Fénelon a donné à Phalante le caractère « dur et farouche, » qui était celui des Lacédémoniens plus que des autres peuples grecs.

Déjà on pressait Télémaque de raconter ses aventures, lorsque Mentor revint avec Idoménée et toute la jeunesse crétoise qui le suivait.

IV. A la vue d'Idoménée, les alliés sentirent que leur courroux se rallumait; mais les paroles de Mentor éteignirent ce feu prêt à éclater: « Que tardons-nous, dit-il, à conclure cette » sainte [1] alliance, dont les dieux seront les témoins et les » défenseurs? Qu'ils la vengent, si jamais quelque impie ose » la violer; et que tous les maux horribles de la guerre, loin » d'accabler les peuples fidèles et innocents, retombent sur la » tête parjure et exécrable [2] de l'ambitieux qui foulera aux » pieds les droits sacrés de cette alliance. Qu'il soit détesté » des dieux et des hommes; qu'il ne jouisse jamais du fruit de » sa perfidie; que les Furies infernales, sous les figures les » plus hideuses, viennent exciter sa rage et son désespoir [3]; » qu'il tombe mort sans aucune espérance de sépulture; que » son corps soit la proie des chiens et des vautours; et qu'il » soit aux enfers, dans le profond abîme du Tartare, tourmenté » à jamais plus rigoureusement que Tantale, Ixion, et les Danaïdes [4]! Mais plutôt, que cette paix soit inébranlable comme » les rochers d'Atlas qui soutient le ciel [5]; que tous les peuples la révèrent, et goûtent ses fruits, de génération en génération; que les noms de ceux qui l'auront jurée soient » avec amour et vénération dans la bouche de nos derniers » neveux; que cette paix, fondée [6] sur la justice et sur la » bonne foi, soit le modèle [7] de toutes les paix qui se feront » à l'avenir chez toutes les nations de la terre; et que tous les » peuples qui voudront se rendre heureux en se réunissant, » songent à imiter le peuple de l'Hespérie [8]! »

A ces paroles, Idoménée et les autres rois jurent la paix aux

1. « Sainte, » parce qu'elle est établie sur les bases de la justice, et que les dieux en seront les « témoins. »

2. « Exécrable, » *exsecrari*, déclarer en dehors des choses sacrées, en dehors de la participation aux sacrifices.

3. Allusion aux Euménides ou *Furies* qui avaient poursuivi Oreste, meurtrier de sa mère, jusqu'au temple de Delphes où il avait obtenu sa délivrance.

4. Criminels célèbres dans l'antiquité, cités comme exemples des supplices réservés aux impies dans les enfers. Voir plus haut, *passim*.

5. Titan changé en montagne par Persée, qui avait fait briller à ses yeux la tête de Méduse. La chaîne de l'Atlas s'étend au nord de l'Afrique, qu'il traverse presque dans toute sa longueur. Les poëtes disaient qu'Atlas avait été condamné à porter le ciel sur ses épaules.

6. La justice est comme le terrain sur lequel est fondé l'édifice de la paix.

7. « Modèle, » *modus*, la manière dont il faut se conduire, en imitant autrui.

8. On voit dans ce morceau un exemple des imprécations qui ont été faites dans tous les temps contre les violateurs de la foi jurée. Mais il faut remarquer comment, par un sentiment plus chrétien, Fénelon sait ajouter des paroles d'espérance et prévoir un meilleur avenir.

conditions marquées. On donne de part et d'autre douze otages. Télémaque veut être du nombre des otages donnés par Idoménée; mais on ne peut consentir que Mentor en soit, parce que les alliés veulent qu'il demeure auprès d'Idoménée, pour répondre de sa conduite et de celle de ses conseillers, jusqu'à l'entière exécution des choses promises [1]. On immola [2], entre la ville et l'armée ennemie, cent génisses blanches comme la neige, et autant de taureaux de même couleur, dont les cornes étaient dorées et ornées de festons [3]. On entendait retentir, jusque dans les montagnes voisines, le mugissement affreux des victimes qui tombaient sous le couteau sacré. Le sang fumant ruisselait de toutes parts. On faisait couler avec abondance un vin exquis pour les libations [4]. Les aruspices [5] consultaient les entrailles qui palpitaient encore. Les sacrificateurs brûlaient sur les autels un encens qui formait un épais nuage, et dont la bonne odeur parfumait toute la campagne [6].

Cependant les soldats des deux partis, cessant de se regarder d'un œil ennemi, commençaient à s'entretenir sur leurs aventures. Ils se délassaient déjà de leurs travaux, et goûtaient par avance les douceurs de la paix [7]. Plusieurs de ceux qui avaient suivi Idoménée au siége de Troie reconnurent ceux de Nestor qui avaient combattu dans la même guerre. Ils s'embrassaient avec tendresse, et se racontaient mutuellement tout ce qui leur était arrivé depuis qu'ils avaient ruiné la superbe ville qui était l'ornement de toute l'Asie. Déjà ils se couchaient sur l'herbe, se couronnaient de fleurs, et buvaient ensemble le vin qu'on apportait de la ville dans de grands vases, pour célébrer une si heureuse journée [8].

Tout à coup Mentor dit aux rois et aux capitaines assemblés : « Désormais, sous divers noms et sous divers chefs, vous

1. Hommage rendu à Mentor, à sa bonne foi; on ne craignait pas de le laisser auprès de l'ennemi, et néanmoins l'on se défiait encore d'Idoménée.

2. L'immolation était, à proprement parler, l'acte par lequel on plaçait un gâteau salé, *mola*, sur la tête de la victime avant de la frapper.

3. Les victimes étaient ainsi offertes aux dieux, parées d'or, de fleurs et de festons.

4. Le prêtre, après avoir goûté le vin, le répandait sur la tête de la victime; c'était la libation (λείβω, verser).

5. Les « aruspices » étaient les prêtres chargés de préparer la victime immolée et de consulter les entrailles; c'était une institution plus romaine que grecque.

6. Voir dans l'*Iliade* (l. III, v. 290) la description d'un sacrifice pour garantir la trêve entre les deux armées, et les conditions qui doivent présider au combat singulier de Ménélas et de Pâris.

7. C'est l'usage des poëtes épiques, après avoir raconté les événements relatifs aux chefs, de montrer la multitude dans les diverses circonstances de la vie héroïque; cela donne du mouvement et de la vérité au récit.

8. Discurrunt, variantque vices, fusique per herbam,
Indulgent vino, et vertunt crateras ahenos.
(VIRG., *Æn.*, l. IX, v. 164.)

« Ils se partagent, ils vont à leurs postes« et se relèvent tour à tour; puis, couchés sur l'herbe, ils se plaisent à boire, « à vider les cratères d'airain. »

» ne ferez plus qu'un seul peuple. C'est ainsi que les justes » dieux, amateurs [1] des hommes, qu'ils ont formés, veulent » être le lien éternel de leur parfaite concorde [2]. Tout le » genre humain n'est qu'une famille dispersée sur la face de » toute la terre. Tous les peuples sont frères, et doivent s'ai- » mer comme tels. Malheur à ces impies qui cherchent une » gloire cruelle dans le sang de leurs frères, qui est leur » propre sang! La guerre est quelquefois nécessaire, il est » vrai; mais c'est la honte du genre humain, qu'elle soit » inévitable en certaines occasions [3]. O rois, ne dites point » qu'on doit la désirer pour acquérir de la gloire : car la » vraie gloire ne se trouve point hors de l'humanité [4]. Qui- » conque préfère sa propre gloire aux sentiments de l'huma- » nité est un monstre d'orgueil, et non pas un homme : il ne » parviendra même qu'à une fausse gloire; car la vraie ne se » trouve que dans la modération et dans la bonté. On pourra » le flatter pour contenter sa vanité folle; mais on dira tou- » jours de lui en secret, quand on voudra parler sincère- » ment : « Il a d'autant moins mérité la gloire, qu'il l'a désirée » avec une passion injuste. Les hommes ne doivent point l'es- » timer, puisqu'il a si peu estimé les hommes, et qu'il a prodi- » gué leur sang par une brutale vanité [5]. » Heureux le roi qui » aime son peuple, qui en est aimé, qui se confie en ses voi- » sins, et qui a leur confiance; qui, loin de leur faire la guerre, » les empêche de l'avoir entre eux, et qui fait envier à toutes » les nations étrangères le bonheur qu'ont ses sujets de l'avoir » pour roi [6]! Songez donc à vous rassembler de temps en » temps, ô vous qui gouvernez les puissantes villes de l'Hes- » périe. Faites de trois ans en trois ans une assemblée géné- » rale, où tous les rois qui sont ici présents se trouvent pour » renouveler l'alliance par un nouveau serment, pour raf- » fermir l'amitié promise, et pour délibérer sur tous les in-

1. « Amateurs, amis. »

2. Cette morale politique est très-belle, mais elle est toute chrétienne. C'est Dieu qui est « le lien éternel » de la concorde entre les peuples. Dieu aime ces hommes qu'il a « formés, » c'est-à-dire creés et ornés pour la vie. Mentor enseigne la fraternité du genre humain; tous les peuples sont frères et doivent s'aimer. La charité évangelique a proclamé ce principe. Les anciens n'auraient pas, dans un poëme, suppose que tous les hommes sont une famille « dispersée » sur la face de la terre

3. Toutes ces idées sont très-avancées on y voit la guerre regardée comme une « honte » pour le genre humain, et l'espérance, ou du moins le vœu de sa suppression définitive.

4. « Humanité. » Cette expression signifie ici le sentiment du devoir, le respect de l'homme et de ce qui est dû à sa condition

5. Cette véhémente sortie contre la guerre, et contre l'ambition, n'est pas exempte de diffusion, mais la pensée est noble e l'expression eloquente.

6. Ce n'est pas aux Salentins que Mentor adresse ces belles paroles, c'est au duc de Bourgogne, pour l'engager à ne pas imiter la politique de son aïeul.

» térêts communs [1]. Tandis que vous serez unis, vous aurez » au dedans de ce beau pays la paix, la gloire et l'abondance : au » dehors vous serez toujours invincibles. Il n'y a que la Dis» corde [2], sortie de l'enfer pour tourmenter les hommes in» sensés, qui puisse troubler la félicité [3] que les dieux vous » préparent. »

Nestor lui répondit : « Vous voyez, par la facilité avec la» quelle nous faisons la paix, combien nous sommes éloignés » de vouloir faire la guerre par une vaine gloire, ou par » l'injuste avidité de nous agrandir au préjudice [4] de nos » voisins. Mais que peut-on faire quand on se trouve auprès » d'un prince violent qui ne connaît d'autre loi que son inté» rêt, et qui ne perd aucune occasion d'envahir [5] les terres » des autres États? Ne croyez pas que je parle d'Idoménée ; non, » je n'ai plus de lui cette pensée : c'est Adraste, roi des Dau» niens [6], de qui nous avons tout à craindre. Il méprise les » dieux, et croit que tous les hommes qui sont sur la terre ne » sont nés que pour servir à sa gloire [7] par leur servitude. Il ne » veut point de sujets dont il soit le roi et le père ; il veut des » esclaves et des adorateurs ; il se fait rendre les honneurs » divins [8]. Jusqu'ici l'aveugle Fortune a favorisé ses plus injus» tes entreprises. Nous nous étions hâtés de venir attaquer » Salente, pour nous défaire du plus faible de nos ennemis, » qui ne commençait qu'à s'établir sur cette côte, afin de tour» ner ensuite nos armes contre cet autre ennemi plus puis» sant. Il a déjà pris plusieurs villes de nos alliés. Ceux de » Crotone ont perdu contre lui deux batailles. Il se sert de » toutes sortes de moyens pour contenter son ambition : la » force et l'artifice, tout lui est égal, pourvu qu'il accable ses » ennemis. Il a amassé de grands trésors ; ses troupes sont dis» ciplinées et aguerries ; ses capitaines sont expérimentés ; il » est bien servi ; il veille lui-même sans cesse sur tous ceux qui » agissent par ses ordres. Il punit sévèrement les moindres » fautes, et récompense avec libéralité les services qu'on lui

1. C'est une fédération italienne que la sagesse de Mentor propose d'établir.

2. Divinité allégorique, fille de la Nuit, et sœur de Némésis, des Parques et de la Mort. Jupiter l'avait, disait-on, chassée de l'Olympe.

3. La « félicité » est le bonheur permanent; elle diffère du plaisir, qui passe, et de la joie, qui en est le résultat.

4. « Préjudice » est le même, étymologiquement, que *préjugé* ; c'est par extension qu'il signifie dommage, détriment.

5. « Envahir, » *invadere*, marcher contre ; le *d* a disparu et a été remplacé par l'*h*.

6. Autre peuple de l'ancienne Apulie, sur les côtes de l'Adriatique.

7. « Servir à sa gloire, » expression énergique, un tour latin : *Servire voluptati, valetudini, gloriæ.*

8. Ces deux mots, ainsi réunis, constituent les deux derniers termes de la tyrannie, qui arrive à ne voir dans les hommes que des esclaves et des êtres prosternés qui adorent le maître.

» rend. Sa valeur soutient et anime celle de toutes ses troupes.
» Ce serait un roi accompli, si la justice et la bonne foi ré-
» glaient sa conduite ; mais il ne craint ni les dieux, ni le re-
» proche de sa conscience [1]. Il compte même pour rien la ré-
» putation ; il la regarde comme un vain fantôme qui ne doit
» arrêter que les esprits faibles. Il ne compte pour un bien
» solide et réel, que l'avantage de posséder de grandes riches-
» ses, d'être craint, et de fouler à ses pieds tout le genre hu-
» main [2]. Bientôt son armée paraîtra sur nos terres ; et si l'u-
» nion de tant de peuples ne nous met en état de lui résister,
» toute espérance de liberté nous sera ôtée. C'est l'intérêt d'I-
» doménée, aussi bien que le nôtre, de s'opposer à ce voisin,
» qui ne peut souffrir rien de libre dans son voisinage. Si nous
» étions vaincus, Salente serait menacée du même malheur.
» Hâtons-nous donc tous ensemble de le prévenir. »

Pendant que Nestor parlait ainsi, on s'avançait vers la ville, car Idoménée avait prié tous les rois et tous les principaux chefs d'y entrer pour y passer la nuit.

Observations générales sur le neuvième livre. — Le principal objet de ce livre était de montrer le mal qui résulte des guerres injustes. C'est en quelque sorte un traité du droit des gens. On y voit clairement déterminées, par la sage parole de Mentor, toutes les circonstances qui font reconnaître qu'une guerre est injuste, et le jeune duc de Bourgogne, en lisant ce livre neuvième du *Télémaque*, s'instruisait de ses devoirs de roi. Les Manduriens, peuple sauvage, dont les mœurs vertueuses sont décrites ici avec une complaisance voisine de l'exagération, se montrent observateurs scrupuleux de la justice et du droit ; la docilité d'Idoménée aux conseils de Mentor est digne d'éloges, et il est beau de voir comment les peuples se rendent aux conseils de la Sagesse. Les confédérés, malgré l'irritation qu'ils éprouvent contre Idoménée, obéissent à Mentor ; une paix honorable aux deux partis, une alliance est conclue. Voilà pour la politique de ce chant : elle se résume dan cette phrase : « *Le rempart le plus sûr d'un État, c'est la justice*, c'est-à-dire le « respect du droit ; » les armes, au contraire, provoquent les armes, *arma armis irritantur.* »

A mesure qu'on avance dans la lecture du *Télémaque*, on reconnaît que ce poëme dut être accueilli avec quelque déplaisir par un roi qui avait trouvé moins de vraie gloire que de désastres dans ses guerres.

1. « Conscience, » *conscientia* (*scire*, *cum*), science intérieure, connaissance de soi ; *nil conscire sibi*, dit Horace.

2. Ce portrait du tyran intrépide et habile est tracé de main de maître ; il intéresse déjà le lecteur à la guerre qui aura lieu, et dans laquelle Adraste sera un redoutable adversaire de Télémaque.

LIVRE DIXIÈME.

Sommaire. — I. Les alliés, par la parole de Mentor, demandent à Idoménée d'entrer dans leur ligue contre les Dauniens; Idoménée y consent, mais, suivant les conseils plus sages de Mentor, il se contente d'envoyer à l'armée confédérée Télémaque et cent jeunes Crétois. — II. Regrets de Télémaque en se séparant de Mentor; jugement inconsidéré qu'il porte; paroles que Mentor lui adresse à ce sujet. — III. Après le départ du fils d'Ulysse, Mentor examine en détail la ville et le royaume de Salente, l'état du commerce et autres parties de l'administration; il engage Idoménée à partager le peuple en classes, et à distinguer les rangs par la diversité des costumes; il fait porter des règlements utiles contre le luxe. — IV. Il veut qu'on encourage les arts utiles, le commerce, l'agriculture surtout qu'il fait remettre en honneur. — V. Résultats heureux de ces réformes.

I. Cependant toute l'armée des alliés dressait ses tentes [1], et la campagne était déjà couverte de riches pavillons [2] de toutes sortes de couleurs, où les Hespériens fatigués attendaient le sommeil. Quand les rois, avec leur suite, furent entrés dans la ville, ils parurent étonnés qu'en si peu de temps on eût pu faire tant de bâtiments [3] magnifiques, et que l'embarras d'une si grande guerre n'eût point empêché cette ville naissante de croître et de s'embellir tout à coup.

On admira la sagesse et la vigilance d'Idoménée, qui avait fondé un si beau royaume [4]; et chacun concluait que, la paix étant faite avec lui, les alliés seraient bien plus puissants s'il entrait dans leur ligue contre les Dauniens. On proposa à Idoménée d'y entrer; il ne put rejeter une si juste proposition, et il promit des troupes. Mais comme Mentor n'ignorait rien de tout ce qui est nécessaire pour rendre un État florissant [5], il comprit que les forces d'Idoménée ne pouvaient pas être aussi grandes qu'elles le paraissaient : il le prit en particulier, et lui parla ainsi :

1. « Tente, » habitation en toile, dans un camp, ou pour des voyageurs en rase campagne, ou dans le désert; ainsi appelée parce qu'elle est *tendue*.

2. « Pavillon, » tente ronde ou carrée, qui se termine en pointe par en haut.

3. « Faire des bâtiments; » encore un exemple de l'emploi peu élégant du verbe *faire;* il est mieux de préférer l'emploi de termes moins généraux et qui spécialisent l'objet; ainsi, au lieu de « faire » des bâtiments, on les élève, on les construit.

4. On s'étonne de voir les alliés admirer ainsi « la sagesse et la vigilance » d'un roi si peu vigilant et si peu sage.

5. « Florissant. » L'idée de fleurir a toujours été prise pour une similitude s'appliquant à ce qui est fort, vigoureux, fait pour croître et se développer; elle caractérise bien une société en progrès.

« Vous voyez que nos soins ne vous ont pas été inutiles. Salente est garantie des malheurs qui la menaçaient. Il ne » tient plus qu'à vous d'en élever jusqu'au ciel la gloire, et » d'égaler la sagesse de Minos, votre aïeul, dans le gouvernement de vos peuples. Je continue à vous parler librement, » supposant que vous le voulez, et que vous détestez toute flatterie [1]. Pendant que ces rois ont loué votre magnificence, je » pensais en moi-même à la témérité de votre conduite. » A ce mot de témérité, Idoménée changea de visage, ses yeux se troublèrent, il rougit, et peu s'en fallut qu'il n'interrompît Mentor pour lui témoigner son ressentiment. Mentor lui dit d'un ton modeste et respectueux, mais libre et hardi [2] : « Ce » mot de témérité vous choque, je le vois bien : tout autre que » moi aurait eu tort de s'en servir : car il faut respecter les » rois, et ménager leur délicatesse, même en les reprenant. » La vérité par elle-même les blesse assez, sans y ajouter des » termes forts, mais j'ai cru que vous pourriez souffrir que » je vous parlasse sans adoucissement pour vous découvrir » votre faute [3]. Mon dessein a été de vous accoutumer à entendre nommer les choses par leur nom, et à comprendre que » quand les autres vous donneront des conseils sur votre conduite, ils n'oseront jamais vous dire tout ce qu'ils penseront. » Il faudra, si vous voulez n'y être point trompé, que vous » compreniez toujours plus qu'ils ne vous diront sur les choses qui vous seront désavantageuses. Pour moi, je veux bien » adoucir mes paroles selon votre besoin ; mais il vous est utile » qu'un homme sans intérêt et sans conséquence [4] vous parle » en secret un langage dur. Nul autre n'osera jamais vous le » parler : vous ne verrez la vérité qu'à demi, et sous de belles » enveloppes. »

A ces mots, Idoménée, déjà revenu de sa première promptitude, parut honteux de sa délicatesse. « Vous voyez, dit-il à » Mentor, ce que fait l'habitude d'être flatté. Je vous dois le » salut de mon nouveau royaume, il n'y a aucune vérité que je » ne me croie heureux d'entendre de votre bouche ; mais ayez

1. Cela semble une ironie. Idoménée vit depuis plus de vingt ans sous le régime de la flatterie, comme on le verra plus loin par la chute de ses deux ministres.

2. Voici des alliances, ou plutôt des antithèses de mots et d'idées qui sont pleines de sens. Pour être moralement utile à un roi, il faut être à la fois « respectueux et hardi. »

3. C'est une divinité qui parle, son langage s'élève, elle s'exprime avec autorité ; Idoménée, bien que son orgueil en souffre, se soumet et cède à l'ascendant que Mentor exerce sur lui.

4. Sans importance, dont les actions ou les pensées ne sauraient avoir de « conséquence, » de suite. C'est une faute choquante que d'employer l'adjectif « conséquent » dans le sens d'important. — Au fond tout ce passage n'est qu'une leçon du précepteur à l'usage de son royal disciple.

» pitié d'un roi que la flatterie avait empoisonné, et qui n'a » pu, même dans ses malheurs, trouver des hommes assez gé- » néreux pour lui dire la vérité. Non, je n'ai jamais trouvé » personne qui m'ait assez aimé pour vouloir me déplaire en » me disant la vérité tout entière [1]. »

En disant ces paroles, les larmes lui vinrent aux yeux, et il embrassait tendrement Mentor. Alors ce sage vieillard lui dit : « C'est avec douleur que je me vois contraint de vous dire des » choses dures ; mais puis-je vous trahir en vous cachant la » vérité ? Mettez-vous en ma place. Si vous avez été trompé » jusqu'ici, c'est que vous avez bien voulu l'être ; c'est que » vous avez craint des conseillers trop sincères. Avez-vous cher- » ché les gens les plus désintéressés, et les plus propres à vous » contredire ? Avez-vous pris soin de faire parler les hommes » les moins empressés à vous plaire, les plus désintéressés » dans leur conduite, les plus capables de condamner vos pas- » sions et vos sentiments injustes ? Quand vous avez trouvé » des flatteurs, les avez-vous écartés ? vous en êtes-vous défié ? » Non, non, vous n'avez point fait ce que font ceux qui aiment » la vérité, et qui méritent de la connaître. Voyons si vous » aurez maintenant le courage de vous laisser humilier par la » vérité qui vous condamne [2].

» Je disais donc que ce qui vous attire tant de louanges ne » mérite que d'être blâmé [3]. Pendant que vous aviez au dehors » tant d'ennemis qui menaçaient votre royaume encore mal » établi, vous ne songiez, au dedans de votre nouvelle ville, qu'à » y faire des ouvrages magnifiques. C'est ce qui vous a coûté » tant de mauvaises nuits, comme vous me l'avez avoué vous- » même. Vous avez épuisé vos richesses ; vous n'avez songé ni » à augmenter votre peuple, ni à cultiver les terres fertiles de » cette côte. Ne fallait-il pas regarder ces deux choses comme » les deux fondements essentiels de votre puissance : avoir » beaucoup de bons hommes [4], et des terres bien cultivées pour » les nourrir [5] ? Il fallait une longue paix dans ces commence-

1. Fénelon a voulu peindre dans Idoménée une nature faible, irritable, sans génie, mais sachant, non sans quelque effort, accepter les conseils d'autrui. Mentor le forcera d'avouer, de reconnaître son impuissance.

2. Il ne faut pas oublier, pour excuser ces longueurs, que le *Télémaque* est en grande partie un traité de morale politique à l'usage d'un prince appelé à régner.

3. Qui verrait dans « blâmer (blasmer) » le même mot, étymologiquement et par contraction, que *blasphémer?* C'est un exemple de la manière dont les mots se modifient dans leur passage à travers les âges tout en gardant quelque chose de leur sens primitif.

4. Dans le sens du latin *boni*, braves, utiles, bons dans la guerre et dans la paix.

5. Tout est là. Ce sont deux conditions essentielles en matière d'économie politique pour assurer la force d'un Etat.

» ments, pour favoriser la multiplication de votre peuple. Vous » ne deviez songer qu'à l'agriculture et à l'établissement des » plus sages lois. Une vaine ambition vous a poussé jusques » au bord du précipice. A force de vouloir paraître grand, vous » avez pensé ruiner votre véritable grandeur [1]. Hâtez-vous de » réparer ces fautes: suspendez tous vos grands ouvrages; re- » noncez à ce faste qui ruinerait votre nouvelle ville; laissez » en paix respirer vos peuples; appliquez-vous à les mettre » dans l'abondance, pour faciliter les mariages. Sachez que » vous n'êtes roi qu'autant que vous avez des peuples à gou- » verner, et que votre puissance doit se mesurer, non par » l'étendue des terres que vous occuperez, mais par le nombre » des hommes qui habiteront ces terres, et qui seront attachés » à vous obéir. Possédez une bonne terre, quoique médiocre » en étendue; couvrez-la de peuples [2] innombrables, laborieux » et disciplinés [3]; faites que ces peuples vous aiment: vous êtes » plus puissant, plus heureux, plus rempli de gloire, que tous » les conquérants qui ravagent tant de royaumes. »

— « Que ferai-je donc à l'égard de ces rois? répondit Idoménée; » leur avouerai-je ma faiblesse? Il est vrai que j'ai négligé l'a- » griculture, et même le commerce, qui m'est si facile sur » cette côte: je n'ai songé qu'à faire une ville magnifique. » Faudra-t-il donc, mon cher Mentor, me déshonorer dans » l'assemblée de tant de rois, et découvrir mon imprudence [4]? » S'il le faut, je le veux; je le ferai sans hésiter, quoi qu'il » m'en coûte; car vous m'avez appris qu'un vrai roi, qui est » fait pour ses peuples et qui se doit tout entier à eux, doit » préférer le salut de son royaume à sa propre réputa- » tion [5]. »

— « Ce sentiment est digne du père des peuples, reprit Mentor; » c'est à cette bonté, et non à la vaine magnificence de votre » ville, que je reconnais en vous le cœur d'un vrai roi [6]. Mais » il faut ménager votre honneur, pour l'intérêt même de votre

1. Pour embellir Salente, le roi n'avait rien épargné, mais il avait négligé l'agriculture et l'établissement de lois sages : aussi Mentor lui reproche d'avoir eu le goût du faste plus que celui d'une véritable grandeur. Toutes ces critiques devaient évidemment déplaire au roi Louis XIV.

2. « Couvrez-la de peuples ; » expression forte ; la terre doit être couverte de peuples comme de moissons.

3. « Discipliné, » qui se soumet à la règle, comme à l'école, et consent à apprendre, *discere*.

4. La réclamation d'Idoménée est juste ; déjà Mentor y a eu égard en parlant aux alliés.

5. « Réputation, » ce que l'on pense d'une personne, en arrière d'elle (*reputare*) ; s'applique au bien et au mal, et dit moins que *célébrité*.

6. Mentor ne veut pas décourager celui à qui il adresse ces remontrances, d'ailleurs assez dures ; il reconnaît qu'Idoménée possède ce qu'il y a de plus beau, la vertu avec laquelle on peut tout réparer, « le cœur d'un vrai roi. »

» royaume. Laissez-moi faire ; je vais faire entendre à ces rois » que vous vous êtes engagé à rétablir Ulysse, s'il est encore » vivant, ou du moins son fils, dans la puissance royale, à » Ithaque, et que vous voulez en chasser par force tous les » amants de Pénélope. Ils n'auront pas de peine à comprendre » que cette guerre demande des troupes nombreuses. Ainsi, » ils consentiront que vous ne leur donniez d'abord qu'un fai- » ble secours contre les Dauniens. »

A ces mots, Idoménée parut comme un homme qu'on soulage d'un fardeau accablant. « Vous sauvez, cher ami, dit-il à Men- » tor, mon honneur, et la réputation de cette ville naissante, » dont vous cacherez l'épuisement à tous mes voisins. Mais » quelle apparence[1] de dire que je veux envoyer des troupes à » Ithaque pour y rétablir Ulysse, ou du moins Télémaque son » fils, pendant que Télémaque lui-même est engagé à aller à » la guerre contre les Dauniens[2]. »

— » Ne soyez point en peine, répliqua Mentor; je ne dirai rien » que de vrai. Les vaisseaux que vous enverrez pour l'établis- » sement de votre commerce iront sur la côte d'Épire[3]; ils fe- » ront à la fois deux choses : l'une, de rappeler sur votre côte » les marchands étrangers, que les trop grands impôts éloi- » gnaient de Salente ; l'autre, de chercher des nouvelles d'U- » lysse[4]. S'il est encore vivant, il faut qu'il ne soit pas loin de » ces mers qui divisent la Grèce d'avec l'Italie[5]; et on assure » qu'on l'a vu chez les Phéaciens[6]. Quand même il n'y aurait » plus aucune espérance de le revoir, vos vaisseaux rendront » un signalé service[7] à son fils : ils répandront dans Ithaque et » dans tous les pays voisins la terreur du nom du jeune Télé- » maque, qu'on croyait mort comme son père. Les amants de » Pénélope seront étonnés d'apprendre qu'il est prêt à revenir » avec le secours d'un puissant allié. Les Ithaciens n'oseront » secouer le joug. Pénélope sera consolée, et refusera toujours » de choisir un nouvel époux. Ainsi vous servirez Télémaque, » pendant qu'il sera en votre place avec les alliés de cette côte » d'Italie contre les Dauniens[8]. »

1. Quel moyen d'être cru quand je dirai...

2. On peut douter, en effet, qu'une expédition du roi de Salente, pour rétablir Ulysse ou Télémaque dans leur île, fût d'une bonne politique, et meilleure que d'affermir en Italie, par des alliances, un État naissant.

3. « Épire, » de ἤπειρος, *continent*. L'Épire est située au nord de la Grèce.

4. Il semble difficile de faire comprendre aux Salentins la nécessité d'une expédition à la recherche d'Ulysse.

5. La mer Adriatique et la mer Ionienne.

6. On a parlé plus haut des Phéaciens (habitants de Corcyre), ainsi nommés de Phéax, père d'Alcinoüs, qui donna l'hospitalité à Ulysse.

7. « Service signalé, » c'est-à-dire rendu aux yeux de tous.

8. Il y avait autre chose de plus pressé

A ces mots, Idoménée s'écria : « Heureux le roi qui est sou-
» tenu par de sages conseils! Un ami sage et fidèle vaut mieux
» à un roi que des armées victorieuses. Mais doublement heu-
» reux le roi qui sent son bonheur, et qui en sait profiter par
» le bon usage des sages conseils ! car souvent il arrive qu'on
» éloigne de sa confiance les hommes sages et vertueux dont
» on craint la vertu, pour prêter l'oreille à des flatteurs dont
» on ne craint point la trahison[1]. Je suis moi-même tombé dans
» cette faute, et je vous raconterai tous les malheurs qui me
» sont venus par un faux ami, qui flattait mes passions dans
» l'espérance que je flatterais à mon tour les siennes[2]. »

Mentor fit aisément entendre aux rois alliés qu'Idoménée devait se charger des affaires de Télémaque, pendant que celui-ci irait avec eux. Ils se contentèrent d'avoir dans leur armée le jeune fils d'Ulysse avec cent jeunes Crétois qu'Idoménée lui donna pour l'accompagner ; c'était la fleur de la jeune noblesse que ce roi avait emmenée de Crète. Mentor lui avait conseillé de les envoyer dans cette guerre: « Il faut, disait-il, avoir
» soin, pendant la paix, de multiplier le peuple ; mais, de peur
» que toute la nation ne s'amollisse, et ne tombe dans l'igno-
» rance de la guerre, il faut envoyer dans les guerres étrangè-
» res la jeune noblesse[3]. Ceux-là suffisent pour entretenir
» toute la nation dans une émulation de gloire[4], dans l'amour
» des armes, dans le mépris des fatigues et de la mort même.
» enfin dans l'expérience de l'art militaire. »

II. Les rois alliés partirent de Salente contents d'Idoménée, et charmés de la sagesse de Mentor : ils étaient pleins de joie de ce qu'ils emmenaient avec eux Télémaque. Celui-ci ne put modérer sa douleur quand il fallut se séparer de son ami. Pendant que les rois alliés faisaient leurs adieux, et juraient à Idoménée qu'ils garderaient avec lui une éternelle alliance, Mentor tenait Télémaque serré entre ses bras, et se sentait arrosé de ses larmes[5]. « Je suis insensible, disait Télémaque, à

que « de servir Télémaque » par une guerre d'aventure et qui pouvait offrir beaucoup de perils. Fénelon veut que le roi se donne tout entier au bien de ses peuples ; pour cela il ne doit former que des entreprises d'une saine politique.

1. « La vertu, la trahison, » antithèse d'un style ferme.

2. Les paroles de Minerve produisent leur effet sur Idoménée, il reconnaît toutes ses erreurs, il en fera l'aveu complet.

3. Terme bien moderne pour un sujet antique. — Sous Louis XIV, « la jeune noblesse » était seule appelée à fournir des officiers pour la guerre.

4. « Emulation, » *rivalité*, avec une nuance marquée ; l'émulation admire les actions louables et s'efforce de les imiter.

5. « Arrosé de ses larmes. » Les héros anciens pleurent aisément, témoin Achille dans l'*Iliade*. L'expression employée ici par Fénelon est un exemple de la figure appelée *hyperbole*, figure dont il faut user sobrement parce qu'elle fait tourner

» la joie d'aller acquérir de la gloire, et je ne suis touché que » de la douleur de notre séparation. Il me semble que je vois » encore ce temps infortuné [1], où les Égyptiens m'arrachè- » rent d'entre vos bras, et m'éloignèrent de vous sans me lais- » ser aucune espérance de vous revoir. »

Mentor répondait à ces paroles avec douceur, pour le consoler. « Voici, lui disait-il, une séparation bien différente : » elle est volontaire, elle sera courte ; vous allez chercher la » victoire. Il faut, mon fils, que vous m'aimiez d'un amour » moins tendre, et plus courageux [2] : accoutumez-vous à mon » absence ; vous ne m'aurez pas toujours : il faut que ce soit la » sagesse et la vertu, plutôt que la présence de Mentor, qui » vous inspirent ce que vous devez faire. »

En disant ces mots, la déesse, cachée sous la figure de Mentor, couvrait Télémaque de son égide ; elle répandait au dedans de lui l'esprit de sagesse et de prévoyance, la valeur intrépide et la douce modération, qui se trouvent si rarement ensemble. « Allez, disait Mentor, au milieu des plus grands » périls, toutes les fois qu'il sera utile que vous y alliez. Un » prince se déshonore encore plus en évitant les dangers dans » les combats, qu'en n'allant jamais à la guerre. Il ne faut » point que le courage de celui qui commande aux autres » puisse être douteux. S'il est nécessaire à un peuple de con- » server son chef ou son roi, il lui est encore plus nécessaire » de ne le voir point dans une réputation douteuse sur la va- » leur [3]. Souvenez-vous que celui qui commande doit être le » modèle de tous les autres : son exemple doit animer toute » l'armée. Ne craignez donc aucun danger, ô Télémaque, et » périssez dans les combats plutôt que de faire douter de votre » courage [4]. Les flatteurs qui auront le plus d'empressement » pour vous empêcher de vous exposer au péril dans les occa- » sions nécessaires, seront les premiers à dire en secret que » vous manquez de cœur, s'ils vous trouvent facile à arrêter » dans ces occasions.

» Mais aussi n'allez pas chercher les périls sans utilité [5]. La

le style à l'exagération, à l'emphase, et qui n'est acceptable, comme ici, que si le lecteur réduit naturellement le sens du mot aux justes limites de l'idée.

1. « Infortuné » ne s'applique guère qu'aux personnes; « malheureux » a plus d'extension.

2. La démonstration de Télemaque donne à Mentor l'occasion de rappeler son élève à la fermeté, à la dignité, même dans l'effusion des sentiments tendres et légitimes. Minerve va lui faire comprendre qu'il ne faut pas être dévoué aux siens *par sentiment*, mais par vertu et avec courage.

3. Tous doivent être courageux, le chef surtout ; on ne doit jamais le soupçonner de crainte ; sa confiance fait en grande partie celle de son armée.

4. Ce sont de nobles conseils donnés au jeune prince, dont Télémaque, dans la pensée de Fénelon, est une personnification.

5. Le conseil est double, et il y a deux

» valeur ne peut être une vertu, qu'autant qu'elle est réglée » par la prudence : autrement, c'est un mépris insensé de la » vie, et une ardeur brutale. La valeur emportée n'a rien de » sûr [1] : celui qui ne se possède point dans les dangers est plu- » tôt fougueux [2] que brave ; il a besoin d'être hors de lui pour » se mettre au-dessus de la crainte, parce qu'il ne peut la sur- » monter par la situation naturelle de son cœur [3]. En cet » état, s'il ne fuit pas, du moins il se trouble ; il perd la li- » berté de son esprit, qui lui serait nécessaire pour donner » de bons ordres, pour profiter des occasions, pour renverser » les ennemis, et pour servir sa patrie. S'il a toute l'ardeur » d'un soldat, il n'a point le discernement d'un capitaine. En- » core même n'a-t-il pas le vrai courage d'un simple soldat ; » car le soldat doit conserver dans le combat la présence d'es- » prit [4] et la modération nécessaires pour obéir [5]. Celui qui » s'expose témérairement trouble l'ordre et la discipline des » troupes, donne un exemple de témérité, et expose souvent » l'armée entière à de grands malheurs [6]. Ceux qui préfèrent » leur vaine ambition [7] à la sûreté de la cause commune, mé- » ritent des châtiments, et non des récompenses.

» Gardez-vous donc bien, mon cher fils, de chercher la » gloire avec impatience. Le vrai moyen de la trouver est d'at- » tendre tranquillement l'occasion favorable. La vertu se fait » d'autant plus révérer [8], qu'elle se montre plus simple, plus » modeste, plus ennemie de tout faste. C'est à mesure que la » nécessité de s'exposer au péril augmente, qu'il faut aussi de » nouvelles ressources de prévoyance et de courage qui ail- » lent toujours croissant [9]. Au reste, souvenez-vous qu'il ne

parties dans ce discours : d'un côté, il faut montrer une valeur à toute épreuve; de l'autre, cette valeur ne doit pas être inutile et perdue, mais réglée par la prudence et la nécessité.

1. Vis consilii expers mole ruit sua.
(Hor., *Od.*, l. III, iv, v. 65.)

« La force dépourvue de prudence se » précipite par son propre poids. »

2. « Fougueux, » qui a du feu ; *focus*.

3. « La situation naturelle du cœur; » belle et juste expression. Celui dont la valeur est emportée, n'étant pas maître de lui, n'a pas le cœur dans sa vraie situation.

4. « Présence d'esprit, » locution française excellente; l'esprit est mobile, il réside ou il voyage, il est présent ou absent. Il faut veiller avec une grande attention à tenir son esprit présent, à le préserver de la divagation, de l'absence.

5. Tout ce que dit ici Fénelon se rapporte à la valeur emportée, et non pas au vrai courage, qu'il a caractérisé plus haut.

6. Il y a dans l'histoire, et particulièrement dans l'histoire romaine, plus d'un exemple d'actions d'éclat accomplies malgré la discipline, et punies plutôt que récompensées.

7. « Ambition, » a ici le sens de désir; l'emportement du courage vient d'une ambition, d'un désir de gloire inconsidérés.

8. « Révérer, » *revereri ;* idée du respect mêlé de crainte, *vereri*, avec l'idée accessoire de se reculer avec respect, marquée par le préfixe *re*.

9. Fénelon insiste sur la nécessité pour un chef d'armée de modérer sa valeur ou

» faut s'attirer l'envie de personne [1]. De votre côté, ne soyez » point jaloux du succès des autres. Louez-les pour tout ce qui » mérite quelque louange ; mais louez avec discernement : » disant le bien avec plaisir, cachez le mal, et n'y pensez qu'a- » vec douleur. Ne décidez point devant ces anciens capitaines » qui ont toute l'expérience que vous ne pouvez avoir : écou- » tez-les avec déférence ; consultez-les ; priez les plus habi- » les de vous instruire ; et n'ayez point de honte d'attribuer » à leurs instructions tout ce que vous ferez de meilleur. » Enfin, n'écoutez jamais les discours par lesquels on voudra » exciter votre défiance ou votre jalousie contre ces autres » chefs. Parlez-leur avec confiance et ingénuité. Si vous » croyez qu'ils aient manqué à votre égard, ouvrez-leur vo- » tre cœur, expliquez-leur toutes vos raisons. S'ils sont ca- » pables de sentir la noblesse de cette conduite, vous les char- » merez, et vous tirerez d'eux tout ce que vous aurez sujet » d'en attendre. Si au contraire ils ne sont pas assez rai- » sonnables pour rentrer dans vos sentiments, vous serez ins- » truit par vous-même de ce qu'il y aura en eux d'injuste à » souffrir ; vous prendrez vos mesures pour ne vous plus com- » mettre jusqu'à ce que la guerre finisse, et vous n'aurez rien » à vous reprocher. Mais surtout ne dites jamais à certains » flatteurs, qui sèment la division, les sujets de peine que » vous croirez avoir contre les chefs de l'armée où vous serez [2].

» Je demeurerai ici, continua Mentor, pour secourir Ido- » ménée dans le besoin où il est de travailler au bonheur de » ses peuples, et pour achever de lui faire réparer les fautes » que les mauvais conseils et les flatteurs lui ont fait com- » mettre dans l'établissement de son nouveau royaume. »

Alors Télémaque ne put s'empêcher de témoigner à Mentor quelque surprise, et même quelque mépris, pour la conduite d'Idoménée. Mais Mentor l'en reprit d'un ton sévère. « Êtes-vous étonné, lui dit-il, de ce que les hommes les plus estimables sont encore hommes, et montrent encore quelques restes des faiblesses de l'humanité parmi les piéges innombrables et les embarras inséparables de la royauté [3]? Idomé-

du moins d'éviter l'intrépidité bouillante et sans règle. En France, il faut gouverner la valeur plus que l'exciter.

1. Ici Mentor change de sujet ; après des leçons sur la valeur et son juste emploi, il va donner des conseils de prudence, et apprendre à un jeune chef comment il doit se comporter avec les « anciens capitaines » ayant pour eux les leçons de l'expérience.

2. C'est en effet un ensemble assez complet des devoirs d'un chef à l'égard des capitaines placés sous ses ordres.

3. Mentor a relevé fortement les défauts d'Idoménée, en parlant à ce roi lui-même et dans le but de le corriger ; mais il donne aux conseillers des rois un haut enseignement, ils doivent cacher aux hommes les défauts qu'ils combattent dans le prince ; ils doivent le

née, il est vrai, a été nourri dans des idées de faste et de hauteur ; mais quel philosophe pourrait se défendre de la flatterie, s'il avait été en sa place ? il est vrai qu'il s'est laissé trop prévenir par ceux qui ont eu sa confiance ; mais les plus sages rois sont souvent trompés, quelques précautions qu'ils prennent pour ne l'être pas[1]. Un roi ne peut se passer de ministres[2] qui le soulagent et en qui il se confie, puisqu'il ne peut tout faire. D'ailleurs, un roi connaît beaucoup moins que les particuliers les hommes qui l'environnent : on est toujours masqué auprès de lui [3]; on épuise toutes sortes d'artifices pour le tromper. Hélas ! cher Télémaque, vous ne l'éprouverez que trop! On ne trouve point dans les hommes ni les vertus ni les talents qu'on y cherche. On a beau les étudier et les approfondir, on s'y mécompte tous les jours. On ne vient même jamais à bout de faire, des meilleurs hommes, ce qu'on aurait besoin d'en faire pour le bien public. Ils ont leurs entêtements, leurs incompatibilités, leurs jalousies. On ne les persuade ni on ne les corrige guère.

» Plus on a de peuples à gouverner, plus il faut de ministres, pour faire par eux ce qu'on ne peut faire soi-même ; et plus on a besoin d'hommes à qui on confie l'autorité, plus on est exposé à se tromper dans de tels choix. Tel critique aujourd'hui impitoyablement les rois, qui gouvernerait demain beaucoup moins bien qu'eux, et qui ferait les mêmes fautes [4], avec d'autres infiniment plus grandes, si on lui confiait la même puissance. La condition privée, quand on y joint un peu d'esprit pour bien parler, couvre tous les défauts naturels, relève des talents éblouissants, et fait paraître un homme digne de toutes les places dont il est éloigné. Mais c'est l'autorité qui met tous les talents à une rude épreuve, et qui découvre de grands défauts [5].

soutenir, et plaider en sa faveur auprès de ceux qui sont trop prompts à ne voir que le mal.

1. Voltaire, dans sa tragédie de *Brutus*, a de beaux vers sur cette idée :

> Et quand il serait vrai que l'absolu pouvoir
> Eût emporté Tarquin par delà son devoir,
> Qu'il en eût trop suivi l'amorce enchanteresse,
> Quel peuple est sans erreur et quel roi sans faiblesse ?

Voir aussi, dans l'*Athalie* de Racine, les conseils de Joad au jeune Joas (act. IV, sc. III) :

> De l'absolu pouvoir vous ignorez l'ivresse,
> Et des lâches flatteurs la voix enchanteresse.

2. Le sens littéral de « ministre » est celui d'inférieur (*minus*) ; le sens réel est celui d'intermédiaire, pour l'exercice de la souveraineté, entre le monarque et les sujets.

3. Ceux qui s'offrent à lui ont « le masque » de la sincérité ; leur vraie figure est celle du trompeur.

4. « Fautes » dit moins que crimes, attentats ; c'est, à proprement parler, le manquement à quelque loi ; de *fallere*.

5. C'est ce qui peut être allégué à tant de gens critiquant le pouvoir, et fort embarrassés si on leur demande ce qu'il y a à faire.

» La grandeur est comme certains verres qui grossissent tous les objets [1]. Tous les défauts paraissent croître dans ces hautes places, où les moindres choses ont de grandes conséquences, et où les plus légères fautes ont de violents contre-coups [2]. Le monde entier est occupé à observer un seul homme à toute heure, et à le juger en toute rigueur. Ceux qui le jugent n'ont aucune expérience de l'état où il est. Ils n'en sentent point les difficultés, et ils ne veulent plus qu'il soit homme, tant ils exigent de perfection de lui. Un roi, quelque bon et sage qu'il soit, est encore homme. Son esprit a des bornes, et sa vertu en a aussi. Il a de l'humeur, des passions, des habitudes, dont il n'est pas tout à fait le maître. Il est obsédé [3] par des gens intéressés et artificieux; il ne trouve point les secours qu'il cherche. Il tombe chaque jour dans quelque mécompte, tantôt par ses passions et tantôt par celles de ses ministres. A peine a-t-il réparé une faute, qu'il retombe dans une autre [4]. Telle est la condition des rois les plus éclairés et les plus vertueux.

» Les plus longs et les meilleurs règnes sont trop courts et trop imparfaits, pour réparer à la fin ce qu'on a gâté [5], sans le vouloir, dans les commencements. La royauté porte avec elle toutes ces misères : l'impuissance humaine succombe sous un fardeau si accablant. Il faut plaindre les rois et les excuser. Ne sont-ils pas à plaindre d'avoir à gouverner tant d'hommes, dont les besoins sont infinis, et qui donnent tant de peines à ceux qui veulent les bien gouverner? Pour parler franchement, les hommes sont fort à plaindre d'avoir à être gouvernés par un roi qui n'est qu'homme semblable à eux; car il faudrait des dieux pour redresser les hommes. Mais les rois ne sont pas moins à plaindre, n'étant qu'hommes, c'est-à-dire faibles et imparfaits, d'avoir à gouverner cette multitude innombrable d'hommes corrompus et trompeurs [6]. »

Télémaque répondit avec vivacité : « Idoménée a perdu, » par sa faute, le royaume de ses ancêtres en Crète; et, sans » vos conseils, il en aurait perdu un second à Salente. »

— « J'avoue, reprit Mentor, qu'il a fait de grandes fautes; mais cherchez dans la Grèce, et dans tous les autres pays les mieux policés, un roi qui n'en ait point fait d'inexcusables. Les plus

1. Comparaison ingénieuse et dont l'exactitude est sensible aux yeux.

2. « Contre-coup; » le coup frappé sur un corps se fait sentir sur un autre.

3. « Obsédé, » assiégé, *obsessus*.

4. Horace dit :

In vitium ducit culpæ fuga.

(*Ars poet.* v. 31.)

Et Boileau :

Souvent la peur d'un mal nous conduit dans un pire.

5. « Gâté; » du mot allemand *wasten*, se rapportant à *vastare* et à l'idée de dévaster, rendre vaste.

6. Quelle vérité dans ce tableau des difficultés et des périls qui se rencontrent dans l'exercice de la royauté!

grands hommes ont, dans leur tempérament et dans le caractère de leur esprit, des défauts qui les entraînent; et les plus louables sont ceux qui ont le courage de connaître et de réparer leurs égarements. Pensez-vous qu'Ulysse, le grand Ulysse, votre père, qui est le modèle des rois de la Grèce, n'ait pas aussi ses faiblesses et ses défauts [1]? Si Minerve ne l'eût conduit pas à pas, combien de fois aurait-il succombé dans les périls et dans les embarras où la Fortune s'est jouée de lui! Combien de fois Minerve l'a-t-elle retenu ou redressé, pour le conduire toujours à la gloire par le chemin de la vertu [2]! N'attendez pas même, quand vous le verrez régner avec tant de gloire à Ithaque, de le trouver sans imperfections; vous lui en verrez, sans doute. La Grèce, l'Asie, et toutes les îles des mers, l'ont admiré malgré ces défauts; mille qualités merveilleuses les font oublier. Vous serez trop heureux de pouvoir l'admirer aussi, et de l'étudier sans cesse comme votre modèle.

» Accoutumez-vous donc, ô Télémaque, à n'attendre des plus grands hommes, que ce que l'humanité est capable de faire [3]. La jeunesse, sans expérience, se livre à une critique présomptueuse, qui la dégoûte de tous les modèles qu'elle a besoin de suivre, et qui la jette dans une indocilité incurable. Non-seulement vous devez aimer, respecter, imiter votre père, quoiqu'il ne soit point parfait; mais encore vous devez avoir une haute estime pour Idoménée, malgré tout ce que j'ai repris en lui. Il est naturellement sincère, droit, équitable, libéral [4], bienfaisant; sa valeur est parfaite; il déteste la fraude quand il la connaît, et qu'il suit librement la véritable pente [5] de son cœur. Tous ses talents extérieurs sont grands et proportionnés à sa place. Sa simplicité à avouer son tort; sa douceur, sa patience pour se laisser dire par moi les choses les plus dures; son courage contre lui-même pour réparer publiquement ses fautes, et pour se mettre par là au-dessus de toute la critique des hommes, montrent une âme véritablement grande. Le bonheur ou le conseil d'autrui peuvent préserver de certaines fautes un homme très-médiocre; mais il n'y a qu'une vertu extraordinaire qui puisse engager un roi, si lontemps séduit par la

1. Il est permis de remarquer les défauts de ceux qu'on respecte, afin de s'en défendre soi-même, et à condition qu'on rendra témoignage à leurs vraies qualités.

2. « Conduire, chemin, » deux termes positifs; « gloire, vertu, » termes abstraits; proportion de mots qui constitue le langage allégorique.

3. Ceux qui commandent, à quelque titre que ce soit, sont portés à trop d'exigences; de là la sagesse de ces conseils de Mentor.

4. « Libéral, » dans le sens de *généreux;* donner sans effort et largement est un noble attribut de l'homme libre.

5. « Véritable, » c'est-à-dire lorsqu'il suit sa propre impulsion, son bon naturel, au lieu de céder à la vanité ou aux conseils des flatteurs.

flatterie, à réparer son tort. Il est bien plus glorieux de se relever ainsi, que de n'être jamais tombé. Idoménée a fait les fautes que presque tous les rois font; mais presque aucun roi ne fait, pour se corriger, ce qu'il vient de faire. Pour moi, je ne pouvais me lasser de l'admirer dans les moments mêmes où il me permettait de le contredire. Admirez-le aussi, mon cher Télémaque : c'est moins pour sa réputation que pour votre utilité, que je vous donne ce conseil [1]. »

Mentor fit sentir à Télémaque, par ce discours, combien il est dangereux d'être injuste en se laissant aller à une critique rigoureuse contre les autres hommes, et surtout contre ceux qui sont chargés des embarras et des difficultés du gouvernement. Ensuite il lui dit : « Il est temps que vous partiez ; adieu :
» je vous attendrai. O mon cher Télémaque, souvenez-vous que
» ceux qui craignent les dieux n'ont rien à craindre des hom-
» mes. Vous vous trouverez dans les plus extrêmes périls;
» mais sachez que Minerve ne vous abandonnera point [2]. »

A ces mots Télémaque crut sentir la présence de la déesse [3], et il eût même reconnu que c'était elle qui parlait pour le remplir de confiance, si la déesse n'eût rappelé l'idée de Mentor, en lui disant : « N'oubliez pas, mon fils, tous les soins que j'ai
» pris, pendant votre enfance, pour vous rendre sage et cou-
» rageux comme votre père. Ne faites rien qui ne soit digne de
» ses grands exemples, et des maximes de vertu que j'ai tâché
» de vous inspirer. »

III. Le soleil se levait déjà, et dorait le sommet des montagnes, quand les rois sortirent de Salente pour rejoindre leurs troupes. Ces troupes, campées autour de la ville, se mirent en marche sous leurs commandants. On voyait de tous côtés briller le fer des piques hérissées; l'éclat des boucliers éblouissait les yeux; un nuage de poussière s'élevait jusqu'aux nues [4]; Idoménée, avec Mentor, conduisait dans la campagne les rois al-

1. Un conseil excellent et trop rarement écouté, que celui de tenir compte des qualités essentielles qui existent dans un homme, alors même qu'on est le plus frappé de certains défauts que l'on découvre en lui.

2. C'est Minerve qui parle; elle le dit, mais Télémaque ne peut comprendre ses paroles d'adieu; toutefois son cœur en est doucement troublé.

3. Télémaque aussi, dans l'*Odyssée*, croit sentir la présence de Minerve :

.....ὁ δὲ φρεσὶν ᾗσι νοήσας
θάμβησεν κατὰ θυμόν· ὀΐσατο γὰρ θεὸν εἶναι.
(Hom., *Od.*, l. I, v. 322.)

« Mais lui, ayant réfléchi en lui-même,
» fut troublé dans son cœur, car il pen-
» sait que c'était une divinité. »

4. Stant pavidæ in muris matres, oculisque [sequuntur
Pulveream nubem, et fulgentes ære catervas.
(*Æn.*, l. VIII, v. 592.)

« Les mères se tiennent tremblantes sur
» les murs, et suivent des yeux le nuage
» de poussière et les escadrons qui bril-
» lent sous l'airain. »

liés, et s'éloignait des murs de la ville. Enfin, ils se séparèrent après s'être donné de part et d'autre les marques d'une vraie amitié; et les alliés ne doutèrent plus que la paix ne fût durable, lorsqu'ils connurent la bonté du cœur d'Idoménée, qu'on leur avait représenté bien différent de ce qu'il était : c'est qu'on jugeait de lui, non par ses sentiments naturels, mais par les conseils flatteurs et injustes auxquels il s'était livré.

Après que l'armée fut partie, Idoménée mena Mentor dans tous les quartiers de la ville. « Voyons, disait Mentor, combien » vous avez d'hommes et dans la ville et dans la campagne voi- » sine; faisons-en le dénombrement. Examinons aussi com- » bien vous avez de laboureurs parmi ces hommes. Voyons » combien vos terres portent, dans les années médiocres, de » blé, de vin, d'huile, et des autres choses utiles : nous saurons » par cette voie si la terre fournit de quoi nourrir tous ses ha- » bitants, et si elle produit encore de quoi faire un commerce » utile de son superflu avec les pays étrangers. Examinons » aussi combien vous avez de vaisseaux et de matelots; c'est » par là qu'il faut juger de votre puissance. » Il alla visiter le port, et entra dans chaque vaisseau. Il s'informa des pays où chaque vaisseau allait pour le commerce; quelles marchandises il y apportait; celles qu'il prenait au retour; quelle était la dépense du vaisseau pendant la navigation; les prêts que les marchands se faisaient les uns aux autres; les sociétés qu'ils faisaient entre eux (pour savoir si elles étaient équitables et fidèlement observées); enfin, les hasards des naufrages et les autres malheurs du commerce, pour prévenir la ruine des marchands, qui, par l'avidité du gain, entreprennent souvent des choses qui sont au delà de leurs forces [1].

Il voulut qu'on punît sévèrement toutes les banqueroutes [2], parce que celles qui sont exemptes de mauvaise foi ne le sont presque jamais de témérité. En même temps il fit des règles pour faire en sorte qu'il fût aisé de ne faire jamais banqueroute. Il établit des magistrats à qui les marchands rendaient compte de leurs effets, de leurs profits, de leur dépense, et de leurs entreprises. Il ne leur était jamais permis de risquer le bien d'autrui, et ils ne pouvaient même risquer que la moitié

1. Ce sont des questions d'*économie politique*, une science qui a fait beaucoup de progrès dans les temps modernes.

2. « Banqueroute, » action du banquier ou du marchand qui ne peut plus faire honneur à ses affaires, payer ses billets. Voici le sens propre et l'origine de ce mot : Au moyen âge, dans certaines villes italiennes, les prêteurs et banquiers avaient chacun leur place marquée, leur *banc* sur le marché public; si l'un d'eux se trouvait dans l'impossibilité de satisfaire à ses engagements, on disait qu'il avait *rompu* son banc (de l'italien *banco rotto*, banc rompu).

du leur. De plus, ils faisaient en société [1] les entreprises qu'ils ne pouvaient faire seuls; et la police de ces sociétés était inviolable, par la rigueur des peines imposées à ceux qui ne les suivraient pas. D'ailleurs, la liberté du commerce était entière [2] : bien loin de le gêner par des impôts, on promettait une récompense à tous les marchands qui pourraient attirer à Salente le commerce de quelque nouvelle nation.

Ainsi les peuples y accoururent bientôt en foule de toutes parts. Le commerce de cette ville était semblable au flux et au reflux de la mer. Les trésors [3] y entraient comme les flots viennent, l'un sur l'autre [4]. Tout y était apporté et tout en sortait librement. Tout ce qui entrait était utile; tout ce qui sortait, laissait, en sortant, d'autres richesses en sa place. La justice sévère présidait [5] dans le port, au milieu de tant de nations. La franchise [6], la bonne foi, la candeur [7], semblaient, du haut de ces superbes tours, appeler les marchands des terres les plus éloignées : chacun de ces marchands, soit qu'il vînt des rives orientales [8] où le soleil sort chaque jour du sein des ondes, soit qu'il fût parti de cette grande mer [9] où le soleil, lassé de son cours, va éteindre ses feux, vivait paisible et en sûreté dans Salente comme dans sa patrie [10].

Pour le dedans de la ville, Mentor visita tous les magasins, toutes les boutiques [11] d'artisans, et toutes les places publiques. Il défendit toutes les marchandises de pays étrangers qui pouvaient introduire le luxe et la mollesse. Il régla les habits, la nourriture, les meubles, la grandeur et l'ornement des maisons, pour toutes les conditions différentes. Il bannit tous les ornements d'or et d'argent; et il dit à Idoménée : « Je ne connais qu'un seul moyen pour rendre votre peuple modeste dans sa dépense [12] : c'est que vous lui en donniez vous-

1. « Société, » *societas*, *socius* (compagnon), de *sequi*, suivre, hommes qui se suivent, qui vivent ensemble.

2. La « liberté du commerce, » une des plus graves questions de l'économie politique, est la liberté que les peuples peuvent avoir de commercer entre eux sans entrave, ou du moins en mettant le moins possible « d'impôts, » afin d'encourager l'importation des marchandises. Fénelon est partisan de la liberté illimitée du commerce.

3. « Trésor, » θησαυρός, richesses gardées en lieu sûr, déposées (θέω).

4. Ut unda impellitur unda.
(Ovid., *Met*, l. xv, v. 181.)
Comme le flot est poussé par le flot.»

5. Personnification : la Justice présidait, était assise en tête ; *præ sedere*.

6. « Franchise, » sincérité dans les transactions; primitivement l'idée de liberté; le nom germanique du peuple français, les Francs, les *libres*.

7. La blancheur de l'âme, *candor*, *candere*.

8. Le golfe Arabique et la mer des Indes.

9. L'océan Atlantique; plus particulièrement vers le détroit de Gades.

10. Il est à croire que Salente n'était pas assez renommée pour devenir aussi promptement le centre du commerce du monde entier.

11. « Boutique, » du grec ἀποθήκη, lieu où l'on dépose les marchandises (θέω).

12. « Modeste, » ici, modéré, de *modus*

même l'exemple. Il est nécessaire que vous ayez une certaine majesté dans votre extérieur; mais votre autorité sera assez marquée par vos gardes, et par les principaux officiers qui vous environnent. Contentez-vous d'un habit de laine très-fine, teinte en pourpre [1]; que les principaux de l'État, après vous, soient vêtus de la même laine, et que toute la différence ne consiste que dans la couleur et dans une légère broderie d'or que vous aurez sur le bord de votre habit. Les différentes couleurs serviront à distinguer les différentes conditions [2], sans avoir besoin, ni d'or ni d'argent ni de pierreries.

» Réglez les conditions par la naissance. Mettez au premier rang ceux qui ont une noblesse plus ancienne et plus éclatante. Ceux qui auront le mérite et l'autorité des emplois seront assez contents de venir après ces anciennes et illustres familles, qui sont dans une si longue possession des premiers honneurs. Les hommes qui n'ont pas la même noblesse leur céderont sans peine, pourvu que vous ne les accoutumiez point à se méconnaître dans une trop prompte et trop haute fortune, et que vous donniez des louanges à la modération de ceux qui seront modestes dans la prospérité. La distinction la moins exposée à l'envie est celle qui vient d'une longue suite d'ancêtres [3]. Pour la vertu, elle sera excitée, et on aura assez d'empressement à servir l'État, pourvu que vous donniez des couronnes et des statues aux belles actions, et que ce soit un commencement de noblesse pour les enfants de ceux qui les auront faites.

» Les personnes du premier rang, après vous, seront vêtues de blanc avec une frange d'or [4] au bas de leurs habits. Ils auront au doigt un anneau d'or, et au cou une médaille d'or avec votre portrait. Ceux du second rang seront vêtus de bleu; ils porteront une frange d'argent avec l'anneau, et point de médaille; les troisièmes, de vert, sans anneau et sans frange, mais avec la médaille d'argent; les quatrièmes d'un jaune d'aurore; les cinquièmes, d'un rouge pâle ou de rose; les sixièmes, de gris de lin; et les septièmes, qui seront les derniers du peuple, d'une couleur mêlée de jaune et de blanc. Voilà les habits de sept conditions différentes pour les hommes libres [5]. Tous les esclaves seront vêtus de gris-brun. Ainsi,

1. La couleur pourpre a toujours été la couleur royale.

2. « Condition, » la manière dont on est fondé, établi dans la vie (*conditus*).

3. Ces idées, admises sous Louis XIV, se sont modifiées avec le temps, et ont fait place à d'autres institutions qui admettent tous les citoyens aux emplois, selon le mérite.

4. « Frange, » tissu étroit, à filets pendants et comme déchirés, brisés (*frangere*), pour orner les vêtements.

5. Tout cela est de fantaisie. Etablir huit conditions dans l'Etat et distinguer

sans aucune dépense, chacun sera distingué suivant sa condition, et on bannira de Salente tous les arts qui ne servent qu'à entretenir le faste [1]. Tous les artisans qui seraient employés à ces arts pernicieux serviront, ou aux arts nécessaires, qui sont en petit nombre, ou au commerce, ou à l'agriculture. On ne souffrira jamais aucun changement, ni pour la nature des étoffes, ni pour la forme des habits; car il est indigne que des hommes destinés à une vie sérieuse et noble, s'amusent à inventer des parures affectées, ni qu'ils permettent que leurs femmes, à qui ces amusements seraient moins honteux, tombent jamais dans cet excès [2]. »

Mentor, semblable à un habile jardinier qui retranche dans ses arbres fruitiers le bois inutile, tâchait ainsi de retrancher le faste inutile qui corrompait les mœurs ; il ramenait toutes choses à une noble et frugale simplicité. Il régla de même la nourriture des citoyens et des esclaves. « Quelle honte, disait-il, que les hommes les plus élevés fassent consister leur grandeur dans les ragoûts, par lesquels ils amollissent leurs âmes, et ruinent insensiblement la santé de leurs corps! Ils doivent faire consister leur bonheur dans leur modération, dans leur autorité, pour faire du bien aux autres hommes, et dans la réputation que leurs bonnes actions doivent leur procurer. La sobriété rend la nourriture la plus simple très-agréable. C'est elle qui donne, avec la santé la plus vigoureuse, les plaisirs les plus purs et les plus constants. Il faut donc borner vos repas aux viandes les meilleures, mais apprêtées sans aucun ragoût. C'est un art pour empoisonner les hommes, que celui d'irriter leur appétit au delà de leur vrai besoin [3]. »

Idoménée comprit bien qu'il avait eu tort de laisser les habitants de sa nouvelle ville amollir et corrompre leurs mœurs, en violant toutes les lois de Minos sur la sobriété; mais le sage Mentor lui fit remarquer que les lois mêmes, quoique renouvelées, seraient inutiles, si l'exemple du roi ne leur donnait

toutes ces conditions par les couleurs est chose impraticable. Qui voudrait et qui pourrait diviser une société en huit classes, distinguées invariablement par la qualité des étoffes et la forme des vêtements ?

1. Si Fénelon veut caractériser ici les beaux-arts, il est certainement entraîné au delà de sa pensée. Plus loin, en effet, il autorise la peinture et la sculpture ; mais son embarras ou même son inconséquence viennent de ce que, proscrivant le luxe d'une manière générale, il ne sait que faire des beaux-arts qui ne créent aucun objet de première utilité.

2. La question du *luxe* ne se résout pas si aisément : dans ses excès, la morale le réprouve ; mais dans de justes limites, le luxe ajoute par les arts à l'éclat de la société, et il multiplie les ressources du travail. On retrouve ici dans Fénelon le bel-esprit chimérique, l'utopiste dont se plaignait Louis XIV.

3. Ce règlement des repas est un souvenir des lois de Lycurgue et de la coutume lacédémonienne. La sobriété doit être réglée par les mœurs plus que par les lois.

une autorité qui ne pouvait venir d'ailleurs. Aussitôt Idoménée régla sa table, où il n'admit que du pain excellent, du vin du pays, qui est fort et agréable, mais en fort petite quantité, avec des viandes simples, telles qu'il en mangeait avec les autres Grecs au siége de Troie. Personne n'osa se plaindre d'une règle que le roi s'imposait lui-même ; et chacun se corrigea de la profusion et de la délicatesse où l'on commençait à se plonger [1] pour les repas.

Mentor retrancha ensuite la musique molle et efféminée, qui corrompait toute la jeunesse [2]. Il ne condamna pas avec une moindre sévérité la musique bachique [3], qui n'enivre pas moins que le vin, et qui produit des mœurs pleines d'emportement et d'impudence [4]. Il borna toute la musique aux fêtes dans les temples, pour y chanter les louanges des dieux, et des héros qui ont donné l'exemple des plus rares vertus [5]. Il ne permit aussi que pour les temples les grands ornements d'architecture, tels que les colonnes, les frontons, les portiques; il donna des modèles d'une architecture simple et gracieuse, pour faire, dans un médiocre espace, une maison gaie et commode pour une famille nombreuse ; en sorte qu'elle fût tournée à un aspect sain, que les logements en fussent dégagés les uns des autres, que l'ordre et la propreté s'y conservassent facilement, et que l'entretien fût de peu de dépense [6].

Il voulut que chaque maison un peu considérable eût un salon [7] et un petit péristyle, avec de petites chambres pour toutes les personnes libres. Mais il défendit très-sévèrement la multitude superflue et la magnificence des logements. Ces divers modèles de maisons, suivant la grandeur des familles, servirent à embellir à peu de frais une partie de la ville, et à la rendre régulière ; au lieu que l'autre partie, déjà achevée suivant le caprice et le faste des particuliers, avait, malgré sa magnificence, une disposition moins agréable et moins commode [8]. Cette nouvelle ville fut bâtie en très-peu de temps,

1. L'idée de « se plonger » est une figure en juste rapport étymologique avec celle de « profusion. »

2. Cette musique efféminée était connue chez les Grecs sous le nom de musique lydienne, c.-à-d. exécutée sur le mode lydien.

3. Telle que celle qui avait lieu dans les *orgies* ou fêtes de Bacchus, ou simplement la musique employée aux chants de table.

4. L'ivresse physique est le résultat d'un excès de vin ; au moral, c'est le produit de toute passion désordonnée.

5. La musique adoucit les mœurs ; comme elle a fait beaucoup de progrès, on sent de plus en plus la nécessité de la propager, d'en rendre l'usage populaire.

6. Ces lois somptuaires, seulement appliquées aux édifices *publics*, sont parfaitement justes.

7. « Salon. » Ce mot est bien moderne pour l'appliquer ici, à propos des institutions de la Grande-Grèce. — Il s'explique par l'allemand *hall*, salle, salon, mot conservé exactement dans le français *halle*.

8. Un tel système porterait atteinte à la liberté de tous les habitants, et de plus, il produirait une monotone uniformité.

parce que la côte voisine de la Grèce [1] fournit de bons architectes, et qu'on fit venir un très-grand nombre de maçons de l'Épire et de plusieurs autres pays, à condition qu'après avoir achevé leurs travaux, ils s'établiraient autour de Salente, y prendraient des terres à défricher, et serviraient à peupler la campagne.

La peinture et la sculpture parurent à Mentor des arts qu'il n'est pas permis d'abandonner; mais il voulut qu'on souffrît dans Salente peu d'hommes attachés à ces arts. Il établit une école où présidaient des maîtres d'un goût exquis, qui examinaient les jeunes élèves. « Il ne faut, disait-il, rien de bas et de faible dans ces arts qui ne sont pas absolument nécessaires. Par conséquent, on n'y doit admettre que des jeunes gens d'un génie [2] qui promette beaucoup, et qui tendent à la perfection [3]. Les autres sont nés pour des arts moins nobles, et ils seront employés plus utilement aux besoins ordinaires de la république [4]. Il ne faut, disait-il, employer les sculpteurs et les peintres, que pour conserver la mémoire des grands hommes et des grandes actions. C'est dans les bâtiments publics, ou dans les tombeaux, qu'on doit conserver des représentations de tout ce qui a été fait avec une vertu extraordinaire pour le service de la patrie. » Au reste, la modération et la frugalité de Mentor n'empêchèrent pas qu'il n'autorisât tous les grands bâtiments destinés aux courses de chevaux et de chariots, aux combats de lutteurs, à ceux du ceste, et à tous les autres exercices qui cultivent les corps pour les rendre plus adroits et plus vigoureux.

Il retrancha un nombre prodigieux [5] de marchands qui vendaient des étoffes façonnées des pays éloignés, des broderies d'un prix excessif [6], des vases d'or et d'argent avec des figures de dieux, d'hommes et d'animaux ; enfin, des liqueurs et des parfums. Il voulut même que les meubles de chaque maison fussent simples, et faits de manière à durer longtemps ; en sorte que les Salentins, qui se plaignaient hautement de leur pauvreté, commencèrent à sentir combien ils avaient de richesses superflues : mais c'étaient des richesses trompeuses

1. L'Illyrie.

2. « Génie. » Ce mot n'est pas employé ici dans son sens le plus élevé, mais dans le sens premier, *ingenium*, dispositions naturelles, de *genus*.

3. « Perfection, » ce qu'il y a de plus achevé ; *per*, comme préfixe, donne au verbe une idée superlative.

4. « République, » non pas la forme de gouvernement que ce nom rappelle, mais *res publica*, la chose publique en général, sans distinction de gouvernement.

5. « Prodigieux, » ce qui agit, ce qui produit au loin son effet ; *prodigium*, *pro* (pour *porro*) *agere*.

6. « Excessif, » *quod excedit*, ce qui sort des bornes.

qui les appauvrissaient, et ils devenaient effectivement riches à mesure qu'ils avaient le courage de s'en dépouiller. C'est s'enrichir, disaient-ils eux-mêmes, que de mépriser de telles richesses, qui épuisent l'État, et que de diminuer ses besoins, en les réduisant aux nécessités de la nature [1].

Mentor se hâta de visiter les arsenaux et tous les magasins, pour savoir si les armes, et toutes les autres choses nécessaires à la guerre, étaient en bon état ; « car il faut, disait-il, être toujours prêt à faire la guerre, pour n'être jamais réduit au malheur de la faire [2]. » Il trouva que plusieurs choses manquaient partout. Aussitôt on assembla des ouvriers pour travailler sur le fer [3], sur l'acier et sur l'airain. On voyait s'élever des fournaises [4] ardentes, des tourbillons de fumée et de flammes semblables à ces feux souterrains que vomit le mont Etna. Le marteau résonnait sur l'enclume, qui gémissait sous les coups redoublés. Les montagnes voisines et les rivages de la mer en retentissaient ; on eût cru être dans cette île [5] où Vulcain, animant les Cyclopes, forge des foudres pour le père des dieux ; et, par une sage prévoyance, on voyait dans une paix profonde tous les préparatifs de la guerre.

IV. Ensuite Mentor sortit de la ville avec Idoménée, et trouva une grande étendue de terres fertiles qui demeuraient incultes : d'autres n'étaient cultivées qu'à demi, par la négligence et par la pauvreté des laboureurs, qui, manquant d'hommes et de bœufs, manquaient aussi de courage et de forces de corps pour mettre l'agriculture dans sa perfection. Mentor, voyant cette campagne désolée, dit au roi : « La terre ne demande ici qu'à enrichir ses habitants ; mais les habitants manquent à la terre. Prenons donc tous ces artisans superflus qui sont dans la ville, et dont les métiers ne serviraient qu'à dérégler les mœurs, pour leur faire cultiver ces plaines et ces collines. Il est vrai que c'est un malheur, que tous ces hommes exercés à des arts qui demandent une vie sédentaire ne soient point exercés au travail ; mais voici un moyen d'y remédier. Il faut partager entre eux les terres vacantes, et appeler à leur secours des peuples voisins, qui feront sous eux le plus rude travail. Ces peuples le feront,

1. Encore une argumentation contre le luxe, une thèse plus juste en morale qu'en politique.

2. *Si vis pacem para bellum.*

3. On dit : travailler le fer, l'acier, mais sans employer la préposition « sur. »

4. La « fournaise » est proprement la flamme dans le four, on ne peut guère dire que la fournaise, ainsi contenue, « s'élève. »

5. Une des îles *Lipari*, dans la mer Tyrrhénienne, au nord de la Sicile. Ces îles sont nommées *Vulcaniæ insulæ*, à cause des volcans dont elles portent encore les traces.

pourvu qu'on leur promette des récompenses convenables sur les fruits des terres mêmes qu'ils défricheront : ils pourront, dans la suite, en posséder une partie, et être ainsi incorporés à votre peuple, qui n'est pas assez nombreux. Pourvu qu'ils soient laborieux et dociles aux lois, vous n'aurez point de meilleurs sujets, et ils accroîtront votre puissance. Vos artisans de la ville, transplantés dans la campagne, élèveront leurs enfants au travail et au goût de la vie champêtre. De plus, tous les maçons des pays étrangers, qui travaillent à bâtir votre ville, se sont engagés à défricher une partie de vos terres, et à se faire laboureurs : incorporez-les à vos peuples dès qu'ils auront achevé leurs ouvrages de la ville. Ces ouvriers sont ravis de s'engager à passer leur vie sous une domination qui est maintenant si douce. Comme ils sont robustes et laborieux, leur exemple servira pour exciter au travail les habitants transplantés de la ville à la campagne, avec lesquels ils seront mêlés. Dans la suite, tout le pays sera peuplé de familles vigoureuses et adonnées à l'agriculture [1].

» Au reste, ne soyez point en peine de la multiplication de ce peuple ; il deviendra bientôt innombrable, pourvu que vous facilitiez les mariages. La manière de les faciliter est bien simple : presque tous les hommes ont l'inclination de se marier ; il n'y a que la misère qui les en empêche. Si vous ne les chargez point d'impôts, ils vivront sans peine avec leurs femmes et leurs enfants ; car la terre n'est jamais ingrate, elle nourrit toujours de ses fruits ceux qui la cultivent soigneusement [2] ; elle ne refuse ses biens qu'à ceux qui craignent de lui donner leurs peines. Plus les laboureurs ont d'enfants, plus ils sont riches, si le prince ne les appauvrit pas ; car leurs enfants, dès leur plus tendre jeunesse, commencent à les secourir. Les plus jeunes conduisent les moutons dans les pâturages ; les autres, qui sont plus grands, mènent déjà les grands troupeaux ; les plus âgés labourent avec leur père. Cependant la mère de toute la famille prépare un repas simple à son époux et à ses chers enfants, qui doivent revenir fatigués du travail de la journée [3] : elle a soin de traire ses vaches et ses brebis, et on voit couler des ruisseaux de lait [4] ; elle fait un grand

1. C'est un excellent système, celui de fixer les hommes au travail de la terre en les intéressant à sa possession.

2. Fundit humo facilem victum justissima [tellus.
(Virg., *Georg.*, l. II, v. 460.)

« La terre justement libérale leur prodigue une nourriture facile. »

3. Quod si pudica mulier in partem juve
Domum atque dulces liberos...
(Hor., *Epod.*, II, v. 39.)

« Que si une chaste épouse prend soin « de sa maison et de ses chers enfants... »

4. Claudensque textis cratibus lætum pecus
Distenta siccet ubera.
(*Ibid.* v. 45.)

« Et que, renfermant dans une enceinte

feu, autour duquel toute la famille innocente et paisible prend plaisir à chanter tout le soir en attendant le doux sommeil[1]; elle prépare des fromages, des châtaignes, et des fruits conservés dans la même fraîcheur que si on venait de les cueillir. Le berger revient avec sa flûte, et chante à sa famille assemblée les nouvelles chansons qu'il a apprises dans les hameaux voisins. Le laboureur rentre avec sa charrue; et ses bœufs fatigués marchent, le cou penché, d'un pas lent et tardif, malgré l'aiguillon qui les presse[2]. Tous les maux du travail finissent avec la journée. Les pavots que le Sommeil, par l'ordre des dieux[3], répand sur la terre, apaisent tous les noirs soucis par leurs charmes, et tiennent toute la nature dans un doux enchantement; chacun s'endort, sans prévoir les peines du lendemain[4].

» Heureux ces hommes sans ambition, sans défiance, sans artifice, pourvu que les dieux leur donnent un bon roi, qui ne trouble point leur joie innocente! Mais quelle horrible inhumanité, que de leur arracher, pour des desseins pleins de faste et d'ambition, les doux fruits de leur terre, qu'ils ne tiennent que de la libérale nature et de la sueur de leur front! La nature seule tirerait de son sein fécond tout ce qu'il faudrait pour un nombre infini d'hommes modérés et laborieux; mais c'est l'orgueil et la mollesse de certains hommes, qui en mettent tant d'autres dans une affreuse pauvreté. »

— « Que ferai-je, disait Idoménée, si ces peuples que je répandrai dans ces fertiles campagnes négligent de les cultiver? »

— « Faites, lui répondait Mentor, tout le contraire de ce qu'on fait communément. Les princes avides et sans prévoyance ne songent qu'à charger d'impôts ceux d'entre leurs sujets qui

» de claies un joyeux troupeau, elle épuise
» la mamelle traînante de ses brebis. »

1. Sacrum vetustis exstruat lignis focum,
Lassi sub adventum viri.
(*Ibid*. v. 43.)

» Et qu'en attendant le retour de son » époux fatigué, elle emplisse le foyer » sacré d'un bois sec. »

2. Has inter epulas, ut juvat pastas oves
Videre properantes domum;
Videre fessos vomerem inversum boves
Collo trahentes languido!
(*Ibid*. v. 61.)

» Qu'il est doux, au milieu du repas, de » voir ses brebis rassasiées accourir vers » la bergerie, de voir ses bœufs fati» gués traîner à pas lents le soc ren» versé. » — Comment rendre le *collo languido*, un trait si pittoresque?

3. « Par l'ordre des dieux; » Virgile dit mieux; *dono divûm*, dans sa peinture du sommeil (*Æn.*, l. II, v. 268).

4. Il est intéressant de comparer cette prose si poétique et les vers d'Horace, que Fénelon a certainement imités. Sans doute notre auteur n'atteint pas à l'exquise élégance du lyrique romain; cependant il a aussi, lui, des traits remarquables. Horace ne parle pas des chansons de la famille, et Fénelon, au tableau des bœufs qui marchent le cou penché, a ajouté ce trait: « Malgré l'aiguillon qui les presse. » Enfin les charmes du sommeil sont rendus avec des expressions particulières à l'auteur français. Ce trait: « tiennent toute la nature dans un doux enchantement, » est nombreux comme un beau vers.

sont les plus vigilants et les plus industrieux pour faire valoir leurs biens ; c'est qu'ils espèrent en être payés plus facilement : en même temps, ils chargent moins ceux que la paresse rend plus misérables. Renversez ce mauvais ordre, qui accable les bons, qui récompense le vice, et qui introduit une négligence aussi funeste au roi même qu'à tout l'État. Mettez des taxes [1], des amendes [2], et même, s'il le faut, d'autres peines rigoureuses, sur ceux qui négligeront leurs champs, comme vous puniriez des soldats qui abandonneraient leurs postes dans la guerre : au contraire, donnez des grâces et des exemptions aux familles qui, se multipliant, augmentent à proportion la culture de leurs terres [3]. Bientôt les familles se multiplieront, et tout le monde s'animera au travail ; il deviendra même honorable. La profession de laboureur ne sera plus méprisée, n'étant plus accablée de tant de maux. On reverra la charrue en honneur, maniée par des mains victorieuses qui auraient défendu la patrie. Il ne sera pas moins beau de cultiver l'héritage reçu de ses ancêtres, pendant une heureuse paix, que de l'avoir défendu généreusement pendant les troubles de la guerre. Toute la campagne refleurira : Cérès se couronnera d'épis dorés ; Bacchus [4], foulant à ses pieds les raisins, fera couler, du penchant des montagnes, des ruisseaux de vin plus doux que le nectar ; les creux vallons retentiront des concerts des bergers, qui, le long des clairs ruisseaux, joindront leurs voix avec leurs flûtes, pendant que leurs troupeaux bondissants paîtront sur l'herbe et parmi les fleurs, sans craindre les loups [5].

» Ne serez-vous pas trop heureux, ô Idoménée, d'être la source de tant de biens, et de faire vivre, à l'ombre de votre nom, tant de peuples dans un si aimable repos ? Cette gloire n'est-elle pas plus touchante que celle de ravager la terre, de répandre partout, et presque autant chez soi, au milieu même des victoires, que chez les étrangers vaincus, le carnage, le trouble, l'horreur, la langueur, la consternation, la cruelle faim, et le désespoir [6] ?

1. « Taxes, » sommes à payer, et qui sont réglées pour chacun d'après les lois de l'impôt.

2. « Amendes, » argent que l'on est obligé de payer comme châtiment d'un délit.

3. Voici un système d'impôt assurément bien différent des privilèges de l'ancienne monarchie.

4. Bacchus et Cérès, personnifications mythologiques, c.-à-d. le pain et le vin ne manqueront jamais.

5. Ludit herboso pecus omne campo,
Inter audaces lupus errat agnos.

(Hor., *Od.*, l. III, XIII.)

« Les troupeaux se jouent dans l'herbe » de la prairie, le loup erre parmi les » agneaux qui le bravent. » — On dirait, en lisant ces pages, que le sentiment de la campagne, de la nature cultivée, épanouit le cœur de Fénelon.

6. Accumulation pleine d'énergie et qui

» O heureux le roi assez aimé des dieux, et d'un cœur assez grand, pour entreprendre d'être ainsi les délices des peuples, et de montrer à tous les siècles, dans son règne, un si charmant spectacle ! La terre entière, loin de se défendre de sa puissance par des combats, viendrait à ses pieds le prier de régner sur elle [1]. »

Idoménée lui répondit : « Mais quand les peuples seront ainsi dans la paix et dans l'abondance, les délices les corrompront, et ils tourneront contre moi les forces que je leur aurai données. »

— « Ne craignez point, dit Mentor, cet inconvénient ; c'est un prétexte qu'on allègue toujours pour flatter les princes prodigues[2] qui veulent accabler leurs peuples d'impôts[3]. Le remède est facile. Les lois que nous venons d'établir pour l'agriculture rendront leur vie laborieuse ; et, dans leur abondance, ils n'auront que le nécessaire, parce que nous retranchons tous les arts qui fournissent le superflu. Cette abondance même sera diminuée par la facilité des mariages et par la grande multiplication des familles. Chaque famille, étant nombreuse et ayant peu de terre, aura besoin de la cultiver par un travail sans relâche. C'est la mollesse et l'oisiveté qui rendent les peuples insolents et rebelles. Ils auront du pain à la vérité, et assez largement ; mais ils n'auront que du pain et des fruits de leur propre terre, gagnés à la sueur de leur visage[4].

» Pour tenir votre peuple[5] dans cette modération, il faut régler, dès à présent, l'étendue de terre que chaque famille pourra posséder. Vous savez que nous avons divisé tout votre peuple en sept classes, suivant les différentes conditions ; il ne faut permettre à chaque famille, dans chaque classe, de pouvoir posséder que l'étendue de terre absolument nécessaire pour nourrir le nombre de personnes dont elle sera composée. Cette règle étant inviolable, les nobles ne pourront point faire des acquisitions sur les pauvres : tous auront des terres ; mais chacun en aura fort peu, et sera excité par là à la bien cultiver[6]. Si, dans une longue suite de temps, les terres man-

est d'un grand style. Massillon a dit avec non moins de force : « N'oubliez jamais » que, dans les guerres les plus justes, les » victoires traînent toujours après elles » autant de calamités pour un État que » les plus sanglantes défaites. »

1. Idée d'harmonie, de paix universelle.

2. « Prodigues ; » comme plus haut, dans « prodigieux ; » même étymologie, avec un sens différent : le prodigue jette loin de lui ce qui est dans ses mains, *pro agit*.

3. « Impôt, » *quod imponitur* ; idée de fardeau.

4. Le sol attache ; le sentiment de la possession est un grand élément de travail et de moralité pour l'homme des campagnes.

5. « Peuple » *populus*, de πολύς, nombreux, avec redoublement ; idée d'une multitude.

6. Toutes ces lois pour régler les li-

quaient ici, on ferait des colonies qui augmenteraient la puissance de cet État.

» Je crois même que vous devez prendre garde à ne laisser jamais le vin devenir trop commun dans votre royaume. Si on a planté trop de vignes, il faut qu'on les arrache : le vin est la source des plus grands maux parmi les peuples ; il cause les maladies, les querelles, les séditions [1], l'oisiveté, le dégoût du travail, le désordre des familles. Que le vin soit donc réservé comme une espèce de remède, ou comme une liqueur très-rare, qui n'est employée que pour les sacrifices ou pour les fêtes extraordinaires. Mais n'espérez point de faire observer une règle si importante, si vous n'en donnez vous-même l'exemple [2].

» D'ailleurs il faut faire garder inviolablement les lois de Minos pour l'éducation [3] des enfants. Il faut établir des écoles publiques, où l'on enseigne la crainte des dieux, l'amour de la patrie, le respect des lois, la préférence de l'honneur aux plaisirs, et à la vie même. Il faut avoir des magistrats qui veillent sur les familles et sur les mœurs des particuliers [4]. Veillez vous-même, vous qui n'êtes roi, c'est-à-dire pasteur [5] du peuple, que pour veiller nuit et jour sur votre troupeau : par là vous préviendrez un nombre infini de désordres et de crimes ; ceux que vous ne pourrez prévenir [6], punissez-les d'abord sévèrement. C'est une clémence que de faire d'abord des exemples qui arrêtent le cours de l'iniquité. Par un peu de sang répandu à propos [7], on en épargne beaucoup pour la suite, et on se met en état d'être craint, sans user souvent de rigueur.

» Mais quelle détestable maxime, que [8] de ne croire trouver sa sûreté que dans l'oppression de ses peuples ! Ne les point faire instruire [9], ne les point conduire à la vertu, ne s'en faire ja-

mites de la propriété et empêcher l'accroissement des fortunes sont purement chimériques. Dans l'idée de l'auteur, la propriété doit être assurée, même à la dernière classe : « Tous auront des terres. »

1. « Sédition, » révolte, de *sedere*, action de s'asseoir, en quelque sorte, en refusant d'obéir et d'agir.

2. L'*abus* du vin est une faute qu'il faut réprimer; mais l'*usage* n'en saurait être interdit par la loi.

3. « Éducation, » action d'élever, de tirer des voies de l'ignorance, *e ducere*, avec la forme fréquentative, *ducare*.

4. Comme les censeurs à Rome. Ce mode d'inquisition serait assez mal venu dans les temps modernes.

5. « Pasteur ; » le berger qui conduit ses troupeaux avec douceur et dans les bons pâturages.

6. Se préoccuper plus de prévenir les crimes que de les punir. Sage principe de gouvernement.

7. « A propos répandu ! » — N'arrivera-t-on pas à ce que la justice puisse s'exercer, et que la société réprime le mal sans qu'il soit nécessaire de verser même « un peu de sang ? »

8. On supprimerait avec raison ce *que*, qui n'est pas sans dureté, surtout ainsi redoublé.

9. Remarquez que Fénelon veut qu'on fasse « instruire » le peuple, pour lui faire bien connaître ses droits et ses devoirs.

mais aimer, les pousser par la terreur jusqu'au désespoir, les mettre dans l'affreuse nécessité ou de ne pouvoir jamais respirer librement, ou de secouer le joug de votre tyrannique domination : est-ce là le vrai moyen de régner sans trouble ? est-ce là le vrai chemin qui mène à la gloire ?

» Souvenez-vous que les pays où la domination du souverain est plus absolue [1], sont ceux où les souverains sont moins puissants. Ils prennent, ils ruinent tout, ils possèdent seuls tout l'État : mais aussi tout l'État languit ; les campagnes sont en friche [2] et presque désertes ; les villes diminuent chaque jour ; le commerce tarit. Le roi, qui ne peut être roi tout seul, et qui n'est grand que par ses peuples [3], s'anéantit lui-même peu à peu par l'anéantissement insensible des peuples dont il tire ses richesses et sa puissance. Son État s'épuise d'argent et d'hommes : cette dernière perte est la plus grande et la plus irréparable. Son pouvoir absolu fait autant d'esclaves qu'il a de sujets. On le flatte, on fait semblant de l'adorer, on tremble au moindre de ses regards ; mais attendez la moindre révolution : cette puissance monstrueuse, poussée jusqu'à un excès trop violent, ne saurait durer ; elle n'a aucune ressource dans le cœur des peuples ; elle a lassé et irrité tous les corps de l'État, elle contraint tous les membres de ce corps de soupirer après un changement. Au premier coup qu'on lui porte, l'idole se renverse, se brise et est foulée aux pieds [4]. Le mépris, la haine, le ressentiment, la défiance, en un mot toutes les passions se réunissent contre une autorité si odieuse. Le roi qui, dans sa vaine prospérité, ne trouvait pas un seul homme assez hardi pour lui dire la vérité, ne trouvera, dans son malheur, aucun homme qui daigne ni l'excuser, ni le défendre contre ses ennemis [5]. »

Après ce discours, Idoménée, persuadé par Mentor, se hâta de distribuer les terres vacantes, de les remplir de tous les artisans inutiles, et d'exécuter tout ce qui avait été résolu. Il réserva seulement pour les maçons les terres qu'il leur avait

1. « Absolue, » *soluta ab*, dégagée de toute relation, ici de toute subordination.

2. « Terre en friche, » terre non cultivée depuis longtemps.

3. Parole remarquable, mais qui contenait une critique amère de la politique et du gouvernement de Louis XIV.

4. Injurioso ne pede proruas
Stantem columnam.
(Hor., l. 1, od. XXIX, v. 13).

« De peur que d'un pied injurieux tu ne » renverses la colonne de leur puis» sance. » — Horace dit « la colonne ; » dans Fénelon, c'est « l'idole, » le roi idolâtré, qui est renversé et foulé aux pieds.

5. « Ni, ni ; » il faudrait dire : l'excuser et le défendre ; après *ne* l'emploi de *ni* répété est une faute. — Ce tableau de la tyrannie, et des extrémités où elle conduit un peuple, est énergique et tracé de main de maître.

destinées, et qu'ils ne pouvaient cultiver qu'après la fin de leurs travaux dans la ville.

V. Déjà la réputation du gouvernement doux et modéré d'Idoménée attire en foule, de tous côtés, des peuples qui viennent s'incorporer au sien, et chercher leur bonheur sous une si aimable domination. Déjà ces campagnes, si longtemps couvertes de ronces et d'épines, promettent de riches moissons et des fruits jusqu'alors inconnus. La terre ouvre son sein au tranchant de la charrue, et prépare ses richesses pour récompenser le laboureur : l'espérance [1] reluit de tous côtés. On voit dans les vallons et sur les collines les troupeaux de moutons qui bondissent sur l'herbe, et les grands troupeaux de bœufs et de génisses qui font retentir les hautes montagnes de leurs mugissements[2]: ces troupeaux servent à engraisser les campagnes. C'est Mentor qui a trouvé le moyen d'avoir ces troupeaux. Mentor conseilla à Idoménée de faire avec les Peucètes[3], peuples voisins, un échange de toutes les choses superflues qu'on ne voulait plus souffrir dans Salente, avec ces troupeaux, qui manquaient aux Salentins.

En même temps, la ville et les villages d'alentour étaient pleins d'une belle jeunesse qui avait langui longtemps dans la misère, et qui n'avait osé se marier, de peur d'augmenter leurs maux[4]. Quand ils virent qu'Idoménée prenait des sentiments d'humanité, et qu'il voulait être leur père, ils ne craignirent plus la faim et les autres fléaux par lesquels le ciel afflige la terre[5]. On n'entendait plus que des cris de joie, que les chansons des bergers et des laboureurs qui célébraient leurs hyménées[6]. On aurait cru voir le dieu Pan avec une foule de Satyres et de Faunes mêlés parmi les nymphes, et dansant au son de la flûte à l'ombre des bois[7]. Tout était tranquille et riant ; mais la joie était modérée, et les plaisirs ne servaient

1. Expression figurée et très-élégante.
2. Aperçu de paysage, parmi tant de détails arides.
3. Peuples de la Grande-Grèce, sur les côtes de l'Adriatique et au-dessus de la Calabre ; aujourd'hui la terre de *Bari*.
4. « Leurs maux ; » c'est la *syllepse*, l'emploi du pluriel après un singulier collectif. Ainsi Racine, dans *Athalie :* « Comme eux (le pauvre) vous fûtes orphelin, » — mais il est assez difficile de faire accepter la phrase de Fenelon. Le singulier *avait*, ne devrait pas être suivi presque immédiatement du pluriel, dans la phrase qui vient ensuite.
5. Douce et vertueuse chimère. Fénelon pense qu'étant données certaines formes de gouvernement, on cesserait de craindre « les fléaux par lesquels le ciel afflige la terre. »
6. « Hyménée, » le dieu du mariage. Le mot « hyménée » est souvent pris, mais seulement dans le langage poétique, pour le mariage lui-même.
7. Nympharumque leves cum Satyris [chori.
(Hor., l. I, od. I, v. 31.)
« Les danses légères des Nymphes avec » les Satyres. »

qu'à délasser des longs travaux; ils en étaient plus vifs et plus purs [1].

Les vieillards, étonnés de voir ce qu'ils n'avaient osé espérer dans la suite d'un si long âge, pleuraient par un excès de joie mêlée de tendresse : ils levaient leurs mains tremblantes vers le ciel. « Bénissez, disaient-ils, ô grand Jupiter, le roi qui vous » ressemble, et qui est le plus grand don que vous nous ayez » fait. Il est né pour le bien des hommes : rendez-lui tous les » biens que nous recevons de lui. Nos arrière-neveux, venus » de ces mariages qu'il favorise, lui devront tout, jusqu'à leur » naissance ; et il sera véritablement le père de tous ses sujets.» Les jeunes hommes, et les jeunes filles qu'ils épousaient [2], ne laissaient éclater leur joie qu'en chantant les louanges de celui de qui cette joie si douce leur était venue. Les bouches, et encore plus les cœurs, étaient sans cesse remplis de son nom. On se croyait heureux de le voir ; on craignait de le perdre : sa perte eût été la désolation de chaque famille [3].

Alors Idoménée avoua à Mentor qu'il n'avait jamais senti de plaisir aussi touchant, que celui d'être aimé et de rendre tant de gens heureux. « Je ne l'aurais jamais cru, disait-il : il me » semblait que toute la grandeur des princes ne consistait qu'à » se faire craindre ; que le reste des hommes était fait pour » eux ; et tout ce que j'avais ouï dire des rois qui avaient été » l'amour et les délices de leurs peuples me paraissait une pure » fable : j'en reconnais maintenant la vérité. Mais il faut que » je vous raconte comment on avait empoisonné mon cœur, dès » ma plus tendre enfance, sur l'autorité des rois. C'est ce qui » a causé tous les malheurs de ma vie. » Alors Idoménée commença cette narration.

Observations sur le dixième livre. — L'enseignement contenu dans ce livre est presque entièrement politique. C'est surtout dans les règlements pour la ville de Salente, que Fénelon a émis ses idées sur l'administration d'un État. Nous avons, dans les notes, dit quelques mots des divers points de sa doctrine. Ces règlements qu'il propose sont excellents, quant à leur portée morale ; ils ont surtout un caractère de progrès qu'il faut admirer, quand on pense combien Fénelon était, sous ce rapport, en avant de son siècle, et que de choses modernes il a désirées, dans un temps où l'économie politique n'existait pas

1. Voir, pour tout ce détail, le célèbre épisode des *Géorgiques*, sur les joies et les fêtes des laboureurs, l. II, v. 458.

2. « Épouser, » de *spondere*, idée de promesse, *accord*.

3. Excellent enseignement donné à un jeune prince, que ce tableau des joies et des bénédictions d'un peuple heureux : il contraste avec celui des malédictions qui poursuivent le tyran.

encore. Mais parmi toutes ces réformes il y a beaucoup d'idées chimériques, singulières, et l'on comprend aisément le mauvais effet que ces doctrines produisirent sur l'esprit de Louis XIV. Aussi Fénelon fut-il tenu éloigné de la cour, et resta jusqu'à sa mort dans son archevêché de Cambrai.

Les caractères de Mentor, d'Idoménée, de Télémaque se développent dans ce livre; Idoménée est un homme faible, imprudent, mais docile aux conseils de Mentor; Télémaque est le jeune homme emporté qui excuse difficilement les imperfections qu'il découvre chez les autres hommes, et croit volontiers qu'il ne saurait tomber dans les erreurs dont il est témoin. Mentor relevant avec indulgence les défauts d'Idoménée donne un exemple admirable de l'art de persuader en enseignant.

LIVRE ONZIÈME.

SOMMAIRE. — I. Récit d'Idoménée : sa confiance aveugle en Protésilas a été la cause de tous ses malheurs; comment les artifices de ce favori le détournèrent du vertueux Philoclès, à ce point que le roi, croyant celui-ci coupable d'une conspiration, avait donné ordre de le faire mourir. La trahison de Protésilas est dévoilée par Timocrate; justifié, Philoclès se retire dans l'île de Samos. — II. Aveuglement d'Idoménée, qui connaît les artifices de Protésilas et continue de se fier à lui ; sages conseils de Mentor pour le rappel de Philoclès. — III. Ce dernier ne consent qu'avec peine à quitter sa solitude et à rentrer à la cour ; motifs qui le font changer d'avis ; comment il est reçu par Idoménée; caractère d'Hégésippe. — IV. Philoclès se retire dans la solitude ; ses entretiens avec Mentor.

I. « Protésilas, qui est un peu plus âgé que moi, fut celui de tous les jeunes gens que j'aimai le plus. Son naturel vif et hardi était selon mon goût : il entra dans mes plaisirs ; il flatta mes passions, il me rendit suspect un autre jeune homme que j'aimais aussi, et qui se nommait Philoclès. Celui-ci avait la crainte des dieux [1], et l'âme grande, mais modérée ; il mettait la grandeur, non à s'élever, mais à se vaincre, et à ne rien faire de bas. Il me parlait librement sur mes défauts ; et lors même qu'il n'osait me parler, son silence et la tristesse de son visage me faisaient assez entendre ce qu'il voulait me reprocher [2]. Dans les commencements cette sincérité me plaisait ; et je lui protestais souvent que je l'écouterais avec confiance toute ma vie, pour me préserver [3] des flatteurs. Il me disait tout ce que je devais faire pour marcher sur les traces de mon aïeul Minos, et pour rendre mon royaume heureux. Il n'avait pas une aussi profonde sagesse [4] que vous, ô Mentor ; mais ses maximes étaient bonnes : je le reconnais maintenant. Peu à peu les artifices de Protésilas, qui était jaloux [5] et plein d'ambition, me dégoûtèrent de Philoclès. Celui-ci était sans empressement, et laissait l'autre prévaloir [6] ; il se contentait de

1. « La crainte des dieux, » sentiment chrétien, *initium sapientiæ timor Domini* (Ps.).

2. « Reprocher, » *reprobare*, désapprobation ; cette étymologie est un exemple rare du changement de *b* en *c*.

3. « Préserver, » garder par avance, *præservare*.

4. « Profonde sagesse. » L'épithète est juste ; la vraie sagesse ne se borne pas à l'extérieur, à la surface.

5. « Jaloux, » dont la racine est *zèle*, se prend généralement en mauvaise part, dans le sens d'une ardeur envieuse. Parfois, cependant, il garde son sens primitif : *Soyez jaloux de plaire à Dieu*.

6. « Prévaloir » (*præ valere*), l'emporter sur d'autres, être plus fort.

me dire toujours la vérité lorsque je voulais l'entendre. C'était mon bien [1], et non sa fortune [2], qu'il cherchait.

» Protésilas me persuada insensiblement que c'était un esprit chagrin et superbe qui critiquait toutes mes actions ; qui ne me demandait rien, parce qu'il avait la fierté de ne vouloir rien tenir de moi, et d'aspirer à la réputation d'un homme qui est au-dessus de tous les honneurs : il ajouta que ce jeune homme, qui me parlait si librement sur mes défauts, en parlait aux autres avec la même liberté ; qu'il laissait assez entendre qu'il ne m'estimait guère [3] ; et qu'en rabaissant ainsi ma réputation il voulait, par l'éclat d'une vertu austère, s'ouvrir le chemin de la royauté.

» D'abord je ne pus croire que Philoclès voulût me détrôner : il y a dans la véritable vertu une candeur et une ingénuité que rien ne peut contrefaire, et à laquelle on ne se méprend point, pourvu qu'on y soit attentif. Mais la fermeté de Philoclès contre mes faiblesses commençait à me lasser. Les complaisances de Protésilas, et son industrie [4] inépuisable pour m'inventer de nouveaux plaisirs, me faisaient sentir encore plus impatiemment l'austérité de l'autre.

» Cependant Protésilas, ne pouvant souffrir que je ne crusse pas tout ce qu'il me disait contre son ennemi, prit le parti de ne m'en parler plus, et de me persuader par quelque chose de plus fort que toutes les paroles. Voici comment il acheva de me tromper : il me conseilla d'envoyer Philoclès commander les vaisseaux qui devaient attaquer ceux de Carpathie [5], et, pour m'y déterminer [6], il me dit : « Vous savez que je ne suis pas » suspect [7] dans les louanges que je lui donne : j'avoue qu'il a » du courage et du génie pour la guerre ; il vous servira mieux » qu'un autre, et je préfère l'intérêt de votre service à tous » mes ressentiments contre lui. »

» Je fus ravi de trouver cette droiture [8] et cette équité dans

1. « Mon bien ; » aux deux sens, le bien matériel et le bien moral ou *perfectionnement*. On peut regretter que deux idées si profondément distinctes, souvent si opposées, soient exprimées par un même mot, *bonum*. Les philosophes épicuriens, d'accord avec cette confusion d'idées, ne font point de distinction entre le bonheur et la vertu.

2. « Fortune, » ce qui est amené par hasard, *forte* ou *sorte*, comme tiré au sort.

3. « Estimer, *æstimare* de *æs, ris ;* l'idée première de l'estime serait celle de l'appréciation en argent.

4. « Industrie, » activité, dans le sens propre du latin *industria*. Racine (*Iphig.*, act. I, sc. I) prend ce mot dans un sens analogue :

> Mais bientôt rappelant sa cruelle industrie,
> Il me représenta l'honneur de la patrie.

5. Ile de la Méditerranée, entre Rhodes et la Crète. De cette île (Carpathos), aujourd'hui *Scarpanto*, est venu le nom de mer « Carpathienne. »

6. « Déterminer, » engager, mettre dans un *terme* (*terminus*), dans une limite qu'on ne saurait franchir avant d'avoir pris un parti.

7. « Suspect, » le même que soupçonné (*sub aspicere*), action de regarder en dessous, avec défiance.

8. « Droiture, » radical *droit*. La vertu est comparée à une ligne droite.

le cœur de Protésilas, à qui j'avais confié l'administration de mes plus grandes affaires. Je l'embrassai dans un transport de joie, et je me crus trop heureux d'avoir donné toute ma confiance à un homme qui me paraissait ainsi au-dessus de toute passion et de tout intérêt. Mais, hélas! que les princes sont dignes de compassion! Cet homme me connaissait mieux que je ne me connaissais moi-même : il savait que les rois sont d'ordinaire défiants et inappliqués : défiants, par l'expérience continuelle qu'ils ont des artifices des hommes corrompus dont ils sont environnés; inappliqués, parce que les plaisirs les entraînent et qu'ils sont accoutumés à voir des gens chargés de penser pour eux [1], sans qu'ils en prennent eux-mêmes la peine. Il comprit donc qu'il n'aurait pas grand'peine à me mettre en défiance et en jalousie contre un homme qui ne manquerait pas de faire de grandes actions, surtout l'absence lui donnant une entière facilité de lui tendre des piéges [2].

» Philoclès, en partant, prévit ce qui lui pouvait arriver. « Souvenez-vous, me dit-il, que je ne pourrai plus me défen-
» dre ; que vous n'écouterez que mon ennemi ; et qu'en vous
» servant au péril de ma vie, je courrai risque de n'avoir d'au-
» tre récompense que votre indignation. — Vous vous trom-
» pez, lui dis-je : Protésilas ne parle point de vous comme vous
» parlez de lui ; il vous loue, il vous estime, il vous croit di-
» gne des plus importants emplois : s'il commençait à me parler
» contre vous, il perdrait ma confiance. Ne craignez rien ; allez,
» et ne songez qu'à me bien servir. » Il partit et me laissa dans une étrange situation.

» Il faut vous l'avouer, Mentor ; je voyais clairement combien il m'était nécessaire d'avoir plusieurs hommes que je consultasse, et que rien n'était plus mauvais, ni pour ma réputation, ni pour le succès des affaires, que de me livrer à un seul. J'avais éprouvé que les sages conseils de Philoclès m'avaient garanti de plusieurs fautes dangereuses où la hauteur de Protésilas m'aurait fait tomber. Je sentais bien qu'il y avait dans Philoclès un fonds de probité et de maximes équitables, qui ne se faisait point sentir de même dans Protésilas ; mais j'avais laissé prendre à Protésilas un certain ton décisif auquel je ne pouvais presque plus résister. J'étais fatigué de me trouver toujours entre deux hommes que je ne pouvais accorder ; et, dans cette lassitude, j'aimais mieux, par faiblesse, hasarder

1. Ce mot exprime parfaitement l'idée de Fénelon : aussi donne-t-il aux princes le conseil de gouverner, de régner par eux-mêmes, et de ne charger personne de ce soin.

2. « Piéges, » rac. *pied*, embûches que l'on tend pour saisir les pieds ; au figuré « pour surprendre l'esprit. »

quelque chose aux dépens des affaires, et respirer en liberté. Je n'eusse osé me dire à moi-même une si honteuse raison du parti que je venais de prendre ; mais cette honteuse raison que je n'osais développer, ne laissait pas d'agir secrètement au fond de mon cœur, et d'être le vrai motif de tout ce que je faisais.

» Philoclès surprit[1] les ennemis, remporta[2] une pleine victoire, et se hâtait de revenir pour prévenir les mauvais offices qu'il avait à craindre : mais Protésilas, qui n'avait pas encore eu le temps de me tromper, lui écrivit que je désirais qu'il fît une descente dans l'île de Carpathie, pour profiter de la victoire. En effet, il m'avait persuadé que je pourrais facilement faire la conquête de cette île ; mais il fit en sorte que plusieurs choses nécessaires manquèrent à Philoclès dans cette entreprise, et il l'assujettit à certains ordres qui causèrent divers contre-temps dans l'exécution.

» Cependant il se servit d'un domestique très-corrompu que j'avais auprès de moi, et qui observait jusqu'aux moindres choses pour lui en rendre compte, quoiqu'ils parussent ne se voir guère, et n'être jamais d'accord en rien. Ce domestique, nommé Timocrate, me vint dire un jour, en grand secret, qu'il avait découvert une affaire très-dangereuse. « Philoclès, » me dit-il, veut se servir de votre armée navale pour se faire » roi de l'île de Carpathie : les chefs des troupes sont attachés » à lui ; tous les soldats sont gagnés par ses largesses, et plus » encore par la licence pernicieuse où il laisse vivre les troupes : il est enflé de sa victoire. Voilà une lettre qu'il écrit à » un de ses amis sur son projet de se faire roi ; on n'en peut » plus douter après une preuve si évidente. »

» Je lus cette lettre ; et elle me parut de la main de Philoclès. Mais on avait parfaitement imité son écriture ; et c'était Protésilas qui l'avait faite avec Timocrate. Cette lettre me jeta dans une étrange[3] surprise : je la relisais sans cesse, et ne pouvais me persuader qu'elle fût de Philoclès, repassant dans mon esprit troublé toutes les marques touchantes qu'il m'avait données de son désintéressement et de sa bonne foi. Cependant, que pouvais-je faire ? quel moyen de résister à une lettre où je croyais être sûr de reconnaître l'écriture de Philoclès ?

Quand Timocrate vit que je ne pouvais plus résister à son

1. « Surprit, » l'action de prendre *sur* le fait, à l'improviste.
2. « Remporta ; » *re* préfixe et intensif.
3. « Etrange » (*extra*), en dehors de ce qui est ordinaire.

artifice, il le poussa plus loin. « Oserai-je, me dit-il en hési-
» tant, vous faire remarquer un mot qui est dans cette lettre :
» Philoclès dit à son ami qu'il peut parler en confiance à Pro-
» tésilas sur une chose qu'il ne désigne que par un chiffre [1] :
» assurément Protésilas est entré dans le dessein de Philoclès,
» et ils se sont raccommodés [2] à vos dépens. Vous savez que
» c'est Protésilas qui vous a pressé d'envoyer Philoclès contre
» les Carpathiens. Depuis un certain temps il a cessé de vous
» parler contre lui, comme il le faisait souvent autrefois. Au
» contraire, il le loue, il l'excuse en toute occasion : ils se
» voyaient depuis quelque temps avec assez d'honnêteté [3]. Sans
» doute Protésilas a pris avec Philoclès des mesures pour par-
» tager avec lui la conquête de Carpathie. Vous voyez même
» qu'il a voulu qu'on fît cette entreprise contre toutes les
» règles, et qu'il s'expose à faire périr votre armée navale,
» pour contenter son ambition. Croyez-vous qu'il voulût ser-
» vir ainsi à celle de Philoclès, s'ils étaient encore mal ensem-
» ble. Non, non, on ne peut plus douter que ces deux hommes
» ne soient réunis pour s'élever ensemble à une grande au-
» torité, et peut-être pour renverser le trône où vous régnez.
» En vous parlant ainsi, je sais que je m'expose à leur ressen-
» timent, si, malgré mes avis sincères, vous leur laissez en-
» core votre autorité dans les mains : mais qu'importe, pourvu
» que je vous dise la vérité [4] ? »

» Ces dernières paroles de Timocrate firent une grande impression sur moi : je ne doutai plus de la trahison de Philoclès, et je me défiai de Protésilas comme de son ami. Cependant Timocrate me disait sans cesse : « Si vous attendez
» que Philoclès ait conquis l'île de Carpathie, il ne sera plus
» temps d'arrêter ses desseins, hâtez-vous de vous en assurer
» pendant que vous le pouvez. » J'avais horreur de la profonde dissimulation des hommes ; je ne savais plus à qui me fier. Après avoir découvert la trahison de Philoclès, je ne voyais plus d'homme sur la terre dont la vertu pût me rassurer. J'étais résolu de faire au plus tôt périr ce perfide, mais je craignais Protésilas, et je ne savais comment faire à son égard. Je craignais de le trouver coupable, et je craignais aussi de me

1. Une écriture dans laquelle un chiffre de convention, connu de ceux-là seuls qui s'écrivent, correspond à chaque lettre de l'alphabet.

2. « Raccommodés, » arrangés, remis en mesure (*re cum modo*).

3. Ce mot « honnêteté » s'emploie peu aujourd'hui dans le sens que lui donne ici notre auteur : bons procédés, marques d'amitié.

4. Pour rendre plus sûre la chute de Philoclès, Protésilas consent à se compromettre auprès du roi, en se faisant regarder comme complice de Philoclès ! On comprend mal ce système de fourberies

fier à lui. Enfin, dans mon trouble, je ne pus m'empêcher de lui dire que Philoclès m'était devenu suspect. Il en parut surpris ; il me présenta sa conduite droite et modérée; il m'exagéra [1] ses services ; en un mot, il fit tout ce qu'il fallait pour me persuader qu'il était trop bien avec lui. D'un autre côté, Timocrate ne perdait pas un moment pour me faire remarquer cette intelligence, et pour m'obliger à perdre Philoclès pendant que je pouvais encore m'assurer de lui. Voyez, mon cher Mentor, combien les rois sont malheureux, et exposés à être le jouet des autres hommes, lors même que les autres hommes paraissent tremblants à leurs pieds!

» Je crus faire un coup d'une profonde politique, et déconcerter Protésilas, en envoyant secrètement à l'armée navale Timocrate pour faire mourir Philoclès. Protésilas poussa jusqu'au bout sa dissimulation, et me trompa d'autant mieux, qu'il parut plus naturellement comme un homme qui se laissait tromper. Timocrate partit donc, et trouva Philoclès assez embarrassé dans sa descente : il manquait de tout; car Protésilas, ne sachant si la lettre supposée pourrait faire périr son ennemi, voulait avoir en même temps une autre ressource prête, par le mauvais succès d'une entreprise dont il m'avait fait tant espérer, et qui ne manquerait pas de m'irriter contre Philoclès. Celui-ci soutenait cette guerre si difficile, par son courage, par son génie, et par l'amour que les troupes avaient pour lui. Quoique tout le monde reconnût dans l'armée que cette descente était téméraire et funeste pour les Crétois, chacun travaillait à la faire réussir, comme s'il eût vu sa vie et son bonheur attachés au succès. Chacun était content de hasarder sa vie à toute heure, sous un chef si sage et si appliqué à se faire aimer.

» Timocrate avait tout à craindre en voulant faire périr ce chef au milieu d'une armée qui l'aimait avec tant de passion; mais l'ambition furieuse est aveugle. Timocrate ne trouva rien de difficile pour contenter Protésilas, avec lequel il s'imaginait me gouverner après la mort de Philoclès. Protésilas ne pouvait souffrir un homme de bien dont la seule vue était un reproche secret de ses crimes, et qui pouvait, en m'ouvrant les yeux, renverser ses projets.

» Timocrate s'assura de deux capitaines qui étaient sans cesse auprès de Philoclès; il leur promit, de ma part, de grandes récompenses, et ensuite il dit à Philoclès qu'il était venu

1. « Exagérer » (*agger*), mettre en monceau ; *agere*, conduire et par suite, *élever*.

lui dire de ma part des choses secrètes qu'il ne devait lui confier qu'en présence de ces deux capitaines. Philoclès se renferma avec eux et avec Timocrate. Alors Timocrate donna un coup de poignard à Philoclès. Le coup glissa, et n'enfonça guère avant. Philoclès, sans s'étonner, lui arracha le poignard, s'en servit contre lui et contre les deux autres. En même temps, il cria : on accourut; on enfonça la porte; on dégagea Philoclès des mains de ces trois hommes qui, étant troublés, l'avaient attaqué faiblement. Ils furent pris et on les aurait d'abord déchirés, tant l'indignation de l'armée était grande, si Philoclès n'eût arrêté la multitude. Ensuite il prit Timocrate en particulier, et lui demanda avec douceur ce qui l'avait obligé à commettre une action si noire. Timocrate, qui craignait qu'on ne le fît mourir, se hâta de montrer l'ordre que je lui avais donné par écrit de tuer Philoclès ; et, comme les traîtres sont toujours lâches, il ne songea qu'à sauver sa vie, en découvrant à Philoclès toute la trahison de Protésilas.

» Philoclès, effrayé de voir tant de malice dans les hommes, prit un parti plein de modération : il déclara à toute l'armée que Timocrate était innocent ; il le mit en sûreté, le renvoya en Crète, déféra le commandement de l'armée à Polymène, que j'avais nommé, dans mon ordre écrit de ma main, pour commander quand on aurait tué Philoclès [1]. Enfin il exhorta les troupes à la fidélité qu'elles me devaient, et passa pendant la nuit dans une légère barque, qui le conduisit dans l'île de Samos [2], où il vit tranquillement dans la pauvreté et dans la solitude, travaillant à faire des statues pour gagner sa vie, ne voulant plus entendre parler des hommes trompeurs et injustes, mais surtout des rois, qu'il croit les plus malheureux et les plus aveugles de tous les hommes. »

II. En cet endroit, Mentor arrêta Idoménée : — « Hé bien ! dit-il, fûtes-vous longtemps à découvrir la vérité ? » — « Non, répondit Idoménée ; je compris peu à peu les artifices de Protésilas [3] et de Timocrate : ils se brouillèrent même ; car les méchants ont bien de la peine à demeurer unis. Leur division acheva de me montrer le fond de l'abîme où ils m'avaient

1. Philoclès se montre encore dévoué à son souverain en ne divulguant pas l'ordre cruel que celui-ci avait donné contre lui ; il se retire obéissant aux ordres d'Idoménée ; il déclare que le roi a nommé à sa place Polymène, comme commandant des troupes.

2. « Samos, » île de la mer Egée, près des côtes de l'Asie Mineure ; cette île a conservé son ancien nom.

3. Si Idoménée a cru aux suppositions de Timocrate à l'égard de Protésilas, comment a-t-il gardé un seul jour ce dernier dans sa confiance ? Cela passe les bornes de la faiblesse chez un roi, mais Fénelon nous l'expliquera. Voir la note 2 de la page suivante.

jeté. — Hé bien! reprit Mentor, ne prîtes-vous point le parti de vous défaire de l'un et de l'autre?» — «Hélas! répondit Idoménée, est-ce, mon cher Mentor, que vous ignorez la faiblesse et l'embarras des princes? Quand ils sont une fois livrés à des hommes corrompus et hardis qui ont l'art de se rendre nécessaires, ils ne peuvent plus espérer aucune liberté. Ceux qu'ils méprisent le plus sont ceux qu'ils traitent le mieux et qu'ils comblent de bienfaits. J'avais horreur de Protésilas; et je lui laissais toute l'autorité. Étrange illusion! je me savais bon gré de le connaître; et je n'avais pas la force de reprendre l'autorité que je lui avais abandonnée. D'ailleurs, je le trouvais commode, complaisant, industrieux pour flatter mes passions, ardent pour mes intérêts. Enfin, j'avais une raison pour m'excuser moi-même de ma faiblesse, c'est que je ne connaissais point de véritable vertu : faute d'avoir su choisir des gens de bien qui conduisissent mes affaires, je croyais qu'il n'y en avait point sur la terre, et que la probité était un beau fantôme[1]. — Qu'importe, disais-je, de faire un grand éclat pour sortir des mains d'un homme corrompu, et pour tomber dans celles de quelque autre qui ne sera ni plus désintéressé, ni plus sincère que lui? — Cependant l'armée navale commandée par Polymène revint. Je ne songeai plus à la conquête de l'île de Carpathie; et Protésilas ne put dissimuler si profondément, que je ne découvrisse combien il était affligé de savoir que Philoclès était en sûreté dans Samos.»

Mentor interrompit encore Idoménée, pour lui demander s'il avait continué, après une si noire trahison, à confier toutes ses affaires à Protésilas. «J'étais, lui répondit Idoménée, trop ennemi des affaires, et trop inappliqué, pour pouvoir me tirer de ses mains : il aurait fallu renverser l'ordre que j'avais établi pour ma commodité, et instruire un nouvel homme : c'est ce que je n'eus jamais la force d'entreprendre. J'aimai mieux fermer les yeux pour ne pas voir les artifices de Protésilas. Je me consolais seulement en faisant entendre à certaines personnes de confiance que je n'ignorais pas sa mauvaise foi. Ainsi je m'imaginais n'être trompé qu'à demi, puisque je savais que j'étais trompé[2]. Je faisais même de temps en temps sentir à Protésilas que je supportais son joug avec impatience. Je prenais souvent plaisir à le contredire, à blâmer publiquement quelque chose qu'il avait fait, à décider contre son sen-

1. « Fantôme, » apparence, illusion; φαίνω, paraître.

2. Il s'imaginait n'être pas trompé, parce qu'il le savait; l'observation est ingénieuse et vraie, le roi de Salente devait se faire une telle illusion.

timent; mais, comme il connaissait ma hauteur et ma paresse, il ne s'embarrassait point de tous mes chagrins [1]. Il revenait opiniâtrément à la charge; il usait tantôt de manières pressantes, tantôt de souplesse et d'insinuation : surtout, quand il s'apercevait que j'étais peiné contre lui, il redoublait ses soins pour me fournir de nouveaux amusements propres à m'amollir, ou pour m'embarquer [2] dans quelque affaire où il eût occasion de se rendre nécessaire, et de faire valoir son zèle pour ma réputation.

« Quoique je fusse en garde contre lui, cette manière de flatter mes passions m'entraînait toujours; il savait mes secrets; il me soulageait dans mes embarras; il faisait trembler tout le monde par mon autorité. Enfin je ne pus me résoudre à le perdre. Mais, en le maintenant dans sa place, je mis tous les gens de bien hors d'état de me représenter mes véritables intérêts. Depuis ce moment on n'entendit plus dans mes conseils aucune parole libre; la vérité s'éloigna de moi; l'erreur, qui prépare la chute des rois [3], me punit d'avoir sacrifié Philoclès à la cruelle ambition de Protésilas : ceux mêmes qui avaient le plus de zèle pour l'État et pour ma personne se crurent dispensés de me détromper, après un si terrible exemple. Moi-même, mon cher Mentor, je craignais que la vérité ne perçât le nuage, et qu'elle ne parvînt jusqu'à moi malgré les flatteurs; car, n'ayant plus la force de la suivre, sa lumière m'était importune [4]. Je sentais en moi-même qu'elle m'eût causé de cruels remords, sans pouvoir me tirer d'un si funeste engagement. Ma mollesse et l'ascendant que Protésilas avait pris insensiblement sur moi me plongeaient dans une espèce de désespoir de rentrer jamais en liberté. Je ne voulais ni voir un si honteux état, ni le laisser voir aux autres. Vous savez, cher Mentor, la vaine hauteur et la fausse gloire dans laquelle on élève les rois : ils ne veulent jamais avoir tort. Pour couvrir une faute, il en faut faire cent. Plutôt que d'avouer qu'on s'est trompé, et que de se donner la peine de revenir de son erreur, il faut se laisser tromper toute sa vie. Voilà l'état des princes faibles et inappliqués : c'était précisément le mien, lorsqu'il fallut que je partisse pour le siége de Troie.

» En partant, je laissai Protésilas maître des affaires; il les

1. « Chagrins, » douleurs morales.

2. « Embarquer, » faire entrer dans une affaire comme dans une barque; idée d'une mer où l'on s'aventure.

3. Racine, dans *Athalie* (act. I, sc. 2) :

...Cet esprit d'imprudence et d'erreur,
De la chute des rois funeste avant-coureur,

4. Les métaphores ici accumulées, « percer le nuage, suivre, lumière importune, » constituent une *allégorie*.

conduisit en mon absence avec hauteur et inhumanité. Tout le royaume de Crète gémissait sous sa tyrannie : mais personne n'osait me mander l'oppression[1] des peuples ; on savait que je craignais de voir la vérité, et que j'abandonnais à la cruauté de Protésilas tous ceux qui entreprenaient de parler contre lui. Mais moins on osait éclater, plus le mal était violent. Dans la suite, il me contraignit de chasser le vaillant Mérione[2], qui m'avait suivi avec tant de gloire au siége de Troie. Il en était devenu jaloux, comme de tous ceux que j'aimais et qui montraient quelque vertu.

» Il faut que vous sachiez, mon cher Mentor, que tous mes malheurs sont venus de là. Ce n'est pas tant la mort de mon fils qui causa la révolte des Crétois, que la vengeance des dieux irrités contre mes faiblesses, et la haine des peuples, que Protésilas m'avait attirée. Quand je répandis le sang de mon fils[3], les Crétois, lassés d'un gouvernement rigoureux, avaient épuisé toute leur patience ; et l'horreur de cette dernière action ne fit que montrer au dehors ce qui était depuis longtemps dans le fond des cœurs.

» Timocrate me suivit au siége de Troie, et rendait compte secrètement par ses lettres à Protésilas de tout ce qu'il pouvait découvrir. Je sentais bien que j'étais en captivité ; mais je tâchais de n'y penser pas, désespérant d'y remédier. Quand les Crétois, à mon arrivée, se révoltèrent, Protésilas et Timocrate furent les premiers à s'enfuir. Ils m'auraient sans doute abandonné, si je n'eusse été contraint de m'enfuir presque aussitôt qu'eux. Comptez, mon cher Mentor, que les hommes insolents pendant la prospérité sont toujours faibles et tremblants dans la disgrâce. La tête leur tourne aussitôt que l'autorité absolue leur échappe. On les voit aussi rampants qu'ils ont été hautains ; et c'est en un moment qu'ils passent d'une extrémité à l'autre. »

» Mentor dit à Idoménée : « Mais d'où vient donc que, connaissant à fond ces deux méchants hommes, vous les gardez encore auprès de vous comme je les vois ? Je ne suis pas surpris qu'ils vous aient suivi, n'ayant rien de meilleur à faire pour leurs intérêts ; je comprends même que vous avez fait une action généreuse de leur donner un asile dans votre nou-

1. « Oppression, » action de presser, de fouler ; au moral, et appliqué à un roi, signifie « exercice de la tyrannie. »

2. Voir sur Mérione, cocher d'Idoménée, au siége de Troie, Homère, *Il.*, liv. VIII ; et Hor. l. II, odes VI et XV.

3. La pathétique histoire racontée au livre V.

vel établissement : mais pourquoi vous livrer encore à eux après tant de cruelles expériences [1] ? »

— « Vous ne savez pas, répondit Idoménée, combien toutes les expériences sont inutiles aux princes amollis et inappliqués qui vivent sans réflexion. Ils sont mécontents de tout, et ils n'ont le courage de rien redresser. Tant d'années d'habitude étaient des chaînes de fer qui me liaient à ces deux hommes ; et ils m'obsédaient à toute heure. Depuis que je suis ici, ils m'ont jeté dans toutes les dépenses excessives que vous avez vues ; ils ont épuisé cet État naissant ; ils m'ont attiré cette guerre qui allait m'accabler sans vous. J'aurais bientôt éprouvé à Salente les mêmes malheurs que j'ai sentis en Crète ; mais vous m'avez enfin ouvert les yeux, et vous m'avez inspiré le courage qui me manquait pour me mettre hors de servitude [2]. Je ne sais ce que vous avez fait en moi ; mais depuis que vous êtes ici, je me sens un autre homme. »

Mentor demanda ensuite à Idoménée quelle était la conduite de Protésilas dans ce changement des affaires. « Rien n'est plus artificieux, répondit Idoménée, que ce qu'il a fait depuis votre arrivée. D'abord il n'oublia rien pour jeter indirectement quelque défiance dans mon esprit. Il ne disait rien contre vous ; mais je voyais diverses gens qui venaient m'avertir que ces deux étrangers étaient fort à craindre. L'un, disaient-ils, est le fils du trompeur Ulysse ; l'autre est un homme caché et d'un esprit profond : ils sont accoutumés à errer de royaume en royaume ; qui sait s'ils n'ont point formé quelque dessein sur celui-ci ? Ces aventuriers racontent eux-mêmes qu'ils ont causé de grands troubles dans tous les pays où ils ont passé : voici un État naissant et mal affermi ; les moindres mouvements pourraient le renverser.

» Protésilas ne disait rien, mais il tâchait de me faire entrevoir le danger et l'excès de toutes ces réformes que vous me faisiez entreprendre. Il me prenait par mon propre intérêt. — Si vous mettez, me disait-il, les peuples dans l'abondance, ils ne travailleront plus ; ils deviendront fiers, indociles, et seront toujours prêts à se révolter : il n'y a que la faiblesse et la misère qui les rendent souples, et qui les empêchent de résister à l'autorité. — Souvent il tâchait de reprendre son ancienne au-

1. Quelle apparence cependant que depuis plus de vingt ans, à travers toutes les fortunes diverses de la vie d'Idoménée, roi de Crète, ces deux hommes pervers, si bien connus d'Idoménée, aient pu se maintenir en faveur et qu'ils y soient encore au moment où se passe cet entretien ? Évidemment il y a invraisemblance. Aussi la question de Mentor est-elle très à propos.

2. Pauvre roi, réduit à conspirer avec des étrangers contre le ministre qu'il n'ose pas renverser !

torité pour m'entraîner ; et il la couvrait d'un prétexte de zèle pour mon service. — En voulant soulager les peuples, me disait-il, vous rabaissez la puissance royale ; et par là vous faites au peuple même un tort irréparable, car il a besoin qu'on le tienne bas pour son propre repos.

» A tout cela je répondais que je saurais bien tenir les peuples dans leur devoir en me faisant aimer d'eux ; en ne relâchant rien de mon autorité, quoique je les soulageasse ; en punissant avec fermeté tous les coupables ; enfin, en donnant aux enfants une bonne éducation, et à tout le peuple une exacte discipline pour le tenir dans une vie simple, sobre et laborieuse [1]. — Hé quoi ! disais-je, ne peut-on pas soumettre un peuple sans le faire mourir de faim? Quelle inhumanité ! quelle politique brutale! Combien voyons-nous de peuples traités doucement, et très-fidèles à leurs princes ! Ce qui cause les révoltes, c'est l'ambition et l'inquiétude des grands d'un État, quand on leur a donné trop de licence, et qu'on a laissé leurs passions s'étendre sans bornes ; c'est la multitude des grands et des petits qui vivent dans la mollesse, dans le luxe et dans l'oisiveté ; c'est la trop grande abondance d'hommes adonnés à la guerre, qui ont négligé toutes les occupations utiles qu'il faut prendre dans les temps de paix ; enfin, c'est le désespoir des peuples maltraités ; c'est la dureté, la hauteur des rois, et leur mollesse, qui les rend incapables de veiller sur tous les membres de l'État pour prévenir les troubles [2]. Voilà ce qui cause les révoltes, et non pas le pain qu'on laisse manger en paix au laboureur, après qu'il l'a gagné à la sueur de son visage.

» Quand Protésilas a vu que j'étais inébranlable dans ces maximes, il a pris un parti tout opposé à sa conduite passée : il a commencé à suivre ces maximes qu'il n'avait pu détruire ; il a fait semblant de les goûter, d'en être convaincu, de m'avoir obligation de l'avoir éclairé là-dessus. Il va au-devant de tout ce que je puis souhaiter pour soulager les pauvres ; il est le premier à me représenter leurs besoins, et à crier contre les dépenses excessives. Vous savez même qu'il vous loue, qu'il vous témoigne de la confiance, et qu'il n'oublie rien pour vous plaire. Pour Timocrate, il commence à n'être plus si bien avec Protésilas ; il a songé à se rendre indépendant : Protésilas en est jaloux ; et c'est en partie par leurs différends que j'ai découvert leur perfidie »

1. Tout cela est un peu long, et même diffus.

2. Cette accumulation de vérités politiques ne fait guère que reproduire les conseils qui se trouvent plus haut.

Mentor, souriant, répondit ainsi à Idoménée : « Quoi donc ! vous avez été faible jusqu'à vous laisser tyranniser pendant tant d'années par deux traîtres dont vous connaissiez la trahison ! » — « Ah ! vous ne savez pas. répondit Idoménée, ce que peuvent les hommes artificieux sur un roi faible et inappliqué [1] qui s'est livré à eux pour toutes ses affaires [2]. D'ailleurs, je vous ai déjà dit que Protésilas entre maintenant dans toutes vos vues pour le bien public [3]. » — Mentor reprit ainsi le discours d'un air grave : « Je ne vois que trop combien les méchants prévalent sur les bons auprès des rois ; vous en êtes un terrible exemple. Mais vous dites que je vous ai ouvert les yeux sur Protésilas; et ils sont encore fermés [4] pour laisser le gouvernement de vos affaires à cet homme indigne de vivre ! Sachez que les méchants ne sont point des hommes incapables de faire le bien ; ils le font indifféremment, de même que le mal, quand il peut servir à leur ambition. Le mal ne leur coûte rien à faire, parce qu'aucun sentiment de bonté ni aucun principe de vertu ne les retient : mais aussi ils font le bien sans peine, parce que leur corruption les porte à le faire pour paraître bons, et pour tromper le reste des hommes. A proprement parler, ils ne sont pas capables [5] de la vertu, quoiqu'ils paraissent la pratiquer ; mais ils sont capables d'ajouter à tous leurs autres vices le plus horrible des vices, qui est l'hypocrisie. Tant que vous voudrez absolument faire le bien, Protésilas sera prêt à le faire avec vous, pour conserver l'autorité ; mais si peu qu'il sente en vous de facilité à vous relâcher, il n'oubliera rien pour vous faire retomber dans l'égarement, et pour reprendre en liberté son naturel trompeur et féroce. Pouvez-vous vivre avec honneur et en repos, pendant qu'un tel homme vous obsède à toute heure [6], et que vous savez le sage et le fidèle Philoclès pauvre et déshonoré dans l'île de Samos [7] ?

1. « Inappliqué ; » en répétant ce mot, Fénelon s'adresse à son royal élève et veut lui faire comprendre le prix de « l'application » au travail du gouvernement.

2. Mentor et Idoménée répètent exactement ce qu'ils viennent de dire : « Mais d'où vient donc, etc. »

3. Voyant que le crédit de Mentor l'emporte sur le sien auprès du roi, Protésilas cesse de lutter; il cherche seulement à se maintenir en faveur, et pour cela, il entre dans toutes les vues de Mentor.

4. L'expression n'est pas exacte ; Idoménée voit parfaitement quel serait son devoir, mais il redoute de marcher et d'agir. — « Pour laisser, » *en tant que vous laissez.*

5. « Capables ; » vient de *capax*, qui contient ; ils pratiquent la vertu en apparence, ils ne la possèdent pas, ils n'en sont pas *capaces ;* ils ne sont pas davantage en état de la recevoir, de la contenir en eux-mêmes. Plus bas, « capables, » suivi d'un infinitif, n'a plus tout à fait le sens étymologique.

6. « Obsède, » assiége. Ainsi, Mathan, dans Racine :

Plus méchant qu'Athalie à toute heure l'assiége.

7. « Samos, » île de l'archipel grec, vis-à-vis du promontoire de Mycale.

» Vous reconnaissez bien, ô Idoménée, que les hommes trompeurs et hardis qui sont présents entraînent les princes faibles, mais vous devriez ajouter que les princes ont encore un autre malheur qui n'est pas moindre, c'est celui d'oublier facilement la vertu et les services d'un homme éloigné. La multitude des hommes qui environnent les princes est cause qu'il n'y en a aucun qui fasse une impression profonde sur eux ; ils ne sont frappés que de ce qui est présent, et qui les flatte tout le reste s'efface bientôt. Surtout la vertu les touche peu. parce que la vertu, loin de les flatter, les contredit et les condamne dans leurs faiblesses. Faut-il s'étonner s'ils ne sont point aimés, puisqu'ils ne sont point aimables [1], et qu'ils n'aiment rien [2], que leur grandeur et leur plaisir ? »

Après avoir dit ces paroles, Mentor persuada à Idoménée qu'il fallait au plus tôt chasser Protésilas et Timocrate, pour rappeler Philoclès. L'unique difficulté qui arrêtait le roi, c'est qu'il craignait la sévérité de Philoclès. « J'avoue, disait-il, que je ne puis m'empêcher de craindre un peu son retour, quoique je l'aime et que je l'estime. Je suis depuis ma tendre jeunesse accoutumé à des louanges, à des empressements et à des complaisances, que je ne saurais espérer de trouver dans cet homme. Dès que je faisais quelque chose qu'il n'approuvait pas, son air triste me marquait assez qu'il me condamnait. Quand il était en particulier avec moi, ses manières étaient respectueuses et modérées, mais sèches. »

— « Ne voyez-vous pas, lui répondit Mentor, que les princes gâtés par la flatterie trouvent sec et austère [3] tout ce qui est libre et ingénu [4]. Ils vont même jusqu'à s'imaginer qu'on n'est pas zélé pour leur service, et qu'on n'aime pas leur autorité, dès qu'on n'a point l'âme servile, et qu'on n'est pas prêt à les flatter dans l'usage le plus injuste de leur puissance. Toute parole libre et généreuse leur paraît hautaine, critique [5] et séditieuse. Ils deviennent si délicats [6], que tout ce qui n'est point flatteur les blesse et les irrite. Mais allons plus loin. Je suppose [7] que Philoclès est effectivement sec et austère : son

1. *Si vis amari, ama.* Ayez un grand cœur, et l'on vous aimera.

2. Il y a ici une sorte de rapide suspension, portant sur « rien ; » on peut croire la phrase terminée, mais le sens absolu se relève et s'achève heureusement sur le dernier trait, « que leur grandeur et leur plaisir. » Dans ce sens, la virgule, après « rien, » est placée à propos.

3. Austère, αὔω, *sicco*, synonyme de sec, mais exclusivement appliqué au moral.

4. « L'ingénuité, » qui ignore tous les détours, ajoute ici à l'idée de « liberté, » qualité de l'homme courageux ne craignant pas de parler devant les rois.

5. « Critique, » parole frondeuse, prompte au blâme ; adjectif assez rare dans ce sens.

6. « Délicat, » l'idée première de la délicatesse est de tenir dans des lacets, de *licere*, *lacere;* les gens délicats, au sens de ce passage, ne peuvent sortir de ces liens subtils.

7. Exemple de *concession* : on accorde

austérité ne vaut-elle pas mieux que la flatterie pernicieuse de vos conseillers ? Où trouverez-vous un homme sans défauts [1]? et le défaut de vous dire trop hardiment la vérité n'est-il pas celui que vous devez le moins craindre ? que dis-je [1] ! n'est-ce pas un défaut nécessaire pour corriger les vôtres, et pour vaincre ce dégoût de la vérité où la flatterie vous a fait tomber [2]? Il vous faut un homme qui n'aime que la vérité et vous; qui vous aime mieux que vous ne savez vous aimer vous-même ; qui vous dise la vérité malgré vous ; qui force tous vos retranchements [3] : et cet homme nécessaire, c'est Philoclès. Souvenez-vous qu'un prince est trop heureux quand il naît un seul homme sous son règne avec cette générosité ; qu'il est le plus précieux trésor de l'État; et que la plus grande punition qu'il doit craindre des dieux, est de perdre un tel homme, s'il s'en rend indigne faute de savoir s'en servir [4].

» Pour les défauts des gens de bien, il faut les savoir [5] connaître, et ne laisser pas de se servir d'eux. Redressez-les ; ne vous livrez jamais aveuglément à leur zèle indiscret ; mais écoutez-les favorablement ; honorez leur vertu ; montrez au public que vous savez la distinguer ; surtout gardez-vous bien d'être plus longtemps comme vous avez été jusqu'ici. Les princes gâtés comme vous l'étiez, se contentant de mépriser les hommes corrompus, ne laissent pas de [6] les employer avec confiance, et de les combler de bienfaits : d'un autre côté, ils se piquent de connaître aussi les hommes vertueux ; mais ils ne leur donnent que de vains éloges, n'osant ni leur confier les emplois, ni les admettre dans leur commerce [7] familier, ni répandre des bienfaits sur eux. »

Alors Idoménée dit qu'il était honteux d'avoir tant tardé à délivrer l'innocence opprimée, et à punir ceux qui l'avaient trompé. Mentor n'eut même aucune peine à déterminer le roi

quelque chose à l'adversaire, afin de tourner cette concession contre lui.

1. « Que dis je ! » C'est encore un exemple de la *correction*, figure de rhétorique, par laquelle l'auteur se reprend, se corrige lui-même, comme pour se contredire, mais en réalité pour donner plus de force à sa pensée en y ajoutant un nouveau trait.

2. Il faut bien voir la portée de ces longs conseils. Le plus solide enseignement qui puisse être donné à un prince, c'est de se défendre de tout préjugé à l'égard des hommes utiles à l'État : les rois sont en effet portés à les tenir à distance, parce qu'ils n'éprouvent pour eux aucune sympathie. C'est que, trop souvent, les rois ne cherchent pas des ministres, mais des favoris et des complaisants.

3. L'auteur exprime très-bien ici la nature du dévouement que le prince doit chercher dans un ministre.

4. C'était le grand art de Louis XIV : trouver les hommes et s'en servir.

5. « Les savoir; » mieux : « savoir les. » De même aussi, « ne laisser pas; » on dirait mieux : « ne pas laisser de. »

6. « Ne laissent pas de ; » ce tour se trouve plusieurs fois répété dans ce passage.

7. « Commerce, » idée de l'échange des marchandises (*cum merx*). Ce mot a été pris, par une grande extension d'idées, pour les « relations » de la vie, relations dans lesquelles les avantages mutuels sont comme des marchandises que chacun vend et achète.

à perdre son favori ; car aussitôt qu'on est parvenu à rendre les favoris suspects et importuns à leurs maîtres, les princes, lassés et embarrassés, ne cherchent plus qu'à s'en défaire : leur amitié s'évanouit, les services sont oubliés ; la chute des favoris ne leur coûte rien, pourvu qu'ils ne les voient plus.

III. Aussitôt le roi ordonna en secret à Hégésippe, qui était un des principaux officiers de sa maison, de prendre Protésilas et Timocrate, de les conduire en sûreté dans l'île de Samos, de les y laisser, et de ramener Philoclès de ce lieu d'exil. Hégésippe, surpris de cet ordre, ne put s'empêcher de pleurer de joie. « C'est maintenant, dit-il au roi, que vous allez charmer vos sujets. Ces deux hommes ont causé tous vos malheurs et tous ceux de vos peuples : il y a vingt ans qu'ils font gémir[1] tous les gens de bien, et qu'à peine ose-t-on même gémir, tant leur tyrannie est cruelle ; ils accablent tous ceux qui entreprennent d'aller à vous par un autre canal[2] que le leur. » Ensuite Hégésippe découvrit au roi un grand nombre de perfidies et d'inhumanités commises par ces deux hommes, dont[3] le roi n'avait jamais entendu parler, parce que personne n'osait les accuser. Il lui raconta même ce qu'il avait découvert d'une conjuration secrète pour faire périr Mentor. Le roi eut horreur de tout ce qu'il voyait.

Hégésippe se hâta d'aller prendre Protésilas dans sa maison : elle était moins grande, mais plus commode et plus riante que celle du roi ; l'architecture était de meilleur goût ; Protésilas l'avait ornée avec une dépense tirée du sang des misérables[4]. Il était alors dans un salon de marbre auprès de ses bains, couché négligemment sur un lit de pourpre avec une broderie d'or ; il paraissait las et épuisé de ses travaux ; ses yeux et ses sourcils montraient je ne sais quoi d'agité, de sombre et de farouche[5]. Les plus grands de l'Etat étaient autour de lui, rangés sur des tapis[6], composant leurs visages sur celui de Protésilas, dont ils observaient jusqu'au moindre clin d'œil[7]. A

1. « Gémir, » *gemere*, γέμω, être plein, chargé ; on gémit sous le fardeau.

2. C'est-à-dire autrement que par l'intermédiaire des ministres.

3. La construction de cette phrase est vicieuse. Le mot *dont* est mal placé. A quoi se rapporte-t-il?

4. « Misérables, » non pas dans le mauvais sens dans lequel on emploie le plus souvent ce mot, mais dans le sens réel et premier, les *malheureux*.

5. Heureuse expression, peinture vive, et qui laisse voir le perfide ministre jusqu'au fond de l'âme.

6. « Sur des tapis ; » comme c'est encore l'usage en Orient, où l'on s'assied par terre, sur des tapis ou des nattes.

7. Mais ceux qui de la cour ont un plus long [usage,
Sur les yeux de César composent leur visage.
(Rac., *Britann.*, act. V, sc. v.)

Fénelon a rencontré la même expression que Racine, mais l'un et l'autre le cèdent à Tacite peignant les courtisans de Néron, les yeux fixés sur le fratricide, *Neronem intuentes.*

peine ouvrait-il la bouche, que tout le monde se récriait pour admirer ce qu'il allait dire [1]. Un des principaux de la troupe[2] lui racontait avec des exagérations ridicules ce que Protésilas lui-même avait fait pour le roi. Un autre lui assurait que Jupiter, ayant trompé sa mère, lui avait donné la vie, et qu'il était fils du père des dieux[3]. Un poète venait de lui chanter des vers où il assurait que Protésilas, instruit par les Muses, avait égalé Apollon pour tous les ouvrages d'esprit. Un autre poète, encore plus lâche et plus impudent, l'appelait, dans ses vers, l'inventeur des beaux-arts, et le père des peuples, qu'il rendait heureux ; il le dépeignait tenant en main la corne d'abondance [4].

Protésilas écoutait toutes ces louanges d'un air sec, distrait et dédaigneux, comme un homme qui sait bien qu'il en mérite encore de plus grandes, et qui fait trop de grâce de se laisser louer [5]. Il y avait un flatteur qui prit la liberté de lui parler à l'oreille[6], pour lui dire quelque chose de plaisant contre la police [7] que Mentor tâchait d'établir. Protésilas sourit ; toute l'assemblée se mit aussitôt à rire, quoique la plupart ne pussent point encore savoir ce qu'on avait dit. Mais Protésilas reprenant bientôt son air sévère et hautain, chacun rentra dans la crainte et dans le silence[8]. Plusieurs nobles cherchaient le moment où Protésilas pourrait se tourner vers eux et les écouter : ils paraissaient émus et embarrassés ; c'est qu'ils avaient à lui demander des grâces : leur posture suppliante parlait pour eux : ils paraissaient aussi soumis [9] qu'une mère aux pieds des autels lorsqu'elle demande aux dieux la guérison de son fils unique [10]. Tous paraissaient contents, attendris, pleins d'admiration pour Protésilas, quoique tous eussent contre lui, dans le cœur, une rage implacable [11].

Dans ce moment Hégésippe entre, saisit l'épée de Protésilas, et lui déclare, de la part du roi, qu'il va l'emmener dans l'île

1. Ce trait est fort spirituel. Gilbert a dit :

On répète partout les vers qu'il fait encore.

2. « Troupe ; » terme de mépris à l'adresse des courtisans de Protésilas.

3. Basse flatterie qui fut faite pour Alexandre, et que le fils de Philippe accepta et propagea, consentant à se faire appeler le fils de Jupiter Ammon.

4. Jupiter ayant été allaité par la chèvre Amalthée, prit l'une de ses cornes e la plaça dans le ciel; les poëtes en ont fait le symbole de l'abondance, la source de tous les trésors.

5. Encore un trait spirituel, qui montre à quel degré d'impertinence arrive l'homme sous le régime de la louange.

6. « La liberté de parler à l'oreille; » cela est dit ironiquement.

7. L'administration de l'État.

8. Tous ces contrastes sont remarquables par l'observation dont l'auteur a fait preuve.

9. « Soumis, » dociles, faciles à gouverner, qui se met soi-même *sous* le joug.

10. Par ce trait, Fénelon joint l'indignation au sentiment de ridicule qu'inspirent la conduite et l'attitude de Protésilas.

11. Le tableau s'achève admirablement sur ce trait plein d'énergie.

de Samos [1]. A ces paroles, toute l'arrogance de ce favori tomba, comme un rocher qui se détache du sommet d'une montagne escarpée [2]. Le voilà qui se jette tremblant et troublé aux pieds d'Hégésippe ; il pleure, il hésite, il bégaye, il tremble [3]; il embrasse les genoux de cet homme, qu'il ne daignait pas, une heure auparavant, honorer d'un de ses regards [4]. Tous ceux qui l'encensaient, le voyant perdu sans ressource, changèrent leurs flatteries en des insultes sans pitié.

Hégésippe ne voulut lui laisser le temps ni de faire ses derniers adieux à sa famille, ni de prendre certains écrits secrets. Tout fut saisi et porté au roi. Timocrate fut arrêté dans le même temps : et sa surprise fut extrême ; car il croyait qu'étant brouillé [5] avec Protésilas il ne pouvait être envoloppé dans sa ruine. Ils partent dans un vaisseau qu'on avait préparé. On arrive à Samos. Hégésippe y laisse ces deux malheureux ; et, pour mettre le comble à leur malheur, il les laisse ensemble. Là, ils se reprochent avec fureur, l'un à l'autre, les crimes qu'ils ont faits, et qui sont cause de leur chute : ils se trouvent sans espérance de revoir jamais Salente, condamnés à vivre loin de leurs femmes et de leurs enfants ; je ne dis pas loin de leurs amis, car ils n'en avaient point [6]. On les menait dans une terre inconnue, où ils ne pouvaient plus avoir d'autre ressource pour vivre que leur travail, eux qui avaient passé tant d'années dans les délices et dans le faste [7]. Semblables à deux bêtes farouches, ils étaient toujours prêts à se déchirer l'un l'autre.

Cependant Hégésippe demanda en quel lieu de l'île demeurait Philoclès. On lui dit qu'il demeurait assez loin de la ville, sur une montagne où une grotte lui servait de maison. Tout le monde lui parla avec admiration de cet étranger. Depuis qu'il est dans cette île, lui disait-on, il n'a offensé personne : chacun est touché de sa patience, de son travail [8], de sa tranquillité ; n'ayant rien, il paraît toujours content. Quoiqu'il soit

1. C'est là ce qui s'appelle, en matière de poésie dramatique, une *péripétie*, un changement soudain et saisissant dans la situation des personnages. Celle-ci est très-forte.

2. Ac veluti montis saxum de vertice præceps,
Quum ruit avulsum vento.
(Virg., *Æn.*, l. XII, v. 684.)

« Ainsi se précipite du sommet d'un mont, » un rocher déraciné par les vents. » — La prose de Fénelon se rapproche ici du latin ; les mots français sont placés avec un art tout pittoresque.

3. Verbes qui s'accumulent, dont la force va en croissant et dont chacun forme un tableau.

4. Belle antithèse, non de mots, mais de pensées et d'images.

5. « Brouillé, » expression familière et très-ordinaire, qui ne signifie pas rupture entre deux amis, mais indique un mécontentement passager.

6. Il y a un sens marqué et très-expressif dans cette restriction.

7. « Faste, » ce qui brille (φάω).

8. De son assiduité au travail.

ici loin des affaires, sans bien et sans autorité, il ne laisse pas d'obliger [1] ceux qui le méritent, et il a mille industries [2] pour faire plaisir à tous ses voisins.

Hégésippe s'avance vers cette grotte, il la trouve vide et ouverte ; car la pauvreté et la simplicité [3] des mœurs de Philoclès faisaient qu'il n'avait, en sortant, aucun besoin de fermer sa porte. Une natte [4] de jonc grossier lui servait de lit. Rarement il allumait du feu, parce qu'il ne mangeait rien de cuit : il se nourrissait, pendant l'été, de fruits nouvellement cueillis, et, en hiver, de dattes [5] et de figues sèches. Une claire fontaine, qui faisait une nappe [6] d'eau en tombant d'un rocher, le désaltérait. Il n'avait dans sa grotte que les instruments nécessaires à la sculpture, et quelques livres qu'il lisait à certaines heures; non pour orner son esprit, ni pour contenter sa curiosité [7], mais pour s'instruire en se délassant de ses travaux, et pour apprendre à être bon. Pour la sculpture, il ne s'y appliquait que pour exercer son corps, fuir l'oisiveté, et gagner sa vie sans avoir besoin de personne [8].

Hégésippe, en entrant dans la grotte, admira les ouvrages qui étaient commencés. Il remarqua un Jupiter, dont le visage serein était si plein de majesté, qu'on le reconnaissait aisément pour le père des dieux et des hommes. D'un autre côté paraissait Mars avec une fierté rude et menaçante. Mais ce qui était de plus touchant, c'était une Minerve qui animait les arts; son visage était noble et doux, sa taille grande et libre ; elle était dans une action si vive, qu'on aurait pu croire qu'elle allait marcher [9].

Hégésippe, ayant pris plaisir à voir ces statues, sortit de la

1. « Obliger, » verbe d'un beau sens; celui qui rend service oblige, *obligat*, il « lie » par la reconnaissance.

2. « Mille industries, » mille moyens, mille secrets. Ainsi employé, ce pluriel n'est guère d'usage.

3. « Simplicité » s'applique très-bien aux « mœurs » pour marquer qu'elles sont sans pli (*sine plica*), sans détour.

4. « Natte, » tissu de jonc ou de paille ; lat. *natta*.

5. Le fruit du palmier, appelé aussi dattier, que l'on explique par δάκτυλος (doigt), à cause de la forme de ses feuilles.

6. « Nappe, » lat. *mappa*, autre exemple du *m* initial changé en *n*.

7. Le motif principal de la lecture est bien celui de s'instruire et de devenir meilleur; mais on ne doit pas écarter celui « d'orner » son esprit et de « contenter une curiosité » bien placée.

8. Pourquoi ne pas admettre que la culture des arts, ayant pour objet l'expression du beau, est une chose bonne en soi, un plaisir légitime et digne d'être recherché?

9. Il ne faut pas prendre tout cela au pied de la lettre. L'art grec, au temps de la guerre de Troie, n'avait certainement pas cette perfection. La statuaire se développe en Grèce et atteint une certaine grandeur dans l'école d'Egine, à l'époque qui précéda celle de Periclès. Ce qui manquait surtout, dans ces temps reculés, aux productions du ciseau, c'était précisément le mérite que Fénelon attribue aux ouvrages de Philoclès, « l'action, la taille grande et libre. » Le mouvement, l'allure, la liberté ne vivifieront les statues que bien plus tard.

grotte, et vit de loin, sous un grand arbre, Philoclès, qui lisait sur le gazon : il va vers lui, et Philoclès, qui l'aperçoit, ne sait que croire. « N'est-ce point là, dit-il en lui-même, Hégésippe, avec qui j'ai si longtemps vécu en Crète? Mais quelle apparence qu'il vienne dans une île si éloignée? Ne serait-ce point son ombre qui viendrait après sa mort des rives du Styx [1]? » Pendant qu'il était dans ce doute, Hégésippe arriva si proche de lui, qu'il ne put s'empêcher de le reconnaître et de l'embrasser. « Est-ce donc vous, dit-il, mon cher et ancien ami? quel hasard, quelle tempête vous a jeté sur ce rivage? pourquoi avez-vous abondonné l'île de Crète? est ce une disgrâce semblable à la mienne qui vous a arraché à notre patrie? »

Hégésippe lui répondit : « Ce n'est point une disgrâce; au contraire, c'est la faveur des dieux qui m'amène ici. » Aussitôt il lui raconta la longue tyrannie de Protésilas; ses intrigues avec Timocrate; les malheurs où [2] ils avaient précipité Idoménée; la chute de ce prince; sa fuite sur les côtes d'Italie, la fondation [3] de Salente; l'arrivée de Mentor et de Télémaque; les sages maximes dont Mentor avait rempli l'esprit [4] du roi, et la disgrâce des deux traîtres. Il ajouta qu'il les avait menés à Samos, pour y souffrir l'exil [5] qu'ils avaient fait souffrir à Philoclès; et il finit en lui disant qu'il avait ordre de le conduire à Salente où le roi, qui connaissait son innocence, voulait lui confier ses affaires, et le combler de biens.

« Voyez-vous, lui répondit Philoclès, cette grotte, plus pro-
» pre à cacher des bêtes sauvages qu'à être habitée par des
» hommes; j'y ai goûté depuis tant d'années plus de douceur
» et de repos, que dans les palais dorés de l'île de Crète. Les
» hommes ne me trompent plus, car je ne vois plus les hommes,
» je n'entends plus leurs discours flatteurs et empoisonnés;
» je n'ai plus besoin d'eux; mes mains, endurcies au travail,
» me donnent facilement la nourriture simple qui m'est né-
» cessaire : il ne me faut, comme vous voyez, qu'une légère
» étoffe pour me couvrir. N'ayant plus de besoins, jouissant
» d'un calme profond et d'une douce liberté, dont la sagesse
» de mes livres m'apprend à faire un bon usage, qu'irais-je

1. Des sombres bords, des régions infernales arrosées par le Styx.

2. « Où, » c'est-à-dire dans lesquels. Cet adverbe de lieu est peu autorisé en pareil cas; « les malheurs » ne sauraient être imaginés comme un lieu.

3. « Fondation ; » l'idée de fonder est celle d'établir un édifice, *super fundum*, sur un fond, sur une base.

4. « L'esprit » est comparé à un vase qui « s'emplit » de la science qu'on y verse.

5. « Exil, » *ex silium* (*ex solum*), action de sortir du sol, du pays qu'on habite.

» encore chercher parmi les hommes jaloux, trompeurs et » inconstants [1] ? Non, non, mon cher Hégésippe, ne m'enviez » point mon bonheur. Protésilas s'est trahi lui-même, voulant » trahir le roi et me perdre. Mais il ne m'a fait aucun mal; » au contraire; il m'a fait le plus grand des biens, il m'a dé- » livré du tumulte et de la servitude des affaires [2] : je lui dois » ma chère solitude, et tous les plaisirs innocents que j'y » goûte.

» Retournez, ô Hégésippe, retournez vers le roi; aidez-lui à » supporter les misères de la grandeur, et faites auprès de lui » ce que vous voudriez que je fisse. Puisque ses yeux, si long- » temps fermés à la vérité, ont été enfin ouverts par cet homme » sage que vous nommez Mentor, qu'il le retienne auprès de » lui. Pour moi, après mon naufrage, il ne me convient pas de » quitter le port où la tempête m'a heureusement jeté, pour » me remettre à la merci des flots [3]. O que les rois sont à » plaindre! ô que ceux qui les servent sont dignes de compas- » sion! S'ils sont méchants, combien font-ils souffrir les hom- » mes! et quels tourments leur sont préparés dans le noir » Tartare! S'ils sont bons, quelles difficultés n'ont-ils pas à » vaincre! quels piéges à éviter! quels maux à souffrir! En- » core une fois, Hégésippe, laissez-moi dans mon heureuse » pauvreté [4]. »

Pendant que Philoclès parlait ainsi avec beaucoup de véhémence [5] Hégésippe le regardait avec étonnement. Il l'avait vu autrefois en Crète, lorsqu'il gouvernait les plus grandes affaires, maigre, languissant et épuisé; c'est que son naturel ardent et austère le consumait dans le travail; il ne pouvait voir sans indignation le vice impuni; il voulait dans les affaires une certaine exactitude qu'on n'y trouve jamais : ainsi ses emplois détruisaient sa santé délicate. Mais, à Samos, Hégésippe le voyait gras et vigoureux; malgré les ans, la jeunesse fleurie s'était renouvelée sur son visage [6]; une vie

1. Comme ces trois épithètes caractérisent tristement, mais avec vérité, la généralité des hommes!

2. Vraie « servitude » (esclavage), en effet, et rude aux yeux d'un homme libre, qui voudrait vivre pour lui-même et pour la vertu, pour vaquer à l'amour des choses éternelles!

3. Remarquez cette suite de mots : « naufrage, port, tempête, flots; » allégorie des agitations de la vie mondaine, des troubles de l'ambition. Ce passage rappelle les célèbres vers de La Fontaine dans son élégie aux *Nymphes de Vaux* :

Lorsque sur cette mer on vogue à pleines voiles,
Qu'on croit avoir pour soi les vents et les étoiles,
Il est bien malaisé de régler ses désirs :
Le plus sage s'endort sur la foi des zéphyrs.

4. « Heureuse, » quoique non dorée, comme celle d'Horace.

5. « Véhémence, » vivacité, entraînement, de *vehere*; idée d'être traîné dans un char.

6. Expression vive et choisie, tout plein d'élégance.

sobre [1], tranquille et laborieuse lui avait fait comme un nouveau tempérament [2].

« Vous êtes surpris de me voir si changé, dit alors Philoclès » en souriant; c'est ma solitude qui m'a donné cette fraîcheur » et cette santé parfaite : mes ennemis m'ont donné ce que » je n'aurais jamais pu trouver dans la plus grande fortune. » Voulez-vous que je perde les vrais biens pour courir après » les faux, et pour me replonger dans mes anciennes misères? » Ne soyez pas plus cruel que Protésilas; du moins ne m'en» viez pas le bonheur que je tiens de lui. »

Alors Hégésippe lui représenta, mais inutilement, tout ce qu'il crut propre à le toucher. « Êtes-vous donc, lui disait-il, » insensible au plaisir de revoir vos proches et vos amis, qui » soupirent après votre retour, et que la seule espérance de » vous embrasser comble de joie? Mais vous, qui craignez les » dieux, et qui aimez votre devoir, comptez-vous pour rien de » servir votre roi, de l'aider dans tous les biens qu'il veut faire, » et de rendre tant de peuples heureux? Est-il permis de s'a» bandonner à une philosophie [3] sauvage, de se préférer à » tout le reste du genre humain, et d'aimer mieux son repos » que le bonheur de ses concitoyens? Au reste, on croira que » c'est par ressentiment, que vous ne voulez plus voir le roi. » S'il vous a voulu faire du mal, c'est qu'il ne vous a point » connu : ce n'était pas le véritable, le bon, le juste Philoclès » qu'il a voulu faire périr; c'était un homme bien différent de » vous qu'il voulait punir. Mais maintenant qu'il vous connaît, » et qu'il ne vous prend plus pour un autre, il sent toute son » ancienne amitié revivre dans son cœur : il vous attend [4]; déjà » il vous tend les bras pour vous embrasser ; dans son impa» tience, il compte les jours et les heures. Aurez-vous le » cœur assez dur pour être inexorable à votre roi et à tous vos » plus tendres amis? »

Philoclès, qui avait d'abord été attendri en reconnaissant Hégésippe, reprit son air austère en écoutant ce discours.

1. « Sobre, » dans le sens littéral, *sine ebrietate*, sans ivresse.

2. « Tempérament, » complexion, constitution du corps, qui doit résulter de la manière dont les divers éléments de la vie sont associés ensemble pour marcher avec harmonie.

3. « Philosophie, » amour de la sagesse, la science des êtres spirituels, Dieu et l'homme. Dans le sens général, comme ici, philosophie signifie la fermeté de l'âme, la sagesse pratique. Du reste, au temps d'Idoménée, le composé φιλοσοφία, amour de la sagesse, n'existait pas; c'est un mot sorti, bien plus tard, de l'école de Pythagore.

4. « Attendre » (*tendere ad*), tendre vers quelqu'un ou quelque chose par le cœur, et figurément par les bras, comme on le voit ici. C'est un beau sens, mais le latin *exspectare* est plus expressif encore; il marque l'idée d'un homme qui regarde, d'un lieu élevé, si celu qu'il désire viendra.

Semblable à un rocher contre lequel les vents combattent en vain, et où toutes les vagues vont se briser en gémissant, il demeurait immobile [1]; et les prières ni les raisons ne trouvaient aucune ouverture pour entrer dans son cœur [2]. Mais, au moment où Hégésippe commençait à désespérer de le vaincre, Philoclès, ayant consulté les dieux, découvrit, par le vol des oiseaux, par les entrailles des victimes, et par divers autres présages [3], qu'il devait suivre Hégésippe. Alors il ne résista plus, il se prépara à partir; mais ce ne fut pas sans regretter le désert où il avait passé tant d'années. « Hélas! disait il, faut-il » que je vous quitte, ô aimable grotte, où le sommeil paisi» ble venait toutes les nuits me délasser des travaux du jour! » Ici les Parques me filaient, au milieu de ma pauvreté, des » jours d'or et de soie [4]. » Il se prosterna, en pleurant, pour adorer la naïade [5] qui l'avait si longtemps désaltéré par son onde claire, et les nymphes qui habitaient dans toutes les montagnes voisines. Écho [6] entendit ses regrets, et, d'une triste voix, les répéta à toutes les divinités champêtres.

Ensuite Philoclès vint à la ville avec Hégésippe pour s'embarquer. Il crut que le malheureux Protésilas, plein de honte et de ressentiment, ne voudrait point le voir : mais il se trompait; car les hommes corrompus n'ont aucune pudeur,

1. Cette belle comparaison est à peu près la même que celle du livre VI, p. 112; elle est empruntée à Homère :

ἠΰτε πέτρη
Ἠλίβατος, μεγάλη, πολιῆς ἁλὸς ἐγγὺς ἐοῦσα,
Ἥτε μένει λιγέων ἀνέμων λαιψηρὰ κέλευθα,
Κύματά τε τροφόεντα, τά τε προσερεύγεται αὐτήν·
Ὣς Δαναοὶ Τρῶας μένον ἔμπεδον, οὐδὲ φέβοντο...
(*Iliade*, XV, v. 618-622.)

« Comme une roche escarpée, sur les « bords de la mer blanchissante, de« meure, soutenant le choc des aquilons » et les grandes vagues qui se brisent » sur ses flancs, ainsi les Grecs résis» taient aux Troyens, et ne fuyaient pas. » Et Virgile :

Ille, velut pelagi rupes immota resistit :
Ut pelagi rupes, magno veniente fragore,
Quæ sese multis circum latrantibus undis,
Mole tenet : scopuli nequidquam et spumea circum
Saxa fremunt, laterique illisa refunditur alga.
(*Æn.*, l. VII, v. 586.)

« Il résiste à leurs clameurs comme une » roche immobile, comme une roche au » milieu des mers, assaillie d'une grande » tempête, se soutient par sa masse con» tre l'effort des vagues mugissantes ; en » vain les écueils et les rochers écumeux » frémissent à l'entour; en vain les al» gues arrachées sont refoulées sur ses » flancs. » La phrase de Fénelon est loin d'être égale à cette grande poésie; néanmoins il faut remarquer cette épithète « immobile, » produisant image à la fin de la phrase.

2. Autre figure plus sévère, mais non moins expressive.

3. Le vol des oiseaux, les entrailles des victimes, c'est-à-dire la science des augures et celle des aruspices, étaient des présages usités plutôt chez les Romains que chez les Grecs, et généralement empruntés aux Étrusques.

4. Les Parques filaient la destinée des mortels; elles étaient censées se servir de fil de soie ou d'or pour les destinées heureuses. Ce souvenir mythologique a toujours été fort employé pour marquer une vie prospère.

5. « Naïade, » nymphe des rivières et des fontaines.

6. Personnification poétique de l'écho une nymphe, condamnée par Junon, qu'elle avait trompée, à ne plus parler qu'après être interrogée et en répétant les derniers accents des mots.

et ils sont toujours prêts à toutes sortes de bassesses. Philoclès se cachait modestement, de peur d'être vu par ce misérable; il craignait d'augmenter sa misère en lui montrant la prospérité d'un ennemi qu'on allait élever sur ses ruines [1]. Mais Protésilas cherchait avec empressement Philoclès; il voulait lui faire pitié, et l'engager à demander au roi qu'il pût retourner à Salente. Philoclès était trop sincère pour lui promettre de travailler à le faire rappeler; car il savait mieux que personne combien son retour eût été pernicieux : mais il lui parla fort doucement, lui témoigna de la compassion, tâcha de le consoler, l'exhorta à apaiser les dieux par des mœurs pures et par une grande patience dans ses maux [2]. Comme il avait appris que le roi avait ôté à Protésilas tous ses biens injustement acquis, il lui promit deux choses, qu'il exécuta fidèlement dans la suite : l'une, fut de prendre soin de sa femme et de ses enfants, qui étaient demeurés à Salente, dans une affreuse pauvreté, exposés à l'indignation publique [3]; l'autre était d'envoyer à Protésilas, dans cette île éloignée [4], quelques secours d'argent pour adoucir sa misère.

Cependant les voiles s'enflent d'un vent favorable. Hégésippe, impatient, se hâte de faire partir Philoclès. Protésilas les voit embarquer : ses yeux demeurent attachés et immobiles sur le rivage; ils suivent le vaisseau qui fend les ondes, et que le vent éloigne toujours. Lors même qu'il ne peut plus le voir, il en repeint [5] encore l'image dans son esprit. Enfin, troublé [6], furieux, livré à son désespoir, il s'arrache les cheveux, se roule sur le sable, reproche aux dieux leur rigueur, appelle en vain à son secours la cruelle Mort qui, sourde à ses prières, ne daigne le délivrer de tant de maux, et qu'il n'a pas le courage de se donner lui-même [7].

Cependant le vaisseau, favorisé de Neptune et des vents, arriva bientôt à Salente. On vint dire au roi qu'il entrait déjà dans le port : aussitôt il courut au-devant de Philoclès avec Mentor; il l'embrassa tendrement, lui témoigna un sensible

1. Image forte et pleine de sens.

2. Fénelon a fait de Philoclès un type chretien; ce héros grec est un modèle du pardon des injures.

3. Il eût été mieux de promettre à Protésilas de lui envoyer sa famille.

4. Samos était une île où Protésilas pouvait se resigner à vivre; mais Fénelon l'a tout à fait avili; il a cru devoir donner à cet orgueilleux la bassesse d'un mendiant.

5. « Il en repeint, » expression qui ne s'emploie guère ainsi qu'au figuré.

6. « Trouble, » agité; sans complément, se prend toujours au moral.

7. La mort étant personnifiée, « se la donner » n'a plus de sens, du moins en tant qu'image. — Il eût eté peut-être plus vraisemblable de peindre Protesilas farouche, irrite, et ne voulant pas être témoin du retour de Philoclès. Au lieu d'exciter l'indignation, ce tableau excite le mépris et la pitié.

regret de l'avoir persécuté avec tant d'injustice. Cet aveu, bien loin de paraître une faiblesse dans un roi, fut regardé par tous les Salentins comme l'effort d'une grande âme, qui s'élève au-dessus de ses propres fautes, en les avouant avec courage pour les réparer. Tout le monde pleurait de joie de revoir l'homme de bien qui avait toujours aimé le peuple, et d'entendre le roi parler avec tant de sagesse et de bonté. Philoclès, avec un air respectueux et modeste, recevait les caresses du roi, et avait impatience de se dérober aux acclamations du peuple; il suivit le roi au palais. Bientôt Mentor et lui furent dans la même confiance que s'ils avaient passé leur vie ensemble, quoiqu'ils ne se fussent jamais vus; c'est que les dieux, qui ont refusé aux méchants des yeux pour connaître les bons, ont donné aux bons de quoi [1] se connaître les uns les autres. Ceux qui ont de la vertu ne peuvent être ensemble sans être unis par la vertu qu'ils aiment.

IV. Bientôt Philoclès demanda au roi de se retirer, auprès de Salente, dans une solitude, où il continua à vivre pauvrement comme il avait vécu à Samos [2]. Le roi allait avec Mentor le voir presque tous les jours dans son désert. C'est là qu'on examinait les moyens d'affermir les lois, et de donner une forme solide au gouvernement pour le bonheur public.

Les deux principales choses qu'on examina furent l'éducation des enfants, et la manière de vivre pendant la paix. Pour les enfants, Mentor disait : « Ils appartiennent moins à leurs parents qu'à la république; ils sont les enfants du peuple, ils en sont l'espérance et la force; il n'est pas temps de les corriger quand ils se sont corrompus. C'est peu que de les exclure des emplois, lorsqu'on voit qu'ils s'en sont rendus indignes; il vaut bien mieux prévenir le mal que d'être réduit à le punir. Le roi, ajoutait-il, qui est le père de tout son peuple, est encore plus particulièrement le père de toute la jeunesse, qui est la fleur de toute la nation [3]. C'est dans la fleur qu'il faut préparer les fruits : que le roi ne dédaigne donc pas de veiller et de faire veiller sur l'éducation qu'on donne aux enfants; qu'il tienne ferme pour faire observer les lois de Minos, qui ordonnent qu'on élève les enfants dans le mépris de la douleur et de la mort; qu'on mette l'honneur à fuir les délices et les riches-

1. « Ont donné de quoi, » cette expression serait aujourd'hui réputée inélégante.

2. Philoclès, étant premier ministre, ne pouvait guère se livrer à son goût pour la retraite, et se retirer dans « une solitude, » dans un désert.

3. « La fleur de la nation, » ou le printemps de l'année, comme disait un ancien.

ses; que l'injustice, le mensonge, l'ingratitude et la mollesse passent pour des vices infâmes; qu'on leur apprenne, dès leur tendre enfance, à chanter les louanges des héros qui ont été aimés des dieux, qui ont fait des actions généreuses pour leur patrie, et qui ont fait éclater leur courage dans les combats; que le charme de la musique saisisse leurs âmes pour rendre leurs mœurs douces et pures; qu'ils apprennent à être tendres pour leurs amis, fidèles à leurs alliés, équitables pour tous les hommes, même pour leurs plus cruels ennemis; qu'ils craignent moins la mort et les tourments, que le moindre reproche de leurs consciences[1]. Si, de bonne heure, on remplit les enfants de ces maximes, et qu'on les fasse entrer dans leur cœur par la douceur du chant[2], il y en aura peu qui ne s'enflamment de l'amour de la gloire et de la vertu. »

Mentor ajoutait qu'il était capital d'établir des écoles publiques pour accoutumer la jeunesse aux plus rudes exercices du corps, et pour éviter la mollesse et l'oisiveté, qui corrompent les plus beaux naturels; il voulait une grande variété de jeux et de spectacles qui animassent tout le peuple, mais surtout qui exerçassent les corps pour les rendre adroits, souples et vigoureux[3]: il ajoutait des prix pour exciter une noble émulation. Mais ce qu'il souhaitait le plus pour les bonnes mœurs, c'est que les jeunes gens se mariassent de bonne heure, et que leurs parents, sans aucune vue d'intérêt, leur laissassent choisir des femmes agréables de corps et d'esprit, auxquelles ils pussent s'attacher.

Mais pendant qu'on préparait ainsi les moyens de conserver la jeunesse pure, innocente, laborieuse, docile, et passionnée pour la gloire, Philoclès, qui aimait la guerre, disait à Mentor : « En vain vous occuperez les jeunes gens à tous ces exercices, si vous les laissez languir dans une paix continuelle, où ils n'auront aucune expérience de la guerre, ni aucun besoin de s'éprouver sur la valeur. Par là vous affaiblirez insensiblement la nation; les courages s'amolliront; les délices corrompront les mœurs : d'autres peuples belliqueux n'auront aucune peine à les vaincre; et, pour avoir voulu éviter les maux que la guerre entraîne après elle, ils tomberont dans une affreuse servitude. »

1. On reconnaît dans tous ces détails sur l'éducation quelque chose des lois lacédémoniennes, et aussi le souvenir de l'éducation des Perses selon Xénophon, dans la *Cyropédie*, toutefois avec une morale plus pure et même chrétienne, dans le dernier trait, par exemple.

2. Fénelon attache encore ici une grande importance à la musique, au chant, comme popularisant les maximes de la vertu. C'est une idée grecque, sur laquelle on peut consulter le *Voyage d'Anacharsis*, c. XXVIII.

3. Cette grande importance attribuée aux exercices du corps est tout à fait dans les idées antiques.

Mentor lui répondit : « Les maux de la guerre sont encore plus horribles que vous ne pensez. La guerre épuise un État, et le met toujours en danger de périr, lors même qu'on remporte les plus grandes victoires. Avec quelques avantages qu'on la commence, on n'est jamais sûr de la finir sans être exposé aux plus tragiques renversements de fortune [1]. Avec quelque supériorité de force qu'on s'engage dans un combat, le moindre mécompte, une terreur panique, un rien vous arrache la victoire qui était déjà dans vos mains, et la transporte chez vos ennemis. Quand même on tiendrait dans son camp la victoire comme enchaînée [2], on se détruit soi-même, en détruisant ses ennemis ; on dépeuple son pays ; on laisse les terres presque incultes ; on trouble le commerce ; mais, ce qui est bien pis, on affaiblit les meilleures lois, et on laisse corrompre les mœurs : la jeunesse ne s'adonne plus aux lettres ; le pressant besoin fait qu'on souffre une licence pernicieuse dans les troupes ; la justice, la police, tout souffre de ce désordre. Un roi qui verse le sang de tant d'hommes, et qui cause tant de malheurs pour acquérir un peu de gloire, ou pour étendre les bornes de son royaume, est indigne de la gloire qu'il cherche, et mérite de perdre ce qu'il possède, pour avoir voulu usurper ce qui ne lui appartient pas [3].

» Mais voici le moyen d'exercer le courage d'une nation en temps de paix. Vous avez déjà vu les exercices du corps que nous établissons, les prix qui exciteront l'émulation, les maximes de gloire et de vertu dont on remplira les âmes des enfants, presque dès le berceau, par le chant des grandes actions des héros ; ajoutez à ces secours celui d'une vie sobre et laborieuse. Mais ce n'est pas tout : aussitôt qu'un peuple allié de votre nation aura une guerre, il faut y envoyer la fleur de votre jeunesse, surtout ceux en qui on remarquera le génie de la guerre, et qui seront les plus propres à profiter de l'expérience. Par là, vous conserverez une haute réputation chez vos alliés : votre alliance sera recherchée, on craindra de la perdre : sans avoir la guerre chez vous et à vos dépens, vous aurez toujours une jeunesse aguerrie et intrépide [4]. Quoique vous ayez la paix chez vous, vous ne laisserez pas de traiter

1. « Tragiques renversements, » grandes catastrophes, comme dans les tragédies.

2. Image forte et belle.

3. Antithèse d'un grand sens et fortement exprimée. Fénelon ne laisse échapper aucune occasion de combattre l'amour de la guerre et la soif des conquêtes.

4. Erreur grave : ce n'est pas le moyen d'avoir la paix. On n'envoie guère des alliés à un peuple en guerre contre un autre, sans avoir sa part de solidarité, que l'on accepte alors et avec toutes les suites qui en résulteront.

avec de grands honneurs ceux qui auront le talent de la guerre : car le vrai moyen d'éloigner la guerre et de conserver une longue paix, c'est de cultiver les armes, c'est d'honorer les hommes qui excellent dans cette profession ; c'est d'en avoir toujours qui s'y soient exercés dans les pays étrangers, et qui connaissent les forces, la discipline militaire et les manières de faire la guerre des peuples voisins ; c'est d'être également incapable et de faire la guerre par ambition, et de la craindre par mollesse [1]. Alors étant toujours prêt à la faire pour la nécessité, on parvient à ne l'avoir presque jamais.

» Pour les alliés, quand ils sont prêts à se faire la guerre les uns aux autres, c'est à vous à vous rendre médiateur. Par là vous acquérez une gloire plus solide et plus sûre que celle des conquérants [2] ; vous gagnez l'amour et l'estime des étrangers ; ils ont tous besoin de vous : vous régnez sur eux par la confiance, comme vous régnez sur vos sujets par l'autorité ; vous devenez le dépositaire des secrets, l'arbitre des traités, le maître des cœurs [3] ; votre réputation vole dans tous les pays les plus éloignés ; votre nom est comme un parfum délicieux qui s'exhale de pays en pays chez les peuples les plus reculés. En cet état, qu'un peuple voisin vous attaque contre les règles de la justice, il vous trouve aguerri, préparé ; mais, ce qui est bien plus fort, il vous trouve aimé et secouru ; tous vos voisins s'alarment pour vous, et sont persuadés que votre conservation fait la sûreté publique. Voilà un rempart bien plus assuré que toutes les murailles des villes [4], et que toutes les places les mieux fortifiées ; voilà la véritable gloire. Mais qu'il y a peu de rois qui sachent la chercher, et qui ne s'en éloignent point ! Ils courent après une ombre trompeuse, et laissent derrière eux le vrai honneur [5], faute de le connaître. »

Après que Mentor eut parlé ainsi, Philoclès étonné le regardait ; puis il jetait les yeux sur le roi, et était charmé de voir avec quelle avidité Idoménée recueillait au fond de son cœur toutes les paroles qui sortaient, comme un fleuve de sagesse [6], de la bouche de cet étranger.

1. Encore un précepte excellent, en matière de guerre, comme en toute autre : *ne désirer ni craindre*.

2. Expression très-belle et moins antique que chrétienne.

3. Gradation bien marquée et d'un beau style.

4. Métaphore expressive ; le bon roi est le « rempart » le plus assuré de son royaume.

5. « Honneur. » *honor*. Cf. ὀνίνημι, *adjuvo;* cette origine est difficile à accepter; il y trop de différence entre le sens moral exprimé par le mot *honestum* et le sens d'*utilité* marque par le verbe grec, pour admettre aisément cette assimilation.

6. « Fleuve de sagesse, » tour antique, *flumen sapientiæ*, la sagesse qui s'écoule (*fluit*) comme un fleuve. C'est une métaphore, que les anciens employaient aussi, avec un autre verbe, pour caractériser la rhétorique, de ῥέω, couler.

Minerve, sous la figure de Mentor, établissait ainsi dans Salente toutes les meilleures lois et les plus utiles maximes du gouvernement, moins pour faire fleurir le royaume d'Idoménée[1] que pour montrer à Télémaque, quand il reviendrait, un exemple sensible de ce qu'un sage gouvernement peut faire pour rendre les peuples heureux, et pour donner à un bon roi une gloire durable.

Observations générales sur le onzième livre. — Ce livre, qui contient le récit des fautes d'Idoménée, abonde en grands enseignements. Le roi de Salente raconte à Mentor comment il a été vingt-cinq ans la victime des perfidies de Protésilas, ce ministre artificieux et pervers, et comment, à l'instant même où il parle, il est encore sous ce joug que l'habitude a formé et qu'il n'a pu briser. Mentor écoute avec une sévérité mêlée de douceur les aveux d'Idoménée, et il trouve là l'occasion d'écrire d'excellents conseils à l'usage des rois.

Comme Massillon, Fénelon estime que l'adulation est l'écueil fatal de toutes les vertus. Les rois les plus vertueux, s'ils souffrent la flatterie des courtisans, ne tardent pas à devenir des princes avilis et dégradés.

« Gâtés par les louanges, on n'oserait plus leur parler le langage de la vérité : eux seuls ignorent dans leur État ce qu'eux seuls devraient connaître ; ils envoient des ministres pour être informés de ce qui se passe de plus secret dans les cours et dans les royaumes les plus éloignés, et personne n'oserait leur apprendre ce qui se passe dans leur royaume propre ; les discours flatteurs assiégent leur trône, s'emparent de toutes les avenues, et ne laissent plus d'action à la vérité. Ainsi le souverain est seul étranger au milieu de ses peuples ; il croit manier les ressorts les plus secrets de l'empire, et il en ignore les événements publics : on lui cache ses pertes, on lui grossit ses avantages, on lui diminue les misères publiques ; on le joue à force de le respecter: il ne voit plus rien tel qu'il est ; tout lui paraît tel qu'il le souhaite. Oui, quiconque flatte ses maîtres les trahit ! » (*Massillon.* — Sermon sur les tentations des grands.)

Nous nous sommes permis, dans ce onzième livre, quelques critiques. Le caractère d'Idoménée, si indécis et incapable d'une action sérieuse, également prompt à donner et à retirer ses faveurs, avouant naïvement ses torts et les réparant sans discernement, a pourtant un mérite, celui de ne pas repousser les conseils qui lui sont donnés par Mentor : mais le caractère de Protésilas, mélange d'insolence et de bassesse, est peut-être un peu chargé.

1. « Moins pour faire fleurir le royaume d'Idoménée. » Ces mots servent de transition pour revenir à Télémaque qui va reparaître en scène.

LIVRE DOUZIÈME.

Sommaire. — I. Pendant son séjour chez les alliés, Télémaque gagne l'affection des principaux chefs, en particulier celle de Philoctète, d'abord indisposé contre lui, à cause d'Ulysse son père. Philoctète lui fait le récit de ses aventures en commençant par la mort d'Hercule. — II. Il lui apprend comment il obtint de ce héros les flèches sans lesquelles Troie ne pouvait être prise, et comment il fut puni d'avoir trahi le secret de la mort du héros par les maux qu'il souffrit dans l'île de Lemnos. — III. Ulysse se sert de Néoptolème pour le décider à se rendre au siége de Troie; longue résistance de Philoctète ; à l'instigation d'Ulysse, Néoptolème lui ravit ses flèches ; son désespoir. — IV. Enfin, il raconte comment, déterminé par l'intervention d'Hercule, il se décide à se rendre au siége de Troie, où il est guéri de sa blessure par les fils d'Esculape.

I. Cependant Télémaque montrait son courage dans les périls de la guerre. En partant de Salente, il s'appliqua à gagner l'affection des vieux capitaines, dont la réputation et l'expérience étaient au comble. Nestor, qui l'avait déjà vu à Pylos, et qui avait toujours aimé Ulysse, le traitait comme s'il eût été son propre fils. Il lui donnait des instructions qu'il appuyait de divers exemples; il lui racontait toutes les aventures de sa jeunesse, et tout ce qu'il avait vu faire de plus remarquable aux héros de l'âge passé. La mémoire de ce sage vieillard, qui avait vécu trois âges d'hommes [1], était comme une histoire des anciens temps gravée sur le marbre et sur l'airain.

Philoctète n'eut pas d'abord la même inclination que Nestor pour Télémaque : la haine qu'il avait nourrie si longtemps dans son cœur contre Ulysse l'éloignait de son fils : et il ne pouvait voir qu'avec peine tout ce qu'il semblait que les dieux préparaient en faveur de ce jeune homme, pour le rendre égal aux héros qui avaient renversé la ville de Troie. Mais enfin la modération de Télémaque vainquit tous les ressentiments de Philoctète; il ne put se défendre d'aimer cette vertu douce et modeste. Il prenait souvent [2] Télémaque, et lui disait : « Mon fils

1. Τῷ δ'ἤδη δύο μὲν γενεαὶ μερόπων ἀνθρώπων
ἐφθίαθ', οἵ οἱ πρόσθεν ἅμα τράφεν ἠδ' ἐγένοντο.
(Hom., *Iliade*, l. I, v. 250.)

« Déjà s'étaient écoulées deux générations d'hommes qui avaient été nourris et avaient vécu avec lui dans la divine Pylos. »

2. « Il prenait » en particulier.

» (car je ne crains plus de vous nommer ainsi), votre père et
» moi, je l'avoue, nous avons été longtemps ennemis l'un de
» l'autre : j'avoue même qu'après que nous eûmes fait tomber
» la superbe ville de Troie, mon cœur n'était point encore
» apaisé ; et quand je vous ai vu, j'ai senti de la peine à aimer
» la vertu dans le fils d'Ulysse [1]. Je me le suis souvent reproché.
» Mais enfin la vertu, quand elle est douce, simple [2], ingénue
» et modeste, surmonte tout. » Ensuite Philoctète s'engagea insensiblement à lui raconter ce qui avait allumé dans son cœur tant de haine contre Ulysse.

« Il faut, dit-il, reprendre mon histoire de plus haut. Je suivais partout le grand Hercule, qui a délivré la terre de tant de monstres, et devant qui les autres héros n'étaient que comme sont les faibles roseaux auprès d'un grand chêne, ou comme les moindres oiseaux en présence de l'aigle. Ses malheurs et les miens vinrent d'une passion qui cause tous les désastres les plus affreux, c'est l'amour. Hercule, qui avait vaincu tant de monstres, ne pouvait vaincre cette passion honteuse [3]; et le cruel enfant Cupidon [4] se jouait de lui. Il ne pouvait se ressouvenir, sans rougir de honte, qu'il avait autrefois oublié sa gloire jusqu'à filer auprès d'Omphale [5], reine de Lydie [6], comme le plus lâche et le plus efféminé de tous les hommes ; tant il avait été entraîné par un amour aveugle. Cent fois il m'a avoué que cet endroit de sa vie avait terni sa vertu, et presque effacé la gloire de tous ses travaux.

» Cependant, ô dieux ! telle est la faiblesse et l'inconstance des hommes, ils se promettent tout d'eux-mêmes, et ne résistent à rien. Hélas ! le grand Hercule retomba dans les piéges de l'Amour qu'il avait si souvent détesté ; il aima Déjanire [7]. Trop heureux s'il eût été constant dans cette passion pour une femme qui fut son épouse ! Mais bientôt la jeunesse d'Iole, sur le visage de laquelle les Grâces étaient peintes, ravit son cœur [8]. Déjanire brûla de jalousie ; elle se ressouvint de cette fatale tunique que le centaure Nessus lui avait laissée, en mourant,

1. C'est une grande victoire remportée sur nous-mêmes, que d'être parvenus à aimer la vertu dans ceux dont, pour une cause ou pour une autre, nous n'aimons pas la personne.

2. Une vertu « simple », sans détour, sans faste, sans pli, selon l'étymologie ; c'est le vrai caractère de la vertu.

3. Il est moins glorieux de vaincre l'univers entier que de se vaincre soi-même.

4. Le fils de Vénus; de *cupido*, désir.

5. « Omphale, » reine de Lydie, avait acheté Hercule des mains de Mercure. Hercule filant aux pieds d'Omphale est resté proverbial, pour marquer l'etat d'avilissement et de ridicule auquel la passion peut réduire une nature héroïque.

6. « Lydie, » dans l'Asie Mineure, entre l'Asie et la Carie ; capitale, Sardes.

7. Fille d'Œnée, roi d'Etolie, et femme d'Hercule.

8. Hercule, ayant pris Œchalie, enleva Iole, fille d'Eurytus, roi de cette ville, et l'emmena à Trachine.

comme un moyen assuré de réveiller l'amour d'Hercule toutes les fois qu'il paraîtrait la négliger pour en aimer quelque autre. Cette tunique, pleine du sang venimeux du centaure, renfermait le poison des flèches dont ce monstre avait été percé [1]. Vous savez que les flèches d'Hercule, qui tua ce perfide centaure, avaient été trempées dans le sang de l'hydre de Lerne [2], et que ce sang empoisonnait ses flèches, en sorte que toutes les blessures qu'elles faisaient étaient incurables.

Hercule, s'étant revêtu de cette tunique, sentit bientôt le feu dévorant qui se glissait jusque dans la moelle de ses os [3]: il poussait des cris horribles, dont le mont Œta [4] résonnait, et faisait retentir toutes les profondes vallées [5]; la mer même en paraissait émue; les taureaux les plus furieux, qui auraient mugi dans leurs combats, n'auraient pas fait un bruit aussi affreux. Le malheureux Lichas [6], qui lui avait apporté de la part de Déjanire cette tunique, ayant osé s'approcher de lui, Hercule, dans le transport de sa douleur, le prit, le fit pirouetter comme un frondeur fait avec sa fronde tourner la pierre qu'il veut jeter loin de lui. Ainsi Lichas [7], lancé du haut de la montagne par la puissante main d'Hercule, tombait dans les flots de la mer, où il fut changé tout à coup en un rocher qui

1. Déjanire, voulant ramener Hercule, lui avait envoyé cette tunique. La reine en ignorait les fatales propriétés, dont l'origine est assez confusément indiquée dans ce passage. Avant de mourir sous les flèches d'Hercule, le centaure Nessus, sachant que les flèches du héros étaient empoisonnées, avait eu l'idée de tremper une tunique dans son sang, et de l'envoyer à Déjanire en l'engageant à revêtir Hercule de cette robe.

2. Serpent redoutable tué par Hercule dans le marais de Lerne, en Argolide; c'est le souvenir mythologique d'un marais pestilentiel desseché par les soins d'Hercule.

3. Ἱδρὼς ἀνῄει χρωτί, καὶ προσπτύσσεται
πλευραῖσιν ἀρτίκολλος, ὥστε τέκτονος,
χιτὼν ἅπαν κατ' ἄρθρον· ἦλθε δ' ὀστέων
ἀδαγμὸς ἀντίσπαστος.

(Soph., *Trachin.*, v. 769.)

« Lorsqu'il a revêtu la tunique, la sueur » coule de son corps, la tunique s'attache » à ses flancs et se colle sur sa chair, » comme les draperies d'une statue adhè- » rent aux membres; une douleur cui- » sante pénètre jusqu'à la moelle de ses » os. » — Ici recommencent les emprunts à Sophocle.

4. Montagne et chaîne de montagnes qui séparaient la Phocide de la Thessalie. Entre l'une des croupes de l'Œta se trouve le passage des Thermopyles, si célèbre par l'héroïsme de Léonidas.

5. Ἐσπᾶτο γὰρ πέδονδε καὶ μετάρσιος
βοῶν, ἰύζων· ἀμφὶ δ' ἐκτύπουν πέτραι
Λοκρῶν ὄρειοι πρῶνες, Εὐβοίας τ' ἄκραι.

(Soph., *Trachin.*, v. 788.)

« Car il se roulait à terre, puis se re- » levait en poussant des cris aigus qui » faisaient retentir les rochers d'alentour, » les montagnes escarpées des Locriens » et les promontoires de l'Eubée. »

6. Serviteur d'Hercule, son héraut.

7. Μάρψας ποδός νιν, ἄρθρον ᾗ λυγίζεται,
ῥίπτει πρὸς ἀμφίκλυστον ἐκ πόντου πέτραν.

(Soph., *ibid.*, v. 781.)

« Il le prend par le pied, là où s'attache » l'articulation, et le lance contre un ro- » cher battu par les flots. » Et Ovide :

Corripit Alcides, et terque quaterque rotatum
Mittit in Euboïcas tormento fortius undas.

Metam., l. IX, v. 262.)

« Alcide le saisit, le fait tourner trois ou » quatre fois, et le lance dans les flots » eubéens plus fortement qu'avec une » fronde. »

garde encore la figure humaine, et qui, étant toujours battu par les vagues irritées, épouvante de loin les sages pilotes[1].

» Après ce malheur de Lichas, je crus que je ne pouvais plus me fier à Hercule; je songeais à me cacher dans les cavernes les plus profondes. Je le voyais déraciner sans peine d'une main les hauts sapins et les vieux chênes qui, depuis plusieurs siècles, avaient méprisé les vents et les tempêtes. De l'autre main il tâchait en vain d'arracher de dessus son dos la fatale tunique; elle s'était collée sur sa peau et comme incorporée à ses membres[2]. A mesure qu'il la déchirait, il déchirait aussi sa peau et sa chair; son sang ruisselait et trempait la terre. Enfin, sa vertu surmontant sa douleur, il s'écria : « Tu » vois, ô mon cher Philoctète, les maux que les dieux me font » souffrir : ils sont justes; c'est moi qui les ai offensés; j'ai » violé l'amour conjugal. Après avoir vaincu tant d'ennemis, » je me suis lâchement laissé vaincre par l'amour d'une beauté » étrangère : je péris; et je suis content de périr pour apaiser » les dieux[3]. Mais, hélas! cher ami, où est-ce que tu fuis? » L'excès de la douleur m'a fait commettre, il est vrai, contre » ce misérable Lichas, une cruauté que je me reproche : il n'a » pas su quel poison il me présentait : il n'a point mérité ce » que je lui ai fait souffrir : mais crois-tu que je puisse ou- » blier l'amitié que je te dois, et vouloir t'arracher la vie? » Non, non, je ne cesserai point d'aimer Philoctète, Philoctète » recevra dans son sein mon âme prête à s'envoler : c'est lui » qui recueillera mes cendres. Où es-tu donc, ô mon cher » Philoctète! Philoctète, la seule espérance qui me reste » ici-bas? »

A ces mots, je me hâte de courir vers lui; il me tend les bras, et veut m'embrasser; mais il se retient, dans la crainte d'allumer dans mon sein le feu cruel dont il est lui-même brûlé[4]. « Hélas! dit-il, cette consolation même ne m'est plus permise. » En parlant ainsi, il assemble tous ces arbres qu'il vient d'abattre; il en fait un bûcher sur le sommet de la montagne; il monte tranquillement sur le bûcher; il étend la peau du lion de Némée[5], qui avait si longtemps couvert ses épaules

1. *Metam.*, l. IX, v. 226.

2. Lethiferam conatur scindere vestem,
Quâ trahitur, trahit ilia cutem.
(*Ibid.*, v. 166.)

« Il fait de vains efforts pour déchirer la » fatale tunique; il déchire en même » temps sa peau et sa chair. »

3. Ces nobles sentiments ne sont plus une imitation de l'antiquité, ils sont chrétiens.

4. Vaincu par la douleur et par le repentir, Hercule est désormais plein de délicatesse dans ses sentiments; c'est un tendre ami qui s'oublie pour épargner ceux qu'il aime.

5. Un lion qui désolait le pays de Némée, dans l'Argolide; Hercule le tua et se vêtit ensuite de sa peau. Cet exploit

lorsqu'il allait d'un bout de la terre à l'autre abattre les monstres, et délivrer les malheureux; il s'appuie sur sa massue, et il m'ordonne d'allumer le feu du bûcher. Mes mains, tremblantes et saisies d'horreur[1], ne purent lui refuser ce cruel office; car la vie n'était plus pour lui un présent des dieux, tant elle lui était funeste! Je craignis même que l'excès de ses douleurs ne le transportât jusqu'à faire quelque chose d'indigne de cette vertu[2] qui avait étonné l'univers. Comme il vit que la flamme commençait à prendre au bûcher : « C'est maintenant, » s'écria-t-il, mon cher Philoctète, que j'éprouve ta véritable » amitié; car tu aimes mon honneur plus que ma vie. Que les » dieux te le rendent! Je te laisse ce que j'ai de plus précieux » sur la terre, ces flèches trempées dans le sang de l'hydre de » Lerne. Tu sais que les blessures qu'elles font sont incura- » bles; par elles tu seras invincible, comme je l'ai été, et aucun » mortel n'osera combattre contre toi. Souviens-toi que je » meurs fidèle à notre amitié, et n'oublie jamais combien tu » m'as été cher. Mais, s'il est vrai que tu sois touché de mes » maux, tu peux me donner une dernière consolation; pro- » mets-moi de ne découvrir jamais à aucun mortel ni ma mort » ni le lieu où tu auras caché mes cendres.» Je le lui promis, hélas! je le jurai même, en arrosant son bûcher de mes larmes. Un rayon de joie parut dans ses yeux; mais tout à coup un tourbillon de flammes qui l'enveloppa étouffa sa voix, et le déroba presque à ma vue. Je le voyais encore un peu néanmoins au travers des flammes, avec un visage aussi serein que s'il eût été couronné de fleurs et couvert de parfums, dans la joie d'un festin délicieux, au milieu de tous ses amis[3].

II.» Le feu consuma bientôt tout ce qu'il y avait de terrestre et de mortel en lui. Bientôt il ne lui resta rien de tout ce qu'il avait reçu, dans sa naissance, de sa mère Alcmène[4]; mais il conserva, par l'ordre de Jupiter, cette nature subtile et immortelle, cette flamme céleste qui est le vrai principe de vie, et qu'il

fut un de ses douze travaux. Les jeux Néméens furent institués en souvenir de cet événement.

1. « Mains saisies d'horreur, » expression un peu forcée.

2. « De cette vertu, » de ce courage, sens propre de *virtus*.

3. Haud alio vultu, quam si conviva jaceres
Inter plena meri redimitus pocula sertis.
(Ov., *Metam.*, l. IX, v. 235.)

« Avec le même visage que si tu étais » couché, heureux convive, parmi des » coupes remplies de vin, le front ceint » de guirlandes. » La phrase de Fénelon est d'un effet plus beau que les vers d'Ovide.

4. « Alcmène, » épouse d'Amphitryon, roi de Thèbes, et mère d'Hercule : elle avait un culte à Athènes.

avait reçue du père des dieux[1]. Ainsi il alla avec eux, sous les voûtes dorées du brillant Olympe, boire le nectar, où les dieux lui donnèrent pour épouse l'aimable Hébé[2], qui est la déesse de la jeunesse, et qui versait le nectar dans la coupe du grand Jupiter, avant que Ganymède[3] eût reçu cet honneur.

» Pour moi, je trouvai une source inépuisable de douleurs dans ces flèches qu'il m'avait données pour m'élever au-dessus de tous les héros. Bientôt les rois ligués entreprirent de venger Ménélas de l'infâme Pâris, qui avait enlevé Hélène, et de renverser l'empire de Priam. L'oracle d'Apollon[4] leur fit entendre qu'ils ne devaient point espérer de finir heureusement cette guerre, à moins qu'ils n'eussent les flèches d'Hercule.

» Ulysse votre père, qui était toujours le plus éclairé et le plus industrieux dans tous les conseils, se chargea de me persuader d'aller avec eux au siége de Troie, et d'y apporter ces flèches qu'il croyait que j'avais. Il y avait déjà longtemps qu'Hercule ne paraissait plus sur la terre : on n'entendait plus parler d'aucun nouvel exploit de ce héros; les monstres et les scélérats recommençaient à paraître impunément. Les Grecs ne savaient que croire de lui; les uns disaient qu'il était mort; d'autres soutenaient qu'il était allé jusque sous l'Ourse glacée[5], dompter les Scythes[6]. Mais Ulysse soutint qu'il était mort, et entreprit de me le faire avouer. Il vint me trouver dans un temps où je ne pouvais encore me consoler d'avoir perdu le grand Alcide[7]. Il eut une extrême peine à m'aborder, car je ne pouvais plus voir les hommes: je ne pouvais souffrir qu'on m'arrachât des déserts du mont OEta, où j'avais vu périr mon ami; je ne songeais qu'à me repeindre l'image de ce héros, et qu'à pleurer à la vue de ces tristes lieux. Mais la douce et puissante persuasion était sur les lèvres de votre père : il parut presque

1. Interea quodcumque fuit populabile [flamma,
Mulciber abstulerat; nec cognoscenda remansit
Herculis effigies; nec quidquam ab imagine [ductum
Matris habet: tantumque Jovis vestigia servat.
(Ov., *Métam.*, l. IX, v. 262.)

« Cependant, Vulcain avait enlevé tout ce » que la flamme pouvait dévorer. La figure » d'Hercule demeura méconnaissable, il » n'a plus rien des traits qu'il reçut » de sa mère, et il garde seulement ce » qu'il tient de Jupiter. »

2. Déesse de la jeunesse, chargée de verser aux dieux le nectar, qui leur donnait la jeunesse immortelle.

3. Enfant que Jupiter enleva et transporta au ciel, pour le substituer à Hébé dans l'emploi d'échanson aux banquets des dieux.

4. Les anciens ne formaient aucune grande entreprise sans consulter l'oracle des dieux, et surtout celui d'Apollon à Delphes.

5. La Grande Ourse, constellation polaire, amas d'étoiles voisines du pôle arctique (ἄρκτος, ours).

6. « Scythes; » c'était la dénomination générale attribuée sous les Romains aux peuples nomades qui habitaient les régions plus ou moins inconnues à l'orient et au nord de l'Europe.

7. « Alcide, » nom d'Hercule, petit-fils d'Alcée, ou peut-être un surnom, de ἀλκή, force.

aussi affligé que moi; il versa des larmes; il sut gagner insensiblement mon cœur et attirer ma confiance; il m'attendrit pour les rois grecs qui allaient combattre pour une juste cause et qui ne pouvaient réussir sans moi. Il ne put jamais néanmoins m'arracher le secret de la mort d'Hercule, que j'avais juré de ne dire jamais; mais il ne doutait point qu'il ne fût mort, et il me pressait de lui découvrir le lieu où j'avais caché ses cendres [1].

» Hélas! j'eus horreur de faire un parjure [2] en lui disant un secret que j'avais promis aux dieux de ne dire jamais; mais j'eus la faiblesse d'éluder mon serment, n'osant le violer; les dieux m'en ont puni : je frappai du pied la terre à l'endroit où j'avais mis les cendres d'Hercule. Ensuite j'allai joindre les rois ligués, qui me reçurent avec la même joie qu'ils auraient reçu Hercule même. Comme je passais dans l'île de Lemnos [3], je voulus montrer à tous les Grecs ce que mes flèches pouvaient faire. Me préparant à percer un daim qui s'élançait dans un bois, je laissai, par mégarde, tomber la flèche de l'arc sur mon pied, et elle me fit une blessure que je ressens encore. Aussitôt j'éprouvai les mêmes douleurs qu'Hercule avait souffertes; je remplissais nuit et jour l'île de mes cris : un sang noir et corrompu, coulant de ma plaie, infectait l'air et répandait dans le camp des Grecs une puanteur capable de suffoquer les hommes les plus vigoureux [4]. Toute l'armée eut horreur de me voir dans cette extrémité; chacun conclut que c'était un supplice qui m'était envoyé par les justes dieux.

» Ulysse, qui m'avait engagé dans cette guerre, fut le premier à m'abandonner [5]. J'ai reconnu, depuis, qu'il l'avait fait parce qu'il préférait l'intérêt commun de la Grèce, et la victoire, à toutes les raisons d'amitié ou de bienséance particulière [6]. On ne pouvait plus sacrifier dans le camp, tant l'horreur de ma plaie, son infection, et la violence de mes cris troublaient

1. Fénelon ici cesse de côtoyer les *Trachiniennes*, et il va suivre de très-près le *Philoctète*, une pièce admirable et qui peut être regardée comme le chef-d'œuvre de Sophocle. Nous indiquerons les passages imités par Fénelon.

2. « Parjure, » perfidie qui consiste à passer par delà la chose jurée, *per juratum*, à la trahir.

3. Ile de la mer Égée, près de Samothrace, renommée par ses nombreux volcans; on en a fait le séjour du dieu du feu.

4. Cette peinture est, comme on dirait aujourd'hui, trop réaliste; les détails manquent de choix et le style est négligé; « puanteur » est un mot qu'il faut toujours éviter.

5. Δισσοὶ στρατηγοὶ χὠ Κεφαλλήνων [ἄναξ
ἔῤῥιψαν αἰσχρῶς ὧδ' ἔρημον.

(Soph., *Phil.*, v. 264.)

« Les deux chefs (les Atrides) et le roi » des Céphalleniens (Ulysse) m'ont abandonné honteusement sur ces bords. »

6. « Bienséance. » expression faible; on ne saurait admettre que l'obligation de ne pas trahir un ami puisse être fondée sur un motif de « bienséance. »

toute l'armée [1]. Mais au moment où je me vis abandonné de tous les Grecs par le conseil d'Ulysse, cette politique me parut pleine de la plus horrible inhumanité et de la plus noire trahison. Hélas! j'étais aveugle, et je ne voyais pas qu'il était juste que les plus sages hommes fussent contre moi, de même que les dieux que j'avais irrités.

» Je demeurai, presque pendant tout le siége de Troie, seul, sans secours, sans espérance, sans soulagement, livré à d'horribles douleurs, dans cette île déserte et sauvage, où je n'entendais que le bruit des vagues de la mer qui se brisaient contre les rochers [2]. Je trouvai, au milieu de cette solitude, une caverne vide dans un rocher qui élevait vers le ciel deux pointes semblables à deux têtes : de ce rocher sortait une fontaine claire [3]. Cette caverne était la retraite des bêtes farouches, à la fureur desquelles j'étais exposé nuit et jour. J'amassai quelques feuilles pour me coucher. Il ne me restait, pour tout bien, qu'un pot de bois grossièrement travaillé, et quelques habits déchirés, dont j'enveloppais ma plaie pour arrêter le sang, et dont je me servais aussi pour la nettoyer [4]. Là, abandonné des hommes, et livré à la colère des dieux, je passais mon temps à percer de mes flèches les colombes et les autres oiseaux qui volaient autour de ce rocher. Quand j'avais tué quelque oiseau pour ma nourriture, il fallait que je me traînasse contre terre avec douleur pour aller ramasser ma proie ; ainsi mes mains me préparaient de quoi me nourrir [5]. »

» Il est vrai que les Grecs, en partant, me laissèrent quelques provisions [6]; mais elles durèrent peu. J'allumai du feu avec des cailloux [7]. Cette vie, toute affreuse qu'elle est, m'eût paru douce loin des hommes ingrats et trompeurs, si la douleur ne m'eût accablé, et si je n'eusse sans cesse repassé dans mon esprit ma triste aventure. « Quoi! disais-je, tirer un homme de sa patrie, comme le seul homme qui puisse ven-

1. ὅτ᾽ οὔτε λοιβῆς ἡμὶν, οὔτε θυμάτων παρῆν ἑκήλοις προσθιγεῖν· ἀλλ᾽ ἀγρίαις κατεῖχ᾽ ἀεὶ πᾶν στρατόπεδον δυσφημίαις, βοῶν, στενάζων.
(Soph., *Phil.*, v. 8.)

« Nous ne pouvions plus offrir en paix » aux dieux ni libations ni parfums; » sans cesse il remplissait le camp de » gémissements, de cris sauvages et de » funestes augures. »

2. Sophocle, dans un beau chœur de *Philoctète*, développe ce que Fénelon marque ici.

Τὸ δὲ θαῦμ᾽ ἔχει με,
πῶς ποτε, πῶς ποτ᾽ ἀμφιπλήκτων ῥοθίων μόνος κλύζων, πῶς ἄρα πανδάκρυτον οὕτω βιοτὰν κάτεσχεν.
(*Ibid.*, v. 687.)

« J'admire comment il a pu, seul, et » n'entendant que le fracas des vagues » qui se brisaient contre les rochers, » supporter une vie si lamentable. »

3. Ἴδοις ποτὸν κρηναῖον.

« Tu verrais une fontaine limpide. »
(*Ibid.*, v. 21.)

4. V. 35-8.
5. V. 285-292.
6. V. 273-275.
7. V. 295-297.

ger la Grèce, et puis l'abandonner dans cette île déserte pendant son sommeil! » car ce fut pendant mon sommeil que les Grecs partirent. Jugez quelle fut ma surprise, et combien je versai de larmes à mon réveil, quand je vis les vaisseaux fendre les ondes [1]. Hélas! cherchant de tous côtés dans cette île sauvage et horrible, je ne trouvai que la douleur [2]. Dans cette île, il n'y a ni port, ni commerce, ni hospitalité, ni hommes qui y abordent volontairement. On n'y voit que les malheureux que les tempêtes y ont jetés, et on n'y peut espérer de société que par des naufrages : encore même ceux qui venaient en ce lieu n'osaient me prendre pour me ramener; ils craignaient la colère des dieux et celle des Grecs.

III. » Depuis dix ans je souffrais la honte, la douleur, la faim; je nourrissais une plaie qui me dévorait; l'espérance même était éteinte dans mon cœur [3]. Tout à coup, revenant de chercher des plantes médicinales pour ma plaie [4], j'aperçus dans mon antre un jeune homme beau et gracieux, mais fier, et d'une taille de héros. Il me sembla que je voyais Achille, tant il en avait les traits, les regards et la démarche : son âge seul me fit comprendre que ce ne pouvait être lui. Je remarquai sur son visage tout ensemble la compassion et l'embarras : il fut touché de voir avec quelle peine et quelle lenteur je me traînais [5]; les cris perçants et douloureux dont je faisais retentir les échos de tout ce rivage attendrirent son cœur [6].

« O étranger! lui dis-je d'assez loin, quel malheur t'a con-
» duit dans cette île inhabitée? je reconnais l'habit grec, cet
» habit qui m'est encore si cher. O qu'il me tarde d'entendre
» ta voix, et de trouver sur tes lèvres cette langue que j'ai
» apprise dès l'enfance, et que je ne puis parler à per-

1. Σὺ δή, τέκνον, ποίαν μ' ἀνάστασιν [δοκεῖς,
αὐτῶν βεβώτων, ἐξ ὕπνου στῆναι τότε;
Ποῖ' ἐκδακρῦσαι; ποῖ' ἀποιμῶξαι κακά,
ὁρῶντα μὲν ναῦς, ἃς ἔχων ἐναυστόλουν,
πάσας βεβώσας.

(*Phil.*, v. 276.)

« Mais toi, mon fils, figure-toi l'horreur
» de mon réveil, lorsque, après leur dé-
» part, je me réveillai. Quels furent mes
» pleurs, mes cris de desespoir, quand
» je vis les navires, qui naguère volaient
» sous mes ordres, tous partis. »

2. Πάντα δὲ σκοπῶν,
εὕρισκον οὐδὲν πλὴν ἀνιᾶσθαι παρόν.

(*Ibid.*, v. 282.)

« Et cherchant de toutes parts, je ne
» trouvai rien devant mes yeux, excepté
» des sujets de m'affliger. »

3. Tout ce détail est plutôt imité que traduit par Fénelon (v. 301-312).

4. V. 43-4.

5. Βάλλει, βάλλει μ' ἐτύμα φθογγά
του στίβου κατ' ἀνάγκαν
ἕρποντος.

(*Ibid.*, v. 205.)

« Les paroles qu'il fait entendre sont
» celles d'un homme qui se traîne avec
» effort. »

6. V. 187-9.

» sonne depuis si longtemps dans cette solitude! Ne sois point » effrayé de voir un homme si malheureux ; tu dois en avoir » pitié [1]. »

» A peine Néoptolème [2] m'eut dit : « Je suis Grec [3], » que je m'écriai : « O douce parole, après tant d'années de silence et » de douleur sans consolation! O mon fils! quel malheur, » quelle tempête, ou plutôt quel vent favorable t'a conduit ici [4] » pour finir mes maux? — Il me répondit : « Je suis de l'île de » Scyros; j'y retourne; on dit que je suis fils d'Achille : tu sais » tout [5]. »

» Des paroles si courtes ne contentaient pas ma curiosité; je lui dis : « O fils d'un père que j'ai tant aimé! cher nourrisson » de Lycomède, comment viens-tu donc ici? d'où viens-tu [6]? » — Il me répondit qu'il venait du siége de Troie [7]. « Tu n'étais » pas, lui dis-je, de la première expédition [8]. » « Et toi, me dit-il, » en étais-tu [9] ? » Alors je lui répondis : « Tu ne connais, je » le vois bien, ni le nom de Philoctète, ni ses malheurs. Hélas! » infortuné que je suis! mes persécuteurs m'insultent dans » ma misère : la Grèce ignore ce que je souffre : ma douleur » augmente [10]. Les Atrides m'ont mis en cet état; que les dieux » le leur rendent [11]! »

1. Fénelon s'est tenu ici fort près du texte grec :

Ἰὼ ξένοι
τίνες ποτ' ἐς γῆν τήνδε ναυτίλῳ πλάτῃ
κατέσχετ', οὔτ' εὔορμον, οὔτ' οἰκουμένην;
φωνῆς δ' ἀκοῦσαι βούλομαι. Καὶ μή μ' ὄκνῳ
δείσαντες ἐκπλαγῆτ' ἀπηγριωμένον.
(*Phil.*, v. 219.)

« O étrangers, qui êtes-vous, vous qui » d'une rame agile êtes venus sur ce rivage inabordable et désert? Je veux » entendre votre voix. Que mon aspect » sauvage ne vous inspire ni surprise ni » effroi. »

2. Néoptolème ou Pyrrhus, fils d'Achille, vint tout jeune au siége de Troie; son histoire, très-connue chez les poëtes, est postérieure à Homère. Voir Virgile, au IIIe livre de l'*Enéide;* Euripide dans *Andromaque*, et Racine dans la pièce du même nom.

3. V. 232-3.

4. Ὦ φίλτατον φώνημα; φεῦ; τὸ καὶ λαβεῖν
πρόσφθεγμα τοιοῦδ' ἀνδρὸς ἐν χρόνῳ μακρῷ.
Τίς, σ', ὦ τέκνον, προσέσχε, τίς προσήγαγε
χρεία; τίς ὁρμή; τίς ἀνέμων ὁ φίλτατος;
(*Ibid.*, v. 234.)

« O douce parole, quelle joie d'entendre » la voix d'un tel guerrier après un si » long temps! Mais, ô mon fils, qui t'a» mène ici, quelle nécessité, quel des» sein, quel vent pour moi si favorable... »

5. V. 239-42.

6. V. 242-4.

7. V. 245.

8. V. 246.

9. V. 248.

10. Ὦ τέκνον, οὐ γὰρ οἶσθά μ', ὅντιν' εἰσορᾷς;...
Οὐδ' οὔνομ', οὐδὲ τῶν ἐμῶν κακῶν κλέος...
ᾔσθου ποτ' οὐδέν, οἷς ἐγὼ διωλλύμην;
Ὦ πόλλ' ἐγὼ μοχθηρός, ὦ πικρὸς θεοῖς,
οὗ μηδὲ κληδὼν ὧδ' ἔχοντος οἴκαδε,
μηδ' Ἑλλάδος γῆς μηδαμοῦ διῆλθέ που;
Ἀλλ' οἱ μέν, ἐκβαλόντες ἀνοσίως ἐμέ,
γελῶσι σῖγ' ἔχοντες· ἡ δ' ἐμὴ νόσος
ἀεὶ τέθηλε, κἀπὶ μεῖζον ἔρχεται.
(*Phil.*, v. 249.)

« O mon fils, tu ne connais donc pas » celui que tu vois. Quoi, ni mon nom » ni le bruit de mes maux n'est venu » jusqu'à toi. Infortuné que je suis, ob» jet de la haine des dieux, la renommée » du triste état où je suis n'est pas même » parvenue ni dans ma patrie ni dans au» cune contrée de la Grèce. Cependant » ceux qui m'ont rejeté d'une manière » impie rient en silence, et mon mal » s'accroît et grandit chaque jour. »

11. V. 314-16.

» Ensuite je lui racontai de quelle manière les Grecs m'avaient abandonné. Aussitôt qu'il eut écouté mes plaintes, il me fit les siennes. « Après la mort d'Achille, me dit-il... » — « D'abord je l'interrompis, en lui disant : « Quoi! Achille est » mort! Pardonne-moi, mon fils, si je trouble ton récit par » les larmes que je dois à ton père [1]. » Néoptolème me répon» dit : « Vous me consolez en m'interrompant; qu'il m'est doux » de voir Philoctète pleurer mon père! »

» Néoptolème, reprenant son discours, me dit : « Après la » la mort d'Achille, Ulysse et Phénix [2] me vinrent chercher, » assurant qu'on ne pouvait sans moi renverser la ville de » Troie. Ils n'eurent aucune peine à m'emmener; car la dou» leur de la mort d'Achille, et le désir d'hériter de sa gloire » dans cette célèbre guerre, m'engageaient assez à les suivre. » J'arrive à Sigée [3]; l'armée s'assemble autour de moi : chacun » jure qu'il revoit Achille; mais, hélas! il n'était plus. Jeune » et sans expérience, je croyais pouvoir tout espérer de ceux » qui me donnaient tant de louanges. D'abord je demande aux » Atrides les armes de mon père; ils me répondent cruelle» ment : Tu auras le reste de ce qui lui appartenait; mais pour » ses armes, elles sont destinées à Ulysse. Aussitôt je me trou» ble, je pleure, je m'emporte; mais Ulysse, sans s'émouvoir, » me disait : Jeune homme, tu n'étais pas avec nous dans les » périls de ce long siége; tu n'as pas mérité de telles armes; » tu parles déjà trop fièrement; jamais tu ne les auras. Dé» pouillé injustement par Ulysse, je m'en retourne dans l'île » de Scyros [4], moins indigné contre Ulysse que contre les Atri» des. Que quiconque est leur ennemi puisse être l'ami des » dieux! O Philoctète, j'ai tout dit [5]. »

« Alors je demandai à Néoptolème comment Ajax Télamonien [6] n'avait pas empêché cette injustice. « Il est mort, » me répondit-il. — Il est mort! m'écriai-je; et Ulysse ne meurt point! au contraire, il fleurit dans l'armée. Ensuite je lui demandai des nouvelles d'Antiloque, fils du sage Nestor [7], et

1. V. 332-33.

2. « Phenix, » précepteur d'Achille, accompagna son élève à la guerre de Troie, et fit de vains efforts pour calmer son courroux.

3. « Sigée, » promontoire de la Troade, célèbre dans l'*Iliade* et dans l'*Enéide*, dans la mer Egée, à l'entrée du golfe de Gallipoli. On croit y voir encore les tombeaux d'Achille et de Patrocle.

4. « Scyros, » île de la mer Egée, non loin de Négrepont (Eubée), où fut élevé Achille, chez Lycomède, roi de cette île.

5. Tout ce détail est raconté avec plus de développement dans Sophocle, vers 343 et suiv.

6. Fils de Télamon, roi de Salamine, qu'il ne faut pas confondre avec Ajax, fils d'Oïlée, roi des Locriens, lequel fut si fameux par son impiété. Sophocle dit du Télamonien : « Comment le plus grand des Ajax a-t-il pu supporter de telles injustices. » (V. 409.)

7. V. 410 et suiv.

de Patrocle[1], si chéri par Achille. « Ils sont morts aussi, » me dit-il. Aussitôt je m'écriai encore : « Quoi, morts ! Hélas ! » que me dis-tu ? La cruelle guerre moissonne les bons, et » épargne les méchants[2]. Ulysse est donc en vie ? Thersite[3] » l'est aussi sans doute ? voilà ce que font les dieux ; et nous » les louerions encore[4] ! »

» Pendant que j'étais dans cette fureur contre votre père, Néoptolème continuait à me tromper : il ajouta ces tristes paroles : « Loin de l'armée grecque, où le mal prévaut sur le » bien, je vais vivre content dans la sauvage île de Scyros. » Adieu : je pars. Que les dieux vous guérissent[5] ! » Aussitôt je lui dis : « O mon fils, je te conjure, par les mânes de ton » père, par ta mère, par tout ce que tu as de plus cher sur la » terre, de ne me laisser pas seul dans ces maux que tu vois. » Je n'ignore pas combien je te serai à charge ; mais il y aurait » de la honte à m'abandonner : jette-moi à la proue, à la poupe, » dans la sentine même, partout où je t'incommoderai le » moins. Il n'y a que les grands cœurs qui sachent combien il » y a de gloire à être bon. Ne me laisse point en un désert où » il n'y a aucun vestige d'homme : mène-moi dans ta patrie, » ou dans l'Eubée, qui n'est pas loin du mont Œta, de Tra- » chine[6], et des bords agréables du fleuve Sperchius[7] : rends- » moi à mon père. Hélas ! je crains qu'il ne soit mort ! Je lui » avais mandé de m'envoyer un vaisseau : ou il est mort, ou » bien ceux qui m'avaient promis de le lui dire ne l'ont pas » fait. J'ai recours à toi, ô mon fils ! souviens-toi de la fragilité » des choses humaines. Celui qui est dans la prospérité doit » craindre d'en abuser, et secourir les malheureux[8]. »

Voilà ce que l'excès de la douleur me faisait dire à Néoptolème ; il me promit de m'emmener[9]. Alors je m'écriai encore : « O heureux jour ! ô aimable Néoptolème, digne de la

1. « Patrocle, » ami le plus fidèle d'Achille ; ne pouvant le déterminer à combattre, Patrocle lui emprunta ses armes et fut tué par Hector. Pour venger son ami, Achille revint parmi les Grecs.

2. Πόλεμος οὐδέν' ἄνδρ' ἑκὼν
αἱρεῖ πονηρὸν, ἀλλὰ τοὺς χρηστοὺς ἀεί.
(*Phil.*, v. 436.)

« La guerre enlève à regret les mé- » chants, elle prend toujours les bons. »

3 « Thersite, » un Grec insolent et lâche, qui joue un certain rôle au Ier livre de l'*Iliade*.

4. Sophocle dit comme Fénelon : « Si je veux louer les actes des dieux, ils me semblent injustes. » Le paganisme accusait les dieux, dès qu'il voyait l'homme vertueux exposé aux traits du sort.

5. V. 458-63.

6. « Trachine » ou Trachis, ville de Thessalie, au pied du mont Œta, où les poëtes ont placé la mort d'Hercule.

7. Le Sperchius, fleuve de Thessalie, se jetait dans la mer Egée, au golfe Maliaque. Virgile s'en souvient dans un beau passage des *Géorg.*, l. II, v. 2.

8. Le discours de Philoctète (v. 463-507) pour toucher Néoptolème est d'un pathétique admirable. Fénelon suit d'assez près Sophocle, en l'abrégeant un peu.

9. V. 526.

» gloire de son père ! Cher compagnon de ce voyage, souffrez » que je dise adieu à cette triste demeure. Voyez où j'ai vécu, » comprenez ce que j'ai souffert : nul autre n'eût pu le souf- » frir : mais la nécessité m'avait instruit, et elle apprend aux » hommes ce qu'ils ne pourraient jamais savoir autrement. » Ceux qui n'ont jamais souffert ne savent rien ; ils ne connais- » sent ni les biens ni les maux ; ils s'ignorent eux-mêmes [1]. » Après avoir parlé ainsi, je pris mon arc et mes flèches.

» Néoptolème me pria de souffrir qu'il les baisât, ces armes si célèbres, et consacrées par l'invincible Hercule [2]. Je lui répondis : « Tu peux tout ; c'est toi, mon fils, qui me rends au- » jourd'hui la lumière, ma patrie, mon père accablé de vieil- » lesse, mes amis, moi-même : tu peux toucher ces armes, et » te vanter d'être le seul d'entre les Grecs qui ait mérité de » les toucher [3]. » Aussitôt Néoptolème entre dans ma grotte pour admirer mes armes.

» Cependant une douleur cruelle me saisit, elle me trouble, je ne sais plus ce que je fais : je demande un glaive tranchant pour couper mon pied [4]; je m'écrie : « O mort tant désirée ! » que ne viens-tu ? O jeune homme ! brûle-moi tout à l'heure » comme je brûlai le fils de Jupiter [5]. O terre ! ô terre ! reçois » un mourant qui ne peut plus se relever [6]. » De ce transport de douleur, je tombe soudainement, selon ma coutume, dans un assoupissement profond ; une grande sueur commença à me soulager ; un sang noir et corrompu coula de ma plaie [7]. Pendant mon sommeil, il eût été facile à Néoptolème d'em-

1. Ἴωμεν, ὦ παῖ, προσκύσαντες τὴν ἔσω
ἄοικον εἰσοίκησιν, ὥς με καὶ μάθῃς,
ἀφ' ὧν διέζων, ὥς τ' ἔφυν εὐκάρδιος.
Οἶμαι γὰρ οὐδ' ἂν ὄμμασιν μόνην θέαν
ἄλλον λαβόντα, πλὴν ἐμοῦ, τλῆναι τάδε·
ἐγὼ δ' ἀνάγκῃ προὔμαθον στέργειν κακά.
(*Phil.*, v. 533.)

« Partons, mon fils, après avoir dit » adieu à cette terre inhospitalière, pour » que tu saches de quoi j'ai vécu, et ce » qu'il m'a fallu de courage. Nul autre » que moi, je pense, n'aurait pu même » en supporter la vue, mais la nécessité » m'a appris à aimer jusqu'à mon mal- » heur. »

2. V. 656.

3. Θάρσει. Παρέσται ταῦτά σοι καὶ θιγγάνειν,
καὶ δόντι δοῦναι, κἀξεπεύξασθαι βροτῶν
ἀρετῆς ἕκατι, τῶνδ' ἐπιψαῦσαι μόνον.
(*Ibid.*, v. 667.)

Fénelon a traduit ces vers exactement.

4. V. 747-9.

5. Le poëte grec est plus développé et plus expressif que Fénelon :

Ὦ θάνατε, θάνατε, πῶς ἀεὶ καλούμενος
οὕτω κατ' ἦμαρ, οὐ δύνῃ μολεῖν ποτέ ;
Ὦ τέκνον, ὦ γενναῖον, ἀλλὰ συλλαβὼν
τῷ Λημνίῳ τῷδ' ἀνακαλουμένῳ πυρὶ
ἔμπρησον, ὦ γενναῖε· κἀγώ τοί ποτε
τὸν τοῦ Διὸς παῖδ', ἀντὶ τῶνδε τῶν ὅπλων,
ἃ νῦν σὺ σώζεις, τοῦτ' ἐπηξίωσα δρᾶν.
(*Phil.*, v. 796.)

« O mort, ô mort, comment, toujours et » chaque jour appelée, ne viens-tu pas ? » O mon fils, ô ami généreux, prends- » moi, lance-moi dans les flammes de » Lemnos qui m'environnent ; moi aussi, » autrefois, j'ai consenti à rendre ce » service au fils de Jupiter, lorsqu'il » m'eut donné ces armes que tu gardes » maintenant. »

6. V. 819-20.

7. V. 821.

porter mes armes, et de partir; mais il était fils d'Achille, et n'était pas né pour tromper. En m'éveillant, je reconnus son embarras: il soupirait comme un homme qui ne sait pas dissimuler, et qui agit contre son cœur. « Me veux-tu surprendre? » lui dis je : qu'y a-t-il donc [1] ? — Il faut, me répondit-il, que » vous me suiviez au siége de Troie. » Je repris aussitôt: « Ah ! » qu'as-tu dit, mon fils [2] ? Rends-moi cet arc; je suis trahi! ne » m'arrache pas la vie. Hélas! il ne me répond rien; il me re» garde tranquillement; rien ne le touche. O rivage! ô pro» montoires de cette île! ô bêtes farouches! ô rochers escar» pés! c'est à vous que je me plains; car je n'ai que vous à » qui je puisse me plaindre : vous êtes accoutumés à mes gé» missements. Faut-il que je sois trahi par le fils d'Achille! il » m'enlève l'arc sacré d'Hercule; il veut me traîner dans le » camp des Grecs pour triompher de moi; il ne voit pas que » c'est triompher d'un mort, d'une ombre, d'une image vaine. » Oh! s'il m'eût attaqué dans ma force! mais encore à présent, » ce n'est que par surprise. Que ferai-je? Rends, mon fils, » rends: sois semblable à ton père, semblable à toi-même. » Que dis-tu?... Tu ne dis rien! O rocher sauvage! je reviens » à toi, nu, misérable, abandonné, sans nourriture; je mourrai » seul dans cet antre: n'ayant plus mon arc pour tuer des bêtes, » les bêtes me dévoreront; n'importe. Mais, mon fils, tu ne » parais pas méchant : quelque conseil te pousse; rends mes » armes, va-t'en [3]. »

» Néoptolème, les larmes aux yeux, disait tout bas: « Plût aux dieux que je ne fusse jamais parti de Scyros [4] ! » Cependant je m'écrie : « Ah ! que vois-je ? n'est-ce pas Ulysse ? » Aussitôt j'entends sa voix, et il me répond: « Oui, c'est moi. » Si le sombre royaume de Pluton se fût entr'ouvert, et que j'eusse vu le noir Tartare, que les dieux mêmes craignent d'entrevoir,

1. V. 914.
2. V. 915.
3. Cette scène où Philoctète supplie Néoptolème de lui rendre son arc, est encore un des plus beaux endroits de la pièce grecque; Fénelon a dû l'affaiblir en l'abrégeant. Elle va du vers 933 au v. 962; en voici un beau passage:

Ὦ σχῆμα πέτρας δίπυλον, αὖθις αὖ πάλιν
εἴσειμι πρὸς σὲ ψιλός, οὐκ ἔχων τροφήν·
ἀλλ' αὐανοῦμαι τῷδ' ἐν αὐλίῳ μόνος,
οὐ πτηνὸν ὄρνιν, οὐδὲ θῆρ' ὀρειβάτην
τόξοις ἐναίρων τοῖσίδ'· ἀλλ' αὐτὸς τάλας,
θανών, παρέξω δαῖθ', ὑφ' ὧν ἐφερβόμην,
καί μ', οὓς ἐθήρων πρόσθε, θηράσουσι νῦν·
φόνον φόνου δὲ ῥύσιον τίσω τάλας,
πρὸς τοῦ δοκοῦντος οὐδὲν εἰδέναι κακόν.
(*Phil.*, v. 952.)

« O grotte sauvage, je reviens à toi, privé » de mes armes, sans moyen de vivre; je » me consumerai seul dans cet antre, je » n'ai plus mes flèches pour tuer les oi» seaux ou les bêtes farouches; moi» même je servirai de pâture à ces bêtes » sauvages dont je me nourrissais, et » moi qui les chassais, je deviendrai leur » proie. Elles verseront mon sang par » représailles, grâce à cet homme qui » semblait ignorer le mal. » — Cette dernière idée, les oiseaux qui se vengent, est un peu recherchée, et Fénelon n'a pas eu tort de l'écarter.
4. V. 969-70.

je n'aurais pas été saisi, je l'avoue, d'une plus grande horreur. Je m'écriai encore : « O terre de Lemnos ! je te prends à témoin ! » O soleil, tu le vois, et tu le souffres [1] ! » Ulysse me répondit sans s'émouvoir : « Jupiter le veut et je l'exécute. » — « Oses-tu, » lui disais-je, nommer Jupiter [2] ? Vois-tu ce jeune homme » qui n'était point né pour la fraude, et qui souffre en exécu- » tant ce que tu l'obliges de faire [3] ? » — « Ce n'est pas pour vous » tromper, me dit Ulysse, ni pour vous nuire, que nous venons ; » c'est pour vous délivrer, vous guérir, vous donner la gloire » de renverser Troie, et vous ramener dans votre patrie. C'est » vous, et non pas Ulysse, qui êtes l'ennemi de Philoctète [4]. »

» Alors je dis à votre père tout ce que la fureur pouvait m'inspirer. « Puisque tu m'as abandonné sur ce rivage, lui » disais-je, que ne m'y laisses-tu en paix [5] ? Va chercher la » gloire des combats et tous les plaisirs : jouis de ton bonheur » avec les Atrides : laisse-moi ma misère et ma douleur. Pour- » quoi m'enlever ? Je ne suis plus rien ; je suis déjà mort [6]. » Pourquoi ne crois-tu pas encore aujourd'hui, comme tu le » croyais autrefois, que je ne saurais partir ; que mes cris et » l'infection de ma plaie troubleraient les sacrifices [7] ? O Ulysse, » auteur de mes maux, que les dieux puissent te..... ! Mais les » dieux ne m'écoutent point [8] ; au contraire, ils excitent mon » ennemi. O terre de ma patrie, que je ne reverrai jamais !... » O dieux, s'il en reste encore quelqu'un d'assez juste pour » avoir pitié de moi, punissez, punissez Ulysse ; alors je me » croirai guéri [9]. »

IV. » Pendant que je parlais ainsi, votre père, tranquille, me regardait avec un air de compassion, comme un homme qui, loin d'être irrité, supporte et excuse le trouble d'un mal-

1. V. 976-7.
2. V. 986-7.
3. V. 989-92.
4. V. 1007-12.
5. V. 1095.
6. Sophocle est plus beau, plus énergique dans ses invectives contre le ravisseur.

Καὶ νῦν ἔμ', ὦ δύστηνε, συνδήσας, νοεῖς
ἄγειν ἀπ' ἀκτῆς τῆσδ', ἐν ᾗ με προὐβάλου,
ἄφιλον, ἔρημον, ἄπολιν, ἐν ζῶσιν νεκρόν...
Σὺ μὲν γέγηθας ζῶν, ἐγὼ δ' ἀλγύνομαι
τοῦτ' αὔθ' ὅτι ζῶ, ξὺν κακοῖς πολλοῖς τάλας,
γελώμενος πρὸς σοῦ τε καὶ τῶν Ἀτρέως
δισσῶν στρατηγῶν, οἷς σὺ ταῦθ' ὑπηρετεῖς...
Καὶ νῦν τί μ' ἄγετε ; τί μ' ἀπάγεσθε ; τοῦ χάριν :
ὃς οὐδέν εἰμι, καὶ τέθνηχ' ὑμῖν πάλαι.

(*Phil.*, v. 1016.)

« Et maintenant, ô misérable, tu m'as » chargé de liens et tu songes à m'arracher de ce rivage, où tu me jetas sans » ressource, sans amis, sans patrie, mort » parmi les vivants... Tu jouis des douceurs de la vie, et moi je souffre en » proie à mille maux, exposé à tes insultes et à celles des Atrides dont tu » es le ministre... Et maintenant, pour- » quoi me faire prisonnier, pourquoi » m'emmener sur votre navire ? à quoi » bon ? moi qui ne suis plus rien, et qui » depuis longtemps suis mort pour vous ?

7. V. 1031-4.
8. V. 1019-20.
9. V. 1010-14.

heureux que la fortune a aigri. Je le voyais semblable à un rocher, qui sur le sommet d'une montagne, se joue de la fureur des vents, et laisse épuiser leur rage, pendant qu'il demeure immobile. Ainsi votre père, demeurant dans le silence, attendait que ma colère fût épuisée; car il savait qu'il ne faut attaquer les passions des hommes, pour les réduire à la raison, que quand elles commencent à s'affaiblir par une espèce de lassitude. Ensuite il me dit ces paroles : « O Philoctète, qu'avez-vous fait de votre raison et de votre courage ? » voici le moment de vous en servir. Si vous refusez de nous » suivre pour remplir les grands desseins de Jupiter sur » vous, adieu; vous êtes indigne d'être le libérateur de la » Grèce et le destructeur de Troie. Demeurez à Lemnos ; ces » armes, que j'emporte, me donneront une gloire qui vous » était destinée. Néoptolème, partons ; il est inutile de lui » parler [1] : la compassion pour un seul homme ne doit pas » nous faire abandonner le salut de le Grèce entière. »

» Alors je me sentis comme une lionne à qui on vient d'arracher ses petits : elle remplit les forêts de ses rugissements. « O caverne, disais-je, jamais je ne te quitterai ; tu seras mon » tombeau ! O séjour de ma douleur, plus de nourriture, plus » d'espérance [2] ! qui me donnera un glaive pour me percer [3] ? » O ! si les oiseaux de proie pouvaient m'enlever !... Je ne les » percerai plus de mes flèches [4] ! O arc précieux, arc consacré » par les mains du fils de Jupiter ! O cher Hercule, s'il te reste » encore quelque sentiment, n'es-tu pas indigné ? Cet arc n'est » plus dans les mains de ton fidèle ami ; il est dans les mains » impures et trompeuses d'Ulysse [5]. Oiseaux de proie, bêtes

1. V. 1060-2.

2. Ce trait est développé par Sophocle dans un passage lyrique d'une grande beauté.

Ὦ κοίλας πέτρας γύαλον
θερμὸν καὶ παγετῶδες, ὥς
σ' οὐκ ἔμελλον ἄρ' ὦ τάλας,
λείψειν οὐδέποτ', ἀλλά μοι
καὶ θνήσκοντι συνοίσει.
Ὦ πληρέστατον αὔλιον
λύπας τᾶς ἀπ' ἐμοῦ τάλαν.
τίπτ' αὖ μοι τὸ κατ' ἦμαρ
ἔσται ; τοῦ ποτε τεύξομαι
σιτονόμου μέλεος ; πόθεν ἐλπίδος ;
(*Phil.*, v. 1081.)

« O caverne, mon asile contre les cha- » leurs de l'été et contre les frimas! Je » devais donc ne jamais te quitter ! Mal- » heureux ! mais tu seras mon refuge » apres ma mort. Hélas, hélas ! ô séjour » rempli des tristes accents de ma dou- » leur, quelle sera désormais ma nour- » riture de chaque jour ? où trouverai-je » de quoi soutenir ma vie? d'où tirer » quelque espérance? »

3. V. 1204-5.

4. V. 1093-4.

5. V. 1128-39. Dans Sophocle, c'est une apostrophe touchante de Philoctète à son arc, qui a dû frémir de courroux en passant entre les mains d'Ulysse.

Ἀλλ' ἐν μεταλλαγᾷ
πολυμηχάνου ἀνδρὸς ἐρέσσει,
ὁρῶν μὲν αἰσχρὰς ἀπάτας,
στυγνὸν δὲ φῶτ' ἐχθοδοπὸν
μυρί' ἀπ' αἰσχρῶν ἀνατέλλονθ', ὅσ' ἐφ'
ἡμῖν κακ' ἐμήσατο.
(*Ibid.* v. 1134.)

« Mais, en passant dans les mains d'un » autre maître, tu es manié par un » homme artificieux, dont tu vois les » fraudes honteuses, un mortel odieux » qui a machiné contre nous des trames » innombrables. »

» farouches, ne fuyez plus cette caverne, mes mains n'ont plus » de flèches[1]. Misérable, je ne puis vous nuire, venez m'enlever. » ou plutôt que la foudre de l'impitoyable Jupiter m'écrase ! »

» Votre père ayant tenté tous les autres moyens pour me persuader, jugea enfin que le meilleur était de me rendre mes armes : il fit signe à Néoptolème, qui me les rendit aussitôt. Alors je lui dis : « Digne fils d'Achille, tu montres que tu l'es ; » mais laisse-moi percer mon ennemi. » Aussitôt je voulus tirer une flèche contre votre père ; mais Néoptolème m'arrêta, en me disant : « La colère vous trouble, et vous empêche de voir l'indigne action que vous voulez faire [2]. » Pour Ulysse, il paraissait aussi tranquille contre mes flèches que contre mes injures. Je me sentis touché de cette intrépidité et de cette patience. J'eus honte d'avoir voulu, dans ce premier transport, me servir de mes armes pour tuer celui qui me les avait fait rendre ; mais comme mon ressentiment n'était pas encore apaisé, j'étais inconsolable de devoir mes armes à un homme que je haïssais tant. Cependant Néoptolème me disait : « Sachez que » le divin Hélénus[3], fils de Priam, étant sorti de la ville de Troie » par l'ordre et par l'inspiration des dieux, nous a dévoilé l'a- » venir. La malheureuse Troie tombera, a-t-il dit ; mais elle ne » peut tomber qu'après qu'elle aura été attaquée par celui qui » tient les flèches d'Hercule [4] : cet homme ne peut guérir que » quand il sera devant les murailles de Troie : les enfants d'Es- » culape le guériront [5]. »

» En ce moment je sentis mon cœur partagé ; j'étais touché de la naïveté de Néoptolème, et de la bonne foi avec laquelle il m'avait rendu mon arc ; mais je ne pouvais me résoudre à voir encore le jour, s'il fallait céder à Ulysse ; et une mauvaise honte me tenait en suspens. Me verra-t-on, disais-je en moi-même, avec Ulysse et avec les Atrides [6] ? Que croira-t-on de moi.

» Pendant que j'étais dans cette incertitude, tout à coup j'entends une voix plus qu'humaine : je vois Hercule dans un nuage éclatant ; il était environné de rayons de gloire. Je reconnus facilement ses traits un peu rudes, son corps robuste et ses manières simples ; mais il avait une hauteur et une ma-

1. V. 1146-9.

2. V. 1304-4.

3. « Hélénus, » dont il est parlé au VI[e] et du VII[e] livre de l'*Iliade*, était devin ; pris par Ulysse, il découvrit aux Grecs la nécessité d'aller chercher Philoctète à Lemnos.

4. V. 1409-44.

5. 1329-47. Le dieu de la médecine, qui avait le talent de ressusciter les morts, et fut foudroyé par Jupiter. Il avait au siége de Troie ses deux fils, Machaon et Podalyre, dont il est parle plus haut.

6. V. 1354-7.

jesté qui n'avait jamais paru si grande en lui quand il domptait les monstres. Il me dit : « Tu entends, tu vois Hercule. J'ai » quitté le haut Olympe pour t'annoncer les ordres de Jupiter. » Tu sais par quels travaux j'ai acquis l'immortalité : il faut que » tu ailles avec le fils d'Achille, pour marcher sur mes traces » dans le chemin de la gloire. Tu guériras, tu perceras de mes » flèches Pâris, auteur de tant de maux. Après la prise de Troie, » tu enverras de riches dépouilles à Péan [1] ton père, sur le mont » Œta ; ces dépouilles seront mises sur mon tombeau comme un » monument de la victoire due à mes flèches. Et toi, ô fils d'A» chille ! je te déclare que tu ne peux vaincre sans Philoctète, » ni Philoctète sans toi. Allez donc comme deux lions qui » cherchent ensemble leur proie. J'enverrai Esculape à Troie » pour guérir Philoctète. Surtout, ô Grecs, aimez et observez » la religion : le reste meurt ; elle jamais [2]. »

» Après avoir entendu ces paroles, je m'écriai : « O heureux » jour, douce lumière, tu te montres enfin après tant d'an» nées ! Je t'obéis [3], je pars après avoir salué ces lieux. Adieu, » cher antre. Adieu, nymphes de ces prés humides. Je n'en» tendrai plus le bruit sourd des vagues de cette mer. Adieu, » rivage où tant de fois j'ai souffert les injures de l'air. Adieu, » promontoire où Écho répéta tant de fois mes gémissements. » Adieu, douces fontaines qui me fûtes si amères. Adieu, ô » terre de Lemnos ; laisse-moi partir heureusement, puisque » je vais où m'appelle la volonté des dieux et de mes amis [4] ! »

1. Pœan ou Pæas, un des chefs des Argonautes, dans l'expédition qui eut lieu pour la conquête de la Toison d'or.

2. Le discours d'Hercule est très-beau. On devra aussi le comparer avec soin avec le texte de Sophocle, qui est plus long et plus solennel. Fénelon a simplifié, abrégé, mais gardé les principaux traits ; on peut en juger :

Ἀλλ' ὡς λέοντε συννόμω φυλάσσετον
οὗτος σὲ, καὶ σὺ τόνδ'. Ἐγὼ δ' Ἀσκλήπιον
παυστῆρα πέμψω σῆς νόσου πρὸς Ἴλιον.
Τὸ δεύτερον γὰρ τοῖς ἐμοῖς αὐτὴν χρεὼν
τόξοις ἁλῶναι. Τοῦτο δ' ἐννοεῖσθ', ὅταν
προσθῆτε γαῖαν, εὐσεβεῖν τὰ πρὸς θέους.
Ὡς τἄλλ' ἅπαντα δεύτερ' ἡγεῖται πατὴρ
Ζεύς· ἡ γὰρ εὐσέβεια συνθνήσκει βροτοῖς,
κἂν ζῶσι, κἂν θάνωσιν, οὐκ ἀπόλλυται.
(*Phil.* v. 1435.)

« Allez donc, comme deux lions qui » cherchent ensemble leur proie, veillez » mutuellement l'un sur l'autre. Pour » moi, j'enverrai Esculape devant Troie, » pour te délivrer de ton mal ; car une » seconde fois les destins ont réservé à » mes flèches la chute d'Ilion. Mais sou» venez-vous en ravageant cette contrée » de respecter le culte des dieux ; à tout » le reste Jupiter préfère la piété. Elle » suit les mortels au delà du tombeau ; » qu'ils vivent ou qu'ils meurent, elle ne » périt jamais. » — Admirables paroles du poëte antique sur la vertu et sur l'immortalité qui la couronne. Sophocle connaît la religion, la piété et il la recommande aux mortels.

3. Ὦ φθέγμα ποθεινὸν ἐμοὶ πέμψας,
χρόνιός τε φανεὶς,
οὐκ ἀπιθήσω τοῖς σοῖς μύθοις.
(*Ibid.*, v. 1445.)

« O voix désirée, héros qui m'apparais » après un si long temps ! j'obéirai à » tes ordres. » — Cf. *En.*, l. II, l'apparition d'Hector à Enée et les tendres paroles de celui-ci :

Quibus, Hector, ab oris,
Exspectate, venis ?

4. Les paroles de Philoctète sont touchantes et vraies ; on peut concevoir quelque attachement pour le lieu qui a été témoin de nos souffrances. « Je quittai ma prison avec un soupir, *with a sigh*, »

» Ainsi nous partîmes : nous arrivâmes au siége de Troie. Machaon et Podalyre, par la divine science de leur père Esculape, me guérirent, ou du moins me mirent dans l'état où vous me voyez. Je ne souffre plus ; j'ai retrouvé toute ma vigueur : mais je suis un peu boiteux. Je fis tomber Pâris comme un jeune faon de biche qu'un chasseur perce de ses traits. Bientôt Ilion fut réduite en cendres ; vous savez le reste. J'avais néanmoins encore je ne sais quelle aversion pour le sage Ulysse, par le souvenir de mes maux ; et sa vertu ne pouvait apaiser ce ressentiment : mais la vue d'un fils qui lui ressemble, et que je ne puis m'empêcher d'aimer, m'attendrit le cœur pour le père même. »

Observations sur le douzième livre. — Avec le douzième livre nous quittons la politique et nous rentrons dans la poésie, et particulièrement dans la poésie antique. Fénelon va s'attacher au *Philoctète* de Sophocle et, pas à pas, il suivra le poëte grec, tantôt pour le traduire avec son élégance accoutumée, tantôt pour l'imiter comme Fénelon savait *imiter*, c'est-à-dire « librement. » C'est qu'aucun moderne n'a possédé l'antiquité comme Fénelon : du moins n'y eut-il jamais de poëte qui ait su mieux s'assimiler le génie antique. Il était impossible de suivre une œuvre ancienne d'une manière plus continue, avec moins d'effort, et d'obtenir un résultat plus achevé.

Fénelon procède, il est vrai, plutôt par imitation que par traduction scrupuleuse ; mais, s'il imite, il reste toujours dans le ton et la couleur ; s'il traduit, c'est avec une justesse d'expression qu'il faut admirer. Il suit l'original, scène par scène, observe toutes les péripéties d'un drame si émouvant, si animé et si simple à la fois. Son style même est partout plus soigné, plus ferme que dans les livres précédents.

Et cependant, quelles difficultés Fénelon avait à vaincre ! Cette histoire si pathétique de *Philoctète*, il était forcé de la mettre en récit dans la bouche même du héros, tandis que la pièce grecque, elle, est une scène toute vive qui se déroule dans sa beauté et dans sa

dit le prisonnier de Chillon chez le poëte anglais Byron. Ici Philoctète s'arrache à ce site où il passa des jours si tristes, et rien n'est plus poétique que ces vers :

Χαῖρ', ὦ μέλαθρον ξύμφρουρον ἐμοί,
Νύμφαι τ' ἔνυδροι λειμωνιάδες,
καὶ κτύπος ἄρσην πόντου προβολῆς...
Νῦν δ' ὦ κρῆναι, γλύκιόν τε ποτὸν,
λείπομεν ὑμᾶς, λείπομεν ἤδη.
Χαῖρ', ὦ Λήμνου πέδον ἀμφίαλον,
καί μ' εὐπλοίᾳ πέμψον ἀμέμπτως,
ἔνθ' ἡ μεγάλη μοῖρα κομίζει
γνώμη τε φίλων, χὼ πανδαμάτωρ
δαίμων, ὃς ταῦτ' ἐπέκρανεν.

(*Ibid.*, v. 1453.)

« Adieu, cher antre, mon asile ! adieu, » nymphes des eaux qui arrosent ces » prairies ! Adieu, bruit retentissant de » la mer brisée contre les rochers, et » vous aussi, fontaines, je vais donc » vous quitter. Adieu, terre de Lemnos » de toutes parts baignée par les flots ! » Qu'un vent favorable me porte vers ces » lieux où m'appelle le destin, le vœu » de mes amis, et le dieu maître de tout, » qui a décrété ces événements. » — Encore un sentiment religieux qui termine ce chef-d'œuvre antique. Fénelon a jugé avec raison qu'il était difficile d'accorder, en les distinguant, la volonté du Destin et celle de Jupiter, et il a supprimé le Destin.

grandeur. Après nous avoir émus par la peinture de l'homme juste et malheureux, victime des hommes et du Destin, le poëte grec relevait son héros aux yeux des spectateurs affligés, et le chœur antique s'écriait : « Le voilà, ce Philoctète. Il a rencontré le fils de braves héros; il sortira de ces maux heureux et grand. Néoptolème le mènera, après tant de mois, sur son vaisseau qui parcourt la mer, dans sa patrie, dans la terre des nymphes Méliades, près des bords du Sperchios, où Hercule, le héros au bouclier d'airain, est allé rejoindre l'assemblée des dieux, tout brillant d'un feu divin, sur les sommets de l'Œta. » Au contraire, le *Philoctète* de Fénelon ne fait que se souvenir et raconter; en abrégeant les scènes, l'auteur français en a affaibli l'effet : de là moins d'animation, moins de couleur et de vie.

La Harpe, notre célèbre critique, avait assez heureusement imité la pièce de Sophocle. *Philoctète*, tragédie en trois actes, qu'il fit représenter en 1783, obtint quelque succès.

Nous avons eu soin d'indiquer les passages qui ont été imités ou traduits par l'auteur français ; de plus, nous avons cité textuellement les pages les plus remarquables. Ces textes, ainsi reproduits avec la traduction, fourniront aux élèves des rapprochements pleins d'intérêt et un sujet d'utiles explications aux maîtres; ils feront goûter davantage cette poésie qui resplendit de tant de beauté. Quelques notes jointes aux passages cités par nous, feront voir aux élèves comment Fénelon s'est soutenu auprès de son modèle, l'égalant parfois, mais ne le surpassant jamais.

LIVRE TREIZIÈME.

SOMMAIRE. — I. Différend survenu entre Télémaque et Phalante, chef des Lacédémoniens, au sujet de quelques prisonniers faits sur les Dauniens; conduite d'Hippias, frère de Phalante; comment il s'empare des prisonniers pour les emmener à Tarente. Télémaque, irrité, attaque Hippias avec fureur, et le terrasse dans un combat singulier; honteux de son emportement, il cherche à le réparer. — II. Le roi des Dauniens Adraste, mettant à profit la division qui existe dans l'armée des alliés, tombe sur eux à l'improviste, s'empare de cent de leurs vaisseaux, s'en sert pour arriver au camp, puis les brûle et attaque les alliés; il tue Hippias et son frère Phalante. — III. Alors Télémaque, revêtu de ses armes divines, s'élance hors du camp, rassemble autour de lui l'armée des alliés, se montre plein de prudence et de valeur, et repousse en peu de temps l'ennemi victorieux; une tempête sépare les deux armées et met fin au combat. — IV. Télemaque visite le champ de bataille; il donne des soulagements aux blessés, prend un soin particulier de Phalante et s'occupe des funérailles d'Hippias.

I. Pendant que Philoctète avait raconté ainsi ses aventures, Télémaque était demeuré comme suspendu et immobile. Ses yeux étaient attachés sur ce grand homme qui parlait. Toutes les passions différentes qui avaient agité Hercule, Philoctète, Ulysse, Néoptolème, paraissaient tour à tour sur le visage naïf de Télémaque, à mesure qu'elles étaient représentées dans la suite de cette narration. Quelquefois il s'écriait, et interrompait[1] Philoctète sans y penser ; quelquefois il paraissait rêveur comme un homme qui pense profondément à la suite des affaires. Quand Philoctète dépeignit l'embarras de Néoptolème, qui ne savait point dissimuler, Télémaque parut dans le même embarras; et dans ce moment on l'aurait pris pour Néoptolème.

Cependant l'armée des alliés marchait en bon ordre contre Adraste, roi des Dauniens, qui méprisait les dieux[2] et qui ne cherchait qu'à tromper les hommes. Télémaque trouva de grandes difficultés pour se ménager parmi tant de rois jaloux

1. « Interrompre, » briser le discours et rompre, en se jetant à la traverse (*inter*).

2. Fénelon a emprunté au caractère de Mézence, *contemptor divum* (*Æn.*, l. VII, v. 648), plusieurs des traits qu'il a donnés à son Adraste.

les uns des autres. Il fallait ne se rendre suspect à aucun, et se faire aimer de tous. Son naturel était bon et sincère, mais peu caressant ; il ne s'avisait guère de ce qui pouvait faire plaisir aux autres : il n'était point attaché aux richesses, mais il ne savait point donner. Ainsi, avec un cœur noble et porté au bien, il ne paraissait ni obligeant, ni sensible à l'amitié, ni libéral, ni reconnaissant des soins qu'on prenait pour lui, ni attentif à distinguer le mérite [1]. Il suivait son goût sans réflexion. Sa mère Pénélope l'avait nourri, malgré Mentor, dans une hauteur et une fierté qui ternissaient tout ce qu'il y avait de plus aimable en lui. Il se regardait comme étant d'une autre nature que le reste des hommes ; les autres ne lui semblaient mis sur la terre par les dieux que pour lui plaire, pour le servir, pour prévenir tous ses désirs, et pour rapporter tout à lui comme à une divinité. Le bonheur de le servir était, selon lui, une assez haute récompense pour ceux qui le servaient [2]. Il ne fallait jamais rien trouver d'impossible quand il s'agissait de le contenter ; et les moindres retardements irritaient son naturel ardent [3].

Ceux qui l'auraient vu ainsi dans son naturel auraient jugé qu'il était incapable d'aimer autre chose que lui-même, qu'il n'était sensible qu'à sa gloire et à son plaisir ; mais cette indifférence pour les autres et cette attention continuelle sur lui-même ne venait que du transport continuel où il était jeté par la violence de ses passions. Il avait été flatté par sa mère dès le berceau, et il était un grand exemple du malheur de ceux qui naissent dans l'élévation. Les rigueurs de la Fortune, qu'il sentit dès sa première jeunesse, n'avaient pu modérer cette impétuosité et cette hauteur. Dépourvu de tout, abandonné, exposé à tant de maux, il n'avait rien perdu de sa fierté ; elle se levait toujours, comme la palme souple se relève sans cesse d'elle-même, quelque effort qu'on fasse pour l'abaisser [4].

Pendant que Télémaque était avec Mentor, ces défauts ne

1. On voit que c'est ici un portrait d'après nature : le naturel de Télemaque a peu d'*amabilité*. Fénelon pouvait donner à son héros des traits moraux plus intéressants ; mais son livre étant avant tout une œuvre pratique d'éducation, il a voulu que le duc de Bourgogne, son royal élève, eût devant lui son propre portrait, d'ailleurs peu flatté.

2. Un sophisme que les enfants des rois sont portés à se faire promptement, en se voyant, dès le berceau, entourés de tant d'hommages et destinés à commander à tous. L'égoïsme, si ordinaire à la nature de l'homme, éprouve par là même une tentation toujours prochaine.

3. C'était le caractère bien connu du duc de Bourgogne, caractère que son illustre précepteur sut comprendre, et changer complétement (voir page 303).

4. Comparaison juste et bien exprimée; la phrase a du ressort et ne laisse pas d'être imitative.

paraissaient point, et ils se diminuaient[1] tous les jours. Semblable à un coursier fougueux qui bondit dans les vastes prairies, que ni les rochers escarpés, ni les précipices, ni les torrents n'arrêtent, qui ne connaît que la voix et la main d'un seul homme capable de le dompter, Télémaque, plein d'une noble ardeur, ne pouvait être retenu que par le seul Mentor [2]. Mais aussi un de ses regards l'arrêtait tout à coup dans sa plus grande impétuosité : il entendait d'abord ce que signifiait ce regard ; il rappelait d'abord dans son cœur tous les sentiments de vertu [3]. La sagesse rendait en un moment son visage doux et serein. Neptune, quand il élève son trident et qu'il menace les flots soulevés, n'apaise point plus soudainement les noires tempêtes[4].

Quand Télémaque se trouva seul, toutes ces passions, suspendues comme un torrent arrêté par une forte digue, reprirent leur cours : il ne put souffrir l'arrogance des Lacédémoniens, et de Phalante qui était à leur tête. Cette colonie, qui était venue fonder Tarente, était composée de jeunes hommes nés pendant le siége de Troie, qui n'avaient eu aucune éducation : leur naissance illégitime, le déréglement de leurs mères, la licence dans laquelle ils avaient été élevés, leur donnaient je ne sais quoi de farouche et de barbare. Ils ressemblaient plutôt à une troupe de brigands qu'à une colonie grecque.

Phalante, en toute occasion, cherchait à contredire Télémaque ; souvent il l'interrompait dans les assemblées, méprisant ses conseils comme ceux d'un jeune homme sans expérience : il en faisait des railleries, le traitant de faible et d'efféminé ; il faisait remarquer aux chefs de l'armée ses moindres fautes[5]. Il tâchait de semer partout la jalousie, et de rendre la fierté de Télémaque odieuse à tous les alliés.

Un jour, Télémaque ayant fait sur les Dauniens quelques prisonniers, Phalante prétendit que ces captifs devaient lui appartenir parce que c'était lui, disait-il, qui, à la tête de ses

1. On dirait maintenant. « Ils diminuaient ; » mais il faut remarquer que le tour ancien est plus juste ; l'actif, que nous employons, n'est pas une forme logique ; en latin, ce serait le passif, *minuebantur*.

2. Bonne gradation, style plein de mouvement, incises rapides et brisées à propos.

3. L'empire qu'exerce un regard vertueux sur une nature impétueuse, mais bonne, ne pouvait être peint par un trait plus vif.

4. Sic ait, et dicto citius tumida æquora [placat
(*Æn.*, l. I, v. 142.)

« Il dit, et, plus prompt que la parole » il apaise les flots soulevés. »

5. Fénelon veut soumettre Télémaque à de grandes épreuves. Pour les faire comprendre au lecteur, il a commencé par établir le caractère difficile de son héros, avant de faire connaître les mortifications très-réelles qu'il avait à éprouver de la part des autres chefs.

Lacédémoniens, avait défait cette troupe d'ennemis; et que Télémaque, trouvant les Dauniens déjà vaincus et mis en fuite, n'avait eu d'autre peine que celle de leur donner la vie et de les mener dans le camp. Télémaque soutenait, au contraire, que c'était lui qui avait empêché Phalante d'être vaincu et qui avait remporté la victoire sur les Dauniens. Ils allèrent tous deux défendre leur cause dans l'assemblée des rois alliés. Télémaque s'y emporta jusqu'à menacer Phalante; ils se fussent battus sur-le-champ, si on ne les eût arrêtés.

Phalante avait un frère nommé Hippias, célèbre dans toute l'armée par sa valeur, par sa force et par son adresse. Pollux, disaient les Tarentins, ne combattait pas mieux du ceste; Castor[1] n'eût pu le surpasser pour conduire un cheval; il avait presque la taille et la force d'Hercule. Toute l'armée le craignait; car il était encore plus querelleur et plus brutal qu'il n'était fort et vaillant. Hippias, ayant vu avec quelle hauteur Télémaque avait menacé son frère, va à la hâte prendre les prisonniers pour les emmener à Tarente[2], sans attendre le jugement de l'assemblée. Télémaque, à qui on vint le dire en secret, sortit en frémissant de rage. Tel qu'un sanglier écumant qui cherche le chasseur par lequel il a été blessé, on le voyait errer dans le camp, cherchant des yeux son ennemi, et branlant le dard dont il le voulait percer. Enfin il le rencontre; et, en le voyant, sa fureur se redouble. Ce n'était plus ce sage Télémaque instruit par Minerve sous la figure de Mentor, c'était un frénétique ou un lion furieux.

Aussitôt il crie à Hippias : « Arrête, ô le plus lâche de tous » les hommes! arrête; nous allons voir si tu pourras m'enle- » ver les dépouilles de ceux que j'ai vaincus. Tu ne les con- » duiras point à Tarente; va, descends tout à l'heure dans les » rives sombres du Styx. » Il dit, et il lança son dard; mais il le lança avec tant de fureur, qu'il ne put mesurer son coup; le dard ne toucha point Hippias. Aussitôt Télémaque prend son épée, dont la garde était d'or, et que Laërte[3] lui avait donnée, quand il partit d'Ithaque, comme un gage de sa tendresse. Laërte s'en était servi avec beaucoup de gloire, pendant qu'il était jeune; et elle avait été teinte du sang de plusieurs fameux capitaines des Epirotes[4], dans une guerre où Laërte fut victorieux[5]. A peine Télémaque eut tiré cette épée,

1. Castor et Pollux, fils de Jupiter et de Léda, étaient deux jumeaux, célèbres par leur amitié fraternelle. Ils excellaient dans les exercices du corps; Pollux était redouté dans le combat du ceste, le combat à coups de poing, avec le gantelet. Son frère domptait les chevaux.

2. « Tarente, » ville du midi de l'Italie.

3. Son aïeul.

4. « Epirotes, » habitants de l'Epire, patrie d'Achille et de son fils Pyrrhus.

5. Cette digression sur l'épée de Télé-

qu'Hippias, qui voulait profiter de l'avantage de sa force, se jeta pour l'arracher des mains du jeune fils d'Ulysse. L'épée se rompt dans leurs mains; ils se saisissent et se serrent l'un l'autre. Les voilà comme deux bêtes cruelles qui cherchent à se déchirer; le feu brille dans leurs yeux; ils se raccourcissent; ils s'allongent, ils s'abaissent, ils se relèvent, ils s'élancent, ils sont altérés de sang[1]. Les voilà aux prises, pied contre pied, main contre main : ces deux corps entrelacés semblaient n'en faire qu'un. Mais Hippias, d'un âge plus avancé, semblait devoir accabler Télémaque, dont la tendre jeunesse était moins nerveuse. Déjà Télémaque, hors d'haleine, sentait ses genoux chancelants. Hippias, le voyant ébranlé, redoublait ses efforts. C'était fait du fils d'Ulysse; il allait porter la peine de sa témérité et de son emportement, si Minerve, qui veillait de loin sur lui, et qui ne le laissait dans cette extrémité de péril que pour l'instruire, n'eût déterminé la victoire en sa faveur.

Elle ne quitta point le palais de Salente; mais elle envoya Iris, la prompte messagère des dieux[2]. Celle-ci, volant d'une aile légère, fendit les espaces immenses des airs, laissant après elle une longue trace de lumière qui peignait un nuage de mille diverses couleurs[3]. Elle ne se reposa que sur le rivage de la mer où était campée l'armée innombrable des alliés : elle voit de loin la querelle, l'ardeur et les efforts des deux combattants; elle frémit à la vue du danger où était le jeune Télémaque; elle s'approche, enveloppée d'un nuage clair qu'elle avait formé de vapeurs subtiles. Dans le moment où Hippias, sentant toute sa force, se crut victorieux, elle couvrit le jeune nourrisson[4] de Minerve de l'égide que la sage déesse lui avait confiée. Aussitôt Télémaque, dont les

maque est dans l'usage des descriptions homériques; le poëte grec interrompt son récit pour faire l'histoire d'un objet; ainsi, au second livre de l'Iliade, Homère fait l'histoire du sceptre d'Agamemnon.

1. Cette peinture du combat singulier est vive, ardente; il n'est pas un mouvement qui ne se fasse remarquer et sentir. Quelle justesse de sens dans chacun de ces verbes multipliés! Comme ce sens croît, comme chaque expression enchérit sur l'autre, pour montrer un aspect différent de la scène du combat; enfin, comme le dernier trait, tout moral : « Ils sont altérés de sang » est plein d'énergie!

2. « Iris, » ou l'arc-en-ciel, était la messagère des dieux; fille du centaure Thaumas et d'Electre, elle avait été mise au rang des dieux, en récompense de services rendus à Jupiter.

3. Ergo Iris croceis per cœlum roscida [pennis
Mille trahens varios adverso sole colores,
Devolat.

(*Æn.*, l. IV, v. 700.)

« Iris, déployant dans les cieux ses aile » d'or, humides de rosée, et traînant » mille couleurs que frappe le soleil, » prend son vol. » L'imitation de Fénelon n'égale pas l'éclat des vers de Virgile. Et que devient cette belle épithète, pour peindre la matinale Iris, *roscida*?

4. « Nourrisson; » expression poétique, signifie élève des Muses, celui qui a été nourri, abreuvé aux sources de la sagesse.

forces étaient épuisées, commence à se ranimer. A mesure qu'il se ranime, Hippias se trouble; il sent je ne sais quoi de divin[1] qui l'étonne et qui l'accable. Télémaque le presse et l'attaque, tantôt dans une situation, tantôt dans une autre; il l'ébranle, il ne lui laisse aucun moment pour se rassurer; enfin il le jette par terre et tombe sur lui. Un grand chêne du mont Ida, que la hache a coupé par mille coups dont toute la forêt a retenti, ne fait pas un plus horrible bruit en tombant; la terre en gémit; tout ce qui l'environne en est ébranlé[2].

Cependant la sagesse était revenue avec la force au dedans de Télémaque. A peine Hippias fut-il tombé sous lui, que le fils d'Ulysse comprit la faute qu'il avait faite d'attaquer ainsi le frère d'un des rois alliés qu'il était venu secourir : il rappela en lui-même, avec confusion, les sages conseils de Mentor : il eut honte de sa victoire, et comprit combien il avait mérité d'être vaincu. Cependant Phalante, transporté de fureur, accourait au secours de son frère : il eût percé Télémaque d'un dard qu'il portait, s'il n'eût craint de percer aussi Hippias, que Télémaque tenait sous lui dans la poussière. Le fils d'Ulysse eût pu sans peine ôter la vie à son ennemi; mais sa colère était apaisée, et il ne songeait plus qu'à réparer sa faute en montrant de la modération[3]. Il se lève en disant : « O Hippias! il me suffit de vous avoir appris à ne mépriser » jamais ma jeunesse; vivez : j'admire votre force et votre » courage. Les dieux m'ont protégé; cédez à leur puissance : » ne songeons plus qu'à combattre ensemble contre les Dau» niens. »

Pendant que Télémaque parlait ainsi, Hippias se relevait couvert de poussière et de sang, plein de honte et de rage[3]. Phalante n'osait ôter la vie à celui qui venait de la donner si généreusement à son frère; il était en suspens et hors de lui-même. Tous les rois alliés accourent : ils mènent d'un côté Télémaque, de l'autre Phalante et Hippias, qui, ayant perdu sa fierté, n'osait lever les yeux. Toute l'armée ne pouvait assez

1. Ce je ne sais quoi de divin (*nescio quid divini*, tour latin), c'était la présence de la déesse assistant Télémaque.

2. Cette comparaison est empruntée à Virgile :

...Graviterque ad terram pondere vasto
Concidit, ut quondam cava concidit aut Erymantho,
Aut Idâ in magnâ, radicibus eruta pinus.
(*Æn.*, l. v, v. 447.)

« Il tombe pesamment dans l'arène, tel » que parfois tombe, sur l'Erymanthe ou » sur le grand Ida, un pin creusé par le » temps et arraché de ses racines. »

3. Les divers sentiments de Télémaque sont très-bien rendus ici ; c'est un caractère changeant, irritable, mais prompt au repentir. Télémaque est ici un personnage héroïque; il offre une partie des traits que possède l'Achille d'Homère, il est selon la remarque d'Horace : *iracundus, acer.*

s'étonner que Télémaque, dans un âge si tendre, où les hommes n'ont point encore toute leur force, eût pu renverser Hippias, semblable en force et en grandeur à ces Géants, enfants de la Terre, qui tentèrent autrefois de chasser de l'Olympe les Immortels[1].

Mais le fils d'Ulysse était bien éloigné de jouir du plaisir de cette victoire. Pendant qu'on ne pouvait se lasser de l'admirer, il se retira dans sa tente, honteux de sa faute, et ne pouvant plus se supporter lui-même. Il gémissait de sa promptitude ; il reconnaissait combien il était injuste et déraisonnable dans ses emportements ; il trouvait je ne sais quoi de vain, de faible et de bas, dans cette hauteur démesurée [2]. Il reconnaissait que la véritable grandeur n'est que dans la modération, la justice, la modestie et l'humanité : il le voyait ; mais il n'osait espérer de se corriger après tant de rechutes ; il était aux prises avec lui-même, et on l'entendait rugir comme un lion furieux.

Il demeura deux jours renfermé seul dans sa tente, ne pouvant se résoudre à se rendre dans aucune société, et se punissant soi-même. « Hélas ! disait-il, oserai-je revoir Mentor ?
» Suis-je le fils d'Ulysse, le plus sage et le plus patient [3] des
» hommes ? Suis-je venu porter la division et le désordre dans
» l'armée des alliés ? est-ce leur sang ou celui des Dauniens
» leurs ennemis, que je dois répandre ? J'ai été téméraire ; je
» n'ai pas même su lancer mon dard ; je me suis exposé dans
» un combat avec Hippias à forces inégales ; je n'en devais at-
» tendre que la mort, avec la honte d'être vaincu. Mais qu'im-
» porte ? je ne serais plus ; non, je ne serais plus ce téméraire
» Télémaque, ce jeune insensé qui ne profite d'aucun conseil :
» ma honte finirait avec ma vie. Hélas ! si je pouvais au moins
» espérer de ne plus faire ce que je suis désolé d'avoir fait ?
» trop heureux ! trop heureux ! mais peut-être qu'avant la fin
» du jour je ferai et voudrai faire encore les mêmes fautes
» dont j'ai maintenant tant de honte et d'horreur. O funeste

1. Titan, fils aîné d'Uranus (le Ciel), ayant cédé à Saturne, son frère, l'empire du monde, exigea que ce même Saturne adoptât son neveu Titan pour lui succéder. Saturne ayant violé sa promesse, il en résulta la révolte de ses neveux les Titans, ou les « Géants. » On sait comment Jupiter, étant venu au secours de son père, vainquit les Titans et les foudroya.

2. Télémaque imite Achille dans son désespoir, mais il y a ici plus de moralité. La douleur d'Achille ne provient que du dépit et du ressentiment ; chez Télémaque, c'est le repentir d'une faute que d'ailleurs les mœurs des temps héroïques auraient pu justifier.

3. On a vu plus haut Télémaque, dans l'accès de sa passion, « rugir comme un lion. » Mais ici ses démonstrations sont pleines d'intérêt et de dignité ; il ne peut se consoler de son emportement, résultat de la faiblesse d'un cœur inhabile à se dompter lui-même.

» victoire! ô louanges que je ne puis souffrir, et qui sont de » cruels reproches de ma folie [1]! »

Pendant qu'il était seul et inconsolable, Nestor et Philoctète le vinrent trouver. Nestor voulut lui remontrer le tort qu'il avait; mais ce sage vieillard, reconnaissant bientôt la désolation du jeune homme, changea ses graves remontrances en des paroles de tendresse, pour adoucir son désespoir.

Les princes alliés étaient arrêtés par cette querelle; et ils ne pouvaient marcher vers les ennemis, qu'après avoir réconcilié Télémaque avec Phalante et Hippias. On craignait à toute heure que les troupes des Tarentins n'attaquassent les cent jeunes Crétois qui avaient suivi Télémaque dans cette guerre : tout était dans le trouble par la faute du seul Télémaque, et Télémaque, qui voyait tant de maux présents et de périls pour l'avenir, dont il était l'auteur, s'abandonnait à une douleur amère [2]. Tous les princes étaient dans un extrême embarras, ils n'osaient faire marcher l'armée, de peur que dans la marche les Crétois de Télémaque et les Tarentins de Phalante ne combattissent les uns contre les autres [3]. On avait bien de la peine à les retenir au dedans du camp, où ils étaient gardés de près. Nestor et Philoctète allaient et venaient sans cesse de la tente de Télémaque à celle de l'implacable Phalante, qui ne respirait que la vengeance. La douce éloquence de Nestor et l'autorité du grand Philoctète ne pouvaient modérer ce cœur farouche, qui était encore sans cesse irrité par les discours pleins de rage de son frère Hippias. Télémaque était bien plus doux; mais il était abattu par une douleur que rien ne pouvait consoler.

II. Pendant que les princes étaient dans cette agitation, toutes les troupes étaient consternées; tout le camp paraissait comme une maison qui vient de perdre un père de famille, l'appui de tous ses proches et la douce espérance de ses petits enfants [4]. Dans ce désordre et cette consternation [5] de l'armée,

1. Les plaintes de Télémaque sont touchantes; il ne s'épargne pas les reproches, même les invectives. Ce qui l'afflige surtout, ce n'est pas le souvenir de sa faute, c'est le regret de ne pas se voir de suite en position de la réparer.

2. « Douleur amère; » cette épithète s'applique ordinairement à la douleur qui provient du ressentiment ou du repentir; ce n'est point la métaphore d'un dard qui transperce, mais bien ce lle d'une liqueur qui se déverse et remplit le cœur d'amertume.

3. Les soldats de chacun des deux chefs auraient pris parti pour leur chef respectif; de là serait résultée une collision.

4. On voit peu la justesse de cette comparaison. Ce n'est pas la mort d'Hippias qui permet de comparer la désolation de l'armée à celle d'une famille qui a perdu son père ou son aïeul.

5. « Consternation » (rac. *sternere*), renverser.

on entend tout à coup un bruit effroyable de chariots, d'armes, de hennissements de chevaux, de cris d'hommes, les uns vainqueurs et animés au carnage, les autres ou fuyants, ou mourants, ou blessés. Un tourbillon de poussière forme un épais nuage qui couvre le ciel et qui enveloppe tout le camp. Bientôt à la poussière se joint une fumée épaisse qui troublait l'air, et qui ôtait la respiration. On entendait un bruit sourd, semblable à celui des tourbillons de flamme que le mont Etna vomit du fond de ses entrailles embrasées, lorsque Vulcain, avec ses Cyclopes, forge des foudres pour le père des dieux. L'épouvante saisit les cœurs [1].

Adraste, vigilant et infatigable, avait surpris les alliés; il leur avait caché sa marche, et il était instruit de la leur. Pendant deux nuits, il avait fait une incroyable diligence pour faire le tour d'une montagne presque inaccessible, dont les alliés avaient saisi tous les passages. Tenant ces défilés, ils se croyaient en pleine sûreté, et prétendaient même pouvoir, par ces passages qu'ils occupaient, tomber sur l'ennemi derrière la montagne, quand quelques troupes qu'ils attendaient leur seraient venues. Adraste, qui répandait l'argent à pleines mains pour savoir le secret de ses ennemis, avait appris leur résolution; car Nestor et Philoctète, ces deux capitaines d'ailleurs si sages et si expérimentés, n'étaient pas assez secrets [2] dans leurs entreprises. Nestor, dans le déclin de l'âge, se plaisait trop à raconter ce qui pouvait lui attirer quelque louange [3] : Philoctète naturellement parlait moins; mais il était prompt, et, si peu qu'on excitât sa vivacité, on lui faisait dire ce qu'il avait résolu de taire. Les gens artificieux avaient trouvé la clef de son cœur pour en tirer les plus importants secrets. On n'avait qu'à l'irriter : alors, fougueux et hors de lui-même, il éclatait par des menaces; il se vantait d'avoir des moyens sûrs de parvenir à ce qu'il voulait. Si peu qu'on parût douter de ces moyens, il se hâtait de les expliquer inconsidérément; et le secret le plus intime échappait du fond de son cœur. Semblable à un vase précieux, mais fêlé, d'où s'écoulent toutes les liqueurs les plus délicieuses, le cœur de ce grand capitaine ne pouvait rien garder. Les traîtres, corrompus par l'argent d'Adraste, ne manquaient pas de se jouer de la faiblesse de ces deux rois. Ils

1. Mortalia corda
Per gentes humilis stravit pavor.
(Virg., *Géorg.*, l. 1, v. 330.)

« L'épouvante se répand parmi les mortels et consterne les cœurs. » La courte phrase de Fénelon, sans égaler le vers de Virgile, lui ressemble pour l'effet et pour le nombre.

2. « Secrets, » c'est-à-dire *discrets*.

3. On regrette que Fénelon n'ait pas conservé à Nestor toute la dignité qu'il a dans Homère. Le poëte grec relève de tant de grandeur la faiblesse vaniteuse du sage roi de Pylos!

flattaient sans cesse Nestor par de vaines louanges ; ils lui rappelaient ses victoires passées, admiraient sa prévoyance, ne se lassaient jamais d'applaudir. D'un autre côté, ils tendaient des piéges continuels à l'humeur impatiente de Philoctète ; ils ne lui parlaient que de difficultés, de contre-temps, de dangers, d'inconvénients, de fautes irrémédiables. Aussitôt que ce naturel prompt était enflammé, sa sagesse l'abandonnait, et il n'était plus le même homme.

Télémaque, malgré les défauts que nous avons vus, était bien plus prudent pour garder un secret : il y était accoutumé par ses malheurs, et par la nécessité où il avait été dès son enfance de cacher ses desseins aux amants de Pénélope. Il savait taire un secret sans dire aucun mensonge : il n'avait point même un certain air réservé et mystérieux qu'ont d'ordinaire les gens secrets ; il ne paraissait point chargé du poids du secret qu'il devait garder ; on le trouvait toujours libre, naturel, ouvert, comme un homme qui a son cœur sur ses lèvres [1]. Mais en disant tout ce qu'on pouvait dire sans conséquence, il savait s'arrêter précisément et sans affectation aux choses qui pouvaient donner quelque soupçon et entamer son secret : par là son cœur était impénétrable et inaccessible. Ses meilleurs amis mêmes ne savaient que ce qu'il croyait utile de leur découvrir pour en tirer de sages conseils, et il n'y avait que le seul Mentor pour lequel il n'avait aucune réserve. Il se confiait à d'autres amis, mais à divers degrés, et à proportion de ce qu'il avait éprouvé leur amitié et leur sagesse.

Télémaque avait souvent remarqué que les résolutions du conseil se répandaient un peu trop dans le camp ; il en avait averti Nestor et Philoctète. Mais ces deux hommes si expérimentés ne firent pas assez d'attention à un avis si salutaire : la vieillesse n'a plus rien de souple, la longue habitude la tient comme enchaînée ; elle n'a presque plus de ressource contre ses défauts. Semblables aux arbres dont le tronc rude et noueux s'est durci par le nombre des années, et ne peut plus se redresser, les hommes, à un certain âge, ne peuvent presque plus se plier eux-mêmes contre certaines habitudes qui ont vieilli avec eux, et qui sont entrées jusque dans la moelle de leurs os. Souvent ils les connaissent, mais trop tard ; ils en gémissent en vain : et la tendre jeunesse est le seul âge où l'homme peut encore tout sur lui-même pour se corriger.

1. « Le cœur sur ses lèvres, » encore une familière métaphore, comme « la clef du cœur » On a le cœur sur les lèvres, quand les paroles sont naturelles, sans détour, et quand elles portent en quelque sorte le cœur avec elles.

Il y avait dans l'armée un Dolope[1], nommé Eurymaque, flatteur insinuant, sachant s'accommoder à tous les goûts et à toutes les inclinations des princes, inventif et industrieux pour trouver de nouveaux moyens de leur plaire. A l'entendre, rien n'était jamais difficile. Lui demandait-on son avis, il devinait celui qui serait le plus agréable. Il était plaisant, railleur contre les faibles, complaisant pour ceux qu'il craignait, habile pour assaisonner une louange délicate qui fût bien reçue des hommes les plus modestes. Il était grave avec les graves, enjoué avec ceux qui étaient d'une humeur enjouée : il ne lui coûtait rien de prendre toutes sortes de formes[2]. Les hommes sincères et vertueux, qui sont toujours les mêmes, et qui s'assujettissent aux règles de la vertu[3], ne sauraient jamais être aussi agréables aux princes que leurs passions dominent.

Eurymaque savait la guerre; il était capable d'affaires : c'était un aventurier qui s'était donné à Nestor, et qui avait gagné sa confiance. Il tirait du fond de son cœur, un peu vain et sensible aux louanges, tout ce qu'il en voulait savoir[4]. Quoique Philoctète ne se confiât point à lui, la colère et l'impatience faisaient en lui ce que la confiance faisait dans Nestor. Eurymaque n'avait qu'à le contredire, en l'irritant il découvrait tout. Cet homme avait reçu de grandes sommes d'Adraste pour lui mander tous les desseins des alliés. Ce roi des Dauniens avait dans l'armée un certain nombre de transfuges qui devaient l'un après l'autre s'échapper du camp des alliés et retourner au sien. A mesure qu'il y avait quelque affaire importante à faire savoir à Adraste, Eurymaque faisait partir un de ces transfuges. La tromperie ne pouvait pas être facilement découverte, parce que ces transfuges[5] ne portaient point de lettres. Si on les surprenait, on ne trouvait rien qui pût rendre Eurymaque suspect. Cependant Adraste prévenait toutes les entreprises des alliés. A peine une résolution était-elle prise dans le conseil, que les Dauniens faisaient précisément ce qui était nécessaire pour en empêcher le succès. Télémaque ne se lassait point d'en chercher la cause, et d'exciter la défiance de Nestor et de Philoctète : mais son soin était inutile ; ils étaient aveuglés.

1. « Les Dolopes, » peuple de Thessalie. Pélée, père d'Achille, leur avait donné pour chef Phénix, gouverneur de son fils.

2. Portrait vif, ingénieux, marqué d'un trait ferme, et dont l'original est assez fréquent dans ce monde, où les intrigants occupent trop de place.

3. On dit plutôt les *lois* que les « règles » de la vertu.

4. Voilà le sage Nestor qui tombe, sans résister, dans les piéges de « l'aventurier. » Le Nestor d'Homère n'est pas dupe à ce point.

5. « Transfuges ; » de *transfugere*, celui qui fuit au delà (des frontières), qui passe d'un parti à un autre.

On avait résolu, dans le conseil, d'attendre les troupes nombreuses qui devaient venir, et on avait fait avancer secrètement pendant la nuit cent vaisseaux pour conduire plus promptement ces troupes, depuis une côte de mer très-rude, où elles devaient arriver, jusqu'au lieu où l'armée campait. Cependant on se croyait en sûreté, parce qu'on tenait avec des troupes les détroits de la montagne voisine, qui est une côte presque inaccessible de l'Apennin [1]. L'armée était campée sur les bords du fleuve Galèse [2], assez près de la mer. Cette campagne délicieuse est abondante en pâturages et en tous les fruits qui peuvent nourrir une armée. Adraste était derrière la montagne, et on comptait qu'il ne pouvait passer; mais comme il sut que les alliés étaient encore faibles, qu'ils attendaient un grand secours, que les vaisseaux attendaient l'arrivée des troupes qui devaient venir, et que l'armée était divisée par la querelle de Télémaque avec Phalante, il se hâta de faire un grand tour. Il vint en diligence jour et nuit sur le bord de la mer, et passa par des chemins qu'on avait toujours crus absolument impraticables. Ainsi la hardiesse et le travail obstiné surmontent les plus grands obstacles; ainsi il n'y a presque rien d'impossible à ceux qui savent oser et souffrir [3]; ainsi ceux qui s'endorment, comptant que les choses difficiles sont impossibles [4], méritent d'être surpris et accablés.

Adraste surprit au point du jour les cent vaisseaux qui appartenaient aux alliés. Comme ces vaisseaux étaient mal gardés, et qu'on ne se défiait de rien, il s'en servit pour transporter ses troupes, avec une incroyable diligence [5], à l'embouchure du Galèse; puis il remonta très-promptement le long du fleuve. Ceux qui étaient dans les postes avancés autour du camp, vers la rivière, crurent que ces vaisseaux leur amenaient les troupes qu'on attendait; on poussa d'abord de grands cris de joie. Adraste et ses soldats descendirent avant qu'on pût les reconnaître : ils tombent sur les alliés, qui ne se défient de rien ; ils les trouvent dans un camp tout ouvert, sans ordre, sans chefs, sans armes.

1. « L'Apennin, » chaîne de montagnes détachée des Alpes, s'étend jusqu'aux extrémités méridionales de l'Italie.

2. « Le fleuve Galèse, » arrose la Calabre et se jette dans le golfe de Tarente. Il est renommé dans la poésie par l'épisode du vieillard dont Virgile (*Géorg.*, l. IV, v. 125) décrit la vie si douce et si pure sur les bords de ce même fleuve.

3. « Oser et souffrir; » admirable maxime. Avec ces deux mots, que ne fait-on pas? Courage pour agir, résignation pour souffrir. Une grande partie de l'homme moral est là.

4. « Impossibles. » On a dit : impossible est un mot qui n'est pas français. On peut dire, du moins, qu'impossible n'existe pas dans l'ordre moral ; il n'est pas permis de regarder comme impossible le *devoir*, quelque difficile qu'il puisse être.

5. « Diligence; » de *diligere ;* aimer, prendre soin, s'empresser, se hâter.

Le côté du camp qu'il attaqua d'abord fut celui des Tarentins, où commandait Phalante. Les Dauniens y entrèrent avec tant de vigueur, que cette jeunesse lacédémonienne, étant surprise, ne put résister. Pendant qu'ils cherchent leurs armes, et qu'ils s'embarrassent les uns les autres dans cette confusion, Adraste fait mettre le feu au camp[1]. Aussitôt la flamme s'élève des pavillons, et monte jusqu'aux nues ; le bruit du feu est semblable à celui d'un torrent qui inonde toute une campagne, et qui entraîne par sa rapidité les grands chênes avec leurs profondes racines, les moissons, les granges, les étables et les troupeaux[2]. Le vent pousse impétueusement la flamme de pavillon en pavillon[3], et bientôt tout le camp est comme une vieille forêt qu'une étincelle de feu a embrasée[4].

Phalante, qui voit le péril de plus près qu'un autre, ne peut y remédier. Il comprend que toutes les troupes vont périr dans cet incendie, si on ne se hâte d'abandonner le camp ; mais il comprend aussi combien le désordre de cette retraite est à craindre devant un ennemi victorieux : il commence à faire sortir sa jeunesse lacédémonienne encore à demi désarmée. Mais Adraste ne les laisse point respirer : d'un côté, une troupe d'archers adroits perce de flèches innombrables les soldats de Phalante ; de l'autre, des frondeurs jettent une grêle de grosses pierres[5]. Adraste lui-même, l'épée à la main, marchant à la tête d'une troupe choisie des plus intrépides Dauniens, poursuit, à la lueur du feu, les troupes qui s'enfuient. Il moissonne par le fer tranchant tout ce qui a échappé au feu ; il nage dans le sang, et il ne peut s'assouvir de carnage : les lions et les tigres n'égalent point sa furie quand ils égorgent les bergers avec leurs troupeaux. Les troupes de Phalante succombent, et le courage les abandonne : la pâle Mort, conduite par une Furie infernale dont la tête est hérissée de serpents, glace le sang de leurs veines ; leurs membres engourdis se raidissent, et leurs genoux chancelants leur ôtent même l'espérance de la fuite[6].

1. « Camp, » le même que champ, la plaine où les troupes sont réunies et exercées, où elles se préparent à combattre ; le latin *castra* (*castellum*) implique l'idée de lieu retranché, fortifié.

2. Aut rapidus montano flumine torrens
Sternit agros, sternit sata læta, boumque labores,
Præcipitesque trahit sylvas.
(Virg., *Æn.*, II, v. 305.)

« Comme un torrent rapide, grossi par » les eaux de la montagne, ravage les » champs, détruit les fertiles ensemencements et les travaux des bœufs, déracine les forêts et les entraîne. »

3. A travers les tentes, dans le camp.

4. In segetem veluti cum flamma furentibus Austris
Incidit.
(*Ibid.*, v. 304.)

« Ainsi lorsque l'Auster irrité porte la » flamme au milieu des moissons. » — L'avantage est au poëte latin.

5. Ceux qui se servaient de l'arc et de la pierre lancée avec la corde, occupaient une place importante dans les armées, dans la stratégie antique.

6. La pesanteur des mots, la raideur

Phalante, à qui la honte et le désespoir donnent encore un reste de force et de vigueur, élève les mains et les yeux vers le ciel; il voit tomber à ses pieds son frère Hippias, sous les coups de la main foudroyante[1] d'Adraste. Hippias[2], étendu par terre, se roule dans la poussière; un sang noir et bouillonnant sort comme un ruisseau de la profonde blessure qui lui traverse le côté; ses yeux se ferment à la lumière; son âme furieuse s'enfuit avec tout son sang. Phalante lui-même, tout couvert du sang de son frère, et ne pouvant le secourir, se voit enveloppé par une foule d'ennemis qui s'efforcent de le renverser; son bouclier est percé de mille traits; il est blessé en plusieurs endroits de son corps; il ne peut plus rallier ses troupes fugitives : les dieux le voient, et ils n'en ont aucune pitié.

Jupiter, au milieu de toutes les divinités célestes, regardait du haut de l'Olympe ce carnage des alliés. En même temps il consultait les immuables Destinées[3], et voyait tous les chefs dont la trame devait ce jour-là être tranchée par le ciseau de la Parque[4]. Chacun des dieux était attentif pour découvrir sur le visage de Jupiter quelle serait sa volonté. Mais le père des dieux et des hommes leur dit d'une voix douce et majestueuse : « Vous voyez en quelle extrémité sont réduits les alliés ; » vous voyez Adraste qui renverse tous ses ennemis : mais ce » spectacle est bien trompeur, la gloire et la prospérité des méchants[5] est courte[6] : Adraste, impie et odieux par sa mauvaise » foi, ne remportera point une entière victoire. Ce malheur » n'arrive aux alliés, que pour leur apprendre à se corriger, et » à mieux garder le secret de leurs entreprises. Ici la sage Minerve prépare une nouvelle gloire à son jeune Télémaque, » dont elle fait ses délices. » Alors Jupiter cessa de parler. Tous les dieux en silence continuaient à regarder le combat.

Cependant Nestor et Philoctète furent avertis qu'une partie du camp était déjà brûlée; que la flamme, poussée par le vent,

de la phrase sont fort sensibles ici, et l'effet est imitatif.

1. « Foudroyante, » *fulminea;* hyperbole. C'est Dieu seul qui lance la foudre. Par extension, le poëte met la foudre aux mains du guerrier.

2. Hippias est un des principaux chefs de l'armée alliée; l'auteur aurait pu raconter avec plus de détails son combat contre Adraste, et ne pas le faire disparaître si brusquement.

3. « Destinées. » Dans la mythologie, Jupiter est le maître de toutes choses, et pourtant il a au-dessus de lui et supérieures à sa volonté, les Destinées, les Parques.

4. La fiction allégorique des Parques, chargées de filer et de trancher le fil des destinées humaines, est entrée dans l'usage assez ordinaire du discours. On dit : filer d'heureux jours.

5. Racine :

Le bonheur des méchants comme un torrent [s'écoule

6. « Courte. » — « La sagesse humaine est toujours courte par quelque endroit, » dit Bossuet.

s'avançait toujours; que leurs troupes étaient en désordre, et que Phalante ne pouvait plus soutenir l'effort des ennemis. A peine ces funestes paroles frappent leurs oreilles, et déjà ils courent aux armes, assemblent les capitaines, et ordonnent qu'on se hâte de sortir du camp pour éviter cet incendie.

III. Télémaque, qui était abattu et inconsolable, oublie sa douleur : il prend ses armes, dons précieux de la sage Minerve, qui, paraissant sous la figure de Mentor, fit semblant de les avoir reçues d'un excellent ouvrier de Salente, mais qui les avait fait faire à Vulcain dans les cavernes fumantes du mont Etna [1].

Ces armes étaient polies comme une glace, et brillantes comme les rayons du soleil. On y voyait [2] Neptune et Pallas qui disputaient entre eux à qui aurait la gloire de donner son nom à une ville naissante [3]. Neptune de son trident frappait la terre, et on en voyait sortir un cheval fougueux : le feu sortait de ses yeux, et l'écume de sa bouche; ses crins flottaient au gré du vent; ses jambes souples et nerveuses se repliaient avec vigueur et légèreté. Il ne marchait point, il sautait à force de reins, mais avec tant de vitesse, qu'il ne laissait aucune trace de ses pas; on croyait l'entendre hennir.

De l'autre côté, Minerve donnait aux habitants de sa nouvelle ville l'olive, fruit de l'arbre qu'elle avait planté : le rameau auquel pendait son fruit représentait la douce paix avec l'abondance, préférables aux troubles de la guerre, dont ce cheval était l'image. La déesse demeurait victorieuse par ses dons simples et utiles, et la superbe Athènes portait son nom [4].

On voyait aussi Minerve assemblant autour d'elle tous les Beaux-Arts, qui étaient des enfants tendres et ailés [5]; ils se réfugiaient autour d'elle, étant épouvantés des fureurs brutales de Mars, qui ravage tout, comme les agneaux bêlants se réfugient autour de leur mère à la vue d'un loup affamé, qui d'une gueule béante et enflammée s'élance pour les dévorer. Minerve, d'un visage dédaigneux et irrité, confondait par l'excellence de ses ouvrages la folle témérité d'Arachné [6], qui

1. C'est dans les cavernes du mont Etna que Vulcain était supposé tenir ses ateliers. La flamme du volcan n'était que la fumée du feu intérieur qui alimentait les forges du dieu.

2. L'auteur oublie de spécifier que c'est sur le bouclier que sont ciselés, en divers compartiments, les tableaux qui vont suivre.

3. Voir la dispute de Minerve et de Neptune, dans Ovide, *Métam.*, liv. VI, vers 70.

4. « Athènes, » Ἀθήνη, à la fois le nom de la déesse et celui de la ville qui lui était consacrée.

5. L'art est inconstant; il a des ailes, et se laisse emporter au souffle de la fantaisie.

6. Elle était née à Colophon, en Lycie. Minerve, irritée et jalouse, la frappa de

avait osé disputer avec elle pour la perfection des tapisseries On voyait cette malheureuse dont tous les membres exténués se défiguraient et se changeaient en araignée.

Auprès de cet endroit paraissait encore Minerve, qui, dans la guerre des Géants, servait de conseil à Jupiter même, et soutenait tous les autres dieux étonnés. Elle était aussi représentée avec sa lance et son égide sur les bords du Xanthe et du Simoïs [1], menant Ulysse par la main, ranimant les troupes fugitives des Grecs, soutenant les efforts des plus vaillants capitaines troyens et du redoutable Hector même; enfin introduisant Ulysse dans cette fatale machine [2] qui devait en une seule nuit renverser l'empire de Priam.

D'un autre côté, ce bouclier représentait Cérès dans les fertiles campagnes d'Enna [3], qui sont au milieu de la Sicile. On voyait la déesse qui rassemblait les peuples épars çà et là, cherchant leur nourriture par la chasse, ou cueillant les fruits sauvages qui tombaient des arbres. Elle montrait à ces hommes grossiers l'art d'adoucir la terre et de tirer de son sein fécond leur nourriture. Elle leur présentait une charrue et y faisait atteler les bœufs. On voyait la terre s'ouvrir en sillons par le tranchant de la charrue; puis on apercevait les moissons dorées qui couvraient ces fertiles campagnes: le moissonneur, avec sa faux, coupait les doux fruits de la terre et se payait de toutes ses peines. Le fer, destiné ailleurs à tout détruire, ne paraissait employé en ce lieu qu'à préparer l'abondance et qu'à faire naître tous les plaisirs [4].

Les Nymphes, couronnées de fleurs, dansaient ensemble dans une prairie, sur le bord d'une rivière, auprès d'un bocage: Pan [5] jouait de la flûte, les Faunes et les Satyres [6] folâtres sautaient dans un coin. Bacchus y paraissait aussi, couronné de lierre, appuyé d'une main sur son thyrse [7], et tenant de l'autre une vigne ornée de pampres et de plusieurs grappes

sa navette et la changea en araignée, ἀράχνη, le nom grec d'Arachné.

1. « Du Xanthe et du Simoïs. » Ces deux fleuves de la Troade sortaient également du mont Ida. Le Xanthe, appelé aussi le Scamandre, recevait le Simoïs, et se déversait dans la mer Egée, près du cap Sigée.

2. Le cheval de bois, construit par les Grecs pour y renfermer l'élite de leurs guerriers, et pénétrer ainsi dans les remparts de la ville, qu'ils prirent par cette ruse.

3. Où la déesse des moissons était particulièrement honorée.

4. Dans cette fin de phrase, le style s'adoucit, comme l'idée.

5. Le dieu des champs, et par extension, de la nature; puis, par une dernière extension de l'idée, la nature universelle, le tout, τὸ πᾶν.

6. Les Faunes et les Satyres, divinités champêtres, aux cornes et aux pieds de bouc.

7. Le « thyrse, » une lance entourée de lierre et de feuilles de vigne, attribut que les poëtes mettent aux mains de Bacchus.

de raisin. C'était une beauté molle, avec je ne sais quoi de noble, de passionné et de languissant: il était tel qu'il parut à la malheureuse Ariadne [1], lorsqu'il la trouva seule, abandonnée et abîmée dans la douleur, sur un rivage inconnu.

Enfin, on voyait de toutes parts un peuple nombreux, des vieillards qui allaient porter dans les temples les prémices de leurs fruits; de jeunes hommes qui revenaient vers leurs épouses, lassés du travail de la journée: les femmes allaient au-devant d'eux, menant par la main leurs petits enfants qu'elles caressaient. On voyait aussi des bergers qui paraissaient chanter, et quelques-uns dansaient au son du chalumeau. Tout représentait la paix, l'abondance, les délices; tout paraissait riant et heureux. On voyait même dans les pâturages les loups se jouer au milieu des moutons: le lion et le tigre, ayant quitté leur férocité, étaient paisiblement avec les tendres agneaux [2]; un petit berger les menait ensemble sous sa houlette [3]; et cette aimable peinture [4] rappelait tous les charmes de l'âge d'or [5].

Télémaque, s'étant revêtu de ses armes divines, au lieu de prendre son baudrier ordinaire, prit la terrible égide que Minerve lui avait envoyée, en la confiant à Iris, prompte messagère des dieux. Iris lui avait enlevé son baudrier sans qu'il s'en aperçût, et lui avait donné en la place cette égide redoutable aux dieux mêmes [6].

En cet état, il court hors du camp pour en éviter les flammes; il appelle à lui, d'une voix forte, tous les chefs de l'armée, et cette voix ranime déjà tous les alliés éperdus. Un feu divin étincelle dans les yeux du jeune guerrier [7]. Il paraît toujours doux, toujours libre [8] et tranquille, toujours appliqué à donner les ordres, comme pourrait faire un sage vieillard appliqué à régler sa famille et à instruire ses enfants [9]. Mais il est prompt

1. Ariadne, fille de Minos, roi de Crète, et de Pasiphaé, fournit à Thésée le moyen de sortir du labyrinthe et de vaincre le Minotaure; elle suivit le roi d'Athènes, puis, délaissée par lui dans l'île de Naxos, elle fut rencontrée par Bacchus, qui l'épousa.

2. Ce passage semble un souvenir d'Isaïe: « Le loup habitera avec l'agneau, et un petit enfant les chassera devant lui. » (Isaïe. XI, v. 6.)

3. « Houlette, » bâton de houx, le sceptre pastoral.

4. Ce n'était pas une « peinture; » il s'agit de ciselures autour du bouclier; peinture, ici, est pris dans le sens de *représentation*.

5. « L'âge d'or, » le premier des quatre âges, celui du bonheur primitif; souvenir indistinct de l'état de l'homme avant le péché.

6. Le baudrier est l'écharpe qui porte l'épée; l'égide, peau de chèvre que Minerve plaçait sur sa cuirasse, pouvait servir de baudrier; c'est pourquoi la déesse a enlevé à Télémaque cette partie désormais inutile de son équipement.

7. Peinture vive; l'œil du guerrier est enflammé, il « étincelle. »

8. « Libre » de toute inquiétude, la position naturelle du héros, calme et maître de lui au milieu du péril.

9. Cette comparaison n'est pas heureuse; on ne saurait guère assimiler le

et rapide dans l'exécution : semblable à un fleuve impétueux qui non-seulement roule avec précipitation ses flots écumeux, mais qui entraîne encore dans sa course les plus pesants vaisseaux dont il est chargé.

Philoctète, Nestor, les chefs des Manduriens et des autres nations, sentent dans le fils d'Ulysse je ne sais quelle autorité à laquelle il faut que tout cède : l'expérience des vieillards leur manque ; le conseil et la sagesse sont ôtés à tous les commandants ; la jalousie même, si naturelle aux hommes, s'éteint dans les cœurs [1] : tous se taisent, tous admirent Télémaque ; tous se rangent pour lui obéir, sans y faire de réflexion, et comme s'ils y eussent été accoutumés [2]. Il s'avance, et monte sur une colline, d'où il observe la disposition des ennemis : puis tout à coup il juge qu'il faut se hâter de les surprendre dans le désordre où ils se sont mis en brûlant le camp des alliés. Il fait le tour en diligence, et tous les capitaines les plus expérimentés le suivent. Il attaque les Dauniens par derrière, dans un temps où ils croyaient l'armée des alliés enveloppée dans les flammes de l'embrasement. Cette surprise les trouble ; ils tombent sous la main de Télémaque, comme les feuilles, dans les derniers jours de l'automne, tombent des forêts, quand un fier aquilon, ramenant l'hiver, fait gémir les troncs des vieux arbres, et en agite toutes les branches. La terre est couverte des hommes que Télémaque fait tomber. De son dard il perça le cœur d'Iphiclès, le plus jeune des enfants d'Adraste ; celui-ci osa se présenter contre lui au combat, pour sauver la vie de son père, qui pensa être surpris par Télémaque. Le fils d'Ulysse et Iphiclès étaient tous deux beaux, vigoureux, pleins d'adresse et de courage [3], de la même taille, de la même douceur, du même âge, tous deux chéris de leurs parents ; mais Iphiclès était comme une fleur qui s'épanouit dans un champ, et qui doit être coupée par le tranchant de la faux du moissonneur [4]. Ensuite Télémaque renverse Euphorion, le plus célèbre de tous les Lydiens venus en Étrurie. Enfin, son glaive perce Cléomènes, nouveau marié, qui avait promis à son épouse

calme du jeune guerrier dans les combats à celui du vieillard « occupé à instruire ses enfants. »

1. La jalousie est une passion qui brûle ; on peut dire poétiquement qu'elle s'allume dans le cœur et qu'elle « s'éteint. »

2. Est-il bien vraisemblable que ces chefs expérimentés, et qui, devant Trole, ont fait preuve, à la fois, de leur courage et de leur orgueil, « se taisent et obéissent » de cette façon au jeune fils d'Ulysse ?

3. Le poëte nous intéresse à Iphiclès pour relever la victoire de Télémaque.

4. Comparaison fréquente chez les poëtes épiques ; l'expression française est très-élégante ; l'image est douce, ainsi que le mouvement de la phrase ; c'est l'art des contrastes, si important en matière de description poétique.

de lui porter les riches dépouilles des ennemis, et qui ne devait jamais la revoir.

Adraste frémit de rage, voyant la mort de son cher fils, celle de plusieurs capitaines, et la victoire qui échappe de ses mains. Phalante, presque abattu à ses pieds, est comme une victime à demi égorgée qui se dérobe au couteau sacré, et qui s'enfuit loin de l'autel [1]. Il ne fallait plus à Adraste qu'un moment pour achever la perte du Lacédémonien. Phalante, noyé dans son sang et dans celui des soldats qui combattent avec lui, entend les cris de Télémaque qui s'avance pour le secourir. En ce moment la vie lui est rendue; un nuage [2] qui couvrait déjà ses yeux se dissipe. Les Dauniens, sentant cette attaque imprévue, abandonnent Phalante pour aller repousser un plus dangereux ennemi. Adraste est tel qu'un tigre à qui des bergers assemblés arrachent sa proie qu'il était prêt à dévorer [3]. Télémaque le cherche dans la mêlée, et veut finir tout à coup la guerre, en délivrant les alliés de leur implacable ennemi.

Mais Jupiter ne voulait pas donner au fils d'Ulysse une victoire si prompte et si facile: Minerve même voulait qu'il eût à souffrir des maux plus longs, pour mieux apprendre à gouverner les hommes [4]. L'impie Adraste fut donc conservé par le père des dieux, afin que Télémaque eût le temps d'acquérir plus de gloire et plus de vertu. Un nuage que Jupiter assembla dans les airs sauva les Dauniens; un tonnerre effroyable déclara la volonté des dieux: on aurait cru que les voûtes éternelles du haut Olympe allaient s'écrouler sur les têtes des faibles mortels [5]; les éclairs fendaient la nue de l'un à l'autre pôle; et dans l'instant où ils éblouissaient les yeux par leurs feux perçants, on retombait dans les affreuses ténèbres de la nuit. Une pluie abondante qui tomba dans l'instant servit encore à séparer les deux armées.

Adraste profita du secours des dieux, sans être touché de leur pouvoir, et mérita, par cette ingratitude, d'être réservé à une plus cruelle vengeance. Il se hâta de faire passer ses troupes entre le camp à demi brûlé et un marais qui s'étendait

1. Fugit quum saucius aram
Taurus et incertam excussit cervice securim.
(Virg., *Æn.*, liv. II, v. 223.)

« Quand le taureau blessé a fui de » l'autel, et secoue de sa tête la hache » mal assurée. »

2. « Un nuage; » c'est un symptôme de mort, toujours observé et reproduit par les poëtes. *Phèdre* mourante dans Racine :

Déjà je ne vois plus qu'à travers un nuage.

3. Ce verbe ainsi placé fait image.

4. Les anciens n'auraient jamais donné à leur déesse un motif si élevé.

5. Il faut remarquer ici l'artifice du style, l'éclat des images, le nombre et la gradation des mots dans cette longue phrase si bien close par ces expressions: « des faibles mortels. »

jusqu'à la rivière : il le fit avec tant d'industrie et de promptitude, que cette retraite montra combien il avait de ressource et de présence d'esprit. Les alliés, animés par Télémaque, voulaient le poursuivre ; mais, à la faveur de cet orage, il leur échappa, comme un oiseau d'une aile légère échappe aux filets des chasseurs.

Les alliés ne songèrent plus qu'à rentrer dans leur camp, et qu'à réparer leurs pertes. En y rentrant, ils virent ce que la guerre a de plus lamentable : les malades et les blessés, manquant de force pour se traîner hors des tentes, n'avaient pu se garantir du feu ; ils paraissaient à demi brûlés, poussant vers le ciel, d'une voix plaintive et mourante [1], des cris douloureux. Le cœur de Télémaque en fut percé : il ne put retenir ses larmes ; il détourna plusieurs fois ses yeux, étant saisi d'horreur et de compassion ; il ne pouvait voir sans frémir ces corps encore vivants, et dévoués à une longue et cruelle mort ; ils paraissaient semblables à la chair des victimes qu'on a brûlées sur les autels, et dont l'odeur se répand de tous côtés.

« Hélas ! s'écriait Télémaque, voilà donc les maux que la » guerre entraîne après elle ! Quelle fureur aveugle pousse les » malheureux mortels ! ils ont si peu de jours à vivre sur la » terre ! ces jours sont si misérables ! pourquoi précipiter une » mort déjà si prochaine ? pourquoi ajouter tant de désolations » affreuses à l'amertume dont les dieux ont rempli cette vie » si courte ? Les hommes sont tous frères [2], et ils s'entre-déchi- » rent : les bêtes farouches sont moins cruelles qu'eux. Les lions » ne font point la guerre aux lions, ni les tigres aux tigres ; ils » n'attaquent que les animaux d'espèce différente : l'homme » seul, malgré sa raison, fait ce que les animaux sans raison » ne firent jamais [3]. Mais encore, pourquoi ces guerres ? N'y » a-t-il pas assez de terres dans l'univers pour en donner à » tous les hommes plus qu'ils n'en peuvent cultiver ? Combien » y a-t-il de terres désertes ! le genre humain ne saurait les » remplir. Quoi donc ! une fausse gloire, un vain titre de con- » quérant qu'un prince veut acquérir, allume la guerre [4] dans » des pays immenses ! Ainsi un seul homme, donné au monde

1. « D'une voix plaintive et mourante. » Encore le mot mis à sa place, une incise qui coupe heureusement la phrase et la prolonge avec beaucoup d'harmonie.

2. La doctrine de la fraternité humaine n'appartient pas à l'antiquité ; elle est chretienne : un héros grec ne se regarde pas comme l'égal d'un pauvre et le frère d'un esclave.

3. L'ours a-t-il dans les bois la guerre avec les ours ?
Le vautour dans les airs fond-il sur les vautours ?
L'homme seul, l'homme seul, en sa fureur extrême
Met un brutal honneur à s'égorger soi-même.
(BOILEAU, *Sat.* VIII, v. 120.)

4. « Allumer la guerre ; » la guerre est

» par la colère des dieux, sacrifie brutalement tant d'autres » hommes à sa vanité : il faut que tout périsse, que tout nage » dans le sang, que tout soit dévoré par les flammes, que ce » qui échappe au fer et au feu ne puisse échapper à la faim, » encore plus cruelle, afin qu'un seul homme, qui se joue de » la nature humaine entière, trouve dans cette destruction gé» nérale son plaisir et sa gloire! Quelle gloire monstrueuse! » Peut-on trop abhorrer et trop mépriser des hommes qui ont » tellement oublié l'humanité [1]? Non, non: bien loin d'être » des demi-dieux, ce ne sont pas même des hommes; et ils » doivent être en exécration à tous les siècles dont ils ont cru » être admirés [2]. O que les rois doivent prendre garde aux » guerres qu'ils entreprennent! Elles doivent être justes: ce » n'est pas assez; il faut qu'elles soient nécessaires pour le » bien public. Le sang d'un peuple ne doit être versé que pour » sauver ce peuple dans les besoins extrêmes. Mais les conseils » flatteurs, les fausses idées de gloire, les vaines jalousies, l'in» juste avidité qui se couvrent de beaux prétextes, enfin les » engagements insensibles [3] entraînent presque toujours les » rois dans des guerres où ils se rendent malheureux, où ils » hasardent tout sans nécessité, et où ils font autant de mal à » leurs sujets qu'à leurs ennemis. » Ainsi raisonnait Télémaque.

IV. Mais il ne se contentait pas de déplorer les maux de la guerre; il tâchait de les adoucir. On le voyait aller dans les tentes secourir lui-même les malades et les mourants : il leur donnait de l'argent et des remèdes; il les consolait et les encourageait par des discours pleins d'amitié; il envoyait visiter ceux qu'il ne pouvait visiter lui-même.

Parmi les Crétois qui étaient avec lui, il y avait deux vieillards, dont l'un se nommait Traumaphile [4], et l'autre Noso-

un embrasement; elle « s'allume » entre les nations.

1. « L'humanité; oublier « l'humanité, » c'est-à-dire mettre en oubli le sentiment qui oblige l'homme à respecter l'homme.

2. Comparez ces belles paroles de Fénelon avec le passage suivant de Massillon, se rapportant aux rois animés de l'esprit de conquête :

« Esprits vastes, mais inquiets et tur» bulents, capables de tout soutenir, hors » le repos; qui tournent sans cesse autour » du pivot même qui les fixe et qui les » attache; et qui semblables à Samson, » sans être animés de son esprit, aiment » encore mieux ébranler l'édifice, et » être écrasés sous ses ruines, que de ne » pas s'agiter et faire usage de leurs ta» lents et de leur force. Malheur au » siècle qui produit de ces hommes rares » et merveilleux! Et chaque nation a eu » là-dessus ses leçons et ses exemples do» mestiques. »

3. Les guerres arrivent souvent sans qu'on sache leur cause, « par des engagements insensibles, » dit Fénelon avec beaucoup de sens.

4. « Traumaphile, » qui aime les blessures, afin de les guérir, sans doute. — « Nosophuge, » qui fait fuir les maladies. Le premier est le chirurgien, le second le médecin.

phuge. Traumaphile avait été au siége de Troie avec Idoménée, et avait appris des enfants d'Esculape l'art divin [1] de guérir les plaies. Il répandait dans les blessures les plus profondes et les plus envenimées une liqueur odoriférante, qui consumait les chairs mortes et corrompues, sans avoir besoin de faire aucune incision, et qui formait promptement de nouvelles chairs plus saines et plus belles que les premières.

Pour Nosophuge, il n'avait jamais vu les enfants d'Esculape; mais il avait eu, par le moyen de Mérione [2], un livre sacré et mystérieux qu'Esculape avait donné à ses enfants. D'ailleurs Nosophuge était ami des dieux; il avait composé des hymnes en l'honneur des enfants de Latone [3]; il offrait tous les jours le sacrifice d'une brebis blanche et sans tache à Apollon, par lequel il était souvent inspiré. A peine avait-il vu un malade, qu'il connaissait à ses yeux, à la couleur de son teint, à la conformation de son corps, et à sa respiration, la cause de sa maladie [4]. Tantôt il donnait des remèdes qui faisaient suer, et il montrait, par le succès des sueurs, combien la transpiration facilitée ou diminuée, déconcerte [5] ou rétablit toute la machine du corps; tantôt il donnait, pour les maux de langueur, certains breuvages qui fortifiaient peu à peu les parties nobles [6], et qui rajeunissaient les hommes en adoucissant leur sang. Mais il assurait que c'était faute de vertu et de courage, que les hommes avaient si souvent besoin de la médecine. « C'est une honte, disait-il, pour les hommes, qu'ils aient tant de maladies, car les bonnes mœurs produisent la santé. Leur intempérance, disait-il encore, change en poisons mortels les aliments destinés à conserver la vie. Les plaisirs, pris sans modération, abrégent plus les jours des hommes, que les remèdes ne peuvent les prolonger. Les pauvres sont moins souvent malades, faute de nourriture, que les riches ne le deviennent pour en prendre trop. Les aliments qui flattent trop le goût, et qui font manger au delà du besoin, empoisonnent au lieu de nourrir. Les remèdes sont eux-mêmes de véritables maux qui usent la nature, et dont il ne faut se servir que dans

1. Les anciens regardaient comme transmis directement par les dieux les principes de l'art de guérir. « Le médecin, a dit le poëte grec, est un homme supérieur à beaucoup d'autres, etc. »

2. « Mérione, » dont il est parlé dans Homère, avait été l'écuyer d'Idoménée au siége de Troie.

3. « Latone, » mère d'Apollon et de Diane, qu'elle avait mis au jour dans l'île de Délos.

4. On voit ici une partie importante de la science médicale, appelée *séméiotique*, art de juger de la situation du malade par les signes extérieurs.

5. « Déconcerte, » dérange le *concert*, l'harmonie entre les diverses fonctions organiques.

6. « Les parties nobles, » les parties sans lesquelles l'existence paraît être impossible; le cœur, le poumon.

les pressants besoins. Le grand remède, qui est toujours d'un usage utile, c'est la sobriété, c'est la tempérance dans tous les plaisirs, c'est la tranquillité de l'esprit, c'est l'exercice du corps. Par là on fait un sang doux et tempéré, et on dissipe toutes les humeurs superflues [1]. Ainsi le sage Nosophuge était moins admirable par ses remèdes, que par le régime qu'il conseillait pour prévenir les maux et pour rendre les remèdes inutiles [2].

Ces deux hommes étaient envoyés par Télémaque pour visiter tous les malades de l'armée. Ils en guérirent beaucoup par leurs remèdes, mais ils en guérirent bien davantage par le soin qu'ils prirent pour les faire servir à propos; car ils s'appliquaient à les tenir proprement, à empêcher le mauvais air par cette propreté, et à leur faire garder un régime de sobriété exacte dans leur convalescence [2]. Tous les soldats, touchés de ces secours, rendaient grâces aux dieux d'avoir envoyé Télémaque dans l'armée des alliés.

« Ce n'est pas un homme, disaient-ils, c'est sans doute quel-
» que divinité bienfaisante sous une figure humaine. Du moins,
» si c'est un homme, il ressemble moins au reste des hom-
» mes qu'aux dieux; il n'est sur la terre que pour faire du
» bien; il est encore plus aimable par sa douceur et par sa
» bonté, que par sa valeur. Oh! si nous pouvions l'avoir pour
» roi! Mais les dieux le réservent pour quelque peuple plus
» heureux qu'ils chérissent, et chez lequel ils veulent renou-
» veler l'âge d'or. »

Télémaque, pendant qu'il allait la nuit visiter les quartiers du camp [3], par précaution contre les ruses d'Adraste, entendait ces louanges, qui n'étaient point suspectes de flatterie, comme celles que les flatteurs donnent souvent en face aux princes, supposant qu'ils n'ont ni modestie ni délicatesse, et qu'il n'y a qu'à les louer sans mesure pour s'emparer de leur faveur. Le fils d'Ulysse ne pouvait goûter que ce qui était vrai; il ne pouvait souffrir d'autres louanges que celles qu'on lui donnait en secret loin de lui, et qu'il avait véritablement méritées. Son cœur n'était pas insensible à celles-là; il sentait ce plaisir si doux et si pur que les dieux ont attaché à la seule vertu [4], et que les méchants, faute de l'avoir éprouvé, ne peu-

1. C'etait le grand principe de la médecine au 17e siècle, « adoucir, tempérer le sang » et expulser les humeurs; de là, saigner et purger.

2. Tout est là, c'est la garantie d'une santé que rien n'altère; entretenir le corps de manière que tous les maux soient prévus et « prévenus, » et que les remèdes soient « inutiles. » Cet art d'entretenir la santé a pris le nom d'*hygiène*.

3. Les diverses parties du camp.

4. La vertu a des joies que le méchant ignore, et qui sont pour l'homme de bien non pas le motif supérieur, mais les justes encouragements pour la pratiquer.

vent ni concevoir ni croire; mais il ne s'abandonnait point à ce plaisir[1] : aussitôt revenaient en foule dans son esprit toutes les fautes qu'il avait faites; il n'oubliait point sa hauteur naturelle, et son indifférence pour les hommes; il avait une honte secrète d'être né si dur, et de paraître si humain[2]. Il renvoyait à la sage Minerve toute la gloire qu'on lui donnait, et qu'il ne croyait pas mériter[3].

« C'est vous, disait-il, ô grande déesse, qui m'avez donné » Mentor pour m'instruire et pour corriger mon mauvais naturel; c'est vous qui me donnez la sagesse de profiter de mes » fautes pour me défier de moi-même : c'est vous qui retenez » mes passions impétueuses; c'est vous qui me faites sentir » le plaisir de soulager les malheureux : sans vous je serais » haï, et digne de l'être; sans vous je ferais des fautes » irréparables; je serais comme un enfant, qui, ne sentant » pas sa faiblesse, quitte sa mère, et tombe dès le premier » pas[4]. »

Nestor et Philoctète étaient étonnés de voir Télémaque devenu si doux, si attentif à obliger les hommes, si officieux, si secourable, si ingénieux pour prévenir tous les besoins : ils ne savaient que croire, ils ne reconnaissaient plus en lui le même homme. Ce qui les surprit davantage fut le soin qu'il prit des funérailles d'Hippias; il alla lui-même retirer son corps sanglant et défiguré de l'endroit où il était caché sous un monceau de corps morts : il versa sur lui des larmes pieuses[5]; il dit : « O grande ombre[6], tu le sais maintenant combien » j'ai estimé ta valeur! il est vrai que ta fierté m'avait irrité; » mais tes défauts venaient d'une jeunesse ardente; je sais » combien cet âge a besoin qu'on lui pardonne. Nous eussions dans la suite été sincèrement unis; j'avais tort de mon » côté. O dieux, pourquoi me le ravir avant que j'aie pu le » forcer de m'aimer? »

1. C'est la vertu par excellence : faire le sacrifice de la louange même, se préoccuper de ses fautes et ne pas croire à son mérite, parce qu'on le sent imparfait.

2. Ainsi ce caractère de Télémaque est mêlé de lumière et d'ombre; sa vertu, bien que très-grande, n'est exempte ni d'orgueil ni de dureté.

3. On sent le christianisme sous cette expression mythologique; mettez Dieu à la place du mot « Minerve » et vous aurez la formule chrétienne : *Deo soli honor et gloria.*

4. Cette prière, dégagée de son voile poétique, serait très-belle; on y reconnaît, surtout dans les tendres paroles qui la terminent, la manière et le style des *Lettres spirituelles,* par l'auteur du Télémaque.

5. « Pieuses, » le mot pieux, *pius, pietas,* a un sens très-étendu. Il ne se dit pas seulement du sentiment envers la divinité, mais aussi des sentiments de vénération envers les hommes dans les moments solennels, comme ici, après la mort.

6. L'expression est exagérée ; Télémaque doit pardonner à Hippias, se repentir même à son égard, mais non le déifier.

Ensuite Télémaque fit laver le corps dans des liqueurs odoriférantes; puis on prépara par son ordre un bûcher. Les grands pins, gémissant sous les coups des haches, tombent en roulant du haut des montagnes. Les chênes, ces vieux enfants de la terre, qui semblaient menacer le ciel; les hauts peupliers; les ormeaux, dont les têtes sont si vertes et si ornées d'un épais feuillage; les hêtres, qui sont l'honneur des forêts, viennent tomber sur les bords du fleuve Galèse [1]. Là s'élève avec ordre un bûcher qui ressemble à un bâtiment régulier; la flamme commence à paraître, un tourbillon de fumée monte jusqu'au ciel [2].

Les Lacédémoniens s'avancent d'un pas lent et lugubre, tenant leurs piques renversées, et les yeux baissés; la douleur amère est peinte sur ces visages si farouches, et les larmes coulent abondamment. Puis on voyait venir Phérécide, vieillard moins abattu par le nombre des années, que par la douleur de survivre à Hippias qu'il avait élevé depuis son enfance. Il levait vers le ciel ses mains et ses yeux noyés de larmes. Depuis la mort d'Hippias, il refusait toute nourriture; le doux sommeil n'avait pu appesantir ses paupières, ni suspendre un moment sa cuisante peine : il marchait d'un pas tremblant, suivant la foule, et ne sachant où il allait. Nulle parole ne sortait de sa bouche, car son cœur était trop serré : c'était un silence de désespoir et d'abattement; mais, quand il vit le bûcher allumé, il parut tout à coup furieux, et il s'écria : « O Hippias, Hippias, je ne te verrai plus! Hippias n'est plus, » et je vis encore! O mon cher Hippias, c'est moi qui t'ai » donné la mort; c'est moi qui t'ai appris à la mépriser! Je » croyais que tes mains fermeraient mes yeux, et que tu re» cueillerais mon dernier soupir. O dieux cruels, vous prolon» gez ma vie pour me faire voir la mort d'Hippias! O cher » enfant que j'ai nourri, et qui m'as coûté tant de soins, je » ne te verrai plus; mais je verrai ta mère, qui mourra de » tristesse en me reprochant ta mort; je verrai ta jeune épouse » frappant sa poitrine, arrachant ses cheveux; et j'en serai » cause! O chère ombre, appelle-moi sur les rives du Styx; la » lumière m'est odieuse : c'est toi seul, mon cher Hippias, que » je veux revoir. Hippias! Hippias! ô mon cher Hippias! je ne

1. On va procéder à la sépulture d'Hippias, cérémonie funèbre à laquelle présidera Télémaque. Les poëtes ont tous fait leur description des funérailles : Homère a celles de Patrocle (*Il.* l. XXIII); Virgile, celles du fils d'Evandre (*Æn.*, l. XI). Fénelon a pris des traits à l'un et à l'autre de ces deux grands poëtes.

2. Voir, au XXIIIe livre de l'*Iliade*, la construction du bûcher de Patrocle; puis le corps du héros grec placé sur ce bûcher et réduit en cendres.

» vis encore que pour rendre à tes cendres le dernier devoir[1]. »

Cependant, on voyait le corps du jeune Hippias étendu, qu'on portait dans un cercueil orné de pourpre, d'or et d'argent. La mort, qui avait éteint ses yeux, n'avait pu effacer toute sa beauté, et les grâces étaient encore à demi peintes sur son visage pâle. On voyait flotter autour de son cou, plus blanc que la neige, mais penché sur l'épaule, ses longs cheveux noirs, plus beaux que ceux d'Atys [2] ou de Ganymède [3], qui allaient être réduits en cendres. On remarquait dans le côté la blessure profonde, par où tout son sang s'était écoulé, et qui l'avait fait descendre dans le royaume sombre de Pluton.

Télémaque, triste et abattu, suivait de près le corps, et lui jetait des fleurs. Quand on fut arrivé au bûcher, le jeune fils d'Ulysse ne put voir la flamme pénétrer les étoffes qui enveloppaient le corps, sans répandre de nouvelles larmes. « Adieu, » dit-il, ô magnanime Hippias! car je n'ose te nommer mon » ami : apaise-toi, ô ombre qui as mérité tant de gloire! Si je » ne t'aimais, j'envierais ton bonheur; tu es délivré des misè- » res où nous sommes encore [4], et tu en es sorti par le che- » min le plus glorieux. Hélas! que je serais heureux de finir » de même! Que le Styx n'arrête point ton ombre; que les » Champs Élysées lui soient ouverts; que la Renommée con- » serve ton nom dans tous les siècles, et que tes cendres re- » posent en paix [5]! »

A peine eut-il dit ces paroles entremêlées de soupirs, que toute l'armée poussa un cri : on s'attendrissait sur Hippias, dont on racontait les grandes actions; et la douleur de sa mort, rappelant toutes ses bonnes qualités, faisait oublier les défauts qu'une jeunesse impétueuse et une mauvaise éducation lui avaient donnés. Mais on était encore plus touché des sentiments tendres de Télémaque. « Est-ce donc là, disait-on, ce » jeune Grec si fier, si hautain, si dédaigneux, si intraitable? » Le voilà devenu doux, humain, tendre. Sans doute Minerve, » qui a tant aimé son père, l'aime aussi; sans doute elle lui a » fait le plus précieux don que les dieux puissent faire aux » hommes, en lui donnant, avec sa sagesse, un cœur sensible » à l'amitié. »

1. Ainsi pleure Andromaque devant les restes d'Hector, au XXIVe liv. de l'Iliade.

2. « Atys, » jeune Phrygien, que la déesse Cybèle changea en pin parce qu'il l'avait offensée.

3. « Ganymède, » fils de Tros, fut transporté au ciel par l'aigle de Jupiter; il remplaça Hébé comme échanson.

4. Les anciens ne parlaient guère d'une manière abstraite et générale des « misères de la vie, » surtout au milieu des batailles et par la bouche d'un jeune vainqueur; c'est le sentiment plus profond et plus chrétien des vanités de l'existence et de l'aspiration à un monde meilleur qui a surtout inspiré Fénelon.

5. Formule chrétienne.

Le corps était déjà consumé par les flammes. Télémaque lui-même arrosa de liqueurs parfumées les cendres encore fumantes; puis il les mit dans une urne d'or qu'il couronna de fleurs, et il porta cette urne à Phalante. Celui-ci était étendu, percé de diverses blessures; et, dans son extrême faiblesse, il entrevoyait près de lui les portes sombres des enfers.

Déjà Traumaphile et Nosophuge, envoyés par le fils d'Ulysse, lui avaient donné tous les secours de leur art : ils rappelaient peu à peu son âme prête à s'envoler; de nouveaux esprits [1] le ranimaient insensiblement; une force douce et pénétrante, un baume de vie s'insinuait de veine en veine jusqu'au fond de son cœur; une chaleur agréable le dérobait aux mains glacées de la Mort. En ce moment, la défaillance cessant, la douleur succéda; il commença à sentir la perte de son frère, qu'il n'avait point été jusqu'alors en état de sentir. « Hélas! disait-» il, pourquoi prend-on de si grands soins de me faire vivre! » ne vaudrait-il pas mieux mourir, et suivre mon cher Hip-» pias? Je l'ai vu périr tout auprès de moi! O Hippias, la dou-» ceur de ma vie, mon frère, mon cher frère, tu n'es plus! je » ne pourrai donc plus ni te voir, ni t'entendre, ni t'embrasser, » ni te dire mes peines, ni te consoler dans les tiennes! O dieux » ennemis des hommes! il n'y a plus d'Hippias pour moi! est-» il possible? Mais n'est-ce point un songe? Non, il n'est que » trop vrai. O Hippias, je t'ai perdu : je t'ai vu mourir, et il » faut que je vive encore autant qu'il sera nécessaire pour te » venger; je veux immoler à tes mânes le cruel Adraste teint » de ton sang. »

Pendant que Phalante parlait ainsi, les deux hommes divins tâchaient d'apaiser sa douleur, de peur qu'elle n'augmentât ses maux, et n'empêchât l'effet des remèdes. Tout à coup il aperçoit Télémaque qui se présente à lui. D'abord son cœur fut combattu par deux passions contraires. Il conservait un ressentiment de tout ce qui s'était passé entre Télémaque et Hippias; la douleur de la perte d'Hippias rendait ce ressentiment encore plus vif : d'un autre côté, il ne pouvait ignorer qu'il devait la conservation de sa vie à Télémaque, qui l'avait tiré sanglant et à demi mort des mains d'Adraste. Mais quand il vit l'urne d'or où étaient renfermées les cendres si chères de son frère Hippias, il versa un torrent de larmes : il embrassa d'abord Télémaque sans pouvoir lui parler [2], et lui dit enfin d'une voix languissante et entrecoupée de sanglots :

1. « Esprit, » dans un des sens du mot latin, *spiritus*, des souffles de vie qui semblaient renaître.

2. Tous ces détails sont touchants; les

« Digne fils d'Ulysse, votre vertu me force à vous aimer [1]; je » vous dois ce reste de vie qui va s'éteindre : mais je vous dois » quelque chose qui m'est bien plus cher. Sans vous, le corps » de mon frère aurait été la proie des vautours; sans vous, » son ombre, privée de la sépulture, serait malheureusement » errante sur les rives du Styx, et toujours repoussée par l'im- » pitoyable Charon. Faut-il que je doive tant à un homme que » j'ai tant haï! O dieux, récompensez-le, et délivrez-moi d'une » vie si malheureuse! Pour vous, ô Télémaque, rendez-moi les » derniers devoirs que vous avez rendus à mon frère, afin que » rien ne manque à votre gloire. »

A ces paroles, Phalante demeura épuisé et abattu d'un excès de douleur. Télémaque se tint auprès de lui sans oser lui parler, et attendant qu'il reprît ses forces. Bientôt Phalante, revenant de cette défaillance, prit l'urne des mains de Télémaque, la baisa plusieurs fois, l'arrosa de ses larmes, et dit : « O chères, ô précieuses cendres, quand est-ce que les mien- » nes seront renfermées avec vous dans cette même urne? O » ombre d'Hippias, je te suis dans les enfers : Télémaque nous » vengera tous deux. »

Cependant le mal de Phalante diminua de jour en jour par les soins des deux hommes qui avaient la science d'Esculape [3]. Télémaque était sans cesse avec eux auprès du malade, pour les rendre plus attentifs à avancer sa guérison; et toute l'armée admirait bien plus la bonté de cœur avec laquelle il secourait son plus grand ennemi, que la valeur et la sagesse qu'il avait montrées, en sauvant, dans la bataille, l'armée des alliés [2].

En même temps, Télémaque se montrait infatigable dans les plus rudes travaux de la guerre; il dormait peu, et son sommeil était souvent interrompu, ou par les avis qu'il recevait à toutes les heures de la nuit comme du jour, ou par la visite de tous les quartiers du camp, qu'il ne faisait jamais deux fois de suite aux mêmes heures, pour mieux surprendre ceux qui n'étaient pas assez vigilants. Il revenait souvent dans sa tente couvert de sueur et de poussière : sa nourriture

diverses émotions par lesquelles passent ces guerriers sont exprimées d'une manière achevée. Télémaque a ici une figure tout à fait poétique, héroïque.

1. On regrette cette habitude du *vous*, si peu antique, si contraire à la couleur locale, mais dont la rigueur formaliste du siècle de Louis XIV ne pouvait se départir, même dans les sujets qui semblaient l'exclure.

2. C'est là une heureuse péripétie. On s'attendait à la mort de Phalante, mais le poëte a compris qu'il ne fallait pas multiplier les funérailles; que la présence des deux médecins aurait été une invention sans but, s'ils n'avaient pas guéri le chef des alliés; c'est pourquoi, après avoir montré Phalante aux portes du tombeau, il le rend à la vie et à de nouveaux exploits.

était simple; il vivait comme les soldats, pour leur donner l'exemple de la sobriété et de la patience. L'armée ayant peu de vivres dans ce campement, il jugea nécessaire d'arrêter les murmures des soldats, en souffrant lui-même volontairement les mêmes incommodités qu'eux[1]. Son corps, loin de s'affaiblir dans une vie si pénible, se fortifiait et s'endurcissait chaque jour : il commençait à n'avoir plus ces grâces si tendres qui sont comme la fleur de la première jeunesse; son teint devenait plus brun et moins délicat, ses membres moins mous et plus nerveux[2].

Observations sur le treizième livre. Dans le livre précédent on a vu le drame; ici c'est l'épopée, avec toutes les qualités de ce genre, l'invention, le pathétique, la grandeur. La conception principale est la lutte de Télémaque contre Hippias. L'auteur a trouvé l'occasion de tracer à grands traits et avec beaucoup d'énergie le caractère de son héros; c'est un contraste de qualités opposées, de bonnes qualités qui ont leur ombre, c'est-à-dire les défauts qui leur correspondent. Télémaque est intrépide, généreux; mais aussi il est emporté, fier et dédaigneux. En écrivant ces pages, Fénelon avait en vue de répéter au duc de Bourgogne, une fois de plus, ce qu'il lui avait dit si souvent, alors qu'il était son maître : « Gardez-vous de votre humeur. » Le jeune prince était, dans son enfance, d'un caractère fantasque, et de plus, orgueilleux à l'excès. On pouvait sans crainte lui appliquer ce que Fénelon a dit de Télémaque : « Il se regardait comme étant d'une autre nature que le reste des hommes. Le bonheur de le servir était, selon lui, une assez haute récompense pour ceux qui le servaient. » Ce ne fut pas sans peine que Fénelon parvint à le corriger :

« M. le duc de Bourgogne, dit Saint-Simon, naquit terrible, et sa première jeunesse fit trembler. Dur et colère jusqu'aux derniers emportements et jusque contre les choses inanimées; impétueux avec fureur, incapable de souffrir la moindre résistance même des heures et des éléments sans entrer dans des fougues à faire craindre que tout ne se rompît dans son corps; opiniâtre à l'excès, passionné pour tous les plaisirs, la bonne chère, la chasse avec fureur, la musique avec une sorte de ravissement, et le jeu encore où il ne pouvait supporter d'être vaincu et où le danger avec lui était extrême; souvent farouche, naturellement porté à la cruauté, barbare en raillerie, saisissant les ridicules avec une justesse qui assommait; de la hauteur des cieux, il ne regardait les hommes que comme des atomes avec qui il

1. Fénelon a donné à Télémaque toutes les qualités du vaillant guerrier unies à celles du cœur le plus généreux. Ici, il le représente comme un capitaine expérimenté, vigilant, voyant tout, et sachant souffrir avec le soldat.

2. Cette phrase est ferme comme l'idée qu'elle exprime; elle ajoute aussi de la vraisemblance au portrait de Télémaque. Le poëte a pensé qu'avec tant de qualités viriles, il devait aussi donner au visage de son jeune héros quelque chose de plus énergique et qui manifestât l'homme mûr avant le temps.

n'avait aucune ressemblance, quels qu'ils fussent ; à peine MM. ses frères lui paraissaient-ils intermédiaires entre lui et le genre humain.. De cet abîme sortit un prince affable, doux, humain, modéré, patient, modeste, et quelquefois au delà de ce que son état pouvait comporter, humble et austère pour soi. Tout appliqué à ses devoirs, et les comprenant immenses, il ne pensa plus qu'à allier les devoirs de fils et de sujet avec ceux auxquels il se voyait destiné. »

C'est donc dans ce livre treizième que le caractère de Télémaque est plus particulièrement étudié. On y voit comment un jeune homme, abondamment doué pour le bien et pour le mal, placé dans des circonstances grandes et difficiles, peut se corriger, devenir héroïque et toucher à la perfection.

Télémaque intéresse dans ses regrets après sa querelle contre Hippias, et surtout dans son généreux désespoir après la mort du frère de Phalante Il y a cependant dans les remords du fils d'Ulysse, dans l'expression de son excessive douleur, dans l'ascendant qu'il exerce sur les autres chefs, quelque exagération, et nous avons dû le noter. — La mêlée qui a lieu, et dans laquelle est tué Hippias, est courte, mais elle rappelle, bien qu'à distance, les combats de l'épopée antique. Il en est de même des funérailles; nous y trouvons une description, inférieure sans doute à celles que l'on admire dans Homère et dans Virgile, mais où brillent cependant d'éclatantes beautés. On a pu remarquer aussi, comme une invention épique empruntée aux anciens, la description du bouclier de Télémaque, une suite de tableaux où les détails pacifiques et champêtres contrastent avec le trouble des batailles et reposent l'esprit fatigué. Fénelon avait laissé une variante de cette description; il avait écrit l'histoire héroïque et poétique des Labdacides et de leurs infortunes héréditaires, depuis l'abandon d'OEdipe par son père Laïus jusqu'à la mort des frères ennemis, Etéocle et Polynice devant Thèbes. Mais ce morceau, d'ailleurs fort brillant, est loin d'offrir l'intérêt et la vraisemblance des gracieux tableaux par lesquels Fénelon l'a remplacé.

LIVRE QUATORZIÈME.

Sommaire. — I. Télémaque, persuadé que son père n'est plus sur la terre, prend la résolution de le chercher dans les enfers. Parti durant la nuit avec deux Crétois, il se rend à la caverne d'Acherontia. Il arrive aux bords du Styx, et il est reçu dans la barque de Charon; épisode de Nabopharsan. — II. Pluton, devant lequel il se présente, lui permet de chercher son père dans l'empire infernal. Télémaque traverse d'abord le Tartare, et voit les tourments que souffrent les ingrats, les parjures, les impies, les hypocrites, et surtout les mauvais rois. — III. Entré dans les Champs Élysées, il voit la félicité dont jouissent les hommes justes. — IV. Reconnu par son bisaïeul Arcésius, il apprend que son père est vivant, qu'il reviendra bientôt en Ithaque où Télémaque le retrouvera et régnera après lui. — V. Arcésius donne au fils d'Ulysse de sages instructions en lui montrant la récompense des bons rois dans les Champs Élysées. Après cet entretien, Télémaque sort de l'empire de Pluton, et retourne au camp des alliés.

I. Cependant Adraste, dont les troupes avaient été considérablement affaiblies dans le combat, s'était retiré derrière la montagne d'Aulon[1], pour attendre divers secours, et pour tâcher de surprendre encore une fois ses ennemis : semblable à un lion affamé, qui, ayant été repoussé d'une bergerie, s'en retourne dans les sombres forêts, et rentre dans sa caverne, où il aiguise ses dents et ses griffes, attendant le moment favorable pour égorger tous les troupeaux[2].

Télémaque, ayant pris soin de mettre une exacte discipline dans tout le camp, ne songea plus qu'à exécuter un dessein qu'il avait conçu, et qu'il cacha à tous les chefs de l'armée. Il y avait déjà longtemps qu'il était agité, pendant toutes les nuits, par des songes qui lui représentaient son père Ulysse. Cette chère image revenait toujours sur la fin de la nuit, avant que l'Aurore vînt chasser du ciel, par ses feux

1. « Aulon, » dans la Calabre ultérieure, porte aussi le nom de Caulon ou Caulonia; une ville du même nom est bâtie au pied de cette montagne.

2. ὥστε λῖς ἠϋγένειος,
ὅν ῥα κύνες τε καὶ ἄνδρες ἀπὸ σταθμοῖο [δίωνται
ἔγχεσι καὶ φωνῇ· τοῦ δ' ἐν φρεσὶν ἄλκιμον ἦτορ
παχνοῦται, ἀέκων δέ τ' ἔβη ἀπὸ μεσσαύλοιο.

(Hom., *Il.*, l. XVII, v. 109.

« Tel un lion à l'épaisse crinière, que la » voix des chiens, et la lance des chasseurs repoussent de la bergerie; son » cœur intrépide se gonfle dans son sein, » et malgré lui, il s'éloigne de l'étable. »

naissants, les inconstantes Étoiles[1], et de dessus la terre, le doux sommeil, suivi des Songes voltigeants. Tantôt il croyait voir Ulysse nu, dans une île fortunée, sur la rive d'un fleuve, dans une prairie ornée de fleurs, et environné de nymphes qui lui jetaient des habits pour se couvrir; tantôt il croyait l'entendre parler dans un palais tout éclatant d'or et d'ivoire, où des hommes couronnés de fleurs l'écoutaient avec plaisir et admiration[2]. Souvent Ulysse lui apparaissait tout à coup dans des festins où la joie éclatait parmi les délices, et où l'on entendait les tendres accords d'une voix avec une lyre plus douce que la lyre d'Apollon et que les voix de toutes les Muses[3].

Télémaque, en s'éveillant, s'attristait de ces songes si agréables. « O mon père, ô mon cher père Ulysse, s'écriait-il, » les songes les plus affreux me seraient plus doux! Ces images » de félicité me font comprendre que vous êtes déjà descendu » dans le séjour des âmes bienheureuses, que les dieux récompensent de leur vertu par une éternelle tranquillité. Je crois » voir les Champs Élysées. Oh! qu'il est cruel de n'espérer plus! » Quoi donc, ô mon cher père, je ne vous verrai jamais! jamais je n'embrasserai celui qui m'aimait tant, et que je » cherche avec tant de peine! jamais je n'entendrai parler cette » bouche d'où sortait la sagesse! jamais je ne baiserai ces » mains, ces chères mains, ces mains victorieuses qui ont » abattu tant d'ennemis! elles ne puniront point les insensés » amants de Pénélope, et Ithaque ne se relèvera jamais de sa » ruine! O dieux ennemis de mon père! vous m'envoyez ces » songes funestes pour arracher toute espérance de mon cœur; » c'est m'arracher la vie. Non, je ne puis plus vivre dans cette » incertitude. Que dis-je? hélas! je ne suis que trop certain » que mon père n'est plus. Je vais chercher son ombre jusque » dans les enfers. Thésée y est bien descendu; Thésée, cet » impie qui voulait outrager les divinités infernales; et moi, » j'y vais conduit par la piété. Hercule y descendit : je ne suis » pas Hercule; mais il est beau d'oser l'imiter[4]. Orphée a bien

1. Sidereos Aurora fugaverat ignes.
(Ov., *Met.*, xv, 665.)

« L'Aurore avait mis en fuite les Étoiles » du ciel. »

2. Fénelon suppose que Télémaque voyait en songe les aventures de son père dans le temps même où elles avaient lieu. Ici, c'est l'arrivée d'Ulysse, après son naufrage, dans l'île des Phéaciens, et son séjour auprès d'Alcinoüs. *Odys.*, l. VI, VII, VIII.

3. Tous ces détails sont d'une élégance achevée.

4. Plusieurs détails sont empruntés à Virgile. Ce poëte cite aussi Thésée et Hercule comme ayant visité les enfers,

Quid Thesea magnum,
Quid memorem Alciden?
(*Æn.*, l. VI, v. 122.)

« Dois-je rappeler Thésée et le grand » Alcide? »

» touché, par le récit de ses malheurs, le cœur de ce dieu » qu'on dépeint comme inexorable : il obtint de lui qu'Eury- » dice retournât parmi les vivants[1]. Je suis plus digne de » compassion qu'Orphée; car ma perte est plus grande. Qui » pourrait comparer une jeune fille, semblable à cent autres, » avec le sage Ulysse, admiré de toute la Grèce? Allons! » mourons s'il le faut. Pourquoi craindre la mort quand on » souffre tant dans la vie[2]! O Pluton, ô Proserpine, j'éprouve- » rai bientôt si vous êtes aussi impitoyables qu'on le dit[3]! O » mon père! après avoir parcouru en vain les terres et les » mers pour vous trouver, je vais enfin voir si vous n'êtes point » dans la sombre demeure des morts. Si les dieux me refusent » de vous posséder sur la terre et à la lumière du soleil, peut- » être ne me refuseront-ils pas de voir au moins votre ombre » dans le royaume de la nuit[4]. »

En disant ces paroles, Télémaque arrosait son lit de ses larmes : aussitôt il se levait, et cherchait, par la lumière, à soulager la douleur cuisante que ces songes lui avaient causée; mais c'était une flèche qui avait percé son cœur, et qu'il portait partout avec lui. Dans cette peine, il entreprit de descendre aux enfers par un lieu célèbre qui n'était pas éloigné du camp. On l'appelait Achérontia[5], à cause qu'il y avait en ce lieu une caverne affreuse, de laquelle on descendait sur les rives de l'Achéron[6], par lequel les dieux mêmes craignent de jurer[7]. La ville était sur un rocher, posée comme un nid sur le haut d'un arbre : au pied de ce rocher on trouvait la caverne, de laquelle les timides mortels n'osaient approcher; les bergers avaient soin d'en détourner leurs troupeaux. La vapeur soufrée du marais stygien[8], qui s'exhalait sans cesse par cette ouverture, empestait l'air. Tout autour il ne croissait ni herbe ni fleurs; on n'y sentait jamais les doux zéphyrs ni les grâces naissantes du printemps, ni les riches

1. Si potuit manes arcessere conjugis Orpheus.
(*Ibid.*, v. 119.)

« Si Orphée a pu ramener des enfers les » mânes d'Eurydice. »

2. Est-ce un si grand malheur que de cesser de vivre?
La mort au malheureux ne cause point d'effroi.
(RAC., *Phèdre*, acte III, sc. III.)

3. L'éloquence de Télémaque est diffuse, elle s'épanche et ne sait pas assez s'arrêter.

4. « Le royaume de la nuit : » expression poétique.

5. Aujourd'hui Acerenza, dans la Basilicate, province de l'ancien royaume de Naples, à l'est.

6. « L'Achéron, » fleuve des douleurs (ἄχος). On pense que c'était un fleuve d'Épire, ainsi que le Cocyte, et que les eaux noires et amères de ces deux fleuves avaient fait placer le Tartare dans leur voisinage.

7. Ce n'est pas par l'Achéron, c'est par le Styx, autre fleuve infernal, que les dieux « craignaient de jurer. »

8. « Le marais stygien, le Styx, » dont les ondes étaient marécageuses et comme stagnantes.

dons de l'automne : la terre aride y languissait; on y voyait seulement quelques arbustes dépouillés et quelques cyprès funestes[1]. Au loin même, tout à l'entour, Cérès refusait aux laboureurs ses moissons dorées; Bacchus semblait en vain y promettre ses doux fruits; les grappes de raisin se desséchaient au lieu de mûrir. Les Naïades[2], tristes, ne faisaient point couler une onde pure; leurs flots étaient toujours amers et troublés. Les oiseaux ne chantaient jamais dans cette terre hérissée de ronces et d'épines, et n'y trouvaient aucun bocage pour se retirer; ils allaient chanter leurs amours sous un ciel plus doux. Là, on n'entendait que le croassement des corbeaux et la voix lugubre des hiboux : l'herbe même y était amère, et les troupeaux qui la paissaient ne sentaient point la douce joie qui les fait bondir. Le taureau fuyait la génisse; et le berger, tout abattu, oubliait sa musette et sa flûte.

De cette caverne sortait, de temps en temps, une fumée noire et épaisse, qui faisait une espèce de nuit au milieu du jour. Les peuples voisins redoublaient alors leurs sacrifices pour apaiser les divinités infernales; mais souvent les hommes, à la fleur de leur âge et dès leur plus tendre jeunesse, étaient les seules victimes que ces divinités cruelles prenaient plaisir à immoler par une funeste contagion[3].

C'est là que Télémaque résolut de chercher le chemin de la sombre demeure de Pluton. Minerve, qui veillait sans cesse sur lui et qui le couvrait de son égide, lui avait rendu Pluton favorable. Jupiter même, à la prière de Minerve, avait ordonné à Mercure, qui descend chaque jour aux enfers pour livrer à Charon un certain nombre de morts, de dire au roi des ombres qu'il laissât entrer le fils d'Ulysse dans son empire.

Télémaque se dérobe du camp pendant la nuit; il marche à la clarté de la lune, et il invoque cette puissante divinité, qui étant dans le ciel le brillant astre de la nuit, et sur la terre la chaste Diane, est aux enfers la redoutable Hécate[4]. Cette divinité écouta favorablement ses vœux, parce que son cœur était pur, et qu'il était conduit par l'amour pieux qu'un fils doit à son père. A peine fut-il auprès de l'entrée de la caverne, qu'il entendit l'empire souterrain mugir. La terre tremblait

1. « Funestes, » ici dans le sens étymologique (*funus*) : le cyprès convient aux funérailles.

2. Les divinités attachées aux fontaines et aux rivières.

3. « Immoler, contagion ; » l'idée d'immoler suppose la mort par le fer, et s'accorde peu avec celle de la mort par la peste.

4. Diane avait trois noms et trois attributs : au ciel, la Lune; sur terre, Diane chasseresse; aux enfers, Hécate. C'est sous ce dernier nom qu'elle est invoquée ici.

sous ses pas [1] ; le ciel s'arma d'éclairs et de feux qui semblaient tomber sur la terre. Le jeune fils d'Ulysse sentit son cœur ému, et tout son corps était couvert d'une sueur glacée; mais son courage se soutint : il leva les yeux et les mains au ciel. « Grands dieux, s'écria-t-il, j'accepte ces présages que je crois heureux; achevez votre ouvrage! » Il dit, et redoublant ses pas, il se présente hardiment.

Aussitôt la fumée épaisse qui rendait l'entrée de la caverne funeste à tous les animaux, dès qu'ils en approchaient, se dissipa; l'odeur empoisonnée cessa pour un peu de temps. Télémaque entre seul; car quel autre mortel eût osé le suivre! Deux Crétois, qui l'avaient accompagné jusqu'à une certaine distance de la caverne, et auxquels il avait confié son dessein, demeurèrent tremblants et à demi morts assez loin de là, dans un temple, faisant des vœux, et n'espérant plus de revoir Télémaque.

Cependant le fils d'Ulysse, l'épée à la main [2], s'enfonce dans les ténèbres horribles. Bientôt il aperçoit une faible et sombre lueur [3], telle qu'on la voit pendant la nuit sur la terre : il remarque les ombres légères qui voltigent autour de lui [4]; et il les écarte avec son épée; ensuite il voit les tristes bords du fleuve marécageux dont les eaux bourbeuses et dormantes ne font que tournoyer. Il découvre sur ce rivage une foule innombrable de morts privés de la sépulture [5], qui se présentent en vain à l'impitoyable Charon. Ce dieu, dont la vieillesse éternelle est toujours triste et chagrine, mais pleine de vigueur, les menace, les repousse, et admet d'abord dans la barque le jeune Grec [6]. En entrant, Télémaque entend les gémissements d'une ombre qui ne pouvait se consoler.

« Quel est donc, lui dit-il, votre malheur? qui étiez-vous » sur la terre? » — « J'étais, lui répondit cette ombre, Nabo-

1. Sub pedibus mugire solum, et juga cœpta moveri
Sylvarum.
(Virg., *Æn.*, VI, v. 256.)

« Le sol mugit sous ses pieds, et les fo- » rêts s'agitent sur la cime des monts. »

2. Corripit hic subitâ trepidus formidine ferrum.
(V. 290.)

« Emu d'une soudaine terreur, il saisit » son épée. »

3. Quale per incertam lunam sub luce malignâ
Est iter in silvis.
(V. 270.)

« Tel on traverse les forêts à la trom- » peuse clarté de la lune. »

4. ... tenues sine corpore vitas
... volitare cava sub imagine formæ.
(V. 293.)

« Et que ce sont des fantômes sans corps » qui voltigent autour de lui. »

5. Huc omnis turba ad ripas effusa ruebat...
Hæc omnis, quam cernis, inops inhumataque turba est.
(V. 305, 325.)

« Là se précipitait la foule des ombres... » cette foule ce sont les malheureux res- » tés sans sépulture. »

6. .... Simul accipit alveo
Ingentem Ænean...

« Il reçoit dans son esquif le grand Enée. » Fénelon s'est borné à dire ici ce que Virgile a peint d'un trait admirable.

» pharsan, roi de la superbe Babylone[1]. Tous les peuples de » l'Orient tremblaient au seul bruit de mon nom ; je me fai- » sais adorer par les Babyloniens, dans un temple de marbre, » où j'étais représenté par une statue d'or, devant laquelle on » brûlait nuit et jour les plus précieux parfums de l'Éthiopie[2]. » Jamais personne n'osa me contredire sans être aussitôt puni : » on inventait chaque jour de nouveaux plaisirs pour me ren- » dre la vie plus délicieuse. J'étais encore jeune et robuste ; » hélas! que de prospérités ne me restait-il pas encore à » goûter sur le trône ? Mais une femme que j'aimais, et qui ne » m'aimait pas, m'a bien fait sentir que je n'étais pas dieu ; elle » m'a empoisonné : je ne suis plus rien. On mit hier, avec » pompe, mes cendres dans une urne d'or ; on pleura ; on s'ar- » racha les cheveux ; on fit semblant de vouloir se jeter dans » les flammes de mon bûcher pour mourir avec moi ; on va » encore gémir au pied du superbe tombeau où l'on a mis mes » cendres : mais personne ne me regrette ; ma mémoire est » en horreur même dans ma famille ; et ici-bas, je souffre déjà » d'horribles traitements. »

Télémaque, touché de ce spectacle, lui dit : « Étiez-vous vé- » ritablement heureux pendant votre règne ? sentiez-vous cette » douce paix sans laquelle le cœur demeure toujours serré et » flétri au milieu des délices ? — Non, répondit le Babylonien ; » je ne sais même ce que vous voulez dire. Les sages vantent » cette paix comme l'unique bien : pour moi, je ne l'ai jamais » sentie ; mon cœur était sans cesse agité de désirs nouveaux » de crainte et d'espérance. Je tâchais de m'étourdir moi- » même par l'ébranlement de mes passions ; j'avais soin d'en- » tretenir cette ivresse pour la rendre continuelle : le moindre » intervalle de raison tranquille m'eût été trop amer. Voilà la » paix dont j'ai joui[3] ; toute autre me paraît une fable et un » songe : voilà les biens que je regrette. »

En parlant ainsi, le Babylonien pleurait comme un homme lâche qui a été amolli par les prospérités, et qui n'est point accoutumé à supporter constamment un malheur. Il avait auprès de lui quelques esclaves qu'on avait fait mourir pour honorer ses funérailles[4] : Mercure les avait livrés à Charon

1. Babylone « superbe, » grande en splendeur et en orgueil. Capitale du plus ancien empire du monde, fondée par Nemrod, et dont il ne reste plus que des ruines dans l'Asie centrale. Ce personnage fictif appartenait à l'époque du premier empire avant Sardanapale.

2. Partie de l'Afrique située au sud de l'Egypte et de la Libye. — Αἴθιοπες, les brûlés (αἴθω).

3. *Nulla pax impiis* (Ps.), et Racine :
Pas de paix pour l'impie ; il la cherche, elle [fuit.

4. Ce fut toujours un usage barbare dans tout l'Orient, et même chez les Grecs ;

avec leur roi, et leur avait donné une puissance absolue sur ce roi qu'ils avaient servi sur la terre. Ces ombres d'esclaves ne craignaient plus l'ombre de Nabopharsan; elles la tenaient enchaînée, et lui faisaient les plus cruelles indignités. L'un lui disait : « N'étions-nous pas hommes aussi bien que toi? comment étais-tu assez insensé pour te croire un dieu? et ne fallait-il pas te souvenir que tu étais de la race des autres hommes? » Un autre, pour lui insulter, disait : « Tu avais raison de ne vouloir pas qu'on te prît pour un homme; car tu étais un monstre sans humanité. »

Un autre lui disait : « Hé bien! où sont maintenant tes flatteurs? Tu n'as plus rien à donner, malheureux! tu ne peux plus faire aucun mal; te voilà devenu esclave de tes esclaves mêmes : les dieux ont été lents à faire justice; mais enfin ils la font[1]. »

A ces dures paroles, Nabopharsan se jetait le visage contre terre, arrachant ses cheveux dans un excès de rage et de désespoir. Mais Charon disait aux esclaves : « Tirez-le par sa chaîne; relevez-le malgré lui; il n'aura pas même la consolation de cacher sa honte; il faut que toutes les ombres du Styx en soient témoins, pour justifier les dieux, qui ont souffert si longtemps que cet impie régnât sur la terre. Ce n'est encore là, ô Babylonien, que le commencement de tes douleurs; prépare-toi à être jugé par l'inflexible Minos, juge des enfers[2]. »

II. Pendant ce discours du terrible Charon, la barque touchait déjà le rivage de l'empire de Pluton : toutes les ombres accouraient pour considérer cet homme vivant qui paraissait au milieu de ces morts dans la barque : mais, dans le moment où Télémaque mit pied à terre, elles s'enfuirent, semblables aux ombres de la nuit que la moindre clarté du jour dissipe. Charon, montrant au jeune Grec un front moins ridé et des

on le voit dans Homère aux funérailles de Patrocle. On croyait envoyer au mort des esclaves pour le servir dans le séjour des ombres. Du reste, Fénelon a déjà rappelé deux fois cette coutume, pour la mort d'Aceste, au livre Ier, et pour celle de Sésostris, au livre II.

1. Tout cela est beau, dramatique, et d'une haute morale. Il ne faut pas oublier que Fénelon écrit pour l'instruction d'un prince, voilà pourquoi il met toujours des rois en scène pour servir d'exemple. Ici, ce sont préférablement de mauvais rois qui sont châtiés, et de la main de ceux qui leur appartinrent, dont ils avaient été les tyrans sur la terre.

2. On a pensé que par Nabopharsan Fénelon a voulu signifier Nabuchodonosor II, dit le Grand, le même qui fit la guerre aux Assyriens et aux Egyptiens, s'empara de Jérusalem, fit jeter les compagnons de Daniel dans la fournaise, et fut changé en bête; mais la chronologie est loin de faire coïncider la prise de Jérusalem avec celle de Troie.

yeux moins farouches qu'à l'ordinaire, lui dit : « Mortel chéri
» des dieux, puisqu'il t'est donné d'entrer dans ce royaume de
» la Nuit, inaccessible aux autres vivants, hâte-toi d'aller où
» les Destins t'appellent ; va, par ce chemin sombre, au palais
» de Pluton, que tu trouveras sur son trône ; il te permettra
» d'entrer dans les lieux dont il m'est défendu de te découvrir
» le secret. »

Aussitôt Télémaque s'avance à grands pas : il voit de tous côtés voltiger des ombres, plus nombreuses que les grains de sable qui couvrent les rivages de la mer ; et, dans l'agitation de cette multitude infinie, il est saisi d'une horreur divine, observant le profond silence de ces vastes lieux [1]. Ses cheveux se dressent sur sa tête quand il aborde le noir séjour de l'impitoyable Pluton ; il sent ses genoux chancelants ; la voix lui manque [2] ; et c'est avec peine qu'il peut prononcer au dieu ces paroles : « Vous voyez, ô terrible divinité, le fils du malheu-
» reux Ulysse ; je viens vous demander si mon père est des-
» cendu dans votre empire, ou s'il est encore errant sur la
» terre. »

Pluton était sur un trône d'ébène : son visage était pâle et sévère ; ses yeux, creux et étincelants ; son front, ridé et menaçant : la vue d'un homme vivant lui était odieuse, comme la lumière offense les yeux des animaux qui ont accoutumé de ne sortir de leurs retraites que pendant la nuit [3]. A son côté paraissait Proserpine, qui attirait seule ses regards, et qui semblait un peu adoucir son cœur : elle jouissait d'une beauté toujours nouvelle ; mais elle paraissait avoir joint à ces grâces divines je ne sais quoi de dur et de cruel de son époux [4].

Aux pieds du trône était la Mort, pâle et dévorante, avec sa faux tranchante qu'elle aiguisait sans cesse. Autour d'elle volaient les noirs Soucis, les cruelles Défiances ; les Vengeances, toutes dégoutantes de sang, et couvertes de plaies ; les Haines injustes ; l'Avarice, qui se ronge elle-même ; le Désespoir, qui se déchire de ses propres mains ; l'Ambition forcenée, qui renverse tout ; la Trahison, qui veut se repaître de sang, et qui ne peut jouir des maux qu'elle a faits ; l'Envie, qui verse son

1. Loca nocte silentia late.
(V. 264.)

« Vaste séjour de la nuit et du silence. »

2. Steteruntque comæ, et vox faucibus hæsit.
(*Æn.*, l. II, v. 774.)

« Mes cheveux se dressent et la parole
» expire sur mes lèvres. »

3. La peinture des deux souverains des enfers est énergique et d'une haute couleur de style.

4. Proserpine, ou Persephone, fille de Cérès, enlevée par Pluton dans les plaines d'Enna en Sicile, fut longtemps cherchée par sa mère et obtint de passer six mois de l'année auprès d'elle. Proserpine est l'emblème du blé qui demeure tour à tour sous la terre et à sa surface.

venin mortel autour d'elle, et qui se tourne en rage, dans l'impuissance où elle est de nuire; l'Impiété, qui se creuse elle-même un abîme sans fond, où elle se précipite sans espérance; les Spectres hideux; les Fantômes, qui représentent les morts pour épouvanter les vivants; les Songes affreux; les Insomnies, aussi cruelles que les tristes songes. Toutes ces images funestes environnaient le fier Pluton, et remplissaient le palais où il habite. Il répondit à Télémaque d'une voix basse qui fit gémir le fond de l'Érèbe[1] :

« Jeune mortel, les Destins t'ont fait violer cet asile sacré » des ombres : suis ta haute destinée : je ne te dirai point où est » ton père; il suffit que tu sois libre de le chercher. Puisqu'il » a été roi sur la terre, tu n'as qu'à parcourir, d'un côté, » l'endroit du noir Tartare où les mauvais rois sont punis; de » l'autre, les Champs-Élysées, où les bons rois sont récompen- » sés. Mais tu ne peux aller d'ici dans les Champs-Élysées » qu'après avoir passé par le Tartare; hâte-toi d'y aller et de » sortir de mon empire. »

A l'instant Télémaque semble voler dans ces espaces vides et immenses; tant il lui tarde de savoir s'il verra son père, et de s'éloigner de la présence horrible du tyran qui tient en crainte les vivants et les morts. Il aperçoit bientôt assez près de lui le noir Tartare : il en sortait une fumée noire et épaisse, dont l'odeur empestée donnerait la mort, si elle se répandait dans la demeure des vivants. Cette fumée couvrait un fleuve de feu[2] et des tourbillons de flamme, dont le bruit, semblable à celui des torrents les plus impétueux quand ils s'élancent des plus hauts rochers dans le fond des abîmes, faisait qu'on ne pouvait rien entendre distinctement dans ces tristes lieux.

Télémaque, secrètement animé par Minerve, entre sans crainte dans ce gouffre. D'abord il aperçut un grand nombre d'hommes qui avaient vécu dans les plus basses conditions, et qui étaient punis pour avoir cherché les richesses par des fraudes, des trahisons et des cruautés. Il y remarqua beaucoup d'impies hypocrites, qui, faisant semblant d'aimer la religion, s'en étaient servis comme d'un beau prétexte pour contenter leur ambition, et pour se jouer des hommes crédules; ces hommes, qui avaient abusé de la vertu même, quoiqu'elle soit le plus grand don des dieux, étaient punis comme les plus scélérats de tous les hommes. Les enfants qui avaient égorgé leurs pères et leurs mères, les épouses qui avaient trempé les

1. « L'Erèbe; » issu du Chaos et des Ténèbres, père de la Nuit: pris dans le sens de l'enfer lui-même.

2. Ce fleuve de feu était le Phlégéthon, du grec φλεγέθομαι (φλέγω), brûler.

mains dans le sang de leurs époux, les traîtres qui avaient livré leur patrie après avoir violé tous les serments, souffraient des peines moins cruelles que ces hypocrites. Les trois juges des enfers[1] l'avaient ainsi voulu ; et voici leur raison : c'est que les hypocrites ne se contentent pas d'être méchants comme le reste des impies; ils veulent encore passer pour bons, et font, par leur fausse vertu, que les hommes n'osent plus se fier à la véritable. Les dieux, dont ils se sont joués, et qu'ils ont rendus méprisables aux hommes, prennent plaisir à employer toute leur puissance pour se venger de leurs insultes.

Auprès de ceux-ci paraissaient d'autres hommes que le vulgaire ne croit guère coupables, et que la vengeance divine poursuit impitoyablement : ce sont les ingrats, les menteurs, les flatteurs qui ont loué le vice; les critiques malins qui ont tâché de flétrir la plus pure vertu; enfin, ceux qui ont jugé témérairement des choses sans les connaître à fond, et qui par là ont nui à la réputation des innocents[2]. Mais, parmi toutes les ingratitudes, celle qui était punie comme la plus noire, c'est celle où l'on tombe contre les dieux. « Quoi donc! disait » Minos, on passe pour un monstre quand on manque de re- » connaissance pour son père, ou pour son ami de qui on a » reçu quelques secours; et on fait gloire d'être ingrat envers » les dieux, de qui on tient la vie et tous les biens qu'elle ren- » ferme! Ne leur doit-on pas sa naissance plus qu'au père » même de qui on est né[3]? Plus tous ces crimes sont impunis » et excusés sur la terre, plus ils sont dans les enfers l'objet » d'une vengeance implacable à qui rien n'échappe. »

Télémaque, voyant les trois juges qui étaient assis et qui condamnaient un homme, osa leur demander quels étaient ses crimes. Aussitôt le condamné, prenant la parole, s'écria : « Je » n'ai jamais fait aucun mal; j'ai mis tout mon plaisir à faire » du bien; j'ai été magnifique, libéral, juste, compatissant : que » peut-on me reprocher? » Alors Minos lui dit : « On ne te re- » proche rien à l'égard des hommes; mais ne devais-tu pas » moins aux hommes qu'aux dieux ? Quelle est donc cette jus- » tice dont tu te vantes ? Tu n'as manqué à aucun devoir envers » les hommes, qui ne sont rien; tu as été vertueux : mais tu

1. Minos, roi de Crète ; Éaque, aïeul d'Achille ; Rhadamante, frère de Minos.

2. Fénelon va plus loin que ses devanciers dans la recherche des crimes et des vices. Il mentionne ici non pas seulement la calomnie, mais encore la médisance en matière grave, les jugements téméraires dont les effets peuvent être si funestes.

3. Là se trouvent punis ceux qui ont négligé la religion, les ingrats qui ont méconnu ce qu'ils doivent à Dieu. Virgile, dans l'épisode de Salmonée, avait bien puni la révolte, mais non pas le manquement aux devoirs relatifs au culte.

» as rapporté toute ta vertu à toi-même, et non aux dieux qui » te l'avaient donnée ; car tu voulais jouir du fruit de ta pro- » pre vertu, et te renfermer en toi-même : tu as été ta divi- » nité. Mais les dieux, qui ont tout fait, et qui n'ont rien fait » que pour eux-mêmes, ne peuvent renoncer à leurs droits : tu » les as oubliés, ils t'oublieront ; ils te livreront à toi-même, » puisque tu as voulu être à toi, et non pas à eux. Cherche » donc maintenant, si tu le peux, ta consolation dans ton pro- » pre cœur[1]. Te voilà à jamais séparé des hommes, auxquels » tu as voulu plaire ; te voilà seul avec toi-même, qui étais ton » idole : apprends qu'il n'y a point de véritable vertu sans le » respect et l'amour des dieux, à qui tout est dû. Ta fausse » vertu, qui a longtemps ébloui les hommes faciles à tromper, » va être confondue. Les hommes, ne jugeant des vices et des » vertus que par ce qui les choque ou les accommode, sont » aveugles et sur le bien et sur le mal : ici, une lumière di- » vine renverse tous leurs jugements superficiels, elle con- » damne souvent ce qu'ils admirent et justifie ce qu'ils con- » damnent[2]. »

A ces mots ce philosophe, comme frappé d'un coup de foudre, ne pouvait se supporter soi-même. La complaisance qu'il avait eue autrefois à contempler sa modération, son courage, et ses inclinations généreuses, se change en désespoir. La vue de son propre cœur, ennemi des dieux, devient son supplice[3] : il se voit, et ne peut cesser de se voir ; il voit la vanité des jugements des hommes, auxquels il a voulu plaire dans toutes ses actions : il se fait une révolution universelle de tout ce qui est au dedans de lui, comme si on bouleversait toutes ses entrailles ; il ne se trouve plus le même : tout appui lui manque dans son cœur ; sa conscience, dont le témoignage lui avait été si doux, s'élève contre lui, et lui reproche amèrement l'égarement et l'illusion de toutes ses vertus, qui n'ont point eu le culte de la divinité pour principe et pour fin : il est troublé, consterné, plein de honte, de remords et de désespoir. Les Furies ne le tourmentent point, parce qu'il leur suffit de l'avoir livré à lui-même, et que son propre cœur venge assez les dieux méprisés. Il cherche les lieux les plus sombres pour se cacher aux autres morts, ne pouvant se cacher à lui-

1. Ce langage est chrétien, la sagesse païenne se contente des vertus de l'honnête homme ; elle ne s'inquiète pas de donner à ses vertus le couronnement de la piété.

2. Saint Augustin, parlant des vertueux sans religion, a dit ce mot : *mercedem suam receperunt, vani, vanam*, « vains, ils ont reçu leur récompense, vaine comme eux. »

3. Pensée profonde : le coupable, après le jugement, voit son propre cœur, et il trouve en cela son supplice ; son premier tourment est « de se voir toujours. »

même; il cherche les ténèbres, et ne peut les trouver : une lumière importune le poursuit partout; partout les rayons perçants de la vérité vont venger la vérité qu'il a négligé de suivre. Tout ce qu'il a aimé lui devient odieux, comme étant la source de ses maux, qui ne peuvent jamais finir. Il dit en lui-même : « O insensé ! je n'ai donc connu ni les dieux, ni les hommes, ni moi-même ! Non, je n'ai rien connu, puisque je n'ai jamais aimé l'unique et véritable bien : tous mes pas ont été des égarements; ma sagesse n'était que folie; ma vertu n'était qu'un orgueil impie et aveugle : j'étais moi-même mon idole [1]. »

Enfin, Télémaque aperçut les rois qui étaient condamnés pour avoir abusé de leur puissance. D'un côté, une Furie vengeresse leur présentait le miroir, qui leur montrait toute la difformité de leurs vices : là, ils voyaient et ne pouvaient s'empêcher de voir leur vanité grossière et avide des plus ridicules louanges, leur dureté pour les hommes, dont ils auraient dû faire la félicité; leur insensibilité pour la vertu; leur crainte d'entendre la vérité; leur inclination pour les hommes lâches et flatteurs; leur inapplication, leur mollesse, leur indolence, leur défiance déplacée, leur faste, et leur excessive magnificence fondée sur la ruine des peuples; leur ambition pour acheter un peu de vaine gloire par le sang de leurs citoyens; enfin, leur cruauté qui cherche chaque jour de nouvelles délices parmi les larmes et le désespoir de tant de malheureux. Ils se voyaient sans cesse dans ce miroir : ils se trouvaient plus horribles et plus monstrueux que ni la Chimère [2] vaincue par Bellérophon [3], ni l'hydre de Lerne [4] abattue par Hercule, ni Cerbère [5] même, quoiqu'il vomisse, de ses trois gueules béantes, un sang noir et venimeux, qui est capable d'empester toute la race des mortels vivants sur la terre.

En même temps, d'un autre côté, une autre Furie leur répétait avec insulte toutes les louanges que leurs flatteurs leur avaient données pendant leur vie, et leur présentait un autre miroir, où ils se voyaient tels que la flatterie les avait dépeints : l'opposition de ces deux peintures, si contraires, était

1. « J'étais moi-même mon idole; » s'adorer soi-même, le dernier degré de l'admiration de soi.

2. « La Chimère, » née du géant Typhon et d'Echidna, avait la tête d'un lion, la queue d'un dragon, et le corps d'une chèvre; elle vomissait des flammes.

3. Roi d'Epire, qui tua la Chimère.

4. Serpent à sept têtes, qui renaissaient à mesure qu'elles étaient coupées. Souvenir du lac ou marais de ce nom, situé dans l'Argolide, et qu'Hercule avait desséché.

5. Cerbère, le chien des enfers, qui en gardait l'entrée, avait trois gueules. Cette phrase s'allonge péniblement et sur un détail qui est inutile en cet endroit. L'image est empruntée à Horace.

le supplice de leur vanité. On remarquait que les plus méchants d'entre ces rois étaient ceux à qui on avait donné les plus magnifiques louanges pendant leur vie, parce que les méchants sont plus craints que les bons, et qu'ils exigent sans pudeur les lâches flatteries des poëtes et des orateurs de leur temps.

On les entend gémir dans ces profondes ténèbres, où ils ne peuvent voir que les insultes et les dérisions qu'ils ont à souffrir; ils n'ont rien autour d'eux qui ne les repousse, qui ne les contredise, qui ne les confonde. Au lieu que, sur la terre, ils se jouaient de la vie des hommes, et prétendaient que tout était fait pour les servir; dans le Tartare, ils sont livrés à tou les caprices de certains esclaves qui leur font sentir à leur tour une cruelle servitude : ils servent avec douleur, et il ne leur reste aucune espérance de pouvoir jamais adoucir leur captivité; ils sont sous les coups de ces esclaves, devenus leurs tyrans impitoyables, comme une enclume est sous les coups des marteaux des Cyclopes, quand Vulcain les presse de travailler dans les fournaises ardentes du mont Etna.

Là, Télémaque aperçut des visages pâles, hideux et consternés. C'est une tristesse noire qui ronge ces criminels; ils ont horreur d'eux-mêmes, et ils ne peuvent non plus se délivrer de cette horreur que de leur propre nature. Ils n'ont point besoin d'autre châtiment de leurs fautes, que leurs fautes mêmes; ils les voient sans cesse dans toute leur énormité; elles se présentent à eux comme des spectres horribles; elles les poursuivent [1]. Pour s'en garantir, ils cherchent une mort plus puissante que celle qui les a séparés de leurs corps. Dans le désespoir où ils sont, ils appellent à leur secours une mort qui puisse éteindre tout sentiment et toute connaissance en eux; ils demandent aux abîmes de les engloutir [2] pour se dérober aux rayons vengeurs de la Vérité qui les persécute : mais ils sont réservés à la vengeance qui distille sur eux goutte à goutte, et qui ne tarira jamais. La Vérité qu'ils ont craint de voir fait

1. Fénelon n'a pas cherché à reproduire les tableaux de supplices sensibles infligés aux coupables dans le Tartare, supplices qui dans Homère et Virgile ont donné lieu à des vers si effrayants et si beaux; il s'est attaché de préférence au supplice moral, au désespoir qu'éprouvent ces âmes, en considérant le bonheur qu'elles ont perdu. « Rien n'est plus terrible, dit Villemain, dans son *Essai sur Fénelon*, que les tortures morales qu'il place dans le cœur des coupables; et, pour rendre ces inexprimables douleurs, son style acquiert un degré d'énergie que l'on n'attendait pas de lui, et que l'on ne trouve dans aucun autre. »

2. Imitation évidente des livres saints. Les coupables voudraient mourir, mais en vain. Ils demandent inutilement aux abîmes de les engloutir : « Montagnes, tombez sur nous. » Ils vivent et ils vivront toujours pour leur supplice : *vermis eorum non moritur*.

leur supplice; ils la voient, et n'ont des yeux que pour la voir s'élever contre eux; sa vue les perce, les déchire, les arrache à eux-mêmes : elle est comme la foudre; sans rien détruire au dehors, elle pénètre jusqu'au fond des entrailles. Semblable à un métal dans une fournaise ardente, l'âme est comme fondue par ce feu vengeur [1]; il ne laisse aucune consistance, et ne consume rien : il dissout jusqu'aux premiers principes de la vie, et on ne peut mourir. On est arraché à soi; on n'y peut plus trouver ni appui ni repos pour un seul instant : on ne vit plus que par la rage qu'on a contre soi-même, et par une perte de toute espérance qui rend forcené.

Parmi ces objets, qui faisaient dresser les cheveux de Télémaque sur sa tête, il vit plusieurs des anciens rois de Lydie [2], qui étaient punis pour avoir préféré les délices d'une vie molle au travail qui doit être inséparable de la royauté pour le soulagement des peuples.

Ces rois se reprochaient les uns aux autres leur aveuglement. L'un disait à l'autre, qui avait été son fils : « Ne vous » avais-je pas recommandé souvent, pendant ma vieillesse et » avant ma mort, de réparer les maux que j'avais faits par » ma négligence? » Le fils répondait : « O malheureux père! c'est » vous qui m'avez perdu! c'est votre exemple qui m'a accou- » tumé au faste, à l'orgueil, à la volupté, à la dureté pour les » hommes! En vous voyant régner avec tant de mollesse, avec » tant de lâches flatteurs autour de vous, je me suis accoutumé » à aimer la flatterie et les plaisirs. J'ai cru que le reste des » hommes était, à l'égard des rois, ce que les chevaux et les » autres bêtes de charge sont à l'égard des hommes, c'est-à- » dire des animaux dont on ne fait cas qu'autant qu'ils ren- » dent des services, et qu'ils rendent de commodités [3]. Je l'ai » cru; c'est vous qui me l'avez fait croire; et maintenant » je souffre tant de maux pour vous avoir imité! » A ces reproches, ils ajoutaient les plus affreuses malédictions, et paraissaient animés de rage pour s'entre-déchirer.

Autour de ces rois voltigeaient encore, comme des hiboux dans la nuit, les cruels Soupçons, les vaines Alarmes, les Défiances, qui vengent les peuples de la dureté de leurs rois, la Faim insatiable des richesses, la Fausse Gloire toujours tyrannique, et la Mollesse lâche qui redouble tous les

1. Comparaison d'une force singulière.
2. Avant Crésus, qui fut, au temps de Cyrus, le dernier roi de cette région de l'Asie Mineure.
3. Beaux sentiments sur l'égalité primitive des hommes, depuis le roi jusqu'à l'esclave.

maux qu'on souffre, sans pouvoir jamais donner de solides plaisirs.

On voyait plusieurs de ces rois sévèrement punis, non pour les maux qu'ils avaient faits, mais pour les biens qu'ils auraient dû faire. Tous les crimes des peuples, qui viennent de la négligence avec laquelle on fait observer les lois, étaient imputés aux rois, qui ne doivent régner qu'afin que les lois règnent par leur ministère. On leur imputait aussi tous les désordres qui viennent du faste, du luxe, de tous les autres excès qui jettent les hommes dans un état violent, et dans la tentation de mépriser les lois pour acquérir du bien. Surtout on traitait rigoureusement les rois qui, au lieu d'être de bons et vigilants pasteurs des peuples [1], n'avaient songé qu'à ravager le troupeau comme des loups dévorants.

Mais, ce qui consterna davantage Télémaque, ce fut de voir, dans cet abîme de ténèbres et de maux, un grand nombre de rois qui avaient passé sur la terre pour des rois assez bons. Ils avaient été condamnés aux peines du Tartare, pour s'être laissé gouverner par des hommes méchants et artificieux. Ils étaient punis par les maux qu'ils avaient laissé faire par leur autorité. De plus, la plupart de ces rois n'avaient été ni bons ni méchants, tant leur faiblesse avait été grande; ils n'avaient jamais craint de ne connaître point la vérité; ils n'avaient point eu le goût de la vertu, et n'avaient pas mis leur plaisir à faire du bien [2].

Lorsque Télémaque sortit de ces lieux, il se sentit soulagé, comme si on avait ôté une montagne de dessus sa poitrine : il comprit, par ce soulagement, le malheur de ceux qui y étaient renfermés sans espérance d'en sortir jamais. Il était effrayé de voir combien les rois étaient plus rigoureusement tourmentés que les autres coupables. « Quoi! disait-il, tant de » devoirs, tant de périls, tant de piéges, tant de difficulté de » connaître la vérité pour se défendre contre les autres et » contre soi-même; enfin, tant de tourments horribles dans » les enfers; après avoir été si agité, si envié, si traversé dans » une vie courte! Oh! insensé celui qui cherche à régner! Heu» reux celui qui se borne à une condition privée et paisible, » où la vertu lui est moins difficile. »

1. Selon l'expression grecque, si fréquente dans Homère, ποίμενες λαῶν. — « Vigilants » est une juste epithète. Fénelon, comme nous l'avons déjà vu, ne perd jamais l'occasion de rappeler à son élève que les rois sont faits pour les peuples, et non les peuples pour les rois.

2. Morale très-haute. Il ne suffit pas de ne pas faire de mal, il faut faire le bien; ce n'est pas assez de ne pas violer la vertu, il faut l'aimer en avoir « le goût. »

En faisant ces réflexions, il se troublait au dedans de lui-même : il frémit, et tomba dans une consternation qui lui fit sentir quelque chose du désespoir de ces malheureux qu'il venait de considérer. Mais, à mesure qu'il s'éloigna de ce triste séjour des ténèbres, de l'horreur et du désespoir, son courage commença peu à peu à renaître : il respirait, et entrevoyait déjà de loin la douce et pure lumière du séjour des héros [1].

III. C'est dans ce lieu qu'habitaient tous les bons rois qui avaient jusqu'alors gouverné sagement les hommes : ils étaient séparés du reste des justes. Comme les méchants princes souffraient, dans le Tartare, des supplices infiniment plus rigoureux que les autres coupables d'une condition privée, aussi les bons rois jouissaient, dans les Champs Élysées, d'un bonheur infiniment plus grand que celui du reste des hommes qui avaient aimé la vertu sur la terre [2].

Télémaque s'avança vers ces rois, qui étaient dans des bocages odoriférants, sur des gazons toujours renaissants et fleuris ; mille petits ruisseaux d'une onde pure arrosaient ces beaux lieux, et y faisaient sentir une délicieuse fraîcheur ; un nombre infini d'oiseaux faisaient résonner ces bocages de leur doux chant. On voyait tout ensemble les fleurs du printemps qui naissaient sous les pas, avec les plus riches fruits de l'automne qui pendaient des arbres. Là, jamais on ne ressentit les ardeurs de la furieuse Canicule ; là, jamais les noirs Aquilons n'osèrent souffler, ni faire sentir les rigueurs de l'hiver. Ni la Guerre altérée de sang, ni la cruelle Envie qui mord d'une dent venimeuse, et qui porte des vipères entortillées dans son sein et autour de ses bras, ni les Jalousies, ni les Défiances, ni la Crainte, ni les vains Désirs n'approchent jamais de cet heureux séjour de la paix [3]. Le jour n'y finit point, et la nuit, avec ses sombres voiles, y est inconnue : une lumière pure et douce se répand autour des corps de ces hommes justes, et les environne de ses rayons comme d'un vêtement. Cette lumière n'est point semblable à la lumière sombre qui éclaire les yeux des misérables mortels, et qui n'est que ténèbres ;

1. Transition heureusement ménagée ; Télémaque, sortant du Tartare, ne voit pas de suite la lumière, il « l'entrevoit » seulement.

2. Tout cela n'est pas sans quelque exagération. Pourquoi montrer les rois plus durement châtiés ou jouissant, après leur vie, d'un bonheur infiniment plus grand que celui des autres hommes ?

3. Avant de peindre le bonheur des justes, Fénelon représente le lieu de délices dans lequel ils vivent ; c'est un bocage, un jardin, le souvenir de l'Eden. On peut comparer ce passage avec la description du Paradis terrestre dans Milton.

c'est plutôt une gloire céleste [1] qu'une lumière : elle pénètre plus subtilement les corps les plus épais, que les rayons du soleil ne pénètrent le plus pur cristal : elle n'éblouit jamais; au contraire, elle fortifie les yeux, et porte dans le fond de l'âme je ne sais quelle sérénité; c'est d'elle seule que ces hommes bienheureux sont nourris ; elle sort d'eux et elle y entre; elle les pénètre et s'incorpore à eux comme les aliments s'incorporent à nous. Ils la voient, ils la sentent, ils la respirent; elle fait naître en eux une source intarissable de paix et de joie : ils sont plongés dans cet abîme de joie, comme les poissons dans la mer [2]. ils ne veulent plus rien; ils ont tout sans rien avoir, car ce goût de lumière pure apaise la faim de leur cœur [3], tous leurs désirs sont rassasiés, et leur plénitude les élève au-dessus de tout ce que les hommes vides et affamés [4] cherchent sur la terre : toutes les délices qui les environnent ne sont rien, parce que le comble de leur félicité, qui vient du dedans, ne leur laisse aucun sentiment pour tout ce qu'ils voient de délicieux au dehors. Ils sont tels que les dieux, qui, rassasiés de nectar et d'ambroisie, ne daigneraient pas se nourrir des viandes grossières qu'on leur présenterait à la table la plus exquise des hommes mortels. Tous les maux s'enfuient loin de ces lieux tranquilles : la Mort, la Maladie, la Pauvreté, la Douleur, les Regrets, les Remords, les Craintes, les Espérances mêmes, qui coûtent souvent autant de peines que les Craintes, les Divisions, les Dégoûts, les Dépits, ne peuvent y avoir aucune entrée.

Les hautes montagnes de Thrace, qui de leur front couvert de neige et de glace depuis l'origine du monde, fendent les nues, seraient renversées de leurs fondements posés au centre de la terre, que les cœurs de ces hommes justes ne pourraient pas même être émus [5]. Seulement ils ont pitié des misères qui accablent les hommes vivants dans le monde ; mais c'est une pitié douce et paisible qui n'altère en rien leur immuable

1. « Une gloire céleste, » une auréole; idée et expression chrétiennes.

2. Tout cet idéal de la lumière qui pénètre les corps glorieux de ces justes et qui est leur aliment, est de la plus grande beauté : le style aussi est pur, transparent comme le cristal; il brille, il rayonne d'une ineffable clarté.

3. « La faim de leur cœur. » Il faut, enseigne le Sauveur, avoir « faim et soif » de la justice. »

4. « Hommes vides et affamés, » vides de vertus et qui en ont faim.

5. Cette phrase a toujours été admirée pour la sublime sérénité dont elle porte l'empreinte, et aussi pour l'art pittoresque de sa construction. Elle rappelle, sous quelques rapports, les vers si connus d'Horace :

> Justum et tenacem propositi virum...
> Si fractus illabatur orbis,
> Impavidum ferient ruinæ.
>
> (*Od.*, l. III, III.)

« L'homme juste et ferme dans ses pro» jets n'est jamais ébranlé; si le monde » s'écroule sur sa tête, les débris le frap» peront sans l'effrayer.

félicité. Une jeunesse éternelle, une félicité sans fin, une gloire toute divine est peinte sur leurs visages ; mais leur joie n'a rien de folâtre ni d'indécent ; c'est une joie douce, noble, pleine de majesté ; c'est un goût sublime de la vérité et de la vertu qui les transporte. Ils sont sans interruption, à chaque moment, dans le même saisissement de cœur où est une mère qui revoit son cher fils qu'elle avait cru mort ; et cette joie, qui échappe bientôt à la mère, ne s'enfuit jamais du cœur de ces hommes ; jamais elle ne languit un instant ; elle est toujours nouvelle pour eux : ils ont le transport de l'ivresse, sans en avoir le trouble et l'aveuglement [1].

Ils s'entretiennent ensemble de ce qu'ils voient et de ce qu'ils goûtent : ils foulent à leurs pieds les molles délices et les vaines grandeurs de leur ancienne condition qu'ils déplorent ; ils repassent [2] avec plaisir ces tristes, mais courtes années où ils ont eu besoin de combattre contre eux-mêmes et contre le torrent des hommes corrompus, pour devenir bons ; ils admirent le secours des dieux qui les ont conduits, comme par la main, à la vertu, au travers de tant de périls [3]. Je ne sais quoi de divin coule sans cesse au travers de leurs cœurs, comme un torrent de la divinité même qui s'unit à eux [4] ; ils voient, ils goûtent ; ils sont heureux, et sentent qu'ils le seront toujours. Ils chantent tous ensemble les louanges des dieux, et ils ne font tous ensemble qu'une seule voix, une seule pensée, un seul cœur : une même félicité fait comme un flux et reflux dans ces âmes unies.

Dans ce ravissement divin, les siècles coulent plus rapidement que les heures parmi les mortels ; et cependant mille et mille siècles écoulés n'ôtent rien à leur félicité toujours nouvelle et toujours entière. Ils règnent tous ensemble, non sur des trônes que la main des hommes peut renverser, mais en eux-mêmes, avec une puissance immuable [5] ; car ils n'ont plus besoin d'être redoutables par une puissance empruntée d'un peuple vil et misérable. Ils ne portent plus ces vains diadèmes dont l'éclat cache tant de craintes et de noirs soucis : les dieux

1. La beauté de ces images et leur sublimité va croissant. Jamais les poëtes anciens n'auraient trouvé de telles idées.

2. « Ils repassent, » dans leur mémoire.

3. Toute invention profane a disparu ici. Fénelon est bien loin des Champs Elysées et de l'Olympe ; c'est le Ciel des chrétiens qu'il célèbre, et dont il essaye de faire pressentir les joies.

4. Réminiscence des Livres saints. « *En Dieu nous vivons, en Dieu nous sommes,* » notre auteur se souvient de ce passage de l'Écriture quand il décrit ce « torrent de la divinité qui coule dans le cœur » des justes.

5. Remarquez la beauté de ce nombre, si calme et si majestueux ; l'artifice des vers pourrait-il rien ajouter à cette prose ?

mêmes les ont couronnés de leurs propres mains, avec des couronnes que rien ne peut flétrir [1].

Télémaque, qui cherchait son père, et qui avait craint de le trouver dans ces beaux lieux, fut si saisi de ce goût de paix et de félicité, qu'il eût voulu y trouver Ulysse, et qu'il s'affligeait d'être contraint lui-même de retourner ensuite dans la société des mortels. « C'est ici, disait-il, que la véritable vie se trouve, et la nôtre n'est qu'une mort [2]. » Mais ce qui l'étonnait était d'avoir vu tant de rois punis dans le Tartare, et d'en voir si peu dans les Champs Élysées. Il comprit qu'il y a peu de rois assez fermes et assez courageux pour résister à leur propre puissance, et pour rejeter la flatterie de tant de gens qui excitent toutes leurs passions. Ainsi, les bons rois sont très-rares; et la plupart sont si méchants, que les dieux ne seraient pas justes, si, après avoir souffert qu'ils aient abusé de leur puissance pendant la vie, ils ne les punissaient après leur mort.

IV. Télémaque ne voyant point son père Ulysse parmi tous ces rois, chercha du moins des yeux le divin Laërte [3], son grand-père. Pendant qu'il le cherchait inutilement, un vieillard vénérable et plein de majesté s'avança vers lui. Sa vieillesse ne ressemblait point à celle des hommes que le poids des années accable sur la terre; on voyait seulement qu'il avait été vieux avant sa mort : c'était un mélange de tout ce que la vieillesse a de grave, avec toutes les grâces de la jeunesse [4]; car ces grâces renaissent même dans les vieillards les plus caducs, au moment où ils sont introduits dans les Champs-Élysées. Cet homme s'avançait avec empressement, et regardait Télémaque avec complaisance, comme une personne qui lui était fort chère. Télémaque, qui ne le reconnaissait point, était en peine et en suspens.

« Je te pardonne, ô mon cher fils, lui dit le vieillard, de ne » me point reconnaître; je suis Arcésius, père de Laërte. J'a- » vais fini mes jours un peu avant qu'Ulysse, mon petit-fils, » partît pour aller au siége de Troie ; alors tu étais encore un

1. On ne sait ce qu'il faut le plus admirer, ou de la splendeur des images ou de la pénétrante harmonie qui se fait sentir dans cette phrase.

2. Ce que Cicéron appelle quelque part, *vita vere vitalis*, la seule vie qui soit digne d'être appelée de ce nom, d'être vécue.

3. Laërte n'était pas mort; il vivait dans Ithaque, et il devait voir réunis son fils et son petit-fils.

4. L'auteur suppose que les caractères de l'âge persistent chez les morts, qui sont vieux ou jeunes, selon l'époque à laquelle ils sont arrivés. Une telle supposition paraît nécessaire pour la poésie. Dans tous les cas, il idéalise d'une manière admirable les vieillards que la vertu a couronnés.

» petit enfant entre les bras de ta nourrice : dès lors j'avais » conçu de toi de grandes espérances ; elles n'ont point été » trompeuses, puisque je te vois descendu dans le royaume » de Pluton pour chercher ton père, et que les dieux te sou- » tiennent dans cette entreprise. O heureux enfant, les dieux » t'aiment, et te préparent une gloire égale à celle de ton » père ! O heureux moi-même de te revoir ! Cesse de chercher » Ulysse en ces lieux, il vit encore, et il est réservé pour re- » lever notre maison dans l'île d'Ithaque. Laërte même, quoi- » que le poids des années l'ait abattu, jouit encore de la lu- » mière, et attend que son fils revienne lui fermer les yeux. » Ainsi les hommes passent comme les fleurs qui s'épanouis- » sent le matin, et qui le soir sont flétries et foulées aux pieds. » Les générations des hommes s'écoulent comme les ondes » d'un fleuve rapide ; rien ne peut arrêter le Temps, qui en- » traîne après lui tout ce qui paraît le plus immobile [1]. Toi- » même, ô mon fils ! mon cher fils ! toi-même, qui jouis main- » tenant d'une jeunesse si vive et si féconde en plaisirs, » souviens-toi que ce bel âge n'est qu'une fleur qui sera » presque aussitôt séchée qu'éclose [2]. Tu te verras changer » insensiblement : les grâces riantes, les doux plaisirs, la » force, la santé, la joie, s'évanouiront comme un songe ; il » ne t'en restera qu'un triste souvenir : la vieillesse languis- » sante et ennemie des plaisirs viendra rider ton visage, cour- » ber ton corps, affaiblir tes membres, faire tarir dans ton » cœur la source de la joie, te dégoûter du présent, te faire » craindre l'avenir, te rendre insensible à tout, excepté à la » douleur [3]. Ce temps te paraît éloigné : hélas ! tu te trompes, » mon fils ; il se hâte, le voilà qui arrive : ce qui vient avec » tant de rapidité n'est pas loin de toi ; et le présent qui s'en- » fuit est déjà bien loin, puisqu'il s'anéantit dans le moment » que nous parlons [4], et ne peut plus se rapprocher. Ne » compte donc jamais, mon fils, sur le présent ; mais sou- » tiens-toi dans le sentier rude et âpre de la vertu, par la vue » de l'avenir. Prépare-toi, par des mœurs pures et par l'amour » de la justice, une place dans cet heureux séjour de la paix.

1. On a souvent comparé les générations des hommes à des fleurs ou aux ondes d'un fleuve rapide ; mais nulle part avec plus d'élégance et de charme mélancolique que dans ces lignes de Fénelon.

2. Élégance exquise, tendresse sereine et charmante !

3. Succession d'incises d'un admirable sens, harmonie croissante, gradation dans les idées, énergique restriction dans ce trait : « excepté à la douleur. »

4. Fugit hora ; hoc quod loquor inde est.
(Perse, sat. V. v 153.)

« L'heure fuit ; ce que je dis est déjà » loin. » Et Boileau :

Le moment où je parle est déjà loin de moi.
(Ep. III.)

» Tu verras enfin bientôt ton père reprendre l'autorité » dans Ithaque. Tu es né pour régner après lui ; mais, hélas ! » ô mon fils, que la royauté est trompeuse[1] ! Quand on la » regarde de loin, on ne voit que grandeur, éclat et délices; » mais de près tout est épineux. Un particulier peut, sans » déshonneur, mener une vie douce et obscure. Un roi ne » peut, sans se déshonorer, préférer une vie douce et oisive » aux fonctions pénibles du gouvernement : il se doit à » tous les hommes qu'il gouverne ; il ne lui est jamais per- » mis d'être à lui-même : ses moindres fautes sont d'une con- » séquence infinie, parce qu'elles causent le malheur des » peuples, et quelquefois pendant plusieurs siècles : il doit » réprimer l'audace des méchants, soutenir l'innocence, » dissiper la calomnie. Ce n'est pas assez pour lui de ne faire » aucun mal; il faut qu'il fasse tous les biens possibles dont » l'État a besoin. Ce n'est pas assez de faire le bien par soi- » même; il faut encore empêcher tous les maux que d'autres » feraient, s'ils n'étaient retenus. Crains donc, mon fils, » crains une condition si périlleuse : arme-toi de courage » contre toi-même[2], contre tes passions, et contre les flat- » teurs. »

En disant ces paroles, Arcésius paraissait animé d'un feu divin, et montrait à Télémaque un visage plein de compassion pour les maux qui accompagnent la royauté. « Quand elle est » prise, disait-il, pour se contenter soi-même, c'est une mons- » trueuse tyrannie ; quand elle est prise pour remplir ses devoirs » et pour conduire un peuple innombrable comme un père » conduit ses enfants, c'est une servitude accablante qui de- » mande un courage et une patience héroïque. Aussi est-il » certain que ceux qui ont régné avec une sincère vertu » possèdent ici tout ce que la puissance des dieux peut donner » pour rendre une félicité complète. »

Pendant qu'Arcésius parlait de la sorte, ses paroles entraient jusqu'au fond du cœur de Télémaque : elles s'y gravaient comme un habile ouvrier, avec son burin, grave sur l'airain les figures ineffaçables qu'il veut montrer aux yeux de la plus reculée postérité. Ces sages paroles étaient comme une flamme subtile qui pénétrait dans les entrailles du jeune Télémaque ; il se sentait ému et embrasé ; je ne sais quoi de divin sem-

1. Arcésius, après avoir dit ces paroles, qui s'adressent à la jeunesse de toutes les conditions, recommence à parler à Télémaque comme à un fils de roi, comme à un homme destiné à régner.

2. *Vincere se ipsum;* une maxime qui n'était pas étrangère à la sagesse antique.

blait fondre son cœur au dedans de lui [1]. Ce qu'il portait dans la partie la plus intime de lui-même le consumait secrètement ; il ne pouvait ni le contenir, ni le supporter, ni résister à une si violente impression : c'était un sentiment vif et délicieux, qui était mêlé d'un tourment capable d'arracher la vie.

Ensuite Télémaque commença à respirer plus librement. Il reconnut dans le visage d'Arcésius une grande ressemblance avec Laërte ; il croyait même se ressouvenir confusément d'avoir vu en Ulysse, son père, des traits de cette même ressemblance, lorsque Ulysse partit pour le siége de Troie. Ce ressouvenir attendrit son cœur ; des larmes douces et mêlées de joie coulèrent de ses yeux : il voulut embrasser une personne si chère ; plusieurs fois il l'essaya inutilement : cette ombre vaine échappa à ses embrassements, comme un songe trompeur se dérobe à l'homme qui croit en jouir. Tantôt la bouche altérée de cet homme dormant poursuit une eau fugitive ; tantôt ses lèvres s'agitent pour former des paroles que sa langue engourdie ne peut proférer ; ses mains s'étendent avec effort, et ne prennent rien : ainsi Télémaque ne peut contenter sa tendresse ; il voit Arcésius, il l'entend, il lui parle, il ne peut le toucher. Enfin il lui demande qui sont ces hommes qu'il voit autour de lui.

V. « Tu vois, mon fils, lui répondit le sage vieillard, les hommes qui ont été l'ornement de leurs siècles, la gloire et le bonheur du genre humain. Tu vois le petit nombre de rois qui ont été dignes de l'être, et qui ont fait avec fidélité la fonction des dieux sur la terre. Ces autres que tu vois assez près d'eux, mais séparés par ce petit nuage, ont une gloire beaucoup moindre : ce sont des héros à la vérité ; mais la récompense de leur valeur et de leurs expéditions militaires ne peut être comparée avec celle des rois sages, justes et bienfaisants.

» Parmi ces héros [2], tu vois Thésée, qui a le visage un peu triste : il a ressenti le malheur d'être trop crédule pour une

1. Imitation de l'Écriture. « Ne sentiez-vous pas, quand il vous parlait, votre cœur embrasé ? » s'écrient les disciples après avoir quitté le Maître à Emmaüs.

2. Fénelon va passer en revue tous les héros qui se sont signalés avant Télémaque par leurs exploits ou par leurs vertus pacifiques. Cette revue n'a pas la magnificence de celle de Virgile ; mais elle l'emporte en ce que, dans Virgile, les personnages qu'Anchise fait connaître à Enée n'ont pas eu la vie, et ne sont que les images ou les âmes procréées de ceux qui vivront après lui, et doivent être ses descendants. Cela n'est ni aussi vraisemblable ni aussi intéressant que de voir, comme ici, ceux qui ont vécu et qui ont reçu leur récompense.

femme artificieuse, et il est encore affligé d'avoir si injustement demandé à Neptune la mort cruelle de son fils Hippolyte : heureux s'il n'eût point été si prompt, et si facile à irriter[1] ! Tu vois aussi Achille appuyé sur sa lance à cause de cette blessure qu'il reçut au talon, de la main du lâche Pâris, et qui finit sa vie[2]. S'il eût été aussi sage, juste et modéré, qu'il était intrépide, les dieux lui auraient accordé un long règne ; mais ils ont eu pitié des Phthiotes et des Dolopes[3], sur lesquels il devait naturellement régner après Pélée[4] : ils n'ont pas voulu livrer tant de peuples à la merci d'un homme fougueux, et plus facile à irriter que la mer la plus orageuse. Les Parques ont accourci le fil de ses jours ; il a été comme une fleur à peine éclose que le tranchant de la charrue coupe, et qui tombe avant la fin du jour où on l'avait vue naître. Les dieux n'ont voulu s'en servir que comme des torrents et des tempêtes, pour punir les hommes de leurs crimes[5] ; ils ont fait servir Achille à abattre les murs de Troie, pour venger le parjure de Laomédon[6] et les injustes amours de Pâris[7]. Après avoir employé ainsi cet instrument de leurs vengeances, ils se sont apaisés, et ils ont refusé aux larmes de Thétis de laisser plus longtemps sur la terre ce jeune héros, qui n'y était propre qu'à troubler les hommes, qu'à renverser les villes et les royaumes.

» Mais vois-tu cet autre avec ce visage farouche ? c'est Ajax, fils de Télamon et cousin d'Achille : tu n'ignores pas sans doute quelle fut sa gloire dans les combats ? Après la mort d'Achille, il prétendit qu'on ne pouvait donner ses armes à nul autre qu'à lui ; ton père ne crut pas les lui devoir céder : les Grecs jugèrent en faveur d'Ulysse. Ajax se tua de désespoir[8] ; l'indignation et la fureur sont encore peintes sur son visage. N'approche pas de lui, mon fils ; car il croirait que tu voudrais lui

1. « Une femme artificieuse. » Phèdre est ici désignée. Thésée, roi d'Athènes, avait, sur l'accusation de Phèdre, son épouse, demandé et obtenu de Neptune la mort de son fils Hippolyte, lequel fut ensuite ressuscité par Esculape.

2. On sait qu'Achille, étant invulnérable par tout le corps, excepté au talon, mourut à la suite d'une blessure qu'il reçut à cette partie, de la main de Pâris.

3. « Les Phthiotes et les Dolopes, » peuples de Thessalie, soumis au sceptre de Pelée, père d'Achille. La capitale était Phthia ; non loin était la célèbre ville de Pharsale.

4. Pélée, fils d'Éaque, épousa la déesse Thétis, la plus belle des Néréides, dont il eut Achille.

5. Idée chrétienne.

6. « Laomédon, » père de Priam. Neptune et Apollon lui ayant prêté leur secours pour bâtir les murs de Troie, il refusa de les payer. Hercule le punit de ce parjure ; il prit la ville et tua le roi.

7. Pâris, fils de Priam, enlève Hélène, épouse de Ménélas, roi de Sparte, dont il était l'hôte, et il cause ainsi la guerre et la ruine de Troie.

8. Ajax, fils de Télamon, qu'il ne faut pas confondre avec Ajax, fils d'Oïlée. Après la mort d'Achille il mit fin à ses jours, désespéré de n'avoir pu obtenir les armes de ce héros.

insulter dans son malheur, et il est juste de le plaindre : ne remarques-tu pas qu'il nous regarde avec peine, et qu'il entre brusquement dans ce sombre bocage, parce que nous lui sommes odieux ? Tu vois de cet autre côté Hector[1], qui eût été invincible si le fils de Thétis n'eût point été au monde dans le même temps. Mais voilà Agamemnon[2] qui passe, et qui porte encore sur lui les marques de la perfidie de Clytemnestre[3]. O mon fils ! je frémis en pensant aux malheurs de cette famille de l'impie Tantale. La division des deux frères Atrée et Thyeste[4] a rempli cette maison d'horreur et de sang. Hélas ! combien un crime en attire-t-il d'autres ! Agamemnon revenant, à la tête des Grecs, du siége de Troie, n'a pas eu le temps de jouir en paix de la gloire qu'il avait acquise. Telle est la destinée de presque tous les conquérants. Tous ces hommes que tu vois ont été redoutables dans la guerre ; mais ils n'ont point été aimables et vertueux : aussi ne sont-ils que dans la seconde demeure des Champs-Élysées.

» Pour ceux-ci, ils ont régné avec justice, et ont aimé leurs peuples : ils sont les amis des dieux ; pendant qu'Achille et Agamemnon, pleins de leurs querelles et de leurs combats, conservent encore ici leurs peines et leurs défauts naturels ; pendant qu'ils regrettent en vain la vie qu'ils ont perdue, et qu'ils s'affligent de n'être plus que des ombres impuissantes et vaines[5], ces rois justes, étant purifiés par la lumière divine dont ils sont nourris, n'ont plus rien à désirer pour leur bonheur. Ils regardent avec compassion les inquiétudes des mortels ; et les plus grandes affaires qui agitent les hommes ambitieux leur paraissent comme des jeux d'enfants : leurs cœurs sont rassasiés de la vérité et de la vertu, qu'ils puisent dans la source. Ils n'ont plus rien à souffrir ni d'autrui ni d'eux-mêmes ; plus de désirs, plus de besoins, plus de craintes : tout est fini pour eux, excepté leur joie, qui ne peut finir[6].

1. « Hector, » fils de Priam, défenseur d'Ilion ; le véritable héros, ou du moins le plus intéressant, le plus noble de l'*Iliade*.

2. « Agamemnon, » roi d'Argos et de Mycènes, petit fils d'Atrée, le roi des rois dans l'expédition des Grecs contre les Troyens.

3. Femme d'Agamemnon ; d'accord avec Egisthe, elle tua son époux, immédiatement après le retour de ce dernier dans Argos.

4. « Atrée et Thyeste, » fils de Pélops, frères célèbres par leur haine ; Atrée ayant été offensé par Thyeste, tua le fils de celui ci, Clisthène, et le servit à Thyeste dans un festin.

5. « Des ombres impuissantes et vaines. » Fénelon n'a pas donné à ses rois guerriers et conquérants un bonheur entier ; comme Achille dans Homère, ils regrettent la vie.

6. Antithèse pleine de sens, expressive surtout par la simplicité des termes.

» Considère, mon fils, cet ancien roi Inachus[1] qui fonda le royaume d'Argos. Tu le vois avec cette vieillesse si douce et si majestueuse : les fleurs naissent sous ses pas ; sa démarche légère ressemble au vol d'un oiseau ; il tient dans sa main une lyre d'ivoire, et, dans un transport éternel, il chante les merveilles des dieux. Il sort de son cœur et de sa bouche un parfum exquis ; l'harmonie de sa lyre et de sa voix ravirait les hommes et les dieux. Il est ainsi récompensé pour avoir aimé le peuple qu'il assembla dans l'enceinte de ses nouveaux murs, et auquel il donna des lois

» De l'autre côté, tu peux voir, entre ces myrtes, Cécrops, Égyptien, qui le premier régna dans Athènes, ville consacrée à la sage déesse dont elle porte le nom. Cécrops, apportant des lois utiles de l'Égypte, qui a été pour la Grèce la source des lettres et des bonnes mœurs, adoucit les naturels farouches des bourgs de l'Attique, et les unit par les liens de la société. Il fut juste, humain, compatissant : il laissa les peuples dans l'abondance, et sa famille dans la médiocrité ; ne voulant point que ses enfants eussent l'autorité après lui, parce qu'il jugeait que d'autres en étaient plus dignes[2].

» Il faut que je te montre aussi, dans cette petite vallée, Érichthon[3], qui inventa l'usage de l'argent pour la monnaie : il le fit en vue de faciliter le commerce entre les îles de la Grèce ; mais il prévit l'inconvénient attaché à cette invention[4]. Appliquez-vous, disait-il à tous les peuples, à multiplier chez vous les richesses naturelles, qui sont les véritables : cultivez la terre pour avoir une grande abondance de blé, de vin, d'huile et de fruits ; ayez des troupeaux innombrables qui vous nourrissent de leur lait, et qui vous couvrent de leur laine : par là vous vous mettrez en état de ne craindre jamais la pauvreté. Plus vous aurez d'enfants, plus vous serez riches, pourvu que vous les rendiez laborieux ; car la terre est inépuisable, et elle augmente sa fécondité à proportion du nombre de ses habitants qui ont soin de la cultiver : elle les paye tous libéralement de leurs peines ; au lieu qu'elle se rend avare et ingrate pour ceux qui la cultivent négligemment. Attachez-vous donc principalement aux véritables richesses qui satisfont aux vrais besoins de l'homme. Pour l'argent monnayé, il ne faut

1. Phénicien, fondateur du royaume d'Argos à une époque que l'histoire ne saurait guère déterminer.

2. Fénelon brode un peu sur le thème de Cécrops, dont on ne sait rien, sinon qu'il fut Égyptien, et qu'il fonda Athènes à une époque également incertaine.

3. Troisième roi d'Athènes. Il inventa la monnaie, et, dit-on, les chars. Placé parmi les astres, il devint la constellation du Bootès, et plus récemment du Chariot.

4. « Invention » (*venire in*), arriver à l'objet cherché.

en faire aucun cas, qu'autant qu'il est nécessaire, ou pour les guerres inévitables qu'on a à soutenir au dehors, ou pour le commerce des marchandises nécessaires qui manquent dans votre pays ; encore serait-il à souhaiter qu'on laissât tomber le commerce à l'égard de toutes les choses qui ne servent qu'à entretenir le luxe, la vanité et la mollesse [1].

» Ce sage Érichthon disait souvent : Je crains bien, mes enfants, de vous avoir fait un présent funeste en vous donnant l'invention de la monnaie. Je prévois qu'elle excitera l'avarice, l'ambition, le faste ; qu'elle entretiendra une infinité d'arts pernicieux, qui ne vont qu'à amollir et à corrompre les mœurs ; qu'elle vous dégoûtera de l'heureuse simplicité, qui fait tout le repos et toute la sûreté de la vie ; qu'enfin elle vous fera mépriser l'agriculture, qui est le fondement de la vie humaine et la source de tous les vrais biens : mais les dieux sont témoins que j'ai eu le cœur pur en vous donnant cette invention utile en elle-même [2]. Enfin, quand Érichthon aperçut que l'argent corrompait les peuples, comme il l'avait prévu, il se retira de douleur sur une montagne sauvage, où il vécut pauvre et éloigné des hommes, jusqu'à une extrême vieillesse, sans vouloir se mêler du gouvernement des villes.

» Peu de temps après lui, on vit paraître dans la Grèce le fameux Triptolème [3], à qui Cérès avait enseigné l'art de cultiver les terres, et de les couvrir tous les ans d'une moisson dorée. Ce n'est pas que les hommes ne connussent déjà le blé, et la manière de le multiplier en le semant : mais ils ignoraient la perfection du labourage ; et Triptolème, envoyé par Cérès, vint, la charrue en main, offrir les dons de la déesse à tous les peuples qui auraient assez de courage pour vaincre leur paresse naturelle, et pour s'adonner à un travail assidu. Bientôt Triptolème apprit aux Grecs à fendre la terre, et à la fertiliser en déchirant son sein : bientôt les moissonneurs ardents et infatigables firent tomber, sous leurs faucilles tranchantes, les jaunes épis qui couvraient les campagnes : les peuples mêmes, sauvages et farouches, qui couraient épars çà et là dans les forêts d'Épire et d'Étolie [4] pour se nourrir de gland [5], adouci-

1. L'auteur a cédé, ici, au désir de moraliser en matière politique.

2. Dans le fait, l'invention de la monnaie est une des plus heureuses et des plus nécessaires à l'existence du commerce entre les hommes, au maintien, au progrès de la société. Fénelon est enclin à idéaliser les temps sauvages.

3. Il était d'Eleusis, où il institua les mystères. Ce fut lui qui propagea l'agriculture, qu'il avait apprise de Cérès.

4. « L'Étolie, » au centre de la Grèce bornée par l'Acarnanie, le mont Parnasse et la Phocide. Les Etoliens passèren longtemps pour barbares.

5. C'était une tradition bien établie qu'avant que Cérès eût enseigné l'art de cultiver le blé, dans ces temps primitif

rent leurs mœurs, et se soumirent à des lois, quand ils eurent appris à faire croître des moissons et à se nourrir de pain. Triptolème fit sentir aux Grecs le plaisir qu'il y a à ne devoir ses richesses qu'à son travail, et à trouver dans son champ tout ce qu'il faut pour rendre la vie commode et heureuse[1]. Cette abondance si simple et si innocente, qui est attachée à l'agriculture, les fit souvenir des sages conseils d'Érichthon. Ils méprisèrent l'argent et toutes les richesses artificielles, qui ne sont richesses qu'en imagination, qui tentent les hommes de chercher des plaisirs dangereux, et qui les détournent du travail, où ils trouveraient tous les biens réels, avec des mœurs pures, dans une pleine liberté. On comprit donc qu'un champ fertile et bien cultivé est le vrai trésor d'une famille assez sage pour vouloir vivre frugalement comme ses pères ont vécu. Heureux les Grecs, s'ils étaient demeurés fermes dans ces maximes, si propres à les rendre puissants, libres, heureux, et dignes de l'être par une solide vertu ! Mais, hélas ! ils commencent à admirer les fausses richesses, ils négligent peu à peu les vraies, et ils dégénèrent de cette merveilleuse simplicité[2].

» O mon fils, tu régneras un jour; alors souviens-toi de ramener les hommes à l'agriculture, d'honorer cet art, de soulager ceux qui s'y appliquent, et de ne souffrir point que les hommes vivent ni oisifs, ni occupés à des arts qui entretiennent le luxe et la mollesse [3]. Ces deux hommes, qui ont été si sages sur la terre, sont ici chéris des dieux. Remarque, mon fils, que leur gloire surpasse autant celle d'Achille et des autres héros qui n'ont excellé que dans les combats, qu'un doux printemps est au-dessus de l'hiver glacé, et que la lumière du soleil est plus éclatante que celle de la lune [4]. »

Pendant qu'Arcésius parlait de la sorte, il aperçut que Télémaque avait toujours les yeux arrêtés du côté d'un petit bois de lauriers et d'un ruisseau bordé de violettes, de roses, de lis, et de plusieurs autres fleurs odoriférantes, dont les vives couleurs ressemblaient à celles d'Iris, quand elle descend du ciel sur la terre pour annoncer à quelque mortel les ordres des dieux. C'était le grand roi Sésostris, que Télémaque re-

où les forêts couvraient le monde, les hommes, encore sauvages, se nourrissaient du fruit des chênes.

1. Ce développement sur les avantages et les progrès de l'agriculture est intéressant et d'un beau style.

2. Doctrine contestable. Fénelon tend ici, comme ailleurs, à déprécier le mouvement du commerce et de l'industrie.

3. « Le luxe et la mollesse » ne sont pas entretenus par les arts ; il n'est pas exact de dire que l'agriculture seule doive être encouragée ; il faudrait donc croire qu'il n'y a pas d'autre but pour l'homme ici-bas que celui de se nourrir.

4. Comparaison faible.

connut dans ce beau lieu; il était mille fois plus majestueux qu'il ne l'avait jamais été sur son trône d'Égypte. Des rayons d'une lumière douce sortaient de ses yeux, et ceux de Télémaque en étaient éblouis. A le voir, on eût cru qu'il était enivré de nectar, tant l'esprit divin l'avait mis dans un transport au-dessus de la raison humaine, pour récompenser ses vertus.

Télémaque dit à Arcésius : « Je reconnais, ô mon père, Sésostris, ce sage roi d'Égypte, que j'ai vu il n'y a pas longtemps. —Le voilà, répondit Arcésius ; et tu vois, par son exemple, combien les dieux sont magnifiques [1] à récompenser les bons rois. Mais il faut que tu saches que toute cette félicité n'est rien en comparaison de celle qui lui était destinée, si une trop grande prospérité ne lui eût fait oublier les règles de la modération et de la justice. La passion de rabaisser l'orgueil et l'insolence des Tyriens l'engagea à prendre leur ville. Cette conquête lui donna le désir d'en faire d'autres : il se laissa séduire par la vaine gloire des conquérants; il subjugua, ou, pour mieux dire, il ravagea toute l'Asie. A son retour en Égypte, il trouva que son frère s'était emparé de la royauté, et avait altéré, par un gouvernement injuste, les meilleures lois du pays. Ainsi ses grandes conquêtes ne servirent qu'à troubler son royaume. Mais ce qui le rendit plus inexcusable, c'est qu'il fut enivré de sa propre gloire : il fit atteler à un char les plus superbes d'entre les rois qu'il avait vaincus [2]. Dans la suite, il reconnut sa faute, et eut honte d'avoir été si inhumain. Tel fut le fruit de ses victoires. Voilà ce que les conquérants font contre leurs Etats et contre eux-mêmes, en voulant usurper ceux de leurs voisins. Voilà ce qui fit déchoir un roi d'ailleurs si juste et si bienfaisant ; et c'est ce qui diminue la gloire que les dieux lui avaient préparée.

» Ne vois-tu pas cet autre, mon fils, dont la blessure paraît si éclatante? C'est un roi de Carie [3], nommé Dioclides, qui se dévoua pour son peuple dans une bataille, parce que l'oracle avait dit que, dans la guerre des Cariens et des Lyciens [4], la nation dont le roi périrait serait victorieuse [5].

» Considère cet autre; c'est un sage législateur, qui, ayant

1. « Magnifique ; » ce mot est employé ici dans le sens de généreux, libéral.

2. On pourrait voir quelque contradiction entre la récompense éternelle attribuée à Sésostris et les crimes de son ambition et de son orgueil que rapporte ici Fénelon. Aussi l'auteur a-t-il supposé que le conquérant s'était repenti.

3. « La Carie, » en Asie Mineure, ayant au nord la Lydie, au sud la mer Egée, la Méditerranée; sa capitale était Halicarnasse, patrie d'Hérodote.

4. C'est l'histoire attribuée à Codrus, dernier roi d'Athènes.

5. Peuple de la Lycie, dans l'Asie Mineure.

donné à sa nation des lois propres à les rendre bons et heureux, leur fit jurer qu'ils ne violeraient aucune de ces lois pendant son absence; après quoi il partit, s'exila lui-même de sa patrie, et mourut pauvre dans une terre étrangère, pour obliger son peuple, par ce serment, à garder à jamais des lois si utiles [1].

» Cet autre, que tu vois, est Eunésyme, roi des Pyliens, et un des ancêtres du sage Nestor. Dans une peste qui ravageait la terre, et qui couvrait de nouvelles ombres les bords de l'Achéron, il demanda aux dieux d'apaiser leur colère, en payant, par sa mort, pour tant de milliers d'hommes innocents. Les dieux l'exaucèrent, ils lui firent trouver ici la vraie royauté, dont toutes celles de la terre ne sont que de vaines ombres [2].

» Ce vieillard, que tu vois couronné de fleurs, est le fameux Bélus [3]: il régna en Égypte, et il épousa Anchinoé, fille du dieu Nilus [4], qui cache la source de ses eaux, et qui enrichit les terres qu'il arrose par des inondations. Il eut deux fils: Danaüs [5], dont tu sais l'histoire; et Égyptus, qui donna son nom à ce beau royaume. Bélus se croyait plus riche par l'abondance où il mettait son peuple, et par l'amour de ses sujets pour lui, que par tous les tributs qu'il aurait pu leur imposer. Ces hommes, que tu crois morts, vivent, mon fils : et c'est la vie qu'on traîne misérablement sur la terre qui n'est qu'une mort, les noms seulement sont changés. Plaise aux dieux de te rendre assez bon pour mériter cette vie heureuse que rien ne peut plus finir ni troubler! Hâte-toi, il en est temps, d'aller chercher ton père. Avant que de le trouver, hélas! que tu verras répandre de sang! Mais quelle gloire t'attend dans les campagnes de l'Hespérie [6]! Souviens-toi des

1. Fénelon ne pouvant placer dans l'Elysée ni Codrus ni Lycurgue, qui avaient vécu longtemps après la guerre de Troie, attribue leurs grandes actions à des personnages fictifs. Lycurgue, en effet, s'était exilé de Lacédémone après avoir donné ses lois.

2. « Ombres, » dans le sens d'apparences. Il y a beaucoup plus de spiritualisme dans l'Elysée de Fénelon que dans celui des anciens poëtes; ici-bas, dans la vie, sont les ombres; la réalité est au delà.

3. Il y a quelque confusion dans les temps primitifs sur le nom de Bélus. D'abord un Bélus fut le plus ancien roi d'Assyrie, père de Ninus. Celui dont il est parlé ici fut roi de Phénicie, et passa en Égypte, ou il régna.

4. Personnification du Nil, dont les eaux disparaissent en plusieurs endroits sous les sables, et dont la source était inconnue.

5. « Danaüs, » fils de Bélus, ayant été chassé d'Égypte, où il régnait, par son frère Égyptus (après le meurtre commis par ses cinquante filles sur leurs cinquante époux, fils d'Égyptus), s'enfuit à Argos où il devint le roi d'une nouvelle dynastie.

6. « En Italie, où tu vas retourner, et où tu remporteras beaucoup de gloire; » allusion aux exploits de Télémaque, qui vont être racontés dans le livre suivant.

conseils du sage Mentor; pourvu que tu les suives, ton nom sera grand parmi tous les peuples et dans les siècles. »

Il dit; et aussitôt il conduisit Télémaque vers la porte d'ivoire, par où l'on peut sortir du ténébreux empire de Pluton. Télémaque, les larmes aux yeux, le quitta sans pouvoir l'embrasser; et, sortant de ces sombres lieux, il retourna en diligence vers le camp des alliés, après avoir rejoint, sur le chemin, les deux jeunes Crétois qui l'avaient accompagné jusques auprès de la caverne, et qui n'espéraient plus de le revoir.

Observations sur le quatorzième livre. — Les poëtes épiques, impatients de franchir les limites du monde sensible, ont abordé le monde surnaturel : ils ont entrepris de décrire les royaumes mystérieux où les hommes vont recevoir la sanction de leur vie, la récompense ou le châtiment. Avant Fénelon, Homère et Virgile avaient déjà traité ce sujet, mais les conceptions morales de ces poëtes étaient faibles, leurs dogmes incertains, et ils échouaient surtout dans la peinture du bonheur obtenu par les âmes justes. L'Élysée, dans Homère, est triste; ses héros pleurent d'être condamnés à une apparence de félicité, et ils regrettent la terre. Virgile, quoique supérieur à son devancier, n'a pourtant donné à ses justes, dans la peinture de l'Élysée païen, que de monotones plaisirs, la lutte, la course, la lyre, les chants et les chœurs de danse.

Plus tard, Dante Alighieri a composé la trilogie du monde invisible, le poëme de l'éternité, il a donné, « en poëte chrétien, » le tableau des douleurs et des joies qui attendent les âmes au séjour des morts.

Venu après ces poëtes, Fénelon se trouvait dans une situation particulière; il lui fallait, en restant dans les limites de l'épopée antique, introduire dans son œuvre les idées de la spiritualité chrétienne. Après avoir suivi assez fidèlement les anciens, Virgile surtout, Fénelon sort enfin de ces errements dans la description de l'Élysée. A cet endroit de son poëme, l'archevêque de Cambrai ne se laisse captiver par aucun lien classique; il est entré à toute voile dans la vérité. Aussi fait-il entendre des accents d'une incomparable beauté. « On entend, dit Villemain, dans son *Essai sur Fénelon*, des sons que la voix humaine n'a jamais égalés, et quelque chose de céleste s'échappe de cette âme enivrée de la joie qu'elle décrit. Ces idées-là sont absolument étrangères au génie antique; c'est l'extase de la charité chrétienne; c'est une religion toute d'amour interprétée par l'âme douce et tendre de Fénelon; c'est le pur amour donné pour récompense aux justes dans l'Élysée mythologique. »

LIVRE QUINZIÈME

Sommaire. — I. Télémaque, dans une assemblée des chefs de l'armée, combat la fausse politique qui leur inspirait le dessein de surprendre Venuse, que les deux partis étaient convenus de laisser en dépôt entre les mains des Lucaniens. — II. Il montre sa sagesse à l'occasion de deux transfuges dont l'un, nommé Acanthe, était chargé par Adraste de l'empoisonner ; l'autre, nommé Dioscore, offrait aux alliés la tête d'Adraste. — III. Dans le combat qui s'engage ensuite, Télémaque excite l'admiration universelle par sa valeur et sa prudence : il porte de tous côtés la mort sur son passage, en cherchant Adraste dans la mêlée. — IV. Adraste, à son tour, le cherche environné de l'élite de ses troupes, et fait un horrible carnage des alliés et de leurs plus vaillants capitaines. — V. A cette vue, Télémaque s'élance contre Adraste, le terrasse et le reduit à demander la vie. — VI. Télémaque la lui accorde généreusement; mais comme Adraste, à peine relevé, cherchait à le surprendre, Télémaque le perce de son glaive. Alors les Dauniens tendent les mains aux alliés en signe de réconciliation et demandent pour unique condition de paix qu'on leur permette de choisir un roi de leur nation, pour effacer le souvenir d'Adraste et de ses cruautés.

1. Cependant les chefs de l'armée s'assemblèrent pour délibérer s'il fallait s'emparer de Venuse [1]. C'était une ville forte, qu'Adraste avait autrefois usurpée sur ses voisins, les Apuliens-Peucètes [2]. Ceux-ci étaient entrés contre lui dans la ligue, pour demander justice sur cette invasion. Adraste, pour les apaiser, avait mis cette ville en dépôt entre les mains des Lucaniens [3]: mais il avait corrompu par argent et la garnison lucanienne, et celui qui la commandait; de façon que la nation des Lucaniens avait moins d'autorité effective que lui dans Venuse; et les Apuliens, qui avaient consenti que la garnison lucanienne gardât Venuse, avaient été trompés dans cette négociation.

Un citoyen de Venuse, nommé Démophante, avait offert se-

1. « Venuse, » ville du pays de Naples, célèbre surtout pour avoir eté la patrie du poëte Horace; elle avait été bâtie et consacrée à Vénus par Diomède.

2. « Les Apuliens-Peucètes; » l'Apulie, à l'est de la Campanie, se divisait en Daunie et Peucétie ; les Peucètes étaient voisins de l'Adriatique.

3. La Lucanie, autre partie de la Calabre, possédait des villes autrefois fameuses : Pœstum, Sybaris, Héraclée (sur le golfe de Tarente, où Pyrrhus battit les Romains).

crètement aux alliés de leur livrer, la nuit, une des portes de la ville. Cet avantage était d'autant plus grand, qu'Adraste avait mis toutes ses provisions de guerre et de bouche dans un château voisin de Venuse, qui ne pouvait se défendre si Venuse était prise. Philoctète et Nestor avaient déjà opiné qu'il fallait profiter d'une si heureuse occasion. Tous les chefs, entraînés par leur autorité et éblouis par l'utilité d'une si facile entreprise, applaudissaient à ce sentiment; mais Télémaque, à son retour, fit les derniers efforts pour les en détourner.

« Je n'ignore pas, leur dit-il, que si jamais un homme a mérité d'être surpris et trompé, c'est Adraste, lui qui a si souvent trompé tout le monde. Je vois bien qu'en surprenant Venuse, vous ne feriez que vous mettre en possession d'une ville qui vous appartient, puisqu'elle est aux Apuliens, qui sont un des peuples de votre ligue. J'avoue que vous le pourriez faire avec d'autant plus d'apparence de raison, qu'Adraste, qui a mis cette ville en dépôt, a corrompu le commandant et la garnison, pour y entrer quand il le jugera à propos. Enfin, je comprends, comme vous, que, si vous preniez Venuse, vous seriez maîtres, dès le lendemain, du château où sont tous les préparatifs de guerre qu'Adraste y a assemblés, et qu'ainsi vous finiriez en deux jours cette guerre si formidable. Mais ne vaut-il pas mieux périr que de vaincre par de tels moyens ? Faut-il repousser la fraude par la fraude? Sera-t-il dit que tant de rois, ligués pour punir l'impie Adraste de ses tromperies, seront trompeurs comme lui? S'il nous est permis de faire comme Adraste, il n'est point coupable, et nous avons tort de vouloir le punir. Quoi! l'Hespérie entière, soutenue de tant de colonies grecques et de héros revenus du siége de Troie, n'a-t-elle point d'autres armes contre la perfidie et les parjures d'Adraste, que la perfidie et le parjure?

» Vous avez juré, par les choses les plus sacrées, que vous laisseriez Venuse en dépôt dans les mains des Lucaniens. La garnison lucanienne, dites-vous, est corrompue par l'argent d'Adraste. Je le crois comme vous : mais cette garnison est toujours à la solde des Lucaniens; elle n'a point refusé de leur obéir; elle a gardé, du moins en apparence, la neutralité. Adraste ni les siens ne sont jamais entrés dans Venuse : le traité subsiste; votre serment n'est point oublié des dieux. Ne gardera-t-on les paroles données, que quand on manquera de prétextes plausibles pour les violer? Ne sera-t-on fidèle et religieux pour les serments, que quand on n'aura rien à gagner en violant la foi? Si l'amour de la vertu et la crainte des

dieux ne vous touchent plus, au moins soyez touchés de votre réputation et de votre intérêt. Si vous montrez au monde cet exemple pernicieux, de manquer de parole, et de violer votre serment pour terminer une guerre, quelles guerres n'exciterez-vous point par cette conduite impie! Quel voisin ne sera pas contraint de craindre tout de vous, et de vous détester? Qui pourra désormais, dans les nécessités les plus pressantes, se fier à vous? Quelle sûreté pourrez-vous donner quand vous voudrez être sincères, et qu'il vous importera de persuader à vos voisins votre sincérité? Sera-ce un traité solennel? vous en aurez foulé un aux pieds. Sera-ce un serment? hé! ne saura-t-on pas que vous comptez les dieux pour rien, quand vous espérez tirer du parjure quelque avantage? La paix n'aura donc pas plus de sûreté que la guerre à votre égard. Tout ce qui viendra de vous sera reçu comme une guerre, ou feinte, ou déclarée : vous serez les ennemis perpétuels de tous ceux qui auront le malheur d'être vos voisins; toutes les affaires qui demandent de la réputation de probité, et de la confiance, vous deviendront impossibles: vous n'aurez plus de ressource pour faire croire ce que vous promettez. Voici, ajouta Télémaque, un intérêt encore plus pressant qui doit vous frapper, s'il vous reste quelque sentiment de probité et quelque prévoyance sur vos intérêts: c'est qu'une conduite si trompeuse attaque par le dedans toute la ligue, et va la ruiner; votre parjure va faire triompher Adraste[1]. »

A ces paroles, toute l'assemblée émue lui demandait comment il osait dire qu'une action qui donnerait une victoire certaine à la ligue pouvait les ruiner. « Comment, leur répondit-il, pourrez-vous vous confier les uns aux autres, si une fois vous rompez l'unique lien de la société et de la confiance, qui est la bonne foi? Après que vous aurez posé pour maxime, qu'on peut violer les règles de la probité et de la fidélité pour un grand intérêt, qui d'entre vous pourra se fier à un autre, quand cet autre pourra trouver un grand avantage à lui manquer de parole et à le tromper? Où en serez-vous? Quel est

1. Le discours de Télémaque est un modèle d'éloquence délibérative, dans le genre des harangues dont les historiens antiques nous ont laissé des chefs-d'œuvre.

« Attaquer Venuse, dit l'orateur, pourrait être utile, mais ce serait une perfidie, un attentat contre le droit des gens; il ne faut pas suivre l'exemple donné par l'ennemi, et trahir comme lui. » Sur ces nobles considérations, Télémaque s'exprime avec un style plein de pathétique et de grandeur, son cœur est ému par le sentiment de la justice: « Ne sera-t-on fidèle et religieux pour » les serments que quand on n'aura rien » à gagner en violant sa foi? » Puis il considère le péril qui résulte d'une conduite déloyale; on s'enlève la confiance, l'affection, on rend la paix impossible. On trouve dans ce discours les meilleures doctrines sur le droit des gens.

celui d'entre vous qui ne voudra point prévenir les artifices de son voisin par les siens? Que devient une ligue de tant de peuples, lorsqu'ils sont convenus entre eux, par une délibération commune, qu'il est permis de surprendre son voisin, et de violer la foi donnée? Quelle sera votre défiance mutuelle, votre division, votre ardeur à vous détruire les uns les autres! Adraste n'aura plus besoin de vous attaquer; vous vous déchirerez assez vous-mêmes; vous justifierez ses perfidies [1].

» O rois sages et magnanimes, ô vous qui commandez avec tant d'expérience sur des peuples innombrables, ne dédaignez pas d'écouter les conseils d'un jeune homme! Si vous tombiez dans les plus affreuses extrémités où la guerre précipite quelquefois les hommes, il faudrait vous relever par votre vigilance et par les efforts de votre vertu [2]; car le vrai courage ne se laisse jamais abattre. Mais si vous aviez une fois rompu la barrière de l'honneur et de la bonne foi, cette perte est irréparable; vous ne pourriez plus rétablir ni la confiance nécessaire aux succès de toutes les affaires importantes, ni ramener les hommes aux principes de la vertu, après que vous leur auriez appris à les mépriser. Que craignez-vous? N'avez-vous pas assez de courage pour vaincre sans tromper? Votre vertu, jointe aux forces de tant de peuples, ne vous suffit-elle pas? Combattons, mourons s'il le faut, plutôt que de vaincre si indignement [3]. Adraste, l'impie Adraste est dans nos mains, pourvu que nous ayons horreur d'imiter sa lâcheté et sa mauvaise foi. »

Lorsque Télémaque acheva ce discours, il sentit que la douce persuasion avait coulé de ses lèvres [4], et avait passé jusqu'au fond des cœurs. Il remarqua un profond silence de l'assemblée; chacun pensait, non à lui ni aux grâces de ses paroles, mais à la force de la vérité qui se faisait sentir dans la suite de son raisonnement: l'étonnement était peint sur les visages. Enfin, on entendit un murmure sourd qui se répandait peu à peu dans l'assemblée: les uns regardaient les autres, et n'osaient parler les premiers; on attendait que les chefs de l'armée se déclarassent; et chacun avait de la peine à retenir ses sentiments. Enfin le grave Nestor prononça ces paroles:

1. Télémaque développe, par des arguments nouveaux et plus expressifs, les principes qu'il a posés.

2. « De votre vertu, » de votre courage, le sens primitif de *virtus*.

3. Politique honnête, trop rarement mise en pratique même de nos jours; c'est un grand honneur à Fénelon de l'avoir propagée ainsi, dans un siècle où l'esprit de conquête avait occupé tant de place. N'oublions pas que Louis XIV vivait encore.

4. Expression fréquente dans Homère, et qui s'applique particulièrement à l'éloquence de Nestor. — La persuasion coule des lèvres : c'est la vraie rhétorique (ῥέω).

« Digne fils d'Ulysse, les dieux vous ont fait parler ; et Minerve, qui a tant de fois inspiré votre père, a mis dans votre cœur le conseil sage et généreux que vous avez donné. Je ne regarde point votre jeunesse ; je ne considère que Minerve dans tout ce que vous venez de dire. Vous avez parlé pour la vertu ; sans elle les plus grands avantages sont de vraies pertes ; sans elle on s'attire bientôt la vengeance de ses ennemis, la défiance de ses alliés, l'horreur de tous les gens de bien, et la juste colère des dieux. Laissons donc Venuse entre les mains des Lucaniens, et ne songeons plus qu'à vaincre Adraste par notre courage. »

Il dit, et toute l'assemblée applaudit à ces sages paroles ; mais, en applaudissant, chacun étonné tournait les yeux vers le fils d'Ulysse, et on croyait voir reluire en lui la sagesse de Minerve, qui l'inspirait.

II. Il s'éleva bientôt une autre question dans le conseil des rois, où il n'acquit pas moins de gloire. Adraste, toujours cruel et perfide, envoya dans le camp un transfuge nommé Acanthe, qui devait empoisonner les plus illustres chefs de l'armée : surtout il avait ordre de ne rien épargner pour faire mourir le jeune Télémaque, qui était déjà la terreur des Dauniens. Télémaque, qui avait trop de courage et de candeur pour être enclin à la défiance, reçut sans peine avec amitié ce malheureux qui avait vu Ulysse en Sicile, et qui lui racontait les aventures de ce héros. Il le nourrissait, et tâchait de le consoler dans son malheur ; car Acanthe se plaignait d'avoir été trompé et traité indignement par Adraste. Mais c'était nourrir et réchauffer dans son sein une vipère venimeuse toute prête à faire une blessure mortelle.

On surprit un autre transfuge, nommé Arion, qu'Acanthe envoyait vers Adraste pour lui apprendre l'état du camp des alliés, et pour lui assurer qu'il empoisonnerait, le lendemain, les principaux rois avec Télémaque, dans un festin que celui-ci leur devait donner. Arion pris avoua sa trahison. On soupçonna qu'il était d'intelligence avec Acanthe[1], parce qu'ils étaient bons amis ; mais Acanthe, profondément dissimulé et intrépide, se défendait avec tant d'art, qu'on ne pouvait le convaincre, ni découvrir le fond de la conjuration.

Plusieurs des rois furent d'avis qu'il fallait, dans le doute, sacrifier Acanthe à la sûreté publique. « Il faut, disaient-ils, » le faire mourir ; la vie d'un seul homme n'est rien quand il

1. Acanthe, ἄκανθα, épine.

» s'agit d'assurer celle de tant de rois. Qu'importe qu'un in-
» nocent périsse, quand il s'agit de conserver ceux qui repré-
» sentent les dieux au milieu des hommes ? »

— « Quelle maxime inhumaine! quelle politique barbare! ré-
» pondait Télémaque. Quoi ! vous êtes si prodigues du sang hu-
» main, ô vous qui êtes établis les pasteurs des hommes, et
» qui ne commandez sur eux que pour les conserver, comme
» un pasteur conserve son troupeau ! Vous êtes donc les loups
» cruels, et non pas les pasteurs ; du moins vous n'êtes pas-
» teurs que pour tondre et pour écorcher le troupeau, au lieu
» de le conduire dans les pâturages. Selon vous, on est coupa-
» ble dès qu'on est accusé; un soupçon mérite la mort ; les
» innocents sont à la merci des envieux et des calomniateurs :
» à mesure que la défiance tyrannique croîtra dans vos cœurs,
» il faudra aussi vous égorger plus de victimes [1].

Télémaque disait ces paroles avec une autorité et une véhémence qui entraînaient les cœurs, et qui couvraient de honte les auteurs d'un si lâche conseil. Ensuite, se radoucissant, il leur dit : « Pour moi, je n'aime pas assez la vie pour vouloir
» vivre à ce prix ; j'aime mieux qu'Acanthe soit méchant que
» si je l'étais ; et qu'il m'arrache la vie par une trahison, que
» si je le faisais périr injustement, dans le doute. Mais écoutez,
» ô vous qui, étant établis rois, c'est-à-dire juges des peuples,
» devez savoir juger les hommes avec justice, prudence et mo-
» dération, laissez-moi interroger Acanthe en votre présence.»

Aussitôt il interroge cet homme sur son commerce avec Arion ; il le presse sur une infinité de circonstances; il fait semblant plusieurs fois de le renvoyer à Adraste comme un transfuge digne d'être puni, pour observer s'il aurait peur d'être ainsi renvoyé, ou non ; mais le visage et la voix d'Acanthe demeurèrent tranquilles : et Télémaque en conclut qu'Acanthe pouvait n'être pas innocent. Enfin, ne pouvant tirer la vérité du fond de son cœur, il lui dit : « Donnez-moi votre anneau, je veux l'envoyer à Adraste. » A cette demande de son anneau, Acanthe pâlit, et fut embarrassé. Télémaque, dont les yeux étaient toujours attachés sur lui, l'aperçut ; il prit cet anneau. « Je m'en vais, lui dit-il, l'envoyer à Adraste par les mains d'un
» Lucanien nommé Polytrope, que vous connaissez, et qui
» paraîtra y aller secrètement de votre part. Si nous pouvons
» découvrir par cette voie votre intelligence avec Adraste, on

1. La juste indignation de Télémaque se montre en traits éloquents dans ce discours. Quelle prudence, quelle intégrité ne faut-il pas aux juges dans la conduite des procès criminels!

» vous fera périr impitoyablement par les tourments les plus » cruels : si, au contraire, vous avouez dès à présent votre » faute, on vous la pardonnera, et on se contentera de vous » envoyer dans une île de la mer, où vous ne manquerez de rien. » » Alors Acanthe avoua tout : et Télémaque obtint des rois qu'on lui donnerait la vie, parce qu'il la lui avait promise. On l'envoya dans une des îles Échinades [1], où il vécut en paix.

Peu de temps après, un Daunien d'une naissance obscure, mais d'un esprit violent et hardi, nommé Dioscore, vint la nuit dans le camp des alliés leur offrir d'égorger dans sa tente le roi Adraste. Il le pouvait, car on est maître de la vie des autres quand on ne compte plus pour rien la sienne. Cet homme ne respirait que la vengeance, parce que Adraste lui avait enlevé sa femme, qu'il aimait éperdument, et qui était égale en beauté à Vénus même. Il était résolu, ou de faire périr Adraste et de reprendre sa femme, ou de périr lui-même. Il avait des intelligences secrètes pour entrer la nuit dans la tente du roi, et pour être favorisé dans son entreprise par plusieurs capitaines dauniens ; mais il croyait avoir besoin que les rois alliés attaquassent en même temps le camp d'Adraste, afin que, dans ce trouble, il pût plus facilement se sauver et enlever sa femme. Il était content de périr, s'il ne pouvait l'enlever après avoir tué le roi [2].

Aussitôt que Dioscore eut expliqué aux rois son dessein, tout le monde se tourna vers Télémaque, comme pour lui demander une décision. « Les dieux, répondit-il, qui nous ont préservés des traîtres nous défendent de nous en servir. Quand » même nous n'aurions pas assez de vertu pour détester la » trahison, notre seul intérêt suffirait pour la rejeter ; dès que » nous l'aurons autorisée par notre exemple, nous mériterons » qu'elle se tourne contre nous : dès ce moment, qui d'entre » nous sera en sûreté? Adraste pourra bien éviter le coup qui » le menace, et le faire retomber sur les rois alliés. La guerre » ne sera plus une guerre ; la sagesse et la vertu ne seront plus » d'aucun usage : on ne verra plus que perfidie, trahison et » assassinats. Nous en ressentirons nous-mêmes les funestes » suites, et nous le mériterons puisque nous aurons autorisé » le plus grand des maux. Je conclus donc qu'il faut renvoyer » le traître à Adraste [3]. J'avoue que ce roi ne le mérite pas ;

1. Groupe d'îles de la mer Ionienne, à l'entrée du golfe de Corinthe, à l'embouchure de l'Achéloüs.

2. Toutes ces histoires d'Acanthe, Arion, Polytrope et Dioscore, imaginées pour faire ressortir la sagesse et la générosité de Télémaque, sont par elles-mêmes de peu d'interêt et d'une faible invention.

3. Il ne fallait pas « renvoyer le traître

» mais toute l'Hespérie et toute la Grèce, qui ont les yeux sur » nous, méritent que nous tenions cette conduite pour être » estimés. Nous nous devons à nous-mêmes, et plus encore » aux justes dieux, cette horreur de la perfidie. »

Aussitôt on envoya Dioscore à Adraste, qui frémit du péril où il avait été, et qui ne pouvait assez s'étonner de la générosité de ses ennemis; car les méchants ne peuvent comprendre la pure vertu[1]. Adraste admirait, malgré lui, ce qu'il venait de voir, et n'osait le louer. Cette action noble des alliés rappelait un honteux souvenir de toutes ses tromperies et de toutes ses cruautés. Il cherchait à rabaisser la générosité de ses ennemis, et était honteux de paraître ingrat, pendant qu'il leur devait la vie : mais les hommes corrompus s'endurcissent bientôt contre tout ce qui pourrait les toucher. Adraste, qui vit que la réputation des alliés augmentait tous les jours, crut qu'il était pressé[2] de faire contre eux quelque action éclatante : comme il n'en pouvait faire aucune de vertu, il voulut du moins tâcher de remporter quelque grand avantage sur eux par les armes, et il se hâta de combattre.

III. Le jour du combat étant venu, à peine l'Aurore ouvrait au Soleil les portes de l'orient, dans un chemin semé de roses, que le jeune Télémaque, prévenant par ses soins la vigilance des plus vieux capitaines, s'arracha d'entre les bras du doux Sommeil, et mit en mouvement tous les officiers. Son casque, couvert de crins flottants, brillait déjà sur sa tête, et sa cuirasse sur son dos éblouissait les yeux de toute l'armée : l'ouvrage de Vulcain avait, outre sa beauté naturelle, l'éclat de l'égide qui y était cachée. Il tenait sa lance d'une main, de l'autre il montrait les divers postes qu'il fallait occuper. Minerve avait mis dans ses yeux un feu divin, et sur son visage une majesté fière qui promettait déjà la victoire. Il marchait ; et tous les rois, oubliant leur âge et leur dignité, se sentaient entraînés par une force supérieure qui leur faisait suivre ses pas. La faible[3] jalousie ne peut plus entrer dans les cœurs : tout cède à celui que Minerve conduit invisiblement par la main. Son action n'avait rien d'impétueux ni de précipité ; il était doux,

à Adraste, » d'abord parce que Dioscore s'était confié lui-même aux alliés, et que l'on ne doit pas livrer même un traître qui s'est réfugié près de vous et vous a ouvert son secret. Enfin, Dioscore avait été cruellement offensé par Adraste, et, en le renvoyant à ce roi, on fournissait à ce dernier l'occasion de commettre un nouveau crime.

1. « La pure vertu, » la vertu *désintéressée*, recherchée pour elle-même.

2. Crut qu'il était urgent de, etc.

3. « Faible; » le propre des passions, qui sont toutes plus ou moins des faiblesses.

tranquille, patient, et toujours prêt à écouter les autres et à profiter de leurs conseils ; mais actif, prévoyant, attentif aux besoins les plus éloignés, arrangeant toutes choses à propos, ne s'embarrassant de rien, et n'embarrassant point les autres ; excusant les fautes, réparant les mécomptes, prévenant les difficultés, ne demandant jamais rien de trop à personne, inspirant partout la liberté et la confiance[1]. Donnait-il un ordre, c'était dans les termes les plus simples et les plus clairs. Il le répétait pour mieux instruire celui qui devait l'exécuter ; il voyait dans ses yeux s'il l'avait bien compris ; il lui faisait ensuite expliquer familièrement comment il avait compris ses paroles, et le principal but de son entreprise. Quand il avait ainsi éprouvé le bon sens de celui qu'il envoyait, et qu'il l'avait fait entrer dans ses vues, il ne le faisait partir qu'après lui avoir donné quelque marque d'estime et de confiance pour l'encourager[2]. Ainsi, tous ceux qu'il envoyait étaient pleins d'ardeur pour lui plaire et pour réussir : mais ils n'étaient point gênés par la crainte qu'il leur imputerait les mauvais succès ; car il excusait toutes les fautes qui ne venaient point de mauvaise volonté[3].

L'horizon paraissait rouge et enflammé par les premiers rayons du soleil ; la mer était pleine des feux du jour naissant. Toute la côte était couverte d'hommes, d'armes, de chevaux, et de chariots en mouvement : c'était un bruit confus, semblable à celui des flots en courroux, quand Neptune excite, au fond de ses abîmes, les noires Tempêtes. Ainsi Mars commençait, par le bruit des armes et par l'appareil frémissant[4] de la guerre, à semer la rage dans tous les cœurs. La campagne était pleine de piques hérissées, semblables aux épis qui couvrent les sillons fertiles dans le temps des moissons. Déjà s'élevait un nuage de poussière qui dérobait peu à peu aux yeux des hommes la terre et le ciel. La Confusion, l'Horreur, le Carnage, l'impitoyable Mort s'avançaient.

A peine les premiers traits étaient jetés, que Télémaque, levant les yeux et les mains vers le ciel, prononça ces paroles : « O Jupiter, père des dieux et des hommes, vous voyez de » notre côté la justice et la paix que nous n'avons point eu » honte de chercher. C'est à regret que nous combattons ; nous

1. Avec quelle abondance, quelle facilité, sont ici rappelés tous les mérites d'un chef d'armée réunis ainsi dans Télémaque !

2. Observation très-fine.

3. Toutes les fautes qui ne viennent pas de mauvaise volonté ne sont pas excusables ; on peut encore être fort blâmable quand on pèche par inhabileté ou imprudence.

4. « L'appareil frémissant ; » peinture énergique et de haute poésie.

» voudrions épargner le sang des hommes ; nous ne haïssons
» point cet ennemi même, quoiqu'il soit cruel, perfide et sa-
» crilége [1]. Voyez et décidez entre lui et nous : s'il faut mourir,
» nos vies sont dans vos mains : s'il faut délivrer l'Hespérie et
» abattre le tyran, ce sera votre puissance et la sagesse de Mi-
» nerve, votre fille, qui nous donnera la victoire ; la gloire
» vous en sera due. C'est vous qui, la balance en main, réglez
» le sort des combats : nous combattons pour vous ; et, puis-
» que vous êtes juste, Adraste est plus votre ennemi que le
» nôtre. Si votre cause est victorieuse, avant la fin du jour le
» sang d'une hécatombe entière ruissellera sur vos autels. »

Il dit, et à l'instant il poussa ses coursiers fougueux et écumants dans les rangs les plus pressés des ennemis. Il rencontra d'abord Périandre, Locrien [2], couvert de la peau d'un lion qu'il avait tué dans la Cilicie [3], pendant qu'il y avait voyagé : il était armé, comme Hercule, d'une massue énorme ; sa taille et sa force le rendaient semblable aux Géants. Dès qu'il vit Télémaque, il méprisa sa jeunesse et la beauté de son visage. « C'est bien à toi, dit-il, jeune efféminé, à nous disputer la gloire des combats ! va, enfant, va parmi les ombres chercher ton père. » En disant ces paroles, il lève sa massue noueuse, pesante, armée de pointes de fer ; elle paraît comme un mât de navire : chacun craint le coup de sa chute. Elle menace la tête du fils d'Ulysse ; mais il se détourne du coup, et s'élance sur Périandre avec la rapidité d'un aigle qui fend les airs. La massue, en tombant, brise une roue d'un char auprès de celui de Télémaque. Cependant le jeune Grec perce d'un trait Périandre à la gorge ; le sang qui coule à gros bouillons de sa large plaie étouffe sa voix : ses chevaux fougueux, ne sentant plus sa main défaillante, et les rênes flottant sur leur cou, s'emportent çà et là : il tombe de dessus son char, les yeux déjà fermés à la lumière, et la pâle mort étant déjà peinte sur son visage défiguré. Télémaque eut pitié de lui : il donna aussitôt son corps à ses domestiques, et garda, comme une marque de sa victoire, la peau du lion avec la massue.

Ensuite il cherche Adraste dans la mêlée ; mais, en le cherchant, il précipite dans les enfers une foule de combattants : Hilée, qui avait attelé à son char deux coursiers semblables à

1. Sentiment chrétien : pardonner à ses ennemis ; ne point rendre la haine pour la haine.

2. La Locride était située le long de la côte nord du golfe de Corinthe, qui communique à la mer de Sicile par un détroit.

3. « La Cilicie, » dans l'Asie Mineure, bordée au nord par le Taurus ; on y trouve le Cydnus et Issus, un fleuve et une ville célèbres dans l'histoire des conquêtes d'Alexandre.

ceux du Soleil, et nourris dans les vastes prairies qu'arrose l'Aufide [1] ; Démoléon, qui, dans la Sicile, avait autrefois presque égalé Éryx [2] dans les combats du ceste ; Crantor, qui avait été hôte et ami d'Hercule, lorsque ce fils de Jupiter, passant dans l'Hespérie, y ôta la vie à l'infâme Cacus [3] ; Ménécrate, qui ressemblait, disait-on, à Pollux dans la lutte ; Hippocoon, Salapien [4], qui imitait l'adresse et la bonne grâce de Castor pour mener un cheval ; le fameux chasseur Eurymède, toujours teint du sang des ours et des sangliers qu'il tuait dans les sommets couverts de neige du froid Apennin, et qui avait été, disait-on, si cher à Diane, qu'elle lui avait appris elle-même à tirer des flèches ; Nicostrate, vainqueur d'un Géant qui vomissait le feu dans les rochers du mont Gargan [5] ; Cléanthe, qui devait épouser la jeune Pholoé, fille du fleuve Liris [6]. Elle avait été promise par son père à celui qui la délivrerait d'un serpent ailé qui était né sur les bords du fleuve, et qui devait la dévorer dans peu de jours, suivant la prédiction d'un oracle. Ce jeune homme, par un excès d'amour, se dévoua pour tuer le monstre ; il réussit : mais il ne put goûter le fruit de sa victoire ; et pendant que Pholoé, se préparant à un doux hyménée, attendait impatiemment Cléanthe, elle apprit qu'il avait suivi Adraste dans les combats, et que la Parque avait cruellement tranché ses jours. Elle remplit de ses gémissements les bois et les montagnes qui sont auprès du fleuve ; elle noya ses yeux de larmes, arracha ses beaux cheveux blonds, oublia les guirlandes de fleurs qu'elle avait accoutumé de cueillir, et accusa le ciel d'injustice. Comme elle ne cessait de pleurer nuit et jour, les dieux, touchés de ses regrets, et pressés par les prières du fleuve, mirent fin à sa douleur. A force de verser des larmes, elle fut tout à coup changée en fontaine, qui, coulant dans le sein du fleuve, va joindre ses eaux à celles du dieu son père ; mais l'eau de cette fontaine est encore amère ; l'herbe du rivage ne fleurit jamais, et on ne trouve d'autre ombrage que celui des cyprès, sur ces tristes bords [7].

1. L'Aufide, fleuve de l'Apulie ; aujourd'hui l'*Ofanto*, dans la Terre de Bari.

2. « Éryx, » roi de Sicile, défiait les passants au combat, et les tuait ; Hercule le tua à son tour et l'ensevelit sous la montagne qui porte son nom (Voir *En.*, l. V.)

3. Brigand qui désolait les environs du mont Aventin, et déroba les génisses d'Hercule : il fut mis à mort par ce héros. Voir le VIIIe livre de l'*Enéide.*

4. De Salapia, ville de l'Apulie, aujourd'hui *Salpi*, à l'embouchure de l'*Ofanto*, près de l'ancienne Cannes.

5. Chaîne de montagnes, au nord de la Daunie, formant un promontoire à l'extrémité sud de l'Italie.

6. Aujourd'hui *Garigliano*; se jette dans le golfe de Gaëte, près de l'antique Minturnes.

7. Charmant épisode, auquel il ne manque que la beauté des vers pour égaler ceux de Virgile.

IV. Cependant Adraste, qui apprit que Télémaque répandait de tous côtés la terreur, le cherchait avec empressement. Il espérait de vaincre facilement le fils d'Ulysse dans un âge encore si tendre, et il menait autour de lui trente Dauniens d'une force, d'une adresse, et d'une audace extraordinaire, auxquels il avait promis de grandes récompenses, s'ils pouvaient, dans le combat, faire périr Télémaque, de quelque manière que ce pût être. S'il l'eût rencontré dans ce commencement du combat, sans doute ces trente hommes, environnant le char de Télémaque, pendant qu'Adraste l'aurait attaqué de front, n'auraient eu aucune peine à le tuer : mais Minerve les fit égarer [1].

Adraste crut voir et entendre Télémaque [2] dans un endroit de la plaine enfoncé, au pied d'une colline, où il y avait une foule de combattants ; il court, il vole, il veut se rassasier de sang : mais au lieu de Télémaque il aperçoit le vieux Nestor, qui, d'une main tremblante, jetait au hasard quelques traits inutiles. Adraste, dans sa fureur, veut le percer : mais une troupe de Pyliens se jeta autour de Nestor. Alors une nuée de traits obscurcit l'air et couvrit tous les combattants ; on n'entendait que les cris plaintifs des mourants, et le bruit des armes de ceux qui tombaient dans la mêlée : la terre gémissait sous un monceau de morts ; des ruisseaux de sang coulaient de toutes parts. Bellone et Mars, avec les Furies infernales, vêtues de robes toutes dégouttantes de sang, repaissaient leurs yeux cruels de ce spectacle, et renouvelaient sans cesse la rage dans les cœurs. Ces divinités ennemies des hommes repoussaient loin des deux partis la Pitié généreuse, la Valeur modérée, la douce Humanité. Ce n'était plus, dans cet amas confus d'hommes acharnés les uns sur les autres, que massacre, vengeance, désespoir et fureur brutale ; la sage et invincible Pallas elle-même, l'ayant vu, frémit, et recula d'horreur [3].

Cependant Philoctète, marchant à pas lents, et tenant dans ses mains les flèches d'Hercule, se hâtait d'aller au secours de Nestor. Adraste, n'ayant pu atteindre le divin vieillard, avait lancé ses traits sur plusieurs Pyliens, auxquels il avait fait mordre la poudre. Déjà il avait abattu Ctésilas, si léger à la

1. Lisez : « s'égarer. »

2. Avant de placer Télémaque en présence d'Adraste, l'auteur a soin de nous intéresser au jeune héros et de monter l'imagination du lecteur par le bruit de ses premiers exploits.

3. Tableau des fureurs de la mêlée ; images brillantes et colorées. Le dernier trait est surtout remarquable : le carnage est si grand, et telle est la rage des combattants, que la déesse des combats elle-même « frémit et recule d'horreur. »

course qu'à peine il imprimait la trace de ses pas dans le sable et qu'il devançait en son pays les plus rapides flots de l'Eurotas[1] et de l'Alphée[2]. A ses pieds étaient tombés Eutyphron, plus beau qu'Hylas, aussi ardent chasseur qu'Hippolyte: Ptérélas, qui avait suivi Nestor au siége de Troie, et qu'Achille même avait aimé à cause de son courage et de sa force ; Aristogiton, qui, s'étant baigné, disait-on, dans les ondes du fleuve Achéloüs[3], avait reçu secrètement de ce dieu la vertu de prendr toutes sortes de formes. En effet, il était si souple et si prompt dans tous ses mouvements, qu'il échappait aux mains les plus fortes : mais Adraste, d'un coup de lance, le rendit immobile[4]; et son âme s'enfuit d'abord avec son sang.

Nestor, qui voyait tomber ses plus vaillants capitaines sous la main du cruel Adraste, comme les épis dorés, pendant la moisson, tombent sous la faux tranchante d'un infatigable moissonneur, oubliait le danger où il exposait inutilement sa vieillesse. Sa sagesse l'avait quitté ; il ne songeait plus qu'à suivre des yeux Pisistrate son fils, qui, de son côté, soutenait avec ardeur le combat pour éloigner le péril de son père. Mais le moment fatal était venu où Pisistrate devait faire sentir à Nestor combien on est souvent malheureux d'avoir trop vécu.

Pisistrate porta un coup si violent contre Adraste, que le Daunien devait succomber : mais il l'évita; et pendant que Pisistrate, ébranlé du faux coup qu'il avait donné, ramenait sa lance, Adraste le perça d'un javelot au milieu du ventre. Ses entrailles commencèrent d'abord à sortir avec un ruisseau de sang; son teint se flétrit comme une fleur que la main d'une nymphe a cueillie dans les prés[5] ; ses yeux étaient déjà presque éteints, et sa voix défaillante. Alcée, son gouverneur, qui était auprès de lui, le soutint comme il allait tomber, et n'eut le temps que de le mener entre les bras de son père. Là, il voulut parler, et donner les dernières marques de sa tendresse; mais en ouvrant la bouche il expira.

1. « L'Eurotas, » fleuve de Laconie, qui coulait près de Sparte, ayant sa source dans les montagnes de l'Arcadie. Ses bords étaient ornés d'une riche végétation.

2. « L'Alphée » traversait l'Élide et arrivait à la mer Ionienne après s'être perdu sous la terre. Il arrosait Pise et Olympie, en Elide, et il en est fait mention plus d'une fois dans les odes de Pindare.

3. « L'Achéloüs » venait du Pinde ; il coulait entre l'Étolie et l'Acarnanie. Il est célèbre par sa lutte contre Hercule, dans laquelle il prit tour à tour la forme d'un serpent et celle d'un taureau, ce qui veut dire que ce fleuve était sinueux et qu'il dévastait les campagnes par des inondations.

4. « Le rendit immobile ; » le tua ; forte image.

5. Qualem virgineo demissum pollice florem
Seu mollis violæ seu languentis hyacinthi.
(*Æn.*, l.XI, v. 68.)

« Semblable à la tendre violette ou à la » pâle hyacinthe, qu'une main virginale » vient de cueillir. »

Pendant que Philoctète répandait autour de lui le carnage et l'horreur pour repousser les efforts d'Adraste, Nestor tenait serré entre ses bras le corps de son fils : il remplissait l'air de ses cris, et ne pouvait souffrir la lumière. « Malheureux, disait- » il, d'avoir été père, et d'avoir vécu si longtemps ! Hélas ! » cruelles Destinées, pourquoi n'avez-vous pas fini ma vie, ou » à la chasse du sanglier de Calydon[1], ou au voyage de Col- » chos, ou au premier siége de Troie ? Je serais mort avec » gloire et sans amertume. Maintenant je traîne une vieillesse » douloureuse, méprisée et impuissante ; je ne vis plus que » pour les maux ; je n'ai plus de sentiment que pour la tris- » tesse. O mon fils ! ô mon fils ! ô cher Pisistrate ! quand je per- » dis ton frère Antiloque, je t'avais pour me consoler : je ne » t'ai plus ; je n'ai plus rien, et rien ne me consolera ; tout est » fini pour moi. L'espérance, seul adoucissement des peines » des hommes, n'est plus un bien qui me regarde. Antiloque, » Pisistrate, ô chers enfants, je crois que c'est aujourd'hui que » je vous perds tous deux ; la mort de l'un rouvre la plaie que » l'autre avait faite au fond de mon cœur[2]. Je ne vous verrai » plus ! qui fermera mes yeux ? qui recueillera mes cendres ? O » Pisistrate ! tu es mort, comme ton frère, en homme coura- » geux ; il n'y a que moi qui ne puis mourir[3]. »

En disant ces paroles, il voulut se percer lui-même d'un dard qu'il tenait ; mais on arrêta sa main : on lui arracha le corps de son fils ; et comme cet infortuné vieillard tombait en défaillance, on le porta dans sa tente, où, ayant un peu repris ses forces, il voulut retourner au combat ; mais on le retint malgré lui.

Cependant Adraste et Philoctète se cherchaient[4] ; leurs yeux étaient étincelants comme ceux d'un lion et d'un léopard qui cherchent à se déchirer l'un l'autre dans les campagnes qu'arrose le Caïstre[5]. Les menaces, la fureur guerrière, et la cruelle vengeance, éclatent dans leurs yeux farouches ; ils portent une mort certaine partout où ils lancent leurs traits ; tous les combattants les regardent avec effroi. Déjà ils se voient l'un l'autre,

1. Ville d'Etolie, sur l'Evenus. Ce fut dans les bois qui l'avoisinent que Méléagre tua le fameux sanglier envoyé par Diane et qui désolait la contrée.

2. Sentiment très juste. Une douleur se renouvelle par une autre.

3. Contra ego vivendo vici mea fata superstes
Restarem ut genitor.
(*Æn.*, l. XI, v. 160.)

« Malheureux père, j'ai prolongé mes « jours au delà de mes destins, hélas ! » pour survivre à mon fils ! »

4. Le moment est venu de la rencontre des deux chefs. Des exploits ont été accomplis de part et d'autre ; Adraste vient de tuer un guerrier illustre, le courroux de Télémaque est excité, tout est prêt pour la lutte définitive. Dans cette gradation de l'intérêt, Fénelon suit de près les maîtres de l'épopée.

5. « Le Caïstre » avait sa source en Lydie et se jetait dans la mer Egée, entre Colophon et Ephèse.

et Philoctète tient en main une de ces flèches terribles qui n'ont jamais manqué leur coup dans ses mains, et dont les blessures sont irrémédiables : mais Mars, qui favorisait le cruel et intrépide Adraste, ne put souffrir qu'il pérît si tôt ; il voulait, par lui, prolonger les horreurs de la guerre, et multiplier les carnages. Adraste était encore dû à la justice des dieux pour punir les hommes et pour verser leur sang.

Dans le moment où Philoctète veut l'attaquer, il est blessé lui-même par un coup de lance que lui donne Amphimaque, jeune Lucanien, plus beau que le fameux Nirée, dont la beauté ne cédait qu'à celle d'Achille parmi tous les Grecs qui combattirent au siége de Troie. A peine Philoctète eut reçu le coup, qu'il tira sa flèche contre Amphimaque : elle lui perça le cœur. Aussitôt ses beaux yeux noirs s'éteignirent, et furent couverts des ténèbres de la mort : sa bouche, plus vermeille que les roses dont l'Aurore naissante sème l'horizon, se flétrit ; une pâleur affreuse ternit ses joues ; ce visage si tendre et si gracieux se défigura tout à coup. Philoctète lui-même en eut pitié. Tous les combattants gémirent, en voyant ce jeune homme tomber dans son sang, où il se roulait, et ses cheveux, aussi beaux que ceux d'Apollon, traînés dans la poussière

Philoctète, ayant vaincu Amphimaque, fut contraint de se retirer du combat ; il perdait son sang et ses forces ; son ancienne blessure même, dans l'effort du combat, semblait prête à se rouvrir, et à renouveler ses douleurs : car les enfants d'Esculape, avec leur science divine, n'avaient pu le guérir entièrement. Le voilà prêt à tomber dans un monceau de corps sanglants qui l'environnent. Archidame, le plus fier et le plus adroit de tous les Œbaliens [1] qu'il avait menés avec lui pour fonder Pétilie, l'enlève du combat dans le moment où Adraste l'aurait abattu sans peine à ses pieds. Adraste ne trouve plus rien qui ose lui résister ni retarder sa victoire. Tout tombe, tout s'enfuit ; c'est un torrent qui, ayant surmonté ses bords, entraîne, par ses vagues furieuses, les moissons, les troupeaux, les bergers et les villages.

V. Télémaque entendit de loin les cris des vainqueurs, et il vit le désordre des siens, qui fuyaient devant Adraste comme une troupe de cerfs timides traverse les vastes campagnes, les bois, les montagnes, les fleuves même les plus rapides, quand ils sont poursuivis par des chasseurs [2]. Télémaque gémit ; l'indi-

1. « Les Œbaliens » habitaient une contrée de la Laconie, du nom d'Œbalus, héros lacédémonien des premiers temps.

2. Suivant la coutume des poëtes épiques, Fénelon exalte les exploits d'un de ses héros pour rendre plus grande la gloire de celui qui sera le vainqueur.

gnation paraît dans ses yeux : il quitte les lieux où il a combattu longtemps avec tant de danger et de gloire. Il court pour soutenir les siens ; il s'avance tout couvert du sang d'une multitude d'ennemis qu'il a étendus sur la poussière. De loin, il pousse un cri qui se fait entendre aux deux armées[1].

Minerve avait mis je ne sais quoi de terrible dans sa voix, dont les montagnes voisines retentirent. Jamais Mars, dans la Thrace, n'a fait entendre plus fortement sa cruelle voix, quand il appelle les Furies infernales, la Guerre et la Mort. Ce cri de Télémaque porte le courage et l'audace dans le cœur des siens ; il glace d'épouvante les ennemis : Adraste même a honte de se sentir troublé. Je ne sais combien de funestes présages le font frémir ; et ce qui l'anime est plutôt un désespoir qu'une valeur tranquille. Trois fois ses genoux tremblants commencèrent à se dérober sous lui ; trois fois il recula sans songer à ce qu'il faisait. Une pâleur de défaillance et une sueur froide se répandirent dans tous ses membres ; sa voix enrouée et hésitante ne pouvait achever aucune parole ; ses yeux, pleins d'un feu sombre et étincelant, paraissaient sortir de sa tête ; on le voyait, comme Oreste, agité par les Furies[2] ; tous ses mouvements étaient convulsifs. Alors il commença à croire qu'il y a des dieux ; il s'imaginait les voir irrités, et entendre une voix sourde qui sortait du fond de l'abîme pour l'appeler dans le noir Tartare : tout lui faisait sentir une main céleste et invisible suspendue sur sa tête, qui allait s'appesantir pour le frapper. L'espérance était éteinte au fond de son cœur ; son audace se dissipait, comme la lumière du jour disparaît quand le soleil se couche dans le sein des ondes, et que la terre s'enveloppe des ombres de la nuit.

L'impie Adraste, trop longtemps souffert sur la terre, trop longtemps, si les hommes n'eussent eu besoin d'un tel châtiment ; l'impie Adraste touchait à sa dernière heure. Il court forcené au-devant de son inévitable destin ; l'Horreur, les cuisants Remords, la Consternation, la Fureur, la Rage, le Désespoir, marchent avec lui[3]. A peine voit-il Télémaque, qu'il croit voir l'Averne[4] qui s'ouvre et les tourbillons de flammes qui

1. Gradation pleine d'effet ; Télémaque brille aux yeux, il retentit aux oreilles ; il est toujours présent ; on ne voit que lui, on n'entend que lui.

2. Oreste fut « agité par les Furies » pour avoir immolé sa mère Clytemnestre, afin de venger le meurtre d'Agamemnon, son père.

3. « Marchent avec lui. » Cette grande peinture se prolonge ; rien d'effrayant comme ces personnifications qui marchent avec le coupable au moment où il va subir son châtiment.

4. « L'Averne, » lac fameux situé dans la Campanie, au fond du golfe de Baïa, près de Naples : il était regardé comme l'une des entrées des enfers. Les oiseaux, disait-on, ne pouvaient pas vivre dans les vapeurs empestées qui s'en exhalaient (littér. : sans oiseaux, ἀ ὄρνις).

sortent du noir Phlégéton prêtes à le dévorer. Il s'écrie, et sa bouche demeure ouverte sans qu'il puisse prononcer aucune parole : tel qu'un homme dormant, qui, dans un songe affreux, ouvre la bouche, et fait des efforts pour parler; mais la parole lui manque toujours, et il la cherche en vain. D'une main tremblante et précipitée Adraste lance son dard contre Télémaque. Celui-ci, intrépide comme l'ami des dieux, se couvre de son bouclier; il semble que la Victoire, le couvrant de ses ailes, tient déjà une couronne suspendue au-dessus de sa tête : le courage doux et paisible reluit dans ses yeux; on le prendrait pour Minerve même, tant il paraît sage et mesuré au milieu des plus grands périls. Le dard lancé par adresse est repoussé par le bouclier. Alors Adraste se hâte de tirer son épée, pour ôter au fils d'Ulysse l'avantage de lancer son dard à son tour. Télémaque, voyant Adraste l'épée à la main, se hâte de la mettre aussi, et laisse son dard inutile.

Quand on les vit ainsi tous deux combattre de près, tous les autres combattants, en silence, mirent bas les armes pour les regarder attentivement, et on attendit de leur combat la décision de toute la guerre. Les deux glaives, brillants comme les éclairs d'où partent des foudres, se croisent plusieurs fois, et portent des coups inutiles sur les armes polies, qui en retentissent. Les deux combattants s'allongent, se replient, s'abaissent, se relèvent tout à coup, et enfin se saisissent [1]. Le lierre, en naissant au pied d'un ormeau, n'en serre pas plus étroitement le tronc dur et noueux par ses rameaux entrelacés jusqu'aux plus hautes branches de l'arbre, que ces deux combattants se serrent l'un l'autre. Adraste n'avait encore rien perdu de sa force; Télémaque n'avait pas encore toute la sienne. Adraste fait plusieurs efforts pour surprendre son ennemi et pour l'ébranler. Il tâche de saisir l'épée du jeune Grec, mais en vain : dans le moment où il la cherche, Télémaque l'enlève de terre, et le renverse sur le sable. Alors cet impie, qui avait toujours méprisé les dieux, montre une lâche crainte de la mort; il a honte de demander la vie, et il ne peut s'empêcher de témoigner qu'il la désire : il tâche d'émouvoir la compassion de Télémaque. « Fils d'Ulysse, dit-il, enfin c'est maintenant que je » connais les justes dieux; ils me punissent comme je l'ai mé» rité : il n'y a que le malheur qui ouvre les yeux des hommes » pour voir la vérité; je la vois, elle me condamne. Mais qu'un

1. Grâce à l'heureux emploi de quelques verbes, l'auteur a su faire en deux lignes un tableau d'une admirable vivacité.

» roi malheureux vous fasse souvenir de votre père qui est loin » d'Ithaque, et touche votre cœur[1]. »

VI. Télémaque, qui, le tenant sous ses genoux, avait le glaive déjà levé pour lui percer la gorge, répondit aussitôt : « Je n'ai » voulu que la victoire et la paix des nations que je suis venu » secourir ; je n'aime point à répandre le sang. Vivez donc, ô » Adraste ; mais vivez pour réparer vos fautes : rendez tout ce » que vous avez usurpé ; rétablissez le calme et la justice sur » la côte de la grande Hespérie, que vous avez souillée par tant » de massacres et de trahisons : vivez, et devenez un autre » homme. Apprenez, par votre chute, que les dieux sont justes ; » que les méchants sont malheureux ; qu'ils se trompent en » cherchant la félicité dans la violence, dans l'inhumanité et » dans le mensonge ; et qu'enfin rien n'est si doux ni si heu- » reux, que la simple et constante vertu. Donnez-nous pour » otage votre fils Métrodore, avec douze des principaux de votre » nation. »

A ces paroles, Télémaque laisse relever Adraste, et lui tend la main, sans se défier de sa mauvaise foi ; mais aussitôt Adraste lui lance un second dard fort court, qu'il tenait caché. Le dard était si aigu, et lancé avec tant d'adresse, qu'il eût percé les armes de Télémaque, si elles n'eussent été divines. En même temps Adraste se jette derrière un arbre pour éviter la poursuite du jeune Grec. Alors celui-ci s'écrie : « Dauniens, vous le » voyez, la victoire est à nous ; l'impie ne se sauve que par la » trahison. Celui qui ne craint point les dieux, craint la mort ; « au contraire, celui qui les craint ne craint qu'eux[2]. »

En disant ces paroles, il s'avance vers les Dauniens, et fait signe aux siens, qui étaient de l'autre côté de l'arbre, de couper le chemin au perfide Adraste. Adraste craint d'être surpris, fait semblant de retourner sur ses pas, et veut renverser les Crétois qui se présentent à son passage ; mais tout à coup Télémaque, prompt comme la foudre que la main du père des dieux lance du haut de l'Olympe sur les têtes coupables, vient fondre sur son ennemi ; il le saisit d'une main victorieuse ; il le renverse comme le cruel Aquilon abat les tendres moissons qui

1. Ce sont les paroles de Priam aux pieds d'Achille pour obtenir le corps de son fils :

Ἀλλ' αἰδεῖο θεούς, Ἀχιλεῦ, αὐτόν τ' ἐλέησον,
μνησάμενος σοῦ πατρός.

(Hom., *Iliad.*, liv. XXIV, v. 503.

« Respecte les dieux, Achille, et prends » pitié de moi, te souvenant de ton » père. » — Dans Homère ces paroles sont sincères. Dans la bouche d'Adraste, elles sont l'expression d'un cœur hypocrite et lâche.

2. Je crains Dieu, cher Abner, et n'ai pas [d'autre crainte.

(Rac., *Ath.*, act. I, sc i.)

dorent la campagne. Il ne l'écoute plus, quoique l'impie ose encore une fois essayer d'abuser de la bonté de son cœur : il enfonce son glaive, et le précipite dans les flammes du noir Tartare, digne châtiment de ses crimes.

A peine Adraste fut mort, que tous les Dauniens, loin de déplorer leur défaite et la perte de leur chef, se réjouirent de leur délivrance; ils tendirent les mains aux alliés en signe de paix et de réconciliation. Métrodore, fils d'Adraste, que son père avait nourri dans des maximes de dissimulation, d'injustice et d'inhumanité, s'enfuit lâchement. Mais un esclave, complice de ses infamies et de ses cruautés, qu'il avait affranchi et comblé de biens, et auquel il se confia dans sa fuite, ne songea qu'à le trahir pour son propre intérêt : il le tua par derrière pendant qu'il fuyait, lui coupa la tête, et la porta dans le camp des alliés, espérant une grande récompense d'un crime qui finissait la guerre. Mais on eut horreur de ce scélérat, et on le fit mourir. Télémaque, ayant vu la tête de Métrodore, qui était un jeune homme d'une merveilleuse beauté, et d'un naturel excellent, que les plaisirs et les mauvais exemples avaient corrompu, ne put retenir ses larmes. « Hélas ! s'écria-t-il, voilà ce que fait » le poison de la prospérité d'un jeune prince : plus il a d'élé» vation et de vivacité, plus il s'égare et s'éloigne de tout sen» timent de vertu. Et maintenant je serais peut-être de même » si les malheurs où je suis né, grâces aux dieux, et les ins» tructions de Mentor, ne m'avaient appris à me modérer. »

Les Dauniens assemblés demandèrent, comme l'unique condition de paix, qu'on leur permît de faire un roi de leur nation qui pût effacer par ses vertus l'opprobre dont l'impie Adraste avait couvert la royauté. Ils remerciaient les dieux d'avoir frappé le tyran ; ils venaient en foule baiser la main de Télémaque qui avait été trempée dans le sang de ce monstre ; et leur défaite était pour eux comme un triomphe. Ainsi tomba en un moment, sans aucune ressource, cette puissance qui menaçait toutes les autres dans l'Hespérie, et qui faisait trembler tant de peuples. Semblable à ces terrains qui paraissent fermes et immobiles, mais que l'on sape peu à peu par-dessous : longtemps on se moque du faible travail qui en attaque les fondements ; rien ne paraît affaibli, tout est uni, rien ne s'ébranle; cependant tous les soutiens souterrains sont détruits peu à peu, jusqu'au moment où tout à coup le terrain s'affaisse, et ouvre un abîme. Ainsi une puissance injuste et trompeuse, quelque prospérité qu'elle se procure par ses violences, creuse elle-même un précipice sous ses pieds. La fraude et l'inhumanité sapent peu à peu

tous les plus solides fondements de l'autorité illégitime ; on l'admire, on la craint, on tremble devant elle, jusqu'au moment où elle n'est déjà plus ; elle tombe de son propre poids, et rien ne peut la relever, parce qu'elle a détruit de ses propres mains les vrais soutiens de la bonne foi et de la justice, qui attirent l'amour et la confiance.

Observations sur le quinzième livre. — Fénelon, après avoir montré les imperfections de son héros et ses luttes contre les passions, nous le fait voir enfin arrivé à la perfection. Il le place dans les plus difficiles situations, comme les personnages des célèbres épopées ; mais il lui donne une supériorité morale inconnue aux personnages antiques.

Au commencement du livre, Télémaque fait admirer la droiture de ses sentiments en même temps que sa prudence ; il gagne tous les chefs en donnant les plus sages conseils sur le devoir de garder la loyauté même envers ses ennemis, et de préférer une défaite, s'il le faut, à un succès obtenu par l'injustice. « Ce qui fait, dit Télémaque, la sûreté des alliés, c'est la justice même de leur cause, la droiture de leurs intentions. Aussi doivent-ils se garder de repousser la fraude par la fraude. La Justice, c'est le salut des alliés : *Hæc arx inaccessa, hoc inexpugnabile munimentum.* » Ce précepte était une des doctrines favorites de Fénelon. « Croyez-vous, a-t-il dit ailleurs, qu'il soit permis de repousser la fraude par la fraude ? Vous justifiez un malhonnête homme en l'imitant. Dès qu'une tromperie en attire une autre, il n'y a rien d'assuré parmi les hommes, et les suites funestes de cet engagement vont à l'infini. Le plus sûr est de ne vous venger du trompeur, qu'en repoussant toutes ses ruses sans le tromper. (*Dialogues des morts*, passim.)

Ensuite s'ouvre, dans ce livre, la grande arène des combats : ceux qui ont précédé la mort d'Hippias n'ont été que le prélude ; ici la scène est entière, c'est une grande bataille qui est livrée sous les yeux du lecteur. Télémaque, héros accompli, n'est pas, comme Achille, emporté par la haine et la fureur, et marchant avec la seule pensée de tout exterminer pour venger la mort de son ami ; il n'est pas non plus mesuré et prudent, il ne tue pas son ennemi froidement et sans motif, comme Énée immolant Turnus. Il a la grandeur des héros d'Homère. Il cherche Adraste dans la mêlée, il l'atteint, il le renverse, il lui tend la main. On croirait voir et entendre Hector, fils de Priam, criant à Ajax Télamonien : « Quelque fort que tu sois, je ne veux pas te frapper en lâche ; je te frapperai en face, si je parviens à t'atteindre.

'Αλλ' οὐ γάρ σ' ἐθέλω βαλέειν τοιοῦτον ἐόντα
λάθρῃ ὀπιπτεύσας, ἀλλ' ἀμφαδόν, αἴ κε τύχωμι.

(*Iliade*, ch. VII, 242.)

Signalons enfin la belle page qui termine le livre quinzième, et dans laquelle Fénelon proclame une fois de plus ces grands principes, qu'il était si rare d'entendre affirmer hautement au XVII[e] siècle ; les dernières lignes sont surtout remarquables :

« Une puissance injuste et trompeuse, quelque prospérité qu'elle se » procure par ses violences, creuse elle-même un précipice sous ses » pieds. La fraude et l'inhumanité sapent peu à peu tous les plus soli- » des fondements de l'autorité illégitime ; on l'admire, on la craint, on » tremble devant elle, jusqu'au moment où elle n'est déjà plus ; elle » tombe de son propre poids, et rien ne peut la relever, parce qu'elle » a détruit de ses propres mains les vrais soutiens de la Bonne Foi et » de la Justice, qui attirent l'amour et la confiance. »

LIVRE SEIZIÈME.

SOMMAIRE. — I. Les chefs de l'armée alliée s'assemblent pour délibérer sur la demande des Dauniens. — Derniers devoirs donnés à Pisistrate, fils de Nestor. — II. On propose de partager le pays des Dauniens et de donner à Télémaque la contrée d'Arpine. — III. Diomède, alors poursuivi avec ses compagnons, par la colère de Vénus qu'il avait blessée au siége de Troie, arrive dans le camp des alliés. — IV. Telémaque conseille à ceux-ci de laisser aux Dauniens leur pays en entier, avec le sage et vaillant Polydamas pour roi. — V. Les Dauniens, charmés de cette proposition, donnent la contrée d'Arpine à Diomède. Les troubles apaisés, les princes se séparent pour s'en retourner chacun dans son pays.

I. Les chefs de l'armée s'assemblèrent, dès le lendemain, pour accorder un roi aux Dauniens. On prenait plaisir à voir les deux camps confondus par une amitié si inespérée, et les deux armées qui n'en faisaient plus qu'une. Le sage Nestor ne put se trouver dans ce conseil, parce que la douleur, jointe à la vieillesse, avait flétri son cœur, comme la pluie abat et fait languir, le soir, une fleur qui était, le matin, pendant la naissance de l'Aurore [1], la gloire et l'ornement des vertes campagnes. Ses yeux étaient devenus deux fontaines de larmes qui ne pouvaient tarir [2] : loin d'eux s'enfuyait le doux sommeil, qui charme les plus cuisantes peines. L'espérance, qui est la vie du cœur de l'homme [3], était éteinte en lui. Toute nourriture était amère à cet infortuné vieillard; la lumière même lui était odieuse : son âme ne demandait plus qu'à quitter son corps, et qu'à se plonger dans l'éternelle nuit de l'empire de Pluton. Tous ses amis lui parlaient en vain : son cœur, en défaillance, était dégoûté de toute amitié, comme un malade est dégoûté des meilleurs aliments. A tout ce qu'on pouvait lui dire de plus touchant, il ne répondait que par des gémissements et des sanglots. De temps en temps on l'entendait dire : « O Pisistrate, Pisistrate! Pisistrate, mon fils, tu m'ap-
» pelles! Je te suis : Pisistrate, tu me rendras la mort douce.

1. « La naissance de l'Aurore. » L'Aurore et le Soleil, dans les idées mythologiques, ne naissent pas, ils se lèvent, après s'être couchés la veille dans l'empire de Thétis.

2. Qui changera mes yeux en deux sources [de larmes,
Pour pleurer ton malheur ?
(RAC., *Athalie.*)

3. « La vie du cœur de l'homme ; » vive détermination de l'espérance, la vie du cœur, par qui le cœur respire.

» O mon cher fils! je ne désire plus, pour tout bien, que de te » revoir sur les rives du Styx. » Il passait des heures entières sans prononcer aucune parole, mais gémissant, et levant les mains et les yeux noyés de larmes vers le ciel.

Cependant les princes assemblés attendaient Télémaque, qui était auprès du corps de Pisistrate : il répandait sur son corps des fleurs à pleines mains; il y ajoutait des parfums exquis, et versait des larmes amères. « O mon cher compa- » gnon, disait-il, je n'oublierai jamais de t'avoir vu à Pylos [1], » de t'avoir suivi à Sparte, de t'avoir retrouvé sur les bords de » la grande Hespérie; je te dois mille soins: je t'aimais, tu » m'aimais aussi. J'ai connu ta valeur ; elle aurait surpassé » celle de plusieurs Grecs fameux. Hélas! elle t'a fait périr » avec gloire, mais elle a dérobé au monde une vertu nais- » sante qui eût égalé celle de ton père : oui, ta sagesse et ton » éloquence, dans un âge mûr, auraient été semblables à celles » de ce vieillard, admiré de toute la Grèce. Tu avais déjà cette » douce insinuation à laquelle on ne peut résister quand il » parle, ces manières naïves de raconter, cette sage modéra- » tion qui est un charme pour apaiser les esprits irrités, cette » autorité qui vient de la prudence et de la force des bons » conseils. Quand tu parlais, tous prêtaient l'oreille, tous » étaient prévenus, tous avaient envie de trouver que tu avais » raison : ta parole, simple et sans faste, coulait doucement » dans les cœurs, comme la rosée sur l'herbe naissante. Hélas! » tant de biens que nous possédions, il y a quelques heures, » nous sont enlevés à jamais. Pisistrate, que j'ai embrassé ce » matin, n'est plus; il ne nous en reste qu'un douloureux sou- » venir. Au moins si tu avais fermé les yeux de Nestor avant » que nous eussions fermé les tiens, il ne verrait pas ce qu'il » voit, il ne serait pas le plus malheureux de tous les pères. »

Après ces paroles, Télémaque fit laver la plaie sanglante qui était dans le côté de Pisistrate; il le fit étendre dans un lit de pourpre, où sa tête penchée, avec la pâleur de la mort, ressemblait à un jeune arbre, qui, ayant couvert la terre de son ombre, et poussé vers le ciel des rameaux fleuris, a été entamé par le tranchant de la cognée d'un bûcheron : il ne tient plus à sa racine ni à la terre, mère féconde qui nourrit les tiges dans son sein; il languit, sa verdure s'efface; il ne peut plus se soutenir, il tombe : ses rameaux, qui cachaient le ciel, traînent sur la poussière, flétris et desséchés; il n'est

1. « A Pylos, à Sparte. » Voir dans l'*Odyssée*, l. III et IV, le voyage de Télémaque et son séjour dans ces deux villes.

plus qu'un tronc abattu et dépouillé de toutes ses grâces [1]. Ainsi Pisistrate, en proie à la mort, était déjà emporté par ceux qui devaient le mettre dans le bûcher fatal. Déjà la flamme montait vers le ciel. Une troupe de Pyliens, les yeux baissés et pleins de larmes, leurs armes renversées, le conduisaient lentement. Le corps est bientôt brûlé : les cendres sont mises dans une urne d'or; et Télémaque, qui prend soin de tout, confie cette urne, comme un grand trésor, à Callimaque, qui avait été le gouverneur de Pisistrate. « Gardez, lui dit-il, ces cendres, tristes mais précieux restes de celui que vous avez aimé; gardez-les pour son père : mais attendez à [2] les lui donner, quand il aura assez de force pour les demander ; ce qui irrite la douleur en un temps, l'adoucit en un autre. »

II. Ensuite Télémaque entra dans l'assemblée des rois ligués, où chacun garda le silence pour l'écouter dès qu'on l'aperçut; il en rougit, et on ne pouvait le faire parler. Les louanges qu'on lui donna, par des acclamations publiques, sur tout ce qu'il venait de faire, augmentèrent sa honte; il aurait voulu se pouvoir cacher [3]; ce fut la première fois qu'il parut embarrassé et incertain. Enfin, il demanda comme une grâce qu'on ne lui donnât plus aucune louange. « Ce n'est pas, dit-il, que je ne les aime, surtout quand elles sont données par de si bons juges de la vertu; mais c'est que je crains de les aimer trop; elles corrompent les hommes; elles les remplissent d'eux-mêmes; elles les rendent vains et présomptueux. Il faut les mériter et les fuir [4]: les meilleures louanges ressemblent aux fausses. Les plus méchants de tous les hommes, qui sont les tyrans, sont ceux qui se sont fait le plus louer par des flatteurs. Quel plaisir y a-t-il à être loué comme eux ? Les bonnes louanges sont celles que vous me donnerez en mon absence, si je suis assez heureux pour en mériter. Si vous me croyez véritablement bon, vous devez croire aussi que je veux être modeste et craindre la vanité: épargnez-moi donc, si vous m'estimez, et ne me louez pas comme un homme amoureux des louanges. »

Après avoir parlé ainsi, Télémaque ne répondit plus rien à ceux qui continuaient de l'élever jusqu'au ciel; et, par un

1. Cette comparaison si élégante est une imitation d'Homère. (Voy. *Iliade*, liv. IV, v. 482.)

2. « A, » lisez : pour.

3. Il y a ici quelque exagération ; Télémaque, chef de l'expédition, ne saurait être modeste ou timide jusqu'à vouloir « se cacher. »

4. « Les mériter et les fuir ; » grande vérité : telle est la conduite à suivre par rapport aux louanges.

air d'indifférence, il arrêta bientôt les éloges qu'on lui donnait. On commença à craindre de le fâcher en le louant : ainsi les louanges finirent ; mais l'admiration augmenta [1]. Tout le monde sut la tendresse qu'il avait témoignée à Pisistrate, et les soins qu'il avait pris de lui rendre les derniers devoirs. Toute l'armée fut plus touchée des marques de la bonté de son cœur, que de tous les prodiges de sagesse et de valeur qui venaient d'éclater en lui. Il est sage, il est vaillant, se disaient-ils en secret les uns aux autres ; il est l'ami des dieux, et le vrai héros de notre âge ; il est au dessus de l'humanité : mais tout cela n'est que merveilleux, tout cela ne fait que nous étonner. Il est humain, il est bon [2], il est ami fidèle et tendre ; il est compatissant, libéral, bienfaisant, et tout entier à ceux qu'il doit aimer : il est les délices de tous ceux qui vivent avec lui : il s'est défait de sa hauteur, de son indifférence et de sa fierté : voilà ce qui est du sage, voilà ce qui touche les cœurs, voilà ce qui nous attendrit pour lui, et qui nous rend sensibles à toutes ses vertus ; voilà ce qui fait que nous donnerions tous nos vies pour lui [3].

A peine ces discours furent-ils finis, qu'on se hâta de parler de la nécessité de donner un roi aux Dauniens. La plupart des princes qui étaient dans le conseil opinaient qu'il fallait partager entre eux ce pays, comme une terre conquise. On offrit à Télémaque, pour sa part, la fertile contrée d'Arpine [4] qui porte deux fois l'an les riches dons de Cérès, les doux présents de Bacchus, et les fruits toujours verts de l'olivier consacré à Minerve [5]. Cette terre, lui disait-on, doit vous faire oublier la pauvre Ithaque avec ses cabanes, et les rochers affreux de Dulichie [6], et les bois sauvages de Zacynthe [7]. Ne cherchez plus ni votre père, qui doit être péri [8] dans les flots au promontoire de Capharée [9], par la vengeance de Nauplius [10] et par la colère

1. Télémaque, discutant sur son plus ou moins d'amour de la gloire, est peut-être un peu subtil ; sa modestie semble un peu trop occupée d'elle-même.

2. « Il est humain, il est bon. » L'humanité est un sentiment général de bienveillance qui embrasse tous les hommes, même les ennemis; la bonté est plus expansive, et se porte plus particulièrement sur les personnes avec lesquelles on est en relation.

3. Il ne faut jamais oublier, pour accepter ces longueurs, que Fénelon, dans le *Télémaque*, a écrit un livre de morale, et en même temps de politique, pour l'éducation d'un prince.

4. « Arpine, » pays dont la ville d'Arpi, dans la Pouille, est la capitale. Arpi est une abréviation d'Argyripa, ou *Argos Hippium*. Elle avait été bâtie, disait-on, par Diomède, en souvenir d'Argos, sa patrie.

5. Au figuré, pour dire qu'Arpi était fertile en blé, en vin et en oliviers.

6. Dulichium, petite île du groupe des Echinades, aujourd'hui Néochori, vis-à-vis l'embouchure de l'Achéloüs ; elle faisait partie du royaume d'Ithaque.

7. Zacynthe, aujourd'hui Zante, île dans le golfe de Patras ; Virgile l'appelle *nemorosa Zacynthos*, (l. III, v. 270).

8. « Être péri ; » ne se dirait plus aujourd'hui.

9. Le promontoire de « Capharée, » à la pointe méridionale de l'île d'Eubée.

10. « Nauplius, » roi d'Eubée, était le

de Neptune; ni votre mère, que ses amants possèdent depuis votre départ; ni votre patrie, dont la terre n'est point favorisée du ciel comme celle que nous vous offrons.

Il écoutait patiemment ces discours; mais les rochers de Thrace et de Thessalie ne sont pas plus sourds et plus insensibles aux plaintes des amants désespérés, que Télémaque l'était à ces offres. « Pour moi, répondait-il, je ne suis touché ni des richesses ni des délices: qu'importe de posséder une plus grande étendue de terre, et de commander à un plus grand nombre d'hommes? on n'en a que plus d'embarras, et moins de liberté : la vie est assez pleine de malheurs pour les hommes les plus sages et les plus modérés, sans y ajouter encore la peine de gouverner les autres hommes, indociles, inquiets, injustes, trompeurs et ingrats. Quand on veut être le maître des hommes pour l'amour de soi-même, n'y regardant que sa propre autorité, ses plaisirs et sa gloire, on est impie [1], on est tyran, on est le fléau du genre humain. Quand, au contraire, on ne veut gouverner les hommes que selon les vraies règles, pour leur propre bien, on est moins leur maître que leur tuteur; on n'en a que la peine, qui est infinie, et on est bien éloigné de vouloir étendre plus loin son autorité. Le berger qui ne mange point le troupeau, qui le défend des loups en exposant sa vie, qui veille nuit et jour pour le conduire dans les bons pâturages, n'a point d'envie d'augmenter le nombre de ses moutons, et d'enlever ceux du voisin : ce serait augmenter sa peine. Quoique je n'aie jamais gouverné, ajoutait Télémaque, j'ai appris par les lois, et par les hommes sages qui les ont faites, combien il est pénible de conduire les villes et les royaumes. Je suis donc content de ma pauvre Ithaque : quoiqu'elle soit petite et pauvre, j'aurai assez de gloire, pourvu que j'y règne avec justice, piété et courage : encore même n'y régnerai-je que trop tôt. Plaise aux dieux que mon père, échappé à la fureur des vagues, y puisse régner jusqu'à la plus extrême vieillesse, et que je puisse apprendre longtemps sous lui comment il faut vaincre ses passions pour savoir modérer celles de tout un peuple [2] ! »

Ensuite Télémaque dit : « Écoutez, ô princes assemblés ici, ce que je crois vous devoir dire pour votre intérêt. Si vous

père de Palamède; ayant voulu venger son fils, mort devant Troie par les artifices d'Ulysse, il avait allumé des feux au milieu des écueils, près de Capharée; les vaisseaux du roi d'Ithaque vinrent y échouer. Ulysse pourtant échappa au piége; Nauplius, voyant ses projets manqués, se jeta dans la mer. — De là ces paroles de Virgile: *ultorque Caphareus.*

1. « Impie, » parce que c'est s'attribuer une puissance qui n'appartient qu'à Dieu.

2. Cette page contre l'ambition des rois est excellente.

donnez aux Dauniens un roi juste, il les conduira avec justice, il leur apprendra combien il est utile de conserver la bonne foi, et de n'usurper jamais le bien de ses voisins : c'est ce qu'ils n'ont jamais pu comprendre sous l'impie Adraste. Tandis qu'ils seront conduits par un roi sage et modéré, vous n'aurez rien à craindre d'eux : ils vous devront ce bon roi que vous leur aurez donné; ils vous devront la paix et la prospérité dont ils jouiront : ces peuples, loin de vous attaquer, vous béniront sans cesse ; et le roi et le peuple, tout sera l'ouvrage de vos mains. Si au contraire vous voulez partager leur pays entre vous, voici les malheurs que je vous prédis : ce peuple, poussé au désespoir, recommencera la guerre ; il combattra justement pour sa liberté, et les dieux, ennemis de la tyrannie, combattront avec lui. Si les dieux s'en mêlent, tôt ou tard vous serez confondus, et vos prospérités se dissiperont comme la fumée ; le conseil et la sagesse seront ôtés à vos chefs, le courage à vos armées, l'abondance à vos terres. Vous vous flatterez ; vous serez téméraires dans vos entreprises ; vous ferez taire les gens de bien qui voudront dire la vérité : vous tomberez tout à coup et on dira de vous : « Est-ce donc là ces peuples florissants qui devaient faire la loi à toute la terre ? et maintenant ils fuient devant leurs ennemis ; ils sont le jouet des nations qui les foulent aux pieds : voilà ce que les dieux ont fait : voilà ce que méritent les peuples injustes, superbes et inhumains. » De plus, considérez que si vous entreprenez de partager entre vous cette conquête, vous réunissez contre vous tous les peuples voisins ; votre ligue, formée pour défendre la liberté commune de l'Hespérie, contre l'usurpateur Adraste, deviendra odieuse; et c'est vous-mêmes que tous les peuples accuseront, avec raison, de vouloir usurper la tyrannie universelle.

» Mais je suppose que vous soyez victorieux et des Dauniens, et de tous les autres peuples; cette victoire vous détruira : voici comment. Considérez que cette entreprise vous désunira tous : comme elle n'est point fondée sur la justice, vous n'aurez point de règle pour borner entre vous les prétentions de chacun ; chacun voudra que sa part de la conquête soit proportionnée à sa puissance, nul d'entre vous n'aura assez d'autorité parmi les autres pour faire paisiblement ce partage : voilà la source d'une guerre dont vos petits-enfants ne verront pas la fin. Ne vaut-il pas bien mieux être juste et modéré, que de suivre son ambition avec tant de péril, et au travers de tant de malheurs inévitables ? La paix profonde, les plaisirs

doux et innocents qui l'accompagnent, l'heureuse abondance, l'amitié de ses voisins, la gloire qui est inséparable de la justice, l'autorité qu'on acquiert en se rendant par sa bonne foi l'arbitre de tous les peuples étrangers, ne sont-ce pas des biens plus désirables que la folle vanité d'une conquête injuste ? O princes ! ô rois ! vous voyez que je vous parle sans intérêt : écoutez donc celui qui vous aime assez pour vous contredire, et pour vous déplaire en vous représentant la vérité[1]. »

III. Pendant que Télémaque parlait ainsi, avec une autorité qu'on n'avait jamais vue en nul autre, et que tous les princes, étonnés et en suspens, admiraient la sagesse de ses conseils, on entendit un bruit confus qui se répandit dans tout le camp, et qui vint jusqu'au lieu où se tenait l'assemblée. Un étranger, dit-on, est venu aborder sur ces côtes avec une troupe d'hommes armés : cet inconnu est d'une haute mine ; tout paraît héroïque en lui ; on voit aisément qu'il a longtemps souffert, et que son grand courage l'a mis au-dessus de toutes ses souffrances. D'abord les peuples du pays qui gardent la côte ont voulu le repousser comme un ennemi qui vient faire une irruption ; mais, après avoir tiré son épée avec un air intrépide, il a déclaré qu'il saurait se défendre si on l'attaquait, mais qu'il ne demandait que la paix et l'hospitalité. Aussitôt il a présenté un rameau d'olivier, comme suppliant. On l'a écouté ; il a demandé à être conduit vers ceux qui gouvernent dans cette côte de l'Hespérie, et on l'amène ici pour le faire parler aux rois assemblés[2].

A peine ce discours fut-il achevé, qu'on vit entrer cet inconnu avec une majesté qui surprit toute l'assemblée. On aurait cru facilement que c'était le dieu Mars, quand il assemble sur les montagnes de la Thrace ses troupes sanguinaires[3]. Il commença à parler ainsi :

« O vous, pasteurs des peuples, qui êtes sans doute assem-
» blés ici pour défendre la patrie contre ses ennemis, ou pour
» faire fleurir les plus justes lois, écoutez un homme que la
» fortune a persécuté. Fassent les dieux que vous n'éprouviez

1. Ce discours peut être regardé comme un modèle d'éloquence délibérative. Le fils d'Ulysse développe sa thèse d'une manière solide ; il emploie dans toute sa force le double argument de l'utilité et de la moralité. *Il n'y a d'utile que ce qui est conforme à la justice,* c'est-à-dire « au respect du droit d'autrui. »

2. Sorte de suspension ; on entretient la curiosité, en caractérisant le personnage qui entre en scène, avant de le faire connaître.

3. Au nord de la Thrace habitaient des peuples farouches, et c'est à leurs mœurs belliqueuses que Fénelon ici fait allusion.

» jamais de semblables malheurs[1] ! Je suis Diomède, roi » d'Étolie[2], qui blessai Vénus au siége de Troie. La vengeance » de cette déesse me poursuit dans tout l'univers. Neptune, qui » ne peut rien refuser à la divine fille de la Mer, m'a livré à la » rage des vents et des flots, qui ont brisé plusieurs fois mes » vaisseaux contre les écueils. L'inexorable Vénus m'a ôté toute » espérance de revoir mon royaume, ma famille, et cette douce » lumière d'un pays où je commençai à voir le jour en nais- » sant[3]. Non, je ne reverrai jamais tout ce qui m'a été le plus » cher au monde. Je viens, après tant de naufrages, chercher » sur ces rives inconnues un peu de repos, et une retraite as- » surée. Si vous craignez les dieux, et surtout Jupiter, qui a » soin des étrangers ; si vous êtes sensibles à la compassion, ne » me refusez pas, dans ces vastes pays, quelque coin de terre » infertile, quelques déserts, quelques sables ou quelques » rochers escarpés, pour y fonder, avec mes compagnons, une » ville qui soit du moins une triste image de notre patrie per- » due[4]. Nous ne demandons qu'un peu d'espace qui vous soit » inutile. Nous vivrons en paix avec vous dans une étroite al- » liance; vos ennemis seront les nôtres ; nous entrerons dans » tous vos intérêts : nous ne demandons que la liberté de vivre » selon nos lois[5]. »

Pendant que Diomède parlait ainsi, Télémaque, ayant les yeux attachés sur lui, montra sur son visage toutes les différentes passions. Quand Diomède commença à parler de ses longs malheurs, il espéra que cet homme si majestueux serait son père[6]. Aussitôt qu'il eut déclaré qu'il était Diomède, le visage de Télémaque se flétrit comme une belle fleur que les noirs aquilons viennent de ternir de leur souffle cruel. Ensuite les paroles de Diomède, qui se plaignait de la longue colère d'une divinité, l'attendrirent par le souvenir des mêmes disgrâces souffertes par son père et par lui ; des larmes mêlées de douleur et de joie coulèrent sur ses joues, et il se jeta tout à coup sur Diomède pour l'embrasser.

1. Début insinuant, et tout homérique.

2. « Roi d'Étolie; » bornée au sud par le golfe de Corinthe, au nord par la Thessalie, l'Étolie, dont Diomède était roi, fut toujours un pays guerrier.

3. « En naissant ; » pléonasme évident; « où je commençai à voir le jour » devait suffire.

4. Ce qu'Hélénus, dans Virgile, avait fait en Épire, une image de Troie : *Simulataque magnis Pergama* (liv. III, v. 349).

5. Diomède, chef illustre, représenté par Homère comme doué d'un courage héroïque et d'un orgueil extrême, est ici un peu trop humble dans ses prétentions et dans son langage.

6. C'est en effet à peu près de cette façon qu'Ulysse, dans l'*Iliade*, se présente au roi des Phéaciens, mais dans des circonstances pleines d'intérêt, et qui ne permettent aucun rapport entre sa situation et celle de Diomède.

« Je suis, dit-il, le fils d'Ulysse que vous avez connu, et qui » ne vous fut pas inutile quand vous prîtes les chevaux fameux » de Rhésus [1]. Les dieux l'ont traité sans pitié, comme vous. » Si les oracles de l'Érèbe ne sont pas trompeurs, il vit encore : » mais, hélas ! il ne vit point pour moi. J'ai abandonné Ithaque » pour le chercher ; je ne puis revoir maintenant ni Ithaque » ni lui ; jugez par mes malheurs de la compassion que j'ai pour » les vôtres. C'est l'avantage qu'il y a d'être malheureux, qu'on » sait compatir aux peines d'autrui. Quoique je ne sois ici » qu'étranger, je puis, grand Diomède (car, malgré les mi» sères qui ont accablé ma patrie dans mon enfance, je n'ai pas » été assez mal élevé pour ignorer quelle est votre gloire » dans les combats), je puis, ô le plus invincible de tous les » Grecs après Achille, vous procurer quelque secours. Ces » princes que vous voyez sont humains ; ils savent qu'il n'y a » ni vertu, ni vrai courage, ni gloire, sans l'humanité. Le » malheur ajoute un nouveau lustre à la gloire des hommes ; » il leur manque quelque chose quand ils n'ont jamais été mal» heureux [2] ; il manque dans leur vie des exemples de patience » et de fermeté ; la vertu souffrante attendrit tous les cœurs » qui ont quelque goût pour la vertu. Laissez-nous donc le » soin de vous consoler : puisque les dieux vous mènent à nous, » c'est un présent qu'ils nous font, et nous devons nous croire » heureux de pouvoir adoucir vos peines. »

Pendant qu'il parlait, Diomède étonné le regardait fixement, et sentait son cœur tout ému. Ils s'embrassaient comme s'ils avaient été longtemps liés d'une amitié étroite. « O digne fils » du sage Ulysse ! disait Diomède, je reconnais en vous la dou» ceur de son visage, la grâce de ses discours, la force de son » éloquence, la noblesse de ses sentiments, la sagesse de ses » pensées. »

Cependant Philoctète embrasse aussi le grand fils de Tydée [3] ; ils se racontent leurs tristes aventures. Ensuite Philoctète lui dit : « Sans doute vous serez bien aise de revoir le sage Nestor : » il vient de perdre Pisistrate, le dernier de ses enfants ; il ne » lui reste plus dans la vie qu'un chemin de larmes qui le » mène vers le tombeau. Venez le consoler : un ami malheu-

1. « Rhésus, » chef thrace venu au secours de Priam, et tué par Diomède et Ulysse le jour même de son arrivée. Il possédait, avait dit l'oracle, des chevaux blancs qui devaient rendre Troie imprenable s'ils pouvaient boire l'eau du Xanthe : ces chevaux furent enlevés par les deux héros grecs.

2. « Il manque dans leur vie... ; » pensée chrétienne, c'est la loi de l'épreuve.

3. « Tydée, » fils du roi de Calydon, Œnée ; il fut l'un des sept chefs dans la guerre contre Thèbes, célébrée par Eschyle.

» reux est plus propre qu'un autre à soulager son cœur. » Ils allèrent aussitôt dans la tente de Nestor, qui reconnut à peine Diomède, tant la tristesse abattait son esprit et ses sens. D'abord Diomède pleura avec lui, et leur entrevue fut pour le vieillard un redoublement de douleur; mais peu à peu la présence de cet ami apaisa son cœur. On reconnut aisément que ses maux étaient un peu suspendus par le plaisir de raconter ce qu'il avait souffert, et d'entendre à son tour ce qui était arrivé à Diomède.

IV. Pendant qu'ils s'entretenaient, les rois assemblés avec Télémaque examinaient ce qu'ils devaient faire. Télémaque leur conseillait de donner à Diomède le pays d'Arpine [1], et de choisir pour roi des Dauniens Polydamas, qui était de leur nation. Ce Polydamas était un fameux capitaine, qu'Adraste, par jalousie, n'avait jamais voulu employer, de peur qu'on n'attribuât à cet homme habile les succès dont il espérait d'avoir seul toute la gloire. Polydamas l'avait souvent averti, en particulier, qu'il exposait trop sa vie et le salut de son État dans cette guerre contre tant de nations conjurées; il l'avait voulu engager à tenir une conduite plus droite et plus modérée avec ses voisins. Mais les hommes qui haïssent la vérité, haïssent aussi les gens qui ont la hardiesse de la dire; ils ne sont touchés ni de leur sincérité, ni de leur zèle, ni de leur désintéressement. Une prospérité trompeuse endurcissait le cœur d'Adraste contre les plus salutaires conseils; en ne les suivant pas, il triomphait tous les jours de ses ennemis : la hauteur, la mauvaise foi, la violence, mettaient toujours la victoire dans son parti; tous les malheurs dont Polydamas l'avait si longtemps menacé n'arrivaient point. Adraste se moquait d'une sagesse timide qui prévoyait toujours des inconvénients; Polydamas lui était insupportable : il l'éloigna de toutes les charges; il le laissa languir dans la solitude et dans la pauvreté.

D'abord Polydamas fut accablé de cette disgrâce; mais elle lui donna ce qui lui manquait, en lui ouvrant les yeux sur la vanité des grandes fortunes : il devint sage à ses dépens; il se réjouit d'avoir été malheureux; il apprit peu à peu à se taire, à vivre de peu, à se nourrir tranquillement de la vérité, à cultiver en lui les vertus secrètes, qui sont encore plus esti-

1. Le rôle de Diomède, qui n'arrive au milieu des alliés que pour prendre part au bénéfice de la victoire, et sans rien faire de remarquable, est un personnage peu intéressant. Dans l'*Énéide*, liv. XI, Diomède est déjà établi en Hespérie; il refuse, dans un discours éloquent de s'unir à Turnus contre Énée.

mables que les éclatantes [1]; enfin à se passer des hommes. Il demeura au pied du mont Gargan, dans un désert, où un rocher en demi-voûte lui servait de toit. Un ruisseau qui tombait de la montagne apaisait sa soif; quelques arbres lui donnaient leurs fruits : il avait deux esclaves qui cultivaient un petit champ; il travaillait lui-même avec eux de ses propres mains : la terre le payait de ses peines avec usure, et ne le laissait manquer de rien. Il avait non-seulement des fruits et des légumes en abondance, mais encore toutes sortes de fleurs odoriférantes. Là il déplorait le malheur des peuples que l'ambition insensée d'un roi entraîne à leur perte; là il attendait chaque jour que les dieux justes, quoique patients [2], fissent tomber Adraste. Plus sa prospérité croissait, plus il croyait voir de près sa chute irrémédiable; car l'imprudence heureuse dans ses fautes, et la puissance montée jusqu'au dernier excès d'autorité absolue [3], sont les avant-coureurs du renversement des rois et des royaumes [4]. Quand il apprit la défaite et la mort d'Adraste, il ne témoigna aucune joie ni de l'avoir prévue, ni d'être délivré de ce tyran; il gémit seulement, par la crainte de voir les Dauniens dans la servitude [5].

Voilà l'homme que Télémaque proposa pour le faire régner. Il y avait déjà quelque temps qu'il connaissait son courage et sa vertu; car Télémaque, selon les conseils de Mentor, ne cessait de s'informer partout des qualités bonnes et mauvaises de toutes les personnes qui étaient dans quelque emploi considérable, non-seulement parmi les nations alliées qu'il servait en cette guerre, mais encore chez les ennemis. Son principal soin était de découvrir et d'examiner partout les hommes qui avaient quelque talent, ou une vertu particulière.

Les princes alliés eurent d'abord quelque répugnance à mettre Polydamas dans la royauté. « Nous avons éprouvé, disaient-ils, combien un roi des Dauniens, quand il aime la guerre et qu'il la sait faire, est redoutable à ses voisins. Polydamas est un grand capitaine, et il peut nous jeter dans de grands périls. » Mais Télémaque leur répondait : « Polydamas, il est vrai, sait la guerre, mais il aime la paix; et voilà les deux choses qu'il faut souhaiter. Un homme qui connaît les malheurs, les dangers et les difficultés de la guerre, est bien plus capable de

1. Il faudrait : les vertus « éclatantes. »

2. Imitation de saint Augustin : « *Patiens quia æternus.* »

3. Partout où il en trouve l'occasion, Fénelon combat l'autorité absolue.

4.... Cet esprit d'imprudence et d'erreur,
De la chute des rois funeste avant-coureur.
(Rac., *Ath.*)

5. L'épisode de Polydamas, sa disgrâce sous le tyran, et sa haute fortune après la mort d'Adraste offrent quelque analogie avec l'histoire de Philoclès, le ministre d'Idoménée, au livre XI.

l'éviter, qu'un autre qui n'en a aucune expérience. Il a appris à goûter le bonheur d'une vie tranquille ; il a condamné les entreprises d'Adraste ; il en a prévu les suites funestes. Un prince faible, ignorant et sans expérience, est plus à craindre pour vous, qu'un homme qui connaîtra et qui décidera tout par lui-même. Le prince faible et ignorant ne verra que par les yeux d'un favori passionné, ou d'un ministre flatteur, inquiet[1] et ambitieux : ainsi ce prince aveugle s'engagera à la guerre sans la vouloir faire. Vous ne pourrez jamais vous assurer de lui, car il ne pourra être sûr de lui-même ; il vous manquera de parole ; il vous réduira bientôt à cette extrémité, qu'il faudra ou que vous le fassiez périr, ou qu'il vous accable. N'est-il pas plus utile, plus sûr, et en même temps plus juste et plus noble[2] de répondre plus fidèlement à la confiance des Dauniens, et de leur donner un roi digne de commander ? »

Toute l'assemblée fut persuadée par ce discours. On alla proposer Polydamas aux Dauniens, qui attendaient une réponse avec impatience. Quand ils entendirent le nom de Polydamas, ils répondirent : « Nous reconnaissons bien maintenant que les princes alliés veulent agir de bonne foi avec nous, et faire une paix éternelle, puisqu'ils nous veulent donner pour roi un homme si vertueux, et si capable de nous gouverner. Si on nous eût proposé un homme lâche, efféminé et mal instruit, nous aurions cru qu'on ne cherchait qu'à nous abattre et qu'à corrompre la forme de notre gouvernement ; nous aurions conservé en secret un vif ressentiment d'une conduite si dure et si artificieuse : mais le choix de Polydamas nous montre une véritable candeur[3]. Les alliés, sans doute, n'attendent rien de nous que de juste et de noble, puisqu'ils nous accordent un roi qui est incapable de faire rien contre la liberté[4] et contre la gloire de notre nation : aussi pouvons-nous protester, à la face des justes dieux, que les fleuves remonteront vers leur source avant que nous cessions d'aimer des peuples si bienfaisants. Puissent nos derniers neveux se souvenir du bienfait que nous recevons aujourd'hui, et renouveler, de génération en génération, la paix de l'âge d'or dans toute la côte de l'Hespérie ! »

V. Télémaque leur proposa[5] ensuite de donner à Diomède les

1. « Inquiet » sur sa position, qu'il expose en disant au maître la vérité.

2. Accumulation d'adjectifs. On peut dire ici ce qu'Horace a dit d'Homère : *Bonus dormitat*.

3. « Candeur ; » ce mot a modifié sa nuance depuis le XVIIe siècle ; la candeur convient surtout à une jeune fille, simple et candide, *candida*, blanche d'esprit et de cœur.

4. « Ne rien faire contre la liberté, » en parlant d'un roi ; c'était une belle parole alors.

5. « Leur proposa ; » aux Dauniens.

campagnes d'Arpine, pour y fonder une colonie. Ce nouveau peuple, leur disait-il, vous devra son établissement dans un pays que vous n'occupez point. Souvenez-vous que tous les hommes doivent s'entr'aimer [1]; que la terre est trop vaste pour eux; qu'il faut bien avoir des voisins, et qu'il vaut mieux en avoir qui vous soient obligés de leur établissement. Soyez touchés des malheurs d'un roi qui ne peut retourner dans son pays. Polydamas et lui, étant unis ensemble par les liens de la justice et de la vertu, qui sont les seuls durables, vous entretiendront dans une paix profonde, et vous rendront redoutables à tous les peuples voisins qui penseraient à s'agrandir. Vous voyez, ô Dauniens, que nous avons donné à votre nation un roi capable d'en élever la gloire jusqu'au ciel : donnez aussi, puisque nous vous le demandons [2], une terre qui vous est inutile, à un roi qui est digne de toute sorte de secours. »

Les Dauniens répondirent qu'ils ne pouvaient rien refuser à Télémaque, puisque c'était lui qui leur avait procuré Polydamas pour roi. Aussitôt ils partirent pour l'aller chercher dans son désert, et pour le faire régner sur eux. Avant que de partir, ils donnèrent les fertiles plaines d'Arpine à Diomède, pour y fonder un nouveau royaume. Les alliés en furent ravis, parce que cette colonie des Grecs pourrait secourir puissamment le parti des alliés, si jamais les Dauniens voulaient renouveler les usurpations dont Adraste avait donné le mauvais exemple [3]. Tous les princes ne songèrent plus qu'à se séparer. Télémaque, les larmes aux yeux, partit avec sa troupe, après avoir embrassé tendrement le vaillant Diomède, le sage et inconsolable Nestor, et le fameux Philoctète, digne héritier des flèches d'Hercule.

Observations sur le seizième livre. — Ainsi que l'a fait observer Villemain, tout ce qui existait d'idées pour les Grecs, depuis leur théogonie la plus haute jusqu'aux arts industriels dont ils avaient l'usage, se retrouve dans l'*Iliade*, le poëme épique par excellence. Depuis la morale sublime qui respire dans la belle allégorie des Prières, jusqu'à l'industrie de l'ouvrier qui, sur son enclume portative, battait les feuilles d'or, tout ce que savait, tout ce que sentait la Grèce se retrouve dans l'épopée homérique. Fénelon devait donc, pour obéir aux exigences du poëme épique, nous

Fénelon a un tel respect de l'indépendance des peuples que, même après la victoire des alliés, il n'admet pas qu'on détache une partie du territoire des Dauniens sans leur aveu.

1. L'amour de l'humanité... enseignement chrétien.

2. « Puisque nous vous le demandons; » grande modération, car ils pouvaient l'exiger.

3. La pensée de Fénelon est qu'il convient d'établir en Italie, ou du moins dans le midi de l'Italie une sorte de fédération.

décrire, après les funérailles d'Hippias, celles de Pisistrate, et nous donner ainsi un exemple du respect, ou plutôt du culte, qu'avaient pour leurs morts les peuples anciens. De même, dans Homère, assistons-nous aux funérailles de Patrocle ; de même aussi au livre VII, un discours d'Hector, qui offre un singulier mélange de naïveté et de grandeur, montre quelle importance les Grecs attachaient aux honneurs funèbres : « Écoutez, » s'écrie Hector, écoutez, Troyens et Grecs. Si mon adversaire me tue » d'un coup de pique, qu'il me dépouille de mes armes et les emporte » dans ses vaisseaux, mais qu'il rende mon corps aux miens, afin que » les Troyens et les épouses des Troyens m'accordent les honneurs du » bûcher après ma mort. Si c'est moi qui le tue, et qu'Apollon me donne » cette gloire, je lui arracherai ses armes, et les emporterai dans la » ville sacrée d'Ilion pour les suspendre dans le temple d'Apollon. » Mais je rendrai son corps aux Grecs, qui l'emporteront dans leurs » vaisseaux ; et les Grecs à la belle chevelure lui rendront les hon- » neurs funèbres et lui élèveront un tombeau sur les bords du vaste » Hellespont. Et, dans l'avenir, on dira, quand on traversera la sombre » mer, sur un vaisseau aux nombreux bancs de rameurs : Voilà le » tombeau d'un guerrier d'autrefois, qui combattit avec courage et » tomba sous les coups du brillant Hector ! — Voilà ce qu'on dira un » jour, et ma gloire ne périra jamais. » (*Iliade*, liv. VII.) Enfin, dans Sophocle, la pieuse Antigone condamnée à mort pour avoir rendu à son frère les honneurs funèbres, fait à son juge cette noble réponse : « Comment la mort me paraîtrait-elle une peine ? C'en eût été pour moi une bien cruelle, si j'avais laissé sans sépulture le corps de mon frère. Voilà ce qui m'eût désespérée ! *le reste ne m'afflige point.* »

Mais ce que Fénelon nous montre surtout, dans ce XVIe livre, c'est Télémaque, l'élève de Minerve, mettant à profit les leçons de sage politique que lui a données la déesse. Vainqueur des Dauniens, le jeune chef sait, chose rare, user de sa victoire avec modération : il veut assurer la paix, la « paix durable, » comme dit Fénelon. Pour cela, il changera en alliés fidèles les peuples vaincus, car il les a respectés et il garantira leur liberté et leur indépendance. En vain offre-t-on à Télémaque, comme une récompense de la victoire, comme un butin justement acquis, « cette fertile contrée d'Arpine, qui porte deux fois l'an les riches dons de Cérès, les doux présents de Bacchus, et les fruits toujours verts de l'olivier consacré à Minerve. » Rien ne saurait lui faire oublier les leçons de Mentor : il préfère à ce nouveau royaume « la pauvre Ithaque avec ses cabanes, les rochers affreux de Dulichie et les bois sauvages de Zacynthe. » Il va plus loin, il nie jusqu'à un certain point le droit de conquête. « Considérez, dit Télémaque, que si vous entreprenez de partager entre vous le pays des Dauniens, cette entreprise vous désunira tous, car elle n'est point fondée sur la justice. »

Cette politique n'a rien qui nous étonne, et les héros de Fénelon emploient, dans les *Dialogues des morts*, un langage analogue :

« Le peuple subjugué, disent-ils, est toujours peuple ; le droit de » conquête est un droit moins fort que celui de l'humanité. Ce qu'on » appelle *conquête* devient le comble de la tyrannie et l'exécration du » genre humain, à moins que le conquérant n'ait fait sa conquête par

» une guerre juste, et n'ait rendu heureux le peuple conquis en lui donnant de bonnes lois. Quelle horrible barbarie que de voir un peuple
» qui se joue de la vie d'un autre et qui compte pour rien ses mœurs et
» son repos.. ! » (*Dialogues des morts.*)

Fénelon va plus loin encore; il affirme la solidarité des peuples, il érige en devoir étroit l'amour de l'humanité, de la *société générale*, de la « grande famille, » et, comme il le dit en termes éloquents : « Un peuple n'est pas moins un membre du genre humain, qui est la société
» générale, qu'une famille est un membre d'une nation particulière.
» Chacun doit infiniment plus au genre humain, qui est la grande patrie, qu'à la patrie particulière dans laquelle il est né ; il est donc infiniment plus pernicieux de blesser la justice de peuple à peuple, que de la blesser de famille à famille. » (*Dialogues des morts*, passim.)

Quelques années encore, et Montesquieu, à son tour, s'exprimera sur ce sujet avec la même autorité : « La conquête, dira-t-il, ne donne point
» un *droit* par elle-même. Le droit de conquête n'est point un *droit.*
» Une société ne peut être fondée que sur la volonté des associés ; si
» elle est détruite par la conquête, le peuple redevient libre : il n'y a
» plus de nouvelle société. Et si le vainqueur veut en former une,
» *c'est une tyrannie.* »

LIVRE DIX-SEPTIÈME.

SOMMAIRE. — I. Télémaque, de retour à Salente, admire l'état florissant de la campagne, et il s'étonne de ne pas voir la ville aussi magnifique qu'elle était au moment de son départ. Mentor lui donne les raisons de ce changement ; il lui fait connaître les vraies richesses d'un État et les maximes fondamentales de l'art de gouverner, et il lui propose pour modèle Idoménée, qui a été instruit par l'expérience et les conseils de la sagesse. — II. Inclination de Télémaque pour Antiope, fille d'Idoménée ; Mentor approuve son choix, loue les qualités solides de la jeune fille, et déclare à Télémaque que les dieux la lui destinent pour épouse; mais il lui recommande de s'occuper de son voyage pour Ithaque. — III. Efforts d'Idoménée pour retenir ses hôtes ; il demande de nouveaux conseils à Mentor. — IV. Il cherche à encourager les sentiments de Télémaque pour sa fille ; description d'une partie de chasse, dans laquelle Télémaque, par son adresse et son courage, sauve la vie d'Antiope, en la délivrant d'un sanglier qui était sur le point de la déchirer. — V. Tristesse d'Idoménée voyant qu'il ne peut plus retenir ses hôtes. Mentor le console et obtient enfin la permission de partir. Alors on se quitte avec de vives marques d'estime et d'amitié.

I. Le jeune fils d'Ulysse brûlait d'impatience de retrouver Mentor à Salente, et de s'embarquer avec lui pour revoir Ithaque, où il espérait que son père serait arrivé. Quand il s'approcha de Salente, il fut bien étonné de voir toute la campagne des environs, qu'il avait laissée presque inculte et déserte, cultivée comme un jardin, et pleine d'ouvriers diligents : il reconnut l'ouvrage de la sagesse de Mentor. Ensuite, entrant dans la ville, il remarqua qu'il y avait beaucoup moins d'artisans pour les délices de la vie, et beaucoup moins de magnificence. Il en fut choqué ; car il aimait naturellement toutes les choses qui ont de l'éclat et de la politesse[1]. Mais d'autres pensées occupèrent aussitôt son cœur; il vit de loin venir à lui Idoménée avec Mentor : aussitôt son cœur fut ému de joie et de tendresse. Malgré tous les succès qu'il avait eus dans la guerre contre Adraste, il craignait que Mentor ne fût pas content de lui ; et, à mesure qu'il s'avançait, il cherchait dans les yeux de Mentor pour voir s'il n'avait rien à se reprocher.

D'abord Idoménée embrassa Télémaque comme son propre fils ; ensuite Télémaque se jeta au cou de Mentor, et l'arrosa

1. « Politesse, » ici dans le sens littéral : ce qui « polit » les mœurs; les arts de la civilisation.

de ses larmes. Mentor lui dit : « Je suis content de vous : vous avez fait de grandes fautes ; mais elles vous ont servi à vous connaître, et à vous défier de vous-même. Souvent on tire plus de fruit de ses fautes, que de ses belles actions. Les grandes actions enflent le cœur, et inspirent une présomption dangereuse ; les fautes font rentrer l'homme en lui-même, et lui rendent la sagesse qu'il avait perdue dans les bons succès. Ce qui vous reste à faire, c'est de louer les dieux, et de ne vouloir pas que les hommes vous louent. Vous avez fait de grandes choses ; mais, avouez la vérité, ce n'est guère vous par qui elles ont été faites : n'est-il pas vrai qu'elles vous sont venues comme quelque chose d'étranger qui était mis en vous ? n'étiez-vous pas capable de les gâter par votre promptitude et par votre imprudence ? Ne sentez-vous pas que Minerve vous a comme transformé en un autre homme au-dessus de vous-même, pour faire par vous ce que vous avez fait ? Elle a tenu tous vos défauts en suspens, comme Neptune, quand il apaise les tempêtes, suspend les flots irrités[1]. »

Pendant qu'Idoménée interrogeait avec curiosité les Crétois qui étaient revenus de la guerre, Télémaque écoutait ainsi les sages conseils de Mentor. Ensuite il regardait de tous côtés avec étonnement, et disait à Mentor : « Voici un changement dont je ne comprends pas bien la raison. Est-il arrivé quelque calamité à Salente pendant mon absence ? d'où vient qu'on n'y remarque plus cette magnificence qui éclatait partout avant mon départ ? Je ne vois plus ni or, ni argent, ni pierres précieuses ; les habits sont simples ; les bâtiments qu'on fait sont moins vastes et moins ornés ; les arts languissent ; la ville est devenue une solitude. »

Mentor lui répondit en souriant : « Avez-vous remarqué l'état de la campagne autour de la ville ? » — « Oui, reprit Télémaque, j'ai vu partout le labourage en honneur, et les champs défrichés. » — « Lequel vaut mieux, ajouta Mentor, ou une ville superbe en marbre, en or et en argent, avec une campagne négligée et stérile ; ou une campagne cultivée et fertile, avec une ville médiocre et modeste dans ses mœurs ? Une grande ville fort peuplée d'artisans occupés à amollir les mœurs par les délices de la vie, quand elle est entourée d'un royaume pauvre et mal cultivé, ressemble à un monstre dont la tête est d'une grosseur énorme, et dont tout le corps, exténué et privé de nour-

1. Mentor accueille Télémaque avec des éloges mêlés de sévérité ; il lui rappelle « les grandes fautes » qu'il a commises : allusion à sa querelle avec Hippias. Il craint d'inspirer à son élève un trop haut sentiment de son propre mérite.

riture, n'a aucune proportion avec cette tête. C'est le nombre du peuple et l'abondance des aliments qui font la vraie force et la vraie richesse d'un royaume. Idoménée a maintenant un peuple innombrable, et infatigable dans le travail, qui remplit toute l'étendue de son pays. Tout son pays n'est plus qu'une seule ville; Salente n'en est que le centre. Nous avons transporté de la ville dans la campagne les hommes qui manquaient à la campagne, et qui étaient superflus dans la ville. De plus, nous avons attiré dans ce pays beaucoup de peuples étrangers. Plus ces peuples se multiplient, plus ils multiplient les fruits de la terre par leur travail; cette multiplication si douce et si paisible augmente plus un royaume qu'une conquête. On n'a rejeté de cette ville que les arts superflus, qui détournent les pauvres de la culture de la terre pour les vrais besoins, et qui corrompt les riches en les jetant dans le faste et dans la mollesse; mais nous n'avons fait aucun tort aux beaux-arts, ni aux hommes qui ont un vrai génie[1] pour les cultiver. Ainsi Idoménée est beaucoup plus puissant qu'il ne l'était quand vous admiriez sa magnificence. Cet éclat éblouissant cachait une faiblesse et une misère qui eussent renversé son empire : maintenant il a un plus grand nombre d'hommes, et il les nourrit plus facilement. Ces hommes, accoutumés au travail, à la peine et au mépris de la vie, par l'amour des bonnes lois, sont tous prêts à combattre pour défendre ces terres cultivées de leurs propres mains. Bientôt cet État, que vous croyez déchu, sera la merveille de l'Hespérie[2].

» Souvenez-vous, ô Télémaque, qu'il y a deux choses pernicieuses, dans le gouvernement des peuples, auxquelles on n'apporte presque jamais aucun remède: la première est une autorité injuste et trop violente dans les rois; la seconde est le luxe, qui corrompt les mœurs[3].

» Quand les rois s'accoutument à ne connaître plus d'autres lois que leurs volontés absolues, et qu'ils ne mettent plus de frein à leurs passions, ils peuvent tout : mais à force de tout pouvoir, ils sapent les fondements de leur puissance; il n'ont plus de règles certaines, ni de maximes de gouvernement; chacun à l'envi les flatte; ils n'ont plus de peuple; il ne leur reste que des esclaves, dont le nombre diminue chaque jour.

1. « Un vrai génie ; » *ingenium*, les heureuses dispositions pour les arts et les sciences.

2. On retrouve ici l'application des théories de Mentor.

3. Mentor va démontrer qu'il est deux périls pour les États: la tyrannie et le luxe. Ce sera l'occasion d'un discours en deux points bien marqués, qu'il va traiter avec un grand soin et selon toutes les règles oratoires.

Qui leur dira la vérité? qui donnera des bornes à ce torrent. Tout cède : les sages s'enfuient, se cachent, et gémissent. Il n'y a qu'une révolution soudaine et violente qui puisse ramener dans son cours naturel cette puissance débordée : souvent même le coup qui pourrait la modérer l'abat sans ressource [1]. Rien ne menace tant d'une chute funeste qu'une autorité qu'on pousse trop loin : elle est semblable à un arc trop tendu, qui se rompt enfin tout à coup si on ne le relâche : mais qui est-ce qui osera le relâcher [2]? Idoménée était gâté jusqu'au fond du cœur par cette autorité si flatteuse : il avait été renversé de son trône; mais il n'avait pas été détrompé. Il a fallu que les dieux nous aient envoyés ici pour le désabuser de cette puissance aveugle et outrée qui ne convient point à des hommes; encore a-t-il fallu des espèces de miracles pour lui ouvrir les yeux.

» L'autre mal, presque incurable, est le luxe. Comme la trop grande autorité empoisonne les rois, le luxe empoisonne toute une nation. On dit que ce luxe sert à nourrir les pauvres aux dépens des riches; comme si les pauvres ne pouvaient pas gagner leur vie plus utilement, en multipliant les fruits de la terre, sans amollir les riches par des raffinements de volupté. Toute une nation s'accoutume à regarder comme les nécessités de la vie les choses les plus superflues : ce sont tous les jours de nouvelles nécessités qu'on invente, et on ne peut plus se passer des choses qu'on ne connaissait point trente ans auparavant. Ce luxe s'appelle bon goût, perfection des arts, et politesse [3] de la nation. Ce vice, qui en attire tant d'autres, est loué comme une vertu; il répand sa contagion [4] depuis le roi jusqu'aux derniers de la lie du peuple. Les proches parents du roi veulent imiter sa magnificence; les grands, celle des parents du roi; les gens médiocres veulent égaler les grands; car qui est-ce qui se fait justice? les petits veulent passer pour médiocres [5] : tout le monde fait plus qu'il ne peut; les uns par faste, et pour se prévaloir de leurs richesses; les autres par mauvaise honte, et pour cacher leur pauvreté. Ceux mêmes qui

1. La première partie de cette phrase : « ramener dans son cours cette puissance débordée, » est excellente; le despotisme se répand en effet comme un fleuve hors de son lit : mais la seconde partie laisse à désirer : on ne ramène pas un fleuve débordé par un « coup » qui « l'abat. »

2. « Relâcher l'arc » de la tyrannie. Qui se chargera de cette mission? Fénelon échappe à la difficulté en faisant intervenir les dieux.

3. « Politesse, » dans le sens élargi qu'on a indiqué plus haut.

4. « Contagion, » mot très-bien appliqué au vice, qui se propage comme une peste.

5. La médiocrité est grandeur par rapport à ce qui est petit.

sont assez sages pour condamner un si grand désordre, ne le sont pas assez pour oser lever la tête les premiers, et pour donner des exemples contraires. Toute une nation se ruine, toutes les conditions se confondent[1]. La passion d'acquérir du bien pour soutenir une vaine dépense corrompt les âmes les plus pures : il n'est plus question que d'être riche ; la pauvreté est une infamie[2]. Soyez savant, habile, vertueux ; instruisez les hommes ; gagnez des batailles ; sauvez la patrie ; sacrifiez tous vos intérêts ; vous êtes méprisé si vos talents ne sont relevés par le faste. Ceux mêmes qui n'ont pas de bien veulent paraître en avoir ; ils en dépensent comme s'ils en avaient : on emprunte, on trompe, on use de mille artifices indignes pour parvenir. Mais qui remédiera à ces maux ? Il faut changer le goût et les habitudes de toute une nation ; il faut lui donner de nouvelles lois. Qui le pourra entreprendre, si ce n'est un roi philosophe[3], qui sache, par l'exemple de sa propre modération, faire honte à tous ceux qui aiment une dépense fastueuse, et encourager les sages qui seront bien aises d'être autorisés dans une honnête frugalité[4] ? »

Télémaque, écoutant ce discours, était comme un homme qui revient d'un profond sommeil : il sentait la vérité de ces paroles ; et elles se gravaient dans son cœur, comme un savant sculpteur imprime les traits qu'il veut sur le marbre, en sorte qu'il lui donne de la tendresse[5], de la vie et du mouvement. Télémaque ne répondait rien ; mais, repassant tout ce qu'il venait d'entendre, il parcourait des yeux les choses qu'on avait changées dans la ville. Ensuite il disait à Mentor : « Vous avez fait d'Idoménée le plus sage de tous les rois ; je ne le connais plus, ni lui ni son peuple. J'avoue même que ce que vous avez fait ici est infiniment plus grand que les victoires que nous venons de remporter. Le hasard et la force ont beaucoup de part aux succès de la guerre ; il faut que nous partagions la gloire des combats avec nos soldats[6] : mais tout votre ouvrage vient d'une seule tête ; il a fallu que vous ayez tra-

1. Le monde est plein de gens qui ne sont pas plus sages.
Tout bourgeois veut bâtir comme les grands seigneurs.
(LA FONTAINE.)

2. Ce tableau est sombre, mais il est vrai ; la vertu est rarement considérée, si elle n'est relevée ou soutenue par la fortune. Mais l'expression employée ici est bien forte. Il est exagéré de dire que « la pauvreté glorieuse est regardée comme une *infamie*. »

3. « Un roi philosophe. » Suivant Platon, les États ne seront heureux que quand les rois seront philosophes, ou quand les philosophes seront rois.

4. Cette phrase manque de ressort, de concision. Il y a deux *qui* se rapportant à deux sujets différents ; ce qu'il faut toujours éviter.

5. « De la tendresse, » de l'émotion ; c'est un grand art au sculpteur que celui d'attendrir le marbre, et de lui communiquer le sentiment, la vie, le mouvement.

6. Vérité sans cesse oubliée par les

vaillé seul contre un roi, et contre tout son peuple [1], pour les corriger. Les succès de la guerre sont toujours funestes et odieux : ici tout est l'ouvrage d'une sagesse céleste; tout est doux, tout est pur, tout est aimable ; tout marque une autorité qui est au-dessus de l'homme. Quand les hommes veulent de la gloire, que ne la cherchent-ils dans cette application à faire du bien ? Oh ! qu'ils s'entendent mal en gloire [2], d'en espérer une solide en ravageant la terre, et en répandant le sang humain ! »

Mentor montra sur son visage une joie sensible de voir Télémaque si désabusé des victoires et des conquêtes, dans un âge où il était si naturel qu'il fût enivré de la gloire qu'il avait acquise.

Ensuite Mentor ajouta : « Il est vrai que tout ce que vous voyez ici est bon et louable; mais sachez qu'on pourrait faire des choses encore meilleures. Idoménée modère ses passions, et s'applique à gouverner son peuple avec justice; mais il ne laisse pas de faire encore bien des fautes qui sont les suites malheureuses de ses fautes anciennes. Quand les hommes veulent quitter le mal, le mal semble encore les poursuivre longtemps : il leur reste de mauvaises habitudes, un naturel affaibli, des erreurs invétérées, et des préventions presque incurables. Heureux ceux qui ne se sont jamais égarés! ils peuvent faire le bien plus parfaitement. Les dieux, ô Télémaque, vous demanderont plus qu'à Idoménée, parce que vous avez connu la vérité dès votre jeunesse, et que vous n'avez jamais été livré aux séductions d'une trop grande prospérité [3].

» Idoménée, continuait Mentor, est sage et éclairé; mais il s'applique trop au détail, et ne médite pas assez le gros de ses affaires pour former des plans [4]. L'habileté d'un roi, qui est au-dessus des autres hommes, ne consiste pas à faire tout par lui-même : c'est une vanité grossière que d'espérer d'en venir à bout, ou de vouloir persuader au monde qu'on en est capable. Un roi doit gouverner en choisissant et en conduisant ceux qui gouvernent sous lui : il ne faut pas qu'il fasse le détail, car c'est faire la fonction de ceux qui ont à travailler sous lui ;

conquérants et les chefs d'armée. — C'est du reste ce que Cicéron, parlant à César, a parfaitement exprimé, à peu près dans les mêmes termes que ceux de Fénelon. (Voy. Cic., *Pro Marcello*, 2.)

1. Tâche immense imposée à un ministre; il doit savoir lutter et « corriger » la volonté du « roi » et les préjugés du « peuple. »

2. « S'entendre mal en gloire; » gallicisme, heureuse locution.

3. Idée chrétienne : Il sera demandé en raison de ce qui aura été donné.

4. « Plan, » *quod planum est*, idée de surface.

il doit seulement s'en faire rendre compte, et en savoir assez pour entrer dans ce compte avec discernement. C'est merveilleusement gouverner que de choisir, et d'appliquer selon leur talent les gens qui gouvernent. Le suprême et le parfait gouvernement consiste à gouverner ceux qui gouvernent : il faut les observer, les éprouver, les modérer, les corriger, les animer, les élever, les rabaisser, les changer de places, et les tenir toujours dans sa main [1].

» Vouloir examiner tout par soi-même, c'est défiance, c'est petitesse, c'est se livrer à une jalousie pour les détails qui consume le temps et la liberté d'esprit nécessaires pour les grandes choses. Pour former de grands desseins, il faut avoir l'esprit libre et reposé ; il faut penser à son aise, dans un entier dégagement de toutes les expéditions d'affaires épineuses [2]. Un esprit épuisé par le détail est comme la lie du vin, qui n'a plus ni force ni délicatesse [3]. Ceux qui gouvernent par le détail sont toujours déterminés par le présent, sans étendre leurs vues sur un avenir éloigné [4] ; ils sont toujours entraînés par l'affaire du jour où ils sont; et cette affaire étant seule à les occuper, elle les frappe trop, elle rétrécit leur esprit ; car on ne juge sainement des affaires que quand on les compare toutes ensemble, et qu'on les place toutes dans un certain ordre, afin qu'elles aient de la suite et de la proportion [5]. Manquer à suivre cette règle dans le gouvernement, c'est ressembler à un musicien qui se contenterait de trouver des sons harmonieux, et qui ne se mettrait point en peine de les unir et de les accorder pour en composer une musique douce et touchante. C'est ressembler aussi à un architecte qui croit avoir tout fait pourvu qu'il assemble de grandes colonnes, et beaucoup de pierres bien taillées, sans penser à l'ordre et à la proportion des ornements de son édifice [6]. Dans le temps qu'il fait un salon, il ne prévoit pas qu'il faudra faire un escalier convenable ; quand il travaille au corps du bâtiment, il ne songe ni à la cour ni au portail. Son ouvrage n'est qu'un assemblage confus de parties magnifiques, qui ne sont point

1. « Les tenir toujours dans sa main ; » forte expression et qui marque très-bien ce qu'il y a d'effectif dans la puissance d'un sage roi, qui, sans « faire le détail, » gouverne pourtant par lui-même.

2. On ne peut guère admettre qu'un roi soit dans « un entier dégagement des affaires épineuses. »

3. Comparaison peu claire et forcée. Il n'y a plus de bonne substance dans « la lie du vin ; » il n'en est pas de même d'un esprit fatigué.

4. Boileau dit très-bien :

Et loin dans le présent regarde l'avenir.
(*Art poét.*)

5. L'esprit de synthèse, qui complète l'analyse ; l'art de grouper, sans lequel la science des détails est inutile ou confuse.

6. Deux comparaisons justes dans toutes leurs parties.

faites les unes pour les autres; cet ouvrage, loin de lui faire honneur, est un monument qui éternisera sa honte; car l'ouvrage fait voir que l'ouvrier n'a pas su penser avec assez d'étendue pour concevoir à la fois le dessein général de tout son ouvrage : c'est un caractère d'esprit court [1] et subalterne. Quand on est né avec ce génie borné au détail, on n'est propre qu'à exécuter sous autrui. N'en doutez pas, ô mon cher Télémaque, le gouvernement d'un royaume demande une certaine harmonie comme la musique, et de justes proportions comme l'architecture [2].

» Si vous voulez que je me serve encore de la comparaison de ces arts, je vous ferai entendre combien les hommes qui gouvernent par le détail sont médiocres. Celui qui, dans un concert, ne chante que certaines choses, quoiqu'il les chante parfaitement, n'est qu'un chanteur; celui qui conduit tout le concert, et qui en règle à la fois toutes les parties, est le seul maître de musique. Tout de même celui qui taille des colonnes, ou qui élève un côté d'un bâtiment, n'est qu'un maçon; mais celui qui a pensé tout l'édifice, et qui en a toutes les proportions dans sa tête, est le seul architecte. Ainsi ceux qui travaillent, qui expédient, qui font le plus d'affaires, sont ceux qui gouvernent le moins; ils ne sont que les ouvriers subalternes. Le vrai génie qui conduit l'État, est celui qui ne faisant rien fait tout faire, qui pense, qui invente, qui pénètre dans l'avenir, qui retourne dans le passé; qui arrange, qui proportionne, qui prépare de loin; qui se roidit sans cesse pour lutter contre la Fortune, comme un nageur contre le torrent de l'eau [3]; qui est attentif nuit et jour pour ne laisser rien au hasard. Croyez-vous, Télémaque, qu'un grand peintre travaille assidûment depuis le matin jusqu'au soir, pour expédier plus promptement ses ouvrages? Non : cette gêne et ce travail servile éteindraient tout le feu de son imagination ; il ne travaillerait plus de génie [4], il faut que tout se fasse irrégulièrement et par saillies, suivant que son génie le mène, et que son esprit l'excite [5]. Croyez-vous qu'il passe son temps à broyer des couleurs et à préparer des pinceaux? Non, c'est

1. « Un esprit court, » c'est-à-dire qui n'a pas de souffle et s'arrête promptement.

2. On peut comparer tous les travaux de la vie, tant sociale que littéraire, à la musique et à l'architecture, car tout se ramène à ces deux lois : *harmonie* et *proportion*. C'est ce que l'auteur a parfaitement établi.

3. Cette comparaison est de trop; elle lasse l'esprit, qui a bien assez à faire de suivre les deux premières, d'ailleurs si justes et si précises, où l'on voit le chef de l'État comparé avec le chef d'orchestre, d'une part, et d'autre part avec l'architecte, le maître maçon.

4. « Travailler de génie; » d'inspiration.

5. Le grand artiste ne s'occupe pas du détail, qu'il laisse faire à ses élèves;

l'occupation de ses élèves. Il se réserve le soin de penser ; il ne songe qu'à faire des traits hardis qui donnent de la noblesse, de la vie et de la passion à ses figures[1]. Il a dans la tête les pensées et les sentiments des héros qu'il veut représenter ; il se transporte dans leurs siècles, et dans toutes les circonstances où ils ont été. A cette espèce d'enthousiasme il faut qu'il joigne une sagesse qui le retienne; que tout soit vrai, correct, et proportionné l'un à l'autre. Croyez-vous, Télémaque, qu'il faille moins d'élévation, de génie et d'effort de pensée pour faire un grand roi, que pour faire un bon peintre[2]? Concluez donc que l'occupation d'un roi doit être de penser, de former de grands projets, et de choisir les hommes propres à les exécuter sous lui[3]. »

Télémaque lui répondit : « Il me semble que je comprends tout ce que vous dites; mais si les choses allaient ainsi, un roi serait souvent trompé, n'entrant point par lui-même dans le détail.» — « C'est vous-même qui vous trompez, repartit Mentor: ce qui empêche qu'on ne soit trompé, c'est la connaissance générale du gouvernement. Les gens qui n'ont point de principes dans les affaires, et qui n'ont point le vrai discernement des esprits, vont toujours comme à tâtons; c'est un hasard quand ils ne se trompent pas; ils ne savent pas même précisément ce qu'ils cherchent, ni à quoi ils doivent tendre; ils ne savent que se défier, et se défient plutôt des honnêtes gens qui les contredisent, que des trompeurs qui les flattent. Au contraire, ceux qui ont des principes pour le gouvernement, et qui se connaissent en hommes, savent ce qu'ils doivent chercher en eux, et les moyens d'y parvenir; ils reconnaissent assez, du moins en gros, si les gens dont ils se servent sont des instruments propres à leurs desseins, et s'ils entrent dans leurs vues pour tendre au but qu'ils se proposent. D'ailleurs, comme ils ne se jettent point dans des détails accablants, ils ont l'esprit plus libre pour envisager d'une seule vue le gros de l'ouvrage, et pour observer s'il s'avance vers la fin principale. S'ils sont trompés, du moins ils ne le sont guère dans l'essentiel. D'ailleurs ils sont au-dessus des petites jalousies qui marquent

il travaille à son heure, quand il sent le souffle, l'enthousiasme, le *Deus*, *ecce Deus :* « Est deus in nobis, agitante calescimus illo (Ovide). »

1. Cela est vrai, surtout du statuaire, qui a son praticien, chargé de dégrossir le marbre et d'ébaucher la statue, jusqu'à ce que l'artiste intervienne, et donne « la passion et la vie à ses figures. »

2. Fénelon s'était beaucoup occupé d'esthétique, c'est-à-dire des principes du beau et du goût appliqués aux lettres et aux arts; on peut en juger par sa *Lettre à l'Académie;* ici, il insiste, bien que par occasion, sur ces questions hautes et délicates. Voir aussi plusieurs de ses *Dialogues des Morts.*

3. Rien de plus ingénieux que cette assimilation entre un « grand roi » et un « bon peintre. »

un esprit borné et une âme basse : ils comprennent qu'on ne peut éviter d'être trompé dans les grandes affaires, puisqu'il faut s'y servir des hommes, qui sont si souvent trompeurs[1]. On perd plus dans l'irrésolution où jette la défiance, qu'on ne perdrait à se laisser un peu tromper[2]. On est trop heureux quand on n'est trompé que dans des choses médiocres : les grandes ne laissent pas de s'acheminer[3], et c'est la seule chose dont un grand homme doit être en peine. Il faut réprimer sévèrement la tromperie, quand on la découvre ; mais il faut compter sur quelque tromperie, si l'on ne veut point être véritablement trompé. Un artisan, dans sa boutique, voit tout de ses propres yeux, et fait tout de ses propres mains ; mais un roi, dans un grand État, ne peut tout faire ni tout voir. Il ne doit faire que les choses que nul autre ne peut faire sous lui ; il ne doit voir que ce qui entre dans la décision des choses importantes[4]. »

Enfin Mentor dit à Télémaque : « Les dieux vous aiment, et vous préparent un règne plein de sagesse. Tout ce que vous voyez ici est fait moins pour la gloire d'Idoménée, que pour votre instruction. Tous ces sages établissements que vous admirez dans Salente ne sont que l'ombre de ce que vous ferez un jour à Ithaque, si vous répondez par vos vertus à votre haute destinée. Il est temps que nous songions à partir d'ici ; Idoménée tient un vaisseau prêt pour notre retour. »

II. Aussitôt Télémaque ouvrit son cœur à son ami, mais avec quelque peine[5], sur un attachement qui lui faisait regretter Salente. « Vous me blâmerez peut-être, lui dit-il, de prendre trop facilement des inclinations dans les lieux où je passe ; mais mon cœur me ferait de continuels reproches, si je vous cachais que j'aime Antiope, fille d'Idoménée. Non, mon cher Mentor, ce n'est point une passion aveugle comme celle dont vous m'avez guéri dans l'île de Calypso : j'ai bien reconnu la profondeur de la plaie que l'Amour m'avait faite auprès d'Eucharis ; je ne puis encore prononcer son nom sans être troublé ;

1. Triste mais profonde observation de la nature de l'homme.

2. Pensée vraie et finement exprimée.

3. Les grandes affaires vont d'elles-mêmes, elles « s'acheminent, » elles font leur chemin toutes seules.

4. Il y avait un axiome dans l'administration romaine : *De minimis non curat prætor*. Fénelon, quoique dans le vrai, en général, et apportant de bonnes raisons à l'appui de sa doctrine, exagère peut-être un peu la nécessité où est le roi de se tenir dans la haute région, et de ne voir que « les choses importantes. » Du reste, toute cette discussion fut regardée, à tort ou à raison, comme une allusion directe à Louis XIV.

5. Avec quelque embarras, à cause des souvenirs de l'île de Calypso.

le temps et l'absence n'ont pu l'effacer. Cette expérience funeste m'apprend à me défier de moi-même. Mais pour Antiope, ce que je sens n'a rien de semblable : ce n'est point amour passionné; c'est goût, c'est estime, c'est persuasion que je serais heureux, si je passais ma vie avec elle. Si jamais les dieux me rendent mon père, et qu'il me permette de choisir une femme, Antiope sera mon épouse. Ce qui me touche en elle, c'est son silence, sa modestie, sa retraite, son travail assidu, son industrie pour les ouvrages de laine et de broderie, son application à conduire toute la maison de son père depuis que sa mère est morte, son mépris des vaines parures, l'oubli et l'ignorance même qui paraît en elle de sa beauté. Quand Idoménée lui ordonne de mener les danses des jeunes Crétoises au son des flûtes, on la prendrait pour la riante Vénus, qui est accompagnée des Grâces. Quand il la mène avec lui à la chasse dans les forêts, elle paraît majestueuse et adroite à tirer de l'arc, comme Diane au milieu de ses nymphes : elle seule ne le sait pas, et tout le monde l'admire. Quand elle entre dans les temples des dieux, et qu'elle porte sur sa tête les choses sacrées dans des corbeilles [1], on croirait qu'elle est elle-même la divinité qui habite dans les temples. Avec quelle crainte et quelle religion l'avons-nous vue offrir des sacrifices, et fléchir la colère des dieux, quand il a fallu expier quelque faute ou détourner quelque funeste présage [2] ! Enfin, quand on la voit avec une troupe de femmes, tenant en sa main une aiguille d'or, on croit que c'est Minerve même qui a pris sur la terre une forme humaine [3], et qui inspire aux hommes les beaux-arts; elle anime les autres à travailler; elle leur adoucit le travail et l'ennui par les charmes de sa voix, lorsqu'elle chante toutes les merveilleuses histoires des dieux ; et elle surpasse la plus exquise peinture par la délicatesse de ses broderies. Heureux l'homme qu'un doux hymen unira avec elle ! il n'aura à craindre que de la perdre et de lui survivre. »

Je prends ici, mon cher Mentor, les dieux à témoin que je suis tout prêt à partir : j'aimerai Antiope tant que je vivrai, mais elle ne retardera pas d'un moment mon retour à Ithaque. Si un autre la devait posséder, je passerais le reste de mes jours avec tristesse et amertume; mais enfin je la

1. Ce que l'on appelait les canéphores (les porteuses de corbeilles) dans les processions religieuses à Athènes.

2. C'était le fond des cérémonies religieuses chez les anciens; le culte public avait ce double objet : fléchir la colère des dieux, et chercher à connaître l'avenir par l'immolation des victimes.

3. Seu pingebat acu, scires à Pallade doctam.
(Ov., *Met.*, l. VI, v. 23.)
« Si elle peignait sur la toile avec l'aiguille, on voyait qu'elle avait été instruite par Pallas. »

quitterais. Quoique je sache que l'absence peut me la faire perdre, je ne veux ni lui parler, ni parler à son père de mon amour; car je ne dois en parler qu'à vous seul, jusqu'à ce qu'Ulysse, remonté sur son trône, m'ait déclaré qu'il y consent. Vous pouvez reconnaître par là, mon cher Mentor, combien cet attachement est différent de la passion dont vous m'avez vu aveuglé pour Eucharis. »

Mentor répondit à Télémaque : « Je conviens de cette différence. Antiope est douce, simple et sage; ses mains ne méprisent point le travail; elle prévoit de loin; elle pourvoit à tout; elle sait se taire, et agir de suite sans empressement; elle est à toute heure occupée, et ne s'embarrasse jamais, parce qu'elle fait chaque chose à propos : le bon ordre de la maison de son père est sa gloire; elle en est plus ornée que de sa beauté. Quoiqu'elle ait soin de tout, et qu'elle soit chargée de corriger, de refuser, d'épargner (choses qui font haïr presque toutes les femmes), elle s'est rendue aimable à toute la maison : c'est qu'on ne trouve en elle ni passion, ni entêtement, ni légèreté, ni humeur, comme dans les autres femmes [1]. D'un seul regard elle se fait entendre, et on craint de lui déplaire; elle donne des ordres précis; elle n'ordonne que ce qu'on peut exécuter; elle reprend avec bonté et, en reprenant, elle encourage. Le cœur de son père se repose sur elle, comme un voyageur abattu par les ardeurs du soleil se repose à l'ombre sur l'herbe tendre [2]. Vous avez raison, Télémaque; Antiope est un trésor digne d'être cherché dans les terres les plus éloignées [3]. Son esprit, non plus que son corps, ne se pare jamais de vains ornements; son imagination, quoique vive, est retenue par sa discrétion : elle ne parle que pour la nécessité; et si elle ouvre la bouche, la douce persuasion et les grâces naïves coulent de ses lèvres. Dès qu'elle parle, tout le monde se tait, et elle en rougit : peu s'en faut qu'elle ne supprime ce qu'elle a voulu dire, quand elle aperçoit qu'on l'écoute si attentivement [4]. A peine l'avons-nous entendue parler.

» Vous souvenez-vous, ô Télémaque, d'un jour que son père

1. Fénelon se souvient ici qu'il a écrit le traité de l'*Éducation des filles*, et qu'il a donné dans ce livre les meilleurs préceptes d'éducation. Il résume en cet endroit toutes les qualités qu'il veut voir réunies dans une personne bien élevée; sa description rappelle l'admirable portrait de la femme forte, que l'on trouve au XXXIe chapitre des *Proverbes*.

2. Expression charmante, dans laquelle on voit toute la vie intérieure de la jeune fille, ses occupations, ses vertus paisibles, comment enfin l'assiduité à ses devoirs de famille répand autour d'elle la sérénité et le bonheur.

3. Heureuse assimilation des « ornements » de l'esprit et de ceux du corps. La même expression se trouve plus haut; Antiope est plus « ornée » de l'ordre de sa maison que de sa beauté.

4. Observation délicate, et simplement rendue.

la fit venir ? Elle parut, les yeux baissés, couverte d'un grand voile ; elle ne parla que pour modérer la colère d'Idoménée qui voulait faire punir rigoureusement un de ses esclaves : d'abord elle entra dans sa peine ; puis elle le calma ; enfin elle lui fit entendre ce qui pouvait excuser ce malheureux ; et, sans faire sentir au roi qu'il s'était trop emporté, elle lui inspira des sentiments de justice et de compassion [1]. Thétis, quand elle flatte le vieux Nérée, n'apaise pas avec plus de douceur les flots irrités. Ainsi Antiope, sans prendre aucune autorité, et sans se prévaloir de ses charmes, maniera un jour le cœur de son époux, comme elle touche maintenant sa lyre, quand elle en veut tirer les plus tendres accords [2]. Encore une fois, Télémaque, votre amour pour elle est juste ; les dieux vous la destinent ; vous l'aimez d'un amour raisonnable ; il faut attendre qu'Ulysse vous la donne. Je vous loue de n'avoir point voulu lui découvrir vos sentiments : mais sachez que, si vous eussiez pris quelque détour pour lui apprendre vos desseins, elle les aurait rejetés, et aurait cessé de vous estimer. Elle ne se promettra jamais à personne : elle se laissera donner par son père ; elle ne prendra jamais pour époux qu'un homme qui craigne les dieux, et qui remplisse toutes les bienséances [3]. Avez-vous observé, comme moi, qu'elle se montre encore moins, et qu'elle baisse plus les yeux depuis votre retour ? Elle sait tout ce qui vous est arrivé d'heureux dans la guerre : elle n'ignore ni votre naissance, ni vos aventures, ni tout ce que les dieux ont mis en vous : c'est ce qui la rend si modeste et si réservée [4]. Allons, Télémaque, allons vers Ithaque ; il ne me reste plus qu'à vous faire trouver votre père, et qu'à vous mettre en état d'obtenir une femme digne de l'âge d'or [5] : fût-elle bergère dans la froide Algide [6], au lieu qu'elle est fille du roi de Salente, vous seriez trop heureux de la posséder. »

III. Idoménée, qui craignait le départ de Télémaque et de Mentor, ne songeait qu'à le retarder ; il représenta à Mentor qu'il ne pouvait régler, sans lui, un différend qui s'était élevé entre Diophanes, prêtre de Jupiter Conservateur, et Héliodore,

1. Cet exemple de l'aménité d'Antiope et de la douce influence qu'elle exerce dans la maison et sur le cœur du père, est bien choisi ; il ajoute de la précision aux traits généraux qui précèdent.

2. « Manier les cœurs, toucher la lyre ; » on sent la grâce et la justesse de ce rapprochement. Le cœur de l'homme est une lyre aux sons harmonieux ; ce qu'il faut, c'est qu'un habile musicien sache en faire vibrer les cordes.

3. Qui ne manque ni aux devoirs ni aux convenances de la vie.

4. Parce qu'elle sent que vous l'intéressez et qu'elle craint de s'engager imprudemment.

5. L'âge d'innocence.

6. *Gelido Algido*, dit Horace (l. I, od. XXI). L'Algide, haute montagne du Latium.

prêtre d'Apollon, sur les présages qu'on tire du vol des oiseaux et des entrailles des victimes [1].

« Pourquoi, lui répondit Mentor, vous mêleriez-vous des choses sacrées? laissez-en la décision aux Étruriens [2], qui ont la tradition des plus anciens oracles, et qui sont inspirés pour être les interprètes des dieux : employez seulement votre autorité à étouffer ces disputes dès leur naissance. Ne montrez ni partialité ni prévention ; contentez-vous d'appuyer la décision quand elle sera faite : souvenez-vous qu'un roi doit être soumis à la religion, et qu'il ne doit jamais entreprendre de la régler. La religion vient des dieux, elle est au-dessus des rois. Si les rois se mêlent de la religion, au lieu de la protéger, ils la mettront en servitude. Les rois sont si puissants, et les autres hommes sont si faibles, que tout sera en péril d'être altéré au gré des rois, si on les fait entrer dans les questions qui regardent les choses sacrées. Laissez donc en pleine liberté la décision aux amis des dieux, et bornez-vous à réprimer ceux qui n'obéiraient pas à leur jugement quand il aura été prononcé [3]. »

Ensuite Idoménée se plaignit de l'embarras où il était sur un grand nombre de procès entre divers particuliers, qu'on le pressait de juger. « Décidez, lui répondait Mentor, toutes les questions nouvelles qui vont à établir des maximes générales de jurisprudence [4], et à interpréter les lois ; mais ne vous chargez jamais de juger les causes particulières [5]. Elles viendraient toutes en foule vous assiéger : vous seriez l'unique juge de tout votre peuple ; tous les autres juges, qui sont sous vous, deviendraient inutiles ; vous seriez accablé, et les petites affaires vous déroberaient aux grandes, sans que vous pussiez suffire à régler le détail des petites. Gardez-vous donc bien de vous jeter dans cet embarras ; renvoyez les affaires des particuliers aux juges ordinaires : ne faites que ce que nul autre ne peut faire pour vous soulager ; vous ferez alors les véritables fonctions de roi. »

« On me presse encore, disait Idoménée, de faire certains

1. Ces présages tirés des entrailles des victimes par les aruspices, sont une cérémonie latine, étrusque, plutôt que grecque.

2. Les Étrusques, *Tusci*, paraissent avoir été une colonie de Lydiens établis dans le centre de l'Italie, qu'ils disputèrent aux aborigènes. Leur civilisation si avancée, connue par de très-nombreux monuments, et leur langue surtout, sont des objets sur lesquels la science qui, depuis un demi-siècle, a éclairé tant de parties obscures de l'antiquité, apportera sans doute les lumières qui manquent.

3. Évidente allusion aux querelles ecclésiastiques qui avaient eu lieu sous Louis XIV, particulièrement en ce qui regarde l'Église gallicane.

4. Le droit, la science des lois.

5. Excellente maxime, et qui revient à dire : n'influencez pas les tribunaux.

mariages. Les personnes d'une naissance distinguée qui m'ont suivi dans toutes les guerres, et qui ont perdu de très-grands biens en me servant, voudraient trouver une espèce de récompense en épousant certaines filles riches : je n'ai qu'un mot à dire pour leur procurer ces établissements. — Il est vrai, répondait Mentor, qu'il ne vous en coûterait qu'un mot ; mais ce mot lui-même vous coûterait trop cher. Voudriez-vous ôter aux pères et aux mères la liberté et la consolation de choisir leurs gendres, et par conséquent leurs héritiers [1] ? Ce serait mettre toutes les familles dans le plus rigoureux esclavage : vous vous rendriez responsable de tous les malheurs domestiques de vos citoyens. Les mariages ont assez d'épines, sans leur donner encore cette amertume. Si vous avez des serviteurs fidèles à récompenser, donnez-leur des terres incultes ; ajoutez-y des rangs et des honneurs proportionnés à leur condition et à leurs services ; ajoutez-y, s'il le faut, quelque argent pris par vos épargnes sur les fonds destinés à votre dépense : mais ne payez jamais vos dettes en sacrifiant les filles riches malgré leurs parents. »

Idoménée passa bientôt de cette question à une autre. « Les Sybarites [2], disait-il, se plaignent de ce que nous avons usurpé des terres qui leur appartiennent, et de ce que nous les avons données, comme des champs à défricher, aux étrangers que nous avons attirés depuis peu ici. Céderai-je à ces peuples ? Si je le fais, chacun croira qu'il n'a qu'à former des prétentions sur nous. — Il n'est pas juste, répondit Mentor, de croire les Sybarites dans leur propre cause ; mais il n'est pas juste aussi de vous croire dans la vôtre. — Qui croirons-nous donc ? repartit Idoménée. — Il ne faut croire, poursuivit Mentor, aucune des deux parties ; mais il faut prendre pour arbitre un peuple voisin qui ne soit suspect d'aucun côté [3] : tels sont les Sipontins ; ils n'ont aucun intérêt contraire aux vôtres. [4] »

« Mais suis-je obligé, répondait Idoménée, à croire quelque arbitre ? ne suis-je pas roi ? Un souverain est-il obligé à se soumettre à des étrangers sur l'étendue de sa domination ? » — Men-

1. Recommandation de laisser aux pères de famille toute la liberté possible, et de n'intervenir jamais dans leur gouvernement intérieur.

2. « Sybaris, » ville de la Grande-Grèce, sur la frontière de la Lucanie et du Brutium, près du golfe de Tarente. Ce fut longtemps une ville puissante, réunissant sous sa loi des villes nombreuses. Ses habitants étaient renommés par leur luxe et leur mollesse; elle fut détruite par les Crotoniates. Le nom de *Sybarite*, encore fréquemment employé, est devenu un nom commun, pour indiquer un homme efféminé, mou à l'excès

3. Dans toutes les questions litigieuses où le droit n'est pas évident, le moyen des *arbitres* qui décident est le plus raisonnable et le plus juste.

4. Les habitants de *Sipuntum*, aujourd'hui *Manfredona*, ou même, selon l'ancien mot, *Siponto*, ville située au pied du mont Gargan.

tor reprit ainsi le discours : « Puisque vous voulez tenir ferme, il faut que vous jugiez que votre droit est bon : d'un autre côté, les Sybarites ne relâchent rien ; ils soutiennent que leur droit est certain. Dans cette opposition de sentiment, il faut qu'un arbitre, choisi par les parties, vous accommode, ou que le sort des armes décide ; il n'y a point de milieu[1]. Si vous entriez dans une république où il n'y eût ni magistrats ni juges, et où chaque famille se crût en droit de se faire justice à elle-même, par violence, sur toutes ses prétentions contre ses voisins, vous déploreriez le malheur d'une telle nation, et vous auriez horreur de cet affreux désordre, où toutes les familles s'armeraient les unes contre les autres. Croyez-vous que les dieux regardent avec moins d'horreur le monde entier, qui est la république universelle, si chaque peuple, qui n'y est que comme une grande famille, se croit en plein droit de se faire, par violence, justice à soi-même, sur toutes ses prétentions contre les autres peuples voisins[2] ? Un particulier qui possède un champ, comme l'héritage de ses ancêtres, ne peut s'y maintenir que par l'autorité des lois, et par le jugement du magistrat ; il serait très-sévèrement puni comme un séditieux, s'il voulait conserver par la force ce que la justice lui a donné. Croyez-vous que les rois puissent employer d'abord la violence pour soutenir leurs prétentions, sans avoir tenté toutes les voies de douceur et d'humanité[3] ? La justice n'est-elle pas encore plus sacrée et plus inviolable pour les rois, par rapport à des pays entiers, que pour les familles, par rapport à quelques champs labourés[4] ? Sera-t-on injuste et ravisseur, quand on ne prend que quelques arpents de terre ? sera-t-on juste, sera-t-on héros, quand on prend des provinces ? Si on se prévient, si on se flatte, si on s'aveugle dans les petits intérêts de particuliers, ne doit-on pas encore plus craindre de se flatter et de s'aveugler sur les grands intérêts d'État ? Se croira-t-on soi-même dans une matière où l'on a tant de raisons de se défier de soi ? ne craindra-t-on point de se tromper, dans des cas où l'erreur d'un seul homme a des conséquences affreuses ? L'erreur d'un roi qui se flatte sur ses prétentions cause souvent des ravages, des famines, des massacres, des pestes, des dépravations de mœurs, dont les effets funestes s'étendent jusque dans

1. Cela est clair, la contestation se trouvant entre deux peuples indépendants l'un de l'autre.

2. Grande idée : Le monde entier est « la république universelle ; » les peuples sont « des familles. »

3. Deux nations, représentées par leurs chefs, sont comme deux familles qui peuvent avoir des différends, mais qui doivent avant tout entreprendre de les vider par « les voies de la douceur et de l'humanité. »

4. Antithèse de mots, et surtout d'idées, très-nettement exprimée.

les siècles les plus reculés[1]. Un roi, qui assemble toujours tant de flatteurs autour de lui, ne craindra-t-il point d'être flatté en ces occasions ? S'il convient de quelque arbitre pour terminer le différend, il montre son équité, sa bonne foi, sa modération. Il publie les solides raisons sur lesquelles sa cause est fondée. L'arbitre choisi est un médiateur amiable[2], et non un juge de rigueur[3]. On ne se soumet pas aveuglément à ses décisions ; mais on a pour lui une grande déférence : il ne prononce pas une sentence en juge souverain ; mais il fait des propositions, et on sacrifie quelque chose par ses conseils, pour conserver la paix. Si la guerre vient, malgré tous les soins qu'un roi prend pour conserver la paix, il a du moins alors pour lui le témoignage de sa conscience, l'estime de ses voisins, et la juste protection des dieux[4]. Idoménée, touché de ce discours, consentit que les Sipontins fussent médiateurs entre lui et les Sybarites. »

IV. Alors le roi, voyant que tous les moyens de retenir les deux étrangers lui échappaient, essaya de les arrêter par un lien plus fort. Il avait remarqué que Télémaque aimait Antiope, et il espéra de le prendre par cette passion. Dans cette vue, il la fit chanter plusieurs fois pendant des festins. Elle le fit pour ne désobéir pas à son père, mais avec tant de modestie et de tristesse, qu'on voyait bien la peine qu'elle souffrait en obéissant. Idoménée alla jusqu'à vouloir qu'elle chantât la victoire remportée sur les Dauniens et sur Adraste : mais elle ne put se résoudre à chanter les louanges de Télémaque ; elle s'en défendit avec respect, et son père n'osa la contraindre. Sa voix douce et touchante pénétrait le cœur du jeune fils d'Ulysse ; il était tout ému. Idoménée, qui avait les yeux attachés sur lui, jouissait du plaisir de remarquer son trouble[5]. Mais Télémaque ne faisait pas semblant d'apercevoir les desseins du roi[6] ; il ne pouvait s'empêcher en ces occasions, d'être fort touché, mais la raison était en lui au-dessus du sentiment[7] ; et ce n'était plus ce même Télémaque qu'une passion tyrannique avait

1. « Il y a, dit La Rochefoucauld, des crimes qui deviennent glorieux par leur éclat : de là vient que prendre des conquêtes injustement s'appelle *faire des conquêtes*. » Et Saint-Evremond : « L'usurpation d'une province à force ouverte est revêtue du beau nom de *conquête*. »

2. « Un médiateur, » un intermédiaire; « amiable, » un mot qui n'est autre que le mot « aimable, » mais réservé à cet ordre d'idées, la *conciliation*.

3. « De rigueur; » rigoureux.

4. Quelle sage politique, toute fondée sur la morale et la religion!

5. Mentor voyait avec plaisir l'inclination de Télémaque pour Antiope; il savait que cette jeune fille serait un jour l'épouse du fils d'Ulysse.

6. Parce que le consentement du père d'Antiope n'était rien pour Télémaque s'il n'avait pas le consentement de son père, à lui.

7. Maxime à retenir : Un sentiment est bon quand la raison l'approuve et le gouverne.

autrefois captivé dans l'île de Calypso. Pendant qu'Antiope chantait, il gardait un profond silence; dès qu'elle avait fini, il se hâtait de tourner la conversation sur quelque autre matière.

Le roi, ne pouvant par cette voie réussir dans son dessein, prit enfin la résolution de faire une grande chasse dont il voulut, contre la coutume, donner le plaisir à sa fille. Antiope pleura, ne voulant point y aller; mais il fallut exécuter l'ordre absolu de son père. Elle monte un cheval écumant, fougueux, et semblable à ceux que Castor [1] domptait pour les combats : elle le conduit sans peine : une troupe de jeunes filles la suit avec ardeur; elle paraît au milieu d'elles comme Diane dans les forêts. Le roi la voit, et il ne peut se lasser de la voir ; en la voyant, il oublie tous ses malheurs passés. Télémaque la voit aussi, et il est encore plus touché de la modestie d'Antiope que de son adresse et de toutes ses grâces.

Les chiens poursuivaient un sanglier d'une grandeur énorme, et furieux comme celui de Calydon [2]: ses longues soies étaient dures et hérissées comme des dards; ses yeux étincelants étaient pleins de sang et de feu; son souffle se faisait entendre de loin, comme le bruit sourd des Vents séditieux, quand Éole les rappelle dans son antre pour apaiser les tempêtes; ses défenses, longues et crochues comme la faux tranchante des moissonneurs, coupaient le tronc des arbres. Tous les chiens qui osaient en approcher étaient déchirés : les plus hardis chasseurs, en le poursuivant, craignaient de l'atteindre. Antiope, légère à la course comme les Vents, ne craignit point de l'attaquer de près; elle lui lance un trait qui le perce au-dessus de l'épaule. Le sang de l'animal farouche ruisselle et le rend plus furieux; il se retourne vers celle qui l'a blessé. Aussitôt le cheval d'Antiope, malgré sa fierté, frémit et recule; le sanglier monstrueux s'élance contre lui, semblable aux pesantes machines qui ébranlent les murailles des plus fortes villes [3]. Le coursier chancelle, et est abattu : Antiope se voit par terre, hors d'état d'éviter le coup fatal de la défense du sanglier animé contre elle. Mais Télémaque, attentif au danger d'Antiope, était déjà descendu de cheval. Plus prompt que les éclairs, il se jette entre le cheval abattu et le sanglier qui revient pour

1. « Castor, » le frère de Pollux, était renommé pour son art de dompter les coursiers : *Castor gaudet equis*, dans Horace.

2. « Calydon, » où se passa la plus célèbre chasse des temps héroïques, quand Méléagre tua le sanglier qui avait sa retraite dans cette forêt, en Étolie, et qui désolait la contrée.

3. L'auteur fait allusion au *bélier*, longue poudre ferrée qui, mue par un mécanisme, servait à battre les murailles afin de faire brèche et pouvoir donner l'assaut à la ville assiégée.

venger son sang; il tient dans ses mains un long dard, et l'enfonce presque tout entier dans le flanc de l'horrible animal, qui tombe plein de rage [1].

A l'instant Télémaque en coupe la hure, qui fait encore peur quand on la voit de près, et qui étonne tous les chasseurs. Il la présente à Antiope : elle en rougit; elle consulte des yeux son père, qui, après avoir été saisi de frayeur, est transporté de joie de la voir hors de péril, et lui fait signe qu'elle doit accepter ce don. En le prenant, elle dit à Télémaque : « Je reçois » de vous avec reconnaissance un autre don plus grand, car je » vous dois la vie. » A peine eut-elle parlé, qu'elle craignit d'avoir trop dit; elle baissa les yeux ; et Télémaque, qui vit son embarras, n'osa lui dire que ces paroles : « Heureux le fils » d'Ulysse d'avoir conservé une vie si précieuse ! mais plus heu- » reux encore s'il pouvait passer la sienne auprès de vous! » Antiope, sans lui répondre, rentra brusquement dans la troupe de ses jeunes compagnes, où elle remonta à cheval.

Idoménée aurait, dès ce moment, promis sa fille à Télémaque ; mais il espéra d'enflammer davantage sa passion en le laissant dans l'incertitude, et crut même le retenir encore à Salente par le désir d'assurer son mariage [2]. Idoménée raisonnait ainsi en lui-même ; mais les dieux se jouent de la sagesse des hommes. Ce qui devait retenir Télémaque fut précisément ce qui le pressa de partir : ce qu'il commençait à sentir le mit dans une juste défiance de lui-même. Mentor redoubla ses soins pour lui inspirer un désir impatient de s'en retourner à Ithaque; et il pressa en même temps Idoménée de le laisser partir : le vaisseau était déjà prêt. Car Mentor, qui réglait tous les moments de la vie de Télémaque, pour l'élever à la plus haute gloire, ne l'arrêtait en chaque lieu, qu'autant qu'il le fallait pour exercer sa vertu [3] et pour lui faire acquérir de l'expérience. Mentor avait eu soin de faire préparer le vaisseau dès l'arrivée de Télémaque.

V. Mais Idoménée, qui avait eu beaucoup de répugnance à le voir préparer, tomba dans une tristesse mortelle et dans une désolation à faire pitié, lorsqu'il vit que ses deux hôtes, dont

1. Peinture admirable; aucune circonstance essentielle n'est omise ; toutes se détachent et sont sensibles à l'œil ; le dernier trait, la vue du sanglier qui « tombe plein de rage. » forme ce que la rhétorique appelle une *hypotypose*.

2. Idoménée est toujours le même, dans sa famille comme dans l'État, sans volonté forte, procédant par ruse et par voies détournées; il veut retenir Télémaque, et tâche de lui faire oublier son devoir et la nécessité de son départ.

3. « Exercer sa vertu et acquérir de l'expérience. » Tel est le prétexte de Fénelon.

il avait tiré tant de secours, allaient l'abandonner. Il se renfermait dans les lieux les plus secrets de sa maison : là, il soulageait son cœur en poussant des gémissements et en versant des larmes; il oubliait le besoin de se nourrir : le sommeil n'adoucissait plus ses cuisantes peines; il se desséchait, il se consumait par ses inquiétudes. Semblable à un grand arbre qui couvre la terre de l'ombre de ses rameaux épais, et dont un ver commence à ronger la tige dans les canaux déliés [1] où la séve coule pour sa nourriture; cet arbre, que les vents n'ont jamais ébranlé, que la terre féconde se plaît à nourrir dans son sein, et que la hache du laboureur a toujours respecté, ne laisse pas de languir sans qu'on puisse découvrir la cause de son mal; il se flétrit, il se dépouille de ses feuilles qui sont sa gloire; il ne montre plus qu'un tronc couvert d'une écorce entr'ouverte, et des branches sèches : tel parut Idoménée dans sa douleur.

Télémaque attendri n'osait lui parler : il craignait le jour du départ, il cherchait des prétextes pour le retarder; et il serait demeuré longtemps dans cette incertitude, si Mentor ne lui eût dit : « Je suis bien aise de vous voir si changé. Vous étiez né dur et hautain; votre cœur ne se laissait toucher que de vos commodités et de vos intérêts; mais vous êtes enfin devenu homme, et vous commencez, par l'expérience de vos maux, à compatir à ceux des autres [2]. Sans cette compassion, on n'a ni bonté, ni vertu, ni capacité pour gouverner les hommes : mais il ne faut pas la pousser trop loin, ni tomber dans une amitié faible [3]. Je parlerais volontiers à Idoménée pour le faire consentir à notre départ, et je vous épargnerais l'embarras d'une conversation si fâcheuse; mais je ne veux point que la mauvaise honte et la timidité dominent votre cœur. Il faut que vous vous accoutumiez à mêler le courage et la fermeté avec une amitié tendre et sensible. Il faut craindre d'affliger les hommes sans nécessité; il faut entrer dans leur peine, quand on ne peut éviter de leur en faire, et adoucir le plus qu'on peut le coup qu'il est impossible de leur épargner entièrement. « C'est pour chercher cet adoucissement, répondit » Télémaque, que j'aimerais mieux qu'Idoménée apprît notre » départ par vous que par moi. »

1. « Canaux déliés, » les pores.

2. L'ouvrage intitulé *Télémaque* n'est que le développement de cette idée.

« Non ignara mali, miseris succurrere disco.
(*En.*, l. 1, v. 360.)

« N'ignorant pas le malheur, j'ai appris « à secourir les malheureux. »

3. Toujours, dans cette sage éducation, on voit recommandée la modération même dans le bien. *In vitium ducit culpæ fuga,* dit Horace. La force du caractère va à la rudesse; « la compassion » peut tomber dans ce que Fénelon appelle « une amitié faible. »

Mentor lui dit aussitôt : « Vous vous trompez, mon cher Télémaque ; vous êtes né comme les enfants des rois nourris dans la pourpre[1], qui veulent que tout se fasse à leur mode, et que toute la nature obéisse à leurs volontés[2], mais qui n'ont la la force de résister à personne en face. Ce n'est pas qu'ils se soucient des hommes, ni qu'ils craignent par bonté de les affliger ; mais c'est que, pour leur propre commodité, ils ne veulent point voir autour d'eux des visages tristes et mécontents. Les peines et les misères des hommes ne les touchent point, pourvu qu'elles ne soient pas sous leurs yeux ; s'ils en entendent parler, ce discours les importune et les attriste. Pour leur plaire, il faut toujours dire que tout va bien : et pendant qu'ils sont dans leurs plaisirs, ils ne veulent rien voir ni entendre qui puisse interrompre leurs joies[3]. Faut-il reprendre, corriger, détromper quelqu'un, résister aux prétentions et aux passions injustes d'un homme importun, ils en donneront toujours la commission à quelque autre personne : plutôt que de parler eux-mêmes avec une douce fermeté dans ces occasions, ils se laisseraient plutôt arracher les grâces les plus injustes ; ils gâteraient leurs affaires les plus importantes, faute de savoir décider contre le sentiment de ceux auxquels ils ont affaire tous les jours. Cette faiblesse, qu'on sent en eux, fait que chacun ne songe qu'à s'en prévaloir : on les presse, on les importune, on les accable, et on réussit en les accablant. D'abord on les flatte et on les encense pour s'insinuer ; mais dès qu'on est dans leur confiance, et qu'on est auprès d'eux dans des emplois[4] de quelque autorité, on les mène loin, on leur impose le joug : ils en gémissent, ils veulent souvent le secouer ; mais ils le portent toute leur vie. Ils sont jaloux de ne paraître point gouvernés, ils le sont toujours ; ils ne peuvent même se passer de l'être ; car ils sont semblables à ces faibles tiges de vigne, qui, n'ayant par elles-mêmes aucun soutien, rampent toujours autour du tronc de quelque grand arbre[5]. Je ne souffrirai point, ô Télémaque, que vous tombiez dans ce défaut, qui rend un homme imbé-

1. « Nourris, » a ici le sens d'*élevés*.

2. Ironie sur la puissance courte des rois, si prompte à se briser contre l'impossible.

3. Remarque profonde sur l'ennui que les hommes éprouvent au spectacle des douleurs d'autrui.

4. « Emplois, » charges, fonctions importantes.

Dans les emplois de Mars servant la république.
(La Fontaine, l. XII, fab. viii.)

5. L'auteur montre ici comment ceux qui ayant autorité ne savent pas agir avec décision, avec fermeté, aller de front contre les obstacles, résister aux influences de cour, sont toujours gouvernés, comme la vigne rampe si elle n'a pas quelque arbre pour soutien.

cile[1] pour le gouvernement. Vous qui êtes tendre[2] jusqu'à n'oser parler à Idoménée, vous ne serez plus touché de ses peines dès que vous serez sorti de Salente ; ce n'est point sa douleur qui vous attendrit, c'est sa présence qui vous embarrasse[3]. Allez parler vous-même à Idoménée ; apprenez en cette occasion à être tendre et ferme tout ensemble : montrez-lui votre douleur de le quitter ; mais montrez-lui aussi d'un ton décisif[4] la nécessité de notre départ. »

Télémaque n'osait ni résister à Mentor, ni aller trouver Idoménée ; il était honteux de sa crainte, et n'avait pas le courage de la surmonter : il hésitait ; il faisait deux pas, et revenait incontinent pour alléguer à Mentor quelque nouvelle raison de différer. Mais le seul regard de Mentor lui ôtait la parole, et faisait disparaître tous ses beaux prétextes[5]. « Est-» ce donc là, disait Mentor en souriant, ce vainqueur des Dau-» niens, ce libérateur de la Grande Hespérie, ce fils du sage » Ulysse, qui doit être après lui l'oracle de la Grèce[6] ! Il n'ose » dire à Idoménée qu'il ne peut plus retarder son retour dans » sa patrie, pour revoir son père ! O peuples d'Ithaque, combien » serez-vous malheureux un jour, si vous avez un roi que la » mauvaise honte domine et qui sacrifie les plus grands inté-» rêts à ses faiblesses sur les plus petites choses ! Voyez, Télé-» maque, quelle différence il y a entre la valeur dans les com-» bats et le courage dans les affaires : vous n'avez point craint » les armes d'Adraste, et vous craignez la tristesse d'Idoménée. » Voilà ce qui déshonore les princes qui ont fait les plus gran-» des actions : après avoir paru des héros dans la guerre, ils se » montrent les derniers des hommes dans les occasions com-» munes, où d'autres se soutiennent avec vigueur. »

Télémaque, sentant la vérité de ces paroles, et piqué de ce reproche, partit brusquement sans s'écouter lui-même. Mais à peine commença-t-il à paraître dans le lieu où Idoménée était assis, les yeux baissés, languissant et abattu de tristesse, qu'ils se craignirent l'un l'autre, ils n'osaient se regarder ; ils s'entendaient sans se rien dire, et chacun craignait que l'autre

1. « Imbécile ; » dans le sens étymologique, *imbecillus*, *sine baculo*, faible, sans force, à qui manque le bâton pour se soutenir.

2. « Tendre, » délicat, timide.

3. On est si porté à se payer de raisons bonnes en apparence, mais fausses dans l'application, pour se dispenser de quelque devoir pénible !

4. « Décisif, » tranchant (de *cædere*, couper).

5. « Prétexte, » un mot excellent par son étymologie ; sorte de tissu que l'on met devant soi pour se dispenser de passer outre et d'aller où il faudrait (*præ texere*).

6. « L'oracle de la Grèce ; » ces mots forment à la fois une hyperbole et une ellipse fort en usage ; celui qui dit toujours la vérité, que l'on consulte comme un oracle.

ne rompît le silence : ils se mirent tous deux à pleurer. Enfin Idoménée, pressé d'un excès de douleur, s'écria : « A quoi sert » de rechercher la vertu, si elle récompense si mal ceux qui » l'aiment? Après m'avoir montré ma faiblesse, on m'aban- » donne! hé bien! je vais retomber dans tous mes malheurs : » qu'on ne me parle plus de bien gouverner; non, je ne puis » le faire; je suis las des hommes! Où voulez-vous aller, Téléma- » que? Votre père n'est plus; vous le cherchez inutilement. » Ithaque est en proie à vos ennemis; ils vous feront périr, si » vous y retournez. Demeurez ici; vous serez mon gendre et » mon héritier; vous régnerez après moi. Pendant ma vie » même, vous aurez ici un pouvoir absolu; ma confiance en » vous sera sans bornes. Que si vous êtes insensible à tous » ces avantages, du moins laissez-moi Mentor, qui est toute » ma ressource. Parlez; répondez-moi : n'endurcissez pas votre » cœur; ayez pitié du plus malheureux de tous les hommes. » Quoi! vous ne dites rien! Ah! je comprends combien les » dieux me sont cruels[1]; je le sens encore plus rigoureusement » qu'en Crète, lorsque je perçai mon propre fils. »

Enfin Télémaque lui répondit d'une voix troublée et timide : « Je ne suis point à moi; les Destinées me rappellent dans ma » patrie. Mentor, qui a la sagesse des dieux, m'ordonne en » leur nom de partir. Que voulez-vous que je fasse? Renon- » cerai-je à mon père, à ma mère, à ma patrie, qui me doit » être encore plus chère qu'eux? Étant né pour être roi, » je ne suis pas destiné à une vie douce et tranquille, ni » à suivre mes inclinations[2]. Votre royaume est plus riche » et plus puissant que celui de mon père; mais je dois préfé- » rer ce que les dieux me destinent, à ce que vous avez la » bonté de m'offrir. Je me croirais heureux si j'avais An- » tiope pour épouse, sans espérance de votre royaume[3]; mais, » pour m'en rendre digne, il faut que j'aille où mes de- » voirs m'appellent, et que ce soit mon père qui vous la de- » mande pour moi. Ne m'avez-vous pas promis de me ren- » voyer à Ithaque? N'est-ce pas sur cette promesse que » j'ai combattu pour vous contre Adraste avec les alliés[4]? Il

1. De vaniteux qu'il était, Idoménée est devenu humble. Il se sent incapable de gouverner, même après la visite de Mentor, si les conseils de ce sage viennent à lui manquer.

2. Le contraire de ce que croit la foule, qui répète si volontiers le dicton : Heureux comme un roi.

3. « Sans espérance de votre royaume, » ellipse : quand même je n'aurais pas l'espérance de posséder un jour votre royaume comme votre héritier. L'idee d'espérance jointe à celle d'hériter, a quelque chose de fâcheux; Télémaque abrége d'une façon très-heureuse l'expression de sa pensée.

4. Idoménée n'a rien à répliquer. C'est une dette qu'il a contractée. Pour prix des services rendus par Télémaque, il doit le renvoyer dans son île.

» est temps que je songe à réparer mes malheurs domestiques.
» Les dieux, qui m'ont donné à Mentor, ont aussi donné Men-
» tor au fils d'Ulysse pour lui faire remplir ses destinées.
» Voulez-vous que je perde Mentor, après avoir perdu tout
» le reste? Je n'ai plus ni biens, ni retraite, ni père, ni mère,
» ni patrie assurée; il ne me reste qu'un homme sage et ver-
» tueux, qui est le plus précieux don de Jupiter: jugez vous-
» même si je puis y renoncer, et consentir qu'il m'abandonne.
» Non, je mourrais plutôt. Arrachez-moi la vie[1]; la vie n'est
» rien; mais ne m'arrachez pas Mentor. »

A mesure que Télémaque parlait, sa voix devenait plus forte, et sa timidité disparaissait. Idoménée ne savait que répondre et ne pouvait demeurer d'accord de ce que le fils d'Ulysse lui disait. Lorsqu'il ne pouvait plus parler, du moins il tâchait, par ses regards et par ses gestes, de faire pitié[2]. Dans ce moment, il vit paraître Mentor, qui lui dit ces graves paroles:

« Ne vous affligez point: nous vous quittons; mais la Sagesse,
» qui préside aux conseils des dieux, demeurera sur vous:
» croyez seulement que vous êtes trop heureux que Jupiter
» nous ait envoyés ici pour sauver votre royaume, et pour
» vous ramener de vos égarements[3]. Philoclès, que nous vous
» avons rendu, vous servira fidèlement: la crainte des dieux, le
» goût de la vertu, l'amour des peuples, la compassion pour
» les misérables, seront toujours dans son cœur. Écoutez-le,
» servez vous de lui avec confiance et sans jalousie. Le plus
» grand service que vous puissiez en tirer est de l'obliger à
» vous dire tous vos défauts sans adoucissement. Voilà en quoi
» consiste le plus grand courage d'un bon roi, que[4] de cher-
» cher de vrais amis qui lui fassent remarquer ses fautes.
» Pourvu que vous ayez ce courage, notre absence ne vous
» nuira point, et vous vivrez heureux: mais si la flatterie, qui
» se glisse comme un serpent, retrouve un chemin jusqu'à votre
» cœur, pour vous mettre en défiance contre les conseils désin-
» téressés, vous êtes perdu[5]. Ne vous laissez point abattre mol-

1. Le sentiment est bon et bien exprimé; seulement l'expression devient exagérée dans cette antithèse, qui n'est pas sans affectation : « Arrachez-moi la vie, mais ne m'arrachez pas Mentor. » Personne ne pense à lui arracher la vie.

2. « De faire pitié. » Cette locution ne se prendrait plus qu'en mauvaise part; faire pitié, emporte quelque idée de mépris; ici, ces mots signifient : exciter la compassion.

3. Mentor parle à Idoménée avec indulgence, avec douceur; la sagesse divine est patiente, elle encourage le cœur faible.

4. « Que de chercher de vrais amis. » On n'emploierait plus ce tour pénible. Une telle phrase serait réputée incorrecte.

5. C'était le grand défaut et aussi le grand péril d'Idoménée; sur ce point aussi portent les dernières recommandations de Mentor.

» lement[1] à la douleur; mais efforcez vous de suivre la vertu. » J'ai dit à Philoclès tout ce qu'il doit faire pour vous soulager, » et pour n'abuser jamais de votre confiance; je puis vous » répondre de lui : les dieux vous l'ont donné comme ils » m'ont donné à Télémaque. Chacun doit suivre courageuse- » ment sa destinée; il est inutile de s'affliger. Si jamais vous » aviez besoin de mon secours, après que j'aurai rendu Télé- » maque à son père et à son pays, je reviendrais vous voir. Que » pourrais-je faire qui me donnât un plaisir plus sensible? je ne » cherche ni bien ni autorité sur la terre; je ne veux qu'aider » ceux qui cherchent la justice et la vertu. Pourrais-je oublier » jamais la confiance et l'amitié que vous m'avez témoignées? »

A ces mots, Idoménée fut tout à coup changé; il sentit son cœur apaisé, comme Neptune, de son trident, apaise les flots en courroux et les plus noires tempêtes: il restait seulement en lui une douleur douce et paisible[2]; c'était plutôt une tristesse et un sentiment tendre, qu'une vive douleur. Le courage, la confiance, la vertu, l'espérance du secours des dieux, commencèrent à renaître au dedans de lui.

« Hé bien! dit-il, mon cher Mentor, il faut donc tout per- » dre, et ne se point décourager! Du moins souvenez-vous » d'Idoménée quand vous serez arrivés à Ithaque, où votre » sagesse vous comblera de prospérités. N'oubliez pas que » Salente fut votre ouvrage, et que vous y avez laissé un roi » malheureux[3] qui n'espère qu'en vous. Allez, digne fils d'U- » lysse, je ne vous retiens plus; je n'ai garde de résister aux » dieux, qui m'avaient prêté un si grand trésor. Allez aussi, » Mentor, le plus grand et le plus sage de tous les hommes » (si toutefois l'humanité peut faire ce que j'ai vu en vous, et » si vous n'êtes point une divinité sous une forme empruntée » pour instruire les hommes faibles et ignorants)[4], allez con- » duire le fils d'Ulysse, plus heureux de vous avoir que d'être » le vainqueur d'Adraste. Allez tous deux : je n'ose plus par- » ler; pardonnez mes soupirs. Allez, vivez, soyez heureux » ensemble; il ne me reste plus rien au monde, que le sou- » venir de vous avoir possédés ici. O beaux jours! trop heu-

1. C'est toujours la parole divine qui se fait entendre; de là cette autorité dans le langage prêté à Mentor.

2. « Une douleur douce; » alliance de mots qui se comprend très-bien. Le cœur resigné ne perd pas sa douleur, mais il la sent s'adoucir, et il est, comme dit Bossuet, « doux » envers elle, aussi bien qu'envers « la mort. »

3. Ce qui intéresse dans Idoménée, c'est la parfaite conscience qu'il a de son impuissance sans le secours de la sagesse d'autrui.

4. Idoménée, au sentiment qu'il éprouve, commence à pressentir que Mentor pourrait bien être une divinité cachée.

» reux jours ! jours dont je n'ai pas assez connu le prix ! jours » trop rapidement écoulés ! vous ne reviendrez jamais ! jamais » mes yeux ne reverront ce qu'ils voient ! »

Mentor prit ce moment pour le départ : il embrassa Philoclès, qui l'arrosa de ses larmes sans pouvoir parler. Télémaque voulut prendre Mentor par la main pour le tirer de celle d'Idoménée ; mais Idoménée, prenant le chemin du port, se mit entre Mentor et Télémaque : il les regardait ; il gémissait ; il commençait des paroles entrecoupées, et n'en pouvait achever aucune [1].

Cependant on entend des cris confus sur le rivage couvert de matelots : on tend les cordages ; le vent favorable se lève. Télémaque et Mentor, les larmes aux yeux, prennent congé du roi, qui les tient longtemps serrés entre ses bras, et qui les suit des yeux aussi loin qu'il le peut [2].

Observations sur le dix-septième livre. — Ce livre appartient tout entier à la morale et à la politique. Les événements épiques ont pris fin ; mais Télémaque, qui a fait ses preuves de courage et d'habileté militaires, qui s'est corrigé par l'expérience et par ses fautes mêmes, a encore à apprendre. Loin de s'enorgueillir de ses succès, il doit tout rapporter à une sagesse supérieure à la sienne, et, malgré ses progrès dans le bien, le jeune chef est loin de réaliser l'idéal de la vertu. Revenu à Salente, où il retrouve Mentor, il reçoit des conseils qui achèveront de faire de lui un homme accompli.

La partie la plus intéressante de ce livre est l'épisode d'Antiope. Il est traité avec une grâce charmante et un art plein de réserve et de simplicité : on reconnait, dans ces pages, l'auteur du livre sur l'*Éducation des filles*. Le sujet de cet épisode est fort simple. L'auteur qui, au début du poëme, avait représenté Télémaque agité par les passions, le montre ici formant un engagement vertueux avec une jeune fille qui, selon ce que l'on peut supposer, deviendra son épouse. Télémaque ne subordonne pas son devoir à son affection ; il quitte la maison d'Idoménée pour retourner à Ithaque, où il retrouvera sa mère, et peut-être lui sera-t-il donné de revoir Ulysse. Mais quel chef-d'œuvre que ce portrait d'Antiope ! quelle délicatesse et quel naturel en même temps dans les comparaisons ! « Le cœur d'Idoménée se repose sur elle comme un voyageur, abattu par les ardeurs du soleil, se repose à l'ombre, sur l'herbe tendre. » C'est que Fénelon, comme Homère, excelle dans la com-

1... Sic memorans, humeros dextrasque [tenebat
Amborum, et vultum lacrymis atque ora [rigabat.
(Virg., *Æn.*, l. ix, v. 249.)

« En parlant ainsi, il leur serrait les » mains, les pressait sur son cœur, et » baignait leur visage de ses larmes. »

2. Dum licet, insequitur fugientem lumine [pinum.
(Ovid., *Met.*, l. xi, v. 469.)

» Tant qu'il le peut, il suit de ses regards » le vaisseau fuyant sur les ondes. »

paraison ; toutefois ses figures ont quelque chose de plus doux, de moins grand, de moins saisissant que celles du poëte grec. Cependant, ajoutons-le, il conserve toujours cette aimable simplicité qui, à chaque page, rappelle au lecteur les beautés d'Homère, et qui faisait dire à Boileau, à propos du *Télémaque :* « Il y a de l'agrément dans ce livre, et une » imitation de l'*Odyssée* que j'approuve fort. L'avidité avec laquelle on » le lit fait bien voir que si on traduisait Homère en beaux mots, il » ferait l'effet qu'il doit faire et qu'il a toujours fait. » (*Lettre à Brossette.*) Et à propos de ce jugement de Boileau, Sainte-Beuve ajoute : « Fénelon (qui en douterait?) eût excellé en effet, comme Amyot, à » traduire Homère, aux endroits surtout reposés et pacifiques, Homère » moins le feu et le torrent. »

Quant à la politique, Mentor achève d'instruire Idoménée. Ses longs entretiens, ses discours se répandent comme un fleuve bienfaisant ; il s'épanche sans déborder. Il dit les choses les plus élevées sur la tyrannie, sur le luxe, sur la juste liberté, sur la fraternité qui doit unir les hommes, les peuples, les familles, et sur les *droits* des nations, droits qui doivent être reconnus et respectés par les rois.

Un roi, au dire de Fénelon, n'a pas le droit de se constituer juge dans sa propre cause, soit, par exemple, dans ses différends avec un autre peuple. Il doit convenir de quelque arbitre, de quelque médiateur amiable pour terminer les contestations, et ainsi *conserver la paix.* Il est même intéressant de rapprocher de cette page sur les devoirs des rois, écrite par Fénelon, les lignes suivantes de Montesquieu :

« Les magistrats doivent rendre la justice de citoyen à citoyen : cha- » que peuple la doit rendre lui-même de lui à un autre peuple. Dans » cette seconde distribution de justice, on ne peut employer d'autres » maximes que dans la première.

» De peuple à peuple, il est rarement besoin de tiers pour juger, » parce que les sujets de dispute sont toujours clairs et faciles à termi- » ner. Les intérêts de deux nations sont ordinairement si séparés, qu'*il » ne faut qu'aimer la justice pour la trouver :* on ne peut guère se » prévenir dans sa propre cause.

» Il n'y a que deux sortes de guerres justes : les unes qui se font pour » repousser un ennemi qui attaque, les autres pour secourir un allié » qui est attaqué. »

Ce que Fénelon redoute surtout pour les rois (et ceci est très-remarquable), c'est précisément ce que les princes sont le plus portés à envier, c'est-à-dire l'autorité absolue. L'archevêque de Cambrai parle toujours à son élève de « règles certaines, » de « maximes de gouvernement, » d'un *peuple qui souffre*, et non d'esclaves et de flatteurs. Il s'exprimait d'ailleurs, dans ses *Dialogues des morts*, avec la même énergie, contre les princes qui tentent de se mettre au-dessus des lois : « Lorsque les » rois, dit-il, sont encensés comme des idoles, ils ne sauraient être » honnêtes gens, ni connaître la vérité; l'humanité ne peut soutenir » avec modération une puissance aussi désordonnée que la leur. Ils » s'imaginent que tout est fait pour eux; ils se jouent du bien, de » l'honneur et de la vie des autres hommes. Rien ne marque tant de » barbarie dans une nation que cette forme de gouvernement : car il

» n'y a plus de lois; et la volonté d'un seul homme, dont on flatte » toutes les passions, est la loi unique. »

Enfin Fénelon blâme, dans ce XVII[e] livre, le luxe et les superbes bâtiments, les dépenses fastueuses et improductives qui servent à enrichir quelques-uns aux dépens du plus grand nombre. Cette recommandation de Mentor à son élève parut, aux contemporains de Fénelon, être une amère critique du gouvernement de Louis XIV. Ne prétendait-on pas que le roi avait coutume de répondre aux observations de Colbert par ces mots : « Un prince fait l'aumône en dépensant beaucoup... » Aussi, à l'apparition du *Télémaque,* le public s'empressa de voir Louis XIV dans cet Idoménée qui « établissait le luxe dans Salente et y oubliait le nécessaire, » et, dit Voltaire, les étrangers, à leur tour, se firent une joie de reconnaître le roi dans ce même Idoménée dont la hauteur révolte tous ses voisins. En vain Fénelon objecta « qu'il avait composé le *Télémaque* dans un temps où il était charmé des marques de bonté et de confiance dont le roi le comblait, » il ne fut pas écouté. Quant à nous, il ne nous est pas possible de voir une satire dans un livre fait pour enseigner la vertu. La politique du *Télémaque* ne diffère pas des maximes que contiennent les autres ouvrages de Fénelon. On a pu en juger par les passages nombreux que nous avons cités, au cours de ce volume, et qui sont extraits des *Dialogues des morts.* Nous devons donc croire Fénelon lorsqu'il dit lui-même de son livre : « Il est vrai que j'ai mis dans ces aventures toutes les vérités nécessaires pour le gouvernement, et tous les défauts qu'on peut avoir dans la puissance souveraine; mais je n'en ai marqué aucun avec une affectation qui tende à aucun portrait ni caractère. Plus on lira cet ouvrage, plus on verra que j'ai voulu tout dire, sans peindre personne de suite. Je n'ai songé qu'à instruire M. le duc de Bourgogne en l'amusant. (*Manuscrits.*) »

LIVRE DIX-HUITIÈME.

Sommaire. — I. Pendant la navigation, Télémaque et Mentor s'entretiennent sur les principes d'un sage gouvernement; Mentor enseigne comment il faut connaître les hommes, les chercher et employer leurs talents dans l'intérêt de l'État. — II. Obligés de relâcher dans une île, Télémaque rencontre un étranger auquel il parle sans le connaître; c'est Ulysse, qui touche, lui aussi, à la fin de ses aventures. Après l'avoir vu s'embarquer, Télémaque ressent un trouble secret et qu'il ne peut s'expliquer. — Mentor lui fait connaître la vérité; c'est à Ulysse lui-même que Télémaque a parlé. — III. Agitation de Télémaque; sa patience doit être encore éprouvée, et son départ retardé par un sacrifice à Minerve. Enfin la déesse, si longtemps cachée sous la figure de Mentor, reprend sa forme divine et se fait connaître au fils d'Ulysse; elle lui donne ses dernières instructions et disparaît. Télémaque se hâte de partir et arrive à Ithaque, où il retrouve son père chez le fidèle Eumée.

I. Déjà les voiles s'enflent, on lève les ancres; la terre semble s'enfuir. Le pilote expérimenté aperçoit de loin la montagne de Leucate [1], dont la tête se cache dans un tourbillon de frimas glacés, et les monts Acrocérauniens [2], qui montrent encore un front orgueilleux au ciel, après avoir été si souvent écrasés par la foudre.

Pendant cette navigation, Télémaque disait à Mentor: « Je crois maintenant concevoir les maximes de gouvernement que vous m'avez expliquées. D'abord elles me paraissaient comme un songe; mais peu à peu elles se démêlent dans mon esprit, et s'y présentent clairement; comme tous les objets paraissent sombres et en confusion, le matin, aux premières lueurs de l'aurore; mais ensuite ils semblent sortir comme d'un chaos, quand la lumière, qui croît insensiblement, leur rend, pour ainsi dire, leurs figures et leurs couleurs naturelles. Je suis très-persuadé que le point essentiel du gouvernement est de bien discerner les différents caractères d'esprits, pour

1. « Leucate, » qu'on appelle aussi Leucade, île de la mer Ionienne, maintenant Sainte-Maure. Au sud de l'île se trouve le promontoire ou saut de Leucade, dont le pied est hérissé de brisants; c'est de ce lieu que se précipita dans la mer la célèbre Sapho de Mytilène, qui fut appelée la dixième Muse.

2. On appelait ainsi une chaîne de montagnes, en Épire, environnée d'écueils. Horace les caractérise: *Infames scopulos Acroceraunia*, l. I, od. III. Maintenant les montagnes de la *Chimère*, en Albanie. Le nom de ces montagnes ἄκρος et κέραυνος indiquent qu'elles sont élevées et exposées à la foudre.

les choisir et pour les appliquer selon leurs talents : mais il me reste à savoir comment on peut se connaître en hommes. »

Alors Mentor lui répondit [1] : « Il faut étudier les hommes pour les connaître ; et, pour les connaître, il en faut voir souvent, et traiter avec eux. Les rois doivent converser avec leurs sujets, les faire parler, les consulter, les éprouver par de petits emplois dont ils leur fassent rendre compte, pour voir s'ils sont capables de plus hautes fonctions. Comment est-ce, mon cher Télémaque, que vous avez appris, à Ithaque, à vous connaître en chevaux? c'est à force d'en voir et de remarquer leurs défauts et leurs perfections avec des gens expérimentés. Tout de même, parlez souvent des bonnes et des mauvaises qualités des hommes, avec d'autres hommes sages et vertueux qui aient longtemps étudié leurs caractères; vous apprendrez insensiblement comment ils sont faits, et ce qu'il est permis d'en attendre. Qu'est-ce qui vous a appris à connaître les bons et les mauvais poëtes? c'est la fréquente lecture, et la réflexion avec des gens qui avaient le goût de la poésie. Qu'est-ce qui vous a acquis du discernement sur la musique? c'est la même application à observer les divers musiciens. Comment peut-on espérer de bien gouverner les hommes, si on ne les connaît pas? et comment les connaîtra-t-on, si on ne vit jamais avec eux [2] ? Ce n'est pas vivre avec eux, que de les voir tous en public, où l'on ne dit de part et d'autre que des choses indifférentes et préparées avec art : il est question de les voir en particulier, de tirer du fond de leurs cœurs toutes les ressources secrètes qui y sont, de les tâter de tous côtés, de les sonder pour découvrir leurs maximes. Mais, pour bien juger des hommes, il faut commencer par savoir ce qu'ils doivent être ; il faut savoir ce que c'est que le vrai et solide mérite, pour discerner ceux qui en ont d'avec ceux qui n'en ont pas.

» On ne cesse de parler de vertu et de mérite, sans savoir ce que c'est précisément que le mérite et la vertu. Ce ne sont que de beaux noms, que des termes vagues, pour la plupart des hommes, qui se font honneur d'en parler à toute heure. Il faut avoir des principes certains de justice, de raison, de

1. Dans les divers épisodes relatifs à Idoménée, l'auteur n'a pas négligé ce grand point de l'éducation d'un prince, « connaître les hommes. »

2. Il faut s'être fait une mesure pour juger de toute grandeur ; il faut connaître le but de la vie pour savoir si les hommes qu'on rencontre en sont plus ou moins éloignés.

vertu, pour connaître ceux qui sont raisonnables et vertueux. Il faut savoir les maximes d'un bon et sage gouvernement, pour connaître les hommes qui ont ces maximes, et ceux qui s'en éloignent par une fausse subtilité. En un mot, pour mesurer plusieurs corps, il faut avoir une mesure fixe; pour juger, il faut tout de même avoir des principes constants auxquels tous nos jugements se réduisent. Il faut savoir précisément quel est le but de la vie humaine, et quelle fin on doit se proposer en gouvernant les hommes. Ce but unique et essentiel est de ne vouloir jamais l'autorité et la grandeur pour soi; car cette recherche ambitieuse n'irait qu'à satisfaire un orgueil tyrannique : mais on doit se sacrifier, dans les peines infinies du gouvernement, pour rendre les hommes bons et heureux. Autrement on marche à tâtons et au hasard pendant toute la vie : on va comme un navire en pleine mer, qui n'a point de pilote, qui ne consulte point les astres, et à qui toutes les côtes voisines sont inconnues; il ne peut faire que naufrage [1].

» Souvent les princes, faute de savoir en quoi consiste la vraie vertu, ne savent point ce qu'ils doivent chercher dans les hommes. La vraie vertu a pour eux quelque chose d'âpre; elle leur paraît trop austère et indépendante; elle les effraye et les aigrit : ils se tournent vers la flatterie. Dès lors ils ne peuvent plus trouver ni de sincérité ni de vertu; dès lors ils courent après un vain fantôme de fausse gloire, qui les rend indignes de la véritable. Ils s'accoutument bientôt à croire qu'il n'y a point de vraie vertu sur la terre; car les bons connaissent bien les méchants, mais les méchants ne connaissent point les bons, et ne peuvent pas croire qu'il y en ait. De tels princes ne savent que se défier de tout le monde également : ils se cachent; ils se renferment; ils sont jaloux sur les moindres choses, ils craignent les hommes, et se font craindre d'eux. Ils fuient la lumière; ils n'osent paraître dans leur naturel. Quoiqu'ils ne veuillent point être connus, ils ne laissent pas de l'être; car la curiosité maligne de leurs sujets pénètre et devine tout. Mais ils ne connaissent personne : les gens intéressés qui les obsèdent sont ravis de les voir inaccessibles [2]. Un roi inaccessible aux hommes l'est aussi à la vérité : on noircit par d'infâmes rapports, et on écarte de lui tout ce qui pourrait lui

1. Il faudrait dire: « il ne peut *que* faire naufrage. »

2. Beaucoup de princes ne connaissent pas les hommes qui les entourent, parce que, les méprisant tous, ils ne prennent pas la peine de les étudier; cela vient de ce que ces princes, croyant peu à la vertu par eux-mêmes, ne la cherchent pas dans les autres. N'y aurait-il pas là quelque exagération?

ouvrir les yeux. Ces sortes de rois passent leur vie dans une grandeur sauvage et farouche; ou, craignant sans cesse d'être trompés, ils le sont toujours inévitablement, et méritent de l'être. Dès qu'on ne parle qu'à un petit nombre de gens, on s'engage à recevoir toutes leurs passions et tous leurs préjugés : les bons mêmes ont leurs défauts et leurs préventions. De plus, on est à la merci des rapporteurs, nation basse et maligne, qui se nourrit de venin, qui empoisonne les choses innocentes, qui grossit les petites, qui invente le mal plutôt que de cesser de nuire; qui se joue, pour son intérêt, de la défiance et de l'indigne curiosité d'un prince faible et ombrageux[1].

» Connaissez donc, ô mon cher Télémaque, connaissez les hommes; examinez-les, faites-les parler les uns sur les autres; éprouvez-les peu à peu; ne vous livrez à aucun[2]. Profitez de vos expériences, lorsque vous aurez été trompé dans vos jugements : car vous serez trompé quelquefois; et les méchants sont trop profonds pour ne surprendre pas les bons par leurs déguisements. Apprenez par là à ne juger promptement de personne ni en bien ni en mal; l'un et l'autre sont très-dangereux : ainsi vos erreurs passées vous instruiront très-utilement. Quand vous aurez trouvé des talents et de la vertu dans un homme, servez-vous-en avec confiance : car les honnêtes gens veulent qu'on sente leur droiture; ils aiment mieux de l'estime et de la confiance que des trésors. Mais ne les gâtez pas en leur donnant un pouvoir sans bornes : tel eût été toujours vertueux, qui ne l'est plus, parce que son maître lui a donné trop d'autorité et trop de richesses. Quiconque est assez aimé des dieux pour trouver dans tout un royaume deux ou trois vrais amis, d'une sagesse et d'une bonté constantes, trouve bientôt par eux d'autres personnes qui leur ressemblent, pour remplir les places inférieures. Par les bons auxquels on se confie, on apprend ce qu'on ne peut pas discerner par soi-même sur les autres sujets. »

« Mais faut-il, disait Télémaque, se servir des méchants quand ils sont habiles, comme je l'ai ouï dire souvent? » — « On est souvent, répondait Mentor, dans la nécessité de s'en servir. Dans une nation agitée et en désordre, on trouve souvent des gens

1. Du reste, ce point de vue donne occasion à un beau développement sur le devoir qu'ont les princes d'être affables, accessibles à leurs sujets, et surtout d'écarter bien loin « la nation des rapporteurs, des délateurs, » cette peste qui abonde dans les cours, où elle abuse de « la curiosité d'un prince ombrageux. »

2. Fénelon évite toujours l'excès, et corrige ce qu'il y aurait de trop absolu dans ses conclusions. Soyez accessible aux hommes afin de les connaître, mais aussi « ne vous livrez à aucun. » Excellent précepte; c'est dire aux princes : n'ayez pas de favoris.

injustes et artificieux, qui sont déjà en autorité; ils ont des emplois importants qu'on ne peut leur ôter; ils ont acquis la confiance de certaines personnes puissantes qu'on a besoin de ménager : il faut les ménager eux-mêmes, ces hommes scélérats, parce qu'on les craint, et qu'ils peuvent tout bouleverser. Il faut bien s'en servir pour un temps, mais il faut aussi avoir en vue de les rendre peu à peu inutiles. Pour la vraie et intime confiance, gardez-vous bien de la leur donner jamais; car ils peuvent en abuser, et vous tenir ensuite malgré vous par votre secret, chaîne plus difficile à rompre que toutes les chaînes de fer. Servez-vous d'eux pour des négociations passagères; traitez-les bien; engagez-les par leurs passions mêmes à vous être fidèles; car vous ne les tiendrez que par là : mais ne les mettez point dans vos délibérations les plus secrètes. Ayez toujours un ressort prêt pour les remuer à votre gré; mais ne leur donnez jamais la clef de votre cœur ni de vos affaires. Quand votre État devient paisible, réglé, conduit par des hommes sages et droits dont vous êtes sûr, peu à peu les méchants, dont vous étiez contraint de vous servir, deviennent inutiles. Alors il ne faut pas cesser de les bien traiter; car il n'est jamais permis d'être ingrat, même pour les méchants; mais, en les traitant bien, il faut tâcher de les rendre bons; il est nécessaire de tolérer en eux certains défauts qu'on pardonne à l'humanité : il faut néanmoins peu à peu relever l'autorité, et réprimer les maux qu'ils feraient ouvertement si on les laissait faire. Après tout, c'est un mal que le bien se fasse par les méchants, et, quoique ce mal soit souvent inévitable, il faut tendre néanmoins peu à peu à le faire cesser. Un prince sage, qui ne veut que le bon ordre et la justice, parviendra, avec le temps, à se passer des hommes corrompus et trompeurs; il en trouvera assez de bons qui auront une habileté suffisante[1].

Mais ce n'est pas assez de trouver de bons sujets dans une nation, il est nécessaire d'en former de nouveaux. Ce doit être, répondit Télémaque, un grand embarras. Point du tout, reprit Mentor : l'application que vous avez à chercher des hommes habiles et vertueux, pour les élever, excite et anime tous ceux qui ont du talent et du courage; chacun fait des efforts. Combien y a-t-il d'hommes qui languissent dans une oisiveté obscure, et qui deviendraient de grands hommes, si l'émulation et l'espérance du succès les animaient au travail! combien y a-t-il

1. Peut-on admettre la nécessité pour un prince, de ménager, ou même de maintenir dans une position haute et puissante, ceux qui sont ouvertement « des méchants, des hommes scélérats? »

d'hommes que la misère et l'impuissance de s'élever par la vertu tentent[1] de s'élever par le crime ! Si donc vous attachez les récompenses et les honneurs au génie et à la vertu, combien de sujets se formeront d'eux-mêmes ! Mais combien en formerez-vous en les faisant monter de degré en degré, depuis les derniers emplois jusques aux premiers ! Vous exercerez les talents ; vous éprouverez l'étendue de l'esprit, et la sincérité de la vertu. Les hommes qui parviendront aux plus hautes places auront été nourris sous vos yeux dans les inférieures. Vous les aurez suivis toute leur vie, de degré en degré ; vous jugerez d'eux, non par leurs paroles, mais par toute la suite de leurs actions[2]. »

II. Pendant que Mentor raisonnait ainsi avec Télémaque, ils aperçurent un vaisseau phéacien qui avait relâché dans une petite île déserte et sauvage et bordée de rochers affreux. En même temps les vents se turent ; les plus doux zéphyrs même semblèrent retenir leurs haleines ; toute la mer devint unie comme une glace ; les voiles abattues ne pouvaient plus animer le vaisseau[3] ; l'effort des rameurs, déjà fatigués, était inutile[4] : il fallut aborder en cette île[5], qui était plutôt un écueil qu'une terre propre à être habitée par des hommes. En un autre temps moins calme, on n'aurait pu y aborder sans un grand péril.

Les Phéaciens, qui attendaient le vent, ne paraissaient pas moins impatients que les Salentins de continuer leur navigation[6]. Télémaque s'avance vers eux sur ces rivages escarpés. Aussitôt il demande au premier homme qu'il rencontre, s'il n'a point vu Ulysse, roi d'Ithaque, dans la maison du roi Alcinoüs.

Celui auquel il s'était adressé par hasard n'était pas Phéacien : c'était un étranger inconnu, qui avait un air majestueux, mais triste et abattu ; il paraissait rêveur, et à peine écouta-t-il d'abord la question de Télémaque ; mais enfin il lui répondit : « Ulysse, vous ne vous trompez pas, a été reçu chez le roi

1. « Tentent ; » donnent la tentation de ; engagent à s'élever.

2. Utiliser les hommes vertueux, les encourager ou les récompenser, leur assurer un avancement progressif, de manière qu'ils n'arrivent aux hautes charges qu'après avoir acquis toute l'expérience nécessaire.

3. Fénelon revient à décrire ; il peint le calme de la mer, et la navigation trop lente, par des incises courtes et multipliées.

4. Et la rame inutile
Fatiguait vainement une mer immobile.
(RAC., *Iphig.*, act. I, sc. I.)

5. L'île de Phorcyne (*Od.*, l. XIII).

6. L'auteur veut faire coïncider le retour d'Ulysse à Ithaque avec celui de son fils. On sait que, dans l'*Odyssée*, Ulysse reçoit un vaisseau d'Alcinoüs, roi des Phéaciens, et retourne dans sa patrie sans autre accident qui interrompe son voyage.

» Alcinoüs, comme en un lieu où l'on craint Jupiter, et où » l'on exerce l'hospitalité; mais il n'y est plus et vous l'y cher» cheriez inutilement : il est parti pour revoir Ithaque, si les » dieux apaisés souffrent enfin qu'il puisse jamais saluer ses » dieux pénates . »

A peine cet étranger eut prononcé tristement ces paroles, qu'il se jeta dans un petit bois épais sur le haut d'un rocher, d'où il regardait tristement la mer [1], fuyant les hommes qu'il voyait, et paraissant affligé de ne pouvoir partir. Télémaque le regardait fixement; plus il le regardait, plus il était ému et étonné. « Cet inconnu, disait-il à Mentor, m'a répondu comme » un homme qui écoute à peine ce qu'on lui dit, et qui est » plein d'amertume. Je plains les malheureux depuis que je le » suis; et je sens que mon cœur s'intéresse pour cet homme, » sans savoir pourquoi. Il m'a assez mal reçu : à peine a-t-il » daigné m'écouter et me répondre [2] : je ne puis cesser néanmoins de souhaiter la fin de ses maux. »

Mentor, souriant [3], répondit : « Voilà à quoi servent les mal» heurs de la vie; ils rendent les princes modérés et sensibles » aux peines des autres. Quand ils n'ont jamais goûté que le » doux poison des prospérités, ils se croient des dieux; ils » veulent que les montagnes s'aplanissent pour les conten» ter [4]; ils comptent pour rien les hommes; ils veulent se jouer » de la nature entière. Quand ils entendent parler de souf» france, ils ne savent ce que c'est; c'est un songe pour eux; » ils n'ont jamais vu la distance du bien et du mal. L'infortune » seule peut leur donner de l'humanité [5], et changer leur cœur » de rocher en un cœur humain [6] : alors ils sentent qu'ils sont » hommes, et qu'ils doivent ménager les autres hommes qui » leur ressemblent. Si un inconnu vous fait tant de pitié, » parce qu'il est, comme vous, errant sur ce rivage, combien » devrez-vous avoir plus de compassion pour le peuple d'Itha» que, lorsque vous le verrez un jour souffrir, ce peuple que » les dieux vous auront confié comme on confie un troupeau

1. Πόντον ἐπ' ἀτρύγετον δερκέσκετο, δάκρυα λείβων.
(Hom., *Od.*, l. V, v. 84.)
« Il regardait la mer immense et pleurait. »
Pontum aspectabant flentes.
(Virg., *Æn.*, l. V. v. 615.)
« Elles regardaient la mer en pleurant. »

2. Pourquoi « cette amertume, » cette tristesse sombre du courageux Ulysse à l'instant où tout s'aplanit devant lui, et où il doit croire qu'il touche au terme de ses infortunes ? On en voit la raison plus loin.

3. Il sourit, parce qu'il sait bien quel est cet étranger.

4. Ils veulent l'impossible.

5. Forte et belle expression.

6. Homo sum : humani nil a me alienum puto.
(Térence, *Heautontim.* A. I, sc. 1.)
« Je suis homme, et rien de ce qui est humain ne m'est étranger. » C'est encore le *non ignara mali* (*Æn.* I, 360).

» à un berger; et que ce peuple sera peut-être malheureux par » votre ambition, ou par votre faute, ou par votre imprudence! » car les peuples ne souffrent que par les fautes des rois[1], qui » devraient veiller pour les empêcher de souffrir[2]. »

Pendant que Mentor parlait ainsi, Télémaque était plongé dans la tristesse et dans le chagrin. Il lui répondit enfin avec un peu d'émotion : « Si toutes ces choses sont vraies, l'état d'un roi est bien malheureux. Il est l'esclave de tous ceux auxquels il paraît commander : il est fait pour eux ; il se doit tout entier à eux ; il est chargé de tous leurs besoins ; il est l'homme de tout le peuple, et de chacun en particulier. Il faut qu'il s'accommode à leurs faiblesses, qu'il les corrige en père, qu'il les rende sages et heureux. L'autorité qu'il paraît avoir n'est point la sienne; il ne peut rien faire ni pour sa gloire ni pour son plaisir ; son autorité est celle des lois ; il faut qu'il leur obéisse pour en donner l'exemple à ses sujets. A proprement parler, il n'est que le défenseur des lois pour les faire régner ; il faut qu'il veille et qu'il travaille pour les maintenir : il est l'homme le moins libre et le moins tranquille de son royaume ; c'est un esclave qui sacrifie son repos et sa liberté pour la liberté et la félicité[3]. »

« Il est vrai, répondait Mentor, que le roi n'est roi que pour avoir soin de son peuple, comme un berger de son troupeau, ou comme un père de sa famille : mais trouvez-vous, mon cher Télémaque, qu'il soit malheureux d'avoir du bien à faire à tant de gens! Il corrige les méchants par des punitions ; il encourage les bons par des récompenses : il représente les dieux en conduisant ainsi à la vertu tout le genre humain[4]. N'a-t-il pas assez de gloire à faire garder les lois? Celle de se mettre au-dessus des lois est une gloire fausse qui ne mérite que de l'horreur et du mépris. S'il est méchant, il ne peut être que malheureux, car il ne saurait trouver aucune paix dans ses passions et dans sa vanité : s'il est bon, il doit goûter le plus pur et le plus solide de tous les plaisirs à travailler pour la vertu, et à attendre des dieux une éternelle récompense[5]. »

1. Quidquid delirant reges, plectuntur Achivi.
(Hor., *Ep.*, l. I, II, v. 14.)
« Toutes les folies des rois retombent sur » les Grecs. »

2. Grand précepte adressé aux rois : « Veillez, » pour que vos peuples ne souffrent pas.

3. Télémaque est effrayé des grands devoirs de la royauté, et il semble reculer devant tant d'abnégation. Mais Mentor va le relever, en lui montrant que si un roi est « esclave, » cet esclavage fait sa gloire, et en même temps sa félicité, s'il comprend sa mission. — On peut lire un beau développement sur les difficiles devoirs de la royauté dans les *Caractères* de La Bruyère, c. x.

4. C'est l'idéal le plus élevé de la vraie grandeur des rois.

5. « La récompense éternelle ; » considération qui doit adoucir, et rendre faciles tous les sacrifices.

Télémaque, agité au dedans par une peine secrète, semblait n'avoir jamais compris ces maximes, quoiqu'il en fût rempli, et qu'il les eût lui-même enseignées aux autres. Une humeur noire [1] lui donnait, contre ses véritables sentiments, un esprit de contradiction et de subtilité [2] pour rejeter les vérités que Mentor expliquait. Télémaque opposait à ces raisons l'ingratitude des hommes. « Quoi ! disait-il, prendre tant de peine pour se faire aimer des hommes qui ne vous aimeront peut-être jamais, et pour faire du bien à des méchants qui se serviront de vos bienfaits pour vous nuire ! »

Mentor lui répondait patiemment [3] : « Il faut compter sur l'ingratitude des hommes, et ne laisser pas de leur faire du bien; il faut les servir moins pour l'amour d'eux que pour l'amour des dieux, qui l'ordonnent [4]. Le bien qu'on fait n'est jamais perdu : si les hommes l'oublient, les dieux s'en souviennent et le récompensent [5]. De plus, si la multitude est ingrate, il y a toujours des hommes vertueux qui sont touchés de votre vertu. La multitude même, quoique changeante et capricieuse, ne laisse pas de faire tôt ou tard une espèce de justice à la véritable vertu.

» Mais voulez-vous empêcher l'ingratitude des hommes ? ne travaillez point uniquement à les rendre puissants, riches, redoutables par les armes, heureux par les plaisirs : cette gloire, cette abondance et ces délices les corrompront ; ils n'en seront que plus méchants, et par conséquent plus ingrats : c'est leur faire un présent funeste; c'est leur offrir un poison délicieux. Mais appliquez-vous à redresser leurs mœurs, à leur inspirer la justice, la sincérité, la crainte des dieux, l'humanité, la fidélité, la modération, le désintéressement : en les rendant bons, vous les empêcherez d'être ingrats ; vous leur donnerez le véritable bien, qui est la vertu ; et la vertu, si elle est solide, les attachera toujours à celui qui la leur aura inspirée. Ainsi, en leur donnant les véritables biens, vous vous ferez du bien à vous-même, et vous n'aurez point à craindre leur ingratitude. Faut-il s'étonner que les hommes soient ingrats pour des

1. « Une humeur noire, » le sens propre de mélancolie, bile noire.

2. « Esprit de subtilité, » que l'on porte au fond de soi, et qui trouble même les bons sentiments, par la pensée de leur insuffisance, et par les combats exigés pour la pratique de la vertu.

3. « Patiemment ; » celui qui instruit doit être patient, connaît le cœur humain, il doit rabaisser les mouvements d'orgueil et relever le découragement.

4. Précepte chrétien : Faire le bien, servir les hommes, malgré leur ingratitude, non pas pour eux-mêmes, mais en vue de Dieu, « qui l'ordonne. »

5. At sperate Deos memores fandi atque nefandi.

(*Æn.*, l. I, v. 543.)

« Espérez dans les dieux, qui se souviennent du bien et du mal. »

princes qui ne les ont jamais exercés qu'à l'injustice, qu'à l'ambition sans bornes, qu'à la jalousie contre leurs voisins, qu'à l'inhumanité, qu'à la hauteur, qu'à la mauvaise foi ? Le prince ne doit attendre d'eux, que ce qu'il leur a appris à faire. Si au contraire il travaillait, par ses exemples et par son autorité, à les rendre bons, il trouverait le fruit de son travail dans leur vertu, ou du moins il trouverait dans la sienne et dans l'amitié des dieux de quoi se consoler de tous les mécomptes [1].

A peine ce discours fut-il achevé, que Télémaque s'avança avec empressement vers les Phéaciens du vaisseau qui était arrêté sur le rivage. Il s'adressa à un vieillard d'entre eux, pour lui demander d'où ils venaient, où ils allaient, et s'ils n'avaient point vu Ulysse. Le vieillard répondit : « Nous venons » de notre île, qui est celle des Phéaciens ; nous allons cher- » cher des marchandises vers l'Épire. Ulysse, comme on vous » l'a déjà dit, a passé dans notre patrie ; mais il en est parti. » Quel est, ajouta aussitôt Télémaque, cet homme si triste qui » cherche les lieux les plus déserts en attendant que votre » vaisseau parte ? C'est, répondit le vieillard, un étranger qui » nous est inconnu : mais on dit qu'il se nomme Cléomènes ; » qu'il est né en Phrygie ; qu'un oracle avait prédit à sa mère, » avant sa naissance, qu'il serait roi, pourvu qu'il ne demeu- » rât point dans sa patrie, et que, s'il y demeurait, la colère » des dieux se ferait sentir aux Phrygiens par une cruelle peste. » Dès qu'il fut né, ses parents le donnèrent à des matelots, qui » le portèrent dans l'île de Lesbos. Il y fut nourri en secret » aux dépens de sa patrie, qui avait un si grand intérêt de le » tenir éloigné. Bientôt il devint grand, robuste, agréable et » adroit à tous les exercices du corps ; il s'appliqua même, » avec beaucoup de goût et de génie, aux sciences et aux beaux- » arts. Mais on ne put le souffrir dans aucun pays : la prédic- » tion faite sur lui devint célèbre ; on le reconnut bientôt par- » tout où il alla ; partout les rois craignaient qu'il ne leur » enlevât leurs diadèmes. Ainsi il est errant depuis sa jeunesse, » et il ne peut trouver aucun lieu du monde où il lui soit libre » de s'arrêter. Il a souvent passé chez des peuples fort éloi- » gnés du sien ; mais à peine est-il arrivé dans une ville qu'on » y découvre sa naissance, et l'oracle qui le regarde. Il a beau » se cacher, et choisir en chaque lieu quelque genre de vie » obscure ; ses talents éclatent, dit-on, toujours malgré lui, et » pour la guerre et pour les lettres, et pour les affaires les

1. Tout ce détail n'est pas exempt de diffusion; Fénelon semble revenir sur ce qu'il a développé.

» plus importantes : il se présente toujours en chaque pays
» quelque occasion imprévue qui l'entraîne, et qui le fait con-
» naître au public[1].

» C'est son mérite qui fait son malheur ; il le fait craindre
» et l'exclut de tous les pays où il veut habiter. Sa destinée est
» d'être estimé, aimé, admiré partout, mais rejeté de toutes
» les terres connues. Il n'est plus jeune, et cependant il n'a pu
» trouver encore aucune côte, ni de l'Asie, ni de la Grèce, où
» l'on ait voulu le laisser vivre en quelque repos. Il paraît
» sans ambition, et il ne cherche aucune fortune ; il se trou-
» verait trop heureux que l'oracle ne lui eût jamais promis la
» royauté. Il ne lui reste aucune espérance de revoir jamais
» sa patrie ; car il sait qu'il ne pourrait porter que le deuil
» et les larmes dans toutes les familles. La royauté même,
» pour laquelle il souffre, ne lui paraît point désirable ; il
» court malgré lui après elle, par une triste fatalité, de
» royaume en royaume, et elle semble fuir devant lui[2], pour
» se jouer de ce malheureux jusqu'à sa vieillesse. Funeste pré-
» sent des dieux, qui trouble tous ses plus beaux jours, et qui
» ne lui causera que des peines dans l'âge où l'homme in-
» firme[3] n'a plus besoin que de repos ! Il s'en va, dit-il, cher-
» cher vers la Thrace quelque peuple sauvage et sans lois,
» qu'il puisse assembler, policer et gouverner pendant quel-
» ques années ; après quoi, l'oracle étant accompli, on n'aura
» plus rien à craindre de lui dans les royaumes les plus floris-
» sants : il compte de se retirer[4] alors en liberté dans un vil-
» lage de Carie[5] où il s'adonnera à l'agriculture, qu'il aime
» passionnément. C'est un homme sage et modéré, qui craint
» les dieux, qui connaît bien les hommes, et qui sait vivre
» en paix avec eux sans les estimer. Voilà ce qu'on ra-
» conte de cet étranger dont vous me demandez des nou-
» velles. »

Pendant cette conversation, Télémaque retournait souvent ses yeux vers la mer, qui commençait à être agitée. Le vent soulevait les flots, qui venaient battre les rochers, les blanchissant de leur écume. Dans ce moment, le vieillard dit à Télémaque : « Il faut que je parte ; mes compagnons ne peuvent » m'attendre. » En disant ces mots, il courut au rivage : on

1. Il n'y a là aucun trait de la véritable histoire d'Ulysse, rien qui rappelle le caractère du héros de l'*Odyssée*.

2. *Sequitur fugientem;* par un tour hardi, ce n'est pas Ithaque qui fuit devant Ulysse, c'est la royauté, après laquelle « il court » malgré lui.

3. « Infirme ; » affaibli par l'âge et les chagrins.

4. « Il compte de se retirer; » aujourd'hui on retrancherait ce *de*.

5. Province de l'Asie Mineure, à l'est de la Lycie.

s'embarque ; on n'entend que cris confus sur ce rivage, par l'ardeur des mariniers impatients de partir.

Cet inconnu, qu'on nommait Cléomènes, avait erré quelque temps dans le milieu de l'île, montant sur le sommet de tous les rochers, et considérant de là les espaces immenses des mers avec une tristesse profonde. Télémaque ne l'avait point perdu de vue, et il ne cessait d'observer ses pas. Son cœur était attendri pour un homme vertueux, errant, malheureux, destiné aux plus grandes choses, et servant de jouet à une rigoureuse fortune, loin de sa patrie. Au moins, disait-il en lui-même, peut-être reverrai-je Ithaque ; mais ce Cléomènes ne peut jamais revoir la Phrygie. L'exemple d'un homme encore plus malheureux que lui adoucissait la peine de Télémaque. Enfin cet homme, voyant son vaisseau prêt, était descendu de ces rochers escarpés, avec autant de vitesse et d'agilité qu'Apollon, dans les forêts de Lycie[1], ayant noué ses cheveux blonds, passe au travers des précipices pour aller percer de ses flèches les cerfs et les sangliers[2]. Déjà cet inconnu est dans le vaisseau, qui fend l'onde amère, et qui s'éloigne de la terre. Alors une impression secrète de douleur saisit le cœur de Télémaque ; il s'afflige sans savoir pourquoi ; les larmes coulent de ses yeux, et rien ne lui est si doux que de pleurer.

En même temps, il aperçoit sur le rivage tous les mariniers de Salente, couchés sur l'herbe et profondément endormis. Ils étaient las et abattus : le doux sommeil s'était insinué dans leurs membres, et tous les humides pavots de la nuit avaient été répandus sur eux en plein jour par la puissance de Minerve. Télémaque est étonné de voir cet assoupissement universel des Salentins, pendant que les Phéaciens avaient été si attentifs et si diligents pour profiter du vent favorable. Mais il est encore plus occupé à regarder le vaisseau phéacien prêt à disparaître au milieu des flots, qu'à marcher vers les Salentins pour les éveiller ; un étonnement et un trouble secrets tiennent ses yeux attachés vers ce vaisseau déjà parti, dont il ne voit plus que les voiles qui blanchissent un peu dans l'onde azurée. Il n'écoute pas même Mentor qui lui parle, et il est tout hors de lui-même, dans un transport semblable à celui des Ménades[3], lorsqu'elles tiennent le thyrse en main et qu'elles

1. Au sud de la Phrygie, dans l'Asie Mineure ; la Lycie était particulièrement consacrée au culte d'Apollon.

2. Ce vieillard peut-il, avec vraisemblance, être comparé à Apollon, « ayant noué ses cheveux blonds, » et courant au travers des précipices à la poursuite « des cerfs et des sangliers ? »

3. La même observation peut être faite sur cette autre comparaison. La tristesse de Télémaque, ses pressentiments, l'émotion secrète qu'il éprouve à la vue de cet homme qu'il ne connaît pas, mais qui est ce père tant aimé, tant cherché,

font retentir de leurs cris insensés les rives de l'Hèbre[1] avec les monts Rhodope et Ismare[2].

Enfin, il revient un peu de cette espèce d'enchantement ; et les larmes recommencent à couler de ses yeux. Alors Mentor lui dit : « Je ne m'étonne point, mon cher Télémaque, de vous » voir pleurer ; la cause de votre douleur, qui vous est incon- » nue, ne l'est pas à Mentor : c'est la nature qui parle, et qui » se fait sentir ; c'est elle qui attendrit votre cœur. L'inconnu » qui vous a donné une si vive émotion est le grand Ulysse : » ce qu'un vieillard vous a raconté de lui, sous le nom de Cléo- » mènes, n'est qu'une fiction faite pour cacher plus sûrement » le retour de votre père dans son royaume. Il s'en va tout » droit à Ithaque ; déjà il est bien près du port, et il revoit » enfin ces lieux si longtemps désirés. Vos yeux l'ont vu, » comme on vous l'avait prédit autrefois, mais sans le con- » naître : bientôt vous le verrez, et vous le connaîtrez, et il » vous connaîtra ; mais maintenant les dieux ne pouvaient » permettre votre reconnaissance hors d'Ithaque. Son cœur » n'a pas moins été ému que le vôtre ; il est trop sage pour se » découvrir à nul mortel dans un lieu où il pourrait être exposé » à des trahisons, et aux insultes des cruels amants de Péné- » lope. Ulysse, votre père, est le plus sage de tous les hommes ; » son cœur est comme un puits profond, on ne saurait y pui- » ser son secret[3]. Il aime la vérité, et ne dit jamais rien qui » la blesse : mais il ne la dit que pour le besoin ; et la sagesse, » comme un sceau, tient toujours ses lèvres fermées à toute » parole inutile. Combien a-t-il été ému en vous parlant ! » combien s'est-il fait de violence pour ne se point découvrir ! » que n'a-t-il pas souffert en vous voyant ! Voilà ce qui le » rendait triste et abattu. »

III. Pendant ce discours, Télémaque, attendri et troublé, ne pouvait retenir un torrent de larmes ; les sanglots l'empêchèrent même longtemps de répondre ; enfin il s'écria : « Hélas ! » mon cher Mentor, je sentais bien dans cet inconnu je ne sais » quoi qui m'attirait à lui et qui remuait toutes mes entrailles. » Mais pourquoi ne m'avez-vous pas dit, avant son départ, que

ne permettent guère de le comparer « aux Ménades, le thyrse en main, et poussant des cris insensés. » Ménades ou bacchantes, compagnes de Bacchus (μαίνομαι, être furieux).

1. L'Hèbre, fleuve de Thrace, qui se jette dans la mer Égée ; il est célèbre chez les poëtes, par les infortunes d'Orphée.

2. « Rhodope et Ismare. » Deux chaînes de montagnes en Thrace, se détachant de l'Hermus.

3. Belle pensée, et qui est fortement exprimée. Le dernier mot, ainsi placé à la fin, forme une heureuse suspension.

» c'était Ulysse, puisque vous le connaissiez? Pourquoi l'avez-
» vous laissé partir sans lui parler et sans faire semblant de le
» connaître ? Quel est donc ce mystère ? Serai-je toujours mal-
» heureux ? Les dieux irrités me veulent-ils tenir comme Tan-
» tale altéré, qu'une onde trompeuse amuse, s'enfuyant de ses
» lèvres [1] ? Ulysse, Ulysse, m'avez-vous échappé pour jamais ?
» Peut-être ne le verrai-je plus ! peut-être que les amants de
» Pénélope le feront tomber dans les embûches qu'ils me prépa-
» raient ! Au moins, si je le suivais, je mourrais avec lui ! O
» Ulysse, ô Ulysse, si la tempête ne vous rejette point encore
» contre quelque écueil (car j'ai tout à craindre de la Fortune
» ennemie), je tremble de peur que vous n'arriviez à Ithaque
» avec un sort aussi funeste qu'Agamemnon à Mycènes. Mais
» pourquoi, cher Mentor, m'avez-vous envié mon bonheur ? Main-
» tenant je l'embrasserais ; je serais déjà avec lui dans le port
» d'Ithaque ; nous combattrions pour vaincre tous nos ennemis. »

Mentor lui répondit en souriant : « Voyez, mon cher Télémaque, comment les hommes sont faits : vous voilà tout désolé, parce que vous avez vu votre père sans le reconnaître. Que n'eussiez-vous pas donné hier pour être assuré qu'il n'était pas mort ? Aujourd'hui, vous en êtes assuré par vos propres yeux ; et cette assurance, qui devrait vous combler de joie, vous laisse dans l'amertume ! Ainsi le cœur malade des mortels compte toujours pour rien ce qu'il a le plus désiré, dès qu'il le possède, et est ingénieux pour se tourmenter sur ce qu'il ne possède pas encore. C'est pour exercer votre patience, que les dieux vous tiennent ainsi en suspens. Vous regardez ce temps comme perdu ; sachez que c'est le plus utile de votre vie, car ces peines servent à vous exercer dans la plus nécessaire de toutes les vertus pour ceux qui doivent commander. Il faut être patient pour devenir maître de soi et des autres hommes : l'impatience, qui paraît une force et une vigueur de l'âme, n'est qu'une faiblesse et une impuissance de souffrir la peine [2]. Celui qui ne sait pas attendre et souffrir est comme celui qui ne sait pas se taire sur un secret : l'un et l'autre manquent de fermeté pour se retenir : comme un homme qui court dans un chariot, et qui n'a pas la main assez ferme pour arrêter, quand il le faut, ses coursiers fougueux ; ils n'obéissent plus au frein, ils se précipitent : et l'homme faible, auquel ils échappent, est brisé dans sa chute. Ainsi l'homme im-

1. Tantalus a labris sitiens fugientia captat
Flumina.
(Hor., l. I, sat. i, v. 68.)

« Tantale altéré poursuit l'onde qui
» fuit de ses lèvres. »

2. Observation fine et profonde.

patient est entraîné, par ses désirs indomptés et farouches, dans un abîme de malheurs : plus sa puissance est grande, plus son impatience lui est funeste ; il n'attend rien, il ne se donne le temps de rien mesurer ; il force toutes choses pour se contenter ; il rompt les branches pour cueillir le fruit avant qu'il soit mûr ; il brise les portes, plutôt que d'attendre qu'on les lui ouvre ; il veut moissonner quand le sage laboureur sème : tout ce qu'il fait à la hâte et à contre-temps est mal fait, et ne peut avoir de durée, non plus que ses désirs volages. Tels sont les projets insensés d'un homme qui croit pouvoir tout, et qui se livre à ses désirs impatients pour abuser de sa puissance. C'est pour vous apprendre à être patient, mon cher Télémaque, que les dieux exercent tant votre patience, et semblent se jouer de vous dans la vie errante où ils vous tiennent toujours incertain [1]. Les biens que vous espérez se montrent à vous, et s'enfuient comme un songe léger que le réveil fait disparaître, pour vous apprendre que les choses mêmes qu'on croit tenir dans ses mains, échappent dans l'instant. Les plus sages leçons d'Ulysse ne vous seront pas aussi utiles que sa longue absence, et que les peines que vous souffrez en le cherchant. »

Ensuite Mentor voulut mettre la patience de Télémaque à une dernière épreuve encore plus forte. Dans le moment où le jeune homme allait avec ardeur presser les matelots pour hâter le départ, Mentor l'arrêta tout à coup, et l'engagea à faire sur le rivage un grand sacrifice à Minerve. Télémaque fait avec docilité ce que Mentor veut. On dresse deux autels de gazon. L'encens fume, le sang des victimes coule. Télémaque pousse des soupirs tendres vers le ciel ; il reconnaît la puissante protection de la déesse.

A peine le sacrifice est-il achevé, qu'il suit Mentor dans les routes sombres d'un petit bois voisin. Là, il aperçoit tout à coup que le visage de son ami prend une nouvelle forme : les rides de son front s'effacent, comme les ombres disparaissent, quand l'Aurore, de ses doigts de rose, ouvre les portes de l'Orient, et enflamme tout l'horizon ; ses yeux creux et austères se changent en des yeux bleus d'une douceur céleste et pleins d'une flamme divine ; sa barbe grise et négligée disparaît ; des traits nobles et fiers, et mêlés de douceur et de grâce, se montrent aux yeux de Télémaque ébloui [2]. Il reconnaît un visage de femme, avec un teint plus uni qu'une fleur tendre : on y voit la blancheur des lis mêlés de roses naissantes : sur ce visage

1. Beau développement sur la patience, sur la difficulté de régler ses désirs.

2. On retrouve ici la poétique imagination de Fénelon, parlant d'une manière si charmante le langage de l'antiquité.

fleurit une éternelle jeunesse, avec une majesté simple et négligée[1]. Une odeur d'ambroisie se répand de ses cheveux flottants[2]; ses habits éclatent comme les vives couleurs dont le soleil, en se levant, peint les sombres voûtes du ciel et les nuages qu'il vient dorer. Cette divinité ne touche pas du pied à terre ; elle coule légèrement dans l'air comme un oiseau le fend de ses ailes[3] : elle tient de sa puissante main une lance brillante, capable de faire trembler les villes et les nations les plus guerrières; Mars même en serait effrayé. Sa voix est douce et modérée, mais forte et insinuante ; toutes ses paroles sont des traits de feu qui percent le cœur de Télémaque, et qui lui font ressentir je ne sais quelle douleur délicieuse. Sur son casque paraît l'oiseau triste d'Athènes[4], et sur sa poitrine brille la redoutable égide. A ces marques, Télémaque reconnaît Minerve[5].

« O déesse, dit il, c'est donc vous-même qui avez daigné conduire le fils d'Ulysse pour l'amour de son père ? » Il voulait en dire davantage; mais la voix lui manqua; ses lèvres s'efforçaient en vain d'exprimer les pensées qui sortaient avec impétuosité du fond de son cœur : la divinité présente l'accablait, et il était comme un homme qui, dans un songe, est oppressé jusqu'à perdre la respiration, et qui, par l'agitation pénible de ses lèvres, ne peut former aucune voix.

Enfin Minerve prononça ces paroles : « Fils d'Ulysse, écoutez-moi pour la dernière fois. Je n'ai instruit aucun mortel avec autant de soin que vous; je vous ai mené par la main au travers des naufrages, des terres inconnues, des guerres sanglantes, et de tous les maux qui peuvent éprouver le cœur de l'homme. Je vous ai montré, par des expériences sensibles, les vraies et les fausses maximes par lesquelles on peut régner. Vos fautes ne vous ont pas été moins utiles que vos malheurs : car quel est l'homme qui peut gouverner sagement s'il n'a jamais souffert, et s'il n'a jamais profité des souffrances où ses fautes l'ont précipité ?

» Vous avez rempli, comme votre père, les terres et les mers de vos tristes aventures. Allez, vous êtes maintenant digne de marcher sur ses pas. Il ne vous reste plus qu'un court et facile

1. « Majesté simple ; » heureuse alliance de mots. Fénelon aime à associer l'idée de simplicité avec l'idée de majesté.

2. Ambrosiæque comæ divinum vertice odorem
Spiravere.
(Virg., *Æn.*, l. I, v. 403.)

« Ses cheveux exhalèrent l'odeur céleste de l'ambroisie. »

3. Syllabes légères et coulantes, style imitatif.

4. La chouette consacrée à Minerve.

5. On croit voir un nuage tomber et la déesse apparaître.

trajet jusques à Ithaque, où il arrive dans ce moment : combattez avec lui; obéissez-lui comme le moindre de ses sujets; donnez-en l'exemple aux autres. Il vous donnera pour épouse Antiope, et vous serez heureux avec elle, pour avoir moins cherché la beauté que la sagesse et la vertu.

» Lorsque vous régnerez, mettez toute votre gloire à renouveler l'âge d'or : écoutez tout le monde ; croyez peu de gens ; gardez-vous bien de vous croire trop vous-même : craignez de vous tromper, mais ne craignez jamais de laisser voir aux autres que vous avez été trompé.

» Aimez les peuples ; n'oubliez rien pour en être aimé. La crainte est nécessaire quand l'amour manque ; mais il la faut toujours employer à regret, comme les remèdes les plus violents et les plus dangereux.

» Considérez toujours de loin toutes les suites de ce que vous voudrez entreprendre ; prévoyez les plus terribles inconvénients, et sachez que le vrai courage consiste à envisager tous les périls, et à les mépriser quand ils deviennent nécessaires. Celui qui ne veut pas les voir n'a pas assez de courage pour en supporter tranquillement la vue : celui qui les voit tous qui évite tous ceux qu'on peut éviter, et qui tente les autres sans s'émouvoir, est le seul sage et magnanime.

» Fuyez la mollesse, le faste, la profusion ; mettez votre gloire dans la simplicité ; que vos vertus et vos bonnes actions soient les ornements de votre personne et de votre palais ; qu'elles soient la garde qui vous environne, et que tout le monde apprenne de vous en quoi consiste le vrai honneur. N'oubliez jamais que les rois ne règnent point pour leur propre gloire, mais pour le bien des peuples. Les biens qu'ils font s'étendent jusque dans les siècles les plus éloignés : les maux qu'ils font se multiplient de génération en génération, jusqu'à la postérité la plus reculée. Un mauvais règne fait quelquefois la calamité de plusieurs siècles.

» Surtout soyez en garde contre votre humeur : c'est un ennemi que vous porterez partout avec vous jusques à la mort ; il entrera dans vos conseils, et vous trahira, si vous l'écoutez. L'humeur fait perdre les occasions les plus importantes ; elle donne des inclinations et des aversions d'enfant, au préjudice des plus grands intérêts ; elle fait décider les plus grandes affaires par les plus petites raisons ; elle obscurcit tous les talents, rabaisse le courage, rend un homme inégal, faible, vil et insupportable. Défiez-vous de cet ennemi.

» Craignez les dieux, ô Télémaque ; cette crainte est le plus

grand trésor du cœur de l'homme : avec elle, vous viendront la sagesse, la justice, la paix, la joie, les plaisirs purs, la vraie liberté, la douce abondance, la gloire sans tache.

» Je vous quitte, ô fils d'Ulysse ; mais ma sagesse ne vous quittera point, pourvu que vous sentiez toujours que vous ne pouvez rien sans elle [1]. Il est temps que vous appreniez à marcher tout seul. Je ne me suis séparée de vous, en Phénicie et à Salente, que pour vous accoutumer à être privé de cette douceur, comme on sèvre les enfants lorsqu'il est temps de leur ôter le lait pour leur donner des aliments solides. »

A peine la déesse eut achevé ce discours qu'elle s'éleva dans les airs, et s'enveloppa d'un nuage d'or et d'azur, où elle disparut. Télémaque, soupirant, étonné et hors de lui-même, se prosterna à terre, levant les mains au ciel ; puis il alla éveiller ses compagnons, se hâta de partir, arriva à Ithaque, et reconnut son père chez le fidèle Eumée [2].

Observations sur le dix-huitième livre. — Dans ce dix-huitième livre, Mentor reprend sa figure divine, et Minerve apparaît à Télémaque sous les traits de la « Pallas Athéné » des anciens. Fénelon, dont la vive et heureuse imagination sait embellir tous ses personnages, a laissé à la déesse des beaux-arts sa forme grecque, son air majestueux et grave : c'est bien la déesse aux yeux bleu-pers (γλαυκῶπις), au regard perçant, la divinité inventrice, industrieuse, féconde, mais avec un je ne sais quoi de doux et de chrétien : ses paroles, résumé fidèle des longs enseignements de Mentor, ont quelque chose de sentencieux et de plus austère encore.

Le dernier des conseils de Mentor, c'est-à-dire de Fénelon au duc de Bourgogne, est celui-ci : « Soyez en garde contre votre humeur : » c'est un ennemi que vous porterez partout avec vous jusqu'à la mort ; » l'humeur obscurcit tous les talents, rabaisse le courage, rend un » homme inégal, faible, vil et insupportable. Défiez-vous de cet en- » nemi. » Comment, en lisant ces lignes, ne pas se souvenir de cette page charmante, intitulée *le Fantasque*, écrite par Fénelon lorsqu'il était le précepteur du duc de Bourgogne : on y voit à l'aise ce qu'était le jeune prince lorsque l'abbé de Fénelon entreprit son éducation, et comment l'enfant « faisait le démoniaque, » suivant la piquante expression de son précepteur.

« Cette humeur étrange, écrivait l'abbé de Fénelon, s'en va comme » elle vient. Quand elle le prend, on dirait que c'est un ressort de ma- » chine qui se démonte tout à coup ; il est comme on dépeint les pos- » sédés ; sa raison est comme à l'envers : c'est la déraison elle-même

1. « Pourvu que vous sentiez toujours que vous ne pouvez rien sans elle, » c.-à-d., pourvu que vous soyez humble. Le commencement de la sagesse, c'est l'humilité ; c'est encore une idée chrétienne que Fénelon place ici dans la bouche de Minerve.

2. Pasteur au service d'Ulysse.

» en personne. Poussez-le, vous lui ferez dire en plein jour qu'il est » nuit; car il n'y a plus ni jour ni nuit pour une tête démontée par son » caprice. Quelquefois il ne peut s'empêcher d'être étonné de ses excès » et de ses fougues. Malgré son chagrin, il sourit des paroles extrava- » gantes qui lui ont échappé.

« Mais quel moyen de prévoir ces orages, et de conjurer la tempête ? » Il n'y en a aucun ; point de bons almanachs pour prédire ce mau- » vais temps. Gardez-vous bien de dire : Demain nous irons nous di- » vertir dans un tel jardin ; l'homme d'aujourd'hui ne sera point celui » de demain ; celui qui vous promet maintenant disparaîtra tantôt : » vous ne saurez plus où le prendre pour le faire souvenir de sa pa- » role ; en sa place, vous trouverez un je ne sais quoi qui n'a ni forme » ni nom, qui n'en peut avoir, et que vous ne sauriez définir deux in- » stants de suite de la même manière. Étudiez-le bien, puis dites-en » tout ce qu'il vous plaira ; il ne sera plus vrai le moment d'après que » vous l'aurez dit. Ce je ne sais quoi veut et ne veut pas ; il menace, » il tremble ; il mêle des hauteurs ridicules avec des bassesses indi- » gnes. Il pleure, il rit, il badine, il est furieux. »

Il faut admirer aussi, dans ce livre dix-huitième, un incident qui ne manque pas de grandeur, nous voulons parler de la rencontre de Télémaque avec Cléomènes le Phrygien. Il était nécessaire, en effet, que le fils d'Ulysse apprît que le but de son voyage était rempli, et que son père le devancerait à Ithaque ; et c'est cet incident qui relie le *Télémaque* à l'*Odyssée*.

On voit, par cet épisode, avec quel art discret Fénelon imite les anciens : il ne touche que ce qu'il peut sûrement embellir. Dans cette peinture d'Ulysse regrettant sa patrie, l'archevêque de Cambrai s'est bien gardé de représenter Cléomènes le Phrygien s'abandonnant ouvertement à sa douleur. Fénelon dit simplement ces paroles : « Il regardait tristement la mer. » Ces mots suffisent au lecteur ; cette douleur muette nous émeut plus que ne le ferait une longue période ; l'Ulysse du grand Homère est vivant à nos yeux. C'est qu'en effet Ulysse n'est pas seulement l'homme ingénieux, le chef dont l'esprit est fertile en ruses et en expédients de toutes sortes, et dont Homère ne manque jamais de nous faire admirer la sagesse pratique. Le caractère d'Ulysse nous touche surtout et nous émeut, parce que de tous les héros grecs, le roi d'Ithaque est celui qui aime le plus sa patrie et sa famille. Au pied des murs de Troie, au fort même de la bataille, Homère représente encore Ulysse gardant toujours présente à son esprit l'image de ceux qui lui sont chers et qu'il a laissés à Ithaque. Au chant IVe de l'*Iliade*, par exemple, lorsque Agamemnon, voulant stimuler la valeur de Mnesthée et d'Ulysse, éclate en reproches devant eux, Ulysse irrité se borne à répondre : « Quand nous engagerons avec l'ennemi un sanglant combat, tu verras, si tu le veux et si tu y prends quelque intérêt, *le père chéri de Télémaque*, confondu avec les premiers rangs des Troyens les plus audacieux. Tu nous fais une vaine insulte. » Dans l'*Odyssée*, ces mêmes traits du caractère d'Ulysse regrettant sa patrie sont beaucoup plus frappants encore.

« Il contemplait la mer immense et pleurait, » dit le poëte grec :

πόντον ἐπ' ἀτρύγετον δερκέσκετο δάκρυα λείβων.

Et ailleurs, comme il se lamente en songeant à la déesse qui lui a prédit que, sur mer, avant d'arriver à la *terre natale*, « il remplira la mesure de ses maux! » Nous le répétons, le personnage d'Ulysse est grand surtout par l'amour qu'il porte à sa patrie, à sa famille, à ses dieux.

Qui ne songe, en lisant l'épisode de Cléomènes, à l'attendrissement d'Ulysse écoutant à la table d'Alcinoüs, roi des Phéaciens, les chants de l'aède Démodocus. Ulysse au souvenir de ses compatriotes perdus, au souvenir des gloires passées, verse encore des larmes : quand verra-t-il le jour du retour?

« Lorsqu'ils eurent satisfait leur désir de boire et de manger, la Muse » inspira le chantre de chanter les gloires des héros, dans cette bran- » che de récit célèbre dont alors la renommée allait jusqu'au ciel, — la » querelle d'Ulysse et d'Achille, fils de Pélée, comment autrefois ils » disputèrent dans le festin florissant des dieux[1] avec des paroles fou- » droyantes : et le roi des hommes, Agamemnon, prenait tout bas plai- » sir à voir disputer les meilleurs des Grecs... Voilà donc ce que chan- » tait le chanteur très-illustre. Et Ulysse, prenant son grand manteau » de pourpre de ses mains robustes, le tira sur sa tête et cacha son beau » visage ; car il avait honte des Phéaciens, se sentant venir les larmes » aux paupières. Et lorsque le divin chantre faisait trêve à ses chants, » alors, ayant essuyé ses larmes, il tirait le manteau de dessus sa tête, » et, prenant la coupe aux deux versants, il faisait des libations aux » dieux. Puis, lorsque le chantre recommençait, et que les chefs des » Phéaciens l'y invitaient, parce qu'ils prenaient plaisir à ces récits, » derechef Ulysse, ramenant son manteau sur sa tête, se remettait à » gémir. Il se dérobait ainsi à tous les autres en versant des larmes ; » Alcinoüs seul s'en aperçut et le remarqua, étant assis près de lui, et » il entendit ses profonds soupirs. » (*Odyssée*, ch. VIII.)

Avec ce dix-huitième livre finit le *Télémaque*. L'histoire du jeune chef se continue naturellement dans l'*Odyssée*, où on le retrouve prenant part avec son père aux événements qui les remettent l'un et l'autre en possession de leur État. Fénelon se contente de nous dire : « Il arriva à Ithaque et reconnut son père chez le fidèle Eumée. » Ces quelques mots, comme ceux qui sont relatifs à la douleur de Cléomènes le Phrygien, rappellent à l'esprit du lecteur une des scènes les plus attendrissantes d'Homère :

« Télémaque, les bras répandus (*circumfusus*) autour de son noble » père, se lamentait en versant des larmes : à tous deux leur vint un » désir de sanglots, et ils pleuraient d'une manière perçante, à cris » plus redoublés que des oiseaux, aigles ou vautours aux serres re- » courbées, auxquels les paysans ont enlevé leurs petits avant qu'ils » eussent des ailes. C'est ainsi qu'eux ils versaient de leurs paupières » des larmes de pitié ; et, dans leurs lamentations, la clarté du soleil se » serait couchée, si Télémaque n'y avait coupé court en adressant la » parole à son père. » (*Odyssée*, ch. XVI.)

1. C'est-à-dire « le festin du sacrifice. »

LES

AVENTURES D'ARISTONOÜS.

SOMMAIRE. — Rencontre d'Aristonoüs et de Sophronyme dans l'île de Délos. Le premier raconte ses aventures ; comment, né à Clazomène, il avait été vendu comme esclave au Lycien Alcine, qui le traita comme son fils et l'envoya près du tyran de Samos. Histoire de l'anneau de Polycrate. Aristonoüs quitte Samos, retourne à Clazomène, puis en Lydie, enfin il se rend à Délos pour y chercher le petit-fils d'Alcine. — Reconnaissance d'Aristonoüs et de Sophronyme, qui est précisément celui qu'il cherche. Tous deux retournent en Lycie dans la maison d'Alcine, qu'Aristonoüs a rachetée et qu'il laisse à Sophronyme. Retiré dans sa patrie, il revient voir son ami tous les ans. Sa mort, sa métamorphose.

Sophronyme, ayant perdu les biens de ses ancêtres par des naufrages et par d'autres malheurs, s'en consolait par sa vertu dans l'île de Délos [1]. Là, il chantait sur une lyre d'or les merveilles du dieu qu'on y adore : il cultivait les Muses, dont il était aimé : il recherchait curieusement tous les secrets de la nature, le cours des astres et des cieux, l'ordre des éléments, la structure de l'univers qu'il mesurait de son compas ; la vertu des plantes, la conformation des animaux : mais surtout il s'étudiait lui-même, et s'appliquait à orner son âme par la vertu. Ainsi la Fortune, en voulant l'abattre, l'avait élevé à la véritable gloire, qui est celle de la sagesse.

Pendant qu'il vivait heureux sans biens dans cette retraite, il aperçut un jour, sur le rivage de la mer, un vieillard vénérable qui lui était inconnu ; c'était un étranger qui venait d'aborder dans l'île. Ce vieillard admirait les bords de la mer, dans laquelle il savait que cette île avait été autrefois flottante [2] ; il considérait cette côte, où s'élevaient, au-dessus des sables et des rochers, de petites collines toujours couvertes d'un gazon naissant et fleuri ; il ne pouvait assez regarder les fontaines

1. Délos, dans la mer Égée, l'une des Cyclades ; Apollon y naquit avec Diane, et il y était particulièrement honoré.

2. Suivant la mythologie, Neptune avait, d'un coup de son trident, fait sortir Délos du fond des mers, et Jupiter avait fixé cette île flottante, en la retenant au moyen de chaînes de diamant.

pures et les ruisseaux rapides qui arrosaient cette délicieuse campagne ; il s'avançait vers les bocages sacrés qui environnent le temple du dieu ; il était étonné de voir cette verdure que les aquilons n'osent jamais ternir [1], et il considérait déjà le temple d'un marbre de Paros [2] plus blanc que la neige, environné de hautes colonnes de jaspe. Sophronyme n'était pas moins attentif à considérer ce vieillard : sa barbe blanche tombait sur sa poitrine ; son visage ridé n'avait rien de difforme ; il était encore exempt des injures d'une vieillesse caduque ; ses yeux montraient une douce vivacité ; sa taille était haute et majestueuse, mais un peu courbée, et un bâton d'ivoire le soutenait [3]. « O étranger, lui dit Sophronyme [4], que cherchez-» vous dans cette île, qui paraît vous être inconnue ? Si c'est » le temple du dieu, vous le voyez de loin, et je m'offre de vous » y conduire ; car je crains les dieux, et j'ai appris ce que Jupi-» ter veut qu'on fasse pour secourir les étrangers. »

« J'accepte, répondit le vieillard, l'offre que vous me faites » avec tant de marques de bonté ; je prie les dieux de récom-» penser votre amour pour les étrangers. Allons vers le temple.» Dans le chemin, il raconta à Sophronyme le sujet de son voyage. « Je m'appelle, dit-il, Aristonoüs, natif de Clazomène [5], ville d'Ionie, située sur cette côte agréable qui s'avance dans la mer, et semble s'aller joindre à l'île de Chio [6], fortunée patrie d'Homère. Je naquis de parents pauvres, quoique nobles. Mon père, nommé Polystrate, qui était déjà chargé d'une nombreuse famille, ne voulut point m'élever ; il me fit exposer par un de ses amis de Téos [7]. Une vieille femme d'Érythre [8], qui avait du bien auprès du lieu où l'on m'exposa, me nourrit de lait de chèvre dans sa maison : mais comme elle avait à peine de quoi vivre, dès que je fus en âge de servir elle me vendit à un marchand d'esclaves qui me mena dans la Lycie [9]. Il me vendit, à Patare, à un homme riche et vertueux, nommé Alcine ; cet

1. Tout ce début, pittoresque et poétique, rappelle les paysages du Poussin.

2. Paros, autre île de l'Archipel, entre Naxos et Délos; célèbre par ses beaux marbres blancs, si recherchés dans la statuaire antique.

3. Ce portrait de Sophronyme est noble, élevé; c'est ce que l'on appelle en rhétorique une *prosopographie*.

4. Sophronyme et Aristonoüs, deux noms significatifs; l'un signifie : nom sage; l'autre : excellent esprit.

5. Clazomène, ville de Lydie, dans la presqu'île du même nom, sur la côte de l'Asie Mineure, entre Smyrne et Téos.

6. Chio, ville de l'Archipel au midi de Lesbos; elle est séparée de la côte d'Asie par un canal étroit.

7. Téos, dans la même région; patrie du poëte Anacréon.

8. Érythre, ville d'Ionie, au bord de la mer, non loin de Clazomène.

9. La Lycie, dans l'Asie Mineure, au midi de la Phrygie; Apollon y était honoré particulièrement. On croyait que ce dieu passait l'hiver dans le temple qui lui avait été élevé dans ce pays, à Patare. D'où le surnom de *Lycien* fréquemment donné à Apollon.

Alcine eut soin de moi dans ma jeunesse. Je lui parus docile, modéré, sincère, affectionné, et appliqué à toutes les choses honnêtes dont on voulut m'instruire ; il me dévoua aux arts qu'Apollon favorise : il me fit apprendre la musique, les exercices du corps, et surtout l'art de guérir les plaies des hommes. J'acquis bientôt une assez grande réputation dans cet art, qui est si nécessaire ; et Apollon qui m'inspira me découvrit des secrets merveilleux.

Alcine, qui m'aimait de plus en plus, et qui était ravi de voir le succès de ses soins pour moi, m'affranchit et m'envoya à Polycrate, tyran de Samos [1], qui, dans son incroyable félicité, craignait toujours que la Fortune, après l'avoir si longtemps flatté, ne le trahît cruellement. Il aimait la vie, qui était pour lui pleine de délices ; il craignait de la perdre, et voulait prévenir les moindres apparences de maux : aussi il était toujours environné des hommes les plus célèbres dans la médecine. Polycrate fut ravi que je voulusse passer ma vie auprès de lui : pour m'y attacher, il me donna de grandes richesses, et me combla d'honneurs. Je demeurai longtemps à Samos, où je ne pouvais assez m'étonner de voir que la Fortune semblait prendre plaisir de le servir selon tous ses désirs : il suffisait qu'il entreprît une guerre, la victoire suivait de près : il n'avait qu'à vouloir les choses les plus difficiles, elles se faisaient d'abord comme d'elles-mêmes : ses richesses immenses se multipliaient tous les jours ; tous ses ennemis étaient à ses pieds ; sa santé, loin de diminuer, devenait chaque jour plus forte et plus égale : il y avait déjà quarante ans que ce tyran, tranquille et heureux, tenait la Fortune comme enchaînée, sans qu'elle osât jamais le démentir en rien, ni lui causer le moindre mécompte dans tous ses desseins.

Une prospérité si inouïe parmi les hommes me faisait peur pour lui : je l'aimais sincèrement, et je ne pus m'empêcher de lui découvrir ma crainte : elle fit impression dans son cœur ; car, encore qu'il fût amolli par les délices et enorgueilli de sa puissance, il ne laissait pas d'avoir un peu d'humanité quand on le faisait ressouvenir des dieux et de l'inconstance des choses humaines. Il souffrit que je lui disse la vérité, et il fut si touché de ma crainte pour lui, qu'enfin il résolut d'arrêter le cours de ses prospérités par une perte qu'il voulait se préparer lui-même. Je vois bien, me dit-il, qu'il n'y a point d'homme qui ne doive en sa vie éprouver quelque disgrâce

1. Samos, ile située près des côtes de l'Asie Mineure

de la Fortune; plus on a été épargné d'elle, plus on a à craindre quelque révolution affreuse : moi, qu'elle a comblé de biens pendant tant d'années, je dois attendre des maux extrêmes, si je ne détourne ce qui semble me menacer; je veux donc me hâter de prévenir les trahisons de cette Fortune flatteuse. En disant ces paroles, il tira de son doigt son anneau, qui était d'un très-grand prix, et qu'il aimait fort ; il le jeta en ma présence, du haut d'une tour, dans la mer, espérant par cette perte d'avoir satisfait à la nécessité de subir, du moins une fois en sa vie, les rigueurs de la Fortune; mais c'était un aveuglement causé par sa prospérité : les maux qu'on choisit et qu'on se fait soi-même, ne sont plus des maux; nous ne sommes affligés que par les peines forcées et imprévues dont les dieux nous frappent [1]. Polycrate ne savait pas que le vrai moyen de prévenir la Fortune, était de se détacher par sagesse et par modération de tous les biens fragiles qu'elle donne. La Fortune, à laquelle il voulut sacrifier son anneau, n'accepta point ce sacrifice ; et Polycrate, malgré lui, parut plus heureux que jamais. Un poisson avait avalé l'anneau ; le poisson avait été pris, porté chez Polycrate, préparé pour être servi à sa table ; et l'anneau, trouvé par un cuisinier dans le ventre du poisson, fut rendu au tyran, qui pâlit à la vue d'une fortune si opiniâtre à le favoriser : mais le temps s'approchait où ses prospérités devaient changer tout à coup en des adversités affreuses [2].

Le grand roi de Perse, Darius, fils d'Hystaspe, entreprit la guerre contre les Grecs ; il subjugua bientôt toutes les colonies grecques de la côte d'Asie et des îles voisines qui sont dans la mer Égée. Samos fut prise, le tyran fut vaincu, et Oronte, qui commandait pour le grand roi, ayant fait dresser une haute croix, y fit attacher le tyran. Ainsi cet homme qui avait joui d'une si prodigieuse prospérité, et qui n'avait pu même éprouver le malheur qu'il avait cherché, périt tout à coup par le plus cruel et le plus infâme de tous les supplices. Ainsi rien ne menace tant les hommes de quelque grand malheur qu'une trop grande prospérité. Cette Fortune qui se joue si cruellement des hommes les plus élevés, tire aussi de la poussière ceux qui étaient les plus malheureux : elle avait précipité Polycrate du haut de la roue, et elle m'avait fait sortir de la plus misérable de toutes les conditions, pour me donner de grands biens [3].

1. Assertion contestable. Il est également difficile de se résigner aux coups de la Fortune, quand on est soi-même l'artisan de son malheur.

2. Cette histoire, d'ailleurs très-connue, avait paru longue et on l'a supprimée dans plusieurs éditions; c'est du reste un modèle de narration.

3. On représente la Fortune debout sur la roue d'un char, pour signifier

Les Perses ne me les ôtèrent point ; au contraire, ils firent grand cas de ma science pour guérir les hommes, et de la modération avec laquelle j'avais vécu pendant que j'étais en faveur auprès du tyran : ceux qui avaient abusé de sa confiance et de son autorité furent punis de divers supplices. Comme je n'avais jamais fait de mal à personne, et que j'avais au contraire fait tout le bien que j'avais pu faire, je demeurai le seul que les victorieux épargnèrent et qu'ils traitèrent honorablement : chacun s'en réjouit, car j'étais aimé, et j'avais joui de la prospérité sans envie, parce que je n'avais montré ni dureté, ni orgueil, ni avidité, ni injustice.

Je passai encore à Samos quelques années assez tranquillement; mais je sentis enfin un violent désir de revoir la Lycie, où j'avais passé si doucement mon enfance. J'espérais y retrouver Alcine qui m'avait nourri, et qui était le premier auteur de toute ma fortune. En arrivant dans ce pays, j'appris qu'Alcine était mort après avoir perdu ses biens, et souffert avec beaucoup de constance les malheurs de sa vieillesse. J'allai répandre des fleurs et des larmes sur ses cendres; je mis une inscription honorable sur son tombeau, et je demandai ce qu'étaient devenus ses enfants. On me dit que le seul qui était resté, nommé Orciloque, ne pouvant se résoudre à paraître sans biens dans sa patrie, où son père avait eu tant d'éclat, s'était embarqué sur un vaisseau étranger, pour aller mener une vie obscure dans quelque île écartée de la mer. On ajouta que cet Orciloque avait fait naufrage peu de temps après vers l'île de Carpathie[1], et qu'ainsi il ne restait plus rien de la famille de mon bienfaiteur Alcine. Aussitôt je songeai à acheter la maison où il avait demeuré, avec les champs fertiles qu'il possédait autour. J'étais bien aise de revoir ces lieux, qui me rappelaient le doux souvenir d'un âge si agréable et d'un si bon maître : il me semblait que j'étais encore dans cette fleur de mes premières années où j'avais servi Alcine.

A peine eus-je acheté de ses créanciers les biens de sa succession, que je fus obligé d'aller à Clazomène : mon père Polystrate et ma mère Phildie étaient morts. J'avais plusieurs frères qui vivaient mal ensemble : aussitôt que je fus arrivé à

que l'homme heureux peut tomber à chaque mouvement de la roue.

Valet ima summis
Mutare, et insignem attenuat Deus,
Obscura promens.

(Hor., l. I, ode 28.) — Voir aussi l. III, ode 23, v. 49.

« Dieu peut renverser ce qui s'élève, éclipser ce qui brille, mettre au grand jour ce qui se passait dans la nuit. » Les livres sacrés ont dit avec plus de grandeur encore : *Deposuit potentes de sede et exaltavit humiles.*

1. Carpathie, île de l'archipel grec, auj. *Scarpanto.*

Clazomène, je me présentai à eux avec un habit simple, comme un homme dépourvu de biens, en leur montrant les marques avec lesquelles vous savez qu'on a soin d'exposer les enfants. Ils furent étonnés de voir ainsi augmenter le nombre des héritiers de Polystrate, qui devaient partager sa petite succession : ils voulurent même me contester ma naissance, et ils refusèrent devant les juges de me reconnaître. Alors, pour punir leur inhumanité, je déclarai que je consentais à être comme un étranger pour eux ; et je demandai qu'ils fussent aussi exclus pour jamais d'être mes héritiers. Les juges l'ordonnèrent : et alors je montrai les richesses que j'avais apportées dans mon vaisseau ; je leur découvris que j'étais cet Aristonoüs qui avait acquis tant de trésors auprès de Polycrate, tyran de Samos, et que je ne m'étais jamais marié.

» Mes frères se repentirent de m'avoir traité si injustement ; et, dans le désir de pouvoir être un jour mes héritiers, ils firent les derniers efforts, mais inutilement, pour s'insinuer dans mon amitié. Leur division fut cause que les biens de notre père furent vendus ; je les achetai ; et ils eurent la douleur de voir tout le bien de notre père passer dans les mains de celui à qui ils n'avaient pas voulu en donner la moindre partie : ainsi ils tombèrent tous dans une affreuse pauvreté. Mais après qu'ils eurent assez senti leur faute, je voulus leur montrer mon bon naturel ; je leur pardonnai, je les reçus dans ma maison, je leur donnai à chacun de quoi gagner du bien dans le commerce de la mer ; je les réunis tous : eux et leurs enfants demeurèrent ensemble paisiblement chez moi : je devins le père commun de toutes ces différentes familles. Par leur union et par leur application au travail ils amassèrent bientôt des richesses considérables.

Cependant la vieillesse, comme vous le voyez, est venue frapper à ma porte [1] : elle a blanchi mes cheveux et ridé mon visage ; elle m'avertit que je ne jouirai pas longtemps d'une si parfaite prospérité. Avant que de mourir, j'ai voulu voir encore une dernière fois cette terre qui m'est si chère, et qui me touche plus que ma patrie même, cette Lycie où j'ai appris à être bon et sage sous la conduite du vertueux Alcine. En y repassant par mer, j'ai trouvé un marchand d'une des îles Cyclades [2], qui m'a assuré qu'il restait encore à Délos un fils

1. Tour élégant, heureuse périphrase.

2. Les Cyclades, de κύκλος (cercle), un groupe d'îles de l'Archipel, le long des côtes de la Grèce. Les anciens disaient qu'un chœur de Nymphes, les Nymphes Cyclades, avait été métamorphosé en îles portant le même nom. Les Cyclades sont groupées en cercle autour de Délos. On compte cinquante-trois îles dans ce groupe.

d'Orciloque, qui imitait la sagesse et la vertu de son grand-père Alcine. Aussitôt j'ai quitté la route de Lycie, et je me suis hâté de venir chercher, sous les auspices d'Apollon, dans son île, ce précieux reste d'une famille à qui je dois tout. Il me reste peu de temps à vivre : la Parque, ennemie de ce doux repos que les dieux accordent si rarement aux mortels, se hâtera de trancher mes jours; mais je serai content de mourir, pourvu que mes yeux, avant que de se fermer à la lumière, aient vu le petit-fils de mon maître. Parlez maintenant, ô vous qui habitez avec lui dans cette île : le connaissez-vous? pouvez-vous me dire où je le trouverai? Si vous me le faites voir, puissent les dieux, en récompense, vous faire voir sur vos genoux les enfants de vos enfants jusqu'à la cinquième génération ! puissent les dieux conserver toute votre maison dans la paix et dans l'abondance, pour fruit de votre vertu [1]. »

Pendant qu'Aristonoüs parlait ainsi, Sophronyme versait des larmes mêlées de joie et de douleur. Enfin il se jette sans pouvoir parler au cou du vieillard; il l'embrasse, il le serre, et il pousse avec peine ces paroles entrecoupées de soupirs : « Je » suis, ô mon père, celui que vous cherchez; vous voyez So» phronyme, petit-fils de votre ami Alcine : c'est moi, et je ne » puis douter, en vous écoutant, que les dieux ne vous aient » envoyé ici pour adoucir mes maux. La reconnaissance, qui » semblait perdue sur la terre, se retrouve en vous seul ! J'avais » ouï dire, dans mon enfance, qu'un homme célèbre et riche, » établi à Samos, avait été nourri chez mon grand-père; mais » comme Orciloque mon père, qui est mort jeune, me laissa » au berceau, je n'ai su ces choses que confusément. Je n'ai » osé aller à Samos dans l'incertitude, et j'ai mieux aimé de» meurer dans cette île, me consolant dans mes malheurs par » le mépris des vaines richesses, et par le doux emploi de cul» tiver les Muses dans la maison sacrée d'Apollon. La sagesse, » qui accoutume les hommes à se contenter de peu et à être » tranquilles, m'a tenu lieu jusqu'ici de tous les autres biens. »

En achevant ces paroles, Sophronyme, se voyant arrivé au temple, proposa à Aristonoüs d'y faire sa prière et ses offrandes. Ils firent au dieu un sacrifice de deux brebis plus blanches que la neige, et d'un taureau qui avait un croissant sur le front entre les deux cornes; ensuite ils chantèrent des vers en l'honneur du dieu qui éclaire l'univers, qui règle les saisons, qui préside aux sciences, et qui anime le chœur des neuf Muses. Au sortir du temple, Sophronyme et Aristonoüs passèrent le

1. Déprécation qui rappelle les formes d'Homère.

reste du jour à se raconter leurs aventures. Sophronyme reçut chez lui le vieillard, avec la tendresse et le respect qu'il aurait témoignés à Alcine même, s'il eût été encore vivant. Le lendemain ils partirent ensemble et firent voile vers la Lycie. Aristonoüs amena Sophronyme dans une fertile campagne sur le bord du fleuve Xanthe [1], dans les ondes duquel Apollon au retour de la chasse, couvert de poussière, a tant de fois plongé son corps et lavé ses beaux cheveux blonds. Ils trouvèrent, le long de ce fleuve, des peupliers et des saules, dont la verdure tendre et naissante cachait les nids d'un nombre infini d'oiseaux qui chantaient nuit et jour. Le fleuve, tombant d'un rocher avec beaucoup de bruit et d'écume, brisait ses flots dans un canal plein de petits cailloux; toute la plaine était couverte de moissons dorées; les collines, qui s'élevaient en amphithéâtre, étaient chargées de ceps de vignes et d'arbres fruitiers. Là toute la nature était riante et gracieuse; le ciel était doux et serein, et la terre toujours prête à tirer de son sein de nouvelles richesses pour payer les peines du laboureur. En s'avançant le long du fleuve, Sophronyme aperçut une maison simple et médiocre, mais d'une architecture agréable, avec de justes proportions. Il n'y trouva ni marbre, ni or, ni argent, ni ivoire, ni meubles de pourpre: tout y était propre, et plein d'agrément et de commodité, sans magnificence. Une fontaine coulait au milieu de la cour, et formait un petit canal le long d'un tapis vert. Les jardins n'étaient point vastes; on y voyait des fruits et des plantes utiles pour nourrir les hommes: aux deux côtés du jardin paraissaient deux bocages dont les arbres étaient presque aussi anciens que la terre leur mère, et dont les rameaux épais faisaient une ombre impénétrable aux rayons du soleil.

Ils entrèrent dans un salon, où ils firent un doux repas des mets que la nature fournissait dans les jardins, et on n'y voyait rien de ce que la délicatesse des hommes va chercher si loin et si chèrement dans les villes: c'était du lait aussi doux que celui qu'Apollon avait soin de traire pendant qu'il était berger chez le roi Admète [2]; c'était du miel plus exquis que celui des abeilles d'Hybla [3] en Sicile, ou du mont Hymette [4] dans

1. Le Xanthe, fleuve de Lycie, qu'il faut se garder de confondre avec celui qui arrose la plaine de Troie, et qu'Homère a célébré dans les combats de l'*Iliade.*

2. Roi de Phères, en Thessalie, était l'époux d'Alceste, héroïne d'une des plus belles tragédies d'Euripide.

3. Montagne sur la côte orientale de la Sicile, renommée par son miel.

4. Le mont Hymette dans l'Attique, non loin du golfe Saronique, était célèbre par ses carrières de marbre, et par le miel exquis que fournissaient les abeilles qui butinaient aux environs. Un temple y avait été dédié à Jupiter.

l'Attique; il y avait des légumes du jardin, et des fruits qu'on venait de cueillir. Un vin plus délicieux que le nectar coulait de grands vases dans des coupes ciselées. Pendant ce repas frugal, mais doux et tranquille, Aristonoüs ne voulut point se mettre à table. D'abord il fit ce qu'il put, sous divers prétextes, pour cacher sa modestie; mais enfin, comme Sophronyme voulut le presser, il déclara qu'il ne se résoudrait jamais à manger avec le petit-fils d'Alcine, qu'il avait si longtemps servi dans la même salle. « Voilà, lui disait-il, où ce sage vieillard avait accoutumé de manger; voilà où il conversait avec ses amis; voilà où il jouait à divers jeux; voici où il se promenait en lisant Hésiode[1] et Homère[2]; voici où il se reposait la nuit. » En rappelant ces circonstances, son cœur s'attendrissait, et les larmes coulaient de ses yeux. Après le repas, il mena Sophronyme voir la belle prairie où erraient ses grands troupeaux mugissants sur le bord du fleuve; puis ils aperçurent les troupeaux de moutons qui revenaient des gras pâturages; les mères bêlantes et pleines de lait y étaient suivies de leurs petits agneaux bondissants. On voyait partout les ouvriers empressés, qui aimaient le travail pour l'intérêt de leur maître doux et humain, qui se faisait aimer d'eux, et leur adoucissait les peines de l'esclavage.

Aristonoüs, ayant montré à Sophronyme cette maison, ces esclaves, ces troupeaux et ces terres devenues si fertiles par une soigneuse culture, lui dit ces paroles : « Je suis ravi de » vous voir dans l'ancien patrimoine de vos ancêtres; me voilà » content, puisque je vous mets en possession du lieu où j'ai » servi si longtemps Alcine. Jouissez en paix de ce qui était à » lui, vivez heureux, et préparez-vous de loin par votre vigi» lance une fin plus douce que la sienne. » En même temps il lui fait une donation de ces biens, avec toutes les solennités prescrites par les lois; et il déclare qu'il exclut de sa succession ses héritiers naturels, si jamais ils sont assez ingrats pour contester la donation qu'il a faite au petit-fils d'Alcine son bienfaiteur. Mais ce n'est pas assez pour contenter le cœur d'Aristonoüs. Avant que de donner sa maison, il l'orne tout entière de meubles neufs, simples et modestes à la vérité, mais propres et agréables; il remplit les greniers des riches présents de Cérès, et les celliers d'un vin de Chio[3], digne d'ê-

1. Hésiode, d'Ascra, en Béotie, poëte didactique, vivait vers le IXe siècle avant J. C. Il a écrit en vers sur l'agriculture et la théogonie des anciens, etc.

2. Homère, le plus grand des poëtes, auteur de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*, paraît avoir vécu environ un siècle avant Hésiode.

3. « Chio, » dans la mer Égée, île renommée par ses vins.

tre servi par la main d'Hébé ou de Ganymède [1] à la table du grand Jupiter; il y met aussi du vin pramménien [2], avec une abondante provision de miel d'Hymette et d'Hybla, et d'huile d'Attique, presque aussi douce que le miel même [3]. Enfin il y ajoute d'innombrables toisons d'une laine fine et blanche comme la neige, riche dépouille des tendres brebis qui paissaient sur les montagnes d'Arcadie [4] et dans les gras pâturages de Sicile. C'est en cet état qu'il donne sa maison à Sophronyme : il lui donne encore cinquante talents euboïques [5], et réserve à ses parents les biens qu'il possède dans la péninsule de Clazomène, aux environs de Smyrne, de Lébédée, et de Colophon [6], qui étaient d'un très-grand prix. La donation étant faite, Aristonoüs se rembarque dans son vaisseau, pour retourner dans l'Ionie. Sophronyme, étonné et attendri par des bienfaits si magnifiques, l'accompagne jusqu'au vaisseau les larmes aux yeux, le nommant toujours son père, et le serrant entre ses bras. Aristonoüs arriva bientôt chez lui par une heureuse navigation : aucun de ses parents n'osa se plaindre de ce qu'il venait de donner à Sophronyme. « J'ai laissé, leur » disait-il, pour dernière volonté dans mon testament, cet or- » dre, que tous mes biens seront vendus et distribués aux pau- » vres de l'Ionie, si jamais aucun de vous s'oppose au don que » je viens de faire au petit-fils d'Alcine. »

Le sage vieillard vivait en paix, et jouissait des biens que les dieux avaient accordés à sa vertu. Chaque année, malgré sa vieillesse, il faisait un voyage en Lycie pour revoir Sophronyme, et pour aller faire un sacrifice sur le tombeau d'Alcine, qu'il avait enrichi des plus beaux ornements de l'architecture et de la sculpture. Il avait ordonné que ses propres cendres, après sa mort, seraient portées dans le même tombeau, afin qu'elles reposassent avec celles de son cher maître. Chaque année, au printemps, Sophronyme, impatient de le revoir, avait sans cesse les yeux tournés vers le rivage de la mer, pour tâcher de découvrir le vaisseau d'Aristonoüs, qui arrivait dans cette saison. Chaque année, il avait le plaisir de voir venir de loin, au travers des ondes amères, ce vaisseau qui lui était si

1. Furent tous les deux successivement les échansons de Jupiter. Mécontent qu'Hébé eût épousé Hercule, Jupiter fit enlever par son aigle le fils de Tros, Ganymède, pour la remplacer.

2. Pramme était un bon vignoble de l'île d'Icare, dans la mer Égée, non loin de Samos.

3. L'Attique est encore plantée d'oliviers. Le commerce des huiles est une des richesses de ce pays.

4. L'Arcadie, dans le Péloponèse, était renommée par ses pâturages et la fertilité de ses montagnes.

5. Le talent de l'île d'Eubée, qui paraît avoir valu environ cinq mille francs.

6. Ces trois villes étaient voisines des îles Ioniennes et situées sur la côte.

cher; et la venue de ce vaisseau lui était infiniment plus douce que toutes les grâces de la nature renaissante au printemps, après les rigueurs de l'affreux hiver.

Une année, il ne voyait point venir, comme les autres, ce vaisseau tant désiré; il soupirait amèrement; la tristesse et la crainte étaient peintes sur son visage; le doux sommeil fuyait loin de ses yeux; nul mets exquis ne lui semblait doux : il était inquiet, alarmé du moindre bruit; toujours tourné vers le port, il demandait à tous moments si on n'avait point vu quelque vaisseau venu d'Ionie. Il en vit un; mais, hélas! Aristonoüs n'y était pas, il ne portait que ses cendres dans une urne d'argent. Amphiclès, ancien ami du mort, et à peu près du même âge, fidèle exécuteur de ses dernières volontés, apportait tristement cette urne. Quand il aborda Sophronyme, la parole leur manqua à tous deux, et ils ne s'exprimèrent que par leurs sanglots. Sophronyme ayant baisé l'urne, et l'ayant arrosée de ses larmes, parla ainsi : « O vieillard, vous avez fait le bonheur de ma vie, et vous me causez maintenant la plus cruelle de toutes les douleurs : je ne vous verrai plus; la mort me serait douce pour vous voir et pour vous suivre dans les Champs Élysées, où votre ombre jouit de la bienheureuse paix que les dieux justes réservent à la vertu. Vous avez ramené en nos jours la Justice, la Piété et la Reconnaissance sur la terre; vous avez montré dans un siècle de fer la bonté et l'innocence de l'âge d'or. Les dieux, avant que de vous couronner dans le séjour des justes, vous ont accordé ici-bas une vieillesse heureuse, agréable et longue : mais, hélas! ce qui devrait toujours durer n'est jamais assez long. Je ne sens plus aucun plaisir à jouir de vos dons, puisque je suis réduit à en jouir sans vous. O chère ombre! quand est-ce que je vous suivrai? Précieuses cendres, si vous pouvez sentir encore quelque chose, vous ressentirez sans doute le plaisir d'être mêlées à celles d'Alcine. Les miennes s'y mêleront aussi un jour. En attendant, toute ma consolation sera de conserver ces restes de ce que j'ai le plus aimé. O Aristonoüs! ô Aristonoüs! non, vous ne mourrez point, et vous vivrez toujours dans le fond de mon cœur. Plutôt m'oublier moi-même, que d'oublier jamais cet homme si aimable, qui m'a tant aimé, qui aimait tant la vertu, à qui je dois tout [1]! »

Après ces paroles, entrecoupées de profonds soupirs, Sophronyme mit l'urne dans le tombeau d'Alcine; il immola plusieurs victimes, dont le sang inonda les autels de gazon qui

1. Quelle tendre effusion dans ces paroles du fidèle ami d'Aristonoüs.

environnaient le tombeau, il répandit des libations abondantes de vin et de lait; il brûla des parfums venus du fond de l'Orient, et il s'éleva un nuage odoriférant au milieu des airs. Sophronyme établit à jamais, pour toutes les années, et dans la même saison, des jeux funèbres en l'honneur d'Alcine et d'Aristonoüs. On y venait de la Carie [1], heureuse et fertile contrée ; des bords enchantés du Méandre [2], qui se joue par tant de détours, et qui semble quitter à regret le pays qu'il arrose ; des rives toujours vertes du Caïstre [3]; des bords du Pactole [4], qui roule sous ses flots un sable doré; de la Pamphylie [5], que Cérès, Pomone et Flore [6] ornent à l'envi ; enfin des vastes plaines de la Cilicie [7], arrosées comme un jardin par les torrents qui tombent du mont Taurus [8] toujours couvert de neige. Pendant cette fête si solennelle, les jeunes garçons et les jeunes filles, vêtus de robes traînantes de lin, plus blanches que les lis, chantaient des hymnes à la louange d'Alcine et d'Aristonoüs; car on ne pouvait louer l'un sans l'autre, ni séparer deux hommes si étroitement unis même après leur mort.

Ce qu'il y eut de plus merveilleux, c'est que dès le premier jour, pendant que Sophronyme faisait les libations de vin et de lait, un myrte d'une verdure et d'une odeur exquise naquit au milieu du tombeau, et éleva tout à coup sa tête touffue pour couvrir les deux urnes de ses rameaux et de son ombre : chacun s'écria qu'Aristonoüs, en récompense de sa vertu, avait été changé par les dieux en un arbre si beau [9]. Sophronyme prit soin de l'arroser lui même, et de l'honorer comme une divinité. Cet arbre, loin de vieillir, se renouvelle de dix ans en dix ans; et les dieux ont voulu faire voir, par cette merveille, que la vertu, qui jette un si doux parfum dans la mémoire des hommes, ne meurt jamais.

1. La Carie; province de l'Asie Mineure, au sud-ouest.

2. Le Méandre, fleuve qui passait à Antioche et à Milet; célèbre par son cours sinueux. De son nom, on a fait le substantif commun *méandre*, pour marquer les sinuosités, les replis des eaux courantes.

3. Le Caïstre, ou petit Méandre, en Lydie; se jette dans la mer Egée, non loin d'Éphèse; ses bords étaient fréquentés par les cygnes.

4. Le Pactole était aussi une rivière de Lydie, et se jetait dans l'Hermus. Le roi Midas, qui, selon la Fable, changeait en or tout ce qu'il avait touché, se lava les mains dans le Pactole; depuis ce temps, disait-on, le fleuve roulait des paillettes d'or.

5. La Pamphylie, province de l'Asie Mineure, au sud; principale ville, *Termessus*.

6. Déesses des moissons, des fruits et des fleurs. Flore était une divinité plutôt romaine que grecque.

7. La Cilicie, également au sud, arrosée par le Cydnus, est remarquable par ses villes de Tarse et d'Issus.

8. Haute chaîne de montagnes ; borne la Cilicie au nord.

9. Cette métamorphose, symbole du parfum que répand la vertu autour d'elle, est tout à fait dans le goût antique.

Observations sur les aventures d'Aristonoüs. — Ce petit drame se déroule comme un clair ruisseau sous le soleil; mais, tout paisible qu'il est, il a néanmoins son mouvement et ses péripéties. La reconnaissance des deux sages est le nœud de l'action. Aristonoüs, éprouvé par l'adversité, a connu l'ingratitude, mais il n'en est pas moins dévoué à la mission qu'il s'est donnée de faire du bien aux hommes; il raconte avec une admirable simplicité sa vie, qui est un modèle de vertu et de sacrifice. Dans ce poëme d'une sérénité si douce, règne un sentiment exquis de la nature, et en particulier de la nature grecque. Quelle description de l'île de Délos, des plaines fertiles de l'Asie Mineure! comme on s'attriste quand le vaisseau de Clazomène ne revient plus en Lycie, et qu'on apprend la mort de l'homme excellent qui savait rendre le bien pour le mal, et dont la vie, dans les conditions de fortune où il s'était trouvé, avait été un exemple de vertu privée et de dévouement aux autres !

Cet opuscule rappelle le lecteur aux temps héroïques, et on peut le regarder comme une des plus heureuses inspirations de Fénelon ; il est plus soigné dans toutes ses parties qu'aucun des chants du *Télémaque :* l'élégance, la perfection du style n'y faiblit pas un instant. Et quelle douce majesté dans le portrait de ces deux hommes qui savent se consoler de leurs malheurs par la recherche de la vertu ! Ils chantent sur une lyre d'or les merveilles du dieu de Délos, qui éclaire l'univers, qui règle les saisons, qui préside aux Sciences, et qui anime le chœur des neuf Muses. La vieillesse, qui a frappé à leur porte, pourra blanchir leurs cheveux et rider leurs visages ; elle ne troublera point leur prospérité; car leur vie n'a qu'un but, la pratique de la vertu et la vénération des Muses dans la maison sacrée d'Apollon.

On voit que l'auteur s'est complu dans ce portrait de Sophronyme qui a perdu les biens de ses ancêtres et qui néanmoins sait se consoler par sa vertu dans l'île de Délos. Malgré soi, on songe à Fénelon exilé à Cambrai, à Fénelon qui, lui aussi, honorait les « Muses » dont il était aimé, et s'appliquait à orner son âme par la vertu. On se sent attendri et poussé vers ce génie si pur, et volontiers on partage sa vénération pour les « Muses chéries, » c'est-à-dire les « Belles-Lettres, » ces douces et puissantes consolatrices, comme les appelle un contemporain. « Depuis que notre race a commencé à balbutier ce qu'elle sent et ce » qu'elle pense, les Lettres ont comblé le monde de leurs bienfaits. Elles » sont comme ces sources limpides, cachées à deux pas du chemin, » sous de frais ombrages; celui qui les ignore continue à marcher d'un » pas fatigué, ou tombe épuisé sur la route. Mais celui qui vous con- » naît, Lettres bienfaisantes, accourt à vous, rafraîchit son front brû- » lant, lave ses mains flétries, et rajeunit en vous son cœur. Vous » êtes éternellement belles, éternellement pures, clémentes à qui vous » revient, fidèles à qui vous honore. Vous nous donnez le repos, et si » nous savons vous cultiver avec une âme reconnaissante et un esprit » intelligent, vous y ajoutez par surcroît quelque gloire. Qu'il se lève » d'entre les morts et qu'il vous accuse, celui que vous avez trompé ! »

TABLE

X-03. — SAINT-CLOUD. — IMPRIMERIE BELIN FRÈRES.

EB